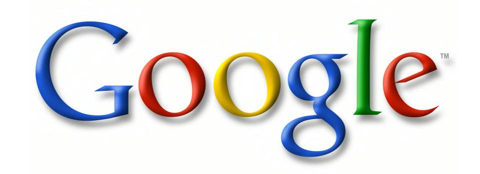



SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE





REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME — Ire LIVRAISON

15 Septembre 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie imprimeurs du Sénat (Palais Mad

REVUE

INTERNATIONALE

TOME VINGT-SEPTIÈME.

REVUE

INTERNATIONALE

TOME VINGT-SEPTIÈME.



REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 15 DE CHAQUE MOIS

MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

DE 1889

SEPTIÈME ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME

ROME

51 - CORSO VITTORIO EMANUELE - 51

1890

En lui-même il pensait: il faudra que je l'oublie. *Mais cela, personne ne l'a vu!*

Au petit poteau, une fois, un soir, il s'en vint et prit congé d'elle. Alors, elle se jeta sur le gazon, de douleur, — en criant que cela lui était arrivé pour la guérir du désir de vivre. *Mais cela, personne ne l'a vu!*

A l'étranger, il ne trouva pas le bonheur; après des années, il revint. Pour elle tout alla bien, elle repose en paix. Pour lui, il eut encore les prières des morts. Personne ne s'en est douté, personne ne l'a vu!

III.

Le cantique des Croisés.

Adorable est la terre, adorable est le ciel de Dieu, adorable est le pèlerinage des âmes à travers les adorables royaumes de la terre. Allons, en chantant, au paradis!

Les années viennent, les années passent, les générations succèdent aux générations, mais dans le joyeux cantique de pèlerinage des âmes les harmonies du ciel chantent éternellement.

Les anges le chantaient devant les bergers des campagnes et ineffablement, il retentissait d'âme en âme: « Paix sur la terre! Humanité réjouis-toi parce que ton Rédempteur a vaincu la nuit! »

(Extrait du *Roi Sigurd,* trilogie).

IV.

Paroles d'amour.

HULDA. Te sens-tu assez forte pour l'amour, Thordis?

THORDIS. Je ne savais pas qu'on ait besoin de force pour aimer.

HULDA. Non, l'amour n'est qu'un jeu d'enfant! Va seulement, Thordis, pauvre fille. Mais non, ne me laisse pas encore. Dis-moi.... Comment cela va-t-il? Ne t'a-t-il pas trompée?

THORDIS. Qui? Gunuar? Oh non!

HULDA. Je le crois aussi, il est fort et vaillant.

THORDIS. Certes.

HULDA. N'est-ce pas tu mourais de désirs lorsqu'il n'était pas encore venu vers toi?

THORDIS. Que veux-tu dire?

HULDA. Ah! je veux dire que tu rêvais de lui, que tu le voyais déjà lorsque tu ne le connaissais pas encore. Alors, tu ne pouvais apaiser tes ardeurs que par des paroles et que par des regards.

THORDIS (*étonnée*). Je l'avais connu, anciennement....

HULDA. Tu ne me comprends pas. Je veux dire: Avant qu'il sentît que tu vivais; toi, tu vivais déjà pour lui, dans ta solitude profonde. La bouche amère de désirs, parée comme une fiancée, tu errais tous les jours, l'attendant. Pour les autres, tu te faisais un visage impénétrable, les yeux rivés sur la porte pour voir *s'il ne viendrait pas!* Ce que tu fis encore? Tu cherchais à lui plaire, tu peignais tes cheveux dans le secret espoir, que te trouvant belle il te saluât d'un mot. Auprès de lui, — car ce n'était d'abord qu'en pensée que tu le voyais, — tu trouvais des compensations à toutes tes souffrances. Tandis que tu restais assise, solitaire, éloignée, à la maison, parmi les bavards qui te plaignaient, les silencieux qui t'approuvaient et les méchants qui t'espionnaient des yeux; tu rêvais de danser avec lui où l'on dansait, ou valsaient des jeunes filles et des jeunes gens. Tu rêvais: vous renversiez les couples de danseurs, la salle de bal devenait plus grande, toujours plus grande, — les musiques grondaient, se déchaînaient furieusement!...

Dans l'obscurité de la vie, parmi ces hommes qui se tiennent comme des arbres mystérieux aux cimes chuchotantes, tandis qu'au-dessous tout est silence, solitude, angoisse jusqu'à la mort, — tu t'égarais, dévorée d'inquiétude; tu cherchais, tremblante, à l'entour des troncs dénudés, — mais tu n'allais pas plus loin! Puis tu te construisis toi-même une petite maison avec un crucifix et un livre de prière. Tu priais, puis tu lisais dans le livre saint, prise de fièvre; tu lisais ce que tu désirais, ce que tu te désolais de ne pas avoir: *Amour et bonheur*. Ta lecture devint un babil et ton babil devint à son tour un discours à voix haute; tu parlais avec un seul et ce seul était toujours le même. Vous vous attardiez dans la forêt, chaque jour, à chaque heure. D'abord la main dans la main; puis joue contre joue; enfin lèvres contre lèvres. Les mots s'envolaient rapides, passionnés! le cœur n'avait plus de vide. Tu avais besoin de parler, de parler, de parler et bientôt tu eus besoin de crier l'hosannah des victoires! Alors, malheur à toi, quel-

que chose se brisa. Ce fut la fin du rêve merveilleux. Tu glissais, confuse, intimidée. Tu ne savais plus si c'était de la vie ou si c'était du rêve!

THORDIS (*étonnée*). Je n'ai jamais rien senti de pareil.

HULDA (*froide*). Tu ne t'en es pas même aperçue! Assieds-toi, et raconte-moi comment tu as appris à aimer, Thordis?

THORDIS (*inquiète*). Mais nous avons souvent joué ensemble, lorsque nous étions enfants.

HULDA. Quoi, tu l'as rencontré si jeune?

THORDIS. Il venait chez nous, nous nous parlions fréquemment. Une fois il vint avec ses patins, il voulait patiner et me pria de descendre avec lui....

HULDA. Et tu le voulus bien?

THORDIS. Mais oui. Ainsi, c'est de bonne heure, tu le vois, que nous avons patiné ensemble.

HULDA. En bas de la montagne?

THORDIS. A l'endroit le plus rapide. Nous allions comme le vent! Je criais, je me cramponnais à lui de toutes mes forces; je le suppliais de s'arrêter pour l'amour du ciel!... Mais non, il n'entendait rien et nous descendîmes toute la montagne glissant à travers les halliers, à travers les broussailles. La neige tourbillonnait dans l'air, autour de nous; nous entrant dans les oreilles, dans la bouche, dans les yeux. Le souffle me manquait. Nous allions, nous allions toujours si bien que nous arrivâmes au lac....

HULDA. Au lac! Au lac! Quoi, il te mena au lac?

THORDIS. Nous nous sommes jetés à terre et c'est ce qui nous sauva.

HULDA. Et après?

THORDIS. Quoi, après? Il se releva et me demanda bien vite si je voulais me confier à un pilote si vaillant et si habile. Je lui répondis que oui si ce pilote ne me menait plus au lac.

HULDA. Après?

THORDIS. Après? Il n'y a rien.

HULDA. Rien du tout. Tu me le jures?

THORDIS. Non, rien.

HULDA. Il ne t'en dit pas plus long?

THORDIS. Non.

HULDA. Ah! Thordis, viens; que je t'embrasse, chère, chère enfant! (*Elle l'embrasse, lui caresse les cheveux et la regarde tendrement*).

(Extrait de *Hulda,* drame, 1859).



V.

Sigurd et la Finnoise.

(Une caverne en Laponie).

La Finnoise. J'ai bouclé mes patins et je suis venue en hâte, du haut des rochers. Est-ce que la nouvelle est vraie? que les flambeaux vont s'éteindre ici? que tu as de nouveau confiance en ton étoile?

Sigurd. Oui, la nouvelle est vraie.

La Finnoise (*s'avançant anxieuse*). Oh! ne crois pas à ton étoile! Jadis, elle te conduisit, loin de ce pays, dans les déserts où le sable brûlait la plante de tes pieds, puis elle te ramena dans ce pays, le pays des glaces éternelles où la neige pèse lourdement sur nos tentes légères. Ne vois-tu pas combien elle t'a trompé?

Sigurd. Mon regard ne distingue pas toujours mon étoile et c'est pourquoi souvent, bien souvent j'ai marché dans les ténèbres.

La Finnoise. Ah! elle t'a égaré! Écoute, mon vieux père: le roi de notre peuple a demandé au Grand Esprit le secret de ton avenir. Nous en tremblons encore!

Sigurd. Dis-moi, qu'a-t-il vu?

La Finnoise. Un champ de bataille couvert de morts.

Sigurd (*rapidement*). Étais-je parmi ces morts?

La Finnoise. Non.

Sigurd. Alors, console-toi, ma route traverse bien des champs de bataille.

La Finnoise. Il vit ensuite une île, au loin, dans l'océan, et une multitude d'hommes revêtus de tuniques bleues y étaient assis et de la mer il en venait d'autres, encore d'autres et ils s'asseyaient à côté de ceux qui y étaient déjà.

Sigurd. Est-ce que j'étais parmi eux?

La Finnoise. Non. Ceux qui venaient de la mer, la face tannée, les vêtements mouillés, — ceux-là étaient des morts les frères, les époux, les fils. Ils avaient été tués sur le champ de bataille. Ils menaient un homme garrotté.

Sigurd. Et cet homme était?

La Finnoise. Toi-même, Sigurd! (*Sigurd reste pensif*). Laisse-

moi m'asseoir près de toi, à tes genoux. (*La Finnoise s'assied sur le sol, à ses pieds*). Dis-moi, comment s'appelle ton Dieu?

SIGURD. Il n'a pas de nom.

LA FINNOISE. Où vit-il?

SIGURD. Partout.

LA FINNOISE. Maintenant, est-il auprès de nous?

SIGURD. Certainement, mon enfant.

LA FINNOISE. Alors, demande-lui si ton voyage sera heureux?

SIGURD. Il ne me répondra pas.

LA FINNOISE. Interroge-le par des signes. C'est ce que je voulais dire. La réponse te sera donnée par d'autres signes.

SIGURD. Non, il ne me répondra pas.

LA FINNOISE. Il ne te répondra pas.... Alors, à quoi ce Dieu vous sert-il?

SIGURD (*montrant sa poitrine*). C'est là qu'il me parle, c'est à mon cœur qu'il dit que je dois dénouer ce qui a été noué, que je dois marcher vers le but qui est mon but.

LA FINNOISE. Et ce but? C'est lui qui te l'a donné?

SIGURD. Il m'a été donné avec la vie. Il dépend de ma destinée.

LA FINNOISE. Ton but est mourir.

SIGURD. Pourquoi dis-tu cela?

LA FINNOISE. Tu vas vers une mort sans gloire. Le Grand Esprit l'a dit. (*Silence*).

SIGURD. Ce qui est la volonté de Dieu est aussi ma volonté, toute ma volonté.

LA FINNOISE. Non, non, ton Dieu est un Dieu cruel.

SIGURD. Ah! pauvre fille!

LA FINNOISE. Ce n'est pas un miracle si le peuple qui honore un tel Dieu est un peuple cruel. Comme toi, les hommes de ta nation sont toujours, toujours insatiables. D'abord, ils nous prirent notre patrie, au sud; puis ils nous prirent notre patrie, au nord, enfin il nous ensevelirent ici, dans les neiges, et encore, ils ne peuvent pas nous oublier. Chaque année, ils prélèvent la dixième partie de ce que nous possédons et lorsqu'ils l'ont reçue, ils s'entretuent sur le butin!

SIGURD. Le mal qu'ils font ce n'est pas Dieu qui leur a enseigné à le faire.

LA FINNOISE. Mais ce Dieu leur parle dans leur cœur. Regarde, toi-même. Ne m'as-tu pas souvent raconté les aventures de ta vie? Est-ce que tu n'as pas été poursuivi de désirs éternels et insatia-

bles? Ah! pourquoi n'es-tu pas resté auprès de ta mère? Un chef étranger te prit en affection, il t'adopta. Pourquoi l'abandonnas-tu? Une fois, tu servis avec honneur un Jarl. Pourquoi le quittas-tu? Ne devins-tu pas capitaine dans les lointains pays du Sud? Pourquoi es-tu revenu? Comme marchand, ne gagnas-tu pas de l'argent en trafiquant sur la mer? Dis-moi, où as-tu laissé tout cela? Maintenant tu es vaincu, abandonné du peuple dont tu es le roi et pourtant tu veux retourner vers lui. Est-ce que ton Dieu n'est pas un Dieu cruel? Hélas! il déchire ton pauvre cœur d'éternelles agitations, il te précipite dans le désespoir.

Regarde notre peuple: il n'y a pas un seul homme ici qui ait un habit fait de laine étrangère. Ces hommes n'ont aucun objet de parure qui vienne des pays de là-bas; ils mangent la chair de leurs rennes; ils boivent leur lait, ils dorment sur la bonne terre et encore doivent-ils la dixième partie de leur bien à ton peuple! Ils ne possèdent pas de maison, ils vivent dans les tempêtes. Le ciel est leur toit. Nous sommes tous ainsi et cependant nous sommes joyeux, oh! oui, joyeux! car nous savons que nous monterons après notre mort au-dessus des plaines de neige éternelle, dans un pays sans fin, dans un pays magnifique où rayonne toujours le soleil, où les ruisseaux ont fait fondre la neige, où les bouleaux deviennent grands et portent des fruits. Alors, viendra sur le rivage, le Grand Esprit. Aux sons de sa lyre, se rassembleront les animaux des forêts et des océans. Parmi eux, l'homme marchera sans souci. (*Elle se lève*).

Oh! écoute-moi, je ne suis qu'une enfant, je ne suis qu'une Finnoise, au-dessous de ton peuple, au-dessous de toi, mais tu n'es pas venu vers nous comme les autres étrangers pour piller, pour voler, pour égorger. Mon peuple t'aime. Il m'est permis de parler avec toi. Tu as galopé sur nos haquenées, tu t'es assis à nos tables et pendant nos repas tu nous a parlé des pays étrangers, tu nous as appris des choses utiles. Rappelle-toi: lorsque tu viens chez nous, nos chiens n'aboient pas, ils lèchent tes mains, les rennes flairent tes vêtements. Oh! reste avec nous. Mon père possède cinq cents rennes, je suis son héritière. Prends-en la moitié et mène-les où tu voudras. Tu m'as dit que ton Dieu était partout.... il est donc aussi dans nos champs de glace!...

Sigurd. Comme tu viens de le faire maintenant, jadis, une jeune fille me pria. Tu es semblable à elle....

La Finnoise. Elle te pria de....

SIGURD. ..... de prendre ce que je ne dois pas prendre, car ce que je cherche est plus grand! Maintenant....

LA FINNOISE. Quoi donc?

SIGURD. Non pour moi, mais pour ceux qui se sont confiés en moi, est-ce mon devoir de tenter encore ce dernier effort, le plus difficile?

LA FINNOISE. Espères-tu réussir?

SIGURD. Je ne sais, mais je sais que, dans les conditions actuelles, vivre ici me semblerait affreux.

LA FINNOISE (*se retirant*). Affreux! que dis-tu?

SIGURD (*se levant*). Plutôt, plutôt la mort. Alors, tout serait passé!

LA FINNOISE (*angoissée*). Nous te paraissons plus misérables que la mort?

SIGURD. Non, tu ne me comprends pas.

LA FINNOISE. Explique-moi donc.

SIGURD. Il est une chose en ce monde, qui m'est plus chère que tout. Dis-moi, si tu aimais un homme, ne laisserais-tu pas tout pour le suivre?

LA FINNOISE. Oh certes, si cet homme m'aimait lui aussi, en toute vérité.

SIGURD. Et s'il ne t'aimait pas, tu ne le suivrais pas?

LA FINNOISE. Non.

SIGURD. Mais tu t'efforcerais de gagner son amour.

LA FINNOISE. Non.

SIGURD. Alors, tu deviendrais triste, malade.

LA FINNOISE. Oui, pour un temps. Puis, je retournerais à une ancienne place de campement où j'ai joué tout enfant.

SIGURD. Et tu l'oublierais?

LA FINNOISE. Mais oui, surtout si c'était l'été.

SIGURD. Alors, je ne peux pas t'expliquer ce que je pense.

LA FINNOISE. Laisse-moi t'expliquer moi ce que je pense.

SIGURD. J'écoute.

LA FINNOISE. Dis, ne vois-tu pas, ne sens-tu pas comme c'est beau ici?

SIGURD. Parfois, lorsque je me tiens au seuil de cette caverne, lorsque je regarde au loin sur la plaine de neige infinie, les arbres qui se dressent au-dessus de cet océan de neige apparaissent dans la lumière crépusculaire comme des revenants, comme des géants prodigieux marchant à pas très lents. Tu glisses avec tes



patins sur les rochers couverts de glace; tes chiens, tes gens font cohue autour de toi et tout cela te semble trois fois plus grand qu'à moi. Puis, au-dessus de cette troupe sauvage et furieuse, dans le ciel, blanchissent les resplendissants rayons des aurores boréales miraculeuses en couleur et en forme. Ce pays me semble un changeant royaume de féerie et lorsque surgissent ou s'effacent ces étranges et effrayantes apparitions, certes, de grandes émotions me saisissent l'âme, mais rarement, bien rarement ces émotions sont douces.

LA FINNOISE. Et qu'éprouves-tu, dis-moi?

SIGURD. L'éternel désir de tout ce que la vie me refuse.

LA FINNOISE. Oh! je te comprends. C'est parce que tu n'as pas encore passé l'été parmi nous. Autrement, tu ne désirerais plus rien.

SIGURD. L'hiver, tu as donc aussi des désirs?

LA FINNOISE. Oh oui! je désire le soleil! Mais en été, ici, le soleil ne se couche plus. La nuit, je me repose en plein air; mes chiens, mes troupeaux de rennes dorment autour de moi. Nous sommeillons un peu, puis nous errons d'endroit en endroit. La nuit est comme le jour, le jour est comme la nuit. Nous ne pensons pas à l'avenir; c'est comme si cela ne devait jamais finir, mais hélas! la fin vient toujours!

SIGURD. Je sens qu'alors, mes désirs me tourmenteraient plus atrocement.

LA FINNOISE. Oui, parce que tu ne sais pas te réjouir. Dis-moi, as-tu jamais aimé un chien?

SIGURD. Parfois, il m'est arrivé d'aimer un être, une chose de rien.

LA FINNOISE (*étonnée*). *Parfois*.... pas *toujours?*

SIGURD. Souvent, je n'ai pas le temps de penser à l'amour.

LA FINNOISE. *Pas le temps?*... Qu'est-ce que cela veut dire?

SIGURD. *Cela veut dire que mes yeux ne savent plus voir lorsque mon âme pense.*

LA FINNOISE. Ah! maintenant je comprends. (*Elle va pour partir*).

SIGURD. Pourquoi t'en aller? Crois tu que je n'aime pas ton pays et ton peuple?

LA FINNOISE. Je crois ceci mieux que cela. C'est pourquoi je m'en vais.

SIGURD. Pourquoi?

La Finnoise. Aucun lieu de ce monde ne te donnera le repos, aucune âme n'est digne de toi. Adieu, ton Dieu doit être un Dieu cruel. La mort t'est chère. Maintenant *je sais que je dois partir.* Adieu.

Sigurd. Attends encore, rien ne presse.

La Finnoise. Je vais rassembler mes troupeaux, bâtonner ma haquenée et marcher vers le Sud, attendant la venue du soleil. (*Elle sort*).

Sigurd (*seul*). Ils fondent les flocons de neige qui tombent sur une main brûlante. Dans quelques jours, mon cœur l'aura oubliée elle aussi.

VI.

Avant la mort.

(Un horizon de rochers, au loin, la mer. Sigurd apparaît, se précipite sur le devant de la scène, les yeux hagards, comme fou).

Sigurd. Les Danois m'abandonnent. Malheur! la bataille est perdue. Est-ce que c'est la fin de tout? *Jusqu'ici et pas plus loin.* Est-ce que la fuite est encore possible? Des navires en échange de la liberté. Est-ce que ce troc me serait profitable? Sur l'Alpe, il y a des chevaux. Comme l'ouragan de neige nous descendrons dans les vallées silencieuses. Pourtant, lorsque viendra l'hiver, alors l'existence de brigand sera difficile. Non, non! pas plus loin. Je viens d'user de mon dernier moyen. Si j'avais réussi j'aurais été encensé, mais j'ai échoué et c'est pourquoi je serai haï. Je ne peux plus rassembler d'armée dans ce pays. C'est la fin, c'est la fin. *Jusqu'ici et pas plus loin.*

Les Danois font voile, nous ferons voile avec eux. Cette nuit, nous lèverons nos ancres et nous les suivrons dans la mer libre. Mais de quel côté cinglerons-nous? Vers le Danemark? Non, je ne pourrai pas y trouver une troisième armée. Redeviendrai-je marchand? - Non. — Soldat mercenaire? - Non. — Croisé? - Non, toujours non! *Jusqu'ici et pas plus loin!*

Sigurd tu es au terme de ta vie. — La mort! comme une porte en grinçant sur ses gonds, cette pensée s'ouvre dans mon âme.... O lumière! ô vent du Nord! prends-moi, emporte-moi. (*Il tire son épée*). Mais non, je veux tomber en combattant au premier rang



de cette armée pour laquelle j'ai vécu. Mes guerriers ne seront pas trahis par leur chef. Pourtant est-ce qu'il n'y a plus d'espérance? Est-ce que, par ruse, on ne pourrait pas couler à fond leurs navires? Est-ce qu'on ne pourrait pas les égarer par une fausse attaque? Non, Thjostulf a l'habitude de la guerre. Il n'y a plus qu'un espoir: combattre corps à corps, homme contre homme. Mais ce sera l'incertitude car leurs forces sont considérables. Malheur sur moi, ils combattent avec l'énergie de la haine; ils combattent effrayants par leur nombre, par leur vigueur. Oh! s'ils pouvaient seulement m'entendre! si ces rochers abrupts pouvaient me servir de tribune! Je leur prouverais clair mon bon droit, je leur dirais quels sont mes projets et quel péché mortel ils commettent. Car ce n'est pas que moi qu'ils assassinent, mais aussi des milliers de pensées que j'avais pour le bien de la patrie. Jusqu'ici, il m'a été impossible de semer, de poser pierre sur pierre. Il n'y a rien qui puisse indiquer ce que j'aurais pu faire. Mon Dieu, mon Dieu! j'ai des forces pourtant pour autre chose que pour des combats pleins de sang! Je ne désire que l'action. Le désir d'agir, voilà ce qui me ramena, mais l'impatience m'a rendu cruel. Mon Dieu, ayez confiance en moi, éprouvez-moi, donnez-moi cette moitié qu'Harold Gille me promettait jadis; donnez-moi moins encore, donnez-moi infiniment peu, seulement de quoi vivre. Que je puisse essayer de vivre! — Jésus, mon Dieu, *ce qui est infiniment peu vous me l'avez toujours offert et je l'ai toujours méprisé.*

Où suis-je? Dans mon tombeau. J'écoute: voici les grandes cloches qui sonnent et je tremble, pareil à la tour. Où sont les buts auxquels j'ai regardé? Pour réponse, la mort me montre une fosse. Derrière moi, ma vie s'étend, aride comme une rivière desséchée. Dix-huit années se sont perdues dans le sable des déserts! Le devoir de ma haute naissance, comment l'ai-je accompli? Je me suis efforcé de l'accomplir avec les meilleures forces de mon âme, jusqu'à cette heure et je vais être atteint par les flèches de la mort, je suis à l'agonie et je vois que bientôt mes os se briseront sur ces rochers. Me suis-je trompé? La tempête et l'ouragan de ma vie m'entraînèrent dans les pays plantureux et brûlants, puis toujours, cette tempête et cet ouragan me ramenèrent vers les terres hyperboréennes. A cette heure, mon vaisseau est cerné de montagnes de glace allant à la dérive; il coulera peut-être dans l'instant qui va suivre, car *il peut couler,* et alors, ce sera la fin. (*A genoux*). Sur ton sein, ô miséricordieux! je trouverai la paix.

Mais une grâce vient de m'être accordée. Tandis que je priais je l'ai reçue. Est-ce que c'est le royaume que tu voulais me donner? C'est la paix, la paix infinie. (*Il se relève*). Demain, j'irai à l'église. Ce sera mon dernier combat; j'irai chercher l'apaisement de mes désirs.

(*Sigurd couvre ses yeux de ses mains, puis lentement il regarde autour de lui*). Comme cette soirée d'automne est apaisante! Goutte à goutte, la paix descend dans mon âme. Ce soleil, cette mer, cette plage et surtout ce soleil sont infiniment beaux comme des pensers de Dieu; ils s'harmonisent les uns les autres; ils sont un enchantement. Ce pays magnifique, dire que jamais je ne le gouvernerai! Ah! que je lui ai fait de mal! Comment ai-je pu agir ainsi? A l'étranger, je croyais deviner dans les nuages les montagnes de la patrie; je soupirais après le retour comme les enfants soupirent après Noël et pourtant, j'ai fait à ma patrie blessure sur blessure!

Mais elle a pour moi une indulgence infinie, elle me donne pour mon dernier soir un crépuscule admirable. Aussi je monterai sur ces rochers et je lui dirai adieu, longuement, du fond de l'âme. Une fois déjà, il y a dix-huit années, je fus à cette même place, je regardais au loin, sur la mer bleue, le soleil incendiait les vagues, le vent frais du matin me paraissait un signe d'avenir glorieux. Derrière les écrans des nuages, j'apercevais des terres étrangères; la gloire du soleil levant me semblait de l'or et de l'immortalité. Je pensais que les voiles blanches des croisés m'enverraient là-bas, là-bas où s'en allait le vent frais du matin!... Mais ils sont passés les songes d'or de ma jeunesse, mais elle est perdue ma patrie, mon admirable patrie. Malheur pour moi! Pour quelles souffrances suis-je donc né? Pourtant, mon Dieu, cela aussi sera bientôt passé.... Des mots, des mots! Pourtant demain, ce sera la mort. Suis-je parfaitement sûr d'avoir un confesseur? Ah! c'est bien la première fois que je me dis à moi-même la pure vérité.

(Extrait du *Roi Sigurd*, trilogie écrite à Rome, en 1862).

BIORNSTIERNE BIORNSON.
(Traduction inédite de M. ERNEST TISSOT).

LES PARQUETS DE FRANCE

Le 6 juillet 1810, intervenait en France un décret impérial sur l'organisation et le service des cours d'appel.

Son article 33 indique qu'après les vacances qui durent deux mois, et qui après avoir été longtemps fixées du 1er septembre au 3 novembre, ont été par décret du 4 juillet 1885, reportées du 15 août au 15 octobre, la rentrée des cours impériales, c'était leur nom alors, se fera, chaque année, dans une audience solennelle à laquelle assisteront toutes les chambres.

Un usage séculaire, aussi vieux que les parlements, faisait précéder cette audience d'une cérémonie religieuse, dite messe du Saint-Esprit, dont le titre indique suffisamment la pensée et le but. Depuis 1884, cette coutume a été abandonnée par quelques cours cédant à l'*influenza* régnante. L'ont conservée cependant avec la cour de cassation, les cours d'appel de Bastia, Bordeaux, Chambéry, Douai, Limoges, Lyon, Nîmes, Orléans, Paris, Rennes et Riom. Nous n'avons point entendu dire que leur doctrine souffrît de cette invocation aux lumières divines, de cet hommage si naturel de la créature au créateur. Ainsi l'a pensé l'ordre des avocats d'Angers qui, avant la cérémonie toute laïque de la juridiction devant laquelle il a l'honneur de plaider, fait célébrer pour lui une messe du Saint-Esprit.

En revanche, on continue encore à inviter les diverses autorités religieuses, militaires et civiles à cette audience dont leur présence rehausse la solennité.

L'article 34 du décret de 1810 est ainsi conçu:

« Le procureur général, ou l'un des avocats généraux qu'il en aura chargé, prononcera un discours sur un sujet convenable à la

circonstance ; il tracera aux avocats et aux avoués le tableau de leurs devoirs ; il exprimera ses regrets sur les pertes que le barreau aurait faites, dans le cours de l'année, de membres distingués par leur savoir, par leurs talents, par de longs et utiles travaux, et par une incorruptible probité. »

On comprend, de reste, que, depuis près d'un siècle, la seconde partie de ce programme soit tombée quelque peu en désuétude : au bout de quelques années, les discours sur les devoirs des avocats et avoués ne pouvaient plus constituer que de fastidieuses redites, et d'ailleurs, notre barreau français est assez scrupuleux observateur de ses obligations professionnelles, pour qu'on n'ait pas besoin de les lui rappeler tous les ans, devant un public qui le connaît et l'apprécie.

Reste le sujet convenable à la circonstance. Ici le choix a une carrière presque indéfinie, et cependant, régulièrement, on voit ceux qui ont à le faire, exprimer quel a été leur embarras, s'excuser même souvent de celui auquel ils se sont arrêtés.

Toute liberté a toujours été laissée par les gardes des sceaux, ministres de la justice, à leurs procureurs généraux, et par ceux-ci à leurs avocats généraux. Depuis plus de trente ans que nous exerçons les fonctions judiciaires, nous n'avons entendu citer qu'un cas où il en ait été abusé, et encore n'y eut-il que tentative d'abus. Le discours préparé par un avocat général, n'ayant pas paru à son procureur général convenable à la circonstance, ne fut pas prononcé.

Comme toutes les libertés, celle-ci a du bon, et cependant je me suis souvent demandé s'il n'y a pas des cas où, dans une pensée d'utilité générale, le garde des sceaux ne ferait pas œuvre sage en dirigeant vers une étude spéciale les travaux de ses distingués subordonnés. A toutes les époques, il y a quelques points de législation sur lesquels chacun sent que la perfection n'a pas été atteinte. En priant de temps en temps les procureurs généraux de rechercher, au point de vue particulier de leur région, les améliorations à y introduire, le gouvernement se ménagerait une consultation fructueuse, en même temps qu'il fournirait à ses agents une occasion de révéler les ressources de leur science et de leur imagination d'une façon pratique. Les années où le sujet aurait été donné par la chancellerie, le discours de rentrée prendrait le caractère d'un véritable concours, surtout si l'on édictait que les honneurs de l'impression ne seront, dans ces occasions exceptionnelles, accordés qu'aux cinq ou six documents jugés les meilleurs.

Quoi qu'il en soit, profitant de la bienveillante complaisance de M. Baradat, procureur général près la cour à laquelle j'appartiens, il m'a paru intéressant de parcourir les discours de rentrée de 1889, et de rechercher à quoi pensaient les parquets des cours d'appel de France. Ils constituent l'élite des magistrats encore à cet état heureux où l'on a conquis la maturité, sans avoir perdu sa verdeur: nous devons trouver chez eux raison et originalité. Cherchons.

∴

Nous trouvons d'abord la variété. Évidemment, les préoccupations sont très diverses, et il n'est pas toujours facile de discerner la cause, l'occasion qui les ont provoquées. Il y en avait une qui devait s'imposer en 1889, et il était facile de prévoir que le millésime seul de l'année ferait reculer les esprits de cent ans en arrière.

Aussi avons-nous: *1789*, à la cour de cassation; *le cahier du tiers état et la législation criminelle*, à Caen; *l'administration de la justice suivant les cahiers de 1789 dans la Marche et le Limousin*, à Limoges; *les cahiers de la Lorraine aux états généraux de 1789*, à Nancy; *les élections de Paris en 1789*, à Paris; *le parlement de Bretagne en 1789*, à Rennes.

Quoique l'objet de mon étude soit la revue des discours prononcés devant les cours d'appel, je dirai cependant un mot de celui de M. Ronjat, procureur général près la cour de cassation, parce qu'il peut servir d'introduction à ceux-là. C'est un rapide coup d'œil jeté de très haut, sur les modifications apportées à la législation et à l'administration de la justice par le grand mouvement de 1789; ce sont des vues générales, négligeant les détails et les points secondaires. M. Ronjat « se garde d'examiner si les moyens employés ont toujours été les meilleurs, si la lutte n'a pas été trop ardente et trop âpre, à qui revient la responsabilité de regrettables violences; ce sont matières à discussions interminables, passionnées et peut-être stériles. Il se borne à constater les résultats certains et évidents. »

Unité de la loi pour tout le territoire, pour tous les enfants de la même patrie, suppression de l'arbitraire au criminel, simplification des procédures, réduction des degrés de juridiction, création au sommet de la hiérarchie d'une cour régulatrice, la cour de cassation, qui, par un heureux privilège, n'a subi aucune modification

depuis près d'un siècle, sécularisation des lois, égalité des cultes devant elles, séparation du domaine civil et religieux, affranchissement des biens, de la personne et de la conscience, tel est le tableau rapidement tracé par M. le procureur général de l'époque dont il a inscrit la date en tête de son discours.

M. le procureur général Ronjat juge l'œuvre à peu près complète : il constate bien que quelques modifications radicales n'ont cependant pas été acceptées sans résistance sur des points secondaires, tant les traditions anciennes, les habitudes invétérées conservent pendant longtemps leur influence sur ceux mêmes qui en souffrent. Ainsi le régime dotal reste la règle générale dans les anciens pays de droit écrit, malgré la gêne qui en résulte pour les époux eux-mêmes ; n'est-ce pas plutôt parce qu'il en sauve beaucoup de la gêne entendue dans un autre sens de ce mot ? Ainsi l'odieux droit d'aînesse se continue, sous une forme très adoucie, par l'attribution de la quotité disponible au fils premier-né : n'est-ce pas plutôt à cause de l'exagération de certaines règles sur l'égalité des partages, et le plus souvent, pour assurer au père vieux et infirme la certitude de ne pas mourir isolé et abandonné ? Ainsi encore, les formalités de procédure pourraient-elles être allégées.

Mais le haut magistrat compte sur l'œuvre lente et sûre du temps pour faire disparaître les derniers vestiges d'une autre époque, et la stabilité de la république, dit-il en terminant, désormais assurée, permet de continuer et d'achever pacifiquement, avec maturité et sans précipitation, sans troubles, sans secousses, par le jeu régulier des institutions, l'œuvre des constituants de 1789.

« Nous n'avons, c'est son dernier mot, qu'à suivre la tradition inspirée du principe supérieur qui les animait, du principe de toute législation civilisatrice, sans lequel il n'y a point, à proprement parler, de droit, et qui est de réaliser, de faire passer dans les faits l'idée abstraite du juste, en nous souvenant que le juste n'est pas complet sans la protection des petits et des faibles, sans l'amour des déshérités. »

Cette doctrine si belle ne date-t-elle que de cent ans ? Assurément non. Elle était enseignée par quelques esprits supérieurs dans l'antiquité même : elle est devenue courante et générale avec le christianisme ; elle a été obscurcie par l'égoïsme des individus et des collectivités, sans être jamais effacée, et les philosophes du dix-huitième siècle n'ont fait que lui donner un renouveau, une apparence d'aspect différent en la séparant des croyances religieuses.

Que cette séparation soit possible, je n'y contredis pas, mais celles-ci ne sauraient nuire à l'expansion de celle-là. Une sanction est encore la garantie la plus puissante de l'exécution d'un devoir.

⁂

J'arrive aux cinq discours de M. Baudouin, procureur général à Limoges, Reynaud, avocat général à Paris, Moisy, Gégout et Denier, substituts du procureur général à Caen, Nancy et Rennes. De ces discours je ne veux point faire l'analyse dans leur partie historique qui expose les cahiers de 1789, mais j'en voudrais extraire un cahier de 1889 et rechercher quels sont les desiderata législatifs des magistrats de nos parquets.

On ne s'étonnera pas si leurs vœux se restreignent en général à ce qui touche à l'organisation judiciaire et aux questions qui y confinent.

Et, puisque, ainsi que le dit M. le procureur général Baudouin, les institutions ne valent que par les hommes qui les servent, comme la réformation de la justice dépend surtout de celle des juges, citons d'abord cette page de son discours qui clôt l'exposé des cahiers des trois ordres du Limousin sur ce sujet :

« Un diplôme ne promet pas cependant à lui seul un bon magistrat ; il faut y joindre pour aspirer à l'honneur de s'asseoir parmi vous, la science pratique, la connaissance du dossier, l'expérience des affaires. C'est au barreau que s'acquièrent ces qualités indispensables : c'est lui qui, toujours, a été considéré comme la meilleure et la plus sûre école des emplois judiciaires. C'est encore à lui que les paroisses vont demander leurs candidats. Ils devront avoir fréquenté le barreau de cinq à dix ans et être recommandables par leurs mœurs, leur probité et leurs talents. Ils seront encore choisis par le roi sur une liste de trois candidats dressée par les États provinciaux parmi les avocats des divers tribunaux de la province. Nommés, ils monteront dans leurs compagnies des dernières places aux premières suivant l'ordre de leur réception ; ils auront également le droit de passer par ancienneté, au fur et à mesure des vacances, des sièges inférieurs au parlement.

« Que de choses dites, messieurs, depuis cette époque sur cette difficile question du recrutement et de l'avancement judiciaires ! Que d'efforts tentés pour assurer la carrière ! Dirons-nous que le succès a couronné l'œuvre ? Depuis 1810, le grade de licencié en

droit et deux années de stage au barreau ouvrent d'emblée l'accès de toutes nos charges, des plus hautes comme des plus modestes. L'ancienneté ne confère plus aucun titre. L'arbitraire le plus absolu règne dans le choix et l'avancement: la faveur peut légalement obtenir au protégé sans droit acquis, peut-être sans mérite, ce qui ne devrait être accordé suivant les règles d'une saine hiérarchie, qu'au talent, au travail, aux longs et bons services. Le progrès est-il marqué et ne nous laisse-t-il rien à regretter de ce programme qu'avait tracé le simple et solide bon sens de nos petites paroisses d'Arnac Pompadour et de Saint-Pardoue l'Ortigier? »

Le magistrat une fois choisi, une condition essentielle pour qu'il conserve les vertus et l'indépendance qui l'ont fait choisir, c'est qu'il soit tenu et se tienne en dehors de la politique.

« Ah! s'écrie M. le procureur général Baudouin, soyons reconnaissants surtout aux rédacteurs des cahiers de 1789 d'avoir écarté de cette enceinte ce qui jadis en était le péril et l'écueil, d'avoir mis fin pour jamais au pouvoir politique des corps judiciaires.

« C'est au nom du peuple que les parlements s'étaient, en l'absence des États généraux, arrogé le droit de contrôler les lois, de faire des règlements, de refuser l'impôt, d'adresser des remontrances au trône. C'était une usurpation sans doute; mais elle avait été ratifiée par la nation qui, sans demander compte à la magistrature de son ambition, applaudissait à sa résistance et voyait dans ce droit de libre vérification et d'enregistrement l'unique barrière qui la défendît encore contre les derniers excès du despotisme. »

« Et maintenant, dit encore M. le substitut Denier, qui vient de raconter la fin du parlement de Bretagne, nous pouvons d'un mot déterminer la cause de sa chute. La politique l'a tué.

. . . .

« Cantonnons-nous donc dans la justice et suivons en cela les avis que le vieux président Guillaume de Vair léguait à ses conseillers du parlement de Provence, en leur disant:

« J'ai flotté au monde en de grandes et dangereuses tourmentes; elles m'ont agité, mais n'ont pu, grâce à Dieu, me renverser, ni rien abattre de l'affection qu'un bon citoyen doit à son pays; ma conscience me rend ce témoignage.

« Je voudrais bien, à mon dernier soupir, faire encore quelque service au public, mais n'en ayant aucun autre moyen, je me retournerai vers vous qui êtes de mes meilleurs amis, et pour le dernier office que je puis rendre à une si sainte amitié, je vous

conjurerai que, puisque vous restez ici pour clore la fin de ce siècle, vous affermissiez vos esprits par de belles et constantes résolutions. Fichez-vous au droit et à la raison. »

Pour se ficher au droit, encore faut-il que celui-ci soit bien présenté au magistrat, sans formalités exagérées, sans réticences ou dissimulations qui l'obscurcissent. Aussi, comme M. le procureur général Ronjat, M. Baudouin émet-il le vœu de nombreuses simplifications dans la procédure, tout en protestant contre le préjugé vulgaire qui voudrait n'y voir qu'un ensemble de formules et de règles techniques dont il convient de ne pas s'embarrasser l'esprit.

Mais c'est surtout dans la défense de l'ordre des avocats qu'il y a unanimité chez les membres du parquet. Sa suppression à l'époque révolutionnaire, en haine des monopoles et des privilèges fut une des erreurs commises alors, dit M. Ronjat; il n'a rien à redouter, dit M. Baudouin, de projets qui ne reposent que sur une équivoque et sur une conception fausse de ce qu'on appelle privilège.

« Appelez comme vous voudrez les advocats, dit Pasquier dans le célèbre dialogue de Loisel; si est-il impossible de faire ny rendre justice sans le secours de personnes qui conseillent les parties aux différens qui naissent naturellement entre les hommes et qui les assistent de leur parole et de leur plume en la poursuite ou défense de leurs droits.

« Légitime orgueil de l'un de ceux dont le nom est resté comme l'une des gloires les plus pures du barreau! Oui, c'est le titre d'honneur de cet ordre, *aussi ancien que la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi nécessaire que la justice* (d'Agnesseau), d'avoir été toujours considéré comme l'une des institutions si indispensables au bien public qu'il faudrait l'inventer si elle n'existait pas. Mais il ne vaut qu'autant qu'il garde intactes sa probité, sa délicatesse, son indépendance et ce qui protège ces vertus contre toute souillure, sa discipline. C'est pour les lui conserver que nos cahiers limousins demandaient « qu'il fût établi auprès de chaque bailliage ou sénéchaussée un ordre d'avocats qui serait gouverné par un doyen et qu'à cet ordre les avocats qui résideraient dans les campagnes fussent tenus de se faire agréer pour répondre de leur conduite. »

« C'était tout à la fois rendre à l'ordre un hommage digne de lui et en rangeant sous son contrôle effectif cette innombrable nuée de légistes que la multiplicité des tribunaux faisait pulluler dans

les campagnes et jusque dans les moindres villages, l'armer contre des intrusions que sous le prétexte d'une liberté trompeuse, une imprudente initiative parlementaire voudrait de nos jours rendre légales. »

Cette haute opinion du barreau devait écarter toute préoccupation de défiance chez nos orateurs de la rentrée de 1889, dans les observations qu'ils ont présentées à propos des réformes du code d'instruction criminelle actuellement pendantes devant les chambres législatives, sur le degré dans lequel les informations doivent être rendues contradictoires.

« Il n'est permis à personne de nier l'excellence théorique de la contradiction, il n'est pas non plus un esprit pratique qui ne pense que l'expérience déconcertera sur ce point bien des illusions généreuses et qu'à la place du bienfait attendu elle réservera de cruelles épreuves à ceux que d'injustes préventions veulent peut-être trop protéger contre de chimériques périls. » (M. Baudouin).

« Si, en effet, l'égalité absolue peut et doit exister en face de l'accusation entre le magistrat qui va réquérir et le prévenu qui va se défendre, il me paraît illogique qu'il en soit de même au cours de l'instruction. L'instruction n'a-t-elle pas pour but essentiel la recherche du coupable? Et l'intérêt que possède la société à la découverte de celui-ci, n'est-il pas supérieur à la protection même de l'accusé? J'entends parler de la nécessité d'établir une sorte de combat à armes égales: mais peut-il en être ainsi, lorsque du côté du prévenu ces armes ne sont autres que la fourberie et le mensonge? Combien je comprends mieux les vœux des cahiers qui se bornent à réclamer la communication de la procédure avant la clôture de l'information. Le juge a terminé sa tâche, il peut, avant de rendre son ordonnance, livrer le dossier à toutes les parties intéressées au procès, et leur permettre non seulement de préparer leur défense à l'audience, mais encore et surtout de faire la lumière sur certains points demeurés peut-être obscurs, de soulever des arguments de fait ou de droit qui pourraient changer la face des choses. » (M. Gégout).

« Ministère public et défenseur prendraient communication du dossier avant la clôture de la procédure et pourraient demander un supplément d'information. Le droit de former opposition serait aussi étendu de part que d'autre. La chambre des mises en accusation, soit qu'elle dût statuer sur ces oppositions, soit qu'elle eût

à examiner l'affaire au fond, ne se prononcerait qu'après avoir entendu les deux parties. » (M. Moisy).

Avant de passer aux discours traitant d'autres sujets que l'organisation judiciaire, je veux citer enfin l'idée émise par M. le procureur général de Limoges auquel j'ai déjà fait tant d'emprunts: elle mérite sérieuse réflexion.

« Le juge qui se refuse à motiver son arrêt, s'était écrié Almaviva dans le *Mariage de Figaro,* est un grand ennemi des lois. C'est aussi ce que pense et dit le clergé du haut Limousin.

« L'assemblée nationale, en recueillant ce vœu, a rendu à vos arrêts leur dignité. Vous sentenciez maintenant avec des raisons, messieurs, et je ne sais rien qui affirme plus haut votre indépendance ni qui assure mieux l'autorité de vos décisions. Seuls entre tous les jugements, les verdicts du jury sont de nos jours exempts de cette obligation salutaire. Leur mérite en est-il accru et le remède efficace à ces acquittements, qui parfois éclatent comme un scandale d'autant plus retentissant qu'ils sont moins expliqués, ne serait-il pas peut-être de les ramener par une extension naturelle à la règle commune? »

⁂

Du palais à l'étude du notaire, il n'y a pas loin, et encore moins loin de l'étude du notaire au palais.

Le notariat qui malgré son grand âge fait beaucoup trop parler de lui depuis quelques années, a fourni deux discours de rentrée prononcés par MM. Bertheau et Chaudreau, substituts du procureur général, le premier à Dijon, le second à Pau, et l'occasion d'observations dans quelques autres. A la même époque s'occupaient de cette institution les chambres législatives, le conseil d'état provoqué par le ministère de la justice. Le travail de celui-ci vient même de recevoir sa sanction par la promulgation de deux décrets à la date des 30 janvier et 2 février 1890.

Que s'est-il donc passé? Le notaire, seul de tous les fonctionnaires publics auquel l'habitant de nos campagnes ait jamais consenti à confier son argent, comme le remarque M. Chaudreau, a abusé trop souvent de cette confiance. Moralité moins grande, excitations malsaines de luxe, désir de conserver ou d'augmenter l'achalandage des offices, complicité du public qui a pris l'habitude

de considérer cet officier public comme un banquier, désordre, multiples sont les causes du mal qui est constaté.

Le nombre des destitutions prononcées ne dépassait pas, avant 1870, la moyenne annuelle de 12 ou 13. Il s'élevait successivement à 31 en 1882, à 41 en 1883, à 55 en 1884, à 71 en 1886, et le total des détournements commis par les notaires représentait plus de 62 millions pour la période comprise entre 1880 et 1886.

En 1889, 103 notaires ont dû être destitués ou contraints de céder leur étude. Pour 46 seulement il a été possible de fixer dès à présent le passif d'une façon approximative, et les pertes subies par leurs clients s'élèvent à un total de près de 13 millions.

Ces chiffres sont empruntés au rapport de M. le garde des sceaux à M. le président de la République à l'appui du décret du 30 janvier 1890.

Parmi les remèdes proposés par les orateurs de Dijon et de Pau, plusieurs sont passés dans les deux récents décrets.

Indépendamment des prohibitions énoncées dans l'ordonnance du 4 janvier 1843, il est interdit aux notaires:

1° de recevoir ou conserver des fonds à charge d'en servir l'intérêt;

2° d'employer, même temporairement, les sommes ou valeurs dont ils sont constitués détenteurs à un titre quelconque, à un usage auquel elles ne seraient pas destinées:

3° de retenir, même en cas d'opposition, les sommes qui doivent être versées par eux à la caisse des dépôts et consignations, dans les cas prévus par les lois, décrets et règlements;

4° de faire signer des billets ou reconnaissances en laissant le nom du créancier en blanc;

5° de laisser intervenir leurs clercs sans un mandat écrit dans les actes qu'ils reçoivent.

Il leur est interdit de conserver durant plus de six mois les sommes qu'ils détiennent pour le compte de tiers, à quelque titre que ce soit.

Toute somme qui, avant l'expiration de ce délai, n'a pas été remise aux ayants-droit sera versée par le notaire à la caisse des dépôts et consignations, sauf pour une nouvelle période n'excédant pas six mois, sur la demande écrite des parties intéressées qui ne pourront la faire que dans le cinquième mois du dépôt.

Enfin une comptabilité spéciale, avec contrôle de la chambre de discipline et du parquet, consistant en livre journal, registre

d'étude ou de frais d'actes, grand livre, livre de dépôts de titres et valeurs, est imposée aux notaires.

Le rapport du garde des sceaux se termine par cette phrase comminatoire: « Si ces mesures, qui ont pour but évident l'intérêt général et le fonctionnement régulier de l'institution notariale, restaient inefficaces, le gouvernement se verrait obligé de recourir à des dispositions nouvelles, car il ne saurait rester désarmé en présence des faits dont l'opinion publique s'est émue légitimement. »

Les discours de MM. Bertheau et Chaudreau deviendraient intéressants à consulter si cette hypothèse malheureuse se réalisait.

Mais il y a une cause du mal que pas plus que M. le garde des sceaux ils n'ont indiquée. Je crois fermement que si les recherches de la statistique avaient porté de ce côté, on eût constaté que la plupart des notaires tombés n'ont pas su se contenter de leur rôle modeste, mais si honorable, et qu'ils ont voulu jouer dans leurs cantons ou leurs arrondissements un rôle politique. A eux aussi il convient de rappeler le conseil de Guillaume de Vair: « Fichez-vous au droit et à la raison. »

*
* *

Si M. Martin Feuillée était encore garde des sceaux et qu'adoptant l'idée que j'ai émise au début de ce travail, il eût demandé à ses procureurs généraux leur opinion sur le projet de loi déposé par lui le 10 mars 1883 sur le bureau de la chambre des députés, il eût eu l'occasion de constater, une fois de plus, je n'en doute pas, l'indépendance du chef du parquet de la cour de Poitiers.

La proposition de loi ministérielle faisait partie d'un ensemble de réformes qui comprenait la création d'assises correctionnelles; elle augmentait non seulement la compétence des juges de paix en matière civile, mais encore elle l'étendait à un certain nombre de délits actuellement déférés aux tribunaux.

La commission nommée pour l'examen de ce projet a présenté à son tour, à la date du 4 février 1884, par l'organe de M. Ferdinand Dreyfus, un travail dont l'économie diffère sur des points essentiels des propositions du ministre de la justice. Elle a décidé, à l'unanimité, de laisser de côté, comme insuffisamment mûri, le projet d'assises correctionnelles et l'institution du juge de paix, comme juge unique de certains délits correctionnels.

C'est de ces deux projets qui sommeillent depuis 1884 que s'est occupé M. le procureur général Péret.

Et d'abord, en général, tout en rendant hommage aux aspirations progressistes qui ont dicté les lois nouvelles de ces dernières années, il ne saurait s'empêcher de leur adresser le reproche d'être parfois des lois de sentiment et non d'application.

Il se demande si les grandes assemblées politiques, composées des éléments les plus divers et les plus instables, renouvelées à de très brèves échéances, ne sont pas, malgré le souffle généreux et puissant qui les anime, imparfaitement préparées à l'œuvre calme et prudente, patiente et réfléchie d'une législation usuelle et pratique. Il craint qu'elles soient trop impressionnables, trop attentives aux bruits extérieurs, trop jalouses de leur popularité quotidienne pour s'asservir aux seuls conseils de la mâle raison qui pèse et mûrit tout, sans s'abandonner à des illusions trop faciles.

Aussi lui paraîtrait-il sage de soumettre au contrôle expérimenté de juristes compétents toutes les conceptions issues avec trop de libéralité peut-être du mouvement des esprits novateurs. Il ne suffit pas qu'une théorie soit excellente en principe, il faut qu'elle soit mise au point pour l'usage.

Arrivant à l'examen spécial qu'il s'est proposé, M. Péret félicite vivement la commission de la chambre d'avoir écarté la création du jury correctionnel, mais surtout la pensée contradictoire de déférer les délits les plus nombreux dont celui-ci n'eût pas eu le loisir de connaître, au juge de paix seul. Il n'y a, dit-il, de possible dans le domaine répressif que la justice collective et anonyme.... N'est-il pas humain que la présence d'autrui suffise pour tempérer les injustes élans et mettre à néant les tentations mauvaises? Il en est de la pudeur morale comme de la pudeur physique, elle ne soulève audacieusement ses voiles que dans la solitude.

Passant à l'examen du projet au point de vue de l'extension de la compétence du juge de paix en matière civile, M. Péret approuve la commission d'avoir porté de 100 francs à 200 francs le taux de la valeur des actions que les juges de paix devraient pouvoir trancher en dernier ressort, mais il la blâme de leur donner à juger en premier ressort les litiges jusqu'à la valeur de quinze cents francs et principal au lieu de deux cents, taux actuel.

« C'est là, suivant lui, surtout en matière immobilière, un accroissement excessif et disproportionné. Qu'on augmente la compétence en raison du prix actuel de toutes choses comparé à celui

de 1838, rien de plus rationnel et de plus logique; le taux du dernier ressort, par exemple, fixé à 200 francs, paraît en harmonie avec la diminution progressive de la valeur monétaire; il en serait de même du taux du premier ressort fixé à 500 francs, mais aller au delà, c'est altérer essentiellement la nature de l'institution des juges de paix, c'est supprimer, par voie détournée, les tribunaux de première instance, et en trasporter le siège, avec plénitude de juridiction, au chef-lieu de canton, où le justiciable sera dévoré par la lèpre des avocats de village et des agents d'affaires.

Une fois faite cette grosse critique sur le point de départ et le principe du projet, le procureur général de Poitiers reconnaît que beaucoup de ses articles renferment d'heureuses modifications et il les signale.

Seulement, il y a un point qui l'inquiète, lui qui a tous les jours le sentiment de la responsabilité des choix à faire dans son ressort. Où trouvera-t-on assez de magistrats capables?

Même maintenant « les choix ne sont pas toujours faciles, et si je laisse de côté l'honorabilité et le dévouement à leurs devoirs qui ne sont pas en cause, il en est certainement peu qui seraient capables d'assumer le fardeau d'une aussi large extension de compétence.

« Et quand il se trouverait quelque candidat qui fût, à l'entrée de sa carrière, doué de mérites exceptionnels, que deviendra-t-il dans l'isolement de sa bourgade? Et comment veut-on que sans conseils, sans bibliothèque, sans relations éclairées, réduit à ses seules méditations, privé de tout commerce intellectuel, il puisse soutenir victorieusement l'effort d'une mission aussi haute et aussi étendue?

« En résumé, le juge de paix a été et doit rester institué pour juger les petits procès et concilier les plus grands, pour être le tuteur des intérêts de famille et le protecteur des ignorants et des humbles. Sous une formule qui ne manque ni d'élégance ni de justesse, quelqu'un a dit: Le juge de paix se tient assis à la porte du prétoire pour empêcher le plaideur d'y entrer.

« Respectons cette image, ne détournons pas ce magistrat de sa mission fraternelle et pacificatrice. »

C'est fort bien dit, et j'ajoute un seul mot à ce qu'a avancé M. Péret, sur la difficulté de trouver des juges de paix. L'instabilité de leur situation depuis soixante ans y est pour beaucoup. On a

voulu trop souvent, quoique dans une proportion moindre que ne le croit le public, en faire des agents politiques. Fichons-les de plus en plus au droit et à la raison. On en trouvera davantage.

∴

A Nîmes, M. Fermaud, avocat général, à Angers, M. Le Poittevin, substitut du procureur général ont examiné les questions soulevées par les accidents dus au travail. C'était de l'actualité, car les chambres législatives sont encore saisies d'un projet de loi sur cette matière qui a été voté par la chambre des députés le 10 juillet 1888, et dont la première délibération au sénat n'a été terminée que le 13 février 1890, après les discours de ces deux magistrats.

Jusqu'à ces dernières années, et c'est ce qui est encore en France enseigné, à de rares exceptions près, par la doctrine et appliqué par la jurisprudence, lorsqu'un accident survient à un ouvrier, le patron n'est responsable que dans les termes des articles 1382 et 1383 du code civil, c'est-à-dire si l'accident peut être attribué à son fait, son imprudence ou sa négligence, et l'ouvrier subit la règle du droit commun. Étant demandeur en dommages-intérêts, c'est à lui à faire la preuve du fait, de l'imprudence ou de la négligence de son patron.

Or, si en France on n'a pas fait la statistique des causes des accidents du travail, ou professionnels, en Suisse, elle établit que sur cent accidents survenus dans les fabriques, il y en a soixante-quinze au moins dont il est impossible de connaître la cause, et dans lesquels, par suite, l'ouvrier ne peut jamais obtenir de dommages-intérêts. La statistique faite par l'Allemagne est un peu plus précise. Il en résulte que sur cent accidents, il y en a soixante-huit qui peuvent être attribués à des cas fortuits ou de force majeure; il y en a vingt qui peuvent être causés par la faute de l'ouvrier; il y en a douze qui peuvent être attribués à la faute du patron.

L'ouvrier est ainsi, bien rarement, en situation d'obtenir la réparation du malheur qui vient de le frapper, et sa position assurément intéressante a préoccupé beaucoup de bons esprits.

Une première pensée s'imposait, chercher le remède dans des institutions d'assistance, dans l'organisation d'assurances, mais ce n'est pas de ce côté, pour des raisons dont l'examen excéderait les bornes de ce travail, que se sont portés les principaux efforts.

On s'est demandé s'il n'y avait pas moyen de trouver dans la

législation existante la justification d'un droit particulier pour l'ouvrier, plus étendu que celui qui lui avait été jusqu'ici reconnu.

L'article 1384 du code civil dit qu'on est responsable non seulement du dommage que l'on cause par son propre fait, mais encore de celui qui est causé par le fait des personnes dont on doit répondre, ou des choses que l'on a sous sa garde. Certains auteurs et même quelques juridictions belges ont vu là un moyen d'étendre la responsabilité du patron. Mais cette doctrine nouvelle n'a pas su s'imposer. Certainement les auteurs du code civil ne l'avaient pas prévue: d'ailleurs le plus souvent, le patron a-t-il encore sous sa garde l'outil qu'il a confié à l'ouvrier, à moins de considérer ce dernier comme une simple continuation de l'outil?

D'après une autre théorie, le principe de la responsabilité du patron doit être cherché dans la convention même qui lie le maître à l'ouvrier: il est dans les contrats de louage des services d'après le précepte de l'article 1135 du code civil qui veut que les conventions obligent non seulement à ce qui y est exprimé, mais encore à toutes les suites que l'équité, l'usage ou la loi donnent à l'obligation d'après sa nature.

Ce dernier système à toujours été repoussé par la jurisprudence, mais il peut revendiquer pour lui l'autorité de jurisconsultes éminents tels que M. Sainctelette, ancien ministre des travaux publics, avocat au barreau de Bruxelles, et M. Marc Sauzet, agrégé à la faculté de droit de Lyon.

Quoi qu'il en soit, on s'est convaincu en présence des diversités d'opinions, que le droit actuel était insuffisant à venir en aide à la situation souvent malheureuse de l'ouvrier, et qu'il fallait créer législativement un droit nouveau qu'on a appelé le risque professionnel.

Le risque professionnel, a-t-on dit, c'est le risque afférent à une profession déterminée, indépendamment de la faute des ouvriers ou des patrons, et ce risque inévitable, l'ouvrier ne peut ni ne doit le supporter, aujourd'hui moins que jamais, en présence de l'outillage moderne et des forces qui l'actionnent.

MM. Fermaud et Le Poittevin reconnaissent qu'il y a quelque chose à faire, mais aucun d'eux n'approuve la loi en préparation et n'augure bien des effets qu'on en attend.

Je ne puis entrer dans le détail de leurs critiques: elles sont à lire en entier, qu'il me suffise de faire connaître leur conclusion.

M. Fermaud admet en principe le risque professionnel, mais

avec de nombreuses restrictions, et en tout cas il voudrait le faire supporter par égales parts, par le patron et par l'ouvrier.

« L'article 407 du code de commerce relatif aux abordages maritimes contient dans son troisième paragraphe une disposition pour ainsi dire identique à celle que nous croirions juste d'édicter au profit des ouvriers de certaines industries.

« S'il y a doute, y est-il dit, dans les causes de l'abordage, le dommage est réparé à frais communs et par égales portions par les navires qui l'ont fait et souffert. C'est bien là une solution spéciale applicable seulement au commerce maritime et qui n'a point été édictée pour tous les accidents terrestres de même nature. Le législateur de 1807 n'a pas craint d'encourir le reproche que l'on a adressé au projet de loi auquel nous nous rallions; il a copié pour ainsi dire, mot pour mot, l'ordonnance maritime de 1681, sentant bien qu'il était impossible au législateur de ne pas s'occuper d'accidents aussi fréquents que les abordages maritimes à cause inconnue et de ne pas édicter une disposition protectrice des intérêts de tous.

« Quand on voit le nombre des accidents professionnels s'accroître de jour en jour, surtout dans certaines industries, quand on relève sur les statistiques que ces accidents proviennent soixante-huit fois sur cent de causes inconnues, on a bien quelque raison de prétendre qu'il y a là un intérêt collectif et social en jeu, qu'il est urgent de s'en préoccuper et juste de faire supporter par égales parts, par le patron et par l'ouvrier, les dommages qui en résultent. »

L'honorable magistrat voudrait une loi votée sans esprit de flatterie pour l'ouvrier, sans haine des patrons, et surtout qu'on n'imitât pas la législation allemande qui, sous prétexte d'organiser le socialisme d'État, paraît n'avoir qu'un but: développer le despotisme même de l'État.

Lui, non plus, M. Le Poittevin ne voudrait pas qu'on imitât les lois votées sur ce sujet de 1884 à 1887, en Allemagne et en Autriche: il donne la préférence au projet belge.

« En terminant, messieurs, nous pouvons nous demander si, pour sauvegarder les intérêts des ouvriers, il était nécessaire d'introduire dans la loi le risque professionnel qui bouleverse tous les principes de notre droit civil et de notre droit public. N'aurait-il pas suffi, comme le propose en Belgique la commission de revision du code civil, de modifier légèrement le texte des articles 1382 à 1386 du code civil, en y ajoutant ces dispositions nouvelles:

« I. On peut être tenu à réparation, soit à raison d'un fait ou d'une omission, soit à raison d'une chose dont on a la garde, soit enfin à raison des personnes dont on doit répondre.

« II. On est responsable de la chose dont on a la garde comme de son fait.

« III. Si le fait a directement lésé le droit d'autrui, la réparation est due, à moins que son auteur ne prouve que le dommage provient d'une force majeure ou d'un cas fortuit. Si le fait n'a pas de soi lésé le droit d'autrui ou s'il s'agit d'une omission, la réparation n'est due que s'il est établi qu'une faute a été commise par l'auteur du fait.

« Ce projet de réforme tient exactement compte des droits et des devoirs respectifs des patrons et des ouvriers: le patron répondra des suites de sa faute, des vices de son installation, des défauts de ses machines apparents ou cachés, enfin il sera responsable toutes les fois que la cause de l'accident demeurera inconnue; quant à l'ouvrier, il n'aura plus à supporter que les conséquences de ses fautes graves et des cas de force majeure proprement dits, ce que les Anglais appellent *the act of God*, qui seront d'autant plus rares que le chef d'industrie sera tenu de les établir.

« En aucun cas, la preuve ne sera à la charge de la victime.

« Enfin, ces dispositions sont générales; elles s'appliquent sans distinction aucune, non seulement à tous les ouvriers et employés, mais encore à toutes les classes de citoyens. »

*
* *

M. Cottignies, l'avocat général, a pensé à entretenir la cour d'appel de Besançon de la grande fête du travail, de l'Exposition universelle internationale, mais comme le sujet était trop vaste, il s'est restreint à l'une des questions traitées par l'un des cent et quelques congrès réunis à son occasion, et il a choisi le compte-rendu des communications relatives aux améliorations à apporter à la loi de juin 1838 sur les aliénés, faites au congrès international de médecine mentale.

Pauvre loi de 1838, tout le monde s'accorde à dire que c'est la loi la mieux faite qui soit sortie de nos laboratoires législatifs depuis soixante ans, et cependant elle a été toujours critiquée, attaquée, mais disons-le, surtout par les romanciers en quête d'épisodes émouvants, et par le bon populaire qui croit facilement aux abus contre la liberté individuelle.

Après 1870, commissions extra-parlementaires et parlementaires se succédèrent pour aboutir à un projet de loi qui, après un travail gigantesque, a été voté par le sénat, le 11 mars 1877, après une discussion, où, à la stupéfaction générale, chacun a reconnu qu'en ce qui concerne les séquestrations arbitraires, le remède avait été cherché pour un mal imaginaire: ce qui fit dire à un sénateur spirituel que la loi de 1838 était ensevelie sous les fleurs. Mais, lui aussi se trompait, car l'ensevelissement n'a pas été consommé. Depuis trois ans, la chambre des députés n'a pas eu le temps de s'en occuper.

M. Cottignies pense que lorsqu'elle le trouvera, elle devra surtout porter son attention sur les aliénés criminels, ceux qui, après un forfait commis, ont été déclarés irresponsables par la justice.

Je regrette que M. l'avocat général de Besançon ne se soit pas prononcé sur la partie la plus innovatrice du projet voté par le sénat, celle qui fait la magistrature juge de toutes les entrées et sorties dans les maisons d'aliénés; elle ne l'est aujourd'hui que dans le cas spécial où elle est saisie par la personne séquestrée. M. Barbier, premier président de la cour de cassation à la retraite depuis quelques mois, a toujours protesté contre ce triste cadeau fait à la magistrature, suivant lui absolument incompétente, et M. Cottignies rappelant cet avis, déclare s'abstenir respectueusement de toute appréciation, estimant que de la part d'un magistrat placé à un degré inférieur de la hiérarchie, toute approbation pourrait passer pour une flatterie, et que toute critique serait irrévérencieuse.

Je n'ai pas le même scrupule et je me range sans crainte de soupçon de flatterie à l'avis de M. le premier président, sous la réserve cependant que l'on conserve au séquestré le droit de soumettre aux juges du droit commun la décision définitive à prendre sur les opinions divisées des hommes de l'art. Dans les cas contestés, le pour et le contre leur étant exposé, je reconnais leur compétence.

GASTON GAUJA.

(La suite à la prochaine livraison).

CROQUIS CHAMPÊTRE

UN VIEUX DE LA VIEILLE.

I.

Un type digne de Callot, cet homme mutilé, craquelé par ses luttes sans trêve contre la terre d'abord, contre les hommes ensuite. Il passait, flottant, dans des haillons auxquels les riches teintes du couchant mettaient des couleurs innomées, marchant d'un pas pénible et saccadé, raide sur sa jambe de bois et retenant, du bout de son moignon ridé, un outil sur l'épaule.

Informe et terreux, on eût dit d'un épouvantail, — composé de loques et monté sur des échalas, — que quelqu'un aurait fait mouvoir à l'aide de fils de fer.

Soldat de Crimée, d'Italie et du Mexique, — deux congés bien remplis durant lesquels il avait payé du plus pur de son sang la médaille militaire qu'il ne quittait plus, — le vieux brave se repliait dans sa timidité d'homme dépaysé parmi les « terriens. »

Il habitait une maisonnette bien tenue, ainsi qu'une matrone proprette et coquettement coiffée, comme d'un bonnet, par un pigeonnier, pas plus haut que ça. Devant la porte, il y avait un jardinet avec des arbres verts qui donnent à l'humble demeure des airs de villa. Derrière les vitres quelques images d'Épinal représentant des victoires, — car nous parlons de longtemps!

En rentrant au pays, après deux fois sept ans, le Byarn trouva la maison vide et la vieille mère morte, mais il était dans la force de l'âge, avec de robustes membres encore intacts. Aussi son vi-

gnoble fut-il bientôt le mieux tenu parmi tous ceux qui s'étagent des rives d'Olt jusqu'au Causse. Il « l'astiquait proprement » comme le fourniment de jadis et vivait dans une heureuse aisance, grâce au prix des dix ou douze barriques de vin qui, chaque année, coulaient du coteau.

Surpris par la solitude après une vie aventureuse et la bruyante camaraderie des camps, le Byarn se crut obligé de dissimuler une sensibilité morose et découragée sous de brusques dehors, parce qu'il n'avait pas encore le cœur aussi bronzé que la peau. Ce n'est pas à trente-quatre ans que l'on peut faire du sentiment à la campagne. Déjà les jolies filles le déclaraient un peu « rance, » tandis que les femmes ne cherchaient même pas à se faire enjôler par ce naïf qui ne les regardait jamais et ne retrouvait un peu d'entrain que pour narrer ses campagnes aux tout petits, — qui l'écoutaient toujours avec plaisir, souvent avec des cris d'enthousiasme et de joie.

Le Byarn resta célibataire, parce que durant sa vie tourmentée il n'avait pas eu le temps d'apprendre à conter la bagatelle.

II.

Lors de l'année terrible, quand éclatèrent coup sur coup les nouvelles des premiers désastres, muet pour ne pas pleurer, la gorge serrée par des spasmes, pâle et la tête en feu, il traversait la foule pressée sur la place du village et interrogeait les groupes arrêtés devant des affiches qu'il ne savait pas lire :

— Eh bien?

Des voix sombres lui répondaient :

— Toujours battus!

C'étaient Wissembourg, Wœrth, Forbach, Gravelotte!

Le Byarn partit avec la deuxième armée de la Loire, encadrée par quelques officiers d'élite. En qualité de caporal instructeur, avec les épaves de la vieille armée, il donna en peu de jours l'instruction militaire à ces braves moblots qui chargeaient encore leurs fusils, la baguette à la bouche, en fiers braconniers. Pauvres héroïques paysans, si gauches sur le champ de manœuvre, et qui, face à l'ennemi, réglèrent d'instinct leurs mouvements comme de vieilles

troupes! Le Byarn lui-même était dérouté par la tactique nouvelle: ni la baïonnette, ni la *furia* désespérée ne pouvaient compenser les tâtonnements néfastes des corps d'armée flottant au hasard, tandis que, sous les efforts méthodiques de l'artillerie allemande, s'effondraient, en une saison, des siècles de prospérité et de grandeur militaire.

En novembre, le régiment du Byarn put enfin se servir de la baïonnette, à Coulmiers. Lorsque sa compagnie passa devant les troupes de réserve il leur cria gaiement:

— *A Diù sias, à Diù sias!* (adieu! adieu!) dans le patois de son pays.

Le mot fit fortune et tout le régiment répéta bientôt comme un cri de guerre cet héroïque adieu, joyeux et résigné, que les hommes de la langue d'oc envoyaient à leurs frères d'outre-Loire. Ce jour-là un éclat d'obus lui emporta la main gauche.

Lors de la bataille de Josnes il combattit quand même parmi les mobiles qui s'emparèrent du village d'Origny. Il s'acharna pour venger le commandant Fouilhade, tué raide d'une balle à la tête; les deux frères Bonygues tombèrent à côté de lui; il traîna derrière un bouquet d'arbres le lieutenant Guyot mortellement frappé, puis il revint à la charge pour voir tomber encore les lieutenants Ischer et Rougié, de sa compagnie.

Ivre de poudre, dans le village repris, il criait en riant: « Capout! capout! » aux prisonniers sans trop savoir ce qu'il disait. Puis, en présence de l'affolement produit par sa menace, il rassurait de son mieux les Allemands en leur offrant des cigarettes ou en les forçant à boire « pour trinquer avec lui. » Il leur débitait avec volubilité de superbes tirades patoises pendant que les prisonniers ahuris s'obstinaient à répéter comme un refrain de maniaques: « Nix.... pas preuschien. » Alors les camarades, pris d'enfantine joie, riaient à se tordre et essayaient de désopilantes mimiques pour se faire comprendre.

Un jour il entendit ce cri désespéré: « Nous n'avons plus de cartouches! » et la réponse du capitaine: « Enfants, il vous reste la baïonnette! » La compagnie, cinq ou six fois décimée, se trouvait en présence d'une forte colonne débouchant comme pour la parade. C'était dans le bourg de Parigné et trois pièces de quatre allaient tomber au pouvoir de l'ennemi.

— Ils ne pourront pas dire qu'ils ont fait trembler les mobiles d'Olt; à la baïonnette, vous autres, et suivez-moi!

« Coup lancé en prime, parez et pointez. » D'un mouvement infatigable et régulier comme à la manœuvre, leste et nerveux il bondissait et pointait dans le tas, en s'aidant de son moignon douloureux dont la plaie, mal cicatrisée, s'était rouverte. A chaque coup il retirait son arme où dégoulinait du sang. Mais la colonne, poursuivant sa marche avec l'irrésistibilité du nombre enveloppa les survivants; un officier bavarois, en passant, lui cassa la jambe d'un coup de revolver; le Byarn tomba en criant :

— Il n'y a donc plus de Français, ici ?...

En effet, presque tous ses camarades étaient morts ou piétinés par la troupe en marche.

Le Byarn revint au pays et ne raconta jamais plus, même aux tout petits, avec de beaux élans d'enthousiasme, les victoires des anciens jours. Il garda pour lui seul ses poignantes douleurs, ses sourdes et ineffaçables rancunes. Au demeurant, affirmaient ses concitoyens, le vieux dur à cuire est la bonté même; « il ouvrirait son parapluie pour préserver un canard d'une averse. »

Dans l'égoïste quiétude du bien-être retrouvé, ses concitoyens oublièrent peu à peu ce héros si peu loquace. On s'étonna même que « l'ancien » n'eût pas le ruban rouge lorsque monsieur le maire venait d'être décoré, lui, après trente ans de services administratifs. Le soldat illettré n'ayant jamais franchi les grades de caporal, la génération nouvelle passait indifférente ou dédaigneuse à côté de lui, ne pouvant pas s'imaginer qu'un brave fût si modeste et eût si triste mine. Les fils des survivants de la grande guerre, les enfants eux-mêmes se le montraient avec des rires étouffés, des gestes mutins et des haussements d'épaules quand il s'aventurait dans le bourg pour y renouveler sa provision de tabac: « le Byarn, le Byarn! » Ils le suivaient de loin, effarouchés et curieux, surpris de le voir passer raide et osseux tel qu'un animal extraordinaire ou les débris d'un homme qui se tiendraient péniblement debout.

On ne savait déjà plus d'où lui venait ce surnom de « Byarn; » les vieux avaient presque oublié l'origine de ce vaillant soldat, — Béarnais comme le roi populaire, et caporal, — comme l'autre. Et pourtant ce double titre, il y a près d'un demi siècle, avait fait battre le cœur de plus d'une grand'mère aujourd'hui!

III.

Ainsi que les orages, la misère surprend aux pays montagneux. Les flots de vin sont depuis longtemps taris. Durant cinq mortelles années, le caporal devenu vigneron lutta courageusement, pied à pied, contre l'invasion nouvelle de l'infiniment petit; mais il fut encore vaincu par le phylloxera, cette vermine qui mange la terre. Aussi se courba-t-il de plus en plus, dans la lassitude et la mélancolie du labeur inutile et incessant, écrasé par le fardeau des découragements, accumulés depuis que la terre elle-même semble vieillir à chaque renouveau. La nature lui semblait malade. A travers le ciel plus opaque, les pâles soleils d'automne contemplent avec une tristesse communicative les vignobles abandonnés; le vieux se disait alors: « C'est sans doute l'œil du bon Dieu s'attendrissant sur nos ruines. »

Le Byarn fit vaillamment la part de la misère; il abandonna la pipe pour la tabatière; bientôt il se sevra des deux. Il cueillit du genièvre et en composa une boisson; ne s'offrit plus qu'un morceau de jambon, le dimanche, et finit par ne faire la soupe qu'une fois par semaine. Plus tard cet extra fut même remplacé par des pommes de terre ou des pommes cuites. Il s'astreignit à ne plus manger que du pain de quinze jours, pour en consommer moins.

Comme il s'affaiblissait à ce régime, il dut emprunter, pas lourd: trois cents francs, — de quoi « voir venir » et s'aider à vivre pendant un ou deux ans. Ainsi qu'on le dit chez nous, Celui de là-haut semblait l'avoir oublié, — les hommes aussi.

Une fois seulement une bonne âme demanda, distraitement et trop discrètement, quelque chose pour l'oublié. Le maire du village fut chargé de faire une espèce d'enquête. Pour la forme, il se rendit chez le malheureux qui, sans feu, les jambes dans un sac et couché sur un lit de sarments, soignait ses rhumatismes. Il faisait un froid de loup ce jour-là; monsieur le maire est frileux et, quoiqu'il portât une pelisse démocratique en fin astrakan, il crut devoir abréger les formalités. D'un rapide coup d'œil il constata seulement que le Byarn avait remplacé son dernier carreau de vitre par un portrait du « brav'général. »

Comme le pauvre homme s'empressait de glisser de son grabat

et de fouiller sous les sarments pour en retirer un livret et des papiers crasseux, coupés aux plis, — ses titres de gloire! — quelque chose tomba qui rendit un son métallique.... C'était une aigle en bronze, brunie et tachée de plaques rougeâtres, qui avait sans doute été arrachée jadis à la hampe d'un vieux drapeau, à l'époque néfaste où les Français en étaient réduits à déchiqueter leurs étendards pour les mettre.... dans leurs poches.

— C'est bon, fit le magistrat d'un ton sec.

Et il se retira en caressant sa longue barbe d'un geste méditatif. Dans son salon, péniblement quoique auprès d'un bon feu, après avoir rédigé un brouillon, il écrivit de ses doigts gourds à monsieur le préfet: « Homme dangereux; a tapissé sa maison d'emblèmes séditieux *qui dénotent une certaine aisance.* Ne nous semble mériter aucun intérêt. »

Pour ne pas mourir de faim tout à fait, le pauvre vieux, qui ne voulait pas mendier, sollicita son unique créancier pour un nouveau prêt de cent francs. La somme fut avancée avec un empressement de mauvais augure; on exigea seulement une hypothèque sur la maison et sur les deux ou trois « quarterces » de terre qui restent alentour. Les conditions de l'obligation étaient même fort dures: capital exigible dans deux ans, en un seul terme; ou immédiatement en cas de non-payement du revenu annuel lors de l'échéance....

IV.

Au fond de la gorge de la Clotte, sous les dais arrondis des châtaigniers et des noyers qui l'emplissent de fraîcheur et d'ombre, les pastoures gardent leurs troupeaux qui paissent les talus gazonnés du chemin, ou le « communal. » Des collines apparaissaient en chaînes, verdoyantes au sommet, sombres à la base et mourant en pointe là-bas vers le lointain, bleu d'outremer, de l'horizon du Périgord. Les pentes douces offrent parfois une végétation luxuriante, d'un vert noirâtre, née sur des terres rouges renfermant du fer. Çà et là des bouquets de chênes limitent les pâturages et des houppettes de jeunes feuilles, encore froissées, molles et transparentes, frangent les branches, criblant en découpures mouvantes les dernières lueurs d'un couchant à reflets d'émeraudes. Un ros-

signol essaye sa phrase brève, qui ne prendra toute sa souplesse et toute son ampleur qu'en juin, à l'époque de l'amour et des nids.

Sous le couvert: un joyeux bruit d'averse et des piétinements mous; ce sont des troupeaux broutant avec ensemble les pousses tendres; puis le tintement mélancolique des sonnailles; des appels voilés et des mélopées traînantes, paroles gaies sur des airs tristes, envolées dans la nuit montante:

Abal à la prado, al prat dé Saint Tsan
Lous pastours y dansoun, las fillos y ban,
Las fillos y ban, tan jolio mio,
Las fillos y ban, tan jolio man. [1]

Plus près une voix claire chanta sur un rythme plus alerte:

Quand la laouzéts et lon pinsou
Sé maridaboun toutsés dous,
Quand né beuguéroun d'espousa
Non troubéroun rès à mantsa.... [2]

et la chanteuse enflait sa gorge, tel un canari qui fait des roulades.

— Oh! la jolie fauvette à tête noire! pensait un gars dissimulé derrière le tronc d'un aubier. Elle avait seize ans tout au plus, cette fillette aux formes exquises et robustes que développe si vite et si bien la riche sève du terroir: un teint de pomme d'api; une bouche pas plus grande qu'une cerise cœur de pigeon, — comme elle appétissante et fraîche, — et une mousse épaisse de bouclettes de jais qui mettent une ombre inquiétante sur son front étroit, voilant l'éclat des grands yeux où pétille à travers de la nacre la malice en loup de velours sombre:

Troubéroun rès à mantsa....

— Que si, que si! Clamençon, nous trouverons quelque chose.... En attendant, je voudrais bien te dévorer, — toi!

Le jeune homme, d'un bond silencieux, avait rejoint la bergère

---

[1] Là-bas à la prairie, au pré de Saint-Jean — les bergers y dansent, les filles y vont — les filles y vont, tant jolie mie, — les filles y vont, tant joli garçon.

[2] Quand l'alouette et le pinson — se marièrent tous les deux, — en venant d'épouser — ils ne trouvèrent rien à manger.

(N. d. l'A).

qu'il embrassait, sans penser à mal, à pleines lèvres sur les deux joues, — l'usage l'autorisant ainsi entre promis.

— Galbert! Galbert! se récriait la pastoure confuse et charmée, sur un ton de menace mutine, en se défendant faiblement à l'aide de maladroites bourrades qu'il est de bon goût de donner aux audacieux, — preuve d'amour et de.... sagesse.

Le grand garçon bien découplé portait avec une grâce rustique le veston de cotonnade bleue, l'immense chapeau de paille, légèrement incliné sur l'oreille et une large ceinture en laine rouge coquettement enroulée autour du torse. Il prit cavalièrement sa bonne amie par la taille et l'entraîna sans grands efforts à l'abri de la haie, au pied de laquelle ils s'assirent tous deux.

— Comme te voilà « brave! » disait-elle en le regardant de bas en haut.

— C'est demain dimanche et les bourgeois m'ont donné vingt-quatre heures; alors je suis parti sitôt les bœufs découplés, sûr de te rencontrer ici, mienne.

Elle se taisait, pressée contre lui. Il l'interrogea avec une nuance d'impatience:

— Ne m'as-tu pas promis que nous serions mari et femme vienne la Saint-Michel? J'aurai vingt-cinq ans à la moisson; j'ai fait mon sort comme soldat et je suis libre de ma personne.

— Possible, ami, mais nous nous trouverons comme l'alouette et le pinson.... Je n'ai pas un écu vaillant parce que je suis jeunette et qu'il faut s'attifer de façon à ne pas faire honte à celui qui vous parle; de plus, je ne gagne pas lourd encore. Quant à toi, tu n'es guère plus riche quoique tu sois un rude bouvier.

— J'ai des économies.

— Je sais: les quatre cents francs du vieux.... Un beau placement en vérité dont tu ne tires même pas le revenu!...

Elle se tut un long moment, pensive, les sourcils froncés. Lui, voyant que Clamençon n'était pas d'humeur folâtre, retira discrètement le bras dont il l'enlaçait et se mit à mâchonner un brin d'herbe.

— Écoute! fit-elle tout à coup, nous pourrions peut-être nous loger à la Saint-Michel si tu le veux. Voilà tantôt vingt mois que le Byarn ne t'a pas payé un sou d'intérêt. Tu as le droit d'exiger le remboursement de ton argent et.... comme personne ne voudra lui prêter; que d'ailleurs le pays est pauvre et que l'homme ne

sait plus se retourner.... tu pourras prendre la terre et la maison.... Veux-tu ?

Clamençon, de ses longs yeux profonds et chauds regardait son galant avec un plein sourire, toute triomphante d'avoir eu cette idée. En présence de l'ébahissement du jeune homme elle se prit à rire tout à fait en découvrant la double rangée de ses mignonnes dents féroces, humides et blanches comme celles d'un jeune chien.

— Nous ferions comme le coucou, nous prendrions le nid d'un autre.

— Oh ! soupira Galbert sur un ton de reproche, ça serait un rude coup pour le caporal.

— Nigaud, va ! il en a vu bien d'autres quand il faisait la guerre.

— Tu le veux ?

— Pécaïré, si tu me veux, toi !... D'ailleurs sans cela, mon pauvre ami, tu n'aurais jamais « de quoi » faire bâtir ; je te connais, tu mets presque tout ton salaire sur le dos. Gageons que cette belle ceinture neuve te coûte plus de deux écus ?

Il se leva brusquement et la regarda bien en face, effaré mais charmé tout au fond:

— Tu feras une rude ménagère Mençon !... Eh bien, c'est convenu, je lui enverrai l'huissier.

Il lui tendit la main en camarade :

— Tope ! et propre à rien qui s'en dédit: tu seras ma femme vienne la Saint-Michel, puisque je puis le faire saisir sitôt après Notre-Dame d'août !

Galbert parlait sur un ton assuré, comme un procureur, pour prouver qu'il était crâne et qu'il entendait les affaires. Il ressentait bien un léger frisson intérieur, l'angoisse d'un remords naissant, mais elle avait si gentiment mis la main dans la sienne en répétant « Tope ! » qu'il aurait rougi de renâcler en présence de ce trésor de jeunesse capable d'en remontrer aux anciens pour l'entendement. Mise en garde par son instinct de femme et par sa rouerie native, la fillette comprit qu'il serait prudent de couper court pour éviter les objections qui pourraient naître de quelque scrupule. Courant après le troupeau qui s'éloignait en broutant, elle siffla son chien :

— Tou ! tou ! Labri, pique, pique !

— Je m'en vais puisque tu me quittes ; du reste il faut bien que je rejoigne mon monde avant qu'on soit couché à la Borde. A demain, à la sortie de la messe grande, sur le chemin des Séga-

lines; puis, après vêpres, ici. Depuis deux ans que nous nous parlons les journées me durent loin de toi.

— Oui.... oui! criait-elle en courant joyeuse et essoufflée. A demain!... N'oublie pas l'huissier.... Nigaud qui s'en dédit!

Galbert traînait ses pas parce qu'il aurait voulu expliquer quelque chose. Il n'osa pas, mais deux ou trois fois il se retourna en gravissant le sentier de la montagne. Sous le chemin couvert il entendit le piétinement du troupeau et les abois du chien: la fillette s'en allait, silencieuse et le front penché, — sans plus songer à lui peut-être.

Alors, pour oublier sa promesse et se donner confiance, il entonna d'une belle voix sonore de ténor rustique:

Quand lou pastre boy amouda
Ne crido la pastouro, loula,
Ne crido la pastouro....[1]

Clamençon et ses brebis disparaissaient comme des ombres, au tournant du chemin, dans la nuit tombée.

C'est ainsi que la lutte pour la vie vient entraver même les plus agrestes idylles.

V.

Le magnifique damier de champs vert et or s'animait: baignés de lumière vive, moissonneurs et moissonneuses, sous leurs larges chapeaux de paille, fauchaient avec ardeur chacun un étroit sillon où ils couchaient régulièrement le blé en javelle sur le chaume verdoyant encore. Corsages blancs, pantalons bleus et jupons multicolores s'avançaient dans la plaine derrière des rideaux d'épis tombant; les rayons de soleil répercutés au tranchant des faucilles marquaient la cadence d'un interminable chant dialogué:

— Xano d'Aymet, pla mati t'es lébado.
— Lou fil del rey, la luno m'a troumpado....[2]

---

[1] Quand le pâtre va garder (ses brebis) — il appelle la pastoure, loula — il appelle la pastoure....

[2] Jeanne d'Aymet, tu t'es levée de bien bonne heure? — Fils du roi, la lune m'a trompée....

Le Byarn était assis à l'ombre d'un chèvrefeuille au seuil de sa maison, proprette encore mais estompée de grisaille et traversée presque, de haut en bas, par une balafre blanche, une lézarde maladroitement réparée avec du mortier et de la chaux. L'animation joyeuse de la campagne ragaillardissait le vétéran qui songeait en contemplant son rectangle de blé moiré de vagues d'or par la brise:

— J'aurai encore la force de le moissonner cette année. Il faut que je me repose aujourd'hui.... ce sera pour demain.... Il y en aura bien dix sacs et cela donne du cœur à l'ouvrage.

Cette récolte, maigrement poussée sur l'emplacement rocailleux du vignoble mort, était l'unique ressource du vieillard.

— Salut, l'ancien, vous ne m'avez même pas entendu arriver. Que Dieu vous garde, vous et votre champ. Il fait meilleur ici que sur la grand'route et il fera bon faire la méridienne tout à l'heure.

— Assieds-toi, Barganillo, nous jaserons un brin. Je suis si seul et tu dois être las.

Le soldat se recula pour faire place au mendiant qui venait de déposer sa lourde besace dans un coin de la chambrette à peu prés vide. Côte à côte sur le vieux banc de pierre, les deux hommes offraient un pittoresque contraste: le Byarn parcheminé, l'œil vif encore sous des sourcils en broussailles à peine grisonnants, la moustache en brosse, tête nue portant une balafre au milieu du crâne, — comme une clairière aux tons d'ivoire au milieu du taillis de ses cheveux drus. Le mendiant, lui, avait une belle tête de patriarche, grâce à une longue barbe blanche, épaisse et ondulée, couleur « ventre de lièvre » à la racine; seulement les soleils d'été et les neiges d'hiver brûlèrent ses pauvres yeux, cerclés de rouge ansi que des yeux de perdreau. Il était coiffé d'un chapeau de paille sans fond, dentelé en scie.

— Il fait soif! veux-tu que nous entrions, Barganillo? Tous ces jours-ci, à l'aurore et le soir, je suis allé lier des gerbes à Borde-Neuve et le « pagès » m'a donné pour mes peines un pichet de son meilleur clairet. Viens, nous lui dirons un mot ensemble: on n'a pas de goût à boire seul.

Assis sur des escabeaux, attablés sur la huche retournée, les pauvres diables trempaient à tour de rôle des croûtes de pain rassis dans l'unique verre. Le Byarn alla cueillir une salade et tira de la huche une demi-douzaine d'œufs durs soigneusement enveloppés dans un morceau de toile.

— Tu rencontres bien, l'ami, je vais te faire profiter du petit

extra que j'avais préparé en vue du labeur prochain. Je n'oublie pas que tu me donnas jadis de fameux coups de main, à l'époque où nous étions de rudes ouvriers. Il y a beau temps, mon pauvre vieux, et la misère ne nous tutoyait pas encore!

Et c'eût été attendrissant de voir avec quelle délicatesse l'invalide offrait ses vivres et sa piquette au passant affamé; elle était touchante la communion du pauvre et du mendiant. Accoudés sur la huche ils se mirent à causer en grignotant, du bout des dents qui leur restaient, à la façon de lapins, quelques feuilles de laitue assaisonnées de sel gris — leur dessert.

— Ça n'est pas commode tout de même de vivre jusqu'à la fin....

— Ni ça n'est pas toujours facile de mourir autrement que sur un grabat.

— Il ne m'aurait pas déplu de finir dans mon lit.... si le gendre ne s'était pas ruiné après m'avoir engagé à tout donner, moi vivant, à ma fille....

Le Byarn songeait qu'il aurait bien voulu, lui, tomber là-bas sur un lit de neige et de sang, où les bombes broyaient la chair humaine, trouant d'éclairs les brouillards épais et gris, pendant que la voix des canons roulait comme un tonnerre annonçant le grand naufrage....

Soudain une ombre obstrua la porte de la masure et l'ancien soldat se leva raide et confus. C'était un monsieur qui venait ainsi le surprendre; un cheval piaffait à quelques pas, attaché à un arbre; le pékin avait même assez bonne mine sous son cache-poussière en toile grise. « Dieu me pardonne, il porte un ruban vert accroché à la boutonnière de son veston.... Connais pas ça; un ordre nouveau sans doute.... Tenons-nous bien. » Tout en faisant mentalement ces réflexions rapides, l'invalide ébaucha d'un geste machinal le salut militaire.

— C'est vous, l'homme, qui êtes le sieur Luison Casquil, dit Byarn, ancien soldat?

— Ex-caporal et médaillé de la médaille militaire, oui mon off.... oui, bourgeois, rectifia-t-il en se redressant encore parce qu'après avoir dévisagé l'intrus, il constatait que cette face soigneusement rasée, rougeaude et joviale ne constituait pas une tête d'officier. « Ça n'est même pas un monsieur, pensa-t-il, quelque gabelon sans doute qui veut un renseignement.... » Barganillo grognait sourdement dans son coin, comme un chien que l'on dérange. Le Byarn

avait abaissé son moignon pour répondre dédaigneusement : « Oui.... bourgeois ».

— Eh bien, mon brave, je suis chargé de vous signifier que, — faute de remboursement dans le délai de trente jours, de la somme de quatre cents francs, avec les intérêts échus ou à échoir et les frais de la présente notification, — votre créancier, Jean Galbert, domicilié au Mas des Figues, commune des Bélugues, vous poursuivra judiciairement par toutes voies légales pour obtenir le payement de la dite créance hypothécaire, qui grève vos immeubles au profit du dit, ainsi qu'il appert d'un contrat d'obligation en due forme retenu par maître Baluchard le 15 juin mil huit cent quatre-vingt-sept, dûment enregistré et transcrit au bureau des hypothèques....

Le Byarn pâlissait sous le hâle de ses joues creuses, pendant que l'autre débitait sa tirade comme une leçon récitée avec volubilité et indifférence.

— Que dit-il ? demanda-t-il à voix basse et anxieuse à son compagnon.

— Bast ! laisse-le jaboter, c'est un recors.... faut pas contrarier ces gens-là.

— Parlant à votre personne, j'ai le regret de vous notifier le dit acte. Et il tendit au caporal un volumineux cahier de papier timbré. Le malheureux avançait la main, hésitant :

— Il n'y a rien à payer, au moins, pour retirer ça ?... Quatre cents francs ! je n'ai pas quatre sous.

— Oh ! rien ne presse, mon brave, on se payera sur le reste....

Le Byarn sentit ses jambes flageoler en comprenant à demi la menace cachée sous cette bonhomie narquoise.

— C'est bon ! fichez-nous la paix maintenant. Il faut que le monde soit drôlement organisé pour que des meurt-de-faim comme nous, les invalides de la glèbe et du champ de bataille, ne puissent même pas crever en paix sans trébucher à vos pareils....

— Ah ! ah ! c'est toi, fainéant, j'ai beaucoup connu ton gendre, sais-tu ? Vous faisiez la noce, les vieux, excusez si je vous ai dérangés !

L'huissier tourna les talons en louchant du côté de son Mérite agricole — qu'il époussetait de temps en temps d'une chiquenaude par un geste familier.

— Vois-tu, l'ancien, disait le mendiant, je me suis emballé quand j'ai compris qu'il n'y avait plus rien à espérer pour toi. Je connais

le particulier et je connais les affaires, hélas! Ils arriveront peut-être à avoir, pour quatre cents francs, ta maison et ton champ qui valent trois fois plus, mais ils ne te prendront ni ta médaille, ni ton passé de vaillant. Laisse courir! Celui de là-haut, quoi qu'il en semble, doit nous préférer aux voleurs.

Ils se serrèrent la main, et le soldat essuya de son moignon ridé deux grosses larmes silencieuses, roulant de chaque côté de ses joues dans la ride de misère.

VI.

Durant la nuit, avec une hâte jalouse, il se mit à faucher son blé, songeant qu'il en vendrait deux sacs à la foire prochaine pour payer le revenu en retard et les frais du papier; que, pour le reste, Jean attendrait sans doute. « Après tout le gage vaut quatre fois la somme prêtée; qu'ils prennent tout quand je serai mort, puisque je n'ai pas d'héritiers, je le veux bien; mais il n'est pas possible que des juges permettent que l'on me chasse du toit où sont morts mes anciens. Galbert voudrait avoir son argent pour faire le jeune homme; je lui ferai entendre raison et, en me privant un peu plus, je parviendrai à régler l'intérêt au jour et à l'heure.... Suis-je bête d'avoir eu peur!... d'avoir pleuré comme une vieille femme devant Barganillo.... Il est bon enfant, le bouvier, et ne voudrait sûrement pas me mettre dans la peine. J'ai connu ses vieux et même que j'aurais pu devenir son grand-père si je n'étais pas resté si longtemps au régiment.... »

Il entrecoupait son monologue de « hans » profonds et prolongés accompagnant le mouvement de la faux. Les épis tombaient pêle-mêle, parce que le malheureux ne pouvait pas les moissonner à la faucille, en réunissant soigneusement les tiges sur le bras gauche suivant la mode du pays. Le Byarn enfonçait solidement sa jambe de bois dans la terre durcie et, à force d'habitude, il parvenait à se maintenir en équilibre pendant que la faux, lancée à tours de reins, mordait la paille grêle et espacée. Il s'acharnait courageusement à la besogne doublement pénible pour lui. Un forgeron ingénieux avait, depuis longtemps, rivé à son poignet mutilé un anneau de fer muni d'un crochet, à l'aide duquel il maniait adroite-

ment encore la bêche ou la faux : glorieux anneau de sa laborieuse servitude qu'il ne quittait, ni nuit ni jour, depuis tantôt vingt ans !

Comme un faucheur macabre, il travailla toute la nuit et son ombre au loin profilée en fantastique silhouette faisait des gestes de géant ; les javelles s'entassaient mêlées de bouquets tricolores: marguerites, bluets, coquelicots. Cependant, la lune peu à peu s'effaçait dans le ciel où l'aube pointait, — une aube de canicule dardant en éventail ses rayons à travers des reflets rougeâtres de fournaise. De ferme en ferme, des appels sonores se croisaient et la brise fraîchissante portait déjà aux quatre coins de l'horizon les refrains de la veille vaguement fredonnés par des voix assoupies.

Le pauvre homme se sentit envahi par une insurmontable timidité : on allait venir en troupe dans le champ à côté du sien. Il ne voulait pas qu'on le vît se démener seul au milieu de ses javelles éparpillées et, mettant sa faux sur l'épaule, il se dirigea vers sa demeure. Trop tard ! quelqu'un sur le grand chemin sifflait allègrement la *Marseillaise*.

— C'est donc le Malin qui fait votre besogne, la nuit, caporal ? Du bout de la côte j'ai vu votre moisson à moitié faite : il y en a au moins trois piles à terre.

Nez à nez, au coin du jardinet, il venait de rencontrer Galbert qui étourdiment, et ne sachant pas que messieurs les huissiers vont souvent plus vite que les violons, le saluait sans le moindre embarras, ayant déjà oublié l'ordre de poursuites donné.

— Écoute, conscrit, j'ai un mot à te dire en secret, répliqua l'autre sur un ton grave, en entraînant le jeune homme derrière une épaisse haie de cognassiers, taillée en rempart. Galbert suivait, la tête basse, mal à l'aise.

— Hier, j'ai eu la visite de ton huissier....

Le gars riait niaisement pour cacher la peur qu'il avait en voyant trembler les lèvres bleues du vétéran.

— Bah ! c'était simplement pour vous mettre la puce à l'oreille, père.... Mais aussi vous n'êtes guère exact pour un militaire.

— Avant huit jours tu toucheras ton intérêt et je payerai les frais du recors.

Galbert hésitait, remué:

— C'est que.... j'ai besoin de toute la somme. Vous savez bien que je ne vous ai prêté que pour deux ans.

— Tu ne feras pas cela, petit ! Songe que je fus le meilleur ami

de tes anciens: feu ton grand-père se trouvait près de moi à Inkermann....

— Faut pourtant que j'épouse à Saint-Michel!

— Eh bien?

— Elle veut l'argent.... c'est *elle* qui est cause de tout, ajouta-t-il lâchement en baissant la voix.

— Alors c'est la misère pour moi, la misère noire! Tu m'auras tout pour un morceau de pain, parce que je ne comprends rien à vos lois!... Ça ne vous portera pas bonheur, allez, de coucher dans le lit du vieux!

Le fiancé tourna les talons. Mais se ravisant et dominé par un reste de loyauté, il fit taire un moment son égoïsme et cria de l'autre côté de la haie:

— Un bon conseil, père Byarn, trouvez la somme, toute la somme.... avant l'août!

Il s'en alla en guignant du coin de l'œil la maisonnette.

— N'empêche, il a un joli nid, le vieux hibou, songeait-il.

Planté comme un épouvantail au milieu du jardinet, le mutilé épongeait du revers de sa manche une sueur d'angoisse perlant à son front, tandis que des chansons s'envolaient là-bas dans le clair soleil irradiant la plaine....

VII.

La petite maison a pris un air de fête, parée de blanc comme une mariée et coiffée de son pigeonnier repeuplé. Clamençon jardine coulant vers les passants du grand chemin son regard velouté, triomphant:

— Eh! Galberte, sais-tu ce qu'est devenu le vieux? Il y a trois jours que nous ne l'avons vu.

— Il ne peut pas être loin, il reviendra bientôt sans doute se gîter dans la paille du hangar.

— Pardi! je le sais bien que vous êtes charitables, mais s'il allait faire un mauvais coup? On dit qu'il n'a plus son bon sens, pécaïré.

— Pas de danger; il est doux comme un mouton.

— Bonjour, vous autres et même la compagnie. Salut à toi,

Clamençon; toujours fraîche et accorte, on voit que tu as la force de supporter les sacrements. Qu'avez-vous à jaser là, en l'absence de vos maris, fauvettes?

— Ils ne sont pas loin, Mathieu: le mien fait des fagots au bois de Bourron.... La Jeannille me parlait de ce pauvre Byarn....

— Ah! bien oui, un piètre homme, un déshonneur et un danger pour le pays.

— On devrait le mettre à l'hospice.

— Possible, Jeannille, mais cela coûterait cher; la commune n'est pas riche et puis nos conseillers ne l'aiment pas.

— En attendant, figure-toi, Mathieu, qu'il couche presque toujours chez eux là, sous le hangar.

— Il est si peu gênant.... Et puis, il en a vu bien d'autres pendant qu'il faisait campagne, expliquait Clamençon de sa voix claire et douce.

— Et ton Galbert n'est pas jaloux de ce voisinage; coquin de sort! Il paraît que ce fût un gaillard dans son temps, le dur à cuire.... Au revoir, Mençon!

— A tantôt, garçon.

Le jeune homme partit en riant, son hoyau sur l'épaule, tandis que Jeannille continuait à bavarder avec son amie:

— Vrai de vrai, vous êtes là comme deux tourtereaux. Tu as tiré un fameux numéro à la loterie du mariage, mienne. Si jeunes et déjà établis! Mais « ça vous mérite bien, » allez; tout le monde le dit.... Bonjour, Galberte.

Jeannille murmurait à part soi, en descendant la côte:

— C'est fier déjà! Elle ne m'a seulement pas fait un bout de conduite. Dire que ça se frise jusque dans les yeux.... Ce n'est pourtant pas la peine de faire tant d'embarras pour un « bien » volé....

VIII.

Ratatiné, fiévreux, hirsute et dépenaillé, grelottant au milieu des tourbillons de feuilles mortes, il se promène, impassible, autour de son champ où verdoie le jeune blé. Il marche d'un pas de somnambule à travers les rafales d'automne ayant, au port d'ar-

mes, un long bâton en guise de fusil : sentinelle lugubre montant une garde fantastique aux avant-postes de sa ruine.

On passe. Il présente les armes. Des gamins l'interpellent :

— Ohé, Byarn !

Il répond d'une voix rauque et changée :

— Au large !

— Tu ne me reconnais donc plus, vétéran ? Que fais-tu là ? Viens te chauffer chez moi, dit parfois un paysan apitoyé.

— Vous le voyez, je garde le champ. Sans cela l'ennemi pillerait la récolte et les juges soutiendraient ceux qui me volent. Y en aura-t-il du froment, l'an prochain ? Ah ! ah ! ah ! avec les épis d'or je payerai la dette.... Ils seront tous attrapés.

Les feuilles valsent sous le soleil blême de novembre qui se cache derrière un cordon violâtre avant-coureur des brumes glaciales; lui reprend sa marche en murmurant d'une voix creuse où plus rien ne vibre :

— On ne parle pas sous les armes !...

Frileusement blottie au coin de l'âtre devant une bonne flambée, Clamençon rit de son rire clair, inconsciemment féroce :

— C'est drôle comme tout t'ennuie, Jean. Quant à moi, il m'amuse ce vieux !...

Fouillant dans son corsage, elle en retira une petite médaille brune suspendue à un ruban déteint : d'un côté la tête fruste d'un César lauré ; de l'autre elle épela ces mots, effacés par un long frottement : *Honneur et patrie.*

— Viens, dit-elle à l'époux morose, c'est sa décoration sans doute que j'ai trouvée hier dans la paille du hangar ; mets-la avec mon bracelet de noces.... il n'a plus besoin de ça pour fignoler.

FRANCIS MARATUECH.

WILLIAM EWART GLADSTONE

I.

Il y a quelques années, le plus grand poète et le plus grand homme d'état de l'Angleterre contemporaine avaient fait ensemble le tour des îles britanniques dans un *yacht* à eux prêté par un ami commun. S'adressant à la foule qui s'empressait pour saluer leur rentrée au port, M. Gladstone profita de cette occasion pour mettre en contraste la gloire, pour ainsi dire, immortelle que le temps garde aux poètes et l'espèce d'oubli auquel est condamné après sa mort l'homme politique si célèbre qu'il fût de son vivant. « Vous, mes contemporains, vous m'acclamez à présent, dit-il, mais dans quelque cent ans d'ici mon nom ne sera guère qu'une expression historique, personne ne se souciera plus de mes discours, ma personnalité sera perdue parmi les événements de mon époque, tandis que la renommée de mon illustre ami n'aura fait que grandir; on lira alors avec autant d'admiration que jamais les poésies de Tennyson, et les critiques de ce temps-là s'occuperont encore d'étudier son génie et de se renseigner sur les détails de sa vie. »

Dans ces sentiments exprimés d'une façon trop modeste, il y avait cependant une partie considérable de vérité. Autres temps, autres héros pour la vie publique des nations, et rares, en effet, sont les hommes d'état dont le nom, une fois morts, excite le frisson d'intérêt qui accompagne toujours, dans la postérité, le nom d'un grand poète. Mais, et comme pour rétablir l'équilibre de la renommée, la somme d'attention que l'homme politique attire à lui de son vivant est, tant par son intensité que par son étendue,

bien plus grande que celle qui échoit à l'homme de lettres. Victor Hugo à part, il ne s'est guère trouvé un écrivain dont l'apparition sur son balcon ou dans un endroit public donnât lieu à des acclamations populaires, et même dans le cas de Hugo l'enthousiasme du public allait plutôt au républicain qu'au poète. De même pour le révers de la médaille, pour les succès et les injures. Ainsi, — pour prendre l'exemple que M. Gladstone nous a proposé, — il se trouve des gens qui dénigrent le talent de Tennyson, mais jamais on n'a démontré d'après les lettres de son nom que c'était lui la bête de l'Apocalypse, comme on l'a formellement prouvé pour M. Gladstone; on a prodigué des éloges au poète, jamais cependant on n'a poussé l'admiration pour ses vers jusqu'à porter brodés sur sa cravate l'outil ou la fleur préférés de l'auteur de *Maud* comme à la veille des élections législatives d'Angleterre les étudiants et les jeunes filles du parti libéral ont pris l'habitude de porter ainsi brodée une hache, compagnon fidèle des promenades rustiques de M. Gladstone; la célébrité de Tennyson est fort répandue, mais, grâce à ce *sac Gladstone* qui se trouve au bras de tout Anglais qui voyage (car même les conservateurs les plus convaincus du Royaume-Uni mettent le confortable au-dessus de leurs préjugés politiques) le nom de l'illustre homme d'état anglais vogue sur les cataractes du Niagara et, à l'autre bout du monde, s'élève sur les cimes himalayennes.

C'est le sort fatal des hommes chargés de diriger les affaires de leur pays de susciter à leur égard les deux extrêmes de sentiment, l'enthousiasme ou la haine; bien peu d'entre eux ont été jugés de leur vivant d'une manière tempérée et saine. Parmi les compatriotes de M. Gladstone, il s'en trouve quelques-uns qui ne peuvent parler de lui que l'écume à la bouche, tant ils le tiennent en exécration. Ceux-là sont pour la plupart des gentilshommes campagnards d'un esprit peu vif et qui se cramponnent sans intelligence aux idées d'un autre siècle; pourtant, même quand on s'adresse à des esprits d'une culture moins étroite, on rencontre chez certain nombre d'entre eux des sentiments guère plus aimables. Pour l'hébraïsme farouche de Thomas Carlyle, M. Gladstone était un homme prédestiné par la Providence à entraîner l'Angleterre dans toute sorte de malheurs, c'était le ministre de la vengeance divine pour châtier les péchés nationaux; même lord Tennyson, lié par une amitié personnelle à Gladstone, ne peut trouver des phrases assez sévères pour exprimer l'aversion qu'il ressent pour sa politique.

De l'autre côté on lit tous les jours dans les journaux libéraux anglais des discours ou des articles de tête semés des éloges les plus flatteurs à l'égard du « grand vieillard » « l'homme d'état le plus prévoyant qui ait jamais existé, » « le chef incomparable du parti de progrès. » Au dire de M. Parnell, le chef du parti irlandais, de M. John Morley, homme d'état et homme de lettres à la fois, M. Gladstone est digne de tous ces éloges, et de plus obligeants encore. Et bien d'autres sont de leur avis.

L'opinion étrangère à ce sujet est, elle aussi, partagée entre ces deux extrêmes. Pendant la guerre d'Orient de 1878, un journal turc découvrit une généalogie originale pour l'homme qui, entre tous ses compatriotes, continuait le plus ardemment la cause de la neutralité anglaise.

D'après les renseignements de cette feuille, M. Gladstone était d'origine bulgare; son père était marchand de cochons au village de Kuslindje. A l'âge de seize ans le jeune homme s'est évadé en Serbie, d'où il fut envoyé à Londres pour vendre des cochons: arrivé à Londres il échangea contre le nom de Gladstone son nom familial, et réussit enfin à se faire nommer chef d'état. Cette biographie véridique s'achève par cette phrase sévère: « Gladstone est dénué de vertu. » Dans des régions mieux informées il est notoire que M. de Bismarck le goûte fort peu; du reste Gladstone ne s'est jamais efforcé de s'attirer l'amitié du gouvernement allemand non plus que celle du gouvernement autrichien. Il est, en revanche, à peu près le seul parmi les hommes politiques anglais de ces derniers temps qui ait osé se montrer ouvertement slavophile, et la Russie lui en a témoigné sa reconnaissance; il est, grâce aux événements politiques où il a pris part, fort aimé de la majorité des Italiens; la France le regarde comme l'ami le plus considérable qu'elle ait parmi ses nombreux amis d'outre Manche, et la Grèce, à laquelle il cédait il y a quelque vingt-cinq ans les îles Ioniennes, lui a voué une admiration presque illimitée.

Sur un point cependant tout le monde, détracteurs ou enthousiastes, tant à l'étranger qu'en Angleterre se trouve être d'accord. Il ne fait de doute pour personne que M. Gladstone représente et reflète en lui les évolutions de l'esprit politique anglais pendant le demi siècle qui vient de s'écouler, et qui a été le témoin de sa carrière politique. D'origine bourgeoise et issu d'une famille de marchands, il fut par ce fait même désigné pour diriger les destinées de son pays pendant une période qui a vu la classe bour-

geoise s'accaparer le pouvoir, et modifier profondément, d'après son intelligence des choses, la politique anglaise, tant extérieure qu'intérieure. Ainsi, il y a cinquante ans, l'Angleterre se trouvait à la tête de la réaction qui venait de triompher sur la France; elle était le soutien et le salut du droit légitime des dynasties, le pays anti-libéral entre tous: aujourd'hui, au contraire, l'homme d'état anglais, qui dans le cas d'un soulèvement ou d'un conflit européen songerait à faire jouer à sa patrie le même rôle de conservation attitré, aurait à traverser un fort mauvais quart d'heure auprès de l'opinion publique anglaise. De même, au commencement de la carrière de M. Gladstone, le gouvernement de l'Angleterre était entre les mains d'une minorité infime du peuple, les affaires étaient dirigées presque entièrement par la volonté et dans l'intérêt de quelques grandes familles; depuis ce temps la chambre a voté trois lois de réforme, le suffrage est devenu presque aussi étendu que celui de la France, dans toutes les branches de la législation intérieure on a marché très loin sur la voie du libéralisme. A tous les stades de cette marche de développement se retrouve le nom de M. Gladstone; il a suivi et étudié avec attention les évolutions de l'esprit public de ses compatriotes, sans jamais essayer d'imposer par force une réforme avant que cet esprit ne lui semblât mûr pour l'accepter, ne refusant jamais une réforme que la voix nationale demandait avec insistance. Ce flair qu'il a des changements de l'opinion publique, ainsi que la facilité avec laquelle il s'y adapte, lui ont même été reprochés par ses adversaires, qui prétendent qu'il s'en sert uniquement pour se maintenir toujours au premier rang. Ses admirateurs affirment, au contraire, que ces aptitudes ne sont chez lui que résultats nécessaires d'une intelligence patriotique approfondie et clairvoyante, qui sait profiter des courants irrésistibles de l'opinion d'une manière qui tout en ôtant ce qu'il y peut avoir de dangereux et d'excessif les tourne au profit de la grandeur et de la vraie dignité de l'Angleterre. C'est là un conflit d'opinions dont le temps sera l'arbitre suprême; la vie de M. Gladstone, en tout cas, est liée étroitement aux événements politiques de son pays pendant le demi siècle qu'elle vient de traverser.

II.

Dans l'un des numéros de la *Revue d'Édimbourg* pour 1839 parut un article portant la signature de lord Macaulay et ayant pour sujet un livre récemment publié sur les *Relations de l'Église et de l'État*. Ce livre, — que l'illustre écrivain assaillit avec la confiance absolue dans son propre jugement et tout l'éclat superficiel qui caractérisait son style, — était, pour citer la phrase même du critique, la production d'un jeune homme, « l'espoir naissant de ces conservateurs (Tories) raides et inflexibles qui soutenaient avec ardeur l'ordre existant de choses. » Ce jeune homme était William Gladstone, depuis quelques années député pour la petite ville de Newark, siège qui dépendait alors du duc de Newcastle et que ce seigneur octroyait à ses amis ou protégés.

Ainsi M. Gladstone a siégé d'abord à la chambre parmi ceux qu'on appelle en français l'extrême droite, circonstance qui peut nous étonner à première vue, mais qui n'était que la suite toute naturelle de son éducation et des influences qui avaient entouré son adolescence.

Il était le second fils de John Gladstone, un Écossais adroit qui avait fait fortune dans le commerce, et d'Ann Robertson, Écossaise elle aussi. C'est à Liverpool, la ville où son père avait gagné son argent, qu'il est né le 29 décembre 1809. Les opinions politiques de Gladstone père étaient nettement conservatrices, et les traditions du collège d'Eton où le jeune William fut envoyé quand il avait à peine douze ans, durent aider à faire pénétrer dans l'esprit du futur premier ministre les convictions politiques de sa famille.

Les écoles publiques anglaises, et surtout celles d'Eton et de Hanow, ont été depuis longtemps les nourrices de la jeunesse anglaise des classes dites supérieures, et ainsi de tout ce qu'il y a de réactionnaire et d'aristocratique chez les générations naissantes, Elles le sont encore, mais au temps où M. Gladstone était écolier à Eton il y avait quelques particularités qu'un esprit pédagogique réformateur n'a pas hésité à trancher. Son tuteur, par exemple, le révérend Knapp, était un précepteur d'un genre aujourd'hui dé-

modé. Ses idées sur la meilleure manière d'élever la jeunesse confiée à sa charge étaient plutôt *commencement* que *fin de siècle.* Il leur enseignait, par exemple, le goût de combats de boxeurs et de courses de chevaux, genres d'amusements, que, à son dire, ses élèves avaient même le devoir de pratiquer, car seulement ainsi ils pourraient acquérir des idées vraies sur les jeux olympiques. Il avait pris l'habitude, ainsi qu'un autre révérend professeur d'Eton, d'emmener ses élèves tous les samedis à Londres, pour y voir des théâtres et autres choses; une fois, au cours de ces excursions métropolitaines, ayant bien soupé et se démenant un peu bruyamment dans les rues de Londres, il lui arriva d'être mis en arrêt par la gendarmerie; sans le secours du fils du lord chancelier de l'Angleterre qui se trouvait parmi ses élèves, toute la bande passait quelques jours en prison. « Mais quoi! s'écria le révérend Knapp, un garçon ne peut pas se faire l'esprit viril si on éloigne de lui les tentations! » Se faire l'esprit viril en s'accoutumant aux récréations de ce genre, et bien tourner des vers grecs et latins, c'était là toute la discipline qu'offrait l'Eton d'alors. Pour y apprendre autre chose, il fallait une vigueur de caractère remarquable et un goût très fort pour l'étude. M. Gladstone montra de bonne heure qu'il possédait ces qualités. Il était d'un petit cercle de jeunes gens auquel appartenait aussi cet Arthur Hallam dont Tennyson a déploré la mort prématurée dans *In memoriam*, et qui, à l'écart des amusements banals de leurs camarades et devant peu de choses même à leurs maîtres, formaient un cénacle d'élite s'intéressant vraiment aux choses de l'esprit. Ces jeunes gens avaient fondé une revue, les *Mélanges toriens*, dont Gladstone devint rédacteur en chef: il y donna, entre autres choses, un poème intitulé: *Ode à l'ombre de Wat Tyler*, pièce qui le montre à seize ans empoigné d'un accès de radicalisme outré tel qu'il n'en a jamais retrouvé depuis. Ce Wat Tyler était, comme on sait, le meneur d'une espèce de jacquerie anglaise au quatorzième siècle, et avait soulevé une révolte contre le roi d'alors, Richard II. Le jeune poète le classe « entre les âmes vaillantes et bonnes » qui « ont été mortelles au despote sanguinaire ou ont taillé en deux un prêtre ou un pair; » et il exprime le souhait que son ombre batte toujours des ailes à minuit au-dessus du lit des rois.

Ce serait pourtant se faire une idée bien fausse du Gladstone d'alors que de voir en lui un révolutionnaire précoce. Les vers que nous venons de citer n'étaient qu'une boutade passagère, engen-

drée peut-être par une irritation quelconque contre les autorités d'Eton; il se peut que n'osant pas s'en prendre à ses maitres actuels il se soit ainsi vengé sur les rois et les principes autoritaires en général. Pour le reste, il s'intéressait déjà à la politique, mais c'était en conservateur, et ses discours à la *Debating Society* d'Eton étaient tous dans les opinions des jeunes patriciens qui l'entouraient et qui n'estimaient au monde qu'Eton d'abord, ensuite l'Angleterre. « Byron eût été un gaillard bien moins malheureux s'il avait été élevé à Eton, s'écriait un jeune étonien d'alors en apprenant la mort du poète; si, du moins, il n'avait jamais traversé la Manche ! »

A Oxford, où il vint peu après la fin de sa carrière d'Eton, Gladstone retrouva la même note provinciale et patricienne. En ce temps les différentes classes parmi les étudiants, se distinguaient au point de vue de leur naissance, par un costume différent. Ainsi les nobles portaient à leurs chapeaux de petits tasseaux en or, les étudiants riches mais non nobles portaient de petits tasseaux simples, les étudiants pauvres ne portaient pas de tasseaux du tout. Gladstone fut de ceux qui portaient des tasseaux simples; mais quoique riche il fut élu à une bourse d'environ deux mille francs par an. A Oxford il devint président de la *Debating Society* de l'Université, il était aussi fondateur d'un cercle de discussion, qui, d'après les lettres initiales de son nom s'appelait le *W. E. G.* Il eut à Oxford une carrière académique fort distinguée, ce qui ne signifiait pas grand'chose; mais ce qui signifiait beaucoup c'était qu'il parvint à s'y faire une telle renommée comme orateur et possesseur de l'esprit politique, que peu de temps après qu'il eut quitté l'Université, le duc de Newcastle lui offrit un siège à la chambre, pour Newark.

Gladstone entra au parlement anglais comme député pour cette petite ville au mois de décembre 1832. On venait alors de voter cette loi de réforme qui, la première d'une série déjà considérable, ôtait des mains de l'aristocratie le gouvernement du pays et le faisait passer à la bourgeoisie; Gladstone s'était montré peu favorable à cette réforme: c'était même un peu le bruit d'un discours qu'il avait tenu contre elle à Oxford qui avait amené le duc de Newcastle à lui offrir un siége parlementaire. Et en vérité, M. Gladstone était si loin de révéler à cette date des traces de ses opinions futures que dans son manifeste aux élections de Newark il soutenait expressément la justice abstraite de l'esclavage. Il faut bien

ajouter que son père avait fait une partie de sa fortune dans le commerce colonial et que la piété filiale pouvait se mêler de l'affaire.

A cette date, c'était un jeune homme pâle et brun, avec des yeux ardents, qui étincelaient aisément sous l'emotion; sur sa figure aux traits fermes et marqués, était répandue une expression un peu sévère. Sa voix qui n'avait pas encore pris tout son éclat, était déjà pourtant fort remarquable; argentine et claire, vibrante et changeante, on l'a comparée à ces orgues d'église que l'on ne doit pas écouter de trop près. Au commencement surtout de sa carrière il parlait avec cet accent un peu dur, commun aux Écossais et aux Anglais du Nord, accent qui pour les oreilles des gens de l'Angleterre méridionale dénote le manque du parfait *chic*.

Pendant les premières années de sa carrière parlementaire, M. Gladstone votait et parlait toujours du côté des conservateurs; il occupa même quelques emplois inférieurs dans le gouvernement d'alors, celui de sir Robert Peel. Son esprit ecclésiastique, qui l'a toujours accompagné à travers toutes ses évolutions, se faisait remarquer de bonne heure; dans son premier livre, celui qui fut si sévèrement critiqué de lord Macaulay, il exagérait l'indépendance de l'Église vis-à-vis de l'État. De bonne heure aussi il se faisait remarquer par son esprit de financier: en 1841 il assistait à titre officiel à la revision du tarif, et d'une manière qui lui gagnait les éloges même de ses adversaires.

C'est vers l'an 1845 qu'il commença à montrer d'une façon marquée son acheminement vers le libéralisme: l'occasion lui en fut fournie par la conversion de sir Robert Peel aux principes du libre-échange. M. Gladstone suivit son chef dans cette voie, peu appréciée de la majorité de son parti, et ce fut à ce propos que commença sa rivalité avec M. Disraeli, rivalité qui ne devait plus cesser désormais qu'avec la mort de ce dernier. La conversion du jeune homme fut peu du goût de Gladstone père, qui s'écria, en l'apprenant: « Hélas, voilà mon fils Guillaume qui prête main-forte pour ruiner son pays! » La conversion susdite n'était pas non plus du goût du duc de Newcastle, et Gladstone qui n'a jamais péché par manque de scrupules, préféra donner sa démission de député que de continuer à siéger pour une ville dont le vrai seigneur professait des vues différentes des siennes. Cet acte méritoire le tint pendant quelques années éloigné du parlement; en 1847 ce-

pendant il y revint comme député pour l'université d'Oxford, qu'il continua à représenter pendant vingt ans.

Avec ce retour aux Communes commença sa vraie maturité politique. Un homme politique, en Angleterre surtout, est considéré comme un fort jeune homme, au point de vue parlementaire, même quand sa jeunesse, sous tous les autres rapports, est depuis longtemps finie. Bien que Gladstone, à cette date, approchât de la quarantaine, il ne touchait qu'au commencement de sa carrière d'homme d'état; le monde politique le regardait comme l'un des garçons les plus intelligents parmi *les jeunes,* bien qu'encore un peu indécis quant à ses principes politiques.

Mais à partir de l'année 1850 cette indécision se dissipa, par degrés et assez doucement, mais d'une manière régulière et constante. On a dit de M. Gladstone qu'il ne s'est montré libéral dans la politique intérieure qu'après s'être montré libéral quant à l'étranger: et en effet à la première occasion de s'exprimer sur la politique étrangère qu'il rencontrait sur son chemin, il se rangea très nettement du côté libéral. Cette occasion se présenta en 1851, quand M. Gladstone, qui venait de visiter Naples et d'y voir les agissements du gouvernement du roi Ferdinand publia, en faveur du baron Poerio et des autres détenus politiques napolitains cette ardente protestation dont Garibaldi a dit qu'elle sonnait le premier appel de trompette de la liberté italienne. On recommençait dans ces années en Angleterre à s'intéresser aux affaires étrangères pour la première fois depuis les guerres napoléoniennes. Les événements de 1848–49 avaient rempli les libéraux d'admiration pour Mazzini et pour Kossuth; le 2 décembre 1851 les avaient remplis d'une méfiance indéracinable à l'égard de Napoléon III. Cependant des idées très insulaires et pas mal chauvinistes constituaient jusque-là toute l'opinion de la grande majorité du public à l'égard des affaires étrangères. Ainsi l'idée de l'Exposition universelle de 1851 était reçue tout d'abord d'une manière peu complaisante. Les sentiments d'une partie considérable du peuple britannique trouvaient leur expression dans les paroles d'un certain colonel Sibthorpe, député conservateur. Ce galant officier tenait en égale détestation les principes du libre-échange et l'idée d'une Exposition universelle à Londres. Comme résultat du libre-échange il voyait s'infiltrer dans les veines anglaises les vins français et l'immoralité française avec eux; épouvanté par l'idée de l'Exposition, il s'écria en pleine chambre, s'adressant aux députés: « Prenez garde à vos femmes et à

vos filles, prenez garde à vos biens et à vos vies. » Et il invoqua sur le palais de cristal, bâti pour l'Exposition, un orage foudroyant de grêle et de tonnerre afin de détruire ce bâtiment, dont l'idée venait tout droit de l'ennemi du genre humain.

Mais ce n'était pas seulement des personnages fantastiques de la trempe du colonel Sibthorpe qui dans ce temps se montraient persuadés que le salut de l'Angleterre exigeait un insularisme farouche, et que le contact, quel qu'il fût, avec l'étranger, ne pourrait être que désastreux à ce pays idéal. En 1850, lord Palmerston était premier ministre. Son nom sera longtemps encore vénéré par tous ceux qui restent des Anglais de la vieille école; c'était, en effet, un homme d'état qui résumait en lui le patriotisme et les préjugés britanniques, tels qu'ils étaient il y a un demi siècle, et qui avait, au fond, le mépris le plus absolu pour tout ce qui appartenait à d'autres pays. Cette année-là, les habitants d'Athènes, sous le coup d'une excitation anti-sémite, avaient pillé la maison d'un juif portugais nommé Don Pacifico, et qui, étant né à Gibraltar, se trouvait être sujet britannique. Lord Palmerston s'acharnait à obtenir des réparations considérables du gouvernement hellénique, et se servait de l'occasion pour prononcer en pleine chambre un discours pompeux, où il affirmait que, ainsi que les anciens Romains se faisaient respecter et craindre partout rien qu'en prononçant les mots: « Civis Romanus sum, » de même un effet semblable devrait se produire dans n'importe quel coin du monde quand on y entendait les mots: « Je suis un sujet anglais. » C'est justement M. Gladstone qui se chargea de répondre à cette gasconnade, et de montrer combien peu exacte était l'analogie entre le cas d'un ancien Romain, membre d'une race qui régnait sur un monde barbare, d'une caste pour ainsi dire d'élite, et le cas d'un sujet anglais du dix-neuvième siècle, membre d'une race qui partageait le monde civilisé avec plusieurs autres races d'un mérite égal. Mais un tel raisonnement, pour vrai qu'il fût, laissait assez froide la chambre anglaise d'il y a quarante ans, qui faillit au contraire faire sauter les vitres et briser les bancs dans son ardeur à témoigner son approbation de la vanterie de lord Palmerston.

C'est de 1851 que M. Gladstone fait dater lui-même son éloignement défini et absolu du parti conservateur, éloignement qui lui permit dès l'année suivante de devenir ministre des finances dans le ministère plutôt libéral de lord Aberdeen.

Ce ministère avait le malheur de s'embarquer dans la guerre

de Crimée: M. Gladstone ne continua pas moins à y prendre part, mais bien à contre-cœur, et il a avoué plusieurs fois depuis que cette guerre avait été une grande erreur politique. Mais à quoi bon multiplier dans les intérêts de l'exactitude et de l'ennui des dates des ministères successifs et des emplois qu'y a tenus M. Gladstone? Pendant quinze ans il n'a pas cessé d'affirmer sa réputation financière, et aussi ses penchants de plus en plus libéraux. C'est en 1868, enfin, qu'il devint, pour la première fois, premier ministre et chef du cabinet; son rival de toute sa vie, M. Disraeli, ayant tenu, lui aussi pour la première fois, cette position pendant quelques mois seulement, immédiatement avant. Le gouvernement qu'il dirigea alors six ans durant se mêlait peu d'affaires extérieures, et laissait s'accomplir la guerre de 1870 tout en la témoignant une neutralité difficile. C'était, au contraire, un gouvernement très belliqueux et très ardent quant aux réformes domestiques, si bien qu'à la fin, le pays se lassa de l'excès de son zèle. Le ministère se trouva en minorité à la chambre, sur (présage sinistre) la question de l'éducation en Irlande, et les élections législatives qui suivirent renvoyèrent au pouvoir le parti conservateur présidé par M. Disraeli. M. Gladstone, un peu vexé du manque de reconnaissance que lui témoignait son pays pour ses efforts ardus de réforme, se retira pendant quelques années des affaires, et alla lire et écrire, comme un simple citoyen, dans son château de Hawarden.

Maints arbres du parc de Hawarden tombèrent en ce temps-là sous la hâche vigoureuse de l'homme d'état en retraite; presque tous les jours ce beau parc eut une nouvelle occasion de se lamenter des ravages que M. Gladstone y faisait, en poursuivant sa récréation physique préférée.

Le parc et le château appartenaient à miss Glynne, avec laquelle M. Gladstone s'est marié en 1839. La maison même, un bâtiment où se voient des tourelles gothiques très modernes sur un toit du dix-huitième siècle, est assez laide, mais grande et commode. La principale pièce en est la bibliothèque, où se trouvent plus de dix mille volumes, pour la plupart consacrés à la théologie ou à la politique; mais on y voit aussi plusieurs éditions d'Homère, de Shakspere et de Dante, les auteurs favoris de M. Gladstone dans le royaume de l'imagination. C'est là qu'il écrit ses études homériques et ses plaidoyers contre le pouvoir temporel du pape, les sujets que lui tiennent le plus au cœur en tant qu'écrivain.

Il ne manque jamais, quand il est chez lui, d'aller le matin entendre les offices à l'église du village de Hawarden, dont son fils aîné a la cure; les villageois le connaissent tous, l'honorent, et ramassent avec respect les copeaux des arbres que le bûcheron illustre vient d'exécuter; quelquefois même des bandes d'excursionnistes obtiennent la faveur de le voir occupé à son œuvre destructrice, et d'attraper de sa part, dans le costume décolleté qui sied à ces récréations rustiques, quelques paroles leur souhaitant la bienvenue.

Après un séjour assez prolongé dans ce milieu paisible, M. Gladstone se vit appelé en 1876 à reprendre sa part dans les tumultes politiques, et à mener encore une fois l'opposition contre M. Disraeli, devenu lord Beaconsfield.

La guerre d'Orient venait d'éclater; le parti belliqueux était fort, et non moins bruyant que fort, dans le public anglais, et les libéraux craignaient qu'il n'entraînât l'Angleterre dans une guerre en faveur de la Turquie. On avait donné à ce parti le sobriquet de *gingoes; by gingo* est un juron populaire anglais, que l'on avait introduit dans le refrain de la chanson à la mode, dirigée contre la Russie: « Nous ne désirons pas combattre, mais *by gingo*, si nous combattons, nous possédons des vaisseaux, nous possédons des soldats, en outre nous possédons de l'argent. » Lord Beaconsfield s'était mis à la tête de ces lyristes, qui triomphaient dans les *music-halls* de Londres, et le combat que M. Gladstone avait alors à soutenir contre lui et sa politique se trouvait le plus acharné de tous ceux qu'ils avaient jamais engagés ensemble.

On sait le dénoûment, comment, après maintes vicissitudes, l'opinion publique anglais se prononça d'une façon définitive contre la politique des *gingoes* et réinstalla, aux élections de 1880, M. Gladstone au pouvoir. Depuis ce temps ses efforts se sont employés presque entièrement à résoudre d'un façon bienveillante les misères de cette pauvre Irlande, à laquelle, à peu près seul des premiers ministres anglais de tous les temps, il n'a pas cru rendre tout ce qu'elle méritait en la foulant aux pieds. Jusqu'à present il n'a pas réussi à arracher de ses compatriotes leur consentement à ce *Home Rule* que les Irlandais ont depuis si longtemps demandé. Ses efforts, à vrai dire, ont détaché de lui une partie considérable de ses adhérents primitifs, qui se classent à présent sous la désignation de libéraux-unionistes. Mais les personnes dont se compose ce parti ont joué de malheur. Jadis admirateurs fervents de M. Glad-

stone, un beau matin ils se sont aperçus que c'était le dernier des misérables, et qu'il ne méritait que d'être conspué; et cette révélation leur a valu seulement le mépris des libéraux restés fidèles à leur chef, tandis que les conservateurs, tout en se servant d'eux, les méprisent également. Ils s'en consolent, tant bien que mal, en s'estimant des martyrs du devoir. Mais bien que M. Gladstone n'ait pas encore réussi à faire accepter du peuple anglais son rêve d'une Irlande gouvernée par elle-même, bien qu'un nombre considérable de ses adhérents se soient là-dessus détachés de lui, le succès partiel qu'il a déjà obtenu n'en est pas moins étonnant. Il n'y a pas encore dix ans, on pouvait presque compter sur ses dix doigts les Anglais qui ne voyaient pas dans l'idée de *Home Rule* une chimère, une impossibilité absolue, un vain cri jeté seulement par quelques soi-disant patriotes irlandais qui cachaient là-dessous le désir rancuneux de la ruine de l'empire britannique. Dès le jour où M. Gladstone s'est montré partisan de cette chimère elle est devenue tout de suite une chose possible et même fort désirable aux yeux d'une minorité si nombreuse que peu s'en fallait qu'elle ne fût la majorité des habitants de la Grande-Bretagne. On conviendra que dans tout le cours de l'histoire il se trouve peu d'exemples d'une telle influence exercée par l'esprit d'un seul homme sur la libre volonté de ses concitoyens. Cette influence inouïe, M. Gladstone la doit surtout à la certitude que l'on a que, soit qu'il ait raison ou non, il s'est donné, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, toute la peine possible pour ne pas se tromper; il la doit encore au sentiment général de sa rectitude d'esprit et des convictions profondes, honorables, raisonnées qu'il porte au cœur. C'est ainsi qu'il est parvenu à s'imposer à un siècle sceptique et railleur, où même les hommes d'état, qui agissent sur un public bien autrement naïf, bien moins raffiné que le public des penseurs ou des artistes, ne trouvent pas toujours que le rôle de l'homme intègre est celui qui leur réussit le mieux.

II.

Si, comme on l'a dit, ce qui distingue l'homme supérieur, c'est de pouvoir se moquer, à la fin, même de ses propres convictions, assurément M. Gladstone n'a aucun titre à être classé parmi les

hommes supérieurs. Ce qui frappe de prime abord chez lui, c'est la ferveur, presque le fanatisme, de sa manière de se prendre au sérieux, lui-même et ses opinions, à travers tous leurs développements. Sincèrement persuadé que sa politique, quelle qu'elle soit, est fatalement la seule vraie, il a toujours l'air, en la soutenant avec l'ardeur qu'il y met, de croire que ses opposants doivent être des malhonnêtes gens, s'ils ne sont pas tout bonnement des sots. Le développement de ses idées politiques, qui, d'abord ultra conservatrices, sont devenues avec le temps celles de l'extrême gauche, rappelle en quelque sorte l'évolution toute semblable des idées politiques de Victor Hugo qui, lui aussi les soutenait toujours quelles qu'elles fussent, avec la même ferveur et la même conviction. La ressemblance entre ces deux tempéraments fougueux va jusqu'à l'expression; M. Gladstone, comme le poète français, a une tendresse pour les grandes phrases et les idées générales et vagues; comme lui il a l'habitude d'invoquer Dieu, la Justice, l'Humanité, le Progrès, le tout avec majuscules; comme lui, il est verbeux et surabondant dans son éloquence. Au point de vue littéraire, M. Gladstone n'est pas un écrivain de premier ordre, son style est assez souvent flasque et manque de relief; même dans son métier d'orateur il a été certainement surpassé par M. Bright quant à la valeur littéraire des discours; et M. Disraeli avait une façon plus noble et plus heureuse d'arrondir une période avec une épigramme ou de tailler en pointe une réplique mordante. Aucun homme politique de son temps, cependant, n'a trouvé moyen de produire sur son auditoire des effets aussi électrisants qu'en a produits M. Gladstone. Cela tient un peu à sa voix à la fois sonore et sympathique, qu'il peut moduler à sa guise; mais cela tient surtout à la ferveur de conviction qui, pour ainsi dire, hypnotise pendant qu'il parle tous ceux qui l'entendent.

« Si Gladstone venait à la chambre, a dit un membre du parti opposé, et voulait me faire croire que j'ai commis un meurtre atroce, je suis sûr que tout le temps qu'il parlerait j'en serais pleinement convaincu. » On est bien tenté, en songeant aux traits semblables chez Carlyle et John Knox ses compatriotes, d'attribuer cette plénitude de conviction de M. Gladstone tout simplement à son sang d'Écossais des Pays-Bas de l'Écosse; malheureusement, pour les théories trop absolues du milieu, il se trouve que David Hume possédant lui aussi ce sang dans toute sa pureté, et celui-ci qui, historien sans conviction, écrivait son histoire de l'Angleterre



uniquement pour taquiner la dynastie hanovrienne régnante, et, philosophe sans théories, se moquait même de ses doutes, était au pole de tempérament le plus opposé.

La ferveur de conviction de M. Gladstone ne manquait pas d'ajouter un piquant à sa rivalité avec M. Disraeli qui, aventurier génial et sans principe aucun, n'était persuadé de rien au monde et ne songeait, au fond, qu'à s'amuser brillamment. M. Gladstone le considérait comme une âme damnée; M. Disraeli voyait en lui un personnage entêté et ennuyeux. Il y a vingt ans, il advint que, presque au même jour, ils publiaient chacun un livre, M. Disraeli son roman de *Lothair*, M. Gladstone son livre d'études homériques appelé *Inventus Mundi*. Une image du *Punch* de ce temps représente les deux hommes d'état, feuilletant, à une gare, chacun le livre de l'autre. « Pouah! frivole, » dit M. Gladstone en jetant un regard sur le volume de son rival; « Bah! prosaïque, » s'écrie M. Disraeli en ouvrant *Inventus Mundi*. On sait d'ailleurs que cette espèce de charlatanisme élégant a valu à M. Disraeli la méfiance du public anglais pendant toute sa carrière; ce n'est que peu de temps avant sa mort qu'il a pu s'imposer complètement aux conservateurs.

Mais l'esprit convaincu ne va pas chez M. Gladstone sans une subtilité et une finesse d'intelligence assez rares chez ses compatriotes. On lui a souvent reproché de trop raffiner sur les choses dans ses discours: ce qui est certain, c'est qu'il aime l'argument quand même. On raconte de lui que dans sa jeunesse, quand il était chez sa famille, pendant les vacances d'Eton et d'Oxford, il arguait tout le temps pour le seul plaisir d'arguer et sur des choses sans aucune importance. Ferait-il beau ou non la journée durant? Mangerait-on des œufs à la coque, ou bien des œufs brouillés, au déjeuner? Des problèmes de ce genre faisaient ses délices et valaient à ses parents des discussions interminables. Une fois, il s'agissait de savoir si l'on avait le droit ou non de tuer une guêpe qui signalait en bourdonnant son entrée dans la salle à manger. Pendant que l'on discutait la question sous tous ses aspects, la guêpe s'envolait, et M. Gladstone, qui venait de s'assurer qu'il avait le droit de l'exterminer, était forcé de reconnaître la force des circonstances plus puissante que sa volonté. Une telle défaite lui est arrivée bien peu de fois, car aussitôt sa conscience assurée de son devoir, il paraît adopter pour le mener au bout la devise ancienne des ducs de Bourgogne: *Je l'ai compris*, et rien ne l'empêche d'exé-

cuter son dessein, s'il est seulement possible de l'exécuter. Ainsi, à Oxford il avait pris l'habitude d'annoncer à ses amis qu'il allait faire un tour d'au moins dix lieues. Sa résolution prise, il s'en allait; et rien, ni la grêle, ni la pluie, ni l'orage, ni la rencontre d'un ami qui voulait l'emmener autre part, rien ne pouvait le faire revenir avant qu'il eût touché à la cinquième borne milliaire. Est-ce que, chez de telles natures, l'énergie procède de la conviction, ou bien est-ce l'énergie qui, inconsciemment peut-être, est forcée de se créer des convictions pour avoir moyen de s'exercer? En tout cas, M. Gladstone possède ces deux qualités jusqu'à l'excès. Il peut toute chose hormis se reposer. C'est cette énergie infatigable qui le pousse, dans les heures de loisir, à abattre les arbres ou bien à éparpiller à travers la Grande-Bretagne des cartes postales à l'adresse de qui que ce soit qui lui a demandé son avis sur quoi que ce soit. C'est elle encore qui le fait, de temps à autre, invectiver inutilement, bien qu'en de gros volumes, le pape, genre de controverse qui ne laisse pas d'étonner chez un homme qui a toujours senti si profondément ce que vaut l'autorité dans des matières ecclésiastiques et dans lequel il faudrait voir peut-être une opération politique, destinée à réconcilier ceux de ses compatriotes qui n'avaient guère ses tendances *ritualistes* en religion et le soupçonnent d'être « un jésuite déguisé. »

Il y a même quelque chose de presque comique dans le fait qu'un homme de cette trempe soit dans ces derniers temps devenu le héros de la race irlandaise, race charmante entre toutes, mais qui ne sert à rien qu'à être charmante. Méprisés des Anglais, qui leur dénient même le pouvoir de rêver, en voyant qu'ils n'éprouvent pas le besoin de rédiger leurs rêves, les Irlandais, paresseux avec délices, rêveurs inutiles, dénués complètement de sens pratique, doivent être de leur naturel forcément antipathiques à un homme qui possède à un tel degré que M. Gladstone l'esprit pratique et l'énergie anglo-saxonne. Qu'il se soit nonobstant efforcé de considérer, avec impartialité, leurs demandes et de se débarrasser, à leur égard, de préjugés séculaires de ses compatriotes, c'est là un témoignage éclatant, le plus éclatant qu'il ait jamais donné de sa droiture et de son esprit de justice. Sa conduite dans ses relations avec ce malheureux peuple irlandais n'a pas été, certes, comme le prétendent ses ennemis, celle d'un révolutionnaire insouciant et ambitieux. Tout au contraire, au fond, M. Gladstone a toujours des restes de son conservatisme primitif. Il aime à se rap-

peler des précédents constitutionnels, il a dans toute chose l'esprit plutôt autoritaire que révolutionnaire. Mais comme Victor Hugo, auquel nous l'avons comparé, il hait l'oppression d'une haine profonde; il a soif surtout de la justice. Cette haine et cette soif peuvent le faire s'égarer, mais on ne peut refuser à ses qualités une admiration aussi complète que l'on en accorde à aucune qualité humaine. Cette admiration, l'Europe ne l'a pas refusée.

J.-P. NICHOL.

“BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN”

A PROPOS DE

“BÉATRIX ET BÉNÉDICK”

Shakspere au Théâtre Français, Shakspere sur le boulevard, Shakspere à l'Opéra-Comique, à l'Opéra, et, comme revanche à *Beaucoup de bruit pour rien, Bénédick et Béatrice,* voilà où en est Paris avec celui que Voltaire raillait surtout parce qu'il l'avait pillé.

Quand Voltaire eut fait avec *Othello Zaïre,* avec *Jules-César* la *Mort de César,* le dévaliseur démonétisa le dévalisé. Il l'appela « sauvage ivre » comme dix ans plus tôt dans sa dédicace de *Brutus* à lord Bolingbroke il mentionnait le « ravissement » (*sic*) que lui causait le discours de Brutus devant le corps de César.

Dans la pièce que l'Odéon a repris cet hiver sous le titre: *Beaucoup de bruit pour rien,* Héro et Claudio prennent la place de Bénédick et de Béatrice — ce qui ressemble assez à un « Romeo et Juliette » où les deux seraient au second plan, où Romeo serait remplacé par Pâris.

Si nous ne voyons pas dans *Beaucoup de bruit pour rien* cette histoire profondément humaine de deux êtres égaux en bravoure et en honneur qui s'adorent et se persiflent pour se cacher l'un à l'autre l'amour qu'ils se savent tous les deux, nous n'y voyons rien.

Ce n'est pas pour conter uniquement au public l'aventure de Héro, que Shakspere a écrit sa comédie, mais surtout pour que Bénédick et Béatrice intervenant à propos en sauvant Héro, leur amour si longtemps divisé par leur verve et leur esprit se confonde enfin sur un généreux mouvement de pitié.

Les deux rôles de Bénédick et de Béatrice sont donc non pas deux rôles à côté, mais les deux rôles philosophiques de la pièce, auxquels Shakspere a confié le meilleur de sa pensée. Ce n'est pas, qu'on en soit persuadé, la critique de l'adaptation française, pas davantage le « résumé » de la comédie du maître que nous nous proposons de tenter ici en ces courtes lignes; mais uniquement, à propos de ces deux ouvrages, quelques suggestions, quelques parallèles fugitifs entre la pensée du maître anglais et son interprétation à Paris; quelques impressions senties en voyant à l'Odéon le but du maître contourné ou faussé, que nous nous permettrons de livrer au lecteur.

Les drames de Shakspere reposent presque tous sur le dialogue tragique entre le destin et la volonté.

La volonté de Macbeth sommeille, celle de sa femme agit. Cette volonté agissante de Lady Macbeth devient la destinée de Macbeth.

La volonté du roi Lear est en léthargie, il obéit au caprice de consulter ses filles sur le degré de leur tendresse en excitant leur cupidité; ce caprice devient le destin du roi Lear et le détruit finalement comme le destin de Hamlet détruira Hamlet.

« Vouloir » est pour Shakspere l'affaire capitale. Le bien ou le mal peu lui importe, son but c'est « vouloir. » Richard III qui « veut » ne subit rien. Sa mort même est l'effet de ses résolutions, il y court ventre à terre en crevant son cheval tout comme il a pris le trône en assassinant.

« Conscience is a word invented by cowards. » Avec de tels hommes la « destinée » perdrait son jeu. Il lui faut des nerveux, des hésitants, des épuisés, des Richard II.

Le tragique colloque des deux hommes, — de l'homme de nature et de l'homme de raison — est donc la base du thème des tragédies shaksperiennes, et le plus souvent c'est l'homme de nature tuant l'homme de raison.

La brute par sa faiblesse ou par son emportement tissant la corde pour s'étrangler soi-même. Dans les comédies du maître la démonstration est presque diamétralement le contre-pied de celle-ci et la chose va de soi.

La comédie appartient aux « cultivés ». Elle est l'exposé de nos « goûts » plutôt que de nos instincts — de nos ridicules plutôt que de nos vices.

Cela ressort surtout du *Mysanthrope* où le décor, le milieu, l'héroïne, tout est du domaine de la « comédie » sauf Alceste.

Alceste aime tragiquement, car il aime vraiment. Son amour fait craquer le cadre où il s'agite, et le monde frelaté où il vit est si peu fait pour lui qu'il le quitte. On s'étonne seulement qu'il y soit demeuré.

Aussi Alceste restera-t-il nu — *non* classé. Il est lui-même et c'est assez.

Or, étant donné que la comédie expose de nous ce que nous laissons voir, et qu'entre elle et la tragédie il y a la différence d'un portrait à une « académie; » étant donné que la comédie est l'humanité en « représentation, » il sera logique, dans un ordre d'idées où l'être cultivé est surtout en question, d'insister sur les triomphes de l'homme, plutôt que sur ceux des circonstances.

Les circonstances ont une importance proportionnelle à la qualité de l'individu.

Un violent, un passionné comme Othello est infiniment plus à leur merci qu'un Bénédick.

Non qu'Othello soit intellectuellement inférieur à Bénédick, mais parce que la vie d'Othello est dans son cœur, comme chez Alceste. Tandis que la vie du mondain, de l'homme de la « comédie » proprement dite est au cerveau, — la vie de l'homme du monde est dirigée par ses déductions, point par ses émotions.

Étant donné ces assises, l'être « spiritualisé » par le sacrifice est la plus haute expression de l'individualité spéciale, dont l'être seulement cultivé n'est que la monnaie.

Imogène (Cymbeline) est le prototype des femmes chevaleresques et pures, leur idéal rêvé. Béatrice est de même race, mais plus humanisée. La première est l'ange, l'autre est la femme; cepentoutes deux à des degrés divers sortent de la même souche, toutes deux obéissent aux suggestions supérieures, toutes deux, entièrement possédées par l'amour, ne sont pourtant guidées que par la tendresse.

Chez Imogène la tendresse irait jusqu'au martyre, chez Béatrice elle n'est pas moindre, elle est autre.

Pour Imogène, Posthumus est un Dieu. Pour Béatrice, Benedick n'est qu'un homme. Un homme qu'elle aime assez pour lui donner sa vie, mais un homme auquel elle ne donnera cette vie qu'alors qu'il en aura mesuré le prix. Elle veut bien tout souffrir, mais ne point se donner à celui qui ne l'a pas entièrement appréciée!

Chez Imogène et chez Isabelle, de « measure for measure », il y a du saint Michel. Béatrice n'est qu'une femme vaillante. On se

l'imagine volontiers répondant comme Mme de Hautefort à M. de Jars:[1] « Me compromettre, monsieur? Nul ne le peut! »

Or, c'est précisément parce que la vertu de Béatrice remplace le pathétique par le bon sens, le sublime par la vaillance, que cette vertu est du domaine de la « comédie, » de la « comédie » qui est l'histoire de l'esprit aussi bien que des mœurs, comme la tragédie est l'histoire des passions du cœur plutôt que l'histoire des passions de l'âme. De là pour les comédies shaksperiennes de reposer presque toujours sur le triomphe d'une idée de vertu: la foi d'Imogène, la chasteté d'Isabelle, la droiture et le courage de Béatrice et de Bénédick.

L'adaptation française de *Beaucoup de bruit pour rien* en donnant aux rôles de Héro et de Claudio une prépondérance qui appartient aux rôles de Bénédick et de Béatrice, a fait plus de cas du titre de la pièce que de l'intention shaksperienne. Car, s'il est vrai qu'en effet le « beaucoup de bruit » se fait autour de Héro et non de Béatrice, il n'est pas moins vrai que l'enseignement philosophique de la pièce est confié à Bénédick.

L'intrigue est à Claudio et à Héro et aussi la poésie, notamment l'amoureux duo des deux tourtereaux sous la tonnelle au premier acte; mais le « caractère » et le sens moral de la comédie sont dans les mains de Bénédick et de Béatrice. Tous deux en intervenant à propos dénoueront les difficultés de Héro et, par un juste retour, c'est dans le bien qu'ils auront fait que leurs deux cœurs s'ouvriront enfin l'un à l'autre.

Bénédick dont l'humeur ironique le rend quelque peu sauvage n'est pas un « Alceste. » Il n'en a ni le raffinement intellectuel ni la profondeur.

Il aborde quarante ans, si même il n'a pas déjà dépassé cet âge. « He looks much younger than he is by the loss of his beard. »

Ses campagnes déjà nombreuses, ses voyages, impliquent une connaissance variée des choses de la vie, des femmes surtout. Sans Béatrice pourtant tout fait croire qu'il ne connaîtrait de l'amour que le plaisir.

---

[1] Le chevalier de Jars était à la Bastille; on allait l'interroger. La reine Anne d'Autriche qui avait trempé avec lui dans un complot pouvait être compromise par ses réponses. Mlle de Hautefort se dévoua, affronta une attente de deux heures dans un corps de garde déguisée en grisette pour sauver la reine, et parvint enfin à causer avec le chevalier.

C'est à cette fille sage, candide par principe, au cœur d'enfant et à l'esprit mûr, brave comme Rodrigue « I would eat Claudios heart » (scène de l'église), aimante comme une femme, spirituelle comme Shakspere, c'est à cette femme d'élite de révéler à Bénédick le véritable amour, celui qui est au cœur et qui ne passe point. Mais ce n'est pas une mince entreprise que d'amener un Bénédick à croire en une femme! Et cela a dû être si long que Shakspere s'est bien gardé de montrer au spectateur le commencement de cette affaire dont il lui montrera la fin.

Entre la fière et gaillarde Béatrice et le railleur Bénédick la bataille aura chauffé longtemps. « They never meet but there is a kind of merry war going on between them! » dit Leonato, l'oncle de Béatrice dès la première scène.

Pour l'entrée de Béatrice, elle est excellemment caractéristique de ce sexe où l'amour se manifeste surtout par ses déguisements, et où l'orgueil mène d'autant plus grand bruit qu'il souhaite empêcher le cœur d'être entendu. Puériles ressources d'autant plus touchantes qu'elles montrent la femme toujours éternellement enfant devant l'amour.

Pour bien montrer son dédain vis-à-vis de Bénédick, Béatrice ne fait que d'entrer sur la scène, qu'aussitôt la voilà disant au premier messager venu: « I pray you, is signor Benedick returned from the wars? » Puis, afin de mesurer l'amour de Bénédick par son dépit, elle l'attaque sous le masque et tout en feignant ne pas le reconnaître lui dit: « This Benedick is really avery poor jester! » Quels enfantillages! Dès lors que de vérité!

Le vrai en somme sur eux deux c'est Bénédick qui le dit au quatrième acte: « We are far too witty to woe in peace. » Pour accorder ces ferrailleurs de langue, il ne restait à Shakspere qu'un moyen: les jeter dans l'action, dans une action généreuse où leurs deux cœurs s'embrassent par un élan vers Héro.

« I love you, Benedick, by so much of my heart that none is left to protest! » s'écrie Béatrice alors que Héro évanouie sous l'insulte imméritée, Bénédick s'avance en disant à Claudio: « You have wronged a fair and innocent lady, for that I shall meet you! »

Comme dans le *Marchand de Venise*, comme dans l'*Othello*, l'être supérieur est sacrifié à l'être inférieur et Bénédick va risquer sa vie pour l'insignifiante Héro. Mais ici le sacrifice porte sa récompense, puisque c'est à sa pitié pour Héro que Béatrice connaît enfin le cœur de Bénédick. Or, si la générosité de Bénédick et son

amour lui dictent de venger Héro, c'est aussi son tact d'homme du monde, sa connaissance des choses et des gens qui lui fait dire au père de Héro dans l'église: « Signor Leonato, let this friar adwise you! »

Bénédick connaît ces « friars » de Shakspere. Il sait qu'ils lisent dans les hommes ainsi que dans un bréviaire, se gardant soigneusement de leur parler du ciel, tandis qu'ils sont encore tout à la terre. Le frère Lorenzo n'invoquait-il pas Juliette pour sauver Romeo: « Wilt thou slay this innocent lady that lives in thee? »

Si de tels « fraters » ont l'efficace et montés au delà des agonies humaines s'en souviennent assez pour consoler, les Bénédick ont l'à-propos; et si fra Francesco, tirant la vie de la mort rend l'amour à Héro par un heureux subterfuge, il ne faut pas oublier que l'initiative de préconiser le « frater » est due à Bénédick.

Bénédick, par son cœur, par son esprit, par ses actes est donc en tous points le véritable héros de la pièce de Shakspere, où le titre n'importait pas assez pour donner à Claudio un rang que le maître ne lui voulut jamais. Un rang qu'il ne mérite à aucuns titres et surtout pas à cause de son extrême frivolité.

Or, cette frivolité voulue par Shakspere et qui choquerait le goût français a été corrigée, atténuée dans l'arrangement français de *Beaucoup de bruit* et c'est grand dommage; car cet arrangement est devenu un déguisement, ce besoin d'harmoniser le ton et les circonstances est un besoin d'esprits très cultivés, un besoin de raffinés. L'Anglais y arrive par imitation, mais le raffinement n'est pas son affaire. Il est entier dans toutes ses manifestations, entièrement frivole, brutal dans ses gaietés et sans aucunes transitions.

Au début de la pièce, le Claudio de Shakspere livre sans hésiter Héro a une plaisanterie du prince don Pedro (don Pedro propose à Claudio de se faire passer pour lui et d'obtenir de Héro l'aveu de l'amour qu'elle a pour Claudio).

Claudio s'en va livrant le nom de sa fiancée à chacun, comme plus tard il jettera au vent sa réputation, la condamnant sur l'apparence et se consolant à courir la ville le soir, comme s'il n'eût jamais aimé. C'est qu'à la vérité Shakspere étudie ce qu'il voit et le temps où il vit abonde en extrémités: en Raleighs qui pres- une reine de cinquante-huit ans d'hommages chevalersques Marlowe qui à trente ans se tuent pour des filles d'auberge; temps où le viveur philosophe s'appelle « Mercutio » et meurt

en raillant: « My wound is not as wide as a church door, not as deep as a well, but it will do! » et où le viveur superficiel et banal s'appelle Claudio; l'impossible était de faire accepter à un public français de tels écarts, de tels soubresauts. On adoucit alors les pentes et l'on donne comme M. Legendre des regrets de « Rodrigue » à Claudio. Rien de plus mal approprié, si ce n'est encore et pour la même cause le ton Cornélien adopté tout à coup par Leonato le père de Héro.

Les pères et mères de l'œuvre shaksperienne sont peut-être ce que cette œuvre contient de plus proprement « britannique. »

Le déchaînement de leur douleur est brutal comme il convient à des êtres particulièrement vigoureux.

Les « parents » shaksperiens ne montent point au degré d'impersonnalité du théâtre classique français. Ils rugissent ainsi que la « Constance » du « Roi Jean » dont Hugo a tiré la « Sachette. » Ils s'emportent, ils se révoltent, et, bien loin de se courber sous les coups, se redressent et parfois menacent, comme le roi Lear.

C'est après tout sur l' « Anglais » que Shakspere a le plus étudié l'être humain.

Or, l'absence de flexibilité caractérise à ce point cette nation qu'elle oscille entre le « cant » et la « brutalité; » la première de ces deux allures n'était que le masque de la seconde. L' « excès » est l'atmosphère normale de l'Anglais. « Excès » de forces physiques, d'où excès de sports. « Excès » de vitalité, d'où excès de zèle religieux ou d'esprit de parti. Prêcher, chasser, ou « canevasser » c'est tout un, car l'Anglais ne vit point, il « s'exerce. » Les lamentations de Leonato sur sa fille dans l'église après l'insulte subie par Héro sont superbes, et surtout sont propres à Leonato. Mais elles sont abruptes et choqueraient des Français:

Bring me a father that so loved his child
Whose joy of her is overwhelmed like mine
And bid him speak of patience!
. . . .
Patch grief with proverbs; make misfortune drunk
With candle wasters!
Fetter strong madness in a silken thread
Charm ache with air, and agony with words
No, no, it is all mens office to speak patience
To those who wring under the load of sorrow.
. . . . Give me no counsel,

My griefs cry louder than advertisement.
Patch grief with proverbs....
. . . . . . with candle wasters....

Voilà ce que c'est que de traduire littéralement à un public parisien, car ce public veut voir au théâtre des hommes façonnés par la vertu, des hommes qui se sont déjà modelés moralement par l'effort et par la volonté, tandis que Shakspere nous montre ce qu'il voit, l'homme dans toute cette impétuosité renforcée qui est celle de l'Anglais.

C'est donc une erreur de corriger une œuvre originale en vue de son adaptation pour un public nouveau.

Si l'on veut « adapter, » le plus sûr serait peut-être pour nous résumer « d'adapter » plutôt les tragédies que les comédies. *Hamlet, Richard III, Othello,* contiennent des rudesses eschyliennes, auxquelles le théâtre antique a déjà préparé les Français.

Dans la comédie c'est tout autre chose; les sentiments, parce qu'ils sont moyens, provoquent la comparaison. Le spectateur se substitue à Claudio, tandis qu'il ne se substitue ni à Othello, ni a Hamlet, et le parallèle entre ce que le spectateur français voit sur la scène dans une comédie de Shakspere et ce qu'il sent en se supposant Claudio est nécessairement défectueux, parce qu'aucun Latin ne peut complètement pénétrer l'individualité anglaise.

Sa monotonie décevante, la fadeur apparente, entrecoupée d'éclairs sauvages, l'intensité toujours, le quelque chose de cru qui se sent partout; telles sont les particularités nationales propres à l'homme d'outre-Manche dans tous les temps qui le rendent infiniment plus étrange à l'esprit français dans les mesures moyennes de la comédie que dans les excès de la tragédie, où le Français préparé ne s'étonne pas et s'abstient de comparer. A ce compte, l'interprétation de la pensée shaksperienne par un art différent, par la musique ou par la peinture serait peut-être la traduction la plus excellente. C'est à coup sûr la conclusion qu'on tire lorsque, après avoir assisté à *Beaucoup de bruit pour rien,* on assiste à l'œuvre de Berlioz, à *Bénédick et Béatrice.*

Mlle BLAZE DE BURY.

LE RÊVE D'UN CONDAMNÉ A MORT

(Eau-forte de D. ARMANDO PALACIO VALDÈS). [1]

Un matin, comme je sortais de chez moi, l'aigu et strident carillon d'une clochette vint frapper mon oreille. Je mis la main à mon chapeau et cherchai du regard le prêtre porteur du saint viatique; mais je ne l'aperçus pas. A sa place mes yeux rencontrèrent un vieillard vêtu de noir qui portait suspendue à son cou une médaille d'argent; à côté de lui marchait un homme tenant une petite cloche d'une main et de l'autre une cassette verte dans laquelle la plupart des passants déposaient quelques pièces de monnaie. De temps en temps une fenêtre s'ouvrait bruyamment et l'on voyait une main blanche lancer dans la rue quelque chose enveloppé dans du papier: l'homme à la clochette se baissait pour le ramasser, arrachait le papier et trouvait encore des pièces de monnaie qu'immédiatement il introduisait dans la petite caisse verte: lorsqu'il levait les yeux vers la fenêtre, celle-ci était déjà fermée. Je devinai tout.

[1] Le célèbre romancier d'Oviedo, M. Armando Palacio Valdés, déjà connu des lecteurs de la *Revue Internationale* par la réduction de son roman *Riverita,* a en outre publié, avec des œuvres de critiques, les attrayants romans, pour la plupart traduits en plusieurs langues, dont les titres suivent: *Maximina* (deuxième partie de *Riverita*), — *El senorito Octavio,* — *Marta y Maria,* — *El idilio de un enfermo,* — *Josè,* — *El cuarto poder,* — la *Hermana San Sulpicio,* et un charmant volume de nouvelles, *Aguas Fuertes,* d'où nous extrayons l' « eau-forte » qu'on va lire. M. Palacio Valdés, écrit en ce moment un très important roman sur les hautes classes de la société espagnole.

(*Note du Traducteur*).

Un léger tremblement parcourut tous mes membres et je m'éloignai au plus vite. Je courus à travers la ville en faisant d'inutiles efforts pour ne pas entendre le son de la fatale cloche; mais partout la même scène s'offrait à mes regards. Je remarquai que les passants se regardaient les uns les autres avec une expression de frayeur et s'adressaient d'un air mystérieux des questions à voix basse. De petits vendeurs de journaux s'égosillaient déjà à crier: « Le salut que chantent les prisonniers au condamné en chapelle. »

Depuis que j'ai l'âge de raison je sais que la peine de mort existe dans notre pays; cependant je l'avais toujours considérée de la même façon que la torture et les autodafés; c'est-à-dire comme une chose qui appartient à l'histoire. Cela s'explique par ma résidence continuelle dans une province où heureusement elle n'a pas été appliquée depuis bien des années. Je ne savais quelques détails de l'exécution des condamnés que par ce que m'en avaient dit des vieillards que, pendant qu'ils parlaient, je ne cessais de contempler avec un certain étonnement mêlé de terreur.

Je me souviens qu'au matin d'un jour d'automne froid et pluvieux je partis de mon pays pour Madrid. Je pris congé de ma mère et tout troublé, ému comme je ne l'avais jamais été, je descendis en toute hâte l'escalier en compagnie de mon père. Nous marchions l'un et l'autre enveloppés de nos manteaux jusqu'aux sourcils soit pour nous garantir du froid, soit peut-être pour ne pas nous laisser voir nos figures. Nos pas résonnaient profondément dans les rues solitaires; la lumière faible et triste du jour qui commençait à poindre donnait un certain air de torches funèbres aux réverbères encore allumés, et les maisons, laissant tomber de leurs toits quelques gouttes de pluie, avaient l'air de pleurer mon départ. En traversant un champ qui se trouve à l'extrémité de la ville, mon père me dit: « Voici l'endroit où l'on exécutait les condamnés à mort. » Je sentis alors un frisson pareil à celui que fit courir dans mes membres la vue de l'homme à la cassette verte. Combien en ce moment mon cœur était loin de songer à ces scènes d'horreur!

Je fus toute la journée inquiet et agité, entendant partout le [illegible] la funèbre clochette. A la vérité, je ne sais pas très bien [illegible] sonnait réellement ou si c'étaient les oreilles qui me tintaient. [illegible]etai tous les imprimés relatifs au condamné qu'on vendait dans [illegible]ues, et je les dévorai avec anxiété. Je ne me hasardai pas ce[illegible]lant à passer devant la prison pour regarder la croisée de la

cellule où il se trouvait, bien qu'on m'eût dit qu'il y avait par là beaucoup de monde. En revanche, je passai plusieurs fois devant la maison où était sa femme. Cette malheureuse créature était venue de très loin pour solliciter sa grâce et elle logeait dans une misérable et sale petite cahutte à l'extrémité d'un des faubourgs de Madrid. Lorsque la nuit arriva, je me sentis fatigué comme si j'avais travaillé toute la journée, alors que je n'avais fait autre chose qu'errer sans but à travers les rues et je me couchai de bonne heure. J'attendis longtemps le sommeil, comme cela arrive toujours lorsqu'on est préoccupé, et à deux ou trois reprises, au moment où il me semblait le tenir, je fus réveillé en sursaut par une commotion pareille à celle qu'on éprouve en touchant le bouton d'une machine électrique. Je finis pourtant par m'endormir.

Comme je le craignais, je rêvai toute la nuit d'échafaud et de bourreaux, mais ces songes ne laissèrent pas d'être passablement curieux et significatifs; c'est pourquoi je vais, quoiqu'il m'en coûte, les écrire.

Je rêvai qu'on m'accusait d'un grand crime puisqu'on mettait à mes trousses toute la police de Madrid. Mes ruses pour la dépister se bornèrent à sortir en courant par la porte de Saint-Vincent et à m'aller coucher dans les lavoirs du Manzanarés, où je me croyais parfaitement à l'abri des embûches de mes ennemis. Tandis qu'en effet j'étais là, regardant tranquillement courir l'eau de savon et les blanchisseuses étendre leur linge sur les cordes, le président du conseil des ministres, celui de la Jeunesse catholique, le ministre de l'intérieur et celui de grâce et de justice se jetèrent sur moi, me garrottèrent et me conduisirent en prison. Le ministre de l'intérieur proposa de m'y traîner attaché par les pieds, mais le président de la Jeunesse catholique fit observer que cela abîmerait mes effets, et la proposition fut abandonnée.

La prison était un immense édifice solide et austère avec un grand nombre de fenêtres grillées, ce qui m'étonna malgré le trouble d'esprit où je me trouvais, parce que je m'étais figuré que les prisons étaient fort mal aérées. On m'enferma dans un cachot circulaire qui n'avait pas de fenêtres du tout, de sorte que je me trouvai plongé dans l'obscurité la plus complète. Peu de temps après cependant, la porte s'ouvrit toute grande et un geôlier portant une bougie allumée vint m'annoncer la prochaine venue du juge et du greffier. Ces deux personnages apparurent enfin, et ma surprise fut extrême de me trouver en face de deux messieurs qui tous les

soirs jouaient au billard avec moi au Café suisse. Ils feignirent de ne pas me reconnaître et immédiatement se mirent à m'interroger, non sans m'avoir préalablement offert quelques méringues, dans le but, disaient-ils, de m'éclaircir la voix. Le juge, qui était celui des deux qui jouait le mieux les effets de recul, après m'avoir fait avouer une quantité de crimes plus épouvantables les uns que les autres, fit à son compagnon un signe très expressif en portant la main à son cou et tirant en même temps la langue. J'interprétai ce geste dans le plus mauvais sens et augurai fort mal de mon affaire.

Au bout de deux heures environ, on ouvrit de nouveau la porte et le greffier vint me lire la sentence. Je n'étais condamné rien moins qu'à mourir du supplice infamant de la « garrotte, » mais considérant que je jouissais de toute ma raison, il m'était accordé la faveur de fixer moi-même le jour de l'exécution. Me trouvant bien jeune pour mourir d'une façon si désastreuse, j'eus un instant l'intention de reculer ce jour indéfiniment; mais des raisons de délicatesse m'y firent bientôt renoncer et je demandai à être exécuté le lendemain. Il faut convenir que la dignité ne manque pas dans mes rêves.

Lorsque j'eus ainsi fixé le moment de mon exécution, l'unique pensée qui s'empara de moi fut de mourir avec calme et fermeté; je montrai en effet, au dire de tous ceux qui m'entouraient, beaucoup de caractère durant les heures que je passai en chapelle. Je mangeai, je dormis tranquillement et je m'entretins quelques instants avec les rédacteurs de *La Correspondencia*. De temps à autre j'essayais de tourner quelque jolie phrase, pour qu'elle fût reproduite dans ce journal et que le public admirât mon courage.

Vint enfin le terrible instant d'entreprendre ma marche funèbre et je l'entrepris avec le plus grand sang-froid. Ce qui alors me gêna ce fut un grand sentiment de honte. Je me rappelle que je m'écriai en me serrant contre le prêtre qui se tenait à mes côtés: « Ah! par pitié, qu'on ne me voie pas, qu'on ne me voie pas! » Jusqu'au moment de sortir de la prison il ne m'était pas venu à l'esprit que j'allais me trouver en présence d'une multitude de spectateurs et que plusieurs milliers de regards viendraient se clouer sur mon vi-...ec une expression de raillerie ou de mépris. Cette pensée ...blir mon courage: elle m'accablait infiniment plus que la pers-... de l'échafaud. Je me sentais assez de force pour regarder ... face à face, et en même temps je sentais que j'en manquais ...tement pour supporter la vue d'un public hostile et curieux.

Plein d'angoisse et à demi mort de honte, je franchis le seuil de la prison au milieu d'un groupe de curés, de soldats et de geôliers. Je ne voulais pas détacher mes yeux du sol, tant je craignais de défaillir; mais le silence effrayant et extraordinaire que j'observai autour de moi m'engagea à les lever. Quelle surprise et quel bonheur: la rue était déserte. En dehors du cortège qui m'entourait, pas une seule figure humaine n'apparaissait ni auprès, ni au loin. Les balcons et les fenêtres des maisons, de même que les portes des boutiques, étaient parfaitement fermés. Les curés, les soldats et les geôliers, après avoir promené leurs regards dans toute l'étendue de la rue, se regardaient les uns les autres avec une expression très marquée d'épouvante. L'unique objet qui blessât la vue au milieu de cette solitude était la misérable et fatidique voiture qui m'attendait. Avant d'y monter je regardai le ciel. Il apparaissait couvert d'un voile de nuages, mais si léger qu'il ne le cachait pas complètement: on eût dit une courte-pointe de dentelle avec fond d'azur. Le soleil montrant son ardente prunelle par les ouvertures de cette jalousie de nuées était le seul curieux qui nous observât.

La voiture allait lentement. Ne prêtant pas la moindre attention aux exhortations du confesseur qui m'assistait, moi je mettais ma tête à la petite fenêtre du véhicule, et du regard j'explorais la rue, les portes et les balcons des maisons. Rien; pas un être humain ne paraissait. Hors de la ville, je distinguai deux enfants qui couraient à perdre haleine vers la porte d'une maison d'où la mère les appelait en criant. Lorsque nous passâmes devant cette maison la mère et les enfants avaient disparu. Un peu plus loin nous rencontrâmes un homme portant un sac sur les épaules: dès qu'il nous aperçut, il fit volte-face, se mit à courir et enfila une rue latérale où nous le perdîmes de vue.

Nous arrivâmes, enfin, en face de l'échafaud qui était dressé au milieu d'un vaste champ. Là ma surprise fut encore plus grande. Ni autour du sinistre appareil ni dans le champ qu'embrassait le regard on ne voyait non plus une figure humaine. Je gravis les marches de l'échafaud en m'arrêtant à chaque instant pour regarder autour de moi, car je ne parvenais pas à comprendre qu'il en fût ainsi. Le ciel avait un aspect particulier. Son voile de nuages était plus épais: la vaporeuse tunique de dentelle avait fait place à un rideau gris qui fermait hermétiquement toute la voûte céleste; le soleil ne trouvait déjà plus de jalousie par où nous regarder. De



la plaine triste et sombre dans laquelle repose Madrid montait une vapeur transparente qui finissait par atteindre la ligne indécise et fine dont est fermé l'horizon. Les objets apparaissaient vagues et tremblotants, comme s'ils eussent perdu leurs contours, et la lumière filtrait péniblement à travers ce ciel de ouate pour disparaître bientôt dans la terre noire et humide. Dans cette atmosphère épaisse que ne venait presque frapper aucun bruit, on respirait un certain calme, mais un calme qui suffoquait, au lieu de rafraîchir le cœur.

Je tournai les yeux vers la ville. On eût dit que la lumière glissait sur elle sans y pénétrer: ses milliers de petites tours n'avaient pas la force de déchirer entièrement le voile opaque qui l'enveloppait. En regardant plus attentivement, je remarquai que de son sein s'élevaient lentement vers le ciel une infinité de petites colonnes de fumée, qui en s'étendant dans les airs se mêlaient et, montant toujours, allaient épaissir le voile déjà très épais qui cachait le soleil. Ces colonnes de fumée me firent penser aux foyers qui se trouvaient au-dessous d'elles, et en un instant je compris tout. Autour de ces foyers fumants vivaient de nombreux êtres qui n'avaient pas plus eu la curiosité perverse de descendre dans la rue pour me voir passer, qu'ils n'avaient maintenant celle d'entourer l'échafaud pour me voir mourir. Je me sentis profondément ému. La reconnaissance pénétra dans mon cœur comme une lumière du ciel, comme un baume délicieux, et les quelques désirs qui me liaient encore à la vie s'évanouirent complètement. « O peuple de Madrid, merci! — m'écriai-je en m'adressant à la ville, — merci, peuple généreux et cultivé, de n'être pas venu jouir du spectacle de ma mort ignominieuse. Qu'aurais-tu gagné à assister à la suprême agonie d'un malheureux! Dans ce terrible et solennel moment tu n'as pas voulu que la honte et l'opprobre rendissent plus pénible encore ma situation. Tu es né pour être autre chose que l'aide du bourreau. Si tu en étais venu là, si avec une cruauté raffinée tu avais contemplé ma honteuse mort, je te jure qu'en rentrant chez toi tes regards n'auraient pas été aussi calmes qu'ils le sont aujourd'hui et que les baisers de ton épouse ou de ta fille ne te sembleraient pas si doux. Mon agonie t'aurait ôté la tranquillité d'esprit; elle aurait pour quelques heures empoisonné ton âme. Tu as su vaincre cette brutale, cette féroce curiosité qui aurait pu te pousser à être témoin de ma mort, parce que tu as compris qu'en me dégradant tu te dégradais toi-même. Tu as été mi-

séricordieux et humain; tu as conservé le respect que tu devais à ton propre cœur. Merci, noble peuple, merci! Que le Dieu des cieux te récompense de ta bonne œuvre! »

Un torrent de larmes jaillit de mes yeux lorsque je prononçai ces paroles; mais ce fut un torrent de larmes douces comme le sont toujours celles de la reconnaissance. Plus calme et plus brave, je m'assis ensuite sur le fatal petit banc et je continuai à regarder la ville qui commençait à déchirer les brumes dont elle était enveloppée pour recevoir de nouveau les caresses du soleil. Une main rude assujettit soudain ma tête; un voile couvrit mes yeux, je sentis à la gorge une forte pression et.... je m'éveillai.

Le col de ma chemise me serrait d'une horrible façon. Je ne fis que lâcher le bouton, et de nouveau je m'endormis profondément.

ARMANDO PALACIO VALDÉS.

(*Traduction* JULIEN LUGOL).

CŒUR DE FEMME[1]

NOTICE LITTÉRAIRE

Je pensais tout en fermant ce nouveau roman à couverture jaune et pareil d'apparence à tant d'autres, que ce livre était d'une valeur rare et que peu en seraient capables parmi ceux qui font métier d'écrire. Non point, à dire vrai, que le style en soit d'une qualité très exceptionnelle, car, — et c'est un regret que j'éprouve toujours à lire ou à relire M. Paul Bourget, — il me semble que sa langue, surtout dans ses romans, est un peu relâchée, un peu terne, avec des phrases longues et d'inattentives répétitions, — bien que pourtant toujours suffisamment et parfois même délicieusement artistique. En somme, comme dans *Mensonges*, comme dans le *Disciple*, s'il y a des pages exquises il y a aussi des pages compliquées, dont l'écriture n'est point définitive. Parmi celles-ci, je citerai deux poèmes en prose d'une grâce maladive: — la mort d'Ophélie « .... le printemps arrive parmi les fleurs, etc. » — et cette promenade de Mme de Tillières dans la campagne parisienne.... « Elle regardait les feuilles déployer à la pointe des branches leur doux tissu d'un vert tendre, etc. » Ces pages sont bien du poète d'*Edel* et de la *Vie inquiète*.

Mais si je disais tout à l'heure que *Cœur de femme* est un livre rare, ce n'est pas non plus que l'intrigue en soit bien extraordinaire. L'analyse, vous l'avez lue partout, ce n'est point la peine redire ici. M. Bourget a voulu expliquer psychologiquement ent une femme pure, mais sentimentale et très faible, pouvait

---

eur de femme, par PAUL BOURGET (1 vol. Lemerre éditeur, Pa-

souffrir de deux amours, comment après avoir eu dix ans un amant elle en pouvait avoir quelques heures deux à la fois, et comment pour expier cette journée d'oubli il lui fallait un cloître et vingt années de prière. Certes, je ne prétends pas qualifier de banale une telle aventure et je comprends très bien qu'on la puisse discuter avec passion et à l'infini, — surtout entre lectrices, sur les plages et dans les villes d'été où l'on s'amuse, — mais enfin, on conviendra que nous n'avons pas ici une de ces études de pathologie psychologique telle que *Mensonges*, qu'*André Cornélis*, ou que le *Disciple*. Qu'un jeune homme découvre le meurtrier de son père dans le mari de sa mère, malgré *Hamlet*, cela n'arrive pas tous les jours, ni, malgré Chambige, qu'un instituteur se propose, de raison froide, de séduire la sœur de son élève. Ce sont là des cas peu fréquents, tandis qu'il n'est rien au contraire de plus commun, de plus journalier, je dirai presque de plus correct, — ce qui ne laisse pas que d'être un peu paradoxal pourtant, qu'une Mme de Tillières a trompé un Poyanne avec un Casal, — c'est un fait divers de première page du *Gil Blas*. C'est reçu.

Or donc, si *Cœur de femme* reste vraiment un livre rare c'est par tout ce que M. Bourget a su y mettre de pensée et de sentiment. Contée par d'autres, cette histoire serait devenue banale ou trop amusante, — et je crois surtout qu'elle n'aurait été que banale, mais banale à ne se pas pouvoir supporter. Par une habitude, dont les avantages l'emportent sur les inconvénients, M. Bourget établit à tout propos des théories générales: théories psychologiques, théories esthétiques, théories sentimentales, voire même théories politiques. De plus, l'analyse psychologique telle qu'il l'entend surtout ici, n'est plus l'énoncé hélas! bien fastidieux des pensées des personnages mis en scène, — les interminables monologues intérieurs de Stendhal et d'autres, — c'est en regard de ces analyses très résumées, l'explication conjecturale de cette âme, l'exposition de son aperception, de son entendement, le diagnostic et aussi le classement de sa nature morale, de son tempérament passionnel et même physique, bref, une étude très curieuse qui rappelle par la méthode, les essais historiques de Renan, de Sainte-Beuve. Après tout, *Cœur de femme* est un roman, n'est qu'un roman, mais il renferme des trésors d'observations, de théories sur l'âme humaine, — c'est le côté profond de ce livre charmant. Cette part, M. Bourget l'a rarement faite aussi belle et c'est pourquoi je trouve qu'il n'a point eu tort de faire exquise, l'autre part de ce roman

se passant à Paris dans le monde du *Jockey-club* et des *Mardi* de la Comédie-française, — la part mondaine.

A ce propos, il en est qui ont trouvé mauvais que M. Bourget préférât le monde élégant aux habitués des *Assommoirs* et des *Maisons Tellier*; on a appelé cela son snobisme, un peu dédaigneusement et l'on a dépensé beaucoup d'esprit pour le dire. Au fond, sur mille raisons, indiquant que M. Bourget n'a pas eu tort, la plus déconcertante est peut-être de rappeler à ces critiques que Darwin place au haut de l'échelle sociale les êtres les plus compliqués. Or, une Mme de Tillières a certainement des sens plus compliqués, plus affinés qu'une Gervaise et de même qu'il est plus intéressant de s'occuper d'un être vivant que d'un minéral, de même, il est plus intéressant de décrire Mme de Tillières que Gervaise, — et au lieu de Gervaise nous pourrions mettre même Mme Bovary. Ce qui ne veut pas dire que je compare *Cœur de femme* à *Mme Bovary*. Mais en appeler à Darwin pour défendre les toilettes de dentelle noire, les déshabillés de soie blanche et le coupé acheté à Londres de Mme de Tillières, et la garniture de table en violettes russes de Mme de Candale et les quatre-vingt-douze paires de souliers anglais de Cazal, c'est peut-être en appeler à bien haut? Après tout, est-ce qu'il n'y a pas de mystérieuses liaisons? d'imprévues dépendances? Et je suis heureux que Darwin me dise que j'ai raison de trouver charmantes les descriptions mondaines de *Cœur de femme.*

Car, en somme, c'est bien le dernier mot à dire de ce livre, comme de tous les livres de M. Bourget: Il charme.... et je suis payé pour le savoir; moi, qui ayant parlé ailleurs longuement de M. Bourget n'ai littéralement pas pu résister à vous redire aujourd'hui ce que je pensais de *Cœur de femme.* J'ai connu un littérateur distingué qui s'est fait un certain nom dans la critique d'art et qui était lui aussi un ami très fidèle des œuvres de M. Bourget. Il en savait par cœur des pages entières et il aimait à les relire souvent. Or, ce littérateur dont il est permis de rapporter ici ces détails presque d'intimité, puisqu'il n'est plus des nôtres depuis près de deux ans, — se proposait d'extraire de tout ce qu'a écrit M. Bourget les pensées, les remarques de psychologie ou de philosophie d'un sens général, — quitte à les classer ensuite plus méthodiquement. On aurait eu là un recueil de maximes extrêmement curieux, — comme la quintessence de ces quinze volumes. Tout en lisant *Cœur de femme*, tout en notant ce qui me semblait mériter réflexion, je songeais à ce projet qui ne se réalisera sans doute

jamais puisque celui qui l'a conçu n'est plus là, — et je le regrettais, car dans ces quatre cents pages j'avais trouvé près de cent sujets de méditation. J'en recopie ici quelques-uns, et mes lecteurs comprendront que je finisse comme je commençais, en appelant *Cœur de femme* un livre rare.

« Lorsque le goût de se tenir à l'écart n'est pas joué, il suppose une délicatesse un peu souffrante du cœur chez des femmes bien nées, belles et riches. »

« D'un peu de lassitude à beaucoup d'ennui, le passage est si rapide, aussi rapide que d'un peu de curiosité à beaucoup de coquetterie. »

« Pouvons-nous jamais démêler l'écheveau des mille fils qui se croisent dans notre pensée derrière les phrases de nos lettres quand nous écrivons à quelqu'un qui nous tient de très près au cœur? »

« De toutes les vanités masculines, la vanité physique, pour être la moins avouée n'en est que plus passionnée et plus jalouse. »

« Les femmes les plus fines, pourvu qu'elles aient du cœur, sont disposées à croire un homme qui leur jouera la comédie des destinées avortées. C'est leur roman secret à elles toutes, de consoler ces misères-là. »

« Dans les déclins de passion comment trouver en soi la loyauté nécessaire à la noblesse des ruptures si l'on continue, victime de ce pouvoir de sympathie, à sentir souffrir l'être que l'on a cessé d'aimer d'amour? Percé jusqu'à l'âme par l'âcre sensation des chagrins que l'on cause on se laisse aller à mentir pour épargner ces chagrins-là. On recule un aveu qui eût été moins cruel proféré durement. On prolonge des agonies dont on est l'auteur par de déshonorantes complaisances. On devient perfide pour avoir été trop tendre. Ironie étrange des contradictions du cœur qui tourne au vice nos meilleures vertus et nous fait mal agir pour avoir senti trop vivement! »

Et pour finir, cette pensée de découragement:

« Les lendemains de rupture ont de la mort, la lente agonie, la résignation coupée de révoltes, les espérances suivies de violents désespoirs. »

ERNEST TISSOT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE: Sciences morales et politiques. — Histoire: Schlumberger: *Un empereur byzantin au* x^e^ *siècle: Nicéphore Phocas* — Zeller: *Histoire d'Allemagne,* tome VI — Le Baron de Barante et ses *Souvenirs* — Voyages: *Castille, Andalousie, Grenade,* par M. Tandonnet — Critique littéraire: *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature,* tome Ier, par M. Ferdinand Brunetière — *Romanciers allemands contemporains,* par Édouard de Morsier.

On se lamentera tant qu'on voudra sur le dix-neuvième siècle à son déclin, mais ses plus impitoyables détracteurs ne pourront contester que ce valétudinaire a eu « des clartés de tout » et je suis confondu quand je songe à toutes les révélations qu'il m'a faites durant les dix dernières années. Tandis que Mariette et Maspero tiraient de son cercueil l'ancienne Égypte toute palpitante encore, — que les Anglais exploraient l'Assyrie et qu'un Allemand ranimait la poussière du palais de Priam, d'autres érudits plus modestes et non moins courageux nous insinuaient doucement que notre éducation était à recommencer, et que nous en étions toujours à considérer comme paroles d'évangile les enseignements ingénus des vieux disciples de Rollin.

Dans ma jeunesse, en effet, Crévier et Lebeau avaient une auréole au front, et bien que je soupçonnasse vaguement qu'un *bas-empire* qui avait lutté près de mille ans pour la civilisation méritait une qualification plus flatteuse, j'ai senti un vrai saisissement [illegible]nt le beau volume où M. Rambaud nous retraçait à vol d'oi[illegible] histoire de ces prétendus « Césars de la décadence. » Il est [illegible]ément regrettable que l'habile professeur se soit borné à [illegible]rte incursion dans une voie qu'il aurait sans doute glo-

rieusement parcourue, mais nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui l'excellent livre de M. Schlumberger qui avec un savoir des plus rares ressuscite à nos yeux la civilisation byzantine du dixième siècle, et nous expose les vicissitudes dramatiques du grand règne de Nicéphore Phocas. Pour amener à bien une pareille publication il fallait le concours d'une puissante maison de librairie, et M. Alfred Firmin-Didot qui porte si dignement le nom de son illustre père n'a rien épargné pour seconder les efforts de notre célèbre numismate. Nous avons là des cartes fort exactes, d'innombrables vues des villes de la Thrace et de l'Asie Mineure, des reproductions merveilleusement fidèles de monnaies, de médailles, de sceaux, de miniatures, de vêtements ou de reliquaires épars dans tous les grands musées de l'univers, et en arrivant à la dernière page du livre on peut se flatter d'avoir l'illusion de l'Orient.

Grâce à cette perpétuelle leçon de choses il n'était pas trop malaisé, peut-être, de nous donner un tableau d'ensemble du moyen-âge byzantin; ce qui était plus difficile c'était de se retrouver dans le fouillis des événements et de concilier les assertions souvent contradictoires des chroniquers arabes et grecs, où d'interpréter leur silence parfois fort éloquent. Aussi est-il curieux de constater que M. Schlumberger, qui jusqu'à présent n'avait pu aborder l'érudition que par ses petits côtés a su s'élever avec son sujet et, en le voyant reconstituer des personnages dont la physionomie paraissait complètement déteinte, je pensais à la prodigieuse intuition de M. Renan et à sa façon de recomposer le règne d'Ézéchias. Celui de Nicéphore Phocas n'a duré que six ans, environ, mais avant de monter sur le trône ce héros fils et frère de héros était déjà entré dans la gloire, et tandis que le misérable Romain II soupirait aux pieds de Théophano, la séduisante et cruelle impératrice, son général tenait tête aux ennemis de l'empire, restaurait la discipline dans les troupes et leur communiquait son infatigable activité et ses rudes vertus.

Les deux plus belles campagnes de Nicéphore sont du reste antérieures à son avènement et M. Schlumberger s'est surpassé dans le récit de la grande expédition de Crète. Cette île magnifique qui depuis un siècle et demi était tombée au pouvoir des Musulmans était devenue le foyer d'une piraterie organisée dans des proportions gigantesques, si bien que pour la rendre à la chrétienté il fallut de prodigieux efforts soutenus par une préparation savante

pareille à celle qui, en 1830, fit tant d'honneur aux conquérants d'Alger. L'auteur n'a rien négligé pour nous donner une idée exacte de cet immense armement qui montre ce dont était capable au dixième siècle le ministre de la guerre d'un *basileus* byzantin, et les progrès qu'avait réalisés l'art militaire à une époque qui nous semble barbare.

L'historien désigne par son grade chacun des officiers de terre et de mer et au moment du départ qui s'opérait sous la protection de la Vierge toute-sainte, du Christ pantocrator, ainsi que des saints guerriers: saint Théodore Tyron, saint Théodore Stratilate, saint Georges, saint Démitrius, nous voyons sur les ponts des Chelandia, des Dromons, des Ousias, étinceler au soleil les cuirasses des cataphractes, les haches des Vaerings, les cottes de mailles, les boucliers ronds de métal poli. Les costumes éclatants de toutes les races de l'Orient se mêlent aux vêtements plus sombres faits de peaux de bêtes et de fourrure des fils du nord et des combattants de la steppe. Nous écoutons les mille voix des drongaires ordonnant la manœuvre des équipages et celles des turmarques, des topotérètes, des centarques qui président à l'embarquement et aux derniers préparatifs de l'installation à bord.

Ce n'était pas un mince mérite à Nicéphore que d'avoir su imposer une direction homogène à ces masses de toute provenance, et il ne déploya pas une moindre habileté comme marin en déjouant par ses adroites évolutions la surveillance de la flotte ennemie. L'île de Crète en revanche était fort bien gardée et le débarquement n'eut pas lieu sans résistance. Mais l'armée impériale fit des Sarrasins un immense carnage et les cavaliers cataphractaires lancés dans toutes les directions ramenèrent de nombreux prisonniers. Les vainqueurs marchèrent droit sur Chandan, la future Candia, forteresse qui passait pour imprenable, mais la lutte fut heureusement moins longue qu'au temps de Beaufort et de Morosini, et Abd-el-Azyz, le vieil et énergique émir de Crète, abandonné par les Fatimites d'Afrique et les Ommiades d'Espagne, dut capituler au bout de quelques mois avec ses derniers soldats épuisés par la faim.

Il y eut pourtant des moments durs à passer durant cet hiver de 960 à 961 et Nicéphore dut recourir à toutes les ressources de la poliorcétique byzantine, féconde comme on sait en expédients et dont M. Schlumberger semble connaître à fond tous les secrets. Mais le résultat fut des plus complets et au bout de cette lutte terrible qui avait coûté la vie à deux cent mille Musulmans, les Grecs

restèrent les maîtres incontestés de l'île et des immenses trésors que la piraterie avait entassés à Chandan. Nicéphore, néanmoins ne s'endormit pas sur des lauriers si chèrement achetés, et la Crète était à peine pacifiée qu'il se transportait à l'autre extrémité de l'empire et battait les émirs arabes dans une série de combats foudroyants. Puis dans une campagne d'automne nous le voyons rentrer en Cilicie suivi de deux cent mille soldats et emporter d'assaut la grande forteresse d'Anazarbe. Mais cette conquête des provinces du Taurus méridional n'était dans la pensée du héros qu'une simple préparation; il visait à la Syrie et à Jérusalem qu'il ne devait, hélas! jamais voir. Il s'en approcha beaucoup toutefois à un certain moment et si après être entré dans Alep à la suite d'un siège mémorable et sanglant, il se contenta de saccager l'opulente cité et de ravager sa riche campagne, il est probable qu'à cette date de 963 la politique le préoccupait beaucoup plus que la stratégie.

Le 15 mars, en effet, Romain II, le jeune, expirait presque subitement après avoir langui tout l'hiver et l'eunuque Bringas, le Richelieu du dixième siècle, se trouva en présence de son vieil ennemi Nicéphore qui, soutenu par une insurrection populaire coïncidant avec un *pronunciamiento* de l'armée, ceignit la couronne et obtint la main de Théophano qui devait l'assassiner plus tard. L'ère des difficultés commençait pour l'illustre guerrier et pour passer outre à la cérémonie nuptiale il dut se mettre en lutte ouverte avec le patriarche Polyeucte, honnête vieillard à l'esprit étroit. Ce rude ecclésiastique valait cependant beaucoup mieux encore que son clergé aussi nombreux qu'il était avide, et s'il nous fallait démontrer la quasi incompatibilité qui se manifestait en mille occasions entre des gens de cette espèce et le nouvel empereur, il nous suffirait de noter que l'Église grecque n'admettait pas qu'on versât le sang et tout soldat qui avait eu le malheur de lutter contre les infidèles pour son prince et son pays encourait *ipso facto* une excommunication de trois ans. Cela nous explique pourquoi au dernier jour de Constantinople il se trouva si peu de défenseurs sur la brèche, tandis que les moines psalmodiaient paisiblement dans d'innombrables églises.

Nicéphore, au contraire, tout dévot qu'il était, aurait voulu réduire à de plus justes proportions l'énorme effectif de ces fainéants, et son armée si nécessaire à l'État était l'objet de toutes les attentions du maître. Ce que nous avons toutefois peine à comprendre

et ce que M. Schlumberger ne réussit pas à nous expliquer suffisamment, c'est la ruine des finances sous un prince réformateur qui se résigna vers la fin de son règne à fabriquer de la fausse monnaie. Nous avons vu pourtant que Bringas, en dépit des prodigalités de Romain, avait organisé sans recourir à de pareilles extrémités les formidables expéditions de Crète et de Syrie et comme on n'empruntait point à cette époque, il n'avait pu léguer à ses successeurs aux finances un passif bien gênant.

Quoi qu'il en soit, et, en dépit de tous ses efforts, Nicéphore, à partir de son avènement, n'obtint plus que des succès mêlés de revers, probablement parce que sa situation encore mal affermie le retenait d'ordinaire à Constantinople. Les possessions de Sicile furent entièrement perdues et sur le continent italien l'habile lieutenant de l'empereur eut fort à faire pour résister aux attaques des Allemands conduits par leur souverain Othon. En Bulgarie il fallut repousser les invasions des Barbares qui venaient escarmoucher jusqu'aux portes de Constantinople, et ce ne fut qu'à la fin de l'année 969 que l'on put enlever Antioche et soumettre définitivement la principauté d'Alep qui désormais resta l'humble vassale de Byzance.

Il faut lire dans le livre de M. Schlumberger le récit de ces deux dernières campagnes où brilla d'un merveilleux éclat l'héroïsme des généraux Michel Bourtrès et Pierre Phocas; mais il n'est pas moins intéressant lorsqu'il nous parle de l'administration intérieure de Nicéphore; le chapitre où il est question de l'ambassade à Constantinople de l'évêque allemand Luitprand nous offre de curieux aperçus sur la civilisation un peu trop élémentaire des Grecs du dixième siècle, et j'imagine que la cour de Byzance en 965 devait ressembler beaucoup à certains égards à celle du roi d'Abyssinie Théodoros, de lugubre mémoire. Mais, comme législateur, Nicéphore l'emportait heureusement de beaucoup sur notre fameux contemporain et l'auteur nous donne une fort curieuse analyse de ses « Novelles » qui contiennent des choses excellentes. Je veux en citer un passage qui est fort caractéristique, et qui montre le grand obstacle contre lequel luttait en vain le César réformateur:

s moines ne possèdent aucune des vertus évangéliques, ils nt à chaque minute de leur existence qu'à acquérir de biens terrestres, arpent par arpent, qu'à élever d'imonstructions, qu'à acheter en quantités innombrables che chameaux, toutes sortes de bêtes de somme, ils con-

sacrent à s'enrichir de la sorte toutes leurs forces, toute leur énergie, si bien que la vie qu'ils mènent en réalité ne diffère plus en rien de celle des plus mondains.... Quel contraste cette existence toute frivole n'offre-t-elle point avec la vie des saints religieux qui, aux siècles passés, ont vécu en Égypte, en Palestine, à Alexandrie, eux dont l'existence quasi immatérielle tenait plus de celle des anges que de celle des humains.... Loin de nous pourtant la pensée d'empêcher les personnes pieuses de léguer leurs biens à l'Église, mais qu'il soit bien entendu qu'au lieu de servir à fonder des monastères nouveaux par pure ostentation, cet argent servira à réédifier ceux en si grand nombre qui tombent en ruine et qui suffisent amplement aux besoins de la religion. »

Le document se prolonge sur ce ton de prédication rude, et bien que le fond en soit excellent, il est trop clair qu'un souverain qui s'exprimait habituellement de la sorte devait finir par se rendre à charge à tout le monde. Si l'on joint à cela la cruauté de Nicéphore et son ingratitude envers ses principaux lieutenants, il ne faut pas s'étonner que la belle et peu scrupuleuse Théophano ait réussi avec leur aide à se débarrasser de cet époux morose. Il n'emporta point heureusement avec lui la fortune de l'empire qui continua de fleurir sous Tzimiscis et Basile et nous espérons qu'après avoir si bien étudié le dixième siècle l'auteur ne tardera pas à nous parler du onzième qui n'a pas moins marqué dans les annales de Byzance.

Moins dégénérés qu'on ne pense, les Césars d'Orient furent parfois les dignes successeurs de Marc-Aurèle et de Trajan, tandis que le « saint empire » fondé par Charlemagne n'était qu'une ridicule contrefaçon de celui d'Auguste. Mais si les hauts suzerains prêtaient à la raillerie, leurs vassaux figuraient honorablement dans le monde, et M. Zeller a été bien inspiré en écrivant au lendemain de nos revers l'histoire de nos vainqueurs. Le sixième volume de cette œuvre magistrale a paru le mois dernier et nous touchons déjà à la fin du moyen-âge, à cette époque singulière où l'Allemagne se constitue politiquement en principautés et villes indépendantes, avec des empereurs sans pouvoir au-dessus d'elle, sous la forme qu'elle gardera longtemps.

La chute de la dynastie des Hohenstaufen et la fin des empereurs de la maison de Souabe, en Frédéric II et en Conradin est en effet le signe d'une grande évolution historique. Les villes se constituent en républiques et se confédèrent, les grandes princi-

pautés se forment et durant ces vingt années de l'interrègne nous voyons fonctionner ce fantastique régime que Proudhon croyait avoir inventé et qu'il qualifiait plaisamment d'*An–archie!* Les empereurs n'ayant jamais pu réussir à faire régner l'ordre en grand, il est heureux qu'il s'établisse en petit sous la protection des États; puisqu'il n'y a plus d'institution générale, centrale, il est bon qu'il s'en forme de particulières et de locales. La justice qu'essayent de faire prévaloir les princes dans leurs *judicia provincialia* remplace quelquefois avantageusement la justice impériale, impuissante parce qu'elle avait trop à faire; et les petites diètes que le prince composait de la noblesse et même de la bourgeoisie de son petit État ont plus d'efficacité pratique que les anciennes diètes impériales. Sous le désordre apparent, la richesse publique se développait, la littérature florissait, les chevaliers-poètes présentent à leurs princes dans des chroniques rimées (Reimekronik) leur histoire d'hier, et l'école des maîtres-chanteurs (Mistersœnger) multiplie les recueils de sentences et proverbes moraux.

On se lasse pourtant de tout, même du bonheur, même du particularisme qui a été longtemps l'idole de la Germanie et, un beau jour de l'an 1272 les grands électeurs se réveillèrent tout à coup et décernèrent la couronne à un souverain de troisième ordre, Rodolphe de Habsbourg. M. Zeller nous trace un portrait achevé de ce nouveau César qui, parti d'assez bas, avait tout ce qu'il fallait pour s'élever au premier rang. Pourvu d'une volonté forte, d'un rare discernement et d'instincts positifs, il exploita sa dignité dans le sens de ses intérêts et renonçant de bonne grâce aux chevaleresques chimères de ses prédécesseurs il laissa le roi de France entamer la frontière de l'Allemagne, le pape et les Italiens s'arranger entre eux; il mettait la main en revanche sur l'archiduché d'Autriche, domptait Ottokar de Bohême et jetait les fondements d'une monarchie qui bientôt couvrit l'Europe de son ombre.

Rodolphe avait échoué pourtant dans sa dernière entreprise, car en mourant en 1291 il ne put laisser la couronne impériale à son fils Albert qui, après de vaines tentatives, dut s'effacer momentanément devant Adolphe de Nassau. Mais l'Autrichien prit sa revanche à sept ans de là et ceignant à son tour la couronne il manœuvra habilement dans des temps difficiles sans réussir à conjurer sa triste destinée. Sa mort violente interrompit la fortune si bien commencée de la dynastie habsbourgeoise et ses descendants ne devaient remonter sur le trône impérial qu'à plus d'un siècle de là.

Henri VII qui fut élu en 1308 ne fit que passer, mais grâce à son expédition ridicule en Italie, il a pris place dans la *Divine Comédie* de Dante, ce qui lui vaudra l'immortalité, et son successeur Louis de Bavière qui avait fait comme lui une pompeuse entrée dans la péninsule en sortit également d'une façon piteuse. Mais sans prendre souci de ce fantoche impuissant, le monde allait à ses destinées et dans un chapitre des plus brillants, M. Zeller nous expose la lutte du sacerdoce et de l'empire, et celle des franciscains et des dominicains. Les premiers croyant à une révélation du Saint-Esprit, se déclaraient pour Louis de Bavière, et le pape Jean XXII condamnant comme hérétiques les idées nouvelles sur la pauvreté du Christ et des apôtres, le général de l'ordre, Michel de Cesena, relevait le gant et défendait les théories de ses frères opprimés.

Sous Charles IV, qui fut plus habile que son devancier sans être beaucoup plus heureux, trois horribles fléaux fondirent successivement sur l'empire. La peste noire d'abord qui le dépeupla, et qui eut pour conséquence une horrible épidémie morale d'antisémitisme, et la constitution des dangereuses confréries de flagellants, qui en diverses provinces et surtout en Alsace poussaient au massacre des juifs. Quant à l'empereur, qui aurait dû réprimer ces excès, il songea surtout à se débarrasser de ses dettes à bon marché en partageant avec son oncle l'archevêque de Trèves les biens israélites de Colmar et de Schelestadt. Bien muni de fonds, il voulut aussi aller à Rome prendre la couronne impériale, et il faut lire dans M. Zeller ce curieux épisode historique dans lequel figurent Pétrarque et Rienzi et qui constitue d'un bout à l'autre un véritable intermède comique. Ce fut avec peine, en effet, que le nouveau César regagna la Lombardie dont toutes les villes lui fermaient leurs portes, mais il faisait bon marché de son humiliation car sa bourse était pleine, Florence à elle seule lui ayant donné cent mille florins pour racheter sa liberté. Charles d'ailleurs rapportant fidèlement dans ses bagages des couronnes de fer et d'or, les hommages et les serments qui faisaient partie du mobilier et des titres jaunis du vieil empire, ne tenait plus à commander à la péninsule, mais à la rançonner. C'était un philosophe pratique et il ne faut pas s'étonner s'il renonça bénévolement au « royaume d'Arles » et à d'autres prétendues provinces allemandes qui se trouvaient en France, puisqu'il laissa se fonder sans mot dire le fameux duché de Bourgogne qui avec les comtés de Flandre et d'Ar-

tois comprenait des pays à demi germaniques tels que les districts d'Anvers et de Malines.

Avant de songer à maintenir l'intégralité des frontières de l'empire, il était, il est vrai, plus urgent d'établir un peu d'ordre à l'intérieur et d'empêcher le retour des calamités que l'on avait vues sous le règne précédent. C'est ce que Charles IV, renonçant à l'idée chimérique de faire de l'Allemagne une véritable monarchie, essaya au moins d'accomplir, aux deux diètes de Nuremberg et de Metz, par la célèbre bulle d'or. M. Zeller en donne une intéressante analyse et j'y renvoie ceux qui voudraient étudier cet acte important dont la rédaction a été longtemps attribuée au jurisconsulte italien Barthole. Il suffira de savoir qu'il réglait surtout l'élection impériale et qu'il n'eut pas de résultats pratiques puisque jusqu'à la fin du dix-huitième siècle le triomphe du candidat fut dû à la force où à l'intrigue. Dans un pays formaliste comme l'Allemagne on a toujours néanmoins su gré aux souverains de leurs bonnes intentions et même de leurs formules, et c'est comme promoteur de la bulle d'or, — vraie bulle de savon, — que Charles de Luxembourg sera honoré dans l'histoire.

Lorsqu'il mourut, en 1378, il laissait à son fils Venceslas le royaume de Bohême accru de deux importantes annexes: la Silésie et la Lusace. Mais cet odieux personnage qui avait été aussi élu roi des Romains du vivant de son père arrivait au pouvoir en un mauvais moment. Après ce qu'on avait appelé « la captivité de Babylone » commençait, en effet, *le grand schisme.* C'était évidemment un échec pour la politique impériale allemande et, de plus, une grande difficulté intérieure pour le nouvel empereur, dans un pays où les intérêts politiques et religieux étaient si mêlés. Charles IV avec sa politique purement patrimoniale lui avait d'ailleurs légué une situation assez embarrassante et le nouveau roi de Bohême, chef d'une nation slave, se vit impliqué tout d'abord dans les affaires de Pologne où son père avait eu le tort de mettre les mains. Pour surmonter tant d'obstacles et surveiller en même temps la transformation sociale qui s'opérait en Allemagne, il eût fallu une tête plus forte que celle de ce jeune débauché au sujet duquel il s'édifia peu à peu une horrible légende que M. Zeller réduit à sa juste valeur. Le malheureux César fut trahi du reste par ses bonnes aussi bien que par ses mauvaises qualités, et s'il perdit l'empire, c'est surtout pour avoir essayé de mettre un terme à l'anarchie affreuse dans laquelle se débattait la chrétienté, à tel point qu'on

vit à la fois trois empereurs et trois papes.... C'est sur ces scènes de deuil, qu'on nous retrace avec tant de talent, que s'achève ce sixième volume de l'histoire d'Allemagne, et nous attendons le septième avec d'autant plus d'impatience que l'auteur nous y parlera de Luther et de la grande réforme.

J'ai vraiment abusé aujourd'hui de ce pauvre moyen-âge dont on peut dire tant de bien et tant de mal, et pour effacer les impressions sinistres que nous a laissées le règne de Venceslas, j'arrive au dix-neuvième siècle et aux *Mémoires* du baron de Barante. L'éminent historien des ducs de Bourgogne était un ami de mon père dont il avait été longtemps le collègue au conseil général du Puy-de-Dôme, et parmi mes souvenirs d'enfant j'ai gardé celui d'un vieillard à l'air noble et sympathique et qui me charmait par la grâce et l'abondance de ses discours prononcés d'une voix chaude et vibrante. Tel je l'avais connu, tel je le retrouve dans le premier volume de ses *Mémoires* ou plutôt dans la portion de ces *Mémoires* que je considère comme suffisamment authentique. Les éditeurs avouent, en effet, que l'ouvrage est incomplet; moi, je vais plus loin, et je soupçonne le dernier des Barante, jeune gentilhomme fort distingué à tous égards, d'avoir fort augmenté le livre de son grand-père, de même qu'à Florence les Villani succédaient aux Villani. Je puis me tromper et je ne manquerai pas de me rétracter lorsqu'on m'aura confondu en mettant sous mes yeux le manuscrit original, mais « le doute, comme dit Montaigne, est un bon oreiller » et j'affirme provisoirement que le style des *Mémoires* n'est pas homogène et que les idées en sont parfois contradictoires. Je vais en fournir sur-le-champ la preuve en me reportant aux pages intéressantes où M. de Barante nous parle de l'exécution du duc d'Enghien, lugubre événement qui a donné lieu à tant de déclamations et d'apologies aussi passionnées les unes que les autres. L'éminent diplomate qui fut ainsi que son père, le préfet de Genève, un dévoué serviteur de Napoléon, traite la question avec un tact infini et ne perd pas un instant de vue les circonstances atténuantes et la raison d'état. Après la rupture du traité d'Amiens le gouvernement anglais soudoyait des sicaires pour se débarrasser du premier consul, et de son côté l'assassin Cadondal représentant des Bourbons recrutait des « hommes sûrs » et n'attendait plus que l'arrivée du duc de Berry pour s'embusquer sur la route de la Malmaison et massacrer le général Bonaparte. Ce dernier qui tenait entre ses mains tous les fils de la conspiration, fit arrêter

le duc d'Enghien à titre de représaille, et sa conduite en cette circonstance ne fut pas plus odieuse que celle des prétendants de Londres ne l'avait été la veille. M. de Barante semble s'attacher à tenir la balance égale entre les deux dynasties, et il ne craint pas de rapporter des paroles sinistres du comte d'Artois invitant un agent de police à « donner le coup de pouce » à Napoléon qui était alors à l'île d'Elbe.

Lorsqu'on a lu cette belle dissertation où le pour et le contre sont discutés avec tant de mesure, l'opinion du lecteur est faite et il ne saurait prendre au sérieux une anecdote apocryphe qu'il trouve un peu plus loin. Il s'agit d'un officier de gendarmerie qui ne peut se consoler d'avoir figuré, même à titre subalterne, dans le triste drame de Vincennes, et qui fait valoir ses droits à la retraite afin de ne plus être exposé à de pareils désagréments. Notez bien que ce vétéran ayant déjà plus de vingt ans de service s'était associé à toutes les infamies du temps. Il avait escorté plus d'une fois au lieu du supplice les victimes de Robespierre et chargé sans pitié la foule indignée; il avait obéi ponctuellement aux hommes de fructidor et s'était stoïquement croisé les bras en assistant aux hécatombes de Carrier ou aux massacres de septembre. Évidemment cet homme était désigné de droit pour fusiller l'héritier de Condé, et ses prétendus remords nous prêteraient à rire en un si lamentable sujet.

Ces réserves une fois faites, je ne puis que féliciter M. Claude de Barante de la rare dextérité avec laquelle il a relié des fragments épars en leur donnant l'apparence d'un récit continu, et si les vieux critiques se permettent de relever çà et là des dissonances plus ou moins sensibles, ils consulteront tous avec beaucoup de fruit ce solide et intéressant volume. L'auteur nous y apparaît comme un jeune homme singulièrement avisé, mûri avant le temps, grâce à la fréquentation des personnages considérables au milieu desquels il avait vécu, et je recommanderai particulièrement le chapitre où il est parlé de son installation à la sous-préfecture de Bressaire et où l'on trouve un si émouvant tableau des guerres civiles de la Vendée, — ainsi que les pages où il est question d'un séjour prolongé à Genève, d'où le jeune magistrat se rendait au château de Coppet qu'habitaient alors le vieux Necker et son illustre fille.

« La conversation de Mme de Staël, écrit le baron, séduisait mon père, mais avait quelque chose de plus hasardé que les habitudes

de son esprit. Il n'était pas accoutumé à voir les impressions les plus fugitives se traduire en un langage qui avait autant de mouvement et de force que les sentiments les plus réellement passionnés ou les pensées les plus profondément méditées. Parfois sa mobilité lui semblait indiquée par l'exagération: il éprouvait aussi quelque malaise à entendre traiter cavalièrement des opinions arrêtées chez lui depuis longtemps. Le goût de la littérature étrangère et le dédain de la littérature française lui étaient nouveaux et lui semblaient tenir du préjugé et de la réaction. Au total, il était subjugué par ce langage éloquent, varié et spirituel, où mille paroles l'auraient blessé si la rapidité et l'entraînement lui en avaient laissé le temps.... »

Il y a dans les *Souvenirs,* — que j'appelle toujours Mémoires, par distraction, — beaucoup de passages qui valent celui-là et j'ai pris le plus vif plaisir au récit des petites missions de Prusse et d'Allemagne, où M. de Barante juge les deux nations avec tant de sagacité. Encore avons-nous la satisfaction de nous dire que l'intérêt va grandir encore avec le prochain volume où l'auteur élevé à de plus hautes fonctions et agissant sur un plus vaste théâtre, nous donnera sans doute de curieux renseignements sur l'invasion de 1814 et nous signalera avec sa finesse habituelle les fautes de la Restauration.

J'écourte ces appréciations, car j'ai aujourd'hui trop de dettes à payer et avant de passer à la critique, au sortir de l'histoire, il me reste à opérer une petite inversion dans le domaine de la géographie, sur les pas de M. Tandonnet un jeune émule de M. De Amicis. Tous les deux ont visité la Castille, Grenade et l'Andalousie [1] et tous les deux me charment par des mérites différents, car si l'un excelle à manier le microscope, l'autre, je veux dire le Bordelais, embrasse d'un ferme regard les horizons les plus vastes. Il a en outre cette érudition générale qui est indispensable à tout bon voyageur, il fait contraster habilement le présent avec le passé. Son récit, à l'occasion, a la séduction du rêve et il nous tire promptement de nos aimables abstractions par quelque piquante repartie. Ce jeune homme a de la grâce et n'a point de prétention, et je lui sais gré d'être tout l'opposé de M. Brunetière qui a pourtant en son genre bien du mérite, mais que je ne loue qu'à la dernière

---

[1] *Castille, Andalousie, Grenade, vues et souvenirs* par A. Tandonnet; 1 vol. in-18, chez Savine.

extrémité, parce que je ne l'aime point. Je n'ai pourtant jamais triché avec le devoir, et tandis que M. Tandonnet me tire par la manche pour me conduire aux bons endroits, vers le tombeau du Cid, dans la cour des lions, ou en face de la Giralda et de l'Alcazar de Séville, je me dégage avec effort pour m'occuper de l'*Évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.*[1]

M. Brunetière est, je l'avoue, un professeur éminent, admiré et encensé par ses auditeurs de l'école normale, sinon par les abonnés de la *Revue des Deux Mondes*, mais, si je ne craignais d'avoir l'air d'un homme léger, je lui insinuerais tout naïvement que le titre de son nouvel ouvrage est singulièrement lourd; son style, non plus, ne manque pas de poids, et, pour en donner une idée *adéquate* je ne saurais mieux faire que de le laisser exposer lui-même sa méthode:

« Au lieu d'invertir du dehors, par une série de travaux d'approche, la matière de l'histoire littéraire; au lieu d'en prendre d'abord une idée générale et sommaire, et comme une vue perspective; au lieu de *commencer* par distinguer, reconnaître et caractériser les époques, on croit *commencer* par le *commencement* en *commençant* par épuiser les questions les plus particulières; par étudier les hommes sans se préoccuper de ceux qui les ont précédés ou suivis, et par perdre enfin dans l'analyse ou dans l'examen des œuvres le sens des rapports qu'elles soutiennent avec l'ensemble d'une littérature.... »

Il est difficile de s'exprimer d'une façon plus embrouillée, mais au milieu de ce pathos on finit par distinguer une idée juste que M. Brunetière n'a point inventée, mais qu'il applique avec beaucoup de logique. Nous savions aussi bien que lui que pour faire de la bonne critique littéraire il faut étudier les antécédents et les conséquents, et que la raison doit être soutenue par une forte érudition. Seulement l'auteur étale trop complaisamment la sienne et il semble toujours qu'il veuille humilier son lecteur. Il donne d'ailleurs trop d'importance à sa profession de foi en affirmant que, trois siècles durant, la critique a été l'âme de la littérature française, tandis qu'il me serait facile de démontrer que « l'évolution » dont il parle n'a été tout à fait sensible que dans la seconde moitié du siècle dernier. J'ajouterai que ses jugements sur Boileau, sur Diderot et surtout sur J.-J. Rousseau sont extrêmement contesta-

[1] 1 vol. chez Hachette.

bles et pourtant je sens que je lui pardonnerais volontiers toutes ses erreurs de détail, si — dans un élan de modestie et de contrition que je lui souhaite, — il voulait bien méditer le sage conseil d'un homme qu'il reconnaît pour son devancier: « Quiconque a tenu une plume, disait M. Nisard, sait ce qu'il en coûte pour être goûté, c'est trop dire, seulement pour n'être pas rebuté. Que d'efforts pour être clair, simple, précis, pour ne se servir que de termes propres, c'est-à-dire pour n'être pas un méchant écrivain.... »

Les fanatiques de M. Brunetière me répondront que ce premier volume est curieux, solide et instructif; j'en demeure d'accord mais je suis malheureusement fondé à soutenir qu'on ne saurait, sans un effort puissant, parvenir à le lire jusqu'au bout. Or, comme l'auteur nous en promet trois autres, comme il aspire à remplacer La Harpe dont le grand cours de littérature tout incomplet et tout arriéré qu'il est n'est pas dépourvu d'agrément, le moment est évidemment venu pour le jeune professeur de changer de manière et de sacrifier aux grâces. Je ne lui demande pas de forcer son talent, mais de revenir, au contraire, au naturel qu'il a eu le tort d'abandonner, et je sais qu'il prendra infiniment moins de peine pour se débarrasser de son mauvais style qu'il ne lui en a fallu pour l'acquérir et nous mettre au supplice....

E quindi uscimmo a riveder le stelle!...

Je respire plus à mon aise en laissant là l'*Évolution* et tout ce qui s'ensuit, et j'ai lu en revanche avec délices l'intéressant ouvrage de M. de Morsier qui nous parle de l'Allemagne avec une rare impartialité et qui dans une longue et brillante introduction étudie sa littérature, sa langue et son génie. Mais l'objet du livre lui-même est beaucoup plus restreint et l'auteur se borne à nous donner quatre excellents chapitres sur les meilleurs romanciers de l'empire germanique Spielhagen, Heyse, Freytag et Raabe.

Spielhagen est le grand conteur populaire, l'adversaire des patriciens, le champion de la démocratie et il doit sa gloire moins encore à la beauté de la forme qu'à l'élévation de l'idée; moins à l'éloquence du style et à l'intérêt de ses intrigues d'imagination qu'à la grande noblesse de ses sentiments, à la haute valeur de ses théories philosophiques et morales. La littérature pour lui n'est qu'un instrument de propagande, aussi l'auteur qui nous donne de piquantes analyses de ses principaux romans s'attache-t-il surtout à étudier le caractère de cet homme éminent et les vicissitudes de

sa mission politique. Il y a pour nous dans ces ingénieux aperçus plus d'une révélation imprévue sur la société allemande contemporaine, et au cours de cette lecture nous abdiquons mille préjugés que nous avaient infusés peu à peu des pamphlets ridicules.

M. Spielhagen est l'homme du suffrage universel; M. Paul Heyse, poète sympathique et conteur délicat, recherche, au contraire, l'approbation de la petite minorité des gens de goût. Allemand par la langue, c'est en réalité un Latin déclassé qui aspire sans cesse aux doux rivages italiens qu'il visite souvent et il a si bien traduit les poètes d'outre-monts qu'il est facile de constater qu'il est de leur famille. Quant à ses romans qui sont plutôt des *nouvelles*, ils nous captivent tous dès le début, parce que le ton de l'auteur est profondément ému et qu'il a toujours l'air de nous faire une confidence intime. Il écrit du reste en véritable artiste et il n'est pas possible de rendre dans une autre langue le charme exquis de ce style unique, le plus parfait qui soit dans les lettres allemandes: souple, tenace et fort dans sa grâce légère, qui enserre dans ses replis sinueux tous les tours et détours de la pensée, et en marque toutes les nuances d'une couleur plus vive, sous les reflets changeants de sa chaude lumière. « Les nouvelles de Heyse, comme le dit finement M. de Morsier, sont semblables à de petits flacons d'or délicatement ciselés; ils renferment une goutte d'une essence rare et précieuse, mais subtile entre toutes. Si on les débouche, si on veut transvaser cette essence pour en mieux faire respirer à d'autres la pénétrante odeur, le parfum exquis s'évanouit dans l'air et du divin arome — il ne reste rien.... »

Il est impossible de caractériser plus exactement le génie de Heyse et son charme vaporeux; mais je n'apprécie pas moins les pages que le jeune critique à consacrées à Gustave Freytag le fameux auteur de *Doit et avoir* qui restera son principal titre de gloire, et que ne feront oublier, malgré leur mérite, ni le *Manuscrit perdu*, ni les *Ancêtres*. Je me suis passionné, dès ma première junesse, pour ce beau livre que m'avait signalé Saint-René Taillandier et dans lequel il croyait trouver un symbole. Étant en Allemagne, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il entendit une ... fille s'étonner de ce qu'au dénoûment l'auteur n'eût pas ...é ensemble son héroïne et son héros Wohlfahrt et Élisabeth ...othsattel. Tout le monde était de son avis et Saint-René se ...lait: « Mais le symbole, mademoiselle, que faites-vous du sym... Le petit bourgeois épousant la jeune fille noble! le brave

Allemand se jetant dans les aventures d'outre-mer! Mais ce serait renverser toute la théorie de l'auteur, renier l'idée-maîtresse du livre, détruire tout l'effet salutaire du roman...! »

M. de Morsier qui paraît avoir étudié l'œuvre beaucoup plus à fond n'est pas de l'avis du fameux professeur et il nous dit pourquoi. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici sa belle démonstration, et je renvoie aussi au livre même, ceux qui voudront lire un admirable essai sur Wilhelm Raabe et l'humorisme allemand. Ils n'auront pas perdu leur temps et je compte sur leurs remerciements.

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN RUSSIE

SOMMAIRE : *Au déclin* — *Les fruits de la civilisation* — *En Crimée* — La Finlande — Le congrès pénitentiaire — Les mémoires historiques : Une grande dame russe d'autrefois — Une école ecclésiastique élémentaire — Gogol : L'homme et l'écrivain.

M. Boborykine a achevé la publication de son grand roman : *Au déclin*. L'auteur compare les hommes encore vivants et qui étaient arrivés à la vie sociale de 1860 à 1870, à la lune qui, une fois arrivée à son plus grand éclat, va en déclinant de nuit en nuit. Ces hommes pouvaient se tromper dans leur idéal, mais ils en avaient un. Ces jeunes femmes n'étaient pas toujours bien inspirées dans leurs élans, mais elles avaient une foi. La génération qui a suivi a renié ces élans, elle s'est moquée de cette foi, elle a posé en principe que rien n'est certain que le présent ; qu'il faut se pousser, jouir de la vie sans scrupule en tirant le meilleur parti des circonstances présentes et ne pas se soucier d'un avenir qui ne se souciera pas de nous. M. Boborykine a incarné cette double tendance dans une action très vivante, entre des personnages saisis sur le vif, avec une impartialité qui ne se dément un peu qu'à la fin et qui nous laisse voir le jugement de l'auteur sur les personnages qu'il a fait mouvoir devant nous. Parmi les représentants de la génération précédente, les uns se sont convertis et ont pris le ton des *know-nothing*, qui ne veulent rien savoir que leur intérêt du moment ; la plupart se sont retirés de l'action, mécontents de ce qui se passe, mais se disant qu'ils se sont peut-être trompés, et que d'ailleurs ils lutteraient en vain contre le torrent. Dans une des dernières scènes du roman, un des

hommes de la génération nouvelle, un viveur richissime, fait honte à ces boudeurs, à ces découragés de leur inaction, qu'il qualifie de paresse. Le monde a marché depuis vingt-cinq ans. Que ce soit en bien ou en mal peu importe. Il faut prendre les choses comme elles sont et aller en avant. Ces idéalistes déclassés aiment leur patrie, ils n'ont pas le droit de s'annuler, de se désintéresser de l'action. Ils se doivent à leur pays, qui les suivra s'ils savent lui parler le langage qu'il peut entendre aujourd'hui. C'est sur cette conclusion que finit le livre. M. Boborykine n'est pas un admirateur quand même du passé: le passé s'est trompé, mais sous l'inspiration d'idées généreuses dont il serait bien désirable que le présent pût s'inspirer encore. Cette conclusion n'est pas nettement formulée par l'auteur, mais c'est l'impression que laisse son récit. Il y a des longueurs, des inutilités dans son livre, mais aucun roman russe n'est exempt de ces défauts, — ceux de Tourguéniev exceptés, — et en somme *Au déclin* est une des plus vigoureuses peintures qui aient été faites de la société russe à l'heure présente et une des meilleures productions du roman contemporain.

Tout en morigénant son siècle, M. Boborykine, le pousse en avant. Le comte Léon Tolstoï, le morigène aussi et d'une façon autrement rude, mais, à certains égards, il le pousse en arrière. *Les fruits de la civilisation* qu'il dénonce dans sa nouvelle comédie, c'est d'abord la manie de voir partout des microbes, et puis.... devinez quoi?... le spiritisme! La microbomanie est, comme toutes les exagérations, justiciable du ridicule, mais cela n'empêche pas la découverte des microbes d'être une des merveilles de la science contemporaine. Quant au spiritisme, loin d'être un fruit de la civilisation, c'est au contraire un retour vers la barbarie, une sorte de compromis entre ces tendances superstitieuses que le comte Tolstoï a dénoncées lui-même dans sa *Puissance des ténèbres*, et la science moderne qui se déclare ennemie du miracle. Mais le titre seul de la pièce est conservable; la pièce elle-même est d'un bon sentiment. Le cadre est vieux, c'est un passe-partout de notre vieille comédie classique, mais il n'en est pas plus mauvais pour cela. Tout dépend de ce qu'on y met, et ce que M. Tolstoï y met est fort amusant. Le principal personnage ne veut s'engager dans aucune affaire, conclure aucun arrangement sans avoir consulté les esprits. Une femme de chambre, une Lisette quelconque, égarée en pays slave, a un protégé, en faveur duquel elle veut obtenir de son maître la signature d'un contrat. Dans ce but



elle organise une séance de spiritisme, selon la formule. Coups frappés, musique de guitare et d'accordéon, mains qui passent sur les genoux des dames dans la demi-obscurité, rien n'y manque, et le contrat est signé. Un incrédule découvre bien les ficelles, — les ficelles au sens propre, — mais le protagoniste n'est pas ébranlé dans sa croyance et sa femme n'en persiste pas moins à voir partout des microbes.

En France, en Italie, ce serait faire trop d'honneur au spiritisme que de lui consacrer une longue comédie, mais en Russie, cette croyance a encore de nombreux adeptes, même dans les classes supérieures. On sait qu'une demoiselle de la haute aristocratie n'a pas dédaigné d'épouser, il y a une trentaine d'années, ce M. Home dont Alexandre Dumas père nous a raconté spirituellement les curieuses prouesses. Le comte Tolstoï n'a pas fait imprimer sa pièce, qui ne circule que manuscrite.

C'est à une autre manie nationale que M. Svêtlov s'en est pris dans ses *Souvenirs de la vie en Crimée.* Le patriotisme russe a tenté de mettre le Caucase et la Crimée à la mode comme lieu de villégiature. « Pourquoi aller à l'étranger chercher de beaux sites, quand nous en avons de si admirables dans notre pays? » Il n'y a pas là d'exagération pour le Caucase, mais il y en a quelque peu pour la Crimée. Seulement ces pays pittoresques ont un terrible ennemi: le prix excessif et surtout la lenteur fabuleuse des voyages en Russie par le chemin de fer. On sait l'histoire de ce paysan à qui l'on conseillait de prendre la voie ferrée: « Impossible, je suis pressé, j'arriverai plus vite avec ma charrette à bœufs. » La locomotive fait encore passablement son devoir, ce qui est insupportable, ce sont les fréquents et surtout interminables arrêts. Malgré cela, la Crimée attire un assez grand nombre de désœuvrés. Mais l'aspect des montagnes, les sites pittoresques, les souvenirs historiques du royaume de Mithridate, sont le cadet de leurs soucis. Ce qu'on y va chercher, c'est la vie des villes d'eaux, le jeu, les rencontres, les amours faciles, avec le confort en moins. C'est cette vie de désœuvrés que M. Svêtlov s'est amusé à dépeindre dans une série d'esquisses de tournure piquante et d'émotion discrète. Ce ... très fort comme idée, mais c'est joli comme style.

...olitique m'étant interdite, je n'ai pas à m'occuper du voyage ...pereur d'Allemagne à Révat et Narva, des manœuvres mi...res qu'on a exécutées en sa présence comme pour lui montrer ... besoin, on n'aurait pas si bon marché de la Russie, — ni

des raisons qui l'ont déterminé à abréger son voyage de deux jours. Il a été reçu avec enthousiasme par les habitants des villes. Ces populations sont en effet restées allemandes de langue et de sympathie. L'aristocratie des provinces baltiques est purement germanique et descend de ces chevaliers porte-glaives qui, au treizième siècle, conquirent et christianisèrent le pays. Les Suédois vinrent ensuite, mais les habitants des campagnes, quoique luthériens, ne sont ni Allemands ni Suédois; seulement ils ne sont pas Russes non plus. Les Esthoniens des bords du golfe de Finlande sont des Finnois de langue et d'origine; les Lettes se rattachent aux Lithuaniens. Les uns et les autres voient des ennemis dans les Russes presque autant que dans les Allemands. Seulement ceux-ci sont plus près, on les hait davantage. Il y a eu même entre Lettes et Allemands, voilà quelques années de cela, un commencement de guerre sociale. On mettait le feu aux châteaux, et les recherches contre les auteurs des incendies n'ont jamais abouti. Il est vrai que, dans le même temps, on mettait le feu aux églises orthodoxes bâties par les Russes. Il est probable cependant que les Russes finiront par avoir le dessus; la justice se rend en russe, tous les fonctionnaires sont astreints à savoir le russe, on apprend cette langue dans toutes les écoles. Les Lettes, les Esthoniens étaient obligés d'apprendre l'allemand, il ne leur sera pas plus difficile d'apprendre le russe. Le gouvernement déploie une grande ardeur pour cette russification et il est probable qu'il réussira.... dans les provinces baltiques.

Il n'en serait évidemment pas de même dans la Finlande, à laquelle il a été question récemment, — mais seulement dans la presse, — d'enlever son autonomie. Il s'agit ici d'une population compacte, cantonnée dans une contrée étendue et habituée à jouir du droit de se gouverner. La Suède, à qui elle doit ses grandes villes et sa religion, lui a laissé ce droit pendant des siècles, et la Russie à qui le pays a été adjugé en 1810 s'est engagée à respecter ce droit; les divers souverains qui depuis ce moment se sont succédé sur le trône de Russie ont renouvelé cet engagement l'un après l'autre. On sait que le grand-duché de Finlande a son administration, sa monnaie, — le franc sous le nom de mark, — sa douane, son gouvernement représentatif, sa langue, une langue sans rapport avec les idiomes de l'Europe, sauf le hongrois et le turc; elle a son grand poème national, le *Kalevala*, qui a été traduit dans la plupart des langues, sa section spéciale à l'université de Helsingfors

et ses grands hommes auxquels elle a élevé des statues à Helsingfors et à Abo (Obo). Ce n'est pas la langue seule qui sépare les Finnois des Russes, c'est le caractère: le Finnois est entêté, il ne comprend pas du premier coup, mais il est probe et essentiellement honnête. Les habitants des villes sont suédois pour la plupart. Suédois et Finnois sont sincèrement soumis à la Russie, mais à une condition, à la condition qu'on respectera leur indépendance. Aussi lorsque récemment certains journaux trop zélés ont réclamé la russification du pays, la Finlande a protesté énergiquement, en russe d'abord dans un article très serré qui a paru dans le *Messager de l'Europe* du mois de juin, et par des brochures en diverses langues. J'en ai trouvé deux en français à Helsingfors. Je copie les titres: *La Finlande* par A. Meurman; *Précis du droit public du grand-duché de Finlande* par L. Méchain. Il y a lieu de penser que cette polémique retentissante ne sera en définitive qu'un feu de paille, et que la Finlande restera en possession de cette autonomie à laquelle elle a tant de droit. Le germanisme des provinces baltiques pourrait devenir un danger pour la Russie, mais elle n'a rien de semblable à craindre de la Finlande.

Le code pénal des deux pays est aussi notablement différent. La loi finlandaise est impitoyable pour le vol, par exemple, tandis que, sous ce rapport, les tribunaux russes sont d'une rare indulgence. Ceci m'amène à parler du congrès pénitentiaire qui s'est réuni en juin dernier à Saint-Pétersbourg. Vingt-six États s'y sont fait représenter. Voici leurs noms par ordre alphabétique: Angleterre, république Argentine, Autriche-Hongrie, Bade, Bavière, Belgique, Danemark, Espagne, États-Unis d'Amérique, France, Grèce, Hambourg, Italie, Japon, Nassau, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Prusse, Russie, Saxe, Serbie, Suède, Suisse, Turquie, Wurtemberg. La France n'avait pas moins de vingt-sept délégués, officiels ou volontaires, l'Italie en avait onze, le Danemark, douze, l'Autriche-Hongrie, dix, la Suisse, six, la Prusse, cinq, etc.

La Russie a reçu ses hôtes étrangers avec sa cordialité traditionnelle, et n'a rien négligé pour leur rendre agréable et facile la tâche dont ils s'étaient chargés. Les principaux membres du bureau étaient: M. Galkine Vraskoï, organisateur du congrès; présidents élus: un Italien, M. Beltrani-Scalia et un Français, M. Herbette, secrétaire général; un Suisse, M. Guillaume. Les plus hauts personnages ont tenu à ouvrir les séances et à y assister. Ces séances avaient lieu dans la vaste salle de l'assemblée de la noblesse

en présence d'un public curieux et se sont prolongées du 13 juin au 5 juillet, (nouveau style). Le congrès avait vingt-quatre questions à examiner, réparties en trois sections; questions concernant: 1° la législation, 2° les modes de punition et 3° les moyens de prévention. Les débats avaient lieu en français: les quelques discours prononcés en Anglais étaient immédiatement traduits, la plupart des questions ont été résolues; un très petit nombre ont été renvoyées à une autre session.

Le congrès a, entre autres, émis le vœu que l'entente s'établisse entre les gouvernements en fait d'extradition: que le recel soit considéré comme un délit spécial, avec aggravation pour les cas de récidive; que l'autorité des parents puisse être restreinte toutes les fois que la moralité des enfants y est intéressée.

Il s'est occupé ensuite de la règlementation ou du travail dans les prisons, qui doit profiter à la fois à l'État et au détenu; il s'est prononcé pour la régie de l'administration en fait de travail toutes les fois qu'elle sera passible de préférence à l'entreprise au profit de particuliers; il a approuvé le principe que, dans les cas de condamnation de longue durée, la peine la plus sévère soit appliquée d'abord, etc. Il a surtout accordé une attention particulière aux institutions qui ont pour but de prévenir les délits ou de corriger les jeunes délinquants. Un bulletin publié chaque jour rendait compte des discussions. Il forme 68 page in-8° à trois colonnes, sans préjudice des publications officielles subséquentes.

Au congrès était jointe une exposition, très curieuse et qui s'est prolongée après la session, de tout ce qui a trait à la répression et à la prévention des crimes et délits. La partie la plus pittoresque était fournie par la section russe: une reproduction en petit des mines de Nertchinsk en Sibérie. On avait imité les montagnes, les cours d'eau, les galeries, dans lesquelles on voyait les mineurs, et où l'on pouvait se promener. La terre actuelle de relégation pour la Russie n'est plus uniquement la Sibérie continentale, c'est surtout l'île de Sakhasine, séparée de la Sibérie par un détroit. La Russie exposait le modèle de ses principaux établissements pénitentiaires. Les autres pays en avaient fait autant. L'Italie y tenait une place notable. A côtés des modèles de prisons, on trouvait des échantillons des travaux exécutés par les prisonniers. Autrefois, on se contentait d'isoler le condamnés, quand on ne les soumettait pas à des tortures. On ne voyait en eux que des ennemis vaincus et l'on ne songeait ni à les utiliser ni à les moraliser. On en est revenu

à une appréciation plus sage. Les jurisconsultes italiens ont même été trop loin dans le sens de l'indulgence en ne voulant voir dans les criminels que de simples malades. Un membre du congrès a résumé toute la théorie pénitentiaire en quelques mots : punir le coupable de s'être révolté contre la société, l'empêcher de nuire et lui fournir les moyens de se réhabiliter.

La France, à côté des travaux de ses détenus, avait exposé toute une histoire de la répression — chez les Hébreux, les Égyptiens, les Romains, au moyen-âge surtout, et jusqu'au XVIIe et au XVIIIe siècles : le bûcher, l'écartèlement, la roue, le supplice de Damiens et enfin la guillotine, les modèles réduits des prisons d'autrefois, châteaux féodaux, Bastille, etc., mais à côté, elle exposait ce qu'elle fait aujourd'hui, les colonies pénitentiaires, les colonies correctionnelles, les moyens employés pour reconnaître les récidivistes, etc. C'est cette partie de l'Exposition qui retenait le plus longtemps les visiteurs. Les travaux des prisonniers de tous les pays étaient en vente ; il y en avait de très remarquables, que les acheteurs se disputaient.

Le futur congrès pénitentiaire se réunira à Rome.

Les grands ouvrages historiques continuent à manquer, mais les recueils périodiques consacrés à la publication des documents sur le passé fournissent des lectures fort intéressantes. Tout n'est pas d'égale valeur sans doute et le public n'aurait rien perdu si quelques-uns de ces documents étaient laissés dans l'oubli, mais c'est là l'exception. Quelques-uns de ces mémoires élucident des points d'histoire, les autres nous fournissent des indications sur les mœurs et les coutumes du vieux temps, et ce ne sont pas les moins curieux.

C'est le cas, par exemple, des mémoires de Mme Armenkov qui, née en 1800, a vécu jusqu'à 1876. Fille d'un officier de Napoléon Ier disparu pendant la guerre d'Espagne, Mlle Gueuble vint chercher fortune à Saint-Pétersbourg. Elle était première demoiselle dans un magasin de modes lorsqu'elle fit connaissance d'un officier des chevaliers gardes, Ivane Alexandrovitch Armenkov. I. Armenkov fut compromis dans la conspiration du 26 décembre 1825, qui avait [illegible]ut d'établir une constitution en Russie en proclamant Cons[illegible]n au lieu de Nicolas. Il ne figurait pas à la manifestation, [illegible] il était sur la liste des conjurés et à ce titre il fut exilé en [illegible]ie. Mlle Gueuble l'y suivit, le mariage eut lieu à Tchita. La [illegible] qui avait fait d'abord opposition à cette union, finit par

céder en présence des démarches fructueuses faites par la jeune fille en faveur de l'exilé. Il y a là tout un roman. Je ne le raconterai pas. Je me contenterai de traduire, en les abrégeant un peu, quelques pages où Mme Armeñkov raconte la manière de vivre de sa belle-mère.

On l'avait surnommée la princesse de Golconde, du nom d'un opéra célèbre à l'époque. Sa maison se composait de cent cinquante serviteurs. Son logement à Moscou était immense, mais elle n'habitait guère que la chambre où elle dormait. Elle ne se mettait pas dans un lit, du reste, et n'employait ni draps ni couverture; elle dormait tout habillée sur une couchette. Elle ne tolérait aucun mouvement, aucun bruit autour d'elle. Ses serviteurs ne portaient que des chaussures légères et personne ne devait élever la voix en sa présence. On n'était admis à la voir qu'après de nombreuses cérémonies et l'on attendait parfois des heures entières avant d'être reçu. Il y avait constamment douze serviteurs à l'office et quatorze à la cuisine. Le feu ne s'y éteignait jamais parce que Anna Ivanovna, — c'était le nom officiel de la dame, — pouvait avoir envie de demander quelque chose à manger à une heure quelconque, et même pendant la nuit, car elle ne déjeunait ni ne dînait à des heures réglées. Tout se faisait par caprice. La pièce où elle se tenait habituellement était tapissée de soie framboise. Au milieu, une élévation où se trouvait, sous un baldaquin, la couchette où la dame du lieu se couchait pour dormir. Alentour six vases de beau marbre artistement travaillé supportaient des lampes qui brûlaient dès qu'il faisait nuit. Quand Anna Ivanovna faisait sa toilette, six femmes de chambre l'entouraient, lui fournissant chacune l'objet dont elle avait besoin. Elle ne mettait jamais un vêtement qu'il n'eût été chauffé auparavant à la chaleur humaine. Cet office était confié à des jeunes filles de seize à vingt ans. Après cet âge on leur assignait d'autres fonctions. Les coussins de sa voiture étaient chauffés de la même manière avant qu'elle y prît place. Ce service était confié à une grosse Allemande, qui s'asseyait une demi-heure d'avance à la place que devait occuper sa maîtresse. Le fauteuil où elle devait s'asseoir en rentrant était chauffé par le même procédé.

C'est peu à peu qu'elle s'était habituée à ces caprices et son père en était quelque peu responsable. Privée de sa mère en bas âge, son père dont elle était l'unique enfant l'avait gâtée de toutes les façons. Elle avait été élevée au couvent de Smolnyi à Saint-

Pétersbourg, puis, au sortir de l'institut, elle était allée rejoindre son père, qui était gouverneur général de la Sibérie, et là elle avait été traitée en reine par tous ceux qui l'entouraient. Aussi fut-elle très difficile sur le choix d'un mari, et ne se maria que très tardivement, à près de quarante ans.

Aucun souci, aucune peine ne devaient approcher d'elle. Un de ses fils ayant été tué en duel, il se passa une année avant qu'on le lui apprît. Ses revenus étaient considérables, mais elle n'en sut jamais le compte, non plus qu'une parente éloignée, Maria Tikhovna Perskaia, qui était chargée de la recette et de la dépense. Maria avait dans sa chambre une armoire où les monnaies étaient disposées suivant leur valeur et où l'on puisait sans compter à mesure des besoins. Le désordre et le vol étaient tels que la gène ne tarda pas à se faire sentir dans la maison. On mit alors les objets en gage, l'argenterie d'abord. Quand on avait un dîner à donner on la dégageait et on la réengageait le lendemain.

La ruine fut bientôt complète. La maison de Moscou dut être vendue. Une autre qu'on possédait dans un des faubourgs, eut le même sort. Il fallut louer un logement modeste et quand la dame mourut, elle ne laissa pas même de quoi subvenir à son enterrement. Ce fut un de ses gendres qui dut en faire les frais.

Aux jours de sa prospérité, sa maison était une sorte de vaste magasin. Elle n'avait pas moins de cinq mille robes. Quand elle voulait s'habiller, on lui apportait un registre d'échantillons et elle désignait la robe qu'il lui convenait de mettre. Elle était extrêmement sévère pour son fils. Il ne devait se présenter devant elle qu'en uniforme, et lorsqu'il fut malheureux, elle ne fit pas un pas pour lui rendre service. Lorsqu'elle se décida à accepter Mlle Gueuble pour belle-fille, elle l'envoya chercher dans sa voiture, mais elle lui fit faire antichambre pendant deux heures. Elle ne lui donna pas un copec pour l'aider dans le voyage en Sibérie entrepris par la fiancée pour aller rejoindre le condamné.

Cette Anna Ivanovna ne fut pas une exception dans le monde aristocratique russe. Elle en fut seulement une représentante un peu attardée. Le fait de dégager son argenterie pour le jour de gala et de la reporter le lendemain chez le prêteur n'est pas rare encore à l'heure qu'il est.

Les mémoires de Rostislav, mort il y a une dizaine d'années professeur à l'académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, nous introduisent dans un monde placé à l'autre extrémité de l'échelle

sociale. Né dans une famille du clergé inférieur au gouvernement de Réazane, Rostislav fut placé enfant dans une école ecclésiastique élémentaire où l'on payait par an trois roubles, environ neuf francs. Les parents fournissaient la farine, le gruau, etc., la maîtresse de la maison se chargeait de la préparation et fournissait en outre les choux et le sel. Les élèves étaient entassés dans une étroite pièce où la maîtresse demeurait aussi. Tout l'ameublement se composait d'un banc sur lequel on se couchait, et comme tous n'y pouvaient trouver place, deux dormaient chaque nuit sur le plancher, chacun à son tour. La literie se composait d'une pièce de feutre et de quelques coussins, qu'on portait au grenier pendant la journée. Les études étaient nécessairement fort restreintes, mais le clergé n'avait pas besoin d'être instruit. Il suffisait de savoir lire tant bien que mal les prières liturgiques. Ce qu'on estimait le plus, ce dont on était le plus fier, c'était une belle voix de basse.

Des mémoires particulièrement piquants sont ceux qui nous introduisent dans la vie des hommes de lettres, qui nous font assister à l'éclosion d'œuvres que nous avons l'habitude d'admirer; c'est ce qui fait l'attrait principal des mémoires de Serge Aksakov: *Mes rapports avec Gogol*, qui remplissent tout le numéro de l'*Archive russe* du mois d'août 1890. Serge Aksakov a connu Gogol intimement. D'un autre côté, deux des derniers numéros du *Messager de l'Europe* contiennent un travail de M. Chenrok sur les premières années de sa carrière littéraire. D'autres écrits encore ont paru sur le même sujet pendant ces dernières années. Le public est donc en mesure de se faire un jugement sur la personne de l'énigmatique écrivain.

C'est que c'est en vérité un singulier personnage que Gogol ! Si après avoir parcouru ses principaux ouvrages, vous vous trouvez en face d'un des portraits de lui que l'on a conservés, vous croirez d'abord à une méprise. Il vous semblera impossible que ce sacristain de village à l'air timide, au regard rusé, puisse être l'auteur de *Tarass Boulba* et de la première partie des *Ames mortes*. C'est qu'en effet il y a deux hommes dans Gogol, l'un timide, peureux, irrésolu, l'autre observateur, perspicace et malicieux des petites choses, habile à les reproduire dans leurs plus intimes détails avec ce léger grossissement qui caricature en laissant la ressemblance. Gogol n'obéit presque jamais à son initiative; on le lançait sur une piste, il allait jusqu'au bout, puis, le but atteint, il se retournait, étonné de ce qu'il avait fait et prêt à renier son œuvre.

Les détails que nous donne M. Chenrok sur les premières années de Gogol nous expliquent en partie ces contradictions. Tout enfant, on le voit observateur minutieux de tout ce qui l'entoure, ne laissant rien passer sans le noter dans son esprit, contrefaisant à s'y méprendre les vieux, les estropiés, etc., et dessinant tout cela avec une vérité saisissante de caricature. Son esprit a un œil de myope, il saisit le détail et ne voit pas l'ensemble, semblable sous ce rapport à ces comédiens qui jouent admirablement un personnage, une scène sans se soucier de connaître l'ensemble de la pièce, dont ils sont un des principaux agents. Gogol qui sentait cette disposition de son intelligence, essaya de se faire acteur, il aurait certainement réussi s'il avait mieux payé de sa personne et surtout s'il avait plus de voix. Comme il fallait vivre, il tenta du professorat. On lui confia une chaire à l'université de Saint-Pétersbourg, la chaire d'histoire. Il brilla fort à la première leçon, qu'il avait préparée ; dès la seconde, il se perdit dans les mêmes détails, fut d'une déplorable sécheresse et ennuya son auditoire. Il lui fallut renoncer à sa chaire, il donna des leçons particulières, il se fit gouverneur, et là encore il ne réussit que médiocrement. Il entra alors comme expéditionnaire dans une chancellerie et ne se distingua pas davantage, mais il trouva l'occasion d'utiliser sa puissance d'observation du détail, et il en résulta un chef-d'œuvre, l'histoire d'Akakio Akakievitch et de son *Manteau*.

C'était du nouveau cette fois, mais la nouvelle fut écrite naïvement et sans qu'il y attachât plus d'importance qu'à ses œuvres précédentes : loin de là il préférait les autres parce qu'elles lui avaient coûté plus de peine. Il s'était essayé au théâtre : telle scène venait assez bien, ce qui manquait, c'était l'ensemble, c'était l'idée générale. Ç'avait été la mode au début du romantisme de s'emparer d'un conte populaire et de le travailler comme un musicien travaille un thème pour le mettre à la mode du jour. C'était le dernier regain du genre troubadour. La *Grand'mère* de Victor Hugo appartient à ce genre, aussi bien que les *Veillées d'une ferme près de Dikunko,* qui figurent dans les œuvres de Gogol. Ce sont des contes de la Petite Russie, non dans leur naïve forme populaire, mais émendés, arrangés, enjolivés et ornés de diableries ; c'est joli et mesquin. Ce qui est animé d'un grand souffle, c'est *Tarass Boulba,* un récit épique écrit sous l'influence d'un grand-père cosaque qui avait encore pu voir, ou du moins entendu raconter par les acteurs eux-mêmes, ces expéditions de l'âge héroïque,

le tout encadré dans ces steppes où Gogol s'était perdu enfant, de ces plaines infinies parfumées de fleurs sauvages épanouies sous un feu d'artifice journalier d'étoiles d'une splendeur dont nos ciels du nord et de l'occident ne peuvent suggérer l'idée. Seulement on lui avait donné le *la* de cette éblouissante symphonie.

Le *Revisor* lui valut un triomphe plus éclatant encore. Mais c'était aussi un sujet donné, donné cette fois par Pouchkine. Ici l'observateur se trouvait dans son centre. Il avait vu à l'œuvre tous ces donneurs et quêteurs de pots-de-vin, comme il avait vu les Tchinovniks de bas étage qui figurent dans le *Manteau*, et il s'amusa à grouper en un faisceau les plus drôles parmi les bassesses et les voleries dont il avait été témoin. Le spectacle est écœurant, et Gogol s'en effraya le premier, mais l'empereur Nicolas qui visait à purger son administration, étendit sa protection sur l'œuvre et cette audacieuse satire devint populaire.

C'est encore Pouchkine qui donna à Gogol le cadre des *Ames mortes*, un cadre à la *Gil Blas* où l'auteur devait trouver naturellement l'emploi des observations qu'il avait accumulées. L'impôt était établi autrefois sur le nombre des serfs, sur le nombre des *âmes* qu'un propriétaire possédait, et comme le recensement ne se faisait que tous les dix ans, il s'ensuivait que la plupart des propriétaires se trouvaient payer l'impôt sur des *âmes* qui avaient cessé de vivre. Mais d'un autre côté les propriétés étant évaluées d'après le nombre des *âmes* inscrites, en faisant inscrire à son nom des âmes mortes, on se constituait sur le papier une propriété sur laquelle on pouvait emprunter, dont on pouvait trafiquer, etc., à la seule condition d'acquitter l'impôt. De son côté, le propriétaire qui cédait les âmes mortes était enchanté de n'avoir plus à payer pour une propriété dont il ne pouvait tirer aucun profit. La spéculation avait donc chance de réussir, et l'auteur trouvait là une occasion de faire passer sous les yeux toute une galerie de personnages vivants et grotesques. La galerie est des plus piquantes en effet. Ce n'est pas ici le cas de l'analyser, je n'ai à expliquer que le contraste entre le caractère et le talent de l'auteur.

Bien qu'un peu poussé à la caricature, le tableau est fidèle. Seulement il n'est pas flatteur pour la Russie. Gogol l'avait copié ingénument, en se piquant simplement d'être exact, et n'avait pas songé aux conséquences qu'on en pourrait tirer. Ces conséquences la critique ne manqua pas de les faire ressortir. La critique libé-

rale loua sur tous les tons l'auteur d'avoir mis en si brillant relief les fautes de l'administration. Gogol en tomba de son haut. Lui, le conservateur, l'ami du gouvernement et de la hiérarchie sociale, on en faisait un démolisseur ! Indigné de sa gloire, comme le Spartacus de la tragédie, il protesta dans une série de lettres contre le rôle qu'on lui faisait jouer ; il s'engagea à prouver qu'on avait dénaturé sa pensée, que, loin d'être un révolté, il était un orthodoxe convaincu, et il tenta de tenir parole. Dans une suite aux *Ames mortes*, il entreprit de tracer des tableaux de vertu et de sagesse et donna le beau rôle à ceux dont il s'était moqué ; il échoua misérablement. Après un premier essai malheureux, il en tenta un second, qu'il abondonna également. Il sentit si bien son impuissance que bien qu'il ne fût pas modeste il ne fit pas imprimer ces faibles ébauches ; il ne songea plus qu'à faire son salut et se jeta dans une dévotion exaltée.

Les publications récentes nous permettent de comprendre mieux cet étrange écrivain qui ne réussit jamais complètement que dans ce qu'il ne voulait pas faire, qui s'empressa de désavouer ses plus belles œuvres quand il en comprit la portée, fut un novateur d'instinct sans s'en douter et en voulant faire tout autre chose que ce qu'il faisait : grand observateur, grand écrivain, grand peintre et esprit pusillanime.

Mais qu'il l'ait voulu ou non, il a été un précurseur, et l'on a dit avec justesse, que Dostoïevskii et même Léon Tolstoï, esprits bien supérieurs sans doute, sont sortis du *Manteau* de Gogol.

JEAN FLEURY.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ESPAGNE

SOMMAIRE: Les derniers ouvrages de Mme Emilia Pardo Bazán - *Une Chrétienne (Una Cristiana)* - *Au pied de la Tour Eiffel (Al piè de la Torre Eiffel)* - *A travers la France et l'Allemagne (Por Francia y por Alemania).* — Satires grammaticales et littéraires d'Antonio de Valbuena (Venancio González) - *Chevilles Académiques* et *Chevilles Aristocratiques (Ripios Académicos* et *Ripios Aristocraticos)* - Escalada et l'Académie Espagnole. — Salvador Rueda: *Le Balcon (La Reja)* - *Granada y Sevilla.* — Carlos Ossorio: *La Vie Moderne (La Vida Moderna).* — Luis Alfonso: *Cuentos Raros. Le Souper de Sarah Whim (La Cena de Sarah Whim).* — *Historias Cortesanas: Deux Lettres (Dos Cartas)* - *Le Gant (El Guante).* — Felix de Bona: *La Grève (La Huelga).*

Mme Pardo Bazán, qui a publié récemment une étude fort curieuse et très bien informée sur *La Femme Espagnole*[1] a omis dans cette galerie de types empruntés à toutes les classes de la société celui de *la femme auteur.* Ce n'est point que depuis Sainte Thérèse jusqu'à Mme Pardo Bazán elle-même, on ne puisse rencontrer dans les annales de la littérature espagnole un certain nombre de noms féminins plus ou moins illustres. La femme de lettres est au contraire de l'autre côté des Pyrénées une variété plus commune que l'on ne croit. Un statisticien patient est actuellement occupé à dresser, dans la revue *La España Moderna,* une liste alphabétique de ses compatriotes de l'autre sexe qui ont communiqué au public le fruit de leurs veilles, et cette liste, quoi-

---

[1] Voyez les derniers numéros de la *Espana Moderna.* Cette étude avait paru antérieurement dans une revue anglaise.

qu'elle ne soit point terminée, étonne déjà par ses proportions tout à fait inattendues. Encore se borne-t-elle strictement à notre siècle. Dans ces centaines de noms, en général aussi gracieux qu'ignorés, il en est bien deux ou trois (n'est-ce pas encore trop dire?) qui jouissent d'une véritable réputation dans les pays de langue espagnole, et qui mériteraient d'être connus partout ailleurs. Quant à l'énorme collection d'œuvres émanées de plumes féminines dont le trop consciencieux collaborateur de la *España Moderna* énumère les titres, elle appartient à des genres qui peuvent avoir leur utilité, voire leur agrément, mais que l'historien de la littérature peut négliger sans remords. C'est là que s'épanouit à l'aise, dans son éclat naïf, la poésie des *Certàmenes* et des Jeux Floraux; c'est là que les âmes mystiques épanchent leurs pieuses rêveries; c'est là enfin que les spécialistes de la couture, de la cuisine ou même de la pédagogie font part de leurs idées à leurs contemporains. Sans aller y voir de plus près, on peut admettre, je crois, que toute cette littérature n'est pas pour modifier sensiblement la marche de la civilisation espagnole. Au surplus, nous sommes prêt à soutenir, sur la foi de M. Ossorio y Bernard, l'auteur du catalogue précité, que la femme espagnole, si justement vantée pour ses grâces piquantes, ne se contente plus des dons enviables qu'elle a reçus de la nature, et qu'elle est en train de devenir, de toutes les femmes d'Europe, — et ceci ressemble bien à une révélation, — celle qui noircit le plus de papier blanc. Et ce tribut payé à la galanterie et à la justice, j'omets de rechercher ce qu'auraient dit Lope et Calderón, les créateurs de tant d'exquises figures féminines, et je reviens à la littérature vraiment digne de ce nom avec Mme Emilia Pardo Bazán.

Mme Pardo Bazán, par la solidité et l'originalité de son talent, par la variété de ses œuvres, dont la liste est déjà longue, par son influence très sensible sur l'évolution du roman espagnol, mériterait une étude approfondie, qui a été ébauchée ailleurs, et que nous ne pouvons (quoiqu'elle soit bien tentante) aborder ici incidemment.[1] Nous devons nous borner à signaler à ceux qu'intéresse la production littéraire de l'Espagne (et ceux-là connaissent depuis longtemps l'auteur des *Pazos de Ulloa*, de *Pascual*

[1] M. Leopoldo Alas, dans le premier numéro d'une revue qu'il vient de fonder — et que je n'ai pu voir encore, *Le Museum*, — consacre précisément une étude aux dernières publications de Mme P. B., ainsi qu'à la *Poétique* de Campoamor.

Lòpez ou de *Un Viaje de Novios*) les derniers ouvrages nouvellement sortis de cette plume infatigable.

Encore n'est-ce pas sans quelque hésitation que nous parlerons de son dernier roman, intitulé: *Une Chrétienne*, car la première partie seule a paru, et non seulement l'intrigue reste naturellement inachevée, mais l'idée fondamentale sur laquelle repose cette intrigue n'apparaît pas encore bien clairement à nos yeux. L'auteur veut-elle démontrer que pour la femme, et particulièrement pour cette femme espagnole qu'elle a si bien étudiée, l'unique sauvegarde vraiment efficace contre les tentations, contre les désillusions, contre les dégoûts d'ici-bas, c'est une foi robuste? Le titre: *Una Cristiana*, semble indiquer que tel est en effet le but qu'elle se propose, mais il semble aussi que ce titre, en nous rassurant d'avance sur les dangers que court la vertu de l'héroïne, la trop parfaite Carmiña, enlève quelque chose à l'intérêt dramatique, dont l'inconnu, l'inattendu, est l'un des éléments nécessaires. Ainsi avertis, nous prévoyons sans peine que ce D. Salustio, tout frais émoulu des écoles, et trop fier d'une science et d'un libéralisme tout neufs, en sera pour ses frais dans ses tentatives naïves de séduction. Mais au lieu de traiter une fois de plus un sujet que son rare talent pourrait seul rajeunir, l'auteur ne se serait-elle pas proposé plutôt de rechercher comment le rationalisme et le scepticisme qui, en Espagne, gagnent, par un progrès lent mais sûr, les classes dites dirigeantes, créent entre l'homme et la femme, chez laquelle l'antique foi reste inaltérée, un germe de désaccord, une sorte d'incompatibilité, très digne en effet d'être étudiée dans ses manifestations inattendues par un analyste pénétrant? Mme Pardo Bazán semble préoccupée de cet antagonisme déjà visible, car elle a fait ailleurs une double remarque qui me semble également vraie. La première, c'est qu'au point de vue religieux (le point de vue philosophique étant là-bas une quantité négligeable) la mésintelligence entre l'homme et la femme du monde devient de jour en jour plus sensible. Et la seconde, c'est que ceux-là mêmes qui ont le plus franchement renoncé pour leur compte personnel aux croyances d'autrefois seraient très sincèrement scandalisés de voir leurs femmes ou leurs filles y renoncer de leur côté. On pourrait citer au besoin, en les précisant par des noms propres, de curieux exemples de ce manque de logique. C'est que les esprits les plus émancipés conservent encore, sans bien s'en rendre compte eux-mêmes, une certaine tendresse secrète et je ne sais quel attrait instinctif pour des manières de

penser ou de sentir, pour des croyances qui depuis tant de siècles ont eu le temps d'entrer dans le sang et dans les moelles de tout être humain né entre les Pyrénées et le détroit de Gibraltar. « Sa façon de penser, sa façon de sentir, dit de celle qu'il aime le héros de *Una Cristiana,* était radicalement opposée à la mienne ; je ne croyais à rien de ce qu'elle vénérait comme un dogme ; sa morale différait de ma morale ; le mot *devoir* avait sur nos lèvres une signification différente, et cependant, en depit de tout, je me sentais attiré vers elle par cette diversité d'idéal elle-même. » Et comme il lui échappe de dire à un ami que cette Carmen, vers laquelle il se sent si singulièrement attiré, réalise à ses yeux le type de la parfaite chrétienne, ce dernier, qui se pique de bien raisonner, lui répond : « Une parfaite chrétienne ! Mais en quoi une parfaite chrétienne peut-elle te séduire ? Serais-tu donc toi-même un parfait chrétien ? Ou aspires-tu à le devenir ? Ou enfin crois-tu que l'idéal de la société soit dans l'union de l'épouse chrétienne et de l'époux rationaliste ?... C'est un phénomène commun chez nous autres Espagnols, qui croyons de bonne foi préparer et désirer l'avenir : nous vivons au fond amoureux du passé ; nous sommes *traditionnalistes* obstinés, alors même que nous nous proclamons républicains. » Voilà des paroles auxquelles l'histoire contemporaine fournirait un commentaire piquant ; mais, pour rester dans le domaine du roman, il y a dans ce *divorcio del alma* un *état d'âme,* un cas très intéressant, lequel, pour n'être pas particulier à l'Espagne, (*Songez à Mlle de la Quintinie et à Sibylle*), y est peut-être plus nettement caractérisé que partout ailleurs. Mme Pardo Bazán, qu'attirent les problèmes de morale contemporaine, et qui a d'ailleurs le goût de l'actualité et le sens de la réalité, a-t-elle pensé qu'il y avait là matière à réflexion, que ce malaise, avec toutes ses complications, était du domaine du romancier psychologue ? C'est ce que le second volume nous dira prochainement.[1] Mais ce que l'on peut affirmer dès à présent c'est qu'*Une Chrétienne* fait

[1] Au moment d'envoyer le présent article à l'impression, je reçois ce second volume, intitulé l'*Épreuve (La Prueba).* C'est la première des hypothèses que je hasardais qui est décidément la bonne. Mme P. B. a voulu montrer simplement la supériorité morale de la chrétienne. Elle le fait avec son talent habituel, et avec la même abondance de détails et de scènes épisodiques intéressantes. Mais tout en le constatant, je persiste à croire que le second sujet — que certaines pages laissaient entrevoir — présentait une portée et une originalité moins discutables.

honneur au talent, facile et robuste à la fois, de Mme Pardo Bazán. Si réellement elle prétend exposer quelque thèse de morale sociale, elle l'étale si peu que nous ne sommes pas encore bien sûr, on le voit, de l'avoir devinée ; elle la dissimule avec une habileté ingénieuse dans un récit qui entraîne le lecteur à travers des scènes amusantes ou touchantes, tantôt à Madrid, tantôt dans cette aimable terre de Galice, pour laquelle l'auteur éprouve une affection filiale si profonde et si communicative. La description de la *Casa de huéspedes,* où quelques-uns des personnages du roman abritent leur misère présente et leurs rêves de grandeur future, est une page, sinon très nécessaire à l'intrigue, du moins très vivante, qui rappelle par quelques côtés certaines scènes de Balzac (*Un début dans la vie*), et l'une des plus jolies comédies de ce pauvre Rubi, dont la mort vient de passer presque inaperçue (*El gran filón*). Je ne crains pas non plus qu'on trouve trop longue la description de la Villa ou *quinta del Tejo,* cachée dans la verdure sur la colline qui domine la *Ria* de San Andrés de Louza. Les caractères épisodiques abondent, et la plupart sont très joliment dessinés: Portal, le républicain opportuniste, *Castelarino* et *embolado,* comme les taureaux de la rue Pergolèse, un effronté et facétieux séminariste, qui répond, — sans le mériter, — au nom de Séraphin, Candidiña, la rusée petite Galicienne, souple et fine comme un brin d'osier, Botero, surnommé le petit Dumas, *Dumillas,* représentant la bohème artistique madrilène, et bien d'autres, enlevés d'un crayon net et rapide.

Mme Pardo Bazán, qui connaît à fond la société espagnole, sur laquelle elle nous a fourni déjà tant de curieux documents, serait sans doute la première à protester si l'on avançait qu'elle connaît aussi bien la France. D'ailleurs le Paris de l'Exposition, qu'elle nous raconte, ou plutôt qu'elle raconte aux Américains dans une suite de chroniques réunies en deux volumes (*Au pied de la tour Eiffel* et *A travers la France et l'Allemagne*) ne permettait guère à l'étranger d'étudier la vraie France. C'était un cadre somptueux où se succédaient dans un perpétuel renouvellement des scènes dont les personnages cosmopolites s'étaient donné rendez-vous de tous les coins du globe. Même pour des yeux perspicaces, habitués à scruter les profondeurs, le vrai fonds français, ou même parisien, disparaissait trop sous ce flot sans cesse renaissant. Aussi cette double étude, ou pour parler plus exactement, cette suite de croquis rapides, faits au jour le jour, n'a pas la prétention — c'est

l'auteur qui le déclare modestement — d'être une œuvre d'observation profonde, d'analyse sérieuse et délicate, élaborée à tête reposée « *en los ùltimos camarines del pensamiento ò en las delgadas telas del corazòn*. L'auteur « nage à fleur d'eaux », *circum praecordia ludit*. Nous ne lui tiendrons donc pas rigueur de certains jugements qui nous étonnent ou même parfois nous scandalisent. On nous reproche assez cruellement chaque jour notre ignorance des *Cosas de España* pour que nous soyons indulgents envers les étrangers qui n'entendent pas absolument comme nous les « choses de France. » Et puis le temps s'est chargé déjà de redresser certaines méprises et de remettre les choses au point. C'est ainsi que la place qu'occupe dans ces chroniques le général Boulanger et le boulangisme nous semble aujourd'hui presque inexplicable, tants les morts vont vite! Et cependant il manquerait quelque chose au tableau de ces âges déjà lointains, si l'on n'y retrouvait « le cheval noir » et les « Pioupious d'Auvergne. » De même il y aurait quelque pédantisme à relever dans ces notes « de premier mouvement. » Certaines exagérations *galòfobas*, d'autant plus que l'auteur a corrigé elle-même très galamment quelques boutades ou *genialidades* qu'excusent la mauvaise humeur, un patriotisme chatouilleux et l'impressionnabilité féminine. « Quoique née dans un pays du nord-ouest, dit-elle, je suis aussi impressionnable que le premier Tartarin venu, mais je crois que sous cette flamme on trouve la neige, et que le calme règne au fond des couches profondes de mon esprit.... Aussi, de sang-froid, je désire que l'on sache bien que ce livre n'est pas un livre *misogallo*.... etc. ».

Ces réserves faites, nous pouvons trouver, nous autres Français, autant d'intérêt dans ces deux volumes que les Américains, pour lesquels ils ont été spécialement écrits. Je ne sais rien en effet de plus suggestif qu'un livre de bonne foi écrit par un étranger sur nous-mêmes. Par un étranger intelligent et bien informé, cela s'entend! Or, M[me] Pardo Bazán réunit à merveille ces deux conditions. Elle connaît assez bien notre langue pour que ses jugements sur notre littérature actuelle aient du poids, quoiqu'elle avoue quelque part ne pas saisir complètement l'harmonie de la rime et la musique de notre vers, chose en effet difficile pour des oreilles méridionales, habituées à des sonorités plus éclatantes. Elle a une opinion à elle, — parfois sévère, — sur nos principaux écrivains, non seulement pour avoir étudié leurs œuvres de fort près, mais souvent pour les avoir fréquentés eux-mêmes ou les avoir rencon-

trés dans des salons amis. Je recommande à ceux qui recherchent les détails familiers sur les célébrités contemporaines le récit d'une visite chez Edmond de Goncourt, où se trouvaient réunis Emile Zola, M. et Mme Alphonse Daudet, et quelques autres. Les portraits ne sont pas flattés, et ils plairont par là même aux réalistes, à ceux du moins qui ne figurent pas dans le groupe qu'elle décrit. Le sans-façon de ces « illustrations, » que l'imagination idéalise volontiers, la liberté familière de l'allure, l'horreur de la pose, qui se traduit par une affectation de simplicité, tout cela évidemment a surpris et choqué l'écrivain espagnol. Il est certain que la réunion qu'elle nous raconte ne ressemble guère à ces *tertulias* littéraires, à ces *veladas* grandiloquentes, où tout le monde vibre à l'unisson, où le poète en déclamant ses vers, se grise de sa propre voix, et où personne ne sourit quand il parle de sa lyre et de sa muse.

Et notez que l'auteur de la *Novela en Rusia* passe aux yeux de beaucoup de ses compatriotes pour une révolutionnaire en littérature: il est facile de voir du moins que de tous nos écrivains c'est vers ceux qui (à tort ou à raison) sont classés sous l'étiquette de réalistes, qu'elle se sent attirée de préférence. Un chapitre intitulé: *La poesia actual francesa*, est consacré presque exclusivement à J. Richepin. Certes j'admire, comme elle, l'énergie pittoresque de la *Chanson des Gueux* ou de *La Mer;* je crois que le poète des *Sardines* a toute l'étoffe d'un fin matelot, quoiqu'il ne nous ait jamais révélé à l'École normale qu'il eût été mousse, *grumete,* comme se l'imagine Mme Pardo Bazán, mais je crains aussi que cette dernière ne se laisse emporter par son imagination, quand elle croit sentir dans des vers comme ceux qu'elle cite:

. . . . il faut avoir le nez
Bougrement plein de poils et de poils goudronnés,

l'air salin, la brise parfumée et vivifiante de ses côtes cantabriques. Cette sympathie pour ce qui est « vivant », et pour toute tentative qui est ou paraît originale, nouvelle, en dehors des voies battues, explique l'admiration déclarée de l'auteur pour les de Goncourt, et particulièrement pour Edmond, dont elle ne dédaigne pas de traduire elle-même les *Frères Zemganno,* « traduction précédée d'une étude critique ». Elle explique aussi son goût pour la poésie des Mallarmé, des Verlain, des Péladan, de tous ceux, comme elle dit, qui à leur insu, et sans avoir probablement lu un vers du *Poly-*

phème « *veneran la memoria de nuestro Góngora.* » A la bonne heure! Mais voilà si je ne me trompe, un éloge à deux tranchants.

Nous quittons à regret ces ouvrages de Mme Pardo Bazán, qui ont le charme d'une conversation à bâtons rompus avec un étranger de beaucoup de talent et d'ouverture d'esprit, sur des sujets que nous ne sommes pas accoutumés à voir sous le même angle. Ils donnent beaucoup à réfléchir, précisément par ce que leurs jugement ont parfois d'inattendu. Qu'un étranger, par exemple, — comme le fait Mme Pardo Bazán, — affirme avec tranquillité que notre théâtre moderne, dont nous sommes fiers, ne s'élève pas au-dessus d'une certaine médiocrité, il nous force à rechercher les raisons de notre goût et de notre admiration.

Quoi qu'il en soit, nous ne prendrons pas prétexte des réflexions précédentes pour intervenir dans les virulents démêlés qu'entretient avec l'Académie espagnole et la foule innombrable des poètes d'outre-monts, l'écrivain qui se cache (assez mal d'ailleurs) sous le pseudonyme d'Antonio de Valbuena (Venancio González). Les hispanophiles, qui ne les connaîtraient pas encore, nous sauront gré du moins de leur signaler des pamphlets grammaticaux et littéraires, qui ont fait dans la république des lettres espagnoles, — *genus irritabile,* — l'effet d'un pied brutal s'enfonçant dans une fourmilière, ou d'une pierre tombant dans une ruche.

Déjà, sous le titre de *Fe de erratas del nuevo Diccionario de la Academia,* Miguel de Escalada (autre pseudonyme, également percé à jour, du même écrivain) avait publié une série d'articles rectificatifs au grand dictionnaire élaboré par l'Académie qui *limpia, fija y da esplendor* à la langue castillane. Ces articles, nous les avons lus dans les colonnes de *El Imparcial* et tout en en faisant notre profit, tout en admirant une fois de plus l'extraordinaire richesse de la langue espagnole en matière d'invectives, nous regrettions que l'auteur ait négligé de donner à ses épithètes autant de précision et d'atticisme que d'énergie. Je sais bien que dans tous les pays du monde où l'on a éprouvé le besoin de créer des Académies, ces dernières n'ont pas tardé à devenir des manières de Tête-de-Turc, où chacun essaye ses forces. Malgré tout l'on trouvera que ce lutteur trois fois masqué a le poing lourd, alors même que l'on n'en a pas directement éprouvé la vigueur. Des vocables comme *bourriquet* et *roussins* ont, je le veux bien, leur grâce en espagnol: encore ne faut-il pas trop les prodiguer, si l'on ne veut en compromettre l'effet. Je sais bien encore, — car je cherche

les circonstances atténuantes, — que deux tomes de remarques grammaticales par ordre alphabétique sont d'une digestion laborieuse, et que le piment, le poivre et autres épices ont été précisément inventés pour réveiller l'appétit languissant: mais tous les estomacs ne supportent pas la cuisine espagnole, et quoique Escalada soit un *chef* fort expert dans son art, la crudité vigoureuse de ses assaisonnements nous écorche décidément trop le palais. M. Leopoldo Alas assure que « l'auteur a fait preuve d'un bon goût véritablement exceptionnel en Espagne. » *Clarin* est sévère pour ses compatrictes! Il s'agirait au moins de s'entendre et de savoir ce qu'il faut appeler « bon goût. »

Ce qui précède s'applique également aux *Ripios académicos* (*Chevilles académiques*) et aux *Ripios aristocráticos* (*Chevilles aristocratiques*), deux volumes que le même auteur consacre aux poëtes de l'académie et de l'aristocratie. Parmi les premiers, qu'il prétend « étriller de la bonne façon » (*dar una buena carda*), on sera scandalisé de trouver quelques noms illustres (Cánovas del Castillo, Nuñez de Arce, Menéndez Pelayo, Echegaray, Valera, etc.) Il est vrai que l'on peut être président du conseil des ministres, ou érudit de premier ordre, ou même excellent dramaturge, et faire de mauvais vers. A plus forte raison les quartiers de noblesse, qui suffisent à faire des grands d'Espagne, des chevaliers de Saint Jacques ou des pensionnaires des *Huelgas reales*, n'ont-ils rien à voir avec la poésie, et, en fait, la plupart de ceux que Valbuena cite dans ses *Ripios aristocráticos* l'ont victorieusement démontré. Quant à Valbuena lui-même, il a tenu évidemment à protester (et avec quelle énergie!) contre l'accusation de noblesse, de coupable indulgence adressée trop souvent à la critique espagnole, qu'adoucirait aisément, — si l'on en croit les méchantes langues, — le chaud bouquet d'une *bota* de Terez ou le parfum d'une boîte de havanes. Ce Juvénal du Manzanarès a pris pour devise le vers de son prédécesseur,

.... Stulta est clementia, cum tot ubique
Vatibus occurras.

A en juger par les œuvres qu'il nous annonce, — *Ratoncito Nosemas, Ripios vulgares,* — il n'est pas près de déposer la férule. Soit! Nous y trouverons notre profit, aux dépens d'autrui (*Suave mari magno....*). Mais qu'il se méfie des prologues, et n'oublie pas qu'il sied à un justicier d'être modeste! A la rigueur, —

quoique ce soit déjà joli, — on lui pardonnera de citer lui-même en son propre honneur des vers comme ceux-ci :

> **Hace una prosa escogida;**
> **Su fina sátira abruma,**
> **Y donde pone él la pluma**
> **Sale un chicón en seguida;**

mais s'il constate complaisamment que son livre « est écrit comme on n'a pas écrit depuis Quevedo, car ni Mesonero Romanos ni *Fray Gerundio,* ni le malheureux Larra, malgré son grand talent, n'ont su donner à la prose castillane la forme sculpturale et superbe des *Ripios,* » quels éloges laissera-t-il à trouver à ceux qui s'occupent de lui ?

Je ne dissimulerai pas qu'après les quatre volumes de discussions grammaticales et littéraires d'*Escalada-Valbuena,* les aimables livres de M. Salvador Rueda ont été pour moi les bienvenus, et que j'ai suivi l'auteur avec joie sur les côtes d'Andalousie ou dans les heureuses campagnes de Grenade et de Séville. Séville et Grenade ! thème inépuisable, qui a inspiré tant de variations de toutes sortes dans toutes les langues connues, qu'il tourne à l'obsession. Quel est le voyageur à « billet circulaire » qui ayant un beau jour découvert le Généralife ou la Giralda, ne se soit pas cru obligé de faire part au monde de sa découverte ? Salvador Rueda, qui est enfant du pays, n'a pas voulu, après tant d'autres, décrire à nouveau *Grenade et Séville* dans les « bas-reliefs » où il a inscrit ces deux noms ; mais il s'est plu, en vrai poète qu'il est, — et l'on connaît de lui des vers subtils et éclatants, comme il convient à ceux qui fleurissent sur les bords du Genil, — il s'est plu, dis-je, à noter curieusement quelques impressions d'artiste, à fixer la physionomie de ces lieux familiers, à laver d'une main experte quelques fines aquarelles. Son dernier roman, intitulé *Le Balcon, — La Reja,* — évoque aussi certaines scènes de la vie populaire sur les côtes orientales de l'Andalousie, l'un des derniers recoins de l'Espagne où les chemins de fer, — et avec eux le flot envahissant des touristes, — n'ayant point jusqu'ici pénétré, l'on puisse ... trouver quelque originalité. L'intrigue en elle-même est peu ...se: un enlèvement, *un sacorio,* suprême ressource des amants ...ariés par des pères barbares, formalité à laquelle les coutu... et la tradition, à défaut des lois, ont donné une sorte de so... ... de légalité. Mais ce qui me charme tout à fait dans cette

idylle, c'est le parfum pénétrant de la *terre de Maria Santisima* qui imprègne chaque page de ce récit; c'est la pittoresque variété de détails, empruntés non plus à l'imagination, mais à une étude intelligente, faite *con amore;* c'est aussi, — je le déclare sans détours, — cette recherche brillante d'un style curieusement travaillé, comme les fines arabesques de l'Alhambra, et qui réveille vaguement le souvenir des pages étincelantes d'Estébanez Caldéron, ce grand ciseleur de mots et ce chantre inimitable de l'Andalousie pittoresque.

Nous nous attarderions volontiers, si le temps et l'espace ne nous étaient mesurés, aux ouvrages de Salvador Rueda, qui est en train de conquérir une place enviable parmi les écrivains de son pays; nous en avons pour garant un bon juge, l'auteur de *Sotileza* et d'autres chefs-d'œuvre, Pereda lui-même. Avec MM. Luis Alfonso et Carlos Ossorio nous rentrons dans la vie mondaine, dans une société moins pittoresque, mais plus civilisée.

La vie moderne, tel est le titre donné par M. Carlos Ossorio y Gallardo à une collection d'études et de chroniques, très poliment illustrée, et éditée par la *España editorial.* Titre mal choisi, à mon avis, car l'on ne voit pas bien en quoi « la fraise » ou « les épingles » ou « les violettes » ou même « les pluies d'automne » peuvent bien caractériser la vie moderne. Beaucoup de ces sujets sont si peu modernes qu'ils ont été depuis longtemps traités par des écrivains, avec lesquels au surplus il fallait quelque courage pour entrer en lutte. Comment, par exemple, inscrire en tête d'un article ce titre: *La Capa,* sans que ne vous revienne aussitôt à la mémoire la merveilleuse fantaisie de Calderón: *Gracias y donaires de la Capa?* Comment, après Ramón de la Cruz, parler encore des *Castañeras* et des *Buñuelos,* ou de la Voiture, *El Coche,* après Quevedo, L. de Moratín, Solis et tant d'autres? Que dire enfin sur le Portrait, *El Retrato,* qui ne paraisse pâle après les pages si connues de Mesonero Romanos? N'est-ce point s'exposer de gaîté de cœur à des comparaisons dangereuses? Sans doute (et je m'empresse de lui rendre cette justice) l'auteur s'est efforcé de *moderniser* tous ces sujets habituels déjà aux chroniqueurs d'antan; il a ajouté à cette galerie, — un peu trop connue, — une foule de petites études, dont l'ensemble agréable rappelle assez bien quelques aspects de la vie extérieure de Madrid. Il a braqué son objectif, un jour de beau soleil, sur la chaussée de la *Castellana* ou du *Retiro,* et, quelques heures plus tard, promené sa lorgnette sur

les *palcos* du « Royal. » Il a réussi quelques bons « instantanés » et dit à peu près tout ce qu'un honnête homme peut dire, — ou redire, — sur « le *Cotillon,* » ou « la *Mantille,* » ou « l'*Éventail,* » ou « la *Valse,* » ou « les *Hirondelles.* » Mais dans ces matières, de même que dans la vaporeuse mantille de blonde ou dans l'éventail de dentelle, l'essentiel c'est moins le fond, si léger, si impalpable, que la finesse ou les caprices de la broderie: ici quatre grains de fantaisie valent mieux que toute l'érudition de Larousse ou du *Dictionnaire de la conversation.* Je sais gré à M. Ossorio de la conscience qu'il apporte dans ce délicat travail, mais où est la verve étincelante du *Solitario?* Où est l'esprit si ingénieusement fécond du *Curioso parlante?*

M. Luis Alfonso est, lui aussi, un peintre de la vie moderne. Critique et journaliste, il nage en plein courant d'actualité. Il a beaucoup vu, beaucoup lu, et sous une forme qui, malgré le tour volontiers sceptique, vise à l'effet dramatique, il s'efforce de fixer quelques coins de la réalité contemporaine. Ce n'est point, à coup sûr, l'originalité de l'intrigue qui manque aux *Cuentos* qu'il qualifie lui-même de *Raros,* en ayant soin de faire remarquer que l'adjectif *raro* est, selon l'Académie, synonyme de *extravagante de genio.* On en jugera par *La Cena de Sarah Whim (Le Souper de Sarah Whim),* que l'un des plus infatigables traducteurs d'œuvres espagnoles ou italiennes contemporaines, M. Julien Lugol, fera bientôt connaître au public, et dont nous louerions davantage les mérites si les lecteurs de la *Revue* ne devaient bientôt en juger par eux-mêmes. Il suffira de dire ici que ladite *Cène* (pardon pour ce mauvais *à peu près!*) se passe au Retiro, dans une cage de bêtes féroces, occupée par ses locataires habituels. C'est là que la belle Sarah, — une Américaine qui n'aime point la banalité, — a la fantaisie de célébrer ses fiançailles avec le baron de Aldaya. Au premier abord ce noble castillan, qui ne perd rien de ses moyens dans des conjonctures si délicates, nous semble aussi héroïque que don Quichotte ou que Tartarin, auxquels, — Cervantes et Daudet nous l'ont raconté, — un lion de plus ou de moins ne faisait pas peur. Mais je dois dire, — et cela diminue sensiblement son mé-
r [illegible] e cet hidalgo fin-de-siécle a pris la précaution de sa-
t [illegible] norphine le dîner des lions, ce qui, pour bien des raisons,
r [illegible] jamais venu à l'idée du héros de la Manche. Il est vrai
q [illegible] s cette petite tricherie la belle Sarah eût été très proba-
b [illegible] ngée; mais, — à mon avis, — c'eût été bien fait, at-

tendu qu'elle a déjà soumis un premier fiancé, l'infortuné Dikson, à une épreuve analogue, où, moins malin, il est bel et bien resté.

Cette recherche de situations *rares* (heureusement!) et aussi de sentiments bizarres ou raffinés est très sensible encore dans d'autres nouvelles réunies en volume par le rédacteur de *La Epoca*, et particulièrement dans celle qui donne son titre à l'ouvrage: *Dos cartas* (*Deux lettres*). M. L. Alfonso, — surtout dans ses dernières nouvelles, — possède l'art délicat de dessiner avec légèreté les types féminins. Il y a dans sa galerie quelques types qui rappellent la femme-sphinx, mystérieuse et troublante, inventée ou du moins considérablement perfectionnée par Octave Feuillet. Ailleurs, dans *Le Gant*, par exemple, où à côté d'un certain *cultisme* par trop précieux (voyez page 4, *La Topographie* de la comtesse del Juncal) il y a de bien jolies pages, il nous introduit chez une grande dame mondaine, tête vide et cœur léger, qui a des caprices bizarres suivis d'oublis plus singuliers encore, mais qui finit par être cruellement punie des uns et des autres, en se voyant forcée d'épouser le vieux général Ramirez.

Si la manière élégante de M. Luis Alfonso nous fait parfois songer à M. O. Feuillet et souvent à M. Catulle Mendès, le sujet de *La Huelga* (*La Grève*), œuvre posthume de Félix de Bona, éveille l'idée du *Germinal* de Zola. Le sujet seulement! Car l'on chercherait vainement d'autres points de ressemblance entre les deux romans. M. Bona, qui est mort l'an dernier, était un économiste très expert dans les questions d'exploitation, de tarifs de chemins de fer, ou de comptabilité publique. Il a été directeur au ministère des finances, député; il eût pu faire un ministre tout comme un autre, mais j'ose dire qu'il n'était pas né pour le métier de nouvelliste. Son roman, d'une aimable naïveté et d'une morale attendrissante, est une contribution à la gloire de l'ingénieur, à laquelle chez nous M. Ohnet a consacré tant de pages. Il appartient aussi au genre instructif. Nous y pouvons apprendre les différentes manières d'extraire la houille du filon carbonifère, les diverses qualités qu'elle présente, les meilleurs procédés pour traiter le minerai de fer, etc., etc. Pedro l'ingénieur y dit leur fait au socialisme, aux grévistes, à l'Internationale, dans des discours d'une longueur cruelle, où il déverse tout ce qu'il a lu dans les économistes depuis Frédéric Bastiat jusqu'à Karl Marx. Il en est récompensé en épousant la fille de son ancien patron, et nous souhaitons qu'il fasse souche d'une foule de petits économistes et ingénieurs,



qui pour la prospérité de l'Espagne, tirent du sol le plus de houille possible, — et n'écrivent point de romans. Tout est bien qui finit bien!

Bien ou mal, il est grand temps de mettre fin nous-même à cette chronique. Et cependant j'ai là, devant moi, quelques romans qui mériteraient d'arrêter encore un moment notre attention, entre autres *La Estatua* (*La Statue*) de M. Urrecha, *Le Duc d'Alcira*, de M. Ramon de Navarrete, sans parler d'une comédie originale (*Las personas decentes*, *Les gens comme il faut*) de M. Enrique Gaspar, avec lequel je suis bien en retard, et de quelques ouvrages d'un ordre différent. Mais je craindrais de lasser la patience des lecteurs de la *Revue* qui m'ont suivi jusqu'ici, et je remets à un prochain numéro la suite de ce rapide et cependant déjà bien long compte-rendu.

E. Mérimée.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ITALIE

SOMMAIRE: 1° Critique, à propos d'une brochure de M. Arthur Graf: *La crise littéraire*. — 2° Littérature amusante: trois romans, *Cecilia Ferriani* et *Morgana*, par A. Boccardi; *Alba*, par J. Cimbali. — 3° Poésie: *Ridolfo*, par C. Randazzo.

Le professeur Graf, un des représentants les plus en vue de l'école critique impressionniste italienne, pour développer la thèse sur la prochaine crise littéraire universelle,[1] a, entre autres choses, affirmé que pour se faire une idée de la condition présente des lettres en général, et non pas de telle ou telle littérature en particulier, on n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur le monde civil. Et pour prouver que l'état actuel des lettres chez tous les peuples civils est représenté par l'anarchie, il constate le fait, qu'il n'y a plus ni modèles ni règles, que l'autorité a perdu tout son prestige et que toute tradition est rompue; que la nouvelle esthétique, négation de l'ancienne ne donne plus de préceptes; que la littérature officielle est morte et que les académies sont enterrées à leur tour; que l'initiative va manquer; que les grands maîtres n'ont pas d'élèves, etc. » On ne saurait contester au jeune professeur de Turin une verve toujours puissante; ce qui a fait, depuis Taine, la fortune des critiques impressionnistes.

Par là même, le tableau qu'il retrace de l'état de lettres contemporaines ne peut que profondément impressionner les lecteurs, pourvu, bien entendu, qu'il y ait des lecteurs qui aiment à lire au bon moment, avec attention, s'arrêtant de temps à autre pour ré-

---

[1] A. GRAF, *La crise littéraire*, discours lu à l'université de Turin.

fléchir sur les paroles de l'auteur. Un lecteur sérieux, en effet, qui ne se laisse pas leurrer par les beautés de la forme, ne saurait ne pas s'apercevoir que l'anarchie littéraire que M. Graf nous dépeint, ne peut, sous certains rapports, se référer à l'Italie; elle ne peut, à aucun titre, se rapporter aux autres pays, pas même à la France; et cela pour les raisons suivantes.

1° L'anarchie littéraire n'existe pas en Angleterre, la nation anti-anarchique par excellence, où tout se codifie et où la littérature a même deux codes: celui du bon sens et celui de la morale; si bien que la littérature anglaise est, entre toutes, celle qui produit le plus, et, par cela même, elle est absolument *conservatrice*. En Angleterre, la poésie et tous les arts sont en honneur; et M. Graf lui-même, dans son discours (pag. 29 et 30), oubliant peut-être que dès le commencement il avait fait allusion à l'anarchie littéraire chez tous les peuples du monde civilisé s'exprime de la sorte: « N'est-il pas étonnant de remarquer que le peuple le plus marchand de l'Europe, le peuple anglais, soit précisément celui chez qui la poésie montre plus de richesse et de variété? » Et il ajoute: « N'oubliez pas que le régime industriel veut dire augmentation illimitée de richesse, et que la richesse favorise le développement et l'épanouissement de tous les arts. » De là à l'anarchie il y a loin! Et nous ajoutons que dans le pays où la richesse matérielle est estimée et prisée plus qu'ailleurs, parce que ses habitants savent la produire mieux qu'ailleurs, la littérature est considérée comme une mission, un sacerdoce, et elle est, par cela même, un registre infaillible de la bonne et forte éducation d'un peuple fort et bon.

2° L'anarchie littéraire ne touche pas les États-Unis d'Amérique, pays très jeune, fort, original, qui n'emprunte rien de personne, parce qu'il trouve tout dans son giron, où le principe suprême de la tolérance, soutien de la liberté, appliqué à toutes les opinions, a depuis longtemps permis que tout penseur, tout écrivain, tout poète, tout artiste fasse à son gré, à la condition, s'il veut être prisé, qu'il fasse bien. C'est là la terre où la liberté règne en maîtresse, et où la licence et l'anarchie sont inconnues. Si, en Amérique, les écrivains ne s'asservissent à aucune clique littéraire, ni à l'autorité d'un poète, ni à celle d'un romancier en vogue; tous, au contraire, ont un culte spécial pour ce véritable maître de toute beauté, le bon sens, et ils ne reconnaissent rien de supérieur à l'intelligence. En Amérique, pas d'art poétique, pas d'esthétique qu'on puisse dire

tombés en désuétude, pour la raison fort simple qu'il n'y en a jamais eu. Il n'y a donc pas là d'anarchie littéraire, parce qu'aucun Aristote n'y a jamais été détrôné.

3° L'anarchie littéraire ne regarde pas l'Allemagne, la terre classique de la philosophie, où la littérature est, au fond, le produit de celle-ci; où l'on est philosophe avant d'être lettré, ou toutes deux les choses en même temps, et où la littérature contemporaine, éminemment nationale, tire son origine et sa règle de la grandeur même de la patrie. Un peuple fort, qui a conscience de sa force, est trop sérieux pour s'amuser avec des vétilleries littéraires qui sont la cause principale des divisions, de l'aveuglement, de l'anarchie parmi les littérateurs; si la littérature se propose des buts supérieurs, ce qui loge fort loin de ce que M. Graf appelle l'*anarchie*. L'anarchie est l'avilissement des intelligences, le défaut de la force, l'abdication de la personnalité d'un peuple, c'est la dissolution qui précède la décadence d'un peuple. L'Allemagne, grâce à Dieu, suit le chemin inverse. Ce qu'elle a conquis par les armes, elle est en train de le conquérir par la pensée. Elle travaille énergiquement à l'affermissement de sa puissance. Sa littérature, loin d'être une confusion, une anarchie, est, au contraire, disciplinée et unifiée dans la grande idée de la nationalité.

4° L'anarchie littéraire ne touche pas la Russie, où toute la littérature révèle l'amour de la patrie; où les romanciers et les poètes les plus remarquables tombent d'accord sur ce point: instruire la Russie, où les riottes mesquines des écoles, qui étouffent la pensée, et engendrent l'anarchie, n'ont jamais pénétré, où la génération des déplacés, déguisés en littérateurs, n'a jamais existé, parce que les lettres en Russie ne représentent pas unec arrière d'oisiveté et de luxe, mais un apostolat sévère et sérieux.

5° L'anarchie littéraire ne regarde pas l'Espagne, nation politiquement déchue, mais où le souvenir de son passé pousse les générations à aimer les anciennes gloires: et ce désir persistant est le principal mérite de ses écrivains. L'Espagne aujourd'hui est dans cette période d'aspiration qui donne à ses littérateurs une haute mission à remplir, qui n'est pas celle de satisfaire des goûts artistiques; mais de faire servir les beautés de l'art au but suprême qui est au fond de tous les cœurs: la reconstitution de la patrie, dans sa politique, dans sa religion, dans ses progrès politiques.

6° L'anarchie ne touche pas la France (quoique de prime

abord on puisse croire le contraire). Chez cette nation fortunée où se sont développées les grandes idées qui ont changé les sorts de de l'univers, il est impossible que les traditions sublimes du passé s'assoupissent, ne fût-ce que pour un moment. Tous les grands esprits en sont épris. C'est pour cela qu'en France la foule des ignares, qui se targue sottement du nom de l'art, ne réussit pas à conquérir les suffrages des âmes éclairées. Les ignares ne trompent qu'eux-mêmes : les esprits supérieurs les regardent et les méprisent.

7° L'anarchie littéraire ne regarde même pas les autres pays, comme la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède etc. lesquels, par leur condition, ne font que subir, — chacun pour son compte, — l'influence d'une des grandes nations auxquelles ils sont le plus proches.

L'anarchie littéraire que M. Graf nous dépeint ne peut donc regarder que l'Italie. Mais qu'on nous permette de déclarer, que cette anarchie chez nous ne touche pas à toute la littérature, qui est assez sérieuse et disciplinée ; elle atteint la littérature *novissima*, à savoir celle où nos jeunes littératures font leurs premières armes, en se proposant pour buts, non pas la grandeur de la patrie, mais l'amusement de l'esprit. Cette littérature ne se base pas sur une profonde idée philosophique, sur une sérieuse éducation scientifique, sur un besoin puissant de l'esprit, sur une aspiration de grandeur civile. « Elle s'inspire, — pour nous servir des mots de M. Graf, — d'une convoitise inassouvissable, d'un désir effréné de nouveauté qui tarit et bouleverse les esprits. » Le manque d'un but sérieux est précisément ce qui fait que cette littérature ne présente qu'un continuel changement d'idées, une succession confuse de situations, un perpétuel mouvement d'ombres qui, aussitôt parues, disparaissent. Il n'y a, pour tout esprit, qu'une passion effrénée de gloriole. Faire beaucoup de bruit pour se faire connaître. Voilà tout.

Maintenant, de ce malheur qui frappe la jeune littérature italienne, il ne faut pas chercher les causes ni dans la démocratie, ni dans la science, ni dans la critique. La démocratie triomphe presque partout aujourd'hui dans le monde civilisé, en exerçant une influence favorable sur les littératures, parce qu'elle les popularise. La science, partout où elle règne, n'apporte que de l'ordre et de la fermeté. Ce qui entraîne et bouleverse la jeune littérature en Italie ce n'est pas la science, mais le défaut d'une large et sérieuse culture scientifique. La science, il est vrai, ana-

lyse, compare, discute; mais ce fait si sérieux et si bienfaisant pourrait-il porter atteinte à toute une littérature? La critique n'est pas non plus la cause de la décadence de la littérature en Italie. La véritable critique est science; et pour qu'elle aboutisse à de remarquables bienfaits, il faut qu'elle soit, non pas le domaine de peu de privilégiés, mais une véritable institution d'éducation intellectuelle pour tous ceux qui manient une plume.

Pour ce qui regarde le *névrosisme* contemporain, si bien touché par le professeur Graf, on ne saurait en nier l'existence. Cependant il serait bon de réfléchir qu'il s'agit d'un *névrosisme* proportionné au genre de vie actuelle. Si notre vie était encore ce qu'elle était il y a un siècle, ce névrosisme serait vraiment un état anormal pathologique, dont on devrait sérieusement se soucier. Mais puisque ce névrosisme est aujourd'hui le partage de tous les peuples civilisés, et puisque chez tous ces peuples il ne produit aucun dérangement pour la bonne marche de leurs littératures, il faut en conclure que il ne peut être considéré comme l'une des causes de décadence de la jeune littérature italienne.

Ce qui explique, au contraire, l'infériorité littéraire de nos jeunes écrivains à l'égard des autres pays, c'est-à-dire ce manque de tout principe solide, qui constitue l'anarchie, c'est que, depuis la reconstitution de l'unité nationale, on n'a rien essayé sous le rapport de l'éducation nationale.

Nos jeunes gens restent étouffés sous une avalanche de règlements scolaires, qui se succèdent sans trêve, les uns aux autres, parce qu'il n'y en a pas un qui soit capable de bien fonctionner. Et aujourd'hui, après trente ans de liberté politique, on poursuit le même système. Les commissions en sont encore à étudier un programme qui donne une assiette définitive à l'enseignement officiel.

En Italie nous avons eu le piteux spectacle d'une incapacité patente de trente ans. L'Italie attend encore son éducateur, celui qui lui donne une législation scolastique raisonnable, capable de faire d'un peuple un gran peuple. Maxime d'Azeglio répète encore de son tombeau que les Italiens sont à faire.

Après ce que nous venons de dire, on s'aperçoit bien que le fait d'une prochaine crise universelle dans la littérature est une chose de plus en plus improbable. Une crise littéraire? Et pourquoi? Avant tout qu'est-ce qu'une crise? C'est le revirement d'une maladie vers la santé; et nous avons vu qu'il n'y a pas même l'ombre d'une maladie littéraire dans le monde civilisé; il y a, au

contraire, un développement, un progrès intellectuel, conquête d'horizons plus vastes, mais nous n'avons pas une maladie.

Pour ce qui touche l'Italie, il est vrai que les conditions de notre jeune littérature se résument dans l'anarchie; mais cette anarchie n'a rien entamé, et elle n'atteindra jamais chez nous les intelligences les plus élevées. Plus qu'une maladie, on pourrait dire l'état d'un organisme souffrant, faute de sérieux éducateurs, de braves hygiénistes de l'intelligence. En tous cas, il ne s'agit pas d'un organisme malade qui attend une crise pour réconquérir la santé perdue. Une crise littéraire, au contraire, suppose tout un bouleversement complet dans l'ordre intellectuel, et il ne saurait s'accomplir sans violence.

Maintenant, il n'y a rien dans l'évolution littéraire italienne qui tende à un pareil conflit. Ce conflit existe, et il ne peut se répéter par deux fois dans le même siècle. Le monde civilisé, en effet, eut sa crise; mais une crise qui n'atteignit seulement pas la littérature. La science, la politique en furent atteintes à leur tour. Cette crise trouva sa raison d'être, il y a un siècle, le jour où l'encyclopédie française célébra l'union de la science et de la démocratie dans la littérature. Cette crise fut suivie d'un grand boleversement politique, d'où la société sortit reconstituée et meilleure. Cette crise, comme toujours, était dans l'ordre des choses naturelles; de sorte qu'elle commença une nouvelle époque: ce fut le triomphe de nouvelles forces dans l'ordre matériel de même que dans l'ordre moral. Les lettres prirent, par cette crise, une nouvelle allure, sans les détours factices de la vieille rhétorique. Ce fut d'alors et non pas d'aujourd'hui qu'Aristote parut dans sa condition de roi détrôné. Et puisque cette crise n'était que mouvement, la littérature prit une marche heureuse. Avancer fut sa condition nouvelle. C'est là la marque du romantisme qui remporta sa victoire sur les classiques; c'est là encore le caractère du naturalisme et du réalisme qui l'emportent aujourd'hui sur les romantiques. Des horizons nouveaux déjà paraissent, qui, faibles et vagues pour le moment, deviendront sous peu tout à fait nets et déterminés. Ce ne sont que des changements successifs, qui découlent de cette première et grande crise des lettres.
...ue soit le nouvel état qui s'apprête pour la littérature, ce ne ... être une crise. Ce sera un nouvel effet de la révolution qui ...la le monde et qui continue et continuera pour longtemps ... à enrichir le monde de ses bienfaits. Tant que les principes ... seront en honneur, tant que la grande idée démocratique

marchera au milieu des peuples civilisés, tant que nous nous acharnerons pour la possession de l'individualité la plus complète, qui est la plus grande expression de la révolution française, aucune crise n'aura raison d'être; nous continuerons à être le produit naturel d'une seule et même cause, qui agit encore sur nos destinées, par le fait que notre marche ascendante n'est pas encore terminée. Lorsque nous aurons dépassé le faîte de cette parabole, lorsque nous nous trouverons sur son déclin, alors seulement on pourra dire qu'une nouvelle crise approche; crise qui, par l'ordre naturel des choses humaines, entraînera la société à de nouvelles idées tout à fait contraires à celles qui forment aujourd'hui son partage. Sera-ce, peut-être, le triomphe du despotisme dans la politique et la restauration d'Aristote dans la philosophie et dans la littérature? On ne saurait le dire.

Pour nous résumer, M. Graf a eu deux torts: celui d'avoir voulu nous parler d'une prochaine crise littéraire, quand tout au plus il s'agit d'un changement d'écoles; et celui d'avoir voulu attribuer à tous les pays du monde civilisé un fait qui regarde exclusivement l'Italie. C'est pour cela même que tout ce qu'il dit de vrai et de beau, en parlant des lettres en général, nous intéresse, nous, de très près, tandis qu'on ne saurait l'attribuer de même aux autres nations cultivées.

*
* *

Il est certain, au moins en Italie, que les meilleurs romans sont précisément ceux qui ne doivent pas leur naissance à une préoccupation d'école. On ne se lasserait jamais de répéter que les écoles n'ont produit ni produiront jamais de chefs-d'œuvre artistiques. Les grands ouvrages remarquables, en effet, nés sous l'empire de n'importe quelle école, levés jusqu'aux nues par les contemporains, comme de véritables chefs-d'œuvre, ont trouvé la génération nouvelle plus rigoureuse. Les *Fiancés*, par exemple, nés du romantisme, sont déjà un ouvrage classique! Cela tient à ce que le cercle d'une école est une chose trop chétive pour les véritables produits de l'art, auxquels il faut un essor de beaucoup supérieur: l'unanimité de tous les temps et de tous les lieux. Au nombre de ces ouvrages, que j'appellerais *privilégiés*, il faut placer *Cecilia Ferriani*, roman de M. Alberto Boccardi. Ce roman peut être considéré comme le représentant d'un genre tout à fait

neuf, au moins chez nous. En effet, il réussit à intéresser et à émouvoir sans que l'auteur ait, pas même une fois, introduit un mauvais sujet parmi ses personnages. Nous voudrions, par cela même, l'appeler le roman des gentilshommes. En attendant, quand on pense que d'un côté le manque de passions vulgaires, déshonnêtes ou malfaisantes, qui contrastent avec les passions sages, honnêtes et sans tache, constitue une sérieuse difficulté pour ce qu'on dit l'*intérêt* dans les romans ; et quand on songe, d'autre part, que M. Boccardi a non seulement vaincu cette difficulté, mais qu'il est même allé beaucoup au delà de ce qu'on pourrait dire un bon succès dans le champ de l'art, personne ne saurait nier que *Cecilia Ferriani* doive être considéré comme l'un des produits littéraire les plus distingués de notre temps.

En attendant, il faut chercher les raisons pour lesquelles M. Boccardi a triomphé d'une entreprise aussi difficile. Certainement l'art, surtout celui du romancier, est d'autant plus beau qu'il est objectif. Qui pourrait nier une telle vérité ? Cependant nul ne saurait nier que toute œuvre d'art distinguée, quelque objective qu'elle soit, est au fond intimement liée aux qualités intimes de l'artiste. S'il est vrai que le style est l'homme, avec beaucoup plus de raison on peut dire qu'une œuvre d'art est le miroir fidèle de l'âme de celui qui l'a produite. Elle porte en elle-même les traces de son auteur. Si ces traces échappent à la grande majorité des lecteurs, elles n'échappent pas au critique, qui à l'aide de ces traces peut pénétrer dans l'âme même de l'artiste. En lisant, par exemple, les poésies de Tennyson et les contes de Poë, le critique ne saurait ne pas deviner le caractère respectif des deux écrivains, grands tous les deux, mais à un point de vue si différent.

Quand un produit de l'art se prête à de pareilles découvertes on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il s'agit d'un véritable travail original.

Cecilia Ferriani est de ce nombre. A ne vouloir écouter que nos impressions personnelles, dans ce récit nous trouvons tout ce qu'il faut pour nous révéler la physionomie morale de son auteur. Nous sommes persuadés que ses uniques maîtres ont été et sont encore un cerveau bien équilibré et un cœur très bien fait. En écrivant ce roman il n'a pas eu d'autre modèle devant lui. Les créatures qu'il nous présente portent toutes indistinctement l'empreinte d'une intelligence et d'un cœur d'élite, qui aime par-dessus tout la compagnie des âmes généreuses. La haute valeur des qualités

morales de l'auteur rehausse la valeur du livre. Fidèles à notre principe, une œuvre d'art nous charme d'autant plus que l'âme de son auteur s'y révèle. Plutôt que la chose en elle-même, plus que le roman, la statue, le tableau, nous aimons le *nescio quid* de spirituel qui se dégage de l'œuvre d'art et qui représente l'âme même de l'artiste. C'est ainsi et pas autrement que nous voyons l'humanité dans l'art. D'après nous, l'œuvre d'art n'est appréciable qu'à ce compte-là. Si elle ne nous disait rien de son auteur, nous n'hésiterions pas à la classer parmi ces colifichets qu'on aime à voir, mais qui ne nous révèlent rien de la machine qui les a produits.

Cecilia Ferriani est un roman vécu. Il conte l'histoire d'une jeune fille qui sacrifie volontiers le plus grand idéal de la vie, l'idéal de l'amour, pour accomplir ce qu'elle croit un devoir. D'aucuns ont placé ce type de jeune fille dans la galerie où figurent *Chérie,* de de Goncourt, *Teresa* et *Lidia* de Neera, *Denza,* de la marquise Colombi. Nous croyons que *Cecilia Ferriani* mérite une place à part, puisqu'elle l'emporte sur toutes ces créations par une rare beauté morale. D'ailleurs, elle se trouve déjà en compagnie de créatures, également exquises, pétries par le même auteur et qui répondent au nom de *Leonilda,* si folâtre et de si bon cœur, de *Barba Tonio,* un excellent homme généreux et sincère, de *Comtesse Marsolin,* une femme du peuple dont l'écusson et les richesses n'ont pu gâter la nature affectueuse, de *Rocco Moliterni* le type d'un brave chef d'usine adoré de ses subalternes. Voilà ce qu'il faut pour former une famille d'amis fidèles au milieu desquels *Cecilia Ferriani* se trouve à son aise.

La simplicité du conte ne nuit pas à son intérêt, parce qu'il se développe naturellement. En ce temps de vie factice, dire qu'il y a dans *Cecilia Ferriani* des scènes qui gagnent le cœur du lecteur, qui émeuvent et arrachent des pleurs, ce serait plus qu'il n'en faudrait pour décrier l'ouvrage. Mais, la vérité avant tout ! Nous avouons sans rougir qu'il nous a été impossible de ne pas pleurer. La scène de la mort de la mère de *Cecilia* et celle où Léonilda revoit *Rocco Moliterni* blessé, sont de celles qui attendriraient le roc.

Morgana est le titre d'un autre roman du même auteur dont la maison Treves vient de publier la deuxième édition. Il précède *Cecilia Ferriani* de quelque année. Sans doute, en *Morgana* aussi M. Boccardi révèle quelques-unes de ses fortes qualités d'artiste, mais — pourquoi ne pas le dire — dans ce roman il n'a pas réussi

à posséder toute la sérénité qui se manifeste dans son dernier récit, encore n'a-t-il pu se défaire d'une certaine empreinte d'*humour* qui ne sied pas à son caractère. L'*humour* doit être une qualité essentielle du caractère même de l'auteur, non pas une qualité empruntée; à ce compte seulement, il peut prendre la forme de l'art. Mais au fond ce ne serait là qu'un défaut minime de *Morgana*. Ce qui constitue, par contre, un sérieux reproche, c'est que le récit laisse beaucoup à désirer, pour ce qui touche à sa texture même. Quelques endroits sont touchés de main de maître; quelques autres au contraire demanderaient un développement proportionné. L'amour de Gerardo pour Mlle Marta Wartbach, qui naît et se déroule vers la fin du récit, nous laisse froids. Si l'on réfléchit que Gerardo ne peut jamais posséder Marta, car celle-ci a promis sa main à un vaillant mécanicien de ses amis, on ne comprend pas assez pourquoi l'auteur n'ait pas donné à cet amour malheureux la première place dans son livre, dont le sujet principal est précisément Gerardo d'autant plus que cet amour, rêvé par Gérard, et qui lui apparaît comme une belle fée Morgana finit par s'évanouir. Les épisodes relatifs au père de Gerardo, le marquis de Guelma, sont trop et trop compliqués et occupent presque les deux tiers du volume, jetant ainsi en arrière-plan les figures qui mériteraient la première place. De ces figures, celle de Gerardo nous paraît mériter quelques réflexions. Sa vie s'écoule sans action, il est un type un peu à la Werther, un peu à la Ortis, un peu à la Manfredo, un peu à la Armando; c'est-à-dire que sa vie est un peu vaporeuse, tandis qu'elle eût pu être quelque chose de mieux, d'autant plus que le plus fort de ses sentiments paraît être celui du devoir. Nous dirons aussi que la conduite de Mariangela, la seconde femme du marquis de Guelma ne trouve pas sa raison d'être; on ne sait vraiment pas pourquoi elle prouve un goût si exagéré à crosser et à avilir son feu mari; peut-être parce que n'avait-il pas un acabit moral fort en vue. Et Mariangela donc? En somme, *Morgana* n'est pas un ouvrage bien conçu. Il manque de proportions, quoiqu'il y ait des traits exquis. C'est un tableau dont les plans manquent de perspective, de sorte que l'œil saisit avec peine tout l'ensemble. Cela dépend p[illegible]e de la hâte qui poussait l'auteur à publier son ouvrage. N[illegible] ne connaissons pas personnellement M. Boccardi, nous nous l[illegible]rons jeune, ce qui nous explique mieux le défaut qui est la c[illegible] de l'infériorité de *Morgana*, qui, probablement, représente s[illegible]r travail.

Les premiers travaux sont généralement les plus faibles. L'expérience vient avec la vie. *Cecilia Ferriani* est là pour nous prouver que cette expérience ne s'est pas fait longtemps attendre. Ce travail restera gravé dans notre esprit comme une des plus agréables sensations ressenties; et *Morgana* n'a qu'à pâlir à côté.

Un autre roman d'un autre jeune écrivain, qui laisse voir les mêmes défauts que *Morgana,* c'est *Alba* de M. Cimbali, jeune homme intelligent, observateur profond, critique élégant et sagace, mais, en attendant, romancier peu expert. Presque tous les défauts qu'on aperçoit en *Morgana,* on les retrouve dans *Alba.* Ce roman a deux sujets principaux au lieu d'un, et M. Cimbali eût mieux fait de l'intituler *Alba et Valerio.* Il est vrai que tout le travail semble avoir l'air d'une autobiographie, mais quand même il le serait, M. Cimbali nous permettra de lui dire que son Valerio nous le comprenons fort peu. Figurez-vous un jeune homme qui soumet tout au besoin tout-puissant de la gloire, pour laquelle il meurt d'envie, et qui, en attendant, ne montre pas de faire ce qu'il faudrait pour conquérir la gloire.

Mais, en admettant même que Valerio cache une célébrité future, comment saurait-on expliquer son égoïsme à l'endroit d'Alba, à qui il nie jusqu'à la consolation d'un baiser, de crainte que ce faible gage ne le liât à tout jamais à elle, en l'éloignant du chemin de la gloire? Aime-t-il ou n'aime-t-il pas Alba? On ne le sait pas au juste. On arrive à la fin du roman, sans en savoir plus long sur le compte de Valerio, qui ne sort jamais de son obscurité; et ses causeries révélatrices avec Alba ne nous éclairent pas du tout sur sa vie et sur son caractère. On ignore s'il aime cette pauvre jeune fille dont l'amour pour lui est si violent. Ce roman, comme le précédent, finit par fatiguer le lecteur; les personnages s'évanouissent sans qu'on sache comment cela se fait. Il est vrai que les lecteurs, à bout de forces, ne demandent mieux que de s'en tenir là, harassés qu'ils sont par la continuelle recherche d'un intérêt qui manque tout à fait.

Ce que nous avons dit à l'égard de M. Boccardi pour *Morgana* nous pourrions le répéter à M. Cimbali. Il s'est trop pressé. Il aurait dû laisser mûrir encore un peu son Valerio; en étudier mieux les ressorts psychologiques. Loin de nous l'idée d'apprendre à M. Cimbali comment il faut s'y prendre, dans la création des caractères. Mais il nous semble que le caractère de Valerio n'a pas réussi dans l'exécution aussi parfait que l'auteur se l'était figuré,



en le remâchant dans ses veilles préparatoires. Tout le roman marche du reste à l'encontre des souhaits de son auteur, qui n'en a pas eu une idée nette et bien déterminée. Il paraît que M. Cimbali ne possède pas encore cette force de perception, par laquelle un écrivain peut d'avance embrasser d'un coup d'œil profond toute la réalité de sa création.

Cependant M. Cimbali est un critique éminent. Mais on se rappelle que M. Sainte-Beuve, dont la gloire comme critique n'est plus à faire, n'a pas atteint dans le roman la même perfection. C'est que l'art et la critique peuvent difficilement se développer au même degré chez le même écrivain. M. Cimbali ne voudra pas s'offenser si nous avons dit franchement notre opinion sur son dernier roman, et si, tout en faisant son éloge comme critique remarquable et profond, nous n'avons pu de même faire celui qui mettrait en lumière chez lui des aptitudes pour le roman qu'il n'a pas. Qu'il s'adonne exclusivement à la critique. Son étude sur *Spedalieri* est une preuve que ce champ-là n'a pas de secret pour lui.

⁂

On vient de publier à Palerme un essai poétique, comme on n'en voyait depuis longtemps en Italie: un essai de poésie éminemment nationale. Nous avouons que le *Ridolfo* de M. Randazzo nous a fait l'effet d'une belle phrase musicale perdue dans le brouhaha d'une symphonie désagréable. Il y a des vers d'une allure noble et majestueuse qui rappellent ceux de Foscolo et de Manzoni. *Ridolfo* n'est pas seulement un chant épique de la lutte que les héros de notre époque nationale ont livrée à la tyrannie, mais il est aussi l'expression véritable de la douleur que toute âme généreuse éprouve en présence du scepticisme écœurant dont fait preuve la génération présente.

Ridolfo est la personnification d'une haute idéalité, qui proteste noblement, comme tous ceux qui ne savent pas se soustraire aux aiguillons de la justice. Il se peut que cette publication n'éveille pas en Italie toute l'attention qu'elle mérite. Mais, entre l'auteur et le monde il y a, depuis longtemps, un accord parfait: le monde ne se soucie pas de l'auteur, et celui-ci le paye largement de retour.

A. Lo Forte-Randi.

(Traduction libre de M. E. Petrelli).

LA VIE EN ITALIE

Les villes d'eaux et les stations de bains de mer, ont été ou plutôt auraient dû être la note principale de ma dernière chronique. Celle-ci va la demander aux Alpes. Les ascensions des hautes montagnes qui couronnent les frontières italiennes ont de tout temps tenté les gens courageux et ont fait à plusieurs reprises beaucoup de victimes. Depuis que le regretté ministre Quintino Sella a fondé le Club Alpin, qui s'est bientôt ramifié dans toutes les provinces d'Italie, même dans celles qui sont les plus loin des Alpes, on peut dire que la manie de fouler aux pieds la neige encore intacte, de traverser les glaciers les plus étendus, et de grimper aux sommets retenus jusqu'à présent inabordables est devenue générale dans les membres de l'*high-life* italienne; les femmes elles-mêmes, sur l'exemple de la reine Marguerite, commencent à entrer courageusement dans cette nouvelle voie qui vient de s'ouvrir à leur activité dévorante.

A peine les chambres clôturent leurs travaux et la famille royale s'éloigne de Rome, la reine prend le chemin de la vallée d'Aoste et fixe sa résidence, pendant plusieurs semaines, à la villa du baron Peccoz qui est à plusieurs centaines de mètres sur le niveau de la mer. De là, où elle tient son quartier général, elle fait des excursions très longues qui souvent dépassent le temps où le soleil éclaire, traverse des glaciers d'un pied ferme, grimpe aux sommets pointus, se repose dans des huttes de montagnards qui souvent ne la connaissent pas, et parle familièrement avec les personnes qu'elle rencontre dans ses longues promenades qui pourraient sans erreur être appelées de petits voyages. Elle demande aux Alpes l'oxygène qui y abonde, et qui manque parfois dans les

salons et dans les théâtres où elle passe la plupart de ses soirées à Rome, et c'est certainement ce qui fait qu'elle n'est jamais souffrante et qu'elle passe d'un dîner à une réception, d'une réception au théâtre, du théâtre au bal et le matin suivant elle est souvent prête à huit heures pour une inauguration ou pour une cérémonie pieuse, sans que la moindre trace de fatigue paraisse sur son front pur et mat.

∴

La plus hardie des alpinistes de la saison a été à ne pas en douter Mlle Irene Pigatti de Vittorio (Frioul). Elle vient de faire l'ascension du mont Civetta, après quelques jours seulement qu'elle venait de faire celle de la Marmolada. La Civetta est haute de 3247 mètres sur le niveau de la mer et cette ascension a été faite en huit heures de marche; après une heure seulement de repos, elle en est descendue en sept heures; après encore cinq heures de marche elle est arrivée à Caprile, seul endroit où elle aurait pu prendre un sérieux repos. Vingt heures de marche presque continuelle sont un exploit assez difficile pour des alpinistes exercés du sexe fort. Pour une demoiselle, qui en outre venait de faire peu de jours auparavant une autre importante ascension, dont elle n'était pas encore assez reposée, l'exploit acquiert les proportions d'un vrai tour de force.

Mlle Pigatti est la première femme qui ait fait l'ascension de la Civetta et elle promet de ne pas s'en tenir là.

Je lui souhaite un mari digne d'elle, au jarret d'acier, qui puisse la suivre dans ses pérégrinations au milieu de la neige; mais si elle ne pourra pas mettre la main sur une trouvaille de ce genre, je lui conseillerais plutôt de ne pas se marier du tout, car son mari, ne pouvant pas se mettre à sa suite sur les hautes crêtes alpines, finirait, le pauvre, par mourir de douleur, en maudissant son impuissance. Une femme qui peut marcher vingt heures de suite, fatiguerait promptement toute surveillance jalouse et je suis d'avis que le plus confiant des maris ne résisterait pas à des absences si prolongées du toit conjugal de la part de sa tendre moitié.

∴

, parmi ces triomphes de l'homme sur l'inclémence des élé-
sur les obstacles que la nature s'est plu à parsemer sur

les routes des hauts faîtes, ainsi que sur la difficulté que présente la marche prolongée dans une atmosphère raréfiée, on est obligé de temps en temps d'enregistrer des sinistres. La nature ne se laisse pas vaincre sans combat, et vaincue elle ne se résigne point et prend quelquefois des revanches sanglantes.

Ses victimes de cette année ont été le comte Henri Scarampi de Villanova et les deux guides Joseph Maquignaz de Valtournanche et Antoine Castagneri de Balme, qui jouissaient tous les deux de la meilleure réputation pour leur courage et leur dévouement. Maquignaz avait gagné le prix Sella, institué par le fondateur du Club Alpin pour récompenser le meilleur guide italien et avait eu l'honneur d'être choisi pour accompagner la reine d'Italie dans son ascension au Breithorn l'année dernière. Castagneri avait parcouru tout entière la chaîne des Alpes Graies; aucun sentier ne lui était inconnu, et il n'y avait aucune pointe qu'il n'eût foulée. Les trois malheureux, liés ensemble comme c'est l'usage, ont peri dans le glacier de Bionassay sur le territoire français. Les cadavres des deux guides viennent d'être retrouvés dans ces derniers jours.

Vers la fin d'août, l'alpiniste Sinigaglia avec les guides Carrel et Gorret tenta l'ascension du Cervin. Surpris par la tempête, ils tombèrent, et Carrel ne se releva plus. Il connaissait bien le Cervin où il avait à plusiers reprises accompagné Tyndall, Whymper et Giordano. Sinigaglia et Gorret tentèrent de transporter son cadavre à la plaine, mais il durent y renoncer, et leur sauvetage, même délivrés de ce poids, ne fut pas des plus faciles.

Vers la même époque un garde-chasse du roi, Caliste Brunier, qui s'amusait à regader avec son binocle les montagnes en face du château de Valsavaranche sur les bords d'un précipice, y tomba en ramassant cet instrument qui lui était glissé des mains par mégarde.

.·.

Mais de même que le dénombrement des morts et des blessés ne dégoûte pas les soldats de la guerre, la mort de ces victimes du courage ou du dévouement n'a pas découragé nos alpinistes. Désireux de graver sur leurs *alpenstocks* le plus grand nombre possible de noms de montagnes, ils organisent à chaque moment de nouvelles excursions, et la saison hyémale que cette année semble vouloir anticiper, ne détient pas leur zèle. Laissant pour le moment de côté les Alpes, qui ne sont plus hospitalières, ils se

dirigent sur les Apennins, et les villes de la Toscane et de l'Ombrie voient toutes les semaines partir de nouvelles caravanes; les dames aussi prennent leur part de ces fêtes, et ce genre de *sport* tend à se généraliser chaque jour davantage. Il ne serait pas tout à fait exact de donner à ces excursions une valeur scientifique, mais comme exercice du corps elles valent tout autant que l'équitation et bien plus que le *lawn-tennis* qui a désormais envahi tous nos jardins, et que je soupçonne beaucoup d'être devenu un simple prétexte à toilette, pour ceux ou pour celles qui ont des formes ou des appâts à faire valoir. Toutefois, et malgré ce défaut je suis d'avis de laisser passer dans nos mœurs cette importation britannique, car nous lui devons de faire peu à peu disparaître de nos salons cette ennuyeuse pose de nos demoiselles qui consistait à se prétendre éternellement souffrantes. C'est beaucoup plus intéressant à mon avis de voir une jeune fille montrer sa bonne santé dans un jeu fatigant que de la voir s'étendre toute la journée sur un fauteuil en feignant une souffrance qu'elle ne ressent pas du tout, ou qui n'est que le résultat de son imagination échauffée et parfois réellement malade. Sous leur robe un peu trop collante, elles promettent à la génération qui nous remplacera de beaux *specimens* de la race humaine, et ce n'est pas malheureux, car la génération qui croît maintenant ne se distingue pas énormément de ce côté-là.

⁂

A ce propos je veux signaler à mes lectrices un livre très utile qu'elles ne liront certainement pas, quoiqu'il ne manque pas d'intérêt. C'est le rapport du directeur général de la statistique sur le mouvement de la population en Italie. Il fournit des données très intéressantes sur les naissances, les mariages et la mort; nous nous arrêterons un moment sur l'article mariage, qui est certainement celui qui a le plus de chance d'intéresser les lectrices. Il paraît que dans l'année 1888 on s'est marié en Italie un peu moins que dans les deux années précédentes. A quoi est dû ce résultat? Serait-ce parce que les mariages faits en 1886 et en 1887 ont mal réussi, et leur exemple a découragé les candidats aux nœuds d'hymen qui se trouvaient à point de convoler? Je refuse absolument de croire pareille chose, car il faudrait admettre que les vertus conjugales sont en décroissance, tandis que c'est justement le con-

traire qui arrive. Les demoiselles qui étudient maintenant beaucoup plus qu'auparavant dans les lycées et dans les universités, connaissent trop la vie des grandes pécheresses de l'ancienneté pour avoir l'envie de les imiter. L'étude approfondie de l'histoire ne peut être qu'une garantie de vertu pour la femme. Cicéron appelle l'histoire *magistra vitæ,* et elle doit enseigner tout autant aux individus qu'aux peuples. Il faut donc chercher autre part la cause de diminution des mariages. C'est, peut-être, parce que le luxe se généralise chaque jour davantage, et la toilette de la femme est devenue trop coûteuse. C'est, peut-être, parce que les hommes sont trop occupés dans la lutte pour la vie, et ces terribles *struggleforlifers* (comme on les appelle maintenant en faisant à la fois un barbarisme et un solécisme) n'ont pas beaucoup de temps à donner au sentiment. C'est, peut-être, parce qu'on craint d'avoir trop d'enfants, et la raison qui ne serait pas juste en France, où les préfets et les économistes font aux femmes la recommandation de générer le plus possible, serait assez juste en Italie où les naissances ont un excédent sur les morts de presque 300,000 personnes par an.

Le livre de M. Bodio nous donne aussi d'autres notices fort intéressantes au sujet du septième sacrement. Le mois dans lequel on se marie le plus, est — qui le croirait ! — celui de février, quoiqu'il soit le plus court de l'année. C'est, peut-être, parce qu'il coïncide avec la fin du carnaval, et dans cette saison tous les folies sont permises. Viennent après les mois de janvier, de décembre et de novembre. Le mois dans lequel on se marie le moins est celui de juillet, viennent après août et mars. La chose s'explique. Pendant la canicule on n'est pas pressé de se mettre une si grosse affaires sur le dos, au contraire les bains froids plus nécessaires et plus fréquents dans la chaude saison éteignent les désirs. Pour ce qui est de mars, la diminution doit dépendre de ce qu'on a fait trop de mariages en février, et il est resté trop peu de gens mariables; il faut attendre jusqu'en novembre, pour laisser aux candidats le temps de mûrir.

La province dans laquelle on se marie le plus sont les Abruzzes, viennent ensuite la Campanie, l'Émilie et la Calabre. Celle où l'on se marie le moins est le Piémont; viennent après la Lombardie et la Vénétie.

Conclusion: les mariages sont en raison inverse de la latitude, car plus on se rapproche de l'équateur plus on se marie. Au con-

traire si on les considère au point de vue de la saison, ils sont en raison directe de la froideur de la température, car on se marie plus en hiver qu'en été. Qui nous donnera la clef de ce mystère! Le climat froid conseille, à ce qu'il paraît, le mariage, la température chaude le déconseille.

⁂

Le huit septembre a eu lieu à Naples la célèbre fête populaire de Piedigrotta. Personne n'ignore qu'entre toutes les fêtes celle de Piedigrotta a la plus terrible influence sur la vie italienne, car c'est à une pareille occasion qu'on enfante les chansons napolitaines qui sont destinées à faire notre supplice pendant toute l'année et dans toutes les 108 villes d'Italie. Bien heureux quand elles ne durent qu'une seule année, car il y a eu des cas de plus longue vie, et de tourment prolongé pour les oreilles du public; exemple la fameuse *funicolì funicolà* qui, enfantée en 1880 lors de l'inauguration du chemin funiculaire du Vésuve, dure encore, et je viens de l'entendre traduite en français à l'*Eldorado* de Paris.

⁂

Le fête de Piedigrotta, comme la plupart des fêtes italiennes, est un héritage du paganisme. On célébrait anciennement dans la grotte de Pozzuoli au commencement de septembre la fête de Vénus Genitrix, et les dames romaines qui étaient stériles y accouraient en pèlerinage pour devenir fécondes. L'histoire raconte même que plusieurs d'entre elles voyaient leurs désirs couronnés grâce à la licence qui régnait dans ces mystères. Maintenant les choses ne passent pas tout à fait de la même façon, car les sergents de ville y ont mis bon ordre et sont en assez grand nombre pour faire bonne garde dans toute la longue grotte. La fécondité a dû passer dans un autre ordre de faits, et elle a trouvé un refuge chez les poètes et les musiciens qui nous gratifient chaque année, à cette occasion, de plusieurs dizaines de chansons populaires, qui à vrai dire sont en général assez jolies, mais ont le défaut de devenir
suite trop populaires, et on nous les sérine à chaque mo-
ans les réunions, aux soirées, aux bals, aux cafés chantants
ne dans les théâtres. La production de l'année courante se
cinquante-trois chansonnettes.
ix de la meilleure chanson se fait par plébiscite; celle

qui plaît le plus est naturellement la plus chantée et reste acquise au répertoire des chanteurs de salon; les autres sont vite oubliées. Ce plébiscite est prononcé séance tenante par le peuple napolitain qui a l'oreille fine et beaucoup de bon goût musical, et s'impose ensuite aux autres villes d'Italie. Il paraît que le verdict populaire s'est prononcé cette année pour une chansonnette assez canaille qui a pour titre: *A stiratrice*, de M. Russo, musique de Siragusa, Fanti et Garzia. Le premier des trois musiciens est l'auteur de *A Verdummara,* qui a eu un grand succès il y a deux ans.

A stiratrice (la blanchisseuse) a eu aussi un prix décerné par un jury improvisé et commence déjà à être chantée dans les cafés concerts. De là, elle passera dans les salons sinon tout à fait dans les réunions de l'*high-life*, du moins dans les petits comités, et pendant douze mois révolus nous serons condamnés à l'entendre quotidiennement; sans compter qu'il peut arriver que les orgues de Barbarie s'en emparent; alors notre supplice n'aura plus de bornes, et je m'attends à devoir l'entendre au commencement du prochain siècle à l'*Eldorado* de Paris, s'il subsistera encore, traduite en français. En attendant, je me prépare à l'entendre chanter, sans la comprendre car elle est en dialecte napolitain, par toutes les demoiselles de ma connaissance, qui n'ont pas la moindre idée de la verdeur de la donnée de cette chansonnette, et qui la répètent candidement comme un chant religieux en langue latine, sans se douter nullement (je me plais à le supposer) du genre canaillerie qui sort de leur petite bouche virginale.

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Le goût des voyages est un goût aristocratique et dépensier. Il est vrai qu'il y a voyages et voyages. On appelle même de ce nom celui qu'on fait, par un beau jour de dimanche, sur l'impériale d'un omnibus dans la banlieue et qui dure, tout au plus, six ou sept heures, tout juste le temps qu'il faut à nos bons bourgeois pour se mettre en goguettes. Que je sache, les voyages de « tour du monde, » que nos héritiers présomptifs pratiquent à leur majorité, ne perdent rien pour cela de leur douteuse utilité. Cependant. jusqu'à présent on ne s'était pas encore accoutumé à une autre espèce de voyages, qu'on pourrait appeler dans l'avenir, pour la bonne gouverne de l'histoire contemporaine: « voyages à l'empereur d'Allemagne » tout comme on dit, en langage de sommelier: « timbale à la maréchale » ou « bombe à la russe. » Ces voyages princiers, tout à fait « fin de siècle » à la différence des autres qui, d'ordinaire, ne préoccupent personne, — sauf le cas où, Dieu ne fasse, quelque accident tragique exceptionnellement lugubre ne les achève d'un coup, — ont ceci de spécial, qu'ils jettent le trouble pendant deux ou trois semaines dans la presse européenne, toujours au guet de tout ce qui arrive d'étrange autour de ce fantôme qui, désormais, tourne à l'épouvantail et à la marotte, et qu'on se plaît à indiquer du nom de: « Maintien de la paix. »

Un beau jour l'empereur Guillaume a l'affectueuse idée de pousser une pointe de quelques milliers de lieues à la ronde, pour aller serrer la main, tour à tour, à tous les souverains de l'Europe.

Il n'a pas encore quitté du pied l'embarcadère de Berlin, que tous les journaux s'en donnent à cœur joie. « Quel est le but du voyage? On ne se dérange pas pour rien, voyons! On ne fait pas tant de chemin pour une simple lubie de politesse outrée! On ne donnerait pas le branle aux jarrets d'un vieux chancelier de l'empire, s'il n'y avait pas à donner un coup de pinceau à la carte de l'Europe. Que sortira-t-il de là? Va-t-on flétrir les Balkans, et enverra-t-on promener ce bon prince Ferdinand qui comprend son rôle de roitelet tant et si bien qu'il fait couper des têtes avec le même bon ton qu'il met à enjoliver la boutonnière de ses suppôts d'un bout de ruban? Ou bien, apprêtera-t-on, en cachette, un nouveau San Stefano au pitoyable croissant? Ou même, — et c'est le bouquet, — va-t-on arracher au léon du Nord la permission de se payer une brossée avec les « pantalons rouges?.... » Ouff! C'est à n'en plus finir, pendant quinze ou vingt jours! On nous débite des pronostics sur tous les tons. Le moindre incident, le hasard le plus banal est saisi avec empressement. Si, pendant l'immanquable revue, le cheval de l'empereur a caracolé sans entrain; si, au cours du dîner de gala, il a, — je parle de l'empereur, — refusé du Château-Lafitte; si, au fumoir ou au jardin, à un moment donné, il a tiré le mouchoir de sa poche; tout cela donne lieu à un commentaire, et on échafaude là-dessus les plus terribles projets d'avenir.

Cela donné, il ne pouvait qu'en être de même pour le récent voyage de l'empereur Guillaume en Russie. Les racontars sont allés leur train rondement, et ils n'ont cessé que lorsqu'on a vu que donner une explication exacte n'est pas la chose la plus facile de ce monde, quand les spectateurs parlent chacun en faveur de ce qu'il désire le plus, et les personnages, eux, parlent, à huis clos et gardent le plus rigoureux secret sur les résultats de leurs discours.

Peut-être, de tous les journaux qui se sont laissé aller, à propos de l'entrevue de Péterhoff, à des présages politiques, celui qui n'a pas éprouvé la même fringale de sorcellerie politique, est le *Journal des Débats*. Il ne pense pas que « le nouveau voyage de l'empereur d'Allemagne doive avoir les conséquences dont quelques imaginations trop vives se sont préoccupées. » Il n'y voit qu'« une marque de courtoisie donnée par Guillaume à Alexandre, et une preuve des bons rapports qui existent heureusement entre l'Allemagne et la Russie, comme entre l'Allemagne et tous les autres pays de l'Europe. » Et la feuille française conclut ainsi: « Il nous paraît infini-

ment probable que la situation générale n'en sera pas plus modifiée cette fois qu'elle ne l'a été précédemment. »

Ce langage parcimonieux contraste singulièrement avec celui d'un article paru dans le *Standard* et qui a fait du bruit. Au fond, l'organe anglais partage cette même conviction que l'entrevue des deux empereurs n'amènera aucun changement dans l'orientation de la politique russe. Cependant il ne va pas jusqu'à exclure, après cela, une possible entente entre la Russie et la France. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* est moins explicite. Il ne voit dans l'entrevue qu'« un témoignage irrécusable du désir de cultiver les relations de confiance et de bon voisinage qui existent entre les deux nations voisines. Et sans avoir la prétention de pénétrer le secret de de ce qui a pu se dire dans ces réunions constantes et familières, nous dirons aujourd'hui, comme il y a huit jours, lors de l'arrivée de l'empereur Guillaume, que c'est là certainement un gage de paix des plus précieux. »

Du reste, que ce soit seulement en vue du maintien de la paix, ou dans l'espoir d'entamer avec le czar des négociations secrètes, toujours est-il que, même aujourd'hui, c'est-à-dire, après tout un mois, nous n'en savons pas plus qu'auparavant sur le véritable résultat de cette visite. La haute distinction, — l'octroi du cordon de Saint-André, — dont le czar a bien voulu honorer le comte de Caprivi, fera comprendre à l'Europe, — d'après le même *Journal de Saint-Pétersbourg*, — que la Russie apprécie les services personnels du nouveau chancelier, qui est appelé à servir les tendances pacifiques de la politique impériale.

Tenons-nous-en là, en attendant que quelque marque caractéristique plus certaine vienne sous peu nous donner la véritable explication de cette affaire.

Pour le moment, l'Allemagne n'a qu'à s'occuper sans délai des nouvelles mesures qu'il faut adopter à l'égard des socialistes; car c'est le 1er octobre que touche à sa fin la loi qui les frappait. Déjà le ministre de l'intérieur a lancé une circulaire prescrivant aux autorités et à la police d'aller « jusqu'au bout » des pouvoirs que leur confère la loi dans la défense de l'ordre. Pendant ce temps, ..ur, qui ne s'abandonne pas, fait appel au loyalisme de ses .., pour surmonter toute difficulté. Il désire que chacun fasse devoir, que chacun, à son poste et à son rang, obéisse au mot .. que chacun s'élève au-dessus des suggestions mauvaises

de l'égoïsme et le souverain se fait fort de remplir sa tâche et de réaliser son programme.

La Bavière vient de perdre en M. de Lutz un de ses hommes politiques les plus marquants. C'est comme ministre des cultes que M. de Lutz a joué un rôle très important en Bavière, depuis 1867. Lors de la proclamation de l'infaillibilité du pape, M. de Lutz se rangea du côté de ceux que ce dogme allait rendre rebelles à l'Église de Rome; et quand le chanoine Doëllinger fut excommunié, M. de Lutz épousa nettement son parti, et dès ce moment, il ne cessa pas de le soutenir contre les catholiques. Pendant la guerre du Kulturkampf, il fut le partisan le plus dévoué de M. de Bismarck. C'est grâce à la collaboration et aux efforts de M. de Lutz, que le grand chancelier put faire voter les lois de mai. On se souvient encore du bruit soulevé par la *lex Lutziana*. Ce n'a été que sur le tard de sa vie que M. de Lutz, qui a conservé le portefeuille des cultes jusqu'à il y a quelques mois, se résigna à faire des concessions à ses adversaires. La position ébranlée de M. de Bismarck concourut, certes, à affaiblir de beaucoup celle qu'il tenait depuis longtemps avec une si haute persistance. Il donna ses démissions au mois de mars dernier. Le bruit a couru peu de temps avant sa mort qu'il s'était réconcilié avec l'Église catholique et qu'il avait fait à Rome sa soumission. La nouvelle a été confirmée par les journaux du Vatican; et il paraît que le Léon XIII considère cet événement comme un des plus beaux fleurons de son pontificat.

Maintenant, je ne vous engage pas à regarder par-dessus les Vosges et le Rhin, si vous souffrez le vertige.

La France, depuis quinze jours, n'est qu'une immense buanderie. M. Mermeix, le député bien connu du VII[e] arrondissement de Paris, en est l'exploiteur, et c'est l'énorme trousseau sale de la « boulange » qu'on y barbote à pleine eau. Il paraît que la célébrité de M. Mermeix était encore à faire. Il la doit maintenant à ses « coulisses » et à ses duels; ou, pour être plus exact, à son duel, car la longue suite qu'on nous promettait s'est arrêtée à ce galant homme de M. de La Bruyère qui, pour expier la prose virulente de *Jacqueline*, — M[me] Séverine, — a attrapé un maître coup d'épée au poignet, au moment où il se dégardait, sur l'ordre d'un des témoins dont la berlue lui a servi de *jettatura !*

Le fait est que le spectacle est on ne peut plus écœurant ! Tout ce qu'il y avait de plus louche dans la conduite de M. Boulanger a été mis au grand jour. Ses entrevues trompeuses avec les pré-

tendants, les coffres-forts qu'il exploitait adroitement, ses menées avec les partis adversaires à la république, ses manigances avec les électeurs enthousiastes de son panache, tout, tout y passe, dans cette publication posthume, où tout semble coulé pour le scandale et pour l'ignominie. Naturellement, le scandale ne va pas sans le tapage; et on en a même trop, de tapage, quand le scandale touche de très près des personnalités en vue qui jouent un rôle prépondérant dans la politique. Les journaux de tous les partis n'ont pas suffisamment d'encre pour dégobiller tout le bagage d'insultes qui leur pèse sur le cœur. Des explications, à jet continu, sortant de tous les partis, cherchent à justifier des procédés injustifiables; et, ne pouvant pas y réussir, on se rattrape sur les avanies. Le faubourg Saint-Germain lâche son paquet à la Villette qui paye de retour.

En attendant, on parle de démissions en bloc de tous les députés élus sous l'influence du programme de M. Boulanger. Déjà, dans une réunion au café Riche, ces messieurs ont blâmé la publication de M. Mermeix. Diable! Il ne faut pas parler de corde dans la maison du pendu! Il paraît que dans toutes les bagarres boulangistes un véhicule doive toujours jouer un rôle bienfaisant. Vous souvenez-vous de la locomotive à qui M. Boulanger dut sa fortune? Eh bien, c'est à un.... *omnibus* Madeleine-Bastille que M. Mermeix doit si le socialiste Soudey ne lui a pas fait son affaire! On serait tenté de savoir ce que M. Boulanger pense de toute cette sale besogne qu'on fait autour de son nom. Il n'a pas lâché pied, et l'exil et la défaite n'ont pas rabattu son caquet. Il a même adressé une lettre à un de ses « vieux » où il s'en donne à cœur joie à l'égard des « traîtres qui n'avaient pas autrefois assez de salive pour lécher ses bottes. » Le général, paraît-il, a oublié le style du premier consul et emprunte désormais ses images aux décrotteurs!

Le remue-ménage est au comble et il faut souhaiter que toute cette turpitude finisse. Elle ne manque pas d'être féconde en enseignements. Elle prouve une fois de plus combien il est facile, lorsque les partis, au lieu de songer au bien-être général, ne pensent qu'à s'entr'égorger, de livrer le pays mécontent et découragé au premier aventurier venu qui en saisit les secrètes aspirations, et s'en sert au profit de son orgueil. La France vient d'échapper à un grand danger. Son génie a triomphé encore une fois des menées d'une ignoble dictature. Maintenant, il faut songer à ce que ce danger ne se reproduise; et, certes, il ne saurait se reproduire, si une législ-

lation tranquille et féconde, uniquement soucieuse des véritables intérêts de la nation, s'adonnait avec empressement à obtenir cette amélioration économique, à laquelle l'avenir de la nation est étroitement lié.

La France, ainsi que le faisait remarquer M. Weiss dans un récent article dans le *Journal des Débats*, a beaucoup fait pendant ces vingt dernières années. Sa situation sous tous les rapports, n'a rien à envier aux temps où un roi ou un empereur en régissaient les destinées. Il faut garder cette position acquise avec tant d'efforts et de sacrifices, et ne pas chercher, par tous les moyens, à l'ébranler et à la détruire.

Si maintenant nous passons les Alpes et nous descendons dans les plaines verdoyantes de l'Italie, le contraste est saisissant. Calme plat ! Ni l'incident, — si on peut l'appeler ainsi, — de la Spezia où, au dernier moment, le roi Humbert a fait savoir qu'il serait représenté, aux fêtes du lancement de la *Sardaigne*, par un des membres de sa famille ; ni la visite des officiers de la *Minerva* au pontife ; ni la dissolution des cercles irrédentistes, n'ont valu à donner un peu de mouvement au tableau. M. Damiani a prononcé un discours politique à Trapani, auquel on n'a attribué aucun prix politique retentissant ; un autre en a prononcé, à Udine, M. Doda, qui a eu pour conséquence une levée de boucliers contre sa politique financière. On attend celui que M. Crispi va prononcer à Florence, qui laissera peut-être entrevoir ce qu'il y a de vrai dans les bruits de dissolution de la Chambre, qu'on répand depuis quelques semaines dans les journaux.

On avait parlé d'un différend surgi entre le cabinet de Rome et celui de Londres, à propos du mouvement irrédentiste à Malte selon les uns ; et d'après les autres, pour des contestations de territoires en Afrique. Les officieux n'ont pas tardé à démentir ces racontars. Le cabinet de Londres a déjà pas mal d'ennuis, à cause de la situation économique en Irlande, du mouvement des ouvriers des Trades-Union et du traité avec le Portugal, où un courant d'opposition assez remarquable vient de se manifester, pour s'en procurer d'autres avec une nation qui n'est pas disposée à lui faire le moindre ombrage.

Les dernières élections en Bulgarie semblent même arriver à point nommé pour donner à la situation générale de l'Europe une tranquillité complète. Le gouvernement a partout triomphé ; et M. Stambouloff est sorti de la lutte plus fort que jamais. Encore

un peu de tact et de sérieux, et peut-être la question bulgare cessera-t-elle aussi de soulever des doutes pour le maintien de la paix. Cet état de choses, on peut l'atteindre, — que le prince Ferdinand ne l'oublie pas, — sans envoyer des ennemis politiques au bourreau. Certes, le roitelet des Balkans a bon cœur ; mais... la pente est glissante !

E. PETRELLI.

BULLETIN DES LIVRES

Eugène Müntz: *Histoire de l'art pendant la Renaissance.* (Hachette et Cie, Paris, 1890). — L'histoire de l'art pendant la Renaissance n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucun travail d'ensemble, véritable œuvre de méthode et de science. L'idée d'entreprendre pour cette époque glorieuse une étude qui serait à la Renaissance ce que sont à l'antiquité les beaux travaux de MM. Perrot et Chipiez, ne pouvait, comme l'a prouvé le succès du premier volume de cette publication, que rencontrer l'accueil le plus favorable.

L'auteur s'est proposé de retracer l'histoire de l'art dans les différentes contrées de l'Europe, depuis l'ère des précurseurs jusqu'aux dernières manifestations de la Renaissance, jusqu'à la fin de ce mouvement resté incomparable, dont le nom signifie affranchissement de la pensée et poursuite du beau. Dans le cadre de cet ouvrage il a fait entrer le tableau de la vie intellectuelle, politique et religieuse de chaque pays, aussi bien que le récit des progrès et la décadence de chacune des formes de l'art Des détails de mœurs ou des anecdotes sont venus à tout instant mettre en relief l'idée poursuivie par les maîtres de la Renaissance. Le travail, quoique s'adressant avant tout aux gens du monde, aux amateurs, aux artistes, a néanmoins été tenu avec le plus grand soin au courant de toutes les découvertes de l'érudition.

Un des côtés nouveaux de cette publication a été la place réservée aux industries d'art, au mobilier, au costume. C'est la première fois que paraît un ouvrage embrassant l'histoire des arts pendant la Renaissance dans leur infinie variété, sous leurs faces les plus brillantes comme sous leurs faces les plus humbles, depuis l'architecture, la sculpture et la peinture jusqu'à la verrerie, la ferronnerie, la broderie. Ainsi seulement pouvait-on espérer offrir une peinture vivante de la belle civilisation du quinzième et du seizième siècle.

L'*Histoire de l'art pendant la Renaissance* formera cinq volumes

grand in-8° de 800 à 900 pages, offrant une réunion de plus de 3,000 gravures et distribués de telle façon que chacun d'eux constituera un ensemble complet.

Chacun de ces volumes contiendra plus de 500 illustrations gravées sur bois, ou obtenues par les procédés directs. Il renfermera de très nombreuses planches détachées. Les unes, en chromotypographie, donneront les plus remarquables spécimens de fresques, de sculptures peintes, de tapisseries, ou de miniatures; d'autres, tirées en phototypie, reproduiront les dessins de maîtres, marquant non seulement les colorations des papiers, des crayons ou des encres, mais aussi les teintes dont ils sont rehaussés. Enfin, un grand nombre de planches gravées en taille-douce, quelques-unes tirées en plusieurs couleurs, rendront, grâce à la pureté de trait et à la finesse de ton de la gravure en creux, l'aspect même des originaux.

Le tome Ier de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance,* qui est en vente, traite, dans les six livres qui le composent, des *Primitifs en Italie.*

Le livre premier retrace le rôle des mécènes et montre le groupement régional des écoles.

Les éléments constitutifs de la première Renaissance sont analysés dans le livre second, ainsi que la part de la tradition, du naturalisme et des diverses méthodes d'enseignement.

L'histoire de l'architecture de Brunellesco à Bramante, de la sculpture de Donatello à Verrocchio, et de la peinture depuis Masaccio jusqu'à Mantegna, est développée dans les trois livres suivants; puis viennent la gravure, les arts décoratifs, l'art du médailleur, l'orfèvrerie, la glyptique, la miniature, l'émail, la céramique, la verrerie, la peinture en matières textiles, dont l'étude forme l'objet de la dernière partie du volume.

En exaltant l'art de ces précurseurs si longtemps méconnus (ce n'est que de nos jours que les Donatello, les Mino, les Fra Angelico, les Mantegna, les Botticelli, ont été vengés de l'injustice de l'ancienne critique académique) l'auteur a surtout entendu célébrer les conquêtes d'une époque où la sincérité de l'observation et l'intimité charmante du sentiment s'allient à la pureté infinie des formes révélées par l'antiquité, et il a en même temps entendu glorifier cet âge dont les artistes ont retrouvé tour à tour le secret de traiter un sujet avec cette liberté sans limite qu'a revendiquée l'esthétique moderne.

Le tome II, qui a pour titre l'*Age d'Or,* paraît par livraisons; il est consacré à la période la plus brillante de l'art italien, qui s'ouvre vers 1470 avec l'apparition de Laurent le Magnifique, de Bramante et de Léonard de Vinci, et qui se termine vers 1520 à la mort de Raphaël et de Léon X. Il retrace l'histoire de cette belle et radieuse époque où partout éclatent la joie de vivre et le désir de consacrer la vie aux plus hautes jouissances intellectuelles.

Avant d'étudier les vicissitudes de l'art italien pendant cette ère glorieuse entre toutes, l'auteur a dû, en historien impartial, jeter un coup d'œil sur les conditions politiques, religieuses, morales et sociales de l'Italie durant la même époque, époque assombrie par le triomphe de la politique à laquelle Machiavel a associé son nom, par

des complots sans cesse renaissants, par le relâchement des mœurs, de passions portées à leur paroxysme.

Par quelle mystérieuse loi historique une époque si infortunée correspond-elle au plus magnifique épanouissement de la littérature, de la science, de l'art, à ce que l'on est convenu d'appeler le siècle de Léon X, et à ce que l'auteur, en se bornant à une période plus limitée, appelle l'*Age d'Or?* Ce sont là des problèmes dont la solution, il est facile de le prévoir, pour l'art du moins, ne saurait que consoler et rasséréner : le rôle des artistes ne consiste-t-il pas précisément à transporter les contemporains au-dessus des tristesses du jour, à leur offrir un idéal qui serve à renouveler chez les nations vieillies le culte de tout ce qui relève et ennoblit! Tâche enviable entre toutes, dont jamais maîtres ne se sont acquittés avec plus d'éclat que ces grands penseurs et ces grands moralistes, en tête desquels brillent Raphaël et Michel-Ange.

Aucun des ouvrages publiés cette année, écrit M. André Michel dans les *Débats,* ne permet mieux que le livre de M. Eugène Müntz de mesurer les progrès dont nous parlions tout à l'heure. Sauf quelques exceptions, toutes les gravures (reproductions de dessins, médailles, sculptures, monuments, fresques et portraits) y procèdent de la photographie, et les résultats obtenus sont excellents. L'illustration d'aucun livre d'art jusqu'à ce jour n'a présenté un pareil nombre de documents irrécusables, et par suite n'a offert au contrôle et à l'étude du lecteur de pareilles facilités. Je ne veux insister aujourd'hui que sur ce mérite spécial de ce grand ouvrage, qui soulève d'ailleurs tant de questions, remue tant d'idées et nous fait revivre dans la société et au milieu des œuvres du radieux quattrocento. Mais l'étude approfondie qu'il mérite trouvera mieux sa place dans des semaines moins affairées. Tout ce que j'en veux dire aujourd'hui, c'est qu'en ouvrant ce gros volume, le premier d'une série de cinq in-quartos, — en pensant à tant d'autres ouvrages dus à la plume de M. Müntz, à tout ce que celui-ci suppose de recherches et d'efforts, on ne saurait trop admirer la puissance de travail de cet infatigable travailleur, ni le remercier assez d'avoir eu le courage, après tant de monographies et dans un temps qui semble condamné aux mémoires, contributions, publications de textes plus ou moins inédits et à l'époussetage à perpétuité des documents d'archives, — d'aborder de front ce grand et glorieux labeur d'une histoire générale de l'art de la Renaissance. Nul n'y était mieux préparé, ni plus digne de l'entreprendre.

M. Mathias Morhardt : *Hénor.* (Un vol. Librairie académique, Perrin et Cie, Paris, 1890). — Il me plaît de vous présenter aujourd'hui, l'œuvre philosophique et symbolique de M. Mathias Morhardt parce qu'à l'inverse des volumes de vers dont on ne peut que dire *c'est très bien,* ce poème soulève quelques intéressantes questions d'esthétique et de philosophie. Je regrette seulement que le manque de place m'interdise toute discussion.

M. Morhardt se rattache résolument à cette école symbolique dont M. Morice a exposé ou a cru expo-

ser les théories et qui a fait jadis quelque bruit. C'est dire que son vers extêmement libre de facture néglige les procédés de l'ancienne rhétorique. On ne décrit plus, on suggère et l'on s'efforcera, dans une langue dépourvue de clichés, de rendre les sensations les plus ténues, les sentiments les plus fugaces, comme les héroïsmes les plus grandioses avec des décors d'une architecture de rêve De là, on le devine, une certaine obscurité. J'avoue même que pour ma part, et quelque application que j'y aie mise la plupart des pages de ce livre me sont restées d'humiliantes énigmes. Je ne suis certain d'avoir compris que le quatrième et le cinquième acte. Était-ce affaire d'habitude? Était-ce que la langue de M. Morhardt y soit moins « spéciale » — je ne sais. Car cette poésie se distingue de la poésie parnassienne en ce qu'indépendamment du sens *exact* elle a un sens *symbolique*.

Ainsi cet *argument* du premier acte qui faisait rêver M. Sabatier:

Et trois graves oiseaux mystiques,
Aux ailes d'or vert phosphorique,
Rayant de cercles théurgiques
L'intense opacité du ciel;
Troupe augurale illuminée
Qui confirmait sa destinée
A l'âme immense couronnée
Du triple feu providentiel,

signifierait — je tiens l'explication de M. Morhardt: Trois oiseaux volant en cercle symbolisent une couronne; d'où, la destinée d'Hénor serait une destinée royale, c'est-à-dire une destinée glorieuse et suprêmement remarquable.

Ainsi encore, ce poème dont je ne peux songer à donner l'analyse prouve et symbolise ces deux thèses philosophiques: d'un côté, la femme est un être qui nous est et nous reste étranger, elle est notre plus irréconciliable ennemi, même dans l'amour et surtout dans l'amour, dirait M. Morhardt. (C'est la théorie bien connue d'Alexandre Dumas fils et d'autres) — d'autre part, le rêve étant supérieur à la réalité il est dans l'ordre des choses belles et désirables, que la réalité lui soit sacrifiée. (C'est l'idée de l'*Axel* de Villiers de l'Isle d'Adam, idée qu'a peut-être définitivement discutée Gœthe dans le *Deuxième Faust*). C'est d'après ces théories, et non pour les mettre en scène, mais pour les symboliser, je le répète, que M. Morhardt a écrit la lointaine aventure de cet Hénor poursuivi du désir d'aimer et du désir de connaître, s'éprenant d'une femme qui est la femme et découvrant qu'il ne l'aime du grand amour — que morte. L'action se passe au bord des mers éternelles en des palais de songe où passent des paysages irréels, parés de fleurs de rêve.

Par ce qui précède on devine combien profond et inabordable est en somme, ce poème. Je le constate avec tristesse, car à côté de combien, de combien de pages qui me semblent improvisées, écrites comme dit M. Morice « au paresseux clair de lune, » où les images sont d'une très désagréable incohérence, il y en a d'autres, d'un charme à ne pas les oublier de longtemps. M. Morhardt à la grâce, la grâce simple des primitifs; les mots de *lys*, de *fleur*, de *rêve* reviennent sans cesse sous sa plume. Il a aussi la poésie pure, non celle qui s'apprend, mais celle du cœur, celle de l'âme, — la vraie poésie.

M. Sabatier disait qu'il lui rappelait Lamartine. Qu'il me soit permis de le répéter et qu'il me soit permis de citer aussi quelques vers très simples, très beaux. Oh! comme

je voudrais qu'il n'y en eût pas d'autres dans *Hénor!*

Et maintenant voici: je rêve que vous êtes
Celle que j'attendais venir je ne sais d'où.
Vous murmurez pour moi des mots d'amour très doux.
C'est le soir! L'âme est bonne! Et tout ce que vous faites
Est merveilleusement ce que désire un peu
Mon cœur! — O Liliane! O nom que sait si bien
La voix de ma mémoire! Adorable lien
Qui m'attache à ce seul espoir, à ce seul vœu
De savoir un cœur qui soit l'écho de mon cœur,
Tu reviens, par ce soir levant, me consoler
De cette solitude où je suis exilé!
Tu reviens, traversant le sommeil de langueur
Où va s'évanouir le mal des jours présents.

ERNEST TISSOT.

Mme Carette: *Les mémoires de Mme de Staal-Delaunay.* (Paul Ollendorff, Paris 1890). — Le grand succès du premier volume de la *Collection pour les jeunes filles* qu'a entreprise Mme CARETTE, l'a engagée à publier, dès maintenant, le second volume de la série: *Les mémoires de Mme de Staal-Delaunay.* Ce second ouvrage, aussi curieux, d'une lecture aussi attachante que les *Mémoires de Mlle de Montpensier*, auront un égal retentissement. La personnalité de Mme Carette est un gage de plus auprès de toutes les mères de famille qui savent enfin quels livres donner à leurs filles.

La Revue universelle illustrée: *Sommaire du 1er septembre 1890:*
F. de Lamarque, Les bottines - Marc Legrand, Désir de statuaire - Antony Valabrègue, Chez les Flamands de France - Julien Tiersot, Berlioz en 1890 - Ch. Germain, Normand contre Anglais - Jacques de Garches, Beauté - Henri le Verdier, L'amour d'un humble - Pierre, Paul et Jean, Propos de théâtre - François Dekeyser, Deux mois de vacances - H. Mereu, Bononia docet - Charles Matta, Le mois.
MUSIQUE: Albert Roche, Crépuscule, poésie de François Coppée.
28 gravures, 27 frises, culs-de-lampe et encadrements.

La Revue Félibréenne: Publication mensuelle franco-provençale. Directeur: PAUL MARIÉTON. (Bureaux: 9, rue Richepanse, Paris).

Sommaire des numéros 4, 5, 6 et 7 (tome V):

*** Les fêtes provençales de Florence. (Centenaire de Béatrix) - Comte de Gubernatis: Allocution aux délégués du Félibridge de France - Paul Mariéton: Discours sur l'influence sociale du Félibridge - Augusto Conti: L'Italie et la France, discours aux Félibres - Louis Astruc: I tres coulour italiano (avec (trad.) - Maurice Raimbault: A mademoiselle Holmès, sonnet provençal (avec trad.) - Thérèse Roumanille, J. Roumanille, W. B.-Wyse, Félix Gras, Dom Xavier de Fourvières, F. de Baroncelli, Charles Boy, Alexis Mouzin, Louis Ripert, J. Vernay, E. de Mougins-Roquefort, etc.: A Béatrix, poésies provençales (avec trad.) - Eugène Lintilhac: Les Troubadours, étude d'histoire littéraire - William Bonaparte Wyse: Pensado d'uno niue d'Estieu, poésie provençale (trad. en vers par L. Cazaubon) - A. Ferrand: La cansoun dou Roussinou, poésie bazadaise (avec trad.) - Antonin Brun: Le singe qui montre la lanterne magique, imit. prov. de Florian - *** Les fêtes félibréennes de Montpellier (24, 25, 26 mai, compte-rendu, avec la liste des lauréats et les discours - F. Mistral: Allocutions à l'école d'agriculture et à la Sainte-Estelle - Henri de Bornier: Ode à la ville de Montpellier - Mgr de Cabrières: Discours sur Jacques le Conquérant - E. Lavisse: La Méditerranée, allocution aux étudiants - F. Mistral: La reino Jano, acte 1er, scène 1re (avec trad.) - A. de Gagnand: Le sonnet du bon Larron, sounet culi dins uno badassiero (avec trad.) - Giuseppe Spera: Sonetto, traduit d'A. Gagnaud - Louis Astruc: L'espandimen dou Félibrige à Marsiliou, discours provençal (avec trad.) - Michel Bréal: Les dialectes et la langue française, discours prononcé à Sceaux - *** *Chronique:* Le banquet des Félibres de la Mer - Félix Pyat et le provençalisme - Bonaparte-Wyse à Montpellier - L'invention de l'imprimerie à Avignon (1444) - Le centenaire de la réunion du Comtat-Venaissin à la France -

La fête des félibres de Paris à Sceaux - *L'Acampado* des tambourinaires, à Saint-Nazaire du Var - Un poète patriote: Mickiewicz (discours de M. Renan) - Félibrée en Bartelasse - *L'Escolo de Jansemin* - La *Bibliothèque provençale illustrée*: l'abbé Favre; Louis Roumieux jugé par Roumanille, etc.

L'Art (Librairie de l'*Art*, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 630 (15 août 1890):

Texte. — Salon de 1890: Introduction (suite), par Paul Leroi - Notre bibliothèque, par F. Lhomme - Les armes européennes anciennes à l'Exposition universelle de 1889 (fin), par Jules Mannheim - La gravure et la lithographie au salon de 1890 et à l'exposition du Champ-de-Mars, par Paul Leroi.

Gravures hors texte. — Portrait de Verdi - Eau-forte de Paul Lafond, d'après Boldini. A placer en regard de la page 62 - Croquis préparatoire de Gaston La Touche, pour son tableau: Un jour de fête, exposé au Champ-de-Mars. A placer en regard de la page 40.

Gravures dans le texte. — Baldomero Galofre, dessin de Nicola Sanesi - Études, par Baldomero Galofre - La culotte déchirée, de José-Julio de Souza-Pinto, d'après son tableau de l'Exposition universelle de 1889 - Études de Reusses, de Lucien Laurent-Gsell, pour son tableau: La vaccination de la rage (Exposition universelle de 1889); - Wilhelm Leibl - Portrait, dessin de Wilhelm Leibl - Vues de l'abbaye de Chelles, prises du côté du nord et du côté du sud (1688) - La petite ville et antique abbaye de Chelles (seizième siècle) - Vue de l'église de Saint-André, à Chelles. (Gravures extraites de: Histoire de l'abbaye Royale de Notre-Dame de Chelles).

[Som]maire du n. 631 (1er septem[br]e 1890):

[T]exte. — Les dessins de Rembrandt (fin), par Émile Michel - Peter Flœtner, par Émile Molinier - Notre bibliothèque, par Paul Leroi - La gravure et la lithographie au salon de 1890 et à l'exposition du Champ-de-Mars (suite), par Paul Leroi.

Gravures hors texte. — Le *Journal des Débats*, eau-forte, par Félix Jasinski, d'après le tableau de Jean Béraud - Un coin de l'atelier de M. Jules Dalou, dessin d'Alphonse Gaudefroy.

Gravures dans le texte. - La bénédiction de Jacob, fac-similé d'un dessin de Rembrandt, appartenant au musée de Stockholm - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt, reproduit dans le recueil: Original Drawing by Rembrandt van Rijn - L'adoration des bergers, reproduit dans le recueil: Original Drawing by Rembrandt van Rijn - Le Christ descendu de la croix, fac-similé d'un dessin de Rembrandt, appartenant au musée de Stockholm - L'ange apparaissant à Joseph, reproduit dans le recueil: Original Drawing by Rembrandt van Rijn - L'ange annonçant à Manné la naissance de Samson, reproduit dans le recueil: Original Drawing by Rembrandt van Rijn - Figure extraite du songe de Polyphile - Modèles de vases à boire, gravés par Peter Hœtner - Lansquenets par Peter Hœtner - Le musée du Havre et l'entrée de la rue de Paris, vus de l'avant-fort. (Gravure extraite de: Vingt jours du Havre à Cherbourg, Rouen, Basse-Seine, Côtes normandes, par Constant de Tours) - Les marchands de journaux aux stations d'omnibus - Le dôme de la Salpêtrière et l'allée de l'Eglise. (Gravures extraites de : Vingt jours à Paris en 1890 par Constant de Tours) - Cathédrale de Rouen - Tombeau des cardinaux d'Amboise - La cathédrale de Bayeux. (Gravures extraites de: Vingt jours du Havre à Cherbourg, Rouen, Basse-Seine, Côtes normandes, par Constant de Tours).

[Le]s *Directeurs:*
[.] Fantoni.
[.] Melegari

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE.*

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE

INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME — IIme LIVRAISON

15 Octobre 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME
LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51
PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

LES PARQUETS DE FRANCE[1]

(*Suite et fin*).

De l'aliénation mentale au magnétisme, il n'y a trop souvent qu'un pas. Aussi pouvons-nous passer sans transition au discours prononcé à la cour d'appel d'Agen par M. Grellet de Fleurelle, substitut du procureur général: *Magnétisme et répression.*

Ce n'est pas dans le milieu judiciaire qu'on peut s'attendre à trouver créance ni foi à tout ce qui a pour base la négation de la volonté, de la liberté et par suite de la responsabilité, ni étonnement des effets possibles de l'exploitation de la crédulité, de la faiblesse intellectuelle et physique de l'homme. On ne rencontre ni l'un ni l'autre dans le discours de M. de Fleurelle. Anecdotique dans toute la première partie où il résume, fort agréablement du reste, ce qui s'est dit, depuis quelques années au sujet de l'hypnotisme, cette appellation moderne du magnétisme, il devient fort intéressant dans la seconde qui est absolument pratique. Je le laisse parler:

« Vous avez certainement constaté, comme moi, qu'il est impossible de pénétrer dans une fête publique sans se heurter à plusieurs baraques de somnambules, de descendre dans une grande ville sans trouver les murs occupés par des affiches chromolithographiées représentant les expériences de quelque célébrité magnétique. S'il n'y avait dommage que pour la bourse des imprudents qui vont leur demander la connaissance de l'avenir et le portrait de la personne aimée, l'article 405 du code pénal suffirait pour nous défen-

[1] Voir la livraison du 15 septembre,

dre, quand le ridicule n'aurait pas pris les devants, mais c'est que le mal est plus grand: tous ces somnambules, ces magnétiseurs jettent la perturbation dans des organismes maladifs, demeurés à peu près corrects et que cette influence précipite définitivement et sans retour dans des maladies nerveuses sans remède: le baquet de Mesmer si bien caractérisé dans une comédie de 1784:

— « Madame, combien y a-t-il de temps que vous suivez ce traitement?

— « Deux ans.

— « Et vous en trouvez-vous mieux?

— « Beaucoup mieux, madame, je n'avais qu'une crise par semaine, actuellement j'en ai deux par jour », le baquet de Mesmer a névrosé toute la fin du XVIIIe siècle et déséquilibré bien des cerveaux: le rapport de Bailly le constate en ces termes: « Le spectacle de ces crises est également dangereux à cause de cette imitation dont la nature semble nous avoir fait une loi. . . . . »

« Aujourd'hui la situation n'a pas changé: le danger est même plus grand: le goût du merveilleux inhérent à notre nature a jeté dans les bras des fabricants de magnétisme et de spiritisme répartis, à Paris seulement, en cinq cents cabinets de consultations soutenus par vingt journaux spéciaux, 40,000 affiliés, et un nombre plus que décuple d'adhérents, une population qui a droit à la protection de la loi. Les voyageurs de ce commerce malfaisant rayonnent en province et vont névroser les masses par des représentations théâtrales après lesquelles se montrent de véritables épidemies d'hystérie que les médecins ont toutes les peines du monde à conjurer. C'est à la suite d'accidents de cette nature révolutionnant plusieurs provinces que l'Autriche et la Suisse ont interdit en 1880 les représentations de Hansen, et l'Italie en 1886 les séances de Dhondt, dit Donato: plus prudents et mieux guidés par des corps savants moins exclusifs, la Suède, la Prusse et le Danemarck en 1817, la Russie en 1825 par un ukase de l'empereur Alexandre, avaient règlementé le magnétisme de manière à réduire ses dangers au minimum; chez nous le cri d'alarme a été courageusement jeté par de nombreux médecins, notamment par MM. Morand et Gilles de la Tourette: il doit être entendu: non qu'il y ait lieu de demander au pouvoir législatif de nouvelles dispositions répressives; en cette matière comme en beaucoup d'autres, il suffirait que l'autorité d'abord, le pouvoir judiciaire ensuite, voulussent bien appliquer rigoureusement les lois existantes; qu'on at-

teigne les délinquants par les articles 35 et 36 de la loi de ventôse an XI, sur l'exercice illégal de la médecine, avec faculté d'emprisonnement en cas de récidive inévitable; par les articles 479 § 7 et 485 § 4 du code pénal sur l'explication des songes et la prédiction de l'avenir; par l'article 405 dans tous les cas; qu'on les frappe d'énormes dommages-intérêts en cas d'accidents, sans préjudice des articles 319 et 320 s'il y a blessure ou homicide par imprudence; qu'on interdise les sociétés aussi nombreuses que non autorisées qui s'étalent librement à Paris, à l'aide des articles 291 et 294 du code pénal et de la loi du 10 avril 1834, appliquée tout récemment encore à des associations de plus de vingt personnes; qu'enfin l'autorité, renouvelant une tradition abandonnée malheureusement depuis 1860, refuse formellement les autorisations de représentations publiques d'hypnotisme, comme on a eu le courage de le faire dans plusieurs villes à des époques récentes, notamment à Poitiers et à Bordeaux; et cette lèpre que nos voisins s'apprêtent à rejeter sur nous, cessera de mettre en danger par une innervation avilissante les forces vives dont notre pays a tant besoin. »

*
* *

Au début de son discours, M. Grellet de Fleurelle, proclamant la nécessité de se rattacher plus que jamais aux bases de la répression fondées sur l'idée morale et la responsabilité de l'être libre et intelligent, avait eu l'occasion de dire un mot des théories de l'école anthropologique italienne, et de la thèse du criminel né du professeur Lombroso.

A la cour de Grenoble, M. l'avocat général Saint-Aubin qui venait de prendre tout récemment part aux discussions du deuxième congrès international d'anthropologie criminelle ouvert à Paris, le 10 août 1889, a lu une très substantielle étude sous le titre: *Le criminel et l'anthropologie criminelle* (école italienne).

La « nuova scuola penale » a pour chef M. le docteur Cesare Lombroso, professeur de médecine légale à l'université de Turin, l'auteur de l'*Uomo delinquente*, arrivé à sa quatrième édition, et parmi ses adeptes beaucoup d'hommes distingués, comme le baron Garofalo, vice-président du tribunal de Naples, l'auteur de la *Criminologie* qui sont loin d'être d'accord avec le maître sur tous les points.

M. Saint-Aubin ne trouve même pas M. Lombroso toujours d'ac-

cord avec lui-même, car si d'une part, à ses yeux, le criminel né est fatalement voué au crime, de par sa conformation physique, son poids, sa capacité crânienne, la longueur de ses bras, etc. etc., d'autre part dans ses dernières éditions il a greffé sur cette première affirmation celle du criminel fou, du crime folie, et c'est surtout cette thèse qu'il a soutenue au congrès de Paris.

M. l'avocat général de Grenoble ne croit pas l'école italienne appelée à bouleverser de longtemps les idées généralement reçues. Il ne nie pas toute influence de la conformation physique sur les prédispositions morales, du tempérament sur la volonté, il admet que lorsque M. de Bonald définissait l'homme « une intelligence servie par les organes » il réduisait trop le rôle de l'organe et méconnaissait l'intime connexité qui existe entre l'organisme intellectuel et l'organisme physique, mais il n'adment pas davantage qu'on représente l'intelligence comme une fonction, comme une propriété de l'organe, et il résume ainsi sa pensée:

« A nos yeux, le criminel reste l'artisan volontaire de sa propre déchéance; il est coupable et responsable dans le sens que, métaphysique mise à part, tout le monde s'entend à donner à ce mot, mais ce n'est ni une bête fauve, ni un malade; il ne cesse pas d'être un homme. »

Il y a dans le discours de M. Saint-Aubin, la trace de tant de recherches et de matériaux recueillis, que je ne serais point étonné qu'il n'ait donné à ses collègues que le canevas d'un travail plus considérable qu'il prépare. Je me permets de lui signaler comme l'aïeul possible de la « nuova scuola, » un vieux savant, italien aussi, auteur d'un livre publié à la fin du seizième siècle, *De humana physiognomonia,* le napolitain Jean-Baptiste Porta.

Il se disait modestement continuateur d'Aristote, de l'athénien Polémon, du médecin de l'empereur Constance, Adamantius, de l'arabe Avicenne, qui traduisit Aristote, de l'écossais Michel Scot qui traduisit Avicenne. Suivant lui aussi, chaque particularité de notre conformation se rapporte à une qualité ou à un défaut: et il est fort amusant de voir les figures qui accompagnent son texte et servent à l'expliquer. On y voit la tête de Socrate en parallèle avec celle du cerf, celle de Platon avec celle du chien, celle de Vitellius avec celle du hibou, et d'autres faces humaines faisant vis-à-vis à des images de corbeaux, de lions, de taureaux, de porcs, d'ânes, de biches, de singes, d'aigles, de coqs, de chevaux, de chats, de moutons, d'autruches.

Pour Jean-Baptiste Porta certains signes ne pouvaient tromper: ainsi les gens couleur rousse-feu, avec les yeux flamboyants, ne pouvaient qu'être fous; « Cassandra russa fuit, idest, flammea, et oculis micantibus; et maniaca fuit, quia futurorum prœscia. »

La femme à barbe est toujours douée des plus mauvaises mœurs, « pessimorum semper morum. » Et le bon vulgaire a émis bien justement cet adage qu'il fallait la saluer de loin à coups de pierres, « feminam barbatam lapidibus eminus salutandam esse. »

N'est-ce pas là le germe de cette théorie que M. Saint-Aubin nous résume ainsi:

« Lorsque la plupart de ces caractères anatomiques existent chez un inculpé on serait sûr d'avoir affaire à un criminel né. Aussi le juge n'aura plus besoin, pour former sa conviction, d'étudier les faits, d'entendre les témoins, de suivre la procédure dans ses lenteurs. Dès qu'un malfaiteur sera devant lui, il le livrera à l'examen de l'homme de l'art et si de ses conclusions il résulte que l'ensemble de ses organes rentre dans le type créé par M. Lombroso, il ne doit pas hésiter à le déclarer coupable, ces constatations devant tenir lieu d'expertise légale; on aura obtenu ce qu'il appelle le critérium anthropologique. »

« Or, le criminel né est irresponsable et incorrigible, toute idée d'amendement ou de repentir possible doit être écartée. C'est fatalement qu'il a commis la faute, c'est fatalement qu'il récidivera; hâtons-nous d'enfermer pour le restant de sa vie cet être inassimilable. Cette mesure est loin de satisfaire M. Garofalo. La réclusion perpétuelle, dit-il, finit par devenir trop douce, car on se lasse, à la longue, de sévir sur des hommes, du moment qu'il faut les garder à perpétuité, elle laisse en outre au délinquant la possibilité de la fuite et celle malheureusement plus fréquente de la grâce ou du pardon; il n'y a pas d'autre moyen absolu et complet d'élimination que la mort. »

Porta est distancé, et puisque je l'ai dénoncé, je veux plaider pour sa mémoire les circonstances atténuantes.

En tête de son long volume, il a pris soin d'inscrire un avis au lecteur qui n'est qu'une déclaration spiritualiste et une réserve de la croyance au libre arbitre que bien des savants modernes pourraient méditer avec fruit.

« La physiognomonie, dit-il, est une science conjecturale qui n'atteint pas toujours le but qu'elle poursuit: ses indications ne peuvent signaler que nos penchants naturels; elles ne sauraient

prévoir les actions de notre libre volonté qui dépendront du choix que nous ferons d'une vie réglée ou déréglée. Or, ce sont nos bonnes ou mauvaises actions, produits de notre volonté, et non nos penchants qui lui échappent, qui nous constituent en état de vertu ou de vice. »

∴

S'il en était besoin, nous trouverions la preuve que le législateur français est encore loin d'être imbu des idées de la *nuova scuola penale,* dans le discours prononcé devant la cour d'appel de Toulouse par M. l'avocat général Mestre-Mel: *Du condamné dans le dernier état de notre législation pénale.*

L'orateur se proposant, à propos du centenaire de 1789, de rechercher quelle a été, dans notre législation pénale, l'influence des idées modernes, se félicite d'y voir se manifester de plus en plus, à côté des nécessités de la répression et de l'exemplarité, les préoccupations de moralisation et de pitié.

Il en développe les applications les plus récentes qu'il trouve dans la loi du 5 juin 1875 réduisant de plein droit d'un quart la durée des peines subies sous le régime de l'emprisonnement individuel, la loi du 28 mai 1885 supprimant la surveillance de la haute police, la loi du 14 août 1885 qui a un triple objet, le régime disciplinaire des établissements pénitentiaires et la libération conditionnelle, le patronage des libérés et de profondes modifications aux articles 621 et suivants du code d'instruction criminelle sur la réhabilitation des condamnés.

M. Mestre-Mel n'est pas sans avoir vu qu'il y a une ombre au tableau qu'il nous trace des mesures humanitaires du législateur moderne: c'est la relégation votée par lui en même temps que la suppression de la surveillance de la haute police, la relégation empruntée à la déportation du code pénal de 1791 qui lui-même l'avait peut-être empruntée à une ordonnance restée sans exécution de Louis XV, du 8 janvier 1719, qui voulait qu'on transportât les mendiants vagabonds aux colonies pour y être employés à la culture des terres et à tous autres travaux utiles, ordonnance dont parle M. l'avocat général Chanoine Davranches à la cour d'appel de Rouen, mais il ne voit pas de contradiction dans la distinction faite entre les condamnés qui ont eux-mêmes prouvé leur incu-

rabilité et ceux que peut encore guérir la thérapeutique pénitentiaire.

*
* *

Puisque j'ai été amené à citer le discours prononcé à Rouen, je place ici son analyse. Il est intitulé: *Des conditions légales et de l'histoire du délit de mendicité.* C'est surtout une étude historique de la plaie sociale de la mendicité, plaie de tous les temps et de tous les pays, mais qui, chose consolante, lorsqu'on lit les tableaux de ce qu'elle était dans les âges anciens, semble avoir plutôt diminué qu'augmenté d'intensité et d'horreur.

Nous ne sommes plus au temps où « des bandes d'aventuriers réunis en troupes armées désolaient le centre et le midi de la France, et, joignant l'ironie à la violence, exigeaient du pape, dans Avignon, le versement de trente mille florins et l'absolution de coulpe et de peine. »

Depuis Charlemagne, le fondateur de l'assistance publique en France, jusqu'à nos jours les mesures préventives et répressives de la mendicité se succèdent, sans arriver à la faire cesser, et pourtant, à certains moments, elles sont inexorables, trop inexorables souvent, car il semble y avoir complot pour les laisser sans exécution.

De plus la faute du mendiant, le dommage social causé par lui ne sont pas de ceux qui se perçoivent sans réflexion et sans quelque effort de réflexion. La mesure dans laquelle l'assistance est un devoir pour le riche, sans engendrer un droit pour le pauvre n'est pas toujours exactement pondérable; les circonstances d'invalidité, d'impossibilité de se procurer du travail, qui rendent la mendicité, justifiable ou excusable sont souvent d'une appréciation difficile.

«Il semble, disait Bernand d'Airy, député de l'Yonne le 13 juin 1792 dans son rapport au nom du comité des secours publics, que cite M. Chanoine Davranches, que l'action du mendiant en elle-même n'offre rien de répréhensible.... la mendicité est la philosophie du pauvre.... Mais l'homme valide qui préfère d'être aux gages de la pitié se rend, en la mettant chaque jour à contribution, coupable d'un vol véritable. Le secours qu'il reçoit, il l'enlève à des infortunés dont les droits bien mieux établis, viennent de l'impossibilité d'exister par le travail.... Une telle immoralité est subversive de tout esprit social; elle tend à éteindre tous les bons sentiments,

celui de l'humanité dans l'individu qui donne, celui de l'amour du travail dans l'individu qui reçoit; elle va contre l'intérêt de l'industrie, contre l'intérêt général de la société. »

Enfin, pour lutter contre la fourberie des uns, l'attendrissement naturel et instinctif des autres, l'audace de ceux-ci, la peur de ceux-là, il ne suffit pas d'avoir des lois contre la mendicité, il faut le moyen de les faire respecter, aussi M. l'avocat général de Rouen fait-il cette juste observation qui est comme la conclusion de son étude:

« Mais ces lois n'ont véritablement reçu un commencement appréciable d'exécution qu'à partir du jour où, la gendarmerie étant réorganisée par la loi du 28 germinal an VI, elle reçut dans ses attributions la surveillance des mendiants et des vagabonds. »

∴

La crainte révérentielle de la gendarmerie n'est cependant pas un remède absolu, et à propos d'un autre ordre d'infraction à la loi pénale, M. Dandonneau, avocat général à la cour d'appel de Bastia, prêche la fuite des occasions de les commettre, la mise hors de la portée de ceux qui en auraient la tentation des moyens d'y succomber. [1]

Chacun sait que la statistique criminelle en Corse révèle une proportion considérable d'attentats contre les personnes.

Une première fois déjà on crut qu'à cause de la déplorable habitude des habitants de ce pays d'être toujours armés, même aux enterrements et aux baptêmes, on arriverait à une diminution des crimes et délits constatés par la prohibition du droit de port d'armes.

Une loi dans ce sens fut promulguée le 15 juin 1853 pour cinq années, et fut prorogée deux fois pour le même laps de temps en 1858 et en 1863. Le résultat dépassa toutes les prévisions.

En 1868, la Corse fut replacée sous l'empire du droit commun, les assassinats et les meurtres ne tardèrent pas à reprendre leur marche ascensionnelle.

M. Dandonneau pense qu'il n'est pas permis d'hésiter un seul instant à remettre en vigueur la loi prohibitive du port d'armes. Son discours n'est que le développement de ce vœu.

---

[1] Ces lignes étaient écrites lorsque nous apprenons le suicide par arme à feu de M. Dandonneau, dans un moment d'égarement. En avait-il le pressentiment?

⁂

Avant de statuer sur une affaire criminelle, chaque juré jure et promet devant Dieu et devant les hommes d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les charges qui seront portées; de ne trahir ni les intérêts de l'accusé, ni ceux de la société qui l'accuse; de ne communiquer avec personne jusqu'après sa déclaration; de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection; de se décider d'après les charges et les moyens de défense, suivant sa conscience et son intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre (art. 312 du code d'instruction criminelle).

Après la délibération du jury, son chef, debout et la main sur le cœur, prononce que sur son honneur et sa conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est: . . . .

Vers 1881, il y eut dans certains départements une crise de refus de serment ou, pour être plus exact, de jurer ou affirmer en prenant Dieu à témoin.

Il en résulta la condamnation de jurés à l'amende pour refus de service, là où ministère public et cour d'assises ne transigèrent pas sur l'exécution de la loi et condamnation même de quelques-uns à des dommages-intérêts envers l'accusé, lorsque ce refus entraîna une prolongation de détention préventive, la cassation des arrêts rendus, là où la magistrature avait faibli.

Il en résulta aussi, chose qui n'était point absolument nécessaire, mais qui s'explique en France où l'on est assez porté à légiférer, à propos de ces particuliers, divers projets de loi émanés, soit de l'initiative parlementaire, soit des propositions du gouvernement, tous destinés à modifier plus ou moins gravement le mode de prestation de serment, en toutes matières, devant les cours et tribunaux.

M. Honel, substitut du procureur général à la cour d'Alger expose ce qui est advenu, ou plutôt ce qui n'est pas advenu de ces divers projets, qui n'ont point abouti à un vote définitif.

En effet, le 25 juin 1882, la chambre des députés s'arrêta au parti de maintenir le serment que quelques-uns voulaient convertir en une affirmation solennelle, mais en le laïcisant. On ne devait plus jurer que sur son honneur et sa conscience; les mots « devant Dieu et devant les hommes » disparaissaient de toutes les for-

mules: par une conséquence assez logique, le respect humain n'avait plus rien à faire lui-même en l'absence du respect divin.

En même temps, la chambre des députés interdisait de placer dans les salles d'audience des tribunaux et dans les salles servant à l'instruction des crimes ou délits, ou aux enquêtes officielles, aucun emblème religieux.

Le 26 février 1883, le sénat repoussa l'article relatif à la suppression des emblèmes religieux et vota l'addition à l'article 312 du code d'instruction criminelle d'un paragraphe permettant, si l'un des jurés en avait fait la demande par écrit au président de la cour d'assises, avant l'ouverture de l'audience, de supprimer les mots « devant Dieu et devant les hommes, » soit de la formule du serment, soit de la réponse du chef du jury.

Cette motion, nous dit M. Honel, fut votée sur les pressantes sollicitations du garde des sceaux, M. Humbert, dont tous les efforts tendaient, comme on le voit, et comme il le disait lui-même, à concilier le maintien du serment religieux qu'il croyait nécessaire avec les principes sacrés de la liberté de conscience.

Le projet de loi ainsi modifié revint devant la chambre des députés, qui, après un silence de quatre années, nomma, le 8 mars 1887, une commission chargée de lui présenter sur les modifications que le sénat avait fait subir à son œuvre, un rapport qui n'a jamais vu le jour.

M. Honel souhaite que le parlement reprenne la question et adopte la solution du sénat qu'il nous montre devenue celle de l'Angleterre depuis 1870, de la Suisse depuis 1875 et 1879, de l'Italie depuis 1875, de l'Autriche et de l'Allemagne depuis 1877.

Pour ma part, je n'y contredis pas, mais je n'y attache aucune espèce d'importance: je ne sais pas dans mon pays d'individus qui soient bien sûrs de ne pas croire en Dieu.

*
* *

Je m'aperçois que cette revue se prolonge, et j'ai encore devant moi dix discours qui méritent toute mon attention. J'en groupe quatre, *La vérité,* de M. Cumenge, substitut du procureur général à Bordeau ; *Le droit moderne et la liberté,* de M. Noguères, avocat général à Chambéry ; *Le progrès,* de M. Cadot de Villemonble, avocat général à Orléans ; *Voyage autour du palais,* de M. Dubouch, avocat général à Riom ; et si j'agis ainsi, ce n'est pas qu'ils m'inspi-

rent aucun sentiment du genre de ceux auxquels fait allusion M. Cumenge, quand il s'écrie, en débutant :

« Ce discours d'usage, faut-il le confesser humblement, je l'ai, cédant à un égoïsme bien injuste, maudit plus d'une fois en secret, et je crois même que, s'il n'avait dépendu que de moi, ses jours étaient comptés.

« Le moyen de n'en point médire quelque peu, quand on songe que vous tous, peut-être, pensez, avec le sévère La Bruyère, qu'il est de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, comme la poésie, la musique, la peinture et le discours public. »

Non : mais ces discours n'échappant précisément à la médiocrité redoutée, que par les variations et les fantaisies de l'esprit et du style, autour d'une idée mère, les enseignements qu'on en peut tirer sont presque uniquement des leçons d'art de bien penser et de bien dire, qui échappent forcément à l'analyse.

∴

Les six discours qui me restent à faire connaître à mon lecteur sont trois études d'histoire ancienne ou contemporaine, *La pénalité chez les Athéniens au siècle de Périclès,* par M. Tainturier, avocat général à Douai ; *Un coup d'œil sur l'organisation de la justice répressive en Angleterre,* par M. Cénac, avocat général à Montpellier ; *Le procès de Jacques Cœur,* par M. Daniel, avocat général à Bourges, une biographie ; *Dupin aîné, homme de loi,* par M. Corentin Guyho, avocat général à Amiens ; et enfin deux essais juridico-littéraires, *La littérature contemporaine et les lois de répression,* par M. Victor Fabre, avocat général à Aix, et *Les anciens avocats jugés par les poètes,* par M. Jacomet, substitut du procureur général à Lyon.

∴

Dans un moment où la question de révision de nos lois pénales paraît préoccuper les esprits, il a semblé à M. Tainturier qu'il y aurait pour des jurisconsultes quelque intérêt à jeter un regard sur le système de pénalité d'une société, dont après vingt-deux siècles on retrouve les principaux caractères sur le sol français : la situation de Paris en Europe lui rappelle celle d'Athènes en Grèce.

« L'évolution des idées philosophiques et politiques suit souvent la même marche que chez nous.

« A l'origine une aristocratie qui détient tous les pouvoirs, puis un peuple qui se révolte contre la classe privilégiée et revendique ses droits les armes à la main. Des émeutes, des temples souillés, des autels renversés ; toute l'exagération des ivresses populaires ; puis des retours de la fortune, des proscriptions, des ambitieux qui s'élèvent par l'intrigue ou le secours des armées étrangères pour succomber ensuite sous le poids de la colère du peuple revenu de sa stupeur : enfin une démocratie qui a ses heures d'égarement, mais qui fait d'Athènes la plus glorieuse cité de la Grèce, la patrie des arts, des sciences et des belles-lettres, l'enceinte sacrée où se réfugient la liberté et le patriotisme. C'est le jardin où viennent éclore toutes les idées généreuses qui se répandront à travers la Grèce pour la sauvegarde de son indépendance et sa marche dans la voie du progrès. »

Athènes est, comme Paris, la patrie du luxe, comme chez nous, le chef suprême c'est la loi, et c'est le regard fixé sur elle qu'en entrant dans la vie politique, chacun lui jure fidélité par ce serment solennel :

« Je ne déshonorerai pas mes armes. Je me soumettrai aux jugements des tribunaux. J'obéirai aux lois maintenant en vigueur, aux lois que le peuple établira à l'avenir. Si un citoyen refuse de s'y soumettre, je ne le souffrirai pas. »

M. Tainturier n'est-il pas un peu optimiste en croyant ce serment gravé dans le cœur de tous les Français ? C'est possible, du reste, il suffit qu'il doive l'être et que la magistrature soit là pour veiller à son respect, pour que la similitude qu'il indique soit encore justifiée. L'honorable avocat général de Douai ne s'arrête pas à la cruelle sévérité de la législation de l'archonte Dracon, c'est celle instituée par l'homme du peuple Solon, porté aux affaires par un mouvement révolutionnaire qu'il examine.

Solon a fait, dit-il, de la peine pécuniaire ou du bannissement la base de la pénalité, tout en affectant à certains faits criminels la mort ou la prison.

L'infamie, c'est-à-dire la flétrissure morale infligée au coupable par un document officiel, apparaît fréquemment soit comme peine principale, soit comme peine accessoire.

« Le soldat indiscipliné qui quitte son rang ou abandonne ses armes est déclaré infâme, en dehors de la peine corporelle ou pé-

cuniaire dont il peut être frappé. Les temples se ferment à l'approche de l'infâme, les Dieux refusent ses offrandes, ses prières et ses chants. S'il est outragé, il ne peut obtenir action pour poursuivre ses diffamateurs. Les débiteurs du trésor, les artisans de l'intrigue et de la corruption nuisibles à l'État, les prodigues qui dissipent follement leur fortune, sont déshonorés et notés d'infamie. Est infâme encore l'époux qui, après avoir connu l'adultère de sa femme, la reçoit dans sa couche, ou vit dans sa société. »

Mais nous sommes à Athènes où l'on avait élevé un autel à la pitié : on ne fermait pas la porte au repentir, et la réhabilitation pourra intervenir prononcée en assemblée du peuple devant comprendre six mille citoyens votant au scrutin. Par respect pour les décisions judiciaires, la réhabilitation n'est admise que pour l'infamie, ce qui revient à dire que celle-ci est une peine qui n'est prononcée que sous réserve du retour au bien.

M. Tainturier est frappé surtout de la grande place tenue dans la législation pénale des Athéniens par les peines morales. Il en cite plusieurs exemples intéressants.

« Il est une peine qui peut surprendre dans la législation d'Athènes, et que cependant l'opinion publique paraît accepter en France ; c'est celle qui consiste à remettre à l'époux offensé le droit de prononcer sur le sort des coupables. C'est lui qui dans la belle cité grecque était le juge suprême des offenseurs ; il pouvait donner la mort aux coupables, pardonner ou les conduire devant les juges. S'il faisait grâce de la vie à l'épouse infidèle, il ne pouvait se ridiculiser par un acte de faiblesse et devait la répudier sur-le-champ. Lorsque, touché par ses promesses, ses serments et ses larmes, il cédait à ses prières, il était déclaré indigne et privé de ses droits civiques.

« Le ridicule à Athènes ne vient pas accabler le mari outragé. Pour la femme adultère plus de bijoux, de vêtements somptueux, chacun aura le droit de lui arracher ses joyaux. Pour son complice, une amende élevée, la privation de ses droits civils et politiques, l'infamie. La sentence ordonnait qu'il serait couronné de laine et conduit en cet état sur la place publique. »

[illegible] ici, l'assimilation avec Paris est démentie.

*
* *

M. Cénac, à Montpellier, nous a tracé un tableau de la justice répressive en Angleterre. Très succint, son résumé perdrait tout intérêt à être réduit encore : qu'il me suffise d'en indiquer l'esprit en donnant quelques lignes de la conclusion de l'auteur.

« Bien que je me sois livré à des rapprochements et à des comparaisons qui naissaient en quelque sorte sous ma plume, il n'entre pas dans mon plan de mettre en parallèle l'organisation anglaise et l'organisation française, et de rechercher laquelle des deux sait le mieux respecter les droits de l'accusé, sans rien sacrifier des devoirs de la répression.... Pour porter un jugement sain sur des institutions judiciaires, il faut, d'ailleurs, connaître à fond le caractère, les mœurs, l'organisation politique et sociale du pays auquel elles s'appliquent. Et ce serait commettre une bien grande erreur que de vouloir les apprécier en elles-mêmes et d'une manière abstraite.

« Les admirateurs du système anglais sont nombreux en France, et on n'aurait que l'embarras du choix pour citer des ouvrages empreints du plus grand enthousiasme. Et, par une réciprocité que je me plais à constater, notre organisation répressive compte, en Angleterre, de très ardents apologistes. De telle sorte qu'on peut se demander si, les uns et les autres, Anglais ou Français, nous ne nous désaffectionnons pas trop facilement d'un système dont nous sentons surtout les imperfections, pour nous éprendre, non sans quelque légèreté, d'un régime qui nous est moins connu. »

*
* *

S'il était un lieu ou il dût être parlé du procès de Jacques Cœur, c'était à Bourges. Bien des fois en pénétrant dans ce vieux palais, cette merveille d'architecture qui est son œuvre et qui fut sa demeure, M. Daniel s'était dit qu'il serait à souhaiter que dans cette enceinte ou chaque jour la cour rend à tous une égale justice, la voix d'un magistrat s'élevât, dans la solennité d'une audience de rentrée, pour faire entendre une protestation vengeresse contre l'injustice du procès et l'iniquité des juges de l'Argentier de Charles VII.

Ce vœu, M. Daniel l'a réalisé lui-même et il a retracé les péri-

péties de la chute de « cet homme extraordinaire qui en ce siècle étrange où est apparue Jeanne d'Arc, a eu la plus étrange destinée; de ce parvenu de génie, ce fils d'un marchand pelletier, adonné lui-même au commerce, et qui, rival des Médicis, après avoir en richesses et en puissance égalé les plus grands du royaume, se retrouvait, au lendemain d'une fortune sans exemple, ruiné, proscrit, fuyant sur la terre étrangère, et de bourgeois pacifique devenu amiral du Saint-Siège, allait mourir en combattant les infidèles.

« Jeanne d'Arc! Jacques Cœur!

« Voilà les deux grandes figures qui personnifient ces temps héroïques! Voilà les deux noms indissolublement liés dans les fastes de notre relèvement national!

« Jeanne d'Arc! dont l'ardent patriotisme et la foi sublime en sa mission de délivrance a fait battre pour la première fois le cœur de la France et surgir des Vosges aux Cévennes le grand mouvement national qui fut irrésistible.

« Jacques Cœur! dont le rôle pour avoir eu moins d'éclat, n'en a pas été moins décisif; car il lui a été donné de poursuivre l'affranchissement du territoire et de mener à bien l'œuvre de réparation et de réorganisation de la France, d'achever enfin suivant l'expression d'Henri Martin, la divine épopée de Jeanne d'Arc. »

Puisque le nom d'Henri Martin est amené sous ma plume par cette citation, je remarque, à la louange de cet historien, qu'il plaçait Jeanne d'Arc bien avant Jacques Cœur, dans son admiration pour nos gloires nationales; et s'il lui avait été donné d'assister au grand mouvement patriotique et religieux qui se dessine en faveur de la première, il n'eût pas écrit cette phrase où l'on sent une nuance de tristesse: « Le siècle où nous sommes, si dominé, trop dominé, faut-il le dire, par ces puissances économiques que Jacques Cœur avait, le premier, mis en mouvement chez nos pères, a plus de raisons qu'aucune autre pour honorer ce héros de la banque et du négoce. »

Il faut en convenir, Jacques Cœur avait mal débuté dans la vie. Vers l'année 1427, associé avec un sieur Ravaud le Dampnois, maître des monnaies de Bourges, il avait de concert avec lui, fait affiner des monnaies au-dessous du titre légal fixé par les ordonnances. En 1429, les deux coupables allèrent se jeter aux pieds du roi et avouèrent leur faute, en implorant leur pardon qu'ils obtinrent moyennant le payement d'une amende solidaire de mille écus, par des lettres d'abolition et de rémission du 6 décembre 1429,

l'année même où Jeanne avait fait sacrer à Reims, Charles VII, (16 juillet).

> L'an mil quatre cent vingt et neuf,
> Reprit à luire le soleil;

a chanté la vieille Christine de Pisan.

Cette simple concordance de dates me gâte un peu le rapprochement de noms qui a séduit M. Daniel, après tant d'autres. C'est au moment où va décliner l'astre de l'héroïne du désintéressement que va luire celui du héros de l'intérêt.

Quoi qu'il en soit, et tout en regrettant la note peut-être un peu trop admirative du discours prononcé à Bourges, j'en reconnais la réelle valeur. Jacques Cœur avait racheté sa faute originelle; sans négliger jamais sa propre fortune, il avait largement contribué à relever celle du roi et du pays, et lorsque l'ingratitude et l'envie amenèrent son arrestation à Taillebourg, le 31 juillet 1451, il est certain que la poursuite intentée contre lui était impolitique au premier chef, et que la plupart des accusations formulées ne supportaient pas même l'examen; comme le soupçon d'empoisonnement d'Agnès Sorel qui l'avait compris au nombre des ses exécuteurs testamentaires et les complots avec le Dauphin qui fut Louis XI.

Il fallut en rabattre, et ce fut pour avoir « mauvaisement, induement et contre raison envoyé et fait porter harnais et armes au Souldan, ennemy de la foi chrestienne et du roi; pour avoir faict rendre un jeune esclave qui avait été enlevé à un Sarrazin, faict mener et transporter aux dits Sarrazins, grande quantité d'argent blanc; et aussi transporté et faict transporter grande quantité de billon d'or et d'argent hors du royaume, contre les ordonnances royaux; » enfin pour avoir reçu quelques cadeaux des États de la province du Languedoc, qu'il fut condamné au bannissement.

Il ne niait pas la matérialité de la plupart de ces faits, et les expliquait par les nécessités de son commerce, et les intérêts de l'influence française en Orient. De nos jours, nous dirions que l'intention criminelle n'existait pas. Mais la passion est sourde et aveugle: d'ailleurs, il s'était fait de nombreux ennemis, ne fût-ce que parmi ceux qu'il avait écrasés de son luxe et de ses bienfaits.

Un des côtés les moins intéressants du discours de M. Daniel n'est pas celui où il traite de l'organisation des juridictions royales et ecclésiastiques, à propos des efforts que firent ces dernières pour

sauver Jacques Cœur, dont un frère était évêque de Luçon et dont le fils était devenu archevêque de Bourges à vingt-cinq ans. L'illustre financier avait été avant son mariage clerc tonsuré, et il avait dès le début de son procès réclamé des juges d'église.

Qui sait, s'il les eût obtenus et eût enlevé, grâce à eux, son absolution, si d'autres historiens n'y eussent pas trouvé matière à scandale.

∴

Le Berry est près du Nivernais, et c'est d'un homme du Nivernais que nous parle M. Corentin Guyho à la cour d'Amiens: mais ce n'est pas ce voisinage et la facile transition qu'il me procure qui ont déterminé cet avocat général: il s'est arrêté à la physionomie de M. Dupin aîné, parce qu'étant enfant et remontant la rue du Bac, avec son père, alors avocat général à la cour de cassation, il l'a vu passer dans un carrosse démodé, que traînaient deux chevaux étiques, et que conduisait un sorte de cocher campagnard. Il a étudié de près le personnage dont l'aspect l'avait frappé, et il s'est plu à reproduire les traits de cet homme d'une vie privée irréprochable, bon fils, bon frère, bon époux, chérissant sa petite patrie du Morvan, maire dévoué de sa petite commune de Varzy, présidant régulièrement le comice agricole de son arrondissement qu'il avait fondé.

Il s'est surtout attaché à raconter les qualités de l'homme de loi, travailleur infatigable, dès sa plus tendre jeunesse, de l'avocat original metteur en scène d'une éloquence positive et pressée, pratiquant la plaidoirie simple et bourgeoise, courte, claire, sans prétention, allant droit au but, c'est-à-dire à un démonstration irréfutable, et en quelque sorte mathématique, parlant comme personne le langage de tout le monde.

De 1815 à 1830, nous suivons avec M. Guyho, Dupin défendant le maréchal Ney à côté de Berryer père et fils, méritant d'être appelé l'avocat des maréchaux, après sa plaidoirie de Riom pour la mémoire du maréchal Brune, soutenant le droit si français de la chanson, lors du procès de Bérenger, la liberté de la presse, lors de la poursuite contre M. Bertin aîné, montrant non seulement les talents de l'avocat, mai sachant aussi en avoir les vertus et le désintéressement.

« Dans tous les procès ayant un caractère politique, il n'a jamais

elle doit rester toujours maîtresse absolue de sa richesse et de ses dons merveilleux. Voir, sentir, exprimer, tout l'art est dans ces trois termes, mais ils sont infinis comme les conceptions mêmes de l'esprit.

Aussi se dit-il de ceux qui, en cette matière comme en toutes autres, préfèrent la liberté avec ses périls, à la servitude sous quelque forme qu'elle apparaisse.

Voilà qui est net, semble-t-il, et vous croyez M. Fabre partisan de la liberté absolue; n'allez pas si vite, car:

Est-ce à dire cependant, c'est toujours lui qui parle, qu'il faille tolérer les offenses voulues à la pudeur publique? Non, sans doute, et jamais ni la presse ni l'art n'ont revendiqué une immunité sans borne. A côté de l'indécence permise, parce qu'elle est la traduction d'une pensée élevée et quelquefois sublime, il y a l'indécence sans cause avouable et qui n'a d'autre but que d'exciter les mauvais instincts. Celle-là doit être impitoyablement frappée dans toutes ses manifestations. On ne saurait admettre le principe de liberté au profit d'écrits ou de dessins grossièrement immoraux, faits sans efforts et sans bonne foi. Ce genre de production, qu'on a appelé d'un nom flétrissant, n'appartient ni à la littérature ni à l'art; il n'a pas le droit de s'en attribuer les privilèges. C'est, avant tout, un agent de libertinage et de dépravation; comme tel, il relève évidemment du code pénal.

Aussi, ajoute-t-il, le législateur, justement ému des progrès des publications scandaleuses, a-t-il cherché à défendre les bonnes mœurs contre le cynisme des entrepreneurs de corruption. Il a fait soit en 1881, soit en 1882, et il faut lui en savoir gré, des lois qui semblent destinées à prévenir et à réprimer tout abus. A-t-il pleinement réussi? Son œuvre est-elle parfaite? Je ne le pense pas, dit M. Fabre. Sans doute, les lois qu'il a élaborées sont complètes. Tout y est prévu, et, sauf quelques différences de procédure ou de juridiction, le livre, le journal, aussi bien que la simple gravure, peuvent être également poursuivis. Mais, lorsqu'il s'agit de semblables délits, faire des lois n'est rien; les appliquer, c'est tout.

Voilà certes une proposition dangereuse; et pour mon compte je préfère la précédente: j'aime mieux qu'un agent de libertinage et de dépravation relève du code pénal que de l'arbitraire du juge.

Quoi qu'il en soit, ces prémisses posées dans les termes mêmes que nous avons transcrits, M. Fabre, dans son discours s'applique à rechercher où seront, pour le juge, le critérium, la ligne de dé-

marcation entre ce qui est autorisé et ce qui est prohibé? Quelles franchises il devra accorder? Quelles idées, quelles formules il proscrira? Dans quel cas il verra un écart répréhensible? Dans quel autre cas, au contraire, il trouvera l'exercice légitime du droit de tout penser et de tout écrire?

Dans sa recherche de ce critérium du juge, M. Fabre me semble entraîné bien loin par sa préférence pour la liberté absolue. Il ne lui suffira pas de s'inspirer de la pensée du législateur qui est d'atteindre les productions obscènes, parce qu'en France rien n'est plus relatif que la valeur d'une locution, et que suivant les fluctuations des idées et du langage, suivant le temps et les lieux, les mœurs et les passions du moment, les points de vue diffèrent, les doctrines se relâchent, les manières de juger, de sentir et de parler se modifient.

Il faut encore, suivant lui, se demander si l'écrit soumis à la justice n'est qu'obscène, et si l'auteur ne peut invoquer pour se justifier, ni sa bonne foi, ni ses efforts, ni son talent. L'outrage aux bonnes mœurs n'existe, pour M. Fabre, que lorsqu'il y a mauvaise foi et parti pris d'indécence. Or, affirme-t-il, tel n'est point le cas des auteurs réalistes. Ils n'ont nullement l'intention d'offenser la pudeur. Le soin qu'ils apportent à composer leurs ouvrages, les travaux de patiente investigation auxquels ils se livrent, pour surprendre cette vérité qu'ils veulent traduire, leurs longues méditations, leurs veilles et leur labeur attestent qu'ils ont un autre but qu'une spéculation honteuse; seulement ils sont convaincus que la nature humaine est essentiellement dépravée; ils sont sincères dans leur conception de l'art, et il y aurait injustice à les frapper.

M. Fabre reconnaît que les écrivains, poètes ou prosateurs de l'école du sensualisme sont exposés, plus que d'autres, à ne pas respecter, en toutes circonstances, les traditions du langage honnête et décent; on dirait même qu'ils s'ingénient à braver la morale publique par la nudité des idées et des mots qu'ils mettent dans leurs œuvres; mais il ne croit pas que le juge puisse les condamner à raison de ce qui est chez eux question de principe et de procédé littéraire, plutôt que désir formel de se montrer sans pudeur, parce qu'il doute que même, en prenant parmi les romans du jour, celui qui est réputé le plus immoral, on puisse y trouver un parti pris d'obscénité, et qu'il y a toujours au fond, une analyse de mœurs ou de caractère, l'étude d'un milieu social.

Dans une autre partie de son discours, il accentue encore sa thèse si hardie, en s'écriant: « Le talent, voilà l'excuse de toute liberté. C'est la seule condition qu'on ait le droit d'exiger d'un écrivain. » Il n'y a pas, il croit pouvoir le dire, en littérature, des sujets obscènes et d'autres qui ne le sont pas. Il n'y a que de bons ou de mauvais écrivains; et il voudrait que les magistrats fussent aussi aimables et aussi accommodants que Fontenelle pour les livres faits avec talent.

« Lorsque, au siècle dernier l'homme spirituel par excellence, Piron, posa sa candidature à l'Académie française, il fut, suivant une coutume qui n'a pas changé depuis, très vivement attaqué par ses adversaires et ses concurrents. On lui reprochait surtout un péché de jeunesse, une ode qu'il avait composée à la suite d'une gageure, qui était fort belle par l'éclat poétique et l'originalité, mais qui était aussi absolument obscène. Il plaidait, pour se justifier, les circonstances atténuantes; il allait même jusqu'à soutenir que l'ode n'était pas de lui, mensonge que lui avait inspiré un grave magistrat, président au parlement de Dijon. Or, voici en quels termes s'exprima Fontenelle, quand on lui demanda son avis sur le cas de Piron: « S'il a fait l'ode, dit-il, il faut le bien gronder et le recevoir; mais s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas l'admettre. »

Tout cela n'est que jeu d'esprit fort agréablement déduit, et il me faut conclure. Magistrat, je ne suis d'accord que sur un point avec M. Fabre: le point de contact est du reste tellement obligatoire que je me trouve presque naïf de l'exprimer. Si l'écrivain que j'ai à juger me prouve sa bonne foi, s'il me persuade qu'il n'a pas eu l'intention d'être obscène, je suis bien content de l'acquitter; mais en présence d'une œuvre en fait incontestablement obscène, il me faut pour arriver à me convaincre qu'elle ne l'est pas intentionnellement, tenir pour avérée l'inconscience de l'auteur, et plus celui-ci aura déployé de valeur, montré son admirable intelligence des moindres nuances, prouvé la finesse de son tact moral et littéraire, moins aurai-je de raisons de croire à cette inconscience et le droit de la proclamer. Pour moi, juge, la forme qu'académicien je pourrais couronner, ne disparaît pas même complètement devant le fonds, ce qui me suffirait pour condamner, elle devient un témoignage, une présomption, une preuve de l'intention coupable.

Quoi! Vous avez la puissance de l'imagination, et à son aide, l'énergie, la variété de l'expression, et vous employez tous ces heu-

reux dons d'une providence que le plus souvent vous allez jusqu'à nier, à représenter les tableaux les plus dépravants, et vous voudriez que je croie facilement que vous n'avez eu d'autre but que l'art, la vérité et pour parler votre langage, le beau dans le laid? N'y comptez pas.

Je le croirai d'autant moins facilement, je veux être absolument sincère, que votre scepticisme, peut-être précisément parce que nous-mêmes vous avons trop lus, a gagné un peu le milieu dans lequel se recrutent vos juges. Nous savons qu'en dehors d'honorables ou glorieuses exceptions, un écrivain est le plus souvent doublé du marchand de ses œuvres, un auteur est le frère siamois du libraire, et si, dans une époque essentiellement cabotine et petit journal, je vous vois adopter le genre préféré par le public aux petits sous qui font les gros, je me méfie déjà et je soupçonne que vous avez voulu, que vous avez eu l'intention de lui plaire. Tant pis pour vous!

Fausse est la formule de M. Fabre « il n'y a pas en littérature des sujets obscènes et d'autres qui ne le sont pas: il n'y a que de bons ou mauvais écrivains. » Allons donc! Est-ce que dans les concours d'animaux gras, les jurés qui décernent les prix enlèvent leurs noms à certaines bêtes, parce qu'ils arrivent à s'extasier devant leurs performances?

Il n'y a donc à choisir qu'entre deux systèmes: ou la liberté absolue dont personne ne défend plus guère la légitimité, pas même M. Fabre, ou la liberté restreinte sous l'autorité des lois appliquées par des magistrats soucieux de n'atteindre que ce qu'elles ont eu pour but de frapper, et de réprimer tout ce qu'elles ont déclaré devoir être condamné, c'est-à-dire l'*obscénité voulue*.

Les tribunaux ne sauraient avoir la prétention de rendre des arrêts littéraires, et j'accorde que si le fonds d'un écrit a été flétri par leur verdict, son auteur, s'il est si fier de sa forme, pourra la soumettre au jugement des académies. Je laisse toute liberté à celles-ci d'ajouter leurs couronnes de feuillage aux guirlandes de fleurs dont elle se présentera déjà parée.

∴

J'arrive au dernier discours qui doit clore cette longue analyse: *Les anciens avocats jugés par les poètes*, de M. Jacomet, substitut du procureur général à Lyon, titre un peu trop extensif, car ainsi

qu'il le dit lui-même, dans son excursion sur le domaine des littératures grecque, latine et française jusqu'au dix-septième siècle, il s'est adressé presque exclusivement aux poètes satiriques « qui se sont attaqués à toutes les puissances et ne pouvaient épargner le barreau, ayant eu le tort de condenser, dans une formule générale, des faits qui auraient dû rester la peinture d'un type isolé et non l'image démesurément grossie d'une génération toute entière. »

Aristophane devait naturellement fournir à M. Jacomet son entrée en matière, et nous vaut quelques pages où est fort habilement résumée l'organisation judiciaire d'Athènes.

« Le grand poète, dans les mêmes comédies où il a attaqué les rhéteurs, s'est élevé avec une vigoureuse énergie contre le pouvoir judiciaire, abandonné sans aucune garantie aux mains de la multitude et abaissé ainsi au niveau de l'ignorance, de la pauvreté, du salaire et de la corruption.

« Aristophane, est-il besoin de le dire, n'a pas voulu esquisser une étude de caractère; il n'avait en vue que la situation morale et politique de son pays. Avec toute la hardiesse d'un puissant novateur, il a cherché à justifier la nécessité d'une réforme, en mettant en relief les nombreux inconvénients d'une organisation judiciaire, où juges, avocats et parties, habitués aux plus basses intrigues, avaient fait un véritable métier de l'art des procès, car chez ce peuple, si follement passionné pour les grandes choses de l'esprit, tout demeura un art tant que le culte de la parole fut en honneur à Athènes. »

L'étude des poètes satiriques latins est, de même, l'occasion pour M. Jacomet de quelques recherches sur les origines du barreau romain qu'il ne trouve pas dans le patronat, qui n'était qu'un des attributs de la féodalité, et sous le règne duquel les patrons ne défendaient leurs clients, quand ils étaient poursuivis ou attaqués, qu'à peu près comme on défend sa propriété. Il en place les commencements à l'époque où la plèbe, après avoir justement brisé les liens qui la retenaient sous la dépendance d'une aristocratie hautaine et spoliatrice, obtint par la rédaction et la promulgation de la loi des douze tables la publication et l'égalité du droit.

« Dès ce moment, la science des lois cessa d'être le monopole de la caste patricienne et fut accessible à tous les citoyens.... Du sein de la plèbe intelligente surgirent des jurisconsultes habiles et

éloquents, auxquels, lisons-nous, dans une satire de Juvénal, eurent recours les patriciens :

Qui modo patronus, num cupis esse cliens. [1]

Tous ces avocats ne pouvaient avoir à un égal degré la science, la distinction, le tact, cette qualité maîtresse, il y avait les maîtres qui étaient entourés de considération et comblés d'honneurs, puis venaient les orateurs du deuxième et du troisième ordre, *oratores secundarum et tertiarum partium*, enfin les avocats, surtout bavards, ceux que Juvénal appelait dédaigneusement *causidici pusilli*.

C'est pour eux que Pompée, sous son troisième consulat, en l'an 701, règlementa la durée des plaidoiries.

« Au moment où l'avocat prenait la parole, on plaçait une clepsydre devant lui. La clepsydre était, suivant la description qu'en a faite Apulée, un petit vase affectant la forme d'un entonnoir, dont l'extrémité s'amincissait en pointe. On versait dans cet instrument un volume d'eau déterminé, qui s'en échappait goutte à goutte. L'épuisement de la clepsydre s'effectuait dans un intervalle de vingt minutes environ. Le juge, qui était investi à ce sujet d'un pouvoir discrétionnaire, accordait, selon l'importance de l'affaire, une ou plusieurs clepsydres; l'orateur devait s'interrompre quand la dernière était complètement vidée. »

M. Jacomet suit le barreau romain dans sa grandeur et sa décadence, émaillant son récit de citations toujours finement choisies de Juvénal, Ovide, Martial, Saleius Bassus, Maximien, Horace, Apulée, Prudence, Publius Syrius, Perse, Silius Italicus, et il conclut par ces paroles de Sénèque qui se présentent naturellement à son esprit réfléchissant à ses vicissitudes: « C'est la loi dure et éternelle du destin, que ce qui a atteint le plus haut point de grandeur retombe, hélas! plus vite qu'il n'était monté, au dernier degré de la décadence. »

Il arrive au barreau français. « Les Gaulois, nos ancêtres, aimaient les luttes de la parole à l'égal de l'art militaire: *rem militarem et argute loqui* (mot attribué à Caton). Ils furent les maîtres d'éloquence du peuple naissant d'Angleterre:

Gallica causidicos docuit facunda Britannos. [2]

---

[1] OVIDE.

[2] AUSONE.

Mais ce ne fut qu'au treizième siècle que se donnant des règles précises, le barreau commença à vivre de sa vie propre, et que la poésie s'occupa de lui.

« C'est un homme d'église qui porte aux avocats les premiers coups, Gautier de Coincy, dans *Les miracles de la Sainte Vierge:*

Sachent, sachent qu'un jour venra,
Que devant Dieu li convenra
Rendre raison de tiex affaire. »

A partir de ce poète, M. Jacomet suit siècle par siècle tous les satiriques; il nous cite *Le dit des avocats* de la seconde moitié du treizième siècle, *Les poésies morales et historiques* d'Eustache Deschamp sur la fin du quatorzième; au quinzième, *Le plaidoyè d'entre la simple et la rusée,* deux femmes qui se disputent en justice le cœur du même galant, de Guillaume Coquillart, quelques rares saillies de François Villon, et surtout *La farce de maistre Pierre Pathelin,* l'illustre *advocat dessoubs l'orme,* à laquelle il consacre cinq ou six pages que je regrette de ne pouvoir transcrire en entier et où il ne voit pas une critique dirigée contre les avocats, mais la caricature d'un type isolé et exceptionnel, véritable condottiere de la chicane à la recherche d'un habit et d'un procès.

Le seizième siècle fournit la *Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de la résurrection de Jenin Landore,* comédie jouée vers 1550, où Jenin revenant du paradis, répond à son curé lui demandant si l'on y fait excès:

Il n'y a ni plet ni procès,
Guerre envie, ne desbats;
Car il n'y a qu'un advocat.

C'est le grand saint Yves de Kaermartin, avocat breton canonisé le 13 mars 1347.

Puis viennent Jean Bouchet, Clément Marot, Jean Passerat, Remy Belleau, Mathurin Régnier, Étienne Pasquier lui-même «cet avocat renommé que ses contemporains proposaient justement comme un modèle, qui fut un profond érudit, un écrivain d'un rare mérite et l'un des plus fiers nourrissons de la muse Gauloise.

Tout me déplaît, et la cour de nos rois
Et le parfum du courtisan esclave,
Et le soldat piaffeur qui nous brave,

Et du prêcheur la turbulente voix,
Du magistrat les fluctuantes lois,
De l'advocat le caquet plein de bave.

« Mais bientôt Pasquier traça dans ses mémoires un magnifique portrait de l'avocat, et ainsi sa plume, comme la lance d'Achille, eut la vertu de guérir la blessure qu'elle avait faite. »

Au dix-septième siècle, La Fontaine, Racine, Boileau sont les juges naturellement cités des avocats, et M. Jacomet termine en faisant remarquer que « Molière, qui s'est attaqué aux professions les plus diverses, ne s'est jamais raillé de la profession d'avocat et dans l'unique comédie où il met des avocats en scène c'est pour faire dire à l'un en chantant fort vite, et à l'autre en chantant très lentement que :

La polygamie est un cas
Est un cas pendable.

Est-ce par respect pour le corps auquel il avait eu l'honneur d'appartenir, comme l'a pensé M. Fabre, l'auteur des études historiques sur les clercs de la basoche, que Molière a épargné la profession d'avocat ?

M. Jacomet croit plutôt que Molière, dédaigneux du procédé qui consiste à représenter certains originaux, a reconnu l'impossibilité de jeter en pâture à la risée publique la profession elle-même : et cette conclusion vient à l'appui de ce que j'ai déjà dit de l'unanimité des membres des parquets de France, lorsqu'il s'agit de rendre hommage à l'institution du barreau.

Cette unanimité est peut-être ce qui m'a le plus frappé dans la lecture des discours de rentrée prononcés en 1889 : je l'ai signalée au début de ce travail, c'est en la constatant encore que je veux le terminer. Elle vaut la peine qu'on en tienne un compte sérieux. Nous autres magistrats, voyons très nettement et savons réprimer au besoin les abus momentanés des privilèges des avocats, mais nous sentons aussi vivement que leur discipline et leur liberté sont une des plus essentielles sauvegardes de la discipline et de la liberté générale, une garantie indispensable du jeu régulier et honnête de nos institutions judiciaires.

Gaston Gauja.

AME BLESSÉE

— Madame! Voici monsieur Henri et madame Claire qui arrivent! La voiture s'arrête devant la maison.

Très vivement, Mme Desfeuilles mère se leva, et ouvrant dans son impatience la porte du palier, elle se pencha sur la rampe tandis que la femme de chambre qui venait de parler dégringolait l'escalier quatre à quatre à la rencontre de ses nouveaux maîtres. Une minute s'écoula, puis deux têtes apparurent et une voix d'homme s'écria:

— Tiens! Claire, te l'avais-je dit? Voilà maman qui nous guette. Boujour, mère, comment vas-tu? T'es-tu bien ennuyée de nous, au moins?

Et, prenant sans plus de façon la vieille femme par la taille, le nouvel arrivant lui planta sur chaque joue deux grands baisers.

— Eh bien, eh bien, fit celle-ci en riant, est-ce que c'est permis sur les escaliers? Et Claire qui ne dit rien! Où est-elle donc, cette mignonne qu'on l'embrasse aussi? Entrons, vite, vite, vous devez mourir de fatigue et de faim, mes pauvres enfants.

— Tu dis vrai, mère. N'est-ce pas, Clairette?

Claire se décida enfin à parler:

— Je ne sais plus, dit-elle, je suis si contente d'être chez nous, que je ne sens rien d'autre!

On entra. C'était au premier étage d'une jolie maison de l'avenue de Villiers, cet élégant quartier du nouveau Paris. Dans la salle à manger le couvert attendait. C'étaient, sur la nappe fine, des porcelaines de couleur tendre, de l'argenterie neuve, des verres minces; puis, au centre de la table, baignant dans un seau d'ar-

gent, une admirable gerbe de fleurs d'automne aux teintes mourantes; et des aiguières de cristal d'une forme très pure contenant des vins de diverses couleurs.

Point de lampe. Deux candélabres seulement, toutes leurs bougies allumées, qui mettaient un air de fête sur ce petit luxe intime.

— Voyons, maman! Comment nous places-tu?

— Toi, mon fils, au centre de la table, à ta place accoutumée. Moi, à la mienne, en face, ta femme à tes côtés. Cela vous convient-il, Claire?

— Oh! moi, ma mère, pourvu que je sois bien près de mon mari, c'est tout ce que je demande....

Celle qui parlait ainsi était une toute jeune femme de dix-huit ans à peine. Jolie? non; mais charmante et gracieuse comme pas une. Toute frêle, avec ses mains et ses pieds si menus, sa petite figure auréolée de blondes mèches frisées, elle semblait une gamine à peine sortie de pension. Des traits irréguliers, un teint pâle, un regard légèrement vague — regard de myope. Au premier abord une de ces femmes qui passent inaperçues. Mais quelle subite transformation quand par hasard elle s'animait! La tête trop fine se redressait illuminée, la peau trop blanche prenait une délicieuse coloration de rose printanière, et les yeux, d'admirables yeux gris, aux cils démesurés, luisaient, flambaient, étincelaient à plaisir! Et quelle souplesse dans la démarche, quelle grâce dans le moindre geste, quelle variété d'expressions dans la bouche tour à tour railleuse ou mutine, frémissante ou boudeuse!

Pour le moment, très affairée à se défaire de sa petite toque de voyage, et de son lourd manteau de drap aux mille plis, la jeune femme demeurait immobile et silencieuse. On s'assit enfin, dans l'ordre prescrit par M[me] Desfeuilles, et le potage fut servi.

— Eh bien, mes enfants, questionna la vieille femme, êtes-vous contents de votre voyage?

— Oh! mère, répondit son fils, on est toujours content de son voyage de noce. Qui oserait dire le contraire? Personne. Du reste, c'est autant de pris sur le reste du mariage.... Rassure-toi, je plaisante. Moi je suis très satisfait. Quant à ma petite femme, elle ne livre pas ainsi ses impressions à tout venant.... Pourtant, en la priant bien....

— Il n'y aura pas besoin de me prier longtemps pour me faire avouer que je suis heureuse, pleinement heureuse, dit Claire avec douceur en regardant son mari.

La voix qui tremblait un peu, l'éclair passionné des yeux, prouvaient éloquemment la véracité des paroles. Le jeune homme sourit, regarda sa femme d'abord, sa mère ensuite, puis tendant à celle-ci une main par-dessus la table, serrant bien fort de l'autre, celle de sa voisine, il s'écria, à son tour tout ému:

— Ah! mes chéries, mes chéries, qu'on est bien entre vous deux!

Le docteur Henri Desfeuilles était fils unique. Sa mère, mariée très jeune à un député de province, s'était, à vingt-quatre ans, trouvée veuve et seule dans Paris, avec un petit garçon de cinq ans à élever. Sans hésiter, sans se laisser abattre, elle avait vaillamment fait face à tout. Du revenu de sa dot et de l'héritage laissé par son mari, elle avait pu, en diminuant son train de maison, vivre largement et faire donner à son fils une éducation très complète. Pour ce fils, auquel elle s'était dévouée corps et âme, elle s'était tour à tour faite bonne d'enfants, professeur, répétiteur ou médecin. Afin de mieux le suivre dans ses études, elle avait appris le latin, le grec, et les premiers éléments des sciences. Vivant de sa vie, entièrement occupée de ses travaux et de ses plaisirs, jamais elle ne l'avait quitté, jamais elle n'avait compris même qu'on pût les séparer. Jolie, intelligente, femme du monde, bien des fois elle eût pu se remarier. Mais quand l'occasion s'en était présentée, elle avait paru si étonnée, si scandalisée même, qu'on songeât à lui imposer des devoirs nouveaux, que les prétendants se l'étaient tenu pour dit, la laissant libre enfin de se garder à cet enfant si tendrement et si uniquement aimé.

Ainsi l'enfant était devenu un homme. Sans trop de peine il avait terminé ses études, passé ses derniers examens, puis un jour il s'était trouvé docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Quel triomphe pour la mère que ce moment-là! Quels rêves d'or, quels beaux projets d'avenir à deux, lui actif, mondain, célèbre et envié; et, malgré tout cela, plus heureux avec elle que nulle part ailleurs; elle, doucement vieillissante auprès du grand garçon éternellement tendre et confiant!

Deux ou trois ans encore, les choses avaient marché de la sorte, lorsque, un jour, Henri lui avait avoué sa tendresse pour une amie d'enfance et son désir de l'épouser. Comment il s'était mis à aimer cette jeune fille? L'histoire était des plus simples.

Depuis de longues années, la mère et le fils avaient coutume, la saison des vacances arrivée, de passer l'été en Touraine. C'était



le pays de Mme Desfeuilles et de son mari, qui, de son vivant, avait été député de la ville de Tours. Bien qu'il ne leur restât plus là-bas que des parents éloignés, chaque mois d'août revenu, c'était pour eux une fête nouvelle de revoir une fois encore ce pays si mollement voluptueux, cette belle Loire claire aux nappes largement étalées, çà et là coupées de bancs de sable, et ces amis de province, dont l'amitié solide et calme leur faisait à date fixe le même accueil chaleureux.

Aux portes mêmes de la ville de Tours, Mme Desfeuilles possédait une petite maison de campagne, ombragée d'arbres centenaires, entourée de pelouses fleuries descendant en pentes gracieuses jusqu'aux bords du fleuve. A peine débarqués de leur Paris estival, insupportable et fatigant, les deux voyageurs, heureux comme des prisonniers libérés, se hâtaient de jouir de l'air tiède et pur, des eaux frémissantes et nacrées, des ombrages parfumés. Les premiers jours, on ne songeait guère à sortir de chez soi où l'on était si bien, mais, comme on finissait par se blaser un peu à parcourir le petit parc toute la journée, on se décidait enfin à faire quelques visites.

La première était toujours pour le maire de la ville et sa femme, Mme Boudry. Cette dernière, vaguement cousine par alliance de Mme Desfeuilles, était aussi une de ses plus anciennes amies. Toutes deux du même monde et du même pays, ayant passé ensemble dans le même couvent à la mode un an à Paris, étaient toujours, bien que fort différentes de caractère et d'esprit, restées étroitement liées.

Autant, Mme Desfeuilles s'était, de bonne heure, révélée femme de tête, entendue aux choses de la vie, experte à bien mener ses affaires toute seule; autant Mme Boudry, douce, tendre, un peu effacée même, s'était volontairement annihilée devant le charme irrésistible de son mari. Le maire était un de ces hommes séduisants, adorés du monde et de leurs amis, mais qui s'occupent fort peu du bonheur de leurs proches. Persuadé que sa femme était un modèle, une perle, M. Boudry allait chantant ses louanges dans les salons de la ville, où l'on s'arrachait sa présence; après quoi, se croyant dégagé de tout ce qu'elle était en droit d'attendre de lui, il ne pensait plus qu'à s'amuser du mieux qu'il pouvait.

Mme Boudry, qui n'aimait guère le monde, sentant qu'elle y faisait piètre figure, ne se trouvait pas malheureuse de rester au logis, car elle y avait sa fille Claire pour lui tenir compagnie. L'en-

fant, véritable exception à la règle qui veut que les fils tiennent du côté maternel et les filles du côté paternel, était le vivant portrait de sa mère. Mêmes cheveux blond-pâle, même teint, mêmes yeux; avec, en plus, le charme souverain du père, non pas éclatant à tous les yeux, comme chez ce dernier, mais discrètement voilé et presque dissimulé aux yeux du vulgaire. De son père encore, elle tenait une fougue de passion, qui, pour demeurer soigneusement renfermée en elle-même, n'en était pas moins d'une étonnante puissance. Tant qu'elle avait été petite, cette flamme intérieure n'avait brûlé que pour des objets de minime importance: animal bien-aimé ou poupée favorite. Puis, quand elle avait grandi, était devenue jeune fille, cette enfant, d'ordinaire trop calme et trop posée, avait eu pour certains exercices du corps une véritable frénésie. Les baignades dans la Loire, les courses à pied, les jeux violents, possédaient le don de la sortir d'elle-même et de la jeter dans une fièvre de bonheur. Mais de toutes ses passions, la plus vive était pour la danse: non pas à cause du danseur qui, pourvu qu'il s'en tirât correctement, lui était en général fort indifférent; mais à cause de la danse elle-même et du plaisir violent qu'elle éprouvait à se sentir belle et gracieuse. Quand elle dansait, légère comme un farfadet qui touche à peine la terre, la figure animée, ses yeux de myope luisant d'un éclat extraordinaire, elle était si transfigurée qu'il se formait autour d'elle un cercle admiratif. Pour la désinvolture elle avait de quoi tenir: son père, malgré son âge, demeurait encore le meilleur et le plus recherché danseur du pays; les belles dames de Tours en savaient quelque chose; et tant de fois il s'était amusé avec la petite à lui apprendre les pas les plus compliqués que l'élève avait bientôt dépassé le maître.

Chaque hiver, M. et Mme Boudry offraient un bal à leurs nombreuses relations; et, chaque été, Claire, sous la direction de ses parents, donnait une matinée dansante à ses jeunes amies. Comme on était un peu à court de cavaliers, on attendait l'époque des vacances qui ramenait aux familles la jeunesse masculine éparse dans les lycées d'alentour.

Mme Desfeuilles et son fils étaient, en leur qualité de Parisiens, les héros de ces petites fêtes. On s'enquérait de leur arrivée; sitôt que leur apparition était signalée, et qu'ils avaient fait leur première visite, on allait en grande pompe leur porter une invitation. Henri Desfeuilles, très gai de caractère, aimait beaucoup ces ré-



ceptions en plein air où, sans gêne aucune, l'on coudoyait de si gracieuses fillettes; tout le monde se connaissant d'enfance, ainsi qu'il arrive dans les sociétés de petite ville. Quant à Mme Desfeuilles, c'était une des meilleures occasions où elle pouvait à la fois étaler ses élégances de Parisienne et jouir du succès de son fils. Car il en avait beaucoup, étant fort joli garçon; et parmi les petites demoiselles de Tours c'était à qui ferait les doux yeux au gentil Parisien, si crânement drapé dans sa fine tunique à boutons de métal. Plus d'une même, en rentrant le soir, les yeux gros de sommeil, voyait passer et repasser dans ses rêves la tête brune et le profil régulier du beau lycéen. Seule, Claire parassait assez indifférente; et Henri, accoutumé par les chatteries de sa mère à ce qu'on lui fît les premières avances, ne se gênait pas pour dire que cette fillette était un vrai glaçon. Puis, l'âge modifiant peu à peu ses façons de voir et de juger, il s'était, par degré, senti pénétrer de cette grâce mystérieuse qui émanait de la jeune fille. Il avait remarqué ses fines attaches, l'éclair soudain de son regard, le charme de son esprit, quand par hasard elle causait et surtout l'ineffable harmonie de ses moindres mouvements. Il avait remarqué aussi combien son goût était plus affiné que celui de ses amies. Tandis que celles-ci, croyant se parer, s'affublaient de robes trop lourdes et trop riches pour leur âge, Claire, d'instinct, se composait avec un rien de vraies toilettes parisiennes. De légères étoffes blanches, ajustées de façon bien moderne, quelques roses naturelles piquées çà et là: elle était parée à ravir.

De son côté, la jeune fille qui tout d'abord avait eu peu de goût pour Henri, le trouvant trop choyé et trop adulé par Mme Desfeuilles, avait fini par découvrir que le jeune homme était fort gai, nullement fat, enfin que son cœur était excellent. Chaque année elle avait plaisir à apprendre l'arrivée de Mme Desfeuilles; puis ce plaisir devint plus vif, et, sans en rien laisser transpirer au dehors, selon son habitude, elle en vint à compter les mois et les jours qui devaient s'écouler encore avant le retour de ses grands amis. Car, de voir Mme Desfeuilles, lui épanouissait le cœur presque autant que de voir Henri.

Celle-ci, connaissant Claire dès son enfance, la sachant fille unique, héritière d'une jolie fortune, la sentant de plus fort douce et admirablement élevée, lui avait toujours fait grand accueil. Qui sait même si l'idée d'unir un jour la fille de ses amis à son propre fils n'avait pas plus d'une fois traversé sa cervelle? Seulement

Mme Desfeuilles, en femme avisée qu'elle était, n'avait eu garde d'en rien laisser voir: elle savait bien ce qu'il en arrive de ces mariages arrangés longtemps à l'avance par des mères trop prévoyantes. Ennui, lassitude et finalement dégoût; voilà le sort de ces amours qui suivent un chemin tout tracé, désespérément uni. L'amour est enfant de bohème, dit la chanson.... et c'est la chanson qui a raison.

La mère demeurait donc fermée sur toutes choses ayant trait à son fils; mais pour le reste, il n'y avait sorte de caresses ou d'attentions délicates qu'elle n'eût pour la jeune fille. Même tactique avec Henri. Venait-il à se plaindre de la froideur de Claire? Froidement aussi, avec une voix nette et des yeux indifférents, elle répondait:

— Que nous importe? Sois poli avec elle, à cause de ses parents, c'est tout ce qu'il faut....

Puis, quand la froideur s'était changée en sympathie, Mme Desfeuilles, non sans trouble, s'en était bien vite rendu compte. Longtemps avant que les jeunes gens eussent vu clair en eux-mêmes, les yeux de lynx de la mère avaient pénétré le mystère de leurs cœurs doucement troublés par l'aurore délicieuse du premier amour. Jour à jour elle avait noté les progrès de cette affection mutuelle, enregistré ses premiers mouvements, observé sa marche grandissante. Mais quand elle avait senti qu'à son tour Henri était fortement touché, bien loin d'en éprouver de la joie, elle avait souffert violemment. Avec cet aveuglement de toutes les mères qui voient toujours leur enfant petit et qui ne peuvent se résoudre à le laisser agir par lui-même, elle avait espéré que son fils lui réserverait toute sa vie la meilleure part de sa tendresse. Marié, elle le voulait bien; puisque c'est la loi du monde; mais amoureux, c'était une autre affaire qu'elle n'avait pas voulu prévoir. Que Claire aimât Henri, c'était tout naturel. Comment pouvait-on ne pas aimer son fils? Elle savait bien, elle qui lisait dans le cœur passionné de la jeune fille comme dans un livre ouvert, que cette froideur n'était qu'une pure apparence. Mais, en revanche, qu'Henri aimât Claire, voilà ce qu'elle trouvait bien étonnant.

Puis, son étonnement céda enfin la place à des réflexions plus judicieuses: elle se répéta tous les avantages de cette union, elle se dit que Claire serait une belle-fille à la fois souple, caressante et pleine de déférence. Ce dernier raisonnement finissant par l'emporter, les premiers frissons de sa jalousie croissante s'apaisèrent

par degrés, et feignant toujours de n'avoir rien découvert, elle laissa les jeunes gens libres de donner cours à leur innocente passion.

Qui pourra jamais dire les joies du premier amour partagé? Bien que séparés les trois quarts de l'année, Claire et Henri vivaient comme en rêve, absorbés qu'ils étaient par le divin rayonnement de leur bonheur intime. Et pourtant ils ne s'étaient rien dit de ce qui les occupait si fort; à peine si le jeune homme, dans son dernier séjour en Touraine, avait offert à la jeune fille quelques vers de sa composition, ou quelques fleurs de son jardin: gages précieux, précieusement serrés comme d'inestimables trésors.

Sur ces entrefaites, Henri obtint son doctorat en médecine; puis, au bout d'un an ou deux de courts voyages à travers l'Europe afin de se perfectionner dans son art, pour la première fois il songea sérieusement à s'établir. C'est alors qu'il fit confidence à sa mère de ses nouveaux désirs. À ces aveux passionnés, à ces projets de félicité infinie, Mme Desfeuilles sentait se rouvrir douloureusement la plaie qu'elle croyait si bien cicatrisée. Mais, sans en rien laisser voir, elle se contenta de sourire finement, écoutant jusqu'au bout l'abondante éloquence de son fils. Quand il eut terminé:

— Et maintenant que vas-tu faire? lui demanda-t-elle.

— Oh! mère, la seule chose possible. La demander en mariage. Non pas à ses parents, mais à elle-même. Oui, je sais bien que cela ne se fait guère, et qu'il est d'usage de parler au père d'abord. Mais j'ai soif de lui entendre dire qu'elle m'aime.... Partons ce soir pour la Touraine, veux-tu?

— Tu sais bien que je ne te refuse jamais rien, dit la mère héroïque.

Cette année-là, le beau pays et le parc charmant eurent également tort tous les deux; sitôt débarqué à Tours, sans même jeter un coup d'œil sur ces endroits familiers, Henri courut à sa chambre faire une toilette des plus soignées; puis, sautant dans une voiture amenée de la gare exprès, il se fit conduire chez Mme Boudry.

Monsieur était sorti, — comme toujours, du reste, — mais ces dames travaillaient sur la pelouse et seraient heureuses de le recevoir. Le domestique consulté n'avait pas achevé sa phrase que déjà Claire accourait au-devant de son ami. A le regarder seulement, elle comprit pourquoi il venait, et, dans un geste spontané, lui tendit ses deux mains:

— Comme vous êtes aimable de nous faire une visite tout de suite! disait-elle. Car vous n'étiez pas arrivé hier, je le sais bien....

Mme Boudry, toute souriante, s'avançait derrière sa fille:

— Bonjour Henri, votre mère va bien?

— Oh! oui, madame, et très heureuse une fois de plus de se retrouver ici.

— Dis donc, maman! s'écria Claire tout à coup, tu oublies de le féliciter....

— De quoi? fit Mme Boudry étonnée.

— Eh bien! mais, de son grand travail sur les *Maladies nerveuses*.... c'est très remarquable, à ce que dit notre journal.

— Voyez-vous cette petite masque, qui lit ces choses-là et ne m'en disait rien!

A l'exemple de Mme Boudry, Henri se mit à rire, mais ses yeux qui cherchaient les yeux de la jeune fille, lui dirent pour cette preuve d'intérêt un éloquent merci. On prit place enfin sur la pelouse ombragée, où ces dames, assises dans des guérites d'osier parées d'éclatantes pomponnettes, avaient coutume de passer les heures chaudes du jour. La conversation reprit, animée comme il arrive entre gens qui se connaissent depuis de longues années. Mais cela ne faisait pas précisément le compte d'Henri; ce n'était pas pour raconter les fêtes de l'hiver parisien, ou les angoisses de son dernier examen, qu'il était venu. Enfin, un bienheureux domestique apparut:

— Une dame est au salon qui désire parler à madame pour une œuvre de charité.

Mme Boudry se leva languissamment:

— Vous permettez, Henri? Je ne serai que quelques minutes....

S'il le permettait! Il y avait assez longtemps qu'il appelait ce moment de tous ses vœux. Sitôt Mme Boudry hors de vue:

— Claire! dit-il, en rapprochant son fauteuil de jonc de la petite niche où était enfoncée son amie, c'est parce que j'ai une chose grave à vous demander, que je suis venu aujourd'hui. Voulez-vous m'écouter?

Claire, pâlissante, ouvrit tout grands ses lumineux yeux gris:

— Oui, dit-elle avec effort.

Henri reprit:

— Depuis longtemps, Claire, je vous aime, et vous l'avez deviné. Pour vous le dire, j'ai attendu le jour où, mes études terminées, je pourrais vous offrir une vie calme et sûre. Seulement, avant

de demander votre main à vos parents, je tiens à vous demander à vous-même ceci: Acceptez-vous de vivre avec ma mère, de la garder toujours avec nous? Réfléchissez bien, car de votre réponse, mon amie, va dépendre mon bonheur. Depuis plusieurs années déjà, sentant tout ce que ma mère faisait pour moi, tout ce qu'elle me donnait de son cœur et de sa vie, je me suis juré qu'une fois devenu homme je la récompenserais en affection de son dévouement passionné. Jamais je ne laisserai, seule et triste, cette mère qui m'a réservé le meilleur de son existence: et si vous deviez répugner à la voir habiter sous notre toit, j'aimerais mieux, Claire, renoncer à me marier, que de faire de la peine à celle à qui je dois tout....

Henri, très ému, ne put achever. Claire, radieuse de cet aveu d'amour si longtemps attendu, trop jeune pour sentir ce qu'il y avait d'inquiétant pour son avenir dans cette réserve si nettement formelle, répondit avec simplicité:

— Votre mère sera ma mère, Henri. Et sans aucun effort, je vous le jure. Je l'aime tant, déjà! Et puis.... — elle hésita une seconde, — et puis, votre mère, c'est encore vous!

Le jeune homme, à ce poids énorme qui lui était enlevé du cœur, se leva vivement, et, sans réfléchir aux commentaires sans nombre qu'il pourrait faire naître, s'il était aperçu de la maison, il saisit la main de Claire, et plusieurs fois de suite la porta à ses lèvres, tandis que la jeune fille, toute rougissante, ne sachant plus que devenir, se rencoignait éperdue sous son frêle abri.

Lorsque Mme Boudry, débarrassée de son importune visiteuse, les rejoignit enfin, elle fut surprise de l'agitation presque fébrile à laquelle Claire semblait en proie; seulement, comme cette agitation se traduisait par des fusées de rire perlées, et que tous les traits de sa fille étaient épanouis de bonheur, la mère ne se tracassa pas autrement.

Le soir même, Mme Desfeuilles, en grande tenue, venait officiellement demander pour son fils la main de Claire. Monsieur et Mme Boudry, après les compliments d'usage en pareille circonstance, donnaient leur consentement; et Claire, traduite devant le conseil de famille, n'avait garde de s'inscrire en faux contre ses décisions.

Les fiançailles furent courtes, joyeuses, agitées. Il fallait qu'Henri fût marié à l'automne, afin de pouvoir ramener sa femme à Paris et s'installer chez lui avant la rentrée de la clientèle riche. D'ici

là que de choses à faire! Les deux mères en perdaient la tête; Mme Boudry surtout, peu accoutumée à se démener pareillement. Quant à Mme Desfeuilles, elle ne quittait plus la maison de ses amis; on avait tant besoin, pour le trousseau de Claire, de ses conseils, de son habileté, et de son goût sûr de Parisienne experte! Et puis, les visites à faire et à recevoir; — il fallait bien apprendre aux amis la grande nouvelle, — les invitations, qui, suivant l'usage de la province pleuvaient dru comme grêle sur les deux fiancés et leurs parents; enfin la cérémonie finale. Et toute cette agitation, ces courses folles à travers la ville, avaient fini par créer entre les trois femmes une telle intimité, qu'Henri se réjouissait vingt fois par jour de l'étroite union qui régnait entre sa mère et sa fiancée.

M. Boudry, lui, était aux anges. Pour la première fois depuis son mariage il ne s'ennuyait plus chez lui, il était tout feu, tout flammes pour organiser des fêtes; et se parait orgueilleusement de sa fille, que la joie embellissait au point de la rendre méconnaissable.

Enfin la noce avait eu lieu; — noce des plus gaies où l'on n'avait presque pas pleuré; et le soir même, les nouveaux époux partis pour un voyage dans le Midi, Mme Desfeuilles était rentrée à Paris afin d'organiser leur nouveau logement. Quinze jours après, un télégramme l'avertissait de l'arrivée subite de ses voyageurs. Avec cette habileté preste qu'ont toutes les Parisiennes, en deux heures elle avait mis des fleurs partout, organisé un petit dîner fin et donné un air de fête à l'appartement tout entier.

Le repas fini, le café pris, le cigare d'Henri allumé, les jeunes mariés avaient recommencé le récit plusieurs fois interrompu, de leurs aventures de voyage. Ce récit, à chaque instant coupé de:

— N'est-ce pas, Claire?

— T'en souviens-tu, Henri?

avait bien de la peine à s'achever.

Claire, depuis un instant retombée dans le silence, laissait son mari parler tout seul.

— Dis donc, Clairette, fit celui-ci tout d'un coup, n'est-ce pas que c'est affreux ces courses de taureaux?

— Rose et bleue, oui, mon ami.... fit une petite voix mourante.

A cette réponse bizarre, Mme Desfeuilles et son fils échangèrent, tout surpris, un regard rapide, puis Henri se pencha vivement sur sa femme. Appuyée au dossier de sa chaise Renaissance,

ses cheveux blonds en avalanche sur son front pur, ses yeux papillotants aux lumières, la pauvre petite Claire, semblable à une enfant bien sage, mourait de sommeil et n'osait point le dire....

II.

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, dans sa chambre rose toute floconnée de dentelle, Claire eut d'abord un premier moment de surprise et de joie à se dire qu'elle habitait maintenant Paris, ce Paris que dans ses rêves de jeune fille elle entrevoyait radieux, plein de séductions éblouissantes, vaguement mystérieuses, et qu'elle allait connaître enfin! Puis, laissant son mari dormir encore, elle se leva sans bruit, car il lui tardait de voir son nouveau domaine. En peignoir de laine souple, ses cheveux tordus à la diable, de toutes petites mules blanches aux pieds, elle commença son inspection par la cuisine.

En voyant entrer leur jeune maîtresse, Adeline la cuisinière et Marie la femme de chambre, tranquillement attablées devant deux bols de chocolat, se levèrent aussitôt:

— Madame désire? questionna Marie d'un air tout surpris.

— Mais rien, merci, répondit Claire. Je viens donner les ordres pour le déjeuner.

— Le déjeuner est commandé, madame, fit la cuisinière. Madame Desfeuilles est déjà venue pour cela.

— Ah! très bien, je ne savais pas....

Un peu interdite sous les regards curieux des deux servantes, Claire cherchait quelque chose à ajouter, lorsque Marie vint à son aide:

— Si madame désire voir madame Desfeuilles, madame est au petit salon.

— Merci, Marie. En effet, je vais la retrouver, ne vous dérangez pas....

Au petit salon, Mme Desfeuilles, coiffée, habillée, travaillait à une savante broderie.

— Vous voilà donc, ma fille, fit-elle en embrassant Claire au front. Vous avez fait la grasse matinée aujourd'hui; êtes-vous remise du voyage, au moins? Henri n'est pas habillé?

— Henri dort encore, chère mère.

— Gardez-vous de le réveiller! Laissez-le reposer, le pauvre enfant. Voulez-vous que je fasse apporter votre chocolat ici?

Claire avait bonne envie de répondre qu'elle préférait attendre, déjeuner avec son mari; mais un léger pli au front de sa belle-mère lui suggéra tout d'un coup l'idée que le moment était peut-être mal choisi pour en faire à sa tête.

— Comme vous voudrez, ma mère. — Puis, achevant d'amadouer la vieille dame qui lui semblait d'humeur assez fâcheuse: — Que c'est donc joli et bien arrangé, ici! Vous avez, ma mère, un goût parfait; il me tarde de voir toutes nos merveilles.

— Alors, petite fille, hâtez-vous de manger, et je vous présenterai votre chez-vous.

Il n'y avait pas à dire; tout était disposé à miracle pour le confort de la vie et le plaisir des yeux.

— Que vous êtes habile! se récriait Claire; moi, je n'aurais jamais su faire aussi bien!

Mme Desfeuilles eut un sourire énigmatique.

— Qui sait? fit-elle d'un ton plein de bonhomie. Était-ce une illusion? Sous cette phrase équivoque, Claire, avec son habituelle finesse, crut démêler un doute assez méprisant pour ses talents de ménagère. Mais cette impression ne dura guère, car Henri venait d'entrer.

— Ah! voici ma petite déserteuse! disait-il. Figure-toi, mère, que je me réveille. Je me retourne avec un sourire aimable.... rien! une place vide! Partie, ma femme, envolée sans crier gare! Venez çà, madame, et tout de suite, qu'on vous mette à l'amende. Trois baisers, c'est le tarif!

Les deux femmes éclatèrent de rire. Seulement celui de Claire sonnait franc comme l'or, tandis que celui de sa belle-mère semblait un peu pénible. Mme Desfeuilles constatait tout bas que le premier baiser d'Henri avait été pour Claire, et non pour elle.

Durant quelques semaines, Claire fut pleinement heureuse. La nouveauté d'abord, ce joli ménage coquet et soigné qui était le sien, le plaisir de s'entendre appeler madame, puis enfin et surtout, la continuelle présence de son mari. Car, le docteur, nouveau venu dans la carrière, encore inconnu, n'avait rien ou presque rien à faire. La clientèle, cette fameuse clientèle élégante sur laquelle on comptait, ne se décidait pas encore à apparaître. Quelques visites de quartier, deux ou trois confrères amis qui réclamaient

sa présence pour des opérations, quelques mémoires à rédiger pour des journaux spéciaux, c'était tout.

Comme le jeune ménage avait largement de quoi vivre, du moins les premiers temps, Henri profitait de ces loisirs pour initier Claire à la vie parisienne. Pareille à toutes les femmes de province n'ayant fait que traverser Paris, celle-ci éprouvait, à se sentir installée dans la grande ville, une sorte de fièvre. Elle voulait tout voir, tout connaître, — c'était bien son droit, puisqu'elle était madame! Non pas qu'elle fût très mondaine. En cela vraie fille de sa mère, elle adorait son chez-elle, ses aises tranquilles, ses habitudes de vie calme et bien réglée. Mais, chez elle, Mme Desfeuilles était toujours en tiers entre elle et son mari, tandis que pendant les allées et venues dans Paris, trop fatigantes pour la vieille femme, sans intérêt pour la Parisienne émérite, Claire avait Henri pour elle, sans partage.

Quelle joie de faire tous deux de longues courses à pied à travers les rues animeés; de courir avec lui les magasins, choisissant ensemble de gracieux bibelots pour orner leur demeure; ou, bien serrés l'un contre l'autre, d'écouter dans une étroite baignoire de théâtre, une pièce à la mode des auteurs célèbres! Claire, toute rieuse, oubliant sa réserve et sa timidité naturellés, se montrait alors ce qu'elle était réellement, une petite personne très originale et prime-sautière. Sans y tâcher, elle avait des mots exquis, des nuances subtiles de sentiment, des réflexions piquantes et justes bien surprenantes chez une femme aussi jeune. Henri se plaisait à faire jaillir les étincelles de cet esprit si fin, et se prêtait avec grâce à tout ce qui pouvait l'amuser. Seulement — et cela l'attristait un peu — une fois rentrée chez elle, Claire ne sonnait plus mot. Un soir même, il lui en fit la remarque:

— Explique-moi donc, « petite gentille » pourquoi te voilà muette maintenant, toi qui tout à l'heure bavardais avec tant d'allégresse?

Claire rougit, embarrassée; puis, tournant la difficulté, elle fit ce que font toutes les femmes, quand elles ne veulent pas répondre. Elle s'en tira par une plaisanterie:

— ..is-tu, ami, c'est bien simple. Moi je suis très bête. Alors ..une fée, qui m'a prise en pitié, m'a octroyé un tout petit, .. grain d'esprit à dépenser par jour. Quand le petit grain est ..rac! je ferme le guichet.

Puis, comme son mari ne paraissait pas suffisamment convaincu par cette explication fantaisiste, la maligne ajouta:

— Si vous avez cru, monsieur, épouser une femme spirituelle, c'est bien fâcheux pour vous: on vous a cruellement volé sur la marchandise livrée!

Ce qu'elle ne voulait pas dire, craignant de chagriner Henri, c'est que, dès le lendemain de son installation à Paris, dans cet intérieur qu'elle s'était à plaisir figuré si tiède et enveloppant, elle avait senti souffler un vent de glace. Mme Desfeuilles, aimable et gaie tant qu'on avait été en Touraine où Claire n'était encore que la fiancée d'Henri, avait, depuis lors, subitement changé. Que pouvait-elle reprocher à sa belle-fille? Claire se le demandait avec angoisse; elle tournait et retournait dans sa tête cet étrange problème, mais n'en trouvait pas la solution. Une chose l'avait frappée, cependant. Lorsque Henri s'absentait, Mme Desfeuilles redevenait ce qu'elle avait été jadis; une compagne charmante, plutôt amie d'âge mûr que mère imposante. Elle enveloppait Claire de petits soins et de douces caresses; elle avait comme autrefois l'humeur enjouée, le mot pour rire; et la jeune femme, délivrée du poids qui l'avait oppressée, se disait que sans doute elle s'était trompée, que Mme Desfeuilles lui portait une réelle tendresse, enfin qu'il était bien heureur pour elle, encore un peu perdue dans ce grand Paris compliqué, d'avoir un guide sûr, un appui maternel.

Mais le docteur rentrait, et l'illusion de Claire s'envolait au loin; car, sitôt son fils présent, Mme Desfeuilles ne voyait plus que lui, ne parlait plus qu'à lui. Henri, accoutumé dès l'enfance à tenir sa mère au courant des incidents les plus minimes, avait toujours, à la moindre absence, cent choses sérieuses ou folles à raconter. Assis entre « ses deux femmes », comme il appelait plaisamment Claire et Mme Desfeuilles, il se laissait aller à sa verve naturelle. C'était l'anecdote du boulevard, des racontars sur des salons connus, une nouvelle politique ou scientifique, un bruit qui courait dans le monde des arts, enfin ces mille riens de la vie parisienne, qu'il faut connaître lorsqu'on est de la société. Claire, intéressée jusqu'à la passion par cette causerie bien autrement piquante, lui semblait-il, que les nouvelles assez monotones, servant en Touraine de thème à la conversation, suivait ardemment les paroles de son mari. Seulement, très réservée de nature, connaissant mal le monde, incapable encore de bien parler le *parisien;* cette langue spéciale où d'un mot, d'un geste, l'on peint et explique tout, Claire tou-

jours silencieuse, semblait absente ou préoccupée. Au contraire de la jeune femme, Mme Desfeuilles, grande lectrice de journaux mondains, tenue au courant de tout par ses nombreuses relations, était fort experte en l'art de causer.

Le docteur, d'abord, s'adressait aux deux femmes; mais, voyant l'une éternellement silencieuse, trouvant dans l'autre un interlocuteur aussi alerte que bien disant, il en vint sans s'en douter presque, à causer avec sa mère comme au temps où il n'était point marié. Étrangement trompé par la réserve timide de sa femme, la supposant trop jeune pour s'intéresser vraiment aux questions sérieuses, il la crut indifférente à ce qui le préoccupait, et bientôt reprit l'habitude d'avoir sur toutes choses le conseil et l'assentiment de Mme Desfeuilles.

Lorsque Claire comprit, bien vite hélas! qu'elle devenait pour son mari, non pas la compagne avec laquelle on partage toutes choses, bonnes ou mauvaises — mauvaises surtout — mais l'objet de luxe réservé aux heures de plaisir, elle en fut blessée jusqu'en ses fibres les plus secrètes. Certainement, elle n'avait ni la science mondaine, ni l'impéccable expérience de sa belle-mère, — comment aurait-elle pu avoir tout cela à dix-huit ans? Fallait-il, pour cela, l'abandonner ainsi de prime abord: la traiter en petite fille qu'on amuse avec des historiettes? Le premier devoir d'Henri n'était-il pas de compléter son éducation? Quel est l'homme, qui, lorsqu'il épouse une très jeune femme, trouve en elle, d'emblée, la compagne idéale et parfaite: et, s'il ne se donne la peine de lui apprendre la vie, qui donc s'en chargera?

Toutes ces choses, et bien d'autres encore, Claire se les disait amèrement. Sans doute le plus simple eût été de les confier à son mari; mais un cœur qui souffre a sa pudeur parfois, et c'était le défaut de cette âme si tendre, mais si fière aussi, qu'elle voulait être devinée et non s'expliquer elle-même.

La jeune femme s'enferma donc en sa tristesse, ne retrouvant la parole qu'aux heures d'intimité avec son mari, et bientôt son mutisme obstiné produisit sur Henri, sur Mme Desfeuilles même, une impression de malaise. La mère d'Henri, qui avait conscience, plus qu'elle ne voulait le dire, de n'être point étrangère au changement de sa belle-fille, insista vivement pour connaître la raison de cette singulière attitude. Ce fut en vain. Comment Claire aurait-elle pu avouer à ce juge sévère et prévenu ses tristesses sans cause précise, ses griefs sans preuve apparente, et les mille pi-

qûres de jalousie dont elle commençait à souffrir ? La jeune femme, qui, certainement, aurait tout dit à Henri, s'il avait su la confesser doucement, ne voulut rien révéler par devant sa belle-mère.

Lassé d'insister pour n'obtenir toujours que la même affirmation vague qu'elle « n'avait rien », Henri, de sa nature peu patient, et qui n'aimait guère approfondir les choses pénibles, finit par s'écrier avec humeur :

— Laissons-la donc, mère. Puisqu'elle ne veut pas nous dire ce qu'elle a, c'est tant pis pour elle. Mais je t'avertis, Claire, que tu n'es guère aimable depuis quelque temps, et que nous serions heureux de te voir quitter ces airs boudeurs !

Pourquoi, à ce moment-là, ne vit-il pas les beaux yeux gris, tout brouillés de larmes, se tourner vers lui, suppliants ? Hélas ! il ne les regardait pas. Agacé de cette première scène de ménage, un peu confus peut-être d'avoir parlé sévèrement, Henri, sa canne à la main, son chapeau sur la tête, ouvrait la porte, prêt à sortir. Claire faillit s'élancer, passer ses bras autour de son cou, et lui dire dans l'oreille, bien tendrement :

— Mais regarde-moi donc, méchant ! Tu verras bien que ce n'est pas bouderie, comme tu dis, mais souffrance. Ne t'en va pas, reste ici, je te dirai tout, à toi seul...

Trop tard. La porte venait de se refermer avec un bruit sec ; et les pas d'Henri allaient s'affaiblissant sur les dalles du vestibule extérieur. Dans l'embrasure d'une fenêtre, Mme Desfeuilles, l'air pincé, se gardant bien d'intervenir entre les deux époux, travaillait sans mot dire à son éternelle broderie. Alors Claire éperdue s'enfuit dans sa chambre ; et là, avec cette exagération des âmes très jeunes qui n'ont pas encore souffert, croyant tout perdu, parce que son mari, pour la première fois depuis leur mariage, était parti sans l'embrasser, elle plongea sa tête dans les coussins de son lit et sanglota de tout son cœur.

Soulagée enfin par la violence même de son chagrin, elle s'étendit sur sa chaise longue, et, plus calme, se mit à réfléchir.

Évidemment, elle était dans son tort, elle aussi. Oh ! cette maudite timidité, cette pudeur singulière à dévoiler ses sentiments, qui tant de fois déjà lui avait joué de mauvais tours ! Combien, parmi ceux qui vivaient près d'elle, l'avaient mal jugée ! Combien la croyaient froide, indifférente, à la voir si calme en apparence, alors qu'en réalite elle bouillonnait et frémissait au dedans ! Un instant, Henri l'avait comprise, lui. C'était en Touraine ; l'amour lui don-

nant de l'assurance, elle avait osé être elle-même ; dégagée de ces liens mystérieux qui la tenaient prisonnière, elle s'était sentie si heureuse d'être libre enfin, qu'elle se comparait à une chrysalide sentant pousser ses ailes ! Maintenant, hélas ! qu'il était loin, ce bonheur-là ! Opprimée par la continuelle présence d'un tiers entre elle et son mari, elle se sentait plus timide, plus effacée que jamais. Bien loin de la plaindre, on accusait son caractère ; Henri lui-même, au lieu d'avoir pitié d'elle, la jugeait sévèrement.... Eh bien, après tout c'était justice. Pouvait-on soupçonner en elle cette souffrance aiguë, intolérable, inavouable même : la mère d'Henri plus près de son cœur qu'elle, sa femme ?

A cette heure il ne lui restait plus que deux partis ; souffrir en silence ou bien lutter. Souffrir ? Non. Moyen pitoyable, inutile et sans fruit. Lutter alors. Et, pour commencer, reconquérir son mari à force de tendresse, devenir ensuite telle à son tour qu'il pût se parer d'elle avec orgueil.

Sept heures ; Henri allait rentrer pour le dîner. Vivement Claire essuya ses yeux rougis, remit un peu d'ordre parmi les mèches folles qui seyaient si bien à sa figure d'enfant, et passa une robe de fin lainage gris-perle appliqué de vieilles guipures, qu'Henri préférait à toutes ses autres toilettes pour sa forme historique très heureusement accommodée au goût du jour.

— Tu ressembles au portrait de ma grand'mère ; lui disait-il en riant, chaque fois qu'elle se montrait parée de la sorte ; puis il ajoutait galamment : Et ma grand'mère était une fort jolie femme !

Ainsi prête pour la bataille, Claire s'installa dans le petit salon où son mari avait coutume de se rendre, chaque fois qu'il rentrait chez lui. Par un hasard inespéré, Mme Desfeuilles, occupée ailleurs, n'y était plus ; Claire, un peu superstitieuse comme tous les êtres trop sensibles, vit là un augure heureux. Bientôt la porte s'ouvrit, Henri parut, une grosse botte fleurie à la main. Lui aussi, sentant qu'il avait manqué de douceur, arrivait tout prêt à s'excuser de ses torts, si légers qu'ils fussent. Une exclamation joyeuse, et Claire se jeta au-devant de lui, riant de son rire frais, pleurant un peu, aussi.

— Oh ! mon aimé, quel bonheur ! nous ne sommes plus fâchés, dis ? Tu as pensé à moi, tu m'apportes des roses blanches, tu t'es souvenu de ma fleur favorite ; tu es bon, je t'aime, et ne suis plus triste.

Elle s'arrêta, hors d'haleine.

— A la bonne heure, Clairette. Maintenant, à mon tour de te dire merci! Pour qui, sinon pour moi, cette robe qui te fait si jolie... Vois-tu, enfant, la vie est un peu ce qu'on la fait; gaie ou triste au choix. Vraiment c'est folie de se la gâter à plaisir, quand il nous est si facile d'être heureux. Voici ma mère qui arrive; allons, cours l'embrasser!

Claire, trop heureuse de la réconciliation pour calculer ses mouvements, se hâta d'obéir, puis, retournant à son mari, elle le serra dans ses bras avec une fougue si passionnée que celui-ci s'écria, riant:

— Voilà qu'elle m'étouffe, à présent. Contradiction vivante, va! Tout à l'heure froide comme un glacier, maintenant plus tumultueuse qu'un volcan. Mais qu'elle est gentille, comme ça; regarde-la donc, mère, avec ses yeux qui flambent, et son petit air conquérant.

— En vérité, Claire, vous n'êtes plus reconnaissable, et je ne vous ai jamais vue ainsi! affirma Mme Desfeuilles.

Si les jeunes gens, tout entiers à leur bonheur, n'avaient été occupés à se sourire les yeux dans les yeux, ils eussent été frappés par l'amertume de ces paroles. La mère, qui aurait souffert de sentir Claire et Henri en désaccord, souffrait bien davantage encore de les voir si étroitement unis.

GEORGES RENARD.

(La suite à la prochaine livraison).

LES DAMES DE MILAN

Lorsque Galéas-Marie, duc de Milan, fut assassiné en pleine église à Milan par une bande de héros, ses frères, le duc de Bari et Ludovic le More étaient en ambassade en France. A la tête des affaires se trouvait Cecco Simonetta, qui avait été, pendant bien des années, le secrétaire et le ministre du comte François d'abord et plus tard de son fils. Ayant longtemps vécu dans la famille, Simonetta savait tout ce que les enfants de son défunt maître avaient à craindre de leurs oncles. D'un trait de plume il bannit le duc de Bari et Ludovic le More.

C'était en 1476. Pendant trois ans tout alla bien à Milan. Simonetta avait si longtemps dirigé les affaires que la mort du duc amena peu de changements dans la politique extérieure de l'État. Galéas-Marie s'était dit Gibelin, Cecco Simonetta osa enfin s'avouer Guelfe; mais, sous l'un comme sous l'autre, le courant continua à être libéral et français. Il y avait dans l'intérieur de la ville un peu moins de meurtres, un peu moins d'histoires scandaleuses que du vivant du beau duc, cruel et dilettante. Sa veuve, la duchesse Bonne, chargée de la tutelle de ses enfants, passait une vie agréable dans son beau palais, où Commines se souvient de l'avoir vue jouissant d'une grande autorité. Elle avait deux petits garçons et une fille, d'excellents conseillers, une cour pleine d'admirateurs, de beaux habits et un amant dévoué.

Pourtant, la duchesse n'était pas satisfaite. Bonne de Savoie était une tête vide, vaniteuse et remuante; un tempérament sans race. Il y avait dans son palais un jeune homme qui découpait à sa table, un aventurier, Antonio Tassino, de Ferrare, « de naissance obs-

cure, » pas beau, mais portant son manteau avec un certain air et une certaine grâce. C'était l'amant de la duchesse, et elle ne permettait pas qu'aucune affaire d'État passât (dit Corio) sans qu'elle eût consulté son découpeur. Il n'est pas surprenant que Simonetta — un vieil homme d'état, soucieux de la dignité, malgré son libéralisme, — fût scandalisé de l'importance de Tassino. Il est facile également d'imaginer combien le dédain de Simonetta irritait l'heureux Ferrarais. Et, en effet, plutôt par dépit que par conviction, Tassino se constitua le chef des Gibelins de Milan seulement pour renverser Simonetta. Son influence sur la duchesse était si grande qu'il la persuada de rappeler secrètement le frère de son mari, le More, — un Sforza, et aussi probablement un Gibelin, — qui guerroyait alors à Gênes.

Tout ce qui suit ressemble à une page d'un ancien roman d'aventure. La duchesse envoie un messager au More, qui arrive de nuit à Milan et est introduit secrètement par la duchesse et son amant par la porte du jardin du palais. Ludovic ne revient pas seul ; le duc de Bari est mort, mais Robert de Sanseverino, un grand capitaine, homme résolu, incorrigible, remplace le frère perdu, un homme que Simonetta a exilé avec les fils de François Sforza, un Gibelin *à outrance,* l'ennemi personnel de Cecco. Tels furent les hommes que, lasse de la respectabilité de son ancien conseiller, Bonne appela auprès d'elle « avec une grande simplicité, » ainsi que le déclare Commines, « supposant qu'ils ne feraient aucun mal à Cecco, et le fait est que tous deux l'avaient promis et juré. »

Quand Sanseverino et le More furent en sûreté dans son palais, la duchesse envoya chercher Simonetta et lui raconta tout ce qu'elle avait fait. Elle dut être effrayée de l'horreur et de la consternation de son fidèle secrétaire. [1]

— Duchessa illustrissima, répondit cet homme avec le calme du désespoir, il me tranchera la tête, voilà tout; un peu plus tard, il vous enverra promener !

La duchesse se rappela probablement ces paroles quand, trois jours après leur retour, le More et Sanseverino condamnèrent l'homme qui avait signé leur exil à être promené dans les rues de Milan dans un tonneau de vin et ensuite, — toujours dans ce ridicule équipage, — à être conduit dans la forteresse de Pavie. Si-

---

[1] « Cecco et i suoi colleghi oltra modo d'animo furono consternati. » (Corio, livre VII).

monetta y fut emprisonné; mais une fois les portes fermées sur lui, son sort parut s'améliorer. Ludovic le More se rendait souvent à Pavie pour consulter le sage et vieil homme d'état et pour apprendre de lui ses vues sur le monde. Il y alla même si souvent que le peuple de Milan se mit à murmurer, disant que Ludovic, qui avait été rappelé par un coup d'état gibelin, était un Guelfe déguisé. Au mois d'octobre 1480, Ludovic, voulant rassurer le peuple, fit entendre à Simonetta, — non sans beaucoup d'excuses, — que, par égard pour le préjugé du peuple, il fallait qu'il consentît à perdre sa tête. Et dans ce même mois, la première partie de la prophétie du secrétaire se réalisa.

La seconde partie fut différée de quelque temps. La duchesse Bonne n'avait pas de raison de regretter l'acte qui l'avait débarrassée d'un vieux serviteur gênant.

« Ils en usaient très honorablement avec la dame, à son propre jugement, cherchant à satisfaire en tous points ses désirs, dit Commines, qui les connaissait tous.

« Mais, quant aux affaires importantes, ils les expédiaient à eux deux seuls, ne lui confiant que ce qui leur plaisait; et ils ne pouvaient lui faire de plus grand plaisir que de ne lui rien communiquer. Car, ils lui permettaient de donner à cet Antonio Tassino ce qu'elle voulait; il était logé tout près de sa chambre; il la promenait derrière lui sur son cheval par la ville, et dans sa maison il n'y avait que fêtes et danses. » La duchesse n'avait jamais mené une vie plus heureuse; mais toute cette joie ne dura que six mois. Un jour Ludovic mena promener ses petits-neveux à Milan; les enfants s'intéressent toujours aux choses militaires; il les prit avec lui à la Rocca, — la forteresse imprenable, — il ne les ramena pas à la maison.

On sait ce qu'il faut penser d'un oncle ambitieux qui, au moyen-âge, laisse deux petits princes dans une tour. Mais aucun assassin nocturne n'attenta aux jours de Jean-Galéas et de son frère Ermes. Ils étaient plus utiles à leur oncle vivants, au moins jusqu'à ce que sa situation fût sûre: car, à présent, lui seul gouvernait à Milan comme tuteur et régent du petit duc. Mais quel que fût son titre, il gouvernait réellement, et bientôt il débarrassa son palais de la frivole et larmoyante madame Bonne, qu'il exila de son duché « pour immoralité, » et qui employa ses ineptes récriminations et son honneur terni à trouver un asile peu chevaleresque à la cour

de son beau-frère Louis XI de France, peu bienveillant aux femmes infortunées.

Pendant ce temps, Ludovic le More prospérait à Milan. Sous son gouvernement cultivé et noble cette ville devint une ville magique, une capitale de chefs-d'œuvre. En 1483, Léonard de Vinci vint s'y établir, y fit la statue de bronze de François Sforza, des tableaux et fonda une école de peintres lombards, presque aussi exquis, mystérieux et sensuels que lui-même. Le chœur de chanteurs que Galéas-Marie avait amenés à travers les Alpes se développa, le chant et le spectacle de Milan devinrent des choses remarquables. Les temples et les palais surgirent comme par enchantement; et de savants humanistes, — de graves Romains, des Grecs barbus, de fins Orientaux, — vinrent de tous les centres scientifiques du monde pour suivre les cours de droit, de science et de langues classiques dans la brillante Milan.

« La cour de Vénus, dit Corio, n'était pas moins distinguée que la cour de Minerve. Chacun était disposé à céder à la cour de Cupidon ce qu'il avait de meilleur et de plus beau ; les pères, leurs filles; les maris, leurs femmes; les frères, leurs sœurs. » Et les mœurs lombardes, qui avaient scandalisé la cour de Laurent de Médicis elle-même, en 1471, n'étaient ni moins relâchées ni moins luxurieuses, quoique plus naturelles et moins cruelles sous le sceptre du régent Ludovic qui, à la tête du cortège princier, apparait comme un homme majestueux, doux, omniscient, pareil au héros de quelqu'une des comédies de Shakspere.

Cependant on ne voyait que rarement le vrai duc, on entendait rarement parler de lui. Il était poli de supposer que c'était toujours un enfant. Tout le monde n'en savait pas moins qu'il était né en 1469, au milieu d'incroyables réjouissances. Et beaucoup de personnes avaient vu le grand Laurent de Médicis venir au baptême et donner à la duchesse un magnifique collier de diamants. « Ah! vous serez le parrain de tous mes enfants! » s'était écrié le duc Galéas-Marie avec une cordiale naïveté. Et maintenant — ah! les temps sont changés! — le duc est assassiné, la duchesse est en exil, et l'enfant par tous acclamé, est un prisonnier bien plus qu'un pupille entre les mains de l'ambitieux régent!

Les gens commençaient à murmurer, et quand Jean-Galéas eut environ dix-huit ans, son oncle lui-même trouva qu'il ne pouvait retarder plus longtemps son mariage. Bien des années auparavant l'enfant avait été fiancé à Isabelle d'Aragon, petite-fille



du roi de Naples. Elle vint à Milan en 1487. Ludovic lui-même épousa un peu plus tard une jeune femme, Béatrice, fille d'Hercule d'Este, duc de Ferrare.

Tant qu'il n'y avait pas eu de femme à la tête de la cour de Milan, il n'y avait pas eu de discorde. Le jeune duc, presque captif, avait pour son tyran une affection docile de chien; il était content de céder sa place et de garder son titre; et Ludovic était satisfait d'avoir la place sans le nom. Mais Isabelle d'Aragon était napolitaine et espagnole, — une nature passionnée, arrogante, violente. Elle poussa en vain son mari à réclamer ses droits. Il promettait ce qu'elle voulait et rapportait ensuite à son oncle leur conversation. Lorsque son enfant naquit, et que la femme de Ludovic était encore sur le trône qu'elle aurait dû occuper, — Isabelle ne put plus se tenir en paix. Cette fois elle n'en appela plus à son mari, un beau jeune homme doux comme la soie, innocent comme les fleurs, incapable d'aucune vengeance ou d'aucune décision; elle écrivit à son père et à son grand-père à Naples, des hommes aussi différents de lui que possible. Elle réclama ses droits, (*essendo giovane di grand'animo*), elle leur parla du joug intolérable de Ludovic; de son mari, un homme et un père, qu'on gardait encore en tutelle. Elle leur fit dire certainement par son messager (aucune plainte personnelle ne ressort de sa lettre) ce que Corio nous dit: que, au milieu de tout le luxe de Milan, le duc et la duchesse se procuraient difficilement les choses nécessaires de la vie. Il y eut une grande indignation dans sa famille, et Alphonse écrivit au More pour réclamer le trône et le gouvernement de Milan pour son gendre. « Vous faites de ma fille la risée de tout le monde, — pouvons-nous supporter de voir mépriser notre sang? »[1] Ludovic, selon son habitude, fit une bonne réponse. Et une année ou deux passèrent à protester et à récriminer; mais en 1493 la maison de Naples déclara la guerre au régent de Milan pour défendre le jeune duc. J'ai parlé ailleurs de la consternation et de la terreur de ce moment; de la fureur tranquille de Ludovic, une fureur quelque peu mélangée de joie et du pressentiment du succès; de la colère de sa jeune femme, résolue à ne pas abandonner son trône; à prendre enfin à cette Isabelle détestée la seule belle chose qu'elle n'avait jusqu'à présent pas osé lui prendre: le titre de duchesse. Nos lecteurs savent comment d'un côté, Ludovic,

[1] Corio, livre VII.

reconnaissant l'illégalité des prétentions des Sforza, envoya un message à l'empereur pour le supplier de les renouveler à son profit; comment, d'un autre côté, il envoya un message en France pour rappeler à Charles VIII les droits des Français sur Naples; et comment les Français traversèrent les Alpes en septembre; et comment, en septembre aussi, très secrètement, l'investiture de l'empereur arriva à Milan; et comment le jour après que les Français eurent quitté Milan, le jeune duc mourut (Théodore de Pavie découvrit dans son corps les traces évidentes du poison); et comment le peuple, intimidé par le voisinage des Français, fut amené à acclamer Ludovic qui fut ainsi consacré à la fois par le privilège impérial et par la voix populaire; en sorte qu'il gouverna enfin comme duc de Milan.

Pendant ce temps, Isabelle et son petit garçon étaient partis pour l'exil, cherchant en vain des protecteurs. Le succès sourit à sa rivale Béatrice, mère de deux fils qui, après beaucoup d'aventures, devaient chacun gouverner comme duc de Milan. En septembre 1496, tandis qu'Isabelle, avec son fils dans ses bras, découvrait l'inutilité de la résistance, Béatrice recevait Maximilien à Vigevano. Le grand empereur était alors un homme de trente-sept ans, aux longs cheveux grisonnants, entièrement vêtu de noir sans autre ornement qu'une petite chaîne d'or avec l'ordre de la Toison d'or. Il avait fait le vœu de ne porter que du noir jusqu'à ce qu'il pût se vanter d'une victoire sur les Turcs. Mais quoiqu'il eût l'air d'un don Quichotte mélancolique et grisonnant, Maximilien n'en était pas moins un empereur; et le journal de Marino Sanudo nous montre avec quelle splendeur il fut reçu par le duc et par la duchesse de Milan.

Cette splendeur fut très coûteuse. Le duc fut contraint de lever de forts impôts (*grandissime extrusione a li so populi*) sur ses sujets, tellement qu'ils étaient désespérés désirant n'importe quel changement. Si la dépense de cette réception coûta beaucoup de larmes, ses fatigues coûtèrent cher aussi. En septembre la duchesse Béatrice était enceinte. Marino Sanudo finira l'histoire:

« *Nouvelles du mois de janvier 1497.*

« Comment à Milan, au château, le troisième jour du mois, la duchesse, femme du duc régnant Ludovic, nommée Béatrice, fille du duc de Ferrare, accoucha d'un fils mort-né; *etiam* elle mourut elle-même cinq heures après l'enfant. Et cette mort plongea le duc

dans un profond chagrin, tellement qu'il garda la chambre, avec les volets clos et les lumières en plein jour. Et on raconte aussi, — comme je l'ai vu dans une autre lettre, — que la dite duchesse mourut le second jour du mois, à six heures après midi; et ce jour même elle s'était promenée en voiture par les rues de Milan, et avait eu un bal au château jusqu'à deux heures après dîner. Et elle laissa seulement deux enfants, des garçons, l'un nommé Maximilien, comte de Pavie; l'autre, Sforza, âgé de trois ans. Et le duc ne pouvait supporter le chagrin de cette perte, à cause du grand amour qu'il portait à sa femme; et il disait qu'il n'avait pas le cœur de s'occuper de ses enfants, de ses États ni de n'importe quoi sous le soleil; tellement qu'il était presque dégoûté de la vie. Et, de sa grande tristesse, il s'enferma dans sa chambre toute tendue de noir; et il y resta quinze jours. Et on dit que dans la même nuit que la duchesse mourut, les murs de son jardin tombèrent à terre avec fracas, sans qu'il y eût ni vents ni tremblement de terre; ce qui fut regardé par aucuns comme un mauvais présage. »[1]

L'année dernière je fus en Lombardie, et, en fidèle partisan des Visconti, je m'arrêtai un peu à Pavie. Je trouvai que c'était plutôt une sombre petite ville lombarde frais blanchie et pavée. Ici et là une muraille ou une tour à couleur de vin rompait la pâle monotonie des rues. La fameuse forteresse, où Isabelle d'Aragon se rongea le cœur d'amertume pendant tant d'années, existe toujours, reconstruite et changée, c'est vrai, mais toujours une masse de

---

1 « Nuove del mexe de zener 1497 O. S.

« Chome a Milano nel Castello a dì 3, la duchessa, moglie dil ducha presente Lodovico, chiamata Beatrice, figlia dil ducha di Ferrara, poi parturido uno fiol morto; etiam la era morta 5 hore dopo el puto. Di la qual morta el ducha steva in gran mesticia, serade le fenestre in una camera a lume di candela. Et è da saper, come vidi una lettera, che detta duchessa morite a dì 2 zener, a hora 6 di note, et che in quel zorno era stada di bona voglia in carretta per Milano, et fatto ballar in Castello fin hore 2 di note. Et lassò do soli figlioli, uno chiamato Maximiliano ch'è conte di Pavia et l'altro, Sforza, di anni 3. La qual morte el duca non poteva tolerar, per il grande amor le portava et diceva non si voller più curar ne de figlioli, ne di Stato, ne di cossa mondana; et apena voleva viver. Stava in una camera per mesticia tutta di panni negri, et cussi stete per 15 zorni. Et che in questa notte instessa in che la duchessa morite, caschò a terra li muri dil suo zardin, non essendo sta ni vento ni terra moto; el qual da alcuni fu tolto per mal augurio. »

Diarii di MARINO SANUDO, 9 janvier 1496.

belle couleur rouge. A Pavie, cependant, rien ne m'intéressa autant que ces fantômes des Visconti et de ces Sforza disparus qui semblaient si déplacés dans cette triste petite ville universitaire. Et dans les rangs de ces ombres tragiques, la dernière oubliée, la dernière aimée était toujours la duchesse Béatrice.

Je l'avais trop longtemps connue la jeune et charmante lady Macbeth de Lombardie. Je la connaissais aussi bien qu'on peut connaître une personne qui vous devient familière quoiqu'elle soit éloignée et qu'on ne la voie pas. J'avais entendu parler d'elle comme d'une femme hautaine et ambitieuse, acceptant avec un sourire les crimes qui placèrent la couronne sur sa tête. Elle me semblait quelque Hérodiade de Suini, exquise et sinistre. Et pourtant je savais qu'elle avait été tendrement aimée de son vivant et longtemps regrettée dans sa tombe. Il y a de semblables sirènes, sans cœur et froides elles-mêmes, mais capables de saisir un amour honnête avec la même main qui s'empare d'un trésor taché de sang. Telle était à mes yeux la femme adorée et mauvaise de Ludovic le More.

C'était à l'époque de Noël et il faisait froid; je me forçais avec peine à visiter la Chartreuse. Je suppose qu'elle est à six milles de Pavie. Mon mauvais équipage se traîna lentement à travers la contrée boueuse; et de la fenêtre ternie on sentait plutôt qu'on ne voyait l'immense désolation du paysage. De chaque côté du chemin montueux, un canal aux eaux lentes et plus loin un paysage monotone de pâturage marécageux et de verdoyants champs de riz tachés d'eau et de neige. La route semblait continuer éternellement tout droit, sans interruption, sans contour. Tout à coup la voiture s'arrêta au milieu de la campagne; je montai quelques pas dans un sentier boueux. Au-dessus d'une muraille, à droite, j'aperçus un grand dôme avec minarets rougeâtres, des flèches d'un rouge pâle, d'ivoire et de marbre, parmi d'innombrables tours flanquées de colonnes jaunâtres. C'est la Chartreuse.

A une autre saison et avec une meilleure santé je me serais laissée retenir devant la grande façade de la Chartreuse, fantastique, incohérente comme un songe d'une nuit d'été. Toute la façade est couverte d'ornements en haut-relief très serrés des empereurs romains et des paladins de la chevalerie, des aigles avec des anges priants sur leurs ailes déployées, d'exquises jeunes filles flottant lentement sur le dos d'un dauphin, des sirènes allaitant leurs enfants surnaturels, des hippogriffes, des prophètes d'Israël: ils

sont réunis là, étranges, inattendus comme des visions de délire. Mais seule en plein vent je regardai un moment et j'entrai dans la vaste fondation de Jean-Galéas Visconti. De grands vestibules, énormes, froids, aussi gâtés que possible par le dix-septième siècle; quelques bonnes peintures de Borgognone, beaucoup d'autres mauvaises, des portraits posthumes des grands Visconti : ce n'était pas si intéressant que je l'avais cru. Je continuai mon pèlerinage, faisant des réflexions sur la différence de type des Sforza et des Visconti : ceux-là la figure aiguë, affinée par son ovale arrondi, et des lèvres fermes et minces dessinées ou marquées par une ligne étroite. Il y a quelque chose du loup dans leurs longs nez et leurs mentons pointus, leurs fronts bas, ainsi que dans leurs yeux perçants, étroits et à fleur de tête ; un type à la fois intéressant, subtil, cruel, intellectuel et sauvage. Les Sforza, avec leurs nez à la Wellington, leurs sourcils fortement marqués, leurs lèvres prétentieuses et leurs mentons ronds, semblent une bonne race au visage carré de capitaines. Ludovic le More lui-même est là, avec son visage gras et son beau menton du premier des Napoléons, le nez fin aquilin de Wellington ; une petite bouche plaintive aux lèvres harmonieuses et d'immenses sourcils en serres d'aigle à travers le front bas, complètent la physionomie bizarre et fine de l'homme. Je le regardai un moment avec intérêt. Mais là, droit devant moi, se trouvait la tombe de la femme qu'il perdit si jeune, de la duchesse Béatrice.

Penser qu'elle est morte, et penser qu'elle était une femme. Impossible. C'est une charmante enfant tombée endormie en plein jour, immobile, mais pleine de vivacité contenue. Ses boucles en désordre pendent autour de ses épaules et se soulèvent en petits frisons sur son front arrondi d'enfant. Comme elle est couchée là, un air de candeur enfantine est répandu sur ses traits doux, adorables, irréguliers. Ses sourcils sont droits et rares comme ceux d'une petite fille, mais ses paupières closes sont arrondies comme des pétales d'une grosse fleur blanche et bordées d'une riche frange de cils. Son petit nez n'a pas de forme particulière, ce n'est pas tout à fait un nez droit, mais certainement ce n'est pas un nez camus ; c'est le plus joli nez à la cour, avec un bout arrondi comme un nez d'enfant. Ses joues aussi sont rondes comme des pommes, pas le moins du monde semblables à celles de l'Hérodiade de Suini, et son joli menton est aussi rond. Mais sa principale beauté est sa bouche, une bouche aux lèvres doucement fermées d'enfant aimée feignant de dormir et pourtant souriant comme pour dire : « Bientôt je me

lèverai et je jetterai mes bras autour de votre cou et vous serez bien surpris ! »

Sa tête ronde sort d'une long cou potelé. Sa petite figure est à la fois mince et potelée, et très petite, encore pleine de vie, semble-t-il, sous son joli vêtement de soie épaisse, aux manches à crénées, et bordées de broderies et à la longue traîne de brocart, arrangées avec tant d'amour, avec tant de soin pour ne pas cacher ces petits pieds impatients, qui dansaient si volontiers et qui semblent prêts à se remettre à danser. La voilà donc, cette fameuse Béatrice ! Je regardai et regardai ; enfin, non seulement je la compris, mais je compris aussi l'amour de Ludovic : « Et ainsi, chère enfant, tu ne peux vivre sans une couronne ? Ah bien ! que sais-tu de meurtre, de déshonneur, et de la ruine des grands États ? Tu ne comprendras jamais ces sombres choses et c'est moi qui en porterai la peine. Ah ! Dieu du ciel, je te remercie de m'avoir donné une âme immortelle, puisque je peux la perdre pour le plaisir de cette enfant ! »

C'est peut-être de cette manière que raisonnait Ludovic ; ou peut-être dans son cœur Macbeth n'était-il pas moins ambitieux que sa femme. Qui sait ? La femme du moins doit combattre pour quelque chose. On peut, en tout cas, attribuer en partie à ces trois femmes la ruine de leur pays. Bonne, qui rappela Ludovic de Milan ; Isabelle qui inspira la guerre entre Aragon et Sforza ; et Béatrice, dont l'ambition poussa son mari à faire venir les Français en Italie.

Miss Mary Robinson.

SCÈNES DE LA VIE CRÉOLE

MADAME DÉLICIEUSE.

Tout à côté du vieux *Café de la Poésie*, au coin de la rue, se trouvait la petite maison du docteur Mossy, peinte en jaune avec ses deux portes vitrées et son toit bas en tuiles vertes de mauvaises herbes. Vous étiez à peu près sûr d'y trouver le docteur, car il était fort studieux et presque négligent de ses affaires, — en tant qu'affaires !

C'était un petit gentilhomme créole, tranquille, d'environ trente ans, avec une figure vieillotte et des manières sympathiques. Il vous recevait toujours d'une manière affable, vous regardant en face avec ses yeux bleus profonds, et vous rassurant par un sourire aimable, très doux et rare sur les lèvres d'un homme.

Pour être franc, le petit établissement du docteur était très poussiéreux, très en désordre. C'était curieux de voir partout bocaux sur bocaux, pleins de serpents, de hideux poissons, de toutes sortes d'échantillons précieux. Il y avait des oiseaux empaillés sur des perchoirs brisés, des lézards desséchés, des anguilles, de petits alligators, de vieux crânes avec la couronne sciée et des milliers de curieux bouts de papier écrits, parsemés de miettes de déjeuners solitaires, transpercés de longues spatules égarées et de lancettes rouillées.

Toute la Nouvelle-Orléans, du moins toute la Nouvelle-Orléans créole connaissait sans l'avoir jamais vu le cher petit docteur si doux, si obligeant, si habile, si patient, si compatissant ; si négligent vis-à-vis des riches et si attentif vis-à-vis des pauvres ; un homme, somme toute, tel que si vous l'aviez aimé une fois, vous l'auriez aimé

pour toujours. Excessivement savant aussi, mais n'ayant selon toute apparence aucune idée de la manière de se faire valoir; deux traits qui font sourire beaucoup plus qu'ils n'inspirent le respect, pour ne pas dire l'admiration; des gens étrangers à la science et qui prodiguent la meilleure partie de leur estime à l'héroïsme animal et à l'étalage extérieur.

— Hélas! disaient ses connaissances riches, quel dommage! quand il pourrait si facilement devenir riche.

— Oui, son père a une belle fortune.

— Certainement, et il la dépense généreusement avec l'intention que son fils n'en voie rien.

— Son fils! On n'oserait même pas en parler!

— Bien, bien, comme c'est étrange! Mais ils ne peuvent jamais être d'accord, — pas même sur leur nom. N'est-ce pas drôle! Un homme qui s'appelle général Villivicencio et son fils docteur Mossy!

— Oh, cela ne veut rien dire! Le docteur met de côté le de Villivicencio.

— Met de côté le de Villivicencio? Mai je crois plutôt que c'est le de Villivicencio qui le met de côté.

Tout près de la résidence du bon docteur Mossy s'élevait la maison étroite, à façade en briques rouges de la jeune Mme Délicieuse, la sincère amie de ces deux antipodes, le général Villivicencio et le docteur Mossy.

Dans la sombre allée et venue des voitures il se faisait un roulement continu, et avec la tombée de la nuit ses salons renvoyaient toujours une lumière éclatante par les fenêtres aux rideaux de dentelles des balcons du second étage.

Et c'était un des spectacles de la rue Royale de voir la nuit sa haute et étroite silhouette s'élevant vers les étoiles, toutes ses fenêtres illuminées.

La jeune madame avait quelque peu goûté à l'arbre doré de la vie; fiancée à seize ans (avec un homme qu'elle n'aimait pas, n'étant alors qu'une sotte ainsi qu'elle le disait), un jour d'été à midi elle avait été épouse, et au coucher du soleil elle était veuve. La décharge accidentelle d'un fusil de l'époux ivre.... Mais passons! Cela n'eut sur elle qu'un seul effet, une répulsion particulière pour les querelles et pour les armes à feu.

Les petites filles que la pauvreté de leurs parents condamne à se tenir assises sur le pas des portes en gardant leurs petits frères, se font un jeu de choisir les belles dames qui passent le long

du pavé; mais dans la rue Royale il n'y avait pas à choisir, chaque petite demoiselle devait proclamer Mme Délicieuse ou personne, et quand l'amie du vieux général Villivicencio arrivait, richement parée, elles levaient leurs grands yeux hardis sur sa figure et laissaient éclater leur admiration dans un « ah! » universel.

Mais, remarquez-le, Mme Délicieuse était aussi bonne que belle; ses principes cependant n'étaient pas exactement de l'austère style anglo-saxon. Ses bons services et ses projets bienfaisants étaient presque aussi renommés que les splendides aumônes du général Villivicencio.

Elle avait des charmes aussi, des charmes intellectuels, — bien que pas assez en délicatesse avec son époque et son milieu pour être une femme instruite, — des charmes qui, même chez une personne moins belle, auraient fait tomber à genoux, les deux mains sur le cœur, la moitié de la Nouvelle-Orléans. Elle avait toute la ville à ses pieds, et avec le tact parfait qui était la perfection de son caractère, elle l'y gardait, satisfaite. Madame était, en un mot, de ceux qui arrachent à la société la prérogative de faire ce qui leur plaît, elle avait même poussé les choses aussi loin que d'aller en voiture dans le faubourg Américain, d'apprendre l'anglais, de parler politique et d'autres semblables extravagances par lesquelles elle excitait l'adoration sans bornes de ses amies plus timorées. Au milieu des groupes de beautés créoles qui l'entouraient partout, et plus encore dans ces incomparables réunions qui avaient lieu dans ses salons, elle était toujours le lis royal. *Sa* maison, *ses* salons, etc.; car la petite tante brune qui vivait avec elle n'était qu'une simple pièce d'ameublement.

Il y avait ce charme remarquable chez Mme Délicieuse, qu'elle gagnait à la comparaison. Elle n'avait jamais si grand air que lorsqu'elle était pendue au bras du général Villivicencio dans quelque bal somptueux; ensemble ils donnaient l'impression d'une galère royale attachée à un vaisseau de ligne. Et jamais elle ne ressemblait autant à son doux nom, que lorsqu'elle faisait asseoir autour d'elle toutes ses plus jolies adoratrices et qu'elle les faisait rire.

Des deux balcons sur la façade de la maison Délicieuse, l'un était étroit, l'autre plus profond et plus large; c'était là que les jours de gala madame et ses compagnes avaient l'habitude de faire voltiger leurs mouchoirs et de jeter des fleurs à leurs amis dans les processions. Et c'est là qu'elles étaient réunies par un beau

matin de janvier pour assister à la parade militaire. C'était une brillante journée, et le groupe qui occupait le balcon avait mis de côté toute enveloppe, comme tout bouton de fleur peut le faire en une pareille journée de janvier créole; elles brillaient dans toute la splendeur de leurs toilettes printanières.

Les spectateurs passant au-dessous regardaient en haut par centaines et souriaient du babil impétueux des dames, qui, tout en voltigeant d'un sujet à un autre à la manière des bengalis, tuaient en riant la demi-heure précédant la parade. Bientôt elles se mirent toutes à écouter, car Mme Délicieuse avait commencé une histoire concernant le docteur Mossy. Elle était assise un peu au-dessus de son auditoire, le coude sur le bras de son fauteuil, sa main blanche et potelée remuant de temps en temps avec un geste gracieux. Ses compagnes écoutaient en silence, les yeux riants, les lèvres entr'ouvertes.

— *Vous savez*, dit-elle (il va sans dire qu'elles conversaient en français), vous savez, il y a déjà longtemps que le docteur Mossy et son père sont en désaccord. En vérité, quand ont-ils jamais été d'accord? car lorsque Mossy n'était qu'un petit garçon, son père trouvait dur qu'il ne fût pas un vaurien. Il le fouetta une fois parce qu'il refusait de jouer avec son petit fusil et son tambour. Il n'était pas plus haut que cela lorsque son père désira l'envoyer à Paris pour entrer dans l'armée française; mais il ne voulut pas y aller. Nous jouions souvent ensemble sur la terrasse — car je ne suis pas de beaucoup d'années plus jeune que lui, non vraiment, — et si je voulais m'amuser, je n'avais qu'à lui tirer les cheveux et à me sauver dans la maison; il se mettait à pleurer, monsieur son papa arrivait la main grande ouverte, et....

Madame avec un petit geste malicieux se joignit de tout son cœur au rire qui suivit.

— C'était lorsqu'ils demeuraient de l'autre côté de la rue. Mais, attendez! vous allez voir; il me vient une idée. Ce soir le général....

Les maisons de la rue Royale tressaillirent et leurs fenêtres tremblèrent. Dans la longue lignée irrégulière de balcons les beautés de la ville se levèrent. Madame fait un pas en dedans de la fenêtre et donne un ordre que la femme de chambre reçoit en souriant. Comme elle se retourne, les maisons sont de nouveau secouées par deux fois; puis arrive un son lointain de trompettes, et bientôt les tambours, les baïonnettes et les sabots retentissants, puis les plumets et les bannières flottants; bien loin tout le long de la

rue s'étendent les rangs d'hommes; et les essaims tourbillonnants des dames font tomber en pluie leurs douces faveurs et leurs innombrables saluts.

En tête, dominant majestueusement ses capitaines, s'avance le général Villivicencio sur son cheval; vétéran de 1814-15, avec la pompe gracieuse des anciens gentilshommes, il soulève son chapeau à cocarde et salue de tous côtés.

Sur le balcon de Mme Délicieuse ce n'était qu'une confusion de mouchoirs voltigeants. Le général leva les yeux pour voir la femme, la seule femme qui existât pour lui, elle ne s'y trouvait pas. Mais il se souvint de l'autre balcon, du plus petit, et dirigea son regard de ce côté. Là il vit madame, seule avec une autre personne: un petit homme à l'air studieux, avec des yeux bleus et un large front, que l'espiègle dame avait enlevé à sa plume par un feint appel à ses talents professionnels, et qui se tenait maintenant à côté d'elle, un sourire de plaisir jouant sur ses lèvres et dans ses yeux.

— Vite! dit madame lorsque les yeux du père rencontrèrent ceux du fils. Le docteur Mossy leva le bras et jeta un bouquet de roses. Une jeune fille dans la foule s'élança en avant, l'attrapa en l'air et toute rougissante le tendit au géant à plumet. Il salua profondément, d'abord la jeune fille, puis vers le balcon au-dessus; ensuite, avec un sourire, il envoya deux superbes baisers, l'un à madame, et l'autre, semblait-il....

— Pourquoi ce cri de joie?

— Comment, n'avez-vous pas vu? Le général Villivicencio a envoyé un baiser à son fils.

L'état-major du général Villivicencio était composé de quelques fidèles qui n'avaient plié le genou devant aucune des abominations américaines. Leur ville bien-aimée devait bientôt passer par les angoisses d'une élection, et ce groupe héroïquement inconscient de sa faiblesse, mettant sa confiance dans une réaction et dans de semblables illusions, résolut de faire une nouvelle tentative de résistance en faveur de la tradition de leurs pères. C'était ce qu'allait dire Mme Délicieuse lorsqu'elle fut interrompue par le bruit du canon; ils avaient promis de se réunir chez elle ce soir-là.

La réunion eut lieu. Après une très courte discussion (car leur siège était fait d'avance) il fut décidé d'annoncer dans le *Journal Franco-Anglais*, que dans une réunion de citoyens influents, il avait été décidé d'accord avec l'intérêt public, de porter devant le peuple le nom du général Hercule Mossy de Villivicencio. Aucune

explication n'était jugée nécessaire. Tout avait été fait selon les coutumes d'alors, et si quelqu'un l'ignorait, c'était sa propre faute. Aucun éloge ne devait suivre, aucune réclame dans les journaux. Les deux proclamations étaient destinées à paraître le lendemain matin, l'une du côté anglais, l'autre du côté français, dans leur austère simplicité. Elles devaient être accueillies avec la profonde satisfaction de quelques vieux gentilshommes en cotonnade bleue et par les éclats de rire d'une majorité servile.

Comme la faction se retirait, l'étincelante Mme Délicieuse retint le général au haut de l'escalier qui descendait dans l'allée couverte des voitures, pour lui exprimer combien elle regrettait de n'être pas un homme, afin de pouvoir voter pour lui.

— Mais, général, ajouta-t-elle, n'avais-je pas ce matin un beau bouquet de dames sur mon balcon?

Le général répondit avec une majestueuse galanterie qu'il était aussi beau qu'il pouvait l'être, la rose centrale faisant défaut. Madame fut désappointée, elle voulait forcer le général à parler de son fils.

— Je ne le supporterai pas plus longtemps; il n'aura pas de repos, avait-elle dit à sa petite tante, jusqu'à ce qu'il ait embrassé son fils, ou qu'il se soit querellé avec lui.

A quoi la tante avait répondu que coûte que coûte, il n'y avait pas sujet de pleurer pour cela, et elle ne pleura pas. Quoique le compliment du général l'eût vivement désappointée, elle répondit gaîment à cet effet, qu'assez était assez.

— Ah! général! fit-elle laissant tomber sa voix à un diapason très bas. Si vous aviez entendu ce que quelques-uns de ces boutons de rose ont dit de vous!

Le vieux général se redressa comme un coq de village. Madame riait à part elle:

— Je te tiens, monsieur le paon; mais tout haut elle dit avec sérieux: Venez dans le salon, s'il vous plaît, et asseyez-vous. Vous devez être très fatigué.

Les amis qui attendaient en bas entendirent l'invitation.

— Au revoir, général, dirent-ils.

— Au revoir, messieurs, répondit-il.

— Général, dit-elle comme si son cœur débordait, on a dit du mal de vous. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

— Est-ce vrai, madame?

— Oui, général.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Une dame a dit aujourd'hui.... Mais vous vous fâcherez contre moi, général.

— Contre vous, madame? Ce n'est pas possible.

— Je n'aime pas faire des rapports, mais lorsqu'on entend dire du mal d'un ami, — elle appuya son front sur son pouce et son index, et regarda d'un air pensif le bout de sa pantoufle qui sortait du bord de sa jupe sur le tapis, — on en a le cœur tout gros.

— Madame, vous êtes trop aimable! Mais qu'a-t-on dit?

— Eh bien, général, voici toute la vérité, si vous voulez ne pas vous fâcher. Nous parlions de beaux cavaliers. Alors on me dit: Eh bien, Mme Délicieuse, vous pouvez dire tout ce que vous voudrez du général Villivicencio, et je suppose que c'est vrai, chacun le sait, — pardonnez-moi, général, mais c'est exactement ce qu'on m'a dit, — chacun sait qu'il traite très mal son fils.

— Ce n'est pas vrai, dit le général.

— Comme j'étais en colère! et madame fit un joli geste. Comment cela se peut-il? ai-je dit. — Eh bien, m'a-t-on répondu, maman affirme qu'il est fâché contre son fils depuis quinze ans. — Mais qu'a donc fait son fils? — Rien. — Ma foi, ai-je ajouté, moi aussi je serais fâchée si mon fils n'avait rien fait pendant quinze ans!

Le vieux général se racla la gorge et sourit comme avec contrainte.

— Vous savez, général, dit madame d'un air chagriné, ce n'était pas matière à plaisanterie, mais c'est ainsi que je devais répondre, parce que je ne savais pas ce que votre fils avait fait, et je ne voulais pas entendre dire quoi que ce soit contre celui qui a l'honneur de s'appeler son père.

Elle s'arrêta un instant pour laisser à la flatterie le temps de produire son effet, puis elle continua:

— Mais alors une autre dame me dit: Quelle honte, Clarisse, de se moquer du bon docteur Mossy; personne, pas plus le général Villivicencio que qui que ce soit, n'a le droit d'être fâché contre ce noble, aimable et obligeant et courageux....

— Courageux! dit le général avec un grain d'ironie.

— C'est ce qu'elle a dit, répondit Mme Délicieuse, et je lui demandai: Comment courageux? Courageux? — Certainement, a-t-elle ajouté, plus courageux que n'importe quel soldat, en soignant la petite vérole, le choléra, les fièvres et toutes ces horribles choses. Moi j'ai vu une fois son père se sauver devant un serpent; je

crois qu'il ne voudrait pas affronter la petite vérole; ma foi! dit-elle, on dit que le docteur Mossy fait tout cela sans jamais porter de scapulaire, et il le fait pour rien neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille! Est-ce du courage, Mme Délicieuse, ou n'en est-ce pas? — Et, général, que pouvais-je répondre?

Madame laissa retomber ses mains des deux côtés des draperies de sa robe, et anxieusement attendit une réponse. On n'entendait d'autre son que le tambourinage des doigts du général sur la garde de son épée. Madame reprit:

— Je dis alors: Je ne nie pas que Mossy soit un noble gentilhomme; c'est ce que je devais dire, n'est-ce pas, général?

— Certainement, madame, dit le général, mon fils est un gentilhomme.

— Mais, ai-je ajouté, il ne devrait pas mettre monsieur son père en colère.

— C'est vrai, dit le général avec empressement.

— On me répondit alors: Monsieur son père se fâche tout seul et savez-vous pourquoi? — Une autre dame dit: Je le sais! — Pourquoi donc? — Parce qu'il a refusé de se faire soldat; maman me l'a dit. — Cela est impossible.

Le général rougit. Madame s'en aperçut, mais elle continua sans pitié:

— Mais oui, dit cette dame. Croyez-vous que le général Villivicencio ne soit pas justement l'homme qui devrait le plus respecter un fils qui a le courage d'être son propre maître? Et qu'en voudrait-il faire d'un pauvre imbécile qui ne ferait que ce qu'il lui dirait? Croyez-vous qu'il l'aime moins parce qu'il guérit au lieu de tuer? *Mesdemoiselles,* vous ne connaissez pas ce noble soldat!

Le noble soldat rougissait et donnait son assentiment d'une manière douteuse, se tenant à moitié sur ses gardes, comme si madame eût été en train de le confesser, ce qu'elle faisait avec diligence, en vérité; mais elle alla de l'avant encore une fois, comme l'aurait fait un chirurgien.

— Une autre dame me dit: Non, madame, non, mesdames, je vais vous dire pourquoi le général est fâché contre son fils. — Très bien, pourquoi? — Pourquoi? C'est seulement parce que.... parce qu'il est un petit homme!

Le général Villivicencio se leva tout droit.

— Ah! mon ami, s'écria la dame en se levant avec agitation, je vous ai blessé et mis en colère avec mes sottes révélations. Par-

donnez-moi, mon ami. C'étaient de jeunes impertinentes, et cependant elles vous admiraient. Elles disaient que vous aviez un air superbe, un air martial en tête du cortège.

Alors, tout d'un coup, le général ressentit les fatigues de la journée; il y avait dans sa tête une sensation de trouble qui lui fit baisser les paupières; cependant même là au milieu de son pénible étourdissement, il se rendait compte avec ivresse que l'homme le plus chevaleresque de la Louisiane se tenait debout avec ses éperons, la main de la reine des femmes de la Louisiane tendrement posée sur son bras.

— Je suis une misérable rapporteuse! dit-elle.

— Ah! non, madame, vous êtes ma meilleure amie.

— Bien, quoi qu'il en soit, je les ai appelées des sottes. Ah! innocentes créatures, leur ai-je dit, pensez-vous qu'un homme de son jugement, de sa bonté, qui distribue son bien aux malades et aux affligés, cesserait d'aimer son fils unique parce qu'il n'est pas de la taille d'un cheval ou plus querelleur qu'un dogue? Non, mesdames, il y a une raison majeure qu'aucune de vous ne connaît. — Eh bien, eh bien, crièrent-elles, dites-la; il a grand besoin d'une bonne raison, dites-la à présent. — Mesdames, ai-je dit, je ne le dois pas. Mais général, je ne connais aucune raison pour laquelle vous devriez être fâché contre votre fils; vous savez, vous ne me l'avez jamais *dit*.

La *professional beauty* posa de nouveau la main sur son bras et regarda avec une intelligente simplicité. Pendant un instant elle avait presque été victorieuse.

— Non, madame, un jour, je vous le dirai; j'ai plus d'un chagrin *ici*. Mais permettez-moi de vous prier de vous asseoir, car moi aussi j'ai une question que je languis depuis longtemps de vous faire. Elle m'oppresse le cœur. Je ne peux plus retarder, c'est une affaire d'une si grande importance....

La petite tante brune de madame fit entendre une petite toux d'un coin obscur de la chambre.

— C'est une belle nuit, remarqua-t-elle, et elle sortit sur le balcon.

Alors le général posa sa question. C'était une très longue question, ou, peut-être, fut-elle répétée deux ou trois fois; car il se passa bien dix minutes avant qu'il sortît de la chambre en disant bonne nuit.

Ah! vieux général Villivicencio; homme à la tournure la plus

martiale de la Louisiane! Mais qu'aurait dit le peuple, le peuple qui vous saluait avec enthousiasme le matin, en voyant la belle reine Délicieuse au haut de l'escalier, vous renvoyant avec gentillesse, à la clarté des étoiles humilié, abattu, éconduit!

La campagne s'ouvrit. Le bulletin Villivicencio fut lu en français et en anglais avec les sentiments déjà notés. A la Bourse, sur les promenades, dans les banques, il y avait de vives causeries sur son excellence intrinsèque et sur les chances extrinsèques. Les jeunes gentilshommes qui se tenaient sur les portes des cafés discutaient avec une énergie frénétique, alarmante pour tout étranger, et, juste au moment où vous vous seriez attendu à les voir se sauter à la gorge et se mettre en morceaux, ils se retournaient et entraient, causant avec non moins de fureur, et s'approchant du comptoir ils entre-choquaient leurs verres au succès de la candidature Villivicencio. Quelques planteurs tannés et ridés, des vieux de la génération passée étaient encore plus enthousiastes. Ils prédisaient une renaissance; un retour béni à l'ancienne morale et aux bonnes manières bourboniennes expatriées par les idées yankees. Dans leur joie ils allaient jusqu'à projeter leurs pieds en l'air indiquant de cette façon comment le suffrage Villivicencio allait renverser d'un coup de pied ces satanés Américains.

Pendant les trois ou quatre semaines qui suivirent, le général recueillit un surcroît d'adulation, mais rien n'y fit; il s'imaginait entendre continuellement un caquetage confus de dames, et lorsqu'il fermait les yeux avec ennui, il voyait Mme Délicieuse debout lui disant:

— Je ne connais pas la raison pour laquelle vous devriez être fâché contre votre fils.

Mme Délicieuse le regardait en face avec une simplicité endurcie, puis, cette dernière scène sur l'escalier, il lui semblait qu'il descendait plus bas, toujours plus bas.

De son côté, madame tenait ferme.

— Maintenant ou jamais, disait-elle, une réconciliation ou une querelle.

Lorsque le général revint chez elle pour garder les apparences, elle le troubla du récit de certains discours de son invention qu'elle prêtait au docteur Mossy, si bien qu'il promît d'aller voir son fils, peut-être bientôt, — probablement bientôt.

Un matin de février le docteur Mossy, assis au milieu de ses échantillons et de ses livres de références, mettait la dernière

main à un chapitre palpitant sur l'épiderme. Trop absorbé pour entendre que la porte s'ouvrait, il aperçut soudain une ombre sur son papier et, levant les yeux, il vit le général Villivicencio debout derrière lui. Poussant un soupir de plaisir, il posa sa plume et, se levant sur la pointe des pieds, il mit sa main sur l'épaule de son père, et tendant les lèvres comme une petite femme il l'embrassa.

— Asseyez-vous, papa, dit-il, offrant sa propre chaise et se penchant sur le pupitre.

Le général la prit, et se raclant la gorge, regarda autour de lui les innombrables bocaux avec leurs petits Adams et Èves des jardins zoologiques.

— Est-ce que tout va bien, papa? demanda finalement le docteur Mossy.

— Oui.

Puis il y eut une longue pause.

— C'est une belle journée.

— Très belle.

— Je croyais que nous aurions une averse, mais le temps s'est éclairci.

— Oui, le temps s'est éclairci; et il tambourinait sur le pupitre.

— Y a-t-il apparence qu'il fasse bientôt un peu plus frais?

— Non; il n'y a pas la moindre apparence qu'il fasse bientôt un peu plus frais.

— H'm'm!

— Hem!

Le docteur Mossy, sans s'en rendre compte, jeta un coup d'œil sur son manuscrit.

— Je vous interromps, dit le général avec vivacité. Il se leva.

— Non, non! Pardonnez-moi; asseyez-vous; cela me fait grand plaisir de.... Je ne savais pas ce que je faisais. C'est l'ouvrage auquel je consacre mes moments de loisir.

Le général s'établit de nouveau et le père et le fils s'assirent tout près l'un de l'autre, — corporellement parlant; spirituellement, ils étaient à des milles de distance. Le bout des doigts du général frappant doucement le pupitre, rendait le son des tambours lointains.

— La ville est-elle en bonne santé? demanda le général.

— M'avez-vous demandé si.... dit le petit docteur, tressautant et levant les yeux.

— La ville! Il n'y règne pas d'épidémies dans ce moment?

— Non, oui, pas beaucoup, dit le docteur Mossy, et, tout à fait inconsciemment, il s'appuya sur son coude et remplit un mot omis dans son manuscrit.

Le général fut sur ses pieds comme mû par un ressort.

— Il faut que je parte!

— Ah! non, papa, dit le fils.

— Mais oui, il le faut.

— Mais, attendez, papa; j'avais justement quelque chose à vous dire.

— Eh bien? dit le général debout, la main sur le loquet de la porte et avec une expression plutôt sombre.

Le docteur Mossy porta ses doigts à son front, essayant de se souvenir.

— Je crains d'avoir.... Ah! Je suis heureux de voir votre nom porté devant le public, cher papa, et en tête de la liste.

Le mécontentement du général s'abattit comme les plumes d'un aigle; il sourit avec reconnaissance et salua.

— Mes amis m'ont forcé.

— Ils croient que vous serez élu?

— Ils ne veulent pas en douter. Mais qu'en pensez-vous, mon fils?

Le fils avait sa conviction, mais ç'aurait été folie que de l'exprimer; il dit donc simplement:

— Ils ne pourraient en élire de plus fidèle.

Le général salua solennellement.

— Peut-être, le peuple pensera-t-il de même; mes amis le croient.

— Vos amis qui se sont servis de votre nom devraient vous aider autant qu'ils le peuvent; moi-même j'aimerais vous aider, papa, si je le pouvais.

— Ah bah! dit le père charmé, mais avec incrédulité.

— Mais oui.

Un tressaillement de joie fit vibrer le corps du général. Ceci était bien d'un fils.

— Merci, mon fils! Je vous suis très reconnaissant. Ah, Mossy, mon cher garçon, vous me rendez heureux!

— Mais, ajouta le docteur Mossy comprenant avec effroi combien il s'était avancé, je ne vois pas comment ce serait possible.

Le menton du géneral s'abaissa.

— N'étant pas un homme public, à moins que, vraiment, ma plume.... Pourriez-vous vous servir de ma plume?

Il s'arrêta avec un sourire de timide interrogation. Le général resta un moment frappé de stupeur, puis, s'emparant de l'idée :

— Certainement! Cer-taine-ment! Puis, faisant un pas en arrière de la porte: Certainement. Ah! Mossy, vous avez raison; pour faire un monde complet il nous faut des épées et des plumes. Eh bien, mon fils, au revoir. — Non, je ne peux pas rester. Je reviendrai. Je me hâte d'aller dire à mes amis que la plume du docteur Mossy est de notre côté! Adieu, cher enfant.

Se tenant dehors sur le trottoir, il salua, non pas le docteur Mossy, mais dans la direction du balcon de la façade de briques rouges avec un sourire ensoleillé, puis il s'en alla.

Le lendemain matin, comme par un ordre du destin, la candidature Villivicencio fut attaquée par le journal américain. L'attaque fut, — du moins c'est ce que dit le général Villivicencio, — absolument grossière. Jamais la haute courtoisie et les formes chevaleresques n'avaient été aussi complètement mises de côté. On employa des balles empoisonnées, c'est-à-dire des épithètes personnelles. Le général lui même était appelé « suranné! » On se moquait outrageusement des amis qui avaient mis son nom en avant; on les traitait de « fossiles », de « vieilles femmes » et leur camus était qualifié d'« irresponsable. » — Tonnerre et éclairs! des gentilshommes d'honneur être appelés « irresponsables! » On affirmait que la nomination avait été faite secrètement, dans une maison particulière par deux ou trois meneurs non autorisés, n'ayant que la peau et les os, qui avaient avec plus de précaution que de convenance dissimulé leurs noms. L'article était intitulé: *Le bulletin des mangeurs d'écrevisses*. Il continuait en disant que si la publication de ce bulletin n'avait pas été regardée comme une plate absurdité, on ne l'aurait pas tolérée pendant deux semaines sans lui porter un défi, et qu'il était grand temps de donner satisfaction au désir universel en le retirant.

Parmi les premiers lecteurs de cette production se trouvait la jeune madame. Elle se contenta d'abord de sourire joyeusement, puis elle appela :

— Ninide, portez cela chez le docteur Mossy. Attendez. — Elle marqua l'article avec son crayon d'or. — Point de réponse; il n'a pas besoin de le renvoyer.

A peu près à la même heure, dans une rue avoisinante un

des « irresponsables » frappait à la porte du château Villiviciencio. Le général l'invita à entrer dans sa chambre à coucher. Après une courte harangue strictement profane, le visiteur produisit le journal; il allait en commencer la lecture lorsqu'une de ces fortes rafales nasales si particulières aux Gaulois retentit à la porte, et un autre « irresponsable » entra, plus excité, si possible, que le premier. Plusieurs minutes furent employées à échanger des sentiments féroces, et à frapper vivement la paume de la main gauche avec le dos de la droite. Bientôt il y eut une pause pour reprendre haleine.

— Alphonse, commencez à lire, dit le général assis sur son lit.

— *Le bulletin des mangeurs d'écrevisses,* commença Alphonse; mais un troisième coup frappé à la porte l'interrompit, et un troisième « irresponsable » fit irruption causant avec agitation tout en traversant l'antichambre.

Finalement Alphonse lut l'article. Peu à peu les gentilshommes irrités écoutèrent, d'abord deux mots, puis trois, interrompant pour articuler de longues et acerbes malédictions et pour secouer leur index arpentant la chambre avec fureur.

Lorsque Alphonse arriva à la dernière ligne il lança le journal sur le plancher, et le quatuor avec une terrible unanimité demanda le sang de l'éditeur. Là-dessus le général parla avec autorité.

— Non, messieurs, dit-il, secouant sa robe de chambre avec frénésie. Vous ne vous battrez pas. Je m'y oppose. Vous ne le ferez pas !

— Mais, crièrent-ils à la fois, l'un de nous doit se battre, et vous, vous ne le pouvez pas ; si vous vous battez notre cause est perdue. Le candidat ne doit pas se battre.

— Ah ! messieurs, cria le héros se frappant la poitrine et levant les yeux. Grâce au ciel, j'ai un fils. Oui, mes chers amis, un fils qui provoquera ce vilain et lui fera payer son impudence au prix de son sang, ou rétracter ses paroles dans le journal de demain. Que le ciel soit loué de m'avoir donné un fils ! Je vais le voir de ce pas aussitôt que je serai vêtu.

— Nous irons avec vous.

— Non, messieurs, laissez-moi voir mon fils seul. Je pourrai vous rejoindre chez Maspero dans deux heures. Adieu, mes chers amis.

Il était décidé.

— Au revoir donc.

Peu après le général, canne en main, cheminait d'un pas furieux le long du trottoir de la rue Royale. Au moment où il passait devant la façade en briques rouges un des volets s'entr'ouvrit légèrement et une paire d'yeux charmants le regardèrent sans la moindre parcelle de cette franche simplicité que nous y avions découverte auparavant. Comme il se tournait à demi pour frapper à la porte de son fils, il jeta un coup d'œil sur le dit volet, mais il était aussi hermétiquement clos que si la maison eût été un palais enchanté.

La porte du docteur Mossy au contraire s'ouvrit toute grande et le général entra.

— Eh bien, mon fils, avez-vous vu ce journal ? Non, je ne le crois pas. Je *vois* que vous ne l'avez pas vu puisque vos joues ne sont pas rouges de honte et de colère.

Le docteur Mossy leva les yeux avec étonnement du pupitre où il était assis à écrire.

— Qu'est-ce que c'est, papa ?

— Ma parole ! Mossy, est-ce possible que vous n'ayez pas entendu parler de l'attaque contre moi, qui a surpris et exaspéré la ville ce matin ?

— Non, dit le docteur, encore plus surpris, en posant la main sur le bras de son fauteuil.

Son père prit un air mourant : — Sur mon âme ! — Au même instant son regard tomba sur le journal qu'avait envoyé Mme Délicieuse.. — Mais, Mossy, mon fils, cria-t-il, *le voilà !* Il le frappa vivement d'un doigt — là ! là ! là ! lisez ! Il m'appelle irresponsable ! irresponsable, moi ! lisez ! lisez !

— Mais, papa, dit le paisible petit docteur, prenant le journal froissé qu'on lui lançait. Je l'ai lu. Si c'est cela, je me prépare à lui répondre.

Le général le saisit violemment et posant un baiser sur sa joue, il le scella d'un juron affectueux.

— Ah ! Mossy, mon garçon, vous êtes splendide, vous aviez déjà commencé à écrire ! Vous êtes splendide ! Lisez-moi ce que vous avez écrit, mon fils.

Le docteur prit un bout de manuscrit, et se remettant dans sa chaise, commença :

'essieurs les éditeurs. Votre journal de ce matin.... »

! comment ! Vous ne l'avez-pas écrit en anglais, n'est-ce p fils ?

ui, papa.

— C'est une vilaine langue, dit le général, mais si c'est nécessaire.... Continuez.

— « Messieurs les éditeurs. Votre journal de ce matin publie un article de la rédaction sur la candidature Villivicencio, dans lequel les erreurs abondent et surabondent. Quel est l'auteur ou l'écrivain du dit article, votre correspondant l'ignore, mais je ne doute pas qu'ayant été pressé de se former une opinion, il voudra bien consentir à corriger quelques erreurs et quelques fautes qui.... »

— Bah ! cria le général.

Le docteur Mossy leva les yeux et devint écarlate.

— Bah ! cria le général encore plus fort : *Quelle bêtise !*

— Comment ?

— C'est tout de la bêtise ! baragouina le général en mauvais anglais. Tout ce que vous avez à dire c'est : « Messieurs les éditeurs. J'exige que vous donniez le nom de l'indigne coquin qui a débité des mensonges dans votre journal à propos de *mon père et de ses amis !* »

— Ah ! dit le docteur Mossy d'un ton de dérision et de colère.

Son père le regarda avec un étonnement muet. Il se tenait près de son pupitre en désordre, sa petite taille dressée, une main plongée dans sa poitrine, et ce regard d'indomptabilité qu'on est quelquefois surpris de voir dans les yeux bleus.

— Vous voulez donc que je me batte ! s'écria-t-il.

— Ma foi ! haleta le général, se sentant faiblir dans toutes les articulations. Je le crois bien. Vous pouvez me couper en morceaux. Je ne veux pas que vous discutiez la chose dans le journal ! Vous battre ? Si je veux que vous vous battiez ? Sur mon âme, je crois que vous ne voulez pas vous battre !

— Non, dit Mossy.

— Mon Dieu ! murmura le général. Son cœur semblait se briser.

— Oui, dit le docteur le regard fixe; ses lèvres tremblaient lorsqu'il les ouvrit. Oui, votre Dieu. J'ai peur.

— Peur !

— Oui, peur ! peur ! Dieu me préserve de ne pas avoir peur. Mais je vous dirai ce que je ne crains pas ; je ne crains pas d'appeler vos affaires d'honneur — des meurtres !

— Mon fils !

— Je me rétracte, admettez que je n'aie rien dit. Je ne ferai jamais de remontrances à mon père.

— A la bonne heure! J'ai eu tort. C'est ma querelle à moi, et je vais la régler moi-même.

Le docteur Mossy passa rapidement entre son père et la porte. Le général Villivicencio se tenait devant lui complètement affaissé.

— Que voulez-vous ?

— Papa, dit le fils avec beaucoup de tendresse. Je ne puis pas vous le permettre. Pendant quinze ans nous avons été étrangers l'un à l'autre, et hier nous étions amis. Vous ne pouvez pas me quitter ainsi. Je veux régler cette querelle pour vous. Vous devez me laisser faire. Je suis engagé à votre service.

Le pacifique petit docteur ne voulait pas dire régler, mais arranger. Il sentit tout de suite qu'il avait été mal compris; cependant, selon l'habitude des gens tranquilles, bien qu'il n'eût point l'intention de rompre, il laissa subsister le malentendu. Dans son embarras il ne savait que dire ni que faire.

La figure du père qui, lui, ne connaissait qu'une manière de régler une querelle, commença de s'éclaircir.

— Je le ferais moi-même, dit-il en manière d'excuse, mais mes amis s'y opposent.

— Et moi aussi! dit le docteur, mais je vais y aller moi-même à l'instant, et ne reviendrai que lorsque tout sera terminé. Donnez-moi le journal.

— Mon fils, je ne désire pas vous forcer.

Il y avait quelque chose d'amer dans le sourire du docteur quand il répondit:

— Non; mais donnez-moi le journal, s'il vous plaît.

Le général le lui tendit.

— Papa il faut que vous attendiez mon retour ici.

— Mais j'ai un rendez-vous chez Maspero à....

— J'y passerai et vous excuserai.

— Bien. Allez, mon fils; je resterai. Mais si quelqu'un de vos malades venait!

— Restez assis tranquillement. On croira qu'il n'y a personne ici.

Le général remarqua que la poussière était si épaisse sur les vitres, que quelqu'un du dehors serait obligé d'y appliquer son visage pour voir à l'intérieur.

Au bout d'une demi-heure le docteur arriva au bureau du journal, s'adressa trois fois à la personne que cela ne concernait pas, finalement trouva l'éditeur courtois et le convainquit aisément que son père avait été circonvenu; mais lorsque le docteur Mossy allant

plus loin demanda lequel des membres éminents de la rédaction avait écrit l'article, l'éditeur le pria d'entrer un instant dans son bureau particulier.

Ils entrèrent de compagnie et la minute d'après le docteur Mossy sortit avec vivacité. L'éditeur reprenait sa plume avec satisfaction assuré qu'il ne reviendrait pas.

Le général Villiviciencio était assis et attendait en compagnie des serpents et des bêtes inoffensives. Il recommençait à être abattu. Réfléchissant aux paroles de Mossy, il ne pouvait échapper à la crainte qu'il se pourrait après tout que son fils compromît l'honneur des Villivicencio dans l'intérêt de la paix. Non qu'il préférât mettre la vie de son fils en péril; il n'aurait pas eu d'objection à un compromis pourvu que la demande vînt de l'ennemi. Mais s'il n'en était pas ainsi, qui son fils choisirait-il pour remplir les délicates formalités d'un duel? Quelque demi-prêtre, à moitié femme? Quelque bouquiniste à lunettes? Il souffrait.

La monotonie de sa tâche passive fut relevée par un ou deux visiteurs qui eurent la sagacité (ou des manières assez inconvenantes) pour guigner à travers les vitres sales, et après cela ouvrir la porte. Il leur répondit avec un sourire poli, en se levant à moitié de sa chaise, que le docteur était sorti, et qu'il ne pouvait dire combien de temps il serait absent. Cependant le temps se faisait long, et il commença enfin à se demander pourquoi Mossy ne revenait pas.

Alors un coup se fit entendre sur la porte vitrée, différent de tous ceux qui l'avaient précédé, un coup hardi, mais doux, digne et gracieux; et le général, avant de se retourner sentit dans toutes ses veines qu'il avait été frappé par la jeune madame. Oui, c'était sa silhouette profilée sur le vitrage. Il se hâta et ouvrit la porte toute grande, saluant en même temps très bas et tendant la main.

Elle tendi aussi la sienne, mais pas pour prendre celle du général. Avec une calme dextérité qui enleva le souffle de ce dernier, elle passa entre lui et la porte qu'elle ferma.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda avec anxiété le général, car son expression, en dépit de son sourire était sévère.

— Général, commença-t-elle sans faire attention à sa question — et avec tous ses saluts créoles, ses sourires, ses phrases insinuantes, la sévérité de son attitude ne s'effaça que partiellement. — Je suis venue voir mon médecin, votre fils. Ah! général, en vous trouvant réconcilié avec votre fils, je me crois au ciel. Vous me



permettrez de le dire? Vous ne serez pas offensé contre la vieille compagne de jeu de votre fils?

Elle ne lui donna pas le temps de répondre.

— Il est sorti, je crois, n'est-ce pas? J'en suis contente. Cela nous donne occasion de nous réjouir ensemble de ses nombreux mérites. Car vous savez, général, pendant tout le temps de votre éloignement, Mossy n'a pas eu d'autre ami que moi. Je suis fière de le dire à présent, n'est-il pas vrai?

Le général fut tellement saisi que lorsqu'il l'eut remerciée machinalement, il ne put rien ajouter. Elle sembla méditer un moment tristement et non sans embarras. Mais comme il ouvrait la bouche, elle reprit:

— Personne ne le connaissait aussi bien que moi; et pourtant je ne pouvais pas complètement le comprendre; car voyez-vous, général, il était.... Ah! mais que pensez-vous qu'il était? Moi je dis: *un grand homme!* Rien de moins.

— Comment l'entendez-vous?

— Vous n'aviez jamais songé à cela, hein? Mais non, sans doute, personne n'y songeait que moi. Quelques-uns de ces Américains le savaient, je suppose; mais qui le leur aurait jamais demandé? Ici dans la rue Royale, dans la Nouvelle-Orléans où nous autres ne tenons à rien, et ne nous soucions que de manger, de boire et de nous amuser, seul le docteur Mossy distribuait des pilules. Ma foi! général, il n'est pas étonnant que vous fussiez désappointé au sujet de votre fils, car vous pensiez de même. Mais pourquoi ne me demandiez-vous pas, à moi son ancienne compagne de jeu? Je savais ce qu'il en était. J'aurais pu vous dire comment votre jeune fils s'élevait de la tête et des épaules au-dessus de la foule. J'aurais pu vous dire des choses trop merveilleuses pour être crues. J'aurais pu vous dire que son nom était connu et honoré dans les écoles scientifiques de Paris, de Londres et de l'Allemagne! Oui! J'aurais pu vous montrer, — elle s'échauffait en parlant, — j'aurais pu vous montrer des lettres (je les lui ai demandées) écrites comme de frère à frère par les hommes de science les plus éminents.

Elle se tenait debout, ses yeux étincelants d'excitation.

— Mais pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit? s'écria le général.

...'a jamais voulu me le permettre. Mais vous, porquoi ne ...andiez-vous pas? Je vais vous le dire; vous étiez trop ... mentionner votre fils. Mais il avait autant de fierté que ...ubliant tout sous un pseudonyme!

— Permettez-moi de le dire à votre père, lui disais-je; mais: — Laissez-le le découvrir, — me répondait-il, et vous ne l'avez jamais découvert. Ah! là, il était beau, car il ne voulait pas, par amour pour vous, regagner votre affection en étant autre chose que *juste*.

Elle continua ainsi. Vingt fois le général fut étonné, vingt fois il fut assez fâché ou alarmé pour se mettre à crier, mais vingt fois aussi elle ne se laissa pas interrompre. Il lui arriva pourtant d'esquisser un sourire, mais toujours sa main commanda le silence.

— Voyez, monsieur, tous ces échantillons poussiéreux, tous ces fragments répugnants. Avez-vous assez rougi de savoir que tous nos désœuvrés rient sous cape de toutes ces choses! En avez-vous rougi, vous son père! Mais pourquoi ne m'avez-vous pas questionnée? J'aurais pu vous dire: Monsieur, votre fils n'est pas un apothicaire; il n'y a pas une de ces vilaines choses qui ne l'ait aidé dans le chemin glorieux des découvertes; des découvertes, général, votre fils, connu en Europe comme un grand savant, un chercheur infatigable. Ah! Les gens aveugles disent: comment cela se fait-il que le général Villivicencio soit mécontent de son fils? C'est un habile homme et un habile docteur, seulement un peu négligent, voilà tout. Mais *vous*, vous étiez encore plus aveugle, car vous fermiez les yeux comme à dessein, tandis que si vous eussiez cherché ses qualités comme vous cherchiez ses défauts, vous aussi vous auriez pu savoir avant qu'il fût trop tard combien il y avait de noblesse, de beauté, de force, dans le caractère de votre pauvre, pauvre fils!

— Juste ciel! Madame, vous ne parlerez pas de mon fils comme s'il était mort et enterré! Mais si vous avez de mauvaises nouvelles....

— Votre fils a pris votre querelle en main.

— Je le crois, je pense....

— Eh bien! je l'ai vu il y a une heure à la recherche de votre calomniateur!

— Il faut qu'il le trouve! dit le général dont l'énergie revenait.

— Mais s'il l'a déjà trouvé, répliqua lentement madame.

Le père la regarda un instant en face, puis se leva avec une exclamation:

— Où est mon fils? Qu'est-il arrivé? Croyez-vous que je sois un enfant avec lequel on badine? Dites-moi où est mon fils!

Madame ressentait une véritable angoisse.

— Asseyez-vous, attendez, écoutez; asseyez-vous!

— Jamais! Je vais trouver mon fils, mon Dieu! Madame, vous avez *fermé cette porte à clef!* Qu'êtes-vous pour me traiter ainsi? Donnez-moi tout de suite....

— Oh! monsieur, je vous supplie de vous asseoir et je vous dirai tout. Vous ne pouvez rien maintenant. Écoutez. Supposez que vous sortiez et que vous découvriez que votre fils a joué le lâche au dernier moment. Asseyez-vous, et....

— Ah! madame, c'est une comédie!

— Mais non: ce n'est pas une comédie. Asseyez-vous; je veux vous demander quelque chose.

Il s'affaissa sur sa chaise et elle se tint debout au-dessus de lui, l'angoisse et le triomphe étrangement peints sur son beau visage.

— Général, dites-moi la vérité: n'avez-vous pas forcé votre fils à prendre cette querelle en main? Je *sais* qu'il ne l'aurait pas fait de lui-même. Ne l'avez-vous pas fait pour éprouver son courage, parce que pendant ces quinze années vous vous êtes rendu fou avec la crainte qu'il se soit fait homme d'étude pour ne pas être homme de guerre? N'est-ce pas ainsi?

Ses yeux le transperçaient.

— Et si cela était?

— Oui! et s'il s'était hâté de prouver son courage?

— Eh bien, alors, — le général se redressa triomphant, — alors il serait bien mon fils!

Il frappa le pupitre.

— Et l'héritier de votre fortune, par exemple?

— Certainement.

La dame salua avec une sérieuse ironie.

— Cela lui fera de magnifiques funérailles!

Le père bondit et resta muet, tremblant de la tête aux pieds. Madame le regarda droit dans les yeux.

— Votre fils a rencontré l'auteur de cet article.

— Où? essayèrent d'articuler les lèvres du vieillard.

— Subitement, d'une façon inattendue, dans un passage.

— Mon Dieu! et le misérable....

— Vit! s'écria madame.

Il s'élança vers la porte, oubliant qu'elle était fermée à clef.

— Donnez-moi cette clef! cria-t-il s'acharnant après le bouton. Mon fils, mon fils! J'ai tué mon fils! Oh! Mossy, mon petit garçon! Oh! mon fils, mon fils! Et il continuait à s'acharner après la porte.

Madame cacha son visage dans ses mains et se prit à sangloter. Alors le père cessa de crier, et se tint un moment debout devant elle.

— Donnez-moi la clef, Clarisse, laissez-moi passer. Elle se leva et posa sa tête sur son épaule.

— Qu'avez-vous, Clarisse? demanda-t-il.

— Votre fils et moi nous avons été fiancés pendant dix ans.

— Oh, mon enfant!

— Parce que, étant déshérité, il ne voulait pas être mon mari.

— Hélas! plût à Dieu que je l'eusse su! Ah! Mossy mon fils!

— Oh! monsieur, s'écria alors madame les mains jointes, pardonnez-moi, ne vous désolez plus. Votre fils n'a point de mal. C'est moi qui ai écrit l'article, je suis votre calomniatrice et je me rétracte! Votre fils me cherche dans ce moment. J'ai dit à ma tante de le mettre sur une fausse piste. Je me suis glissée à côté de lui sans être vue dans l'allée des voitures.

L'extravagant général, chancelant en arrière, puis de nouveau s'élançant en avant, l'aurait saisie dans ses bras, si le petit docteur lui-même n'était arrivé dans ce moment devant la porte qu'il secoua violemment, puis ayant regardé à travers les vitres, il agita le doigt d'un air joyeux.

— Voyez! dit madame essayant de sourire; ouvrez à votre fils; voici la clef.

Elle s'affaissa sur une chaise.

Le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; puis se tournant vers madame:

— Ah! la charmante malicieuse!

Elle s'était évanouie.

. . . .

— Ah! bien, ôtez-vous de là, s'il vous plaît, papa, dit le docteur un instant après, comme madame ouvrait les yeux; il n'est pas étonnant que vous vous soyez évanouie; vous avez accompli un rude travail, regardez ici; Clarisse chérie, prenez ceci.

Le père et le fils se tenaient l'un à côté de l'autre la regardant tendrement renaître à la vie.

— A présent, papa, vous pouvez l'embrasser, elle est tout à fait revenue à elle.

— Ma fille! s'écria le pompeux général, cela est la rançon de mon fils; je retire la candidature Villivicencio.

— Vous ne le ferez pas, s'écria la dame en riant, jetant ses bras autour de son cou.

— Mais oui! je le ferai, ma foi! vous me permettrez au moins d'enlever mes morts du champ de bataille.

— Voyez, Clarisse, voici madame votre tante qui nous prie tous d'entrer dans la maison. Allons-y.

Le groupe passa dans la rue Royale, le docteur ayant fermé la porte derrière lui. Le ciel était bleu, l'air suave et balsamique, et sur la douce brise du sud devant laquelle le vieux général découvrit son front reconnaissant, flottait un parfum délicieux de....

— Ah! qu'est-ce que c'est? demanda le vétéran au jeune couple voyant la petite tante qui les regardait esquissant un sourire malin.

Mme Délicieuse rougit, peut-être pour la première fois de sa vie, et le docteur Mossy pour la millième.

C'était le parfum des fleurs d'oranger.

GEORGE CABLE.

MME L. ACKERMANN

Jamais début d'écrivain ne fit, moins que celui de Mme Ackermann pressentir l'œuvre futur. Elle publia, d'abord, — en 1861, à Nice, — un petit volume de contes, imités du sanscrit et de l'arabe, d'un tour de style archaïque « brodés à la gauloise, » comme elle nous le dit elle-même. Qui, d'après ces pastiches patients, ces fantaisies bâtardes, eût pu prévoir l'audace de pensée, la virilité, l'ampleur de lyrisme qui gonflent les strophes de ses poèmes! Comme le dit M. J. Soulary, — qui fut, à des heures trop rares critique aussi fin qu'il est délicat poète, — « entre ce volume et les *Poésies philosophiques* [1] on dirait que son talent a changé de sexe. » A leur apparition, sans nom d'auteur, en une timide petite plaquette, ces poèmes philosophiques furent, en effet, attribués à un homme, et grand fut l'étonnement quand on apprit qu'une « faible femme » en était l'auteur. Jamais pareils cris d'indignation, de révolte et de rage contre la destinée humaine et son fauteur n'avaient encore été entendus en France, et ces cris c'est une bouche de femme qui les lançait. Les noires spéculations du pessimisme bouddhique, rajeunies, au cours de ce siècle, par la philosophie allemande trouvaient, en poésie, un interprète farouche et convaincu, et c'était une femme.

Pessimisme, athéisme, voilà les deux faces de la doctrine de Mme Ackermann. L'influence de la philosophie allemande, de l'école de Schopenhauer, y est manifeste. Mme Ackermann s'en défend assez

---

[1] *Poésies philosophiques* - *Pensées d'une Solitaire*, 2 vol. in-12.

ingénument et en donne pour preuve des vers composés par elle, en pension, intitulés l'*Homme* et se terminant ainsi:

Ton œil se ferme enfin du sommeil de la tombe:
Réjouis-toi, vieillard, c'est ton premier bonheur.

Mais Corkya-Mouni, l'*Ecclesiaste*, eux non plus, n'ont pas attendu la venue de Schopenhauer ou de Hartmann pour déclarer que la vie était un mal. Et les vers de pensionnaire de Mme Ackermann n'empêchent pas que l'empreinte des théories du pessimisme allemand ne soit fortement marquée çà et là dans les *Poésies philosophiques*. Il serait inutile de s'appesantir là-dessus et d'avancer à l'appui citations et rapprochements. Qu'importe, d'ailleurs: l'originalité du poète ne réside-t-elle pas moins dans l'invention des idées que dans le tour qu'il leur donne? Et ces théories qu'elle revendique siennes, Mme Ackermann les a interprétées avec un éclat impétueux.

Écoutez-la, quand elle chante aux oreilles des amants extasiés l'impassibilité de la nature:

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.
Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître:
Son vœu s'est accompli.

. . . .

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'humanité future
Qui s'agite en vos seins.

A l'encontre de beaucoup de poëtes qui, à de certaines heures, sous le choc du malheur, eurent des crises de désespérance et de malédictions contre la vie, le pessimisme de Mme Ackermann est désintéressé, objectif, pour parler ce langage un peu lourd de la philosophie, qu'elle affectionne. Ce n'est pas en son propre nom qu'elle se rebelle et s'indigne, mais au nom de « l'homme collectif »:

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.

Pour elle personnellement, elle n'eut pas trop à se plaindre de l'existence. Son enfance fut triste, sans sourires et sans rayons, il est vrai, — et encore cette tristesse était-elle l'effet plutôt de sa nature « sauvage et concentrée » — comme elle nous le dit elle-même, que des circonstances. Peut-être serait-on tenté de découvrir, en cette enfance et ce caractère moroses le germe de ses idées futures. Mais la vie ne fit rien pour le développer. Elle nous l'avoue elle-même: « Les grandes luttes, les déceptions amères m'ont été épargnées. En somme, mon existence a été douce, facile, indépendante. Le sort m'a accordé ce que je lui demandais avant tout: du loisir et de la liberté. » Le reste de sa vie coula donc calme et sans troubles. Après deux ans de mariage heureux, « exquis » — comme elle le qualifie, — elle entra dans un veuvage qui ne semble pas lui avoir trop pesé, et dans une solitude toute vouée à l'étude et à la méditation. Ce fut dans cette retraite monastique, — monastique au propre comme au figuré, car elle habitait un ancien couvent encore divisé en cellules, — sous le ciel d'azur souriant de Nice, en vue d'un apaisant paysage de mer bleue et de montagnes blanches, qu'elle cultiva, avec une lenteur laborieuse et un soin jaloux, les sombre fleurs de sa poésie.

Malgré et peut-être à cause de ce désintéressement même de son pessimisme, il y a dans l'œuvre de Mme Ackermann, je ne sais quelle sécheresse et quelle froideur d'abstraction, d'algèbre, pour ainsi dire, qu'on sent à la lecture plutôt qu'on ne le prouve. Sa compassion pour les misères de la vie traverse son cerveau, rarement son cœur. Ses accents, si puissants qu'ils soient, s'imposent à notre admiration, mais ne nous enlèvent pas. Il y a en nous des fibres profondes qu'elle ne parvient pas à toucher. Que lui manque-t-il donc pour nous pénétrer d'un rayon de cette flamme, de cette chaleur intérieure, de cette émotion dont de plus humbles qu'elle ont su, parfois, faire jaillir en nous l'étincelle? Tout simplement, je crois, d'avoir vécu, d'avoir aimé, d'avoir souffert. Ce fut une cérébrale, elle ne connut que les passions de l'esprit. Elle ne se sentit pas « le courage d'aimer. » Elle s'écrie bien un jour:

> Pourtant, Dieu m'est témoin, j'aurais voulu sur terre
> Rassembler tout mon cœur autour d'un grand amour,
> Joindre à quelque destin mon destin solitaire,
> Me donner sans regret, sans crainte, sans retour.

Mais cela est en vers, et n'est-on pas toujours moins sincère en vers qu'en prose? Et je suis plus porté à la croire, quand, dans sa

biographie, elle confesse cette impuissance de sentiment et s'en félicite. « Grâce à une heureuse disposition de ma nature, si je suis extrêmement sensible aux sentiments affectueux que l'on peut éprouver pour moi, d'un autre côté je m'en passe facilement. Je me serais donc passée sans peine de tout amour dans ma vie.... » Et elle continue, en nous avouant qu'elle se maria sans entraînement aucun, qu'elle fit simplement un mariage de convenance morale.

∴

Athéisme et pessimisme, ai-je dit, c'est le tréfonds de ses idées. Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche, dit-on avec plus ou moins de raison. J'ignore de quelle dose réelle de science était équipée Mme Ackermann, mais je sais qu'elle ne s'est pas beaucoup rapprochée de Dieu. « Les théories de l'évolution et de la transformation des forces, dit-elle, étaient en parfait accord avec les tendances panthéistes de mon esprit. J'y trouvai la solution naturelle des problèmes qui me préoccupaient depuis longtemps. » Elle est bien, en effet, la fille des Auguste Comte et des Darwin, des Littré et des Herbert Spencer. Et je ne vois pas, en France, de poète sur le cerveau de qui la science ait eu autant de prise, si ce n'est M. Sully-Prudhomme. Mais que de différences et dans les conceptions et dans la nature des talents! Outre qu'il a puisé son inspiration à des sources plus diverses, jamais le doux auteur de la *Justice*, en sa sensitivité féminine, n'a osé, comme l'auteur des *Poésies philosophiques*, en sa masculine rudesse, s'aventurer dans les sentiers raboteux et escalader les pics arides de l'athéisme. Tandis que la plupart des grands esprits qui ont fondé et propagé la doctrine transformiste se contentent d'étudier le jeu formidable des phénomènes sans en tirer aucune conclusion métaphysique, Mme Ackermann, avec plus de témérité que de logique, aboutit droit à la négation. Elle pourchasse et traque l'idée de Dieu sous toutes ses formes, en ses incarnations théogoniques comme en ses concepts métaphysiques. Ici c'est Prométhée, — l'éternel porte-paroles des revendications justicières des grands poètes, — son procès à l'iniquité céleste de Jupiter, de

Celui qui pouvant tout a voulu la douleur!

...ise et célèbre les hardiesses de l'esprit de révolte qui ...lèvera l'homme:

Des mortels devant eux oseront te citer:
Pourquoi leurs maux? Pourquoi ton caprice et ta haine?
Oui, ton juge t'attend, — la conscience humaine;
Elle ne peut t'absoudre et va te rejeter.
. . . .
Las de le trouver sourd, il croira le ciel vide.
Jetant sur toi son voile éternel et splendide,
La nature déjà te cache à son regard;
Il ne découvrira dans l'univers sans borne,
Pour tout Dieu désormais, qu'un couple aveugle et morne,
La Force et le Hasard.
Montre-toi, Jupiter, éclate alors, fulmine
Contre ce fugitif à ton joug échappé!
Refusant dans ses maux de voir ta main divine
Par un pouvoir fatal il se dira frappé.
Il tombera sans peur, sans plainte, sans prière;
Et quand tu donnerais ton aigle et ton tonnerre
Pour l'entendre pousser, au fort de son tourment,
Un seul cri qui t'atteste, une injure, un blasphème,
Il restera muet! Ce silence suprême
Sera ton châtiment.

Là c'est Satan, le Prométhée du christianisme, qui vient, à son tour, relever le front de l'homme écrasé et lui souffler la révolte et l'audace contre la tyrannie divine. Ailleurs, après avoir objurgué Pascal de son abêtissement au pied de la croix, « d'un gibet vermoulu, » elle lance un requisitoire ardent contre son Dieu, le Dieu du catholicisme, qu'elle semble poursuivre d'une haine spéciale.

Et les avalanches d'injures qu'elle fait crouler n'apaisent pas sa fureur. Non contente de reprocher à Dieu ses injustices, elle repousse, avec une superbe méprisante, les promesses dont il nous leurre; elle refuse les délices d'un au-delà compensateur; elle tient haut et ferme les droits de la raison et ne consent pas à les échanger contre les espérances et les dictames divins:

Nous nous détournerions du Tentateur Céleste
Qui nous offre son sang mais veut notre raison.
Pour repousser l'échange inégal et funeste
Notre bouche jamais n'aurait assez de Non!
Non, à la croix sinistre et qui fit de son ombre
Une nuit où faillit périr l'esprit humain,
Qui, devant le progrès se dressant haute et sombre,
Au vrai libérateur a barré le chemin;

Non, à cet instrument d'un infâme supplice
Où nous voyons, auprès du divin Innocent
Et sous les mêmes coups, expirer la Justice;
Non, à notre salut s'il a coûté du sang;
Puisque l'Amour ne peut nous dérober ce crime,
Tout en l'enveloppant d'un voile séducteur,
Malgré son dévouement, Non! même à la Victime,
Et Non par-dessus tout au Sacrificateur!

Ou bien elle enveloppe le bourreau d'une pitié dédaigneuse : s'adressant aux amants dont la mort descelle les lèvres et les mains à jamais, elle leur prêche de stoïques conseils à une indulgence méprisante :

Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,
Si son œil éternel considère, impassible,
Le naître et le mourir;
Sur le bord de la tombe, et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encore votre adieu!
Oui, faites voir combien l'homme est grand quand il aime,
Et pardonnez à Dieu!

En ces poèmes, partout fulgurent l'indignation et la révolte. Quand elle est lasse de s'en prendre à Dieu, elle s'attaque à la nature, — la nature dont la pensée a toujours calmé les accès de désespoir des grands poètes. C'est à cette unique et suprême consolatrice que Shelley revient toujours chercher un refuge, après chaque heure de détresse et d'impiété. Une fois, il est vrai, — et peut-être est-ce sous l'influence de Shelley, influence qui plane sur mainte et mainte page de son volume, — une fois elle a contemplé la nature avec calme. C'est dans *Le nuage,* visiblement inspiré d'une pièce de même titre, *The Cloud,* du grand poète anglais. Mais un autre jour, comme elle se revenge de sa sérénité d'une heure; avec quelle âpre satisfaction elle déchaîne contre la « grande marâtre » la meute pantelante de ses accusations et de ses anathèmes! (*L'homme à la nature*).

Par endroits, je le sais, il y a des moments d'accalmie; elle fait appel à la résignation. Ce n'est pas la résignation sarcastique d'un Léopardi :

« Nostra vita a che val? solo a spregiarla. »

Ni la résignation hautaine, impassible d'un Alfred de Vigny, ou d'un Leconte de Lisle:

La vie est ainsi faite, il nous la faut subir.
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite;
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.
Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel!
(*Poèmes Barbares*).

C'est une résignation relative, conditionnelle: se résigner, oui, si l'univers est l'œuvre de volontés aveugles et sourdes, de lois fatales et inconscientes, mais si c'est une intelligence suprême qui gouverne la marche du monde, ne disposant de la force infinie que pour nous écraser, subir son joug en silence serait trop lâche; pour remercîments du don de la vie nous ne lui devons qu'injures et malédictions. Nous venons de voir que Mme Ackermann ne les lui épargne pas.

∴

Cet athéisme cependant est-il aussi solide, aussi carré qu'on l'a prétendu et qu'il paraît être à première vue? Non: par instants l'attitude roidie mollit, le poing férocement tendu de cette impiété s'abaisse. Si l'auteur de *Prométhée* et des strophes à Pascal lance contre Dieu les blocs de ses rudes blasphèmes, comme des rocs de Titan, ce n'est pas sans maints accès de défaillance et de regrets. Barbey d'Aurevilly l'a judicieusement remarqué dans l'étude qu'il a consacrée à Mme Ackermann: [1] « Si elle a la bravoure de l'athéisme, elle n'est pas pour cela très heureuse d'être athée. Cette nécessité philosophique du néant exaspère son âme qui a soif d'infini, puisqu'elle est poète, et si elle l'accepte, cette nécessité, comme philosophe, comme poète elle la maudit. »

A quoi bon le nier? Dans tes sombres peintures,
Oui, tout est vrai, Pascal; nous le reconnaissons:
Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,
Et devant l'infini ce sont là nos frissons,

s'écrie-t-elle, en s'adressant à ce grand tourmenté, qu'elle admi-

[1] *Les poètes*, deuxième série.

rait et aimait tant, qu'il lui arrive souvent de paraphraser et qui lui a inspiré un des plus forts, et à coup sûr, le plus poignant, le plus vibrant de ses poèmes. Et cette affection pour l'auteur des *Pensées* n'est qu'un témoignage de plus, et bien saillant, de ses tiraillements d'âme, des conflits de sa pensée aux prises avec les croyances des anciens jours, — tiraillements, conflits qui ne font pas pour nous le moindre intérêt psychique de ses poèmes. Si, un jour, elle accable la foi de ses invectives, si elle la compare « à un mauvais rêve, » et si elle lui dit : « c'est s'anéantir que de se rendre à toi, » le lendemain elle déplorera la victoire de la raison qui veut « fermer l'inconnu » et douloureusement elle reconnaît que le triomphateur expiera son triomphe, et qu'en dépouillant ses croyances l'homme a tout perdu. Parfois même, dans ses crises de révolte les plus effrénées elle semble ne nier que poussée par la fougue de ses premiers pas plus avant qu'elle ne veut, comme un coureur sur une pente, entraîné malgré lui par la force de son élan et la déclivité du terrain. On sent qu'elle s'efforce de revenir en arrière. Elle a des retours de religiosité. Tout en répudiant les dogmes, les croyances arrêtées et exclusives, elle avoue que « le sentiment religieux est naturel à l'homme, au sein de ce mystère dont il se sent enveloppé. »

Cette impie implacable a des élans de mysticisme inattendu. Elles nous conte dans son autobiographie que son père, voltairien de vieille roche, l'avait soustraite jusqu'à douze ans à tout enseignement religieux, et qu'il lui aurait volontiers épargné cette première communion dont il s'était si bien passé lui-même, mais que sa mère, par un sentiment de convenance mondaine, tint absolument à la lui faire faire. Le catéchisme la foudroya. Sérieuse à la fois et crédule, dit-elle, je pris au pied de la lettre les histoires de péché et de rédemption qui me furent débitées ; je les embrassai même avec une passion qu'on n'aurait guère attendue d'une enfant de mon âge. J'étais pour mon entourage pieux un objet d'édification, quelque chose comme une sainte future. Il est certain que, si l'on m'eût laissée suivre ma pente d'alors, j'allais droit au couvent. Et quelques années ensuite, alors que son père, pour réparer les ravages de la foi sur sa jeune âme, lui a glissé du Voltaire entre les mains, que la foi lui est devenue tout à fait impossible, elle avoue « que l'envie de croire ne lui manquait pourtant pas. J'étais certainement au fond, de nature religieuse, puisque j'eus plus tard des rechutes de mysticisme. » Et ce fond ne fut jamais complète-

ment enseveli sous l'amas des lectures et de ses études de philosophie et de science. Le torrent de ses imprécations roule comme sur un lit de fleurs candides, courbées, broyées par la fougue des eaux, mais dont quelques-unes, d'espace en espace, ne laissent pas de se redresser, de monter à la surface et d'y ballotter leurs blanches corolles :

Alors, vers le Seigneur, me retournant d'effroi,
Comme un enfant en pleurs, j'osai crier : Prends-moi !
Prends-moi, car j'ai besoin, par delà toute chose,
D'un grand et saint espoir où mon cœur se repose,
D'une idée où mon âme, à qui l'avenir ment,
S'enferme et trouve enfin un terme à son tourment.

L'œuvre de Mme Ackermann se réduit à un petit volume de poésies. Je ne parle que pour mémoire de ce mince recueil des *Pensées d'une Solitaire*, où pendant une vingtaine d'années, de 1849 à 1869, elle semble avoir voulu exprimer la quintessence de ses réflexions. Un pareil écrin, si jalousement couvé dans le recueillement de la solitude et si rarement ouvert, ne devrait renfermer, semble-t-il, que des joyaux de haut prix. Or, il contient plus de fausses perles que de vraies, plus de strass que de diamants. Il n'y a là-dedans, à cinq ou six exceptions près, que remarques assez banales, que maximes sans effigie, indignes de l'auteur des *Poésies philosophiques*, sans compter des vues d'un rigorisme étroit sur les femmes et l'amour. Cette sibylle de l'athéisme a des préjugés de vieille bigote protestante. Mais si le manque d'originalité est son moindre défaut, ce petit registre de son esprit, et plus encore cette autobiographie, — qu'elle avait la manie, s'il faut en croire M. Anatole France, de réciter à tout venant, — nous sont précieux pour nous révéler entièrement les côtés secs, pédants, intolérants et intolérables de sa nature, que le fond de ses poèmes ne nous laissait que vaguement soupçonner. Nous ne sommes plus surpris des anecdotes invraisemblables qu'on nous a contées récemment, dans les journaux, à l'occasion de sa mort : « Il lui arriva, dit M. A. France, de se brouiller avec une amie d'enfance, parce que la pauvre dame, âgée alors de plus de soixante ans, avait un jour, assise au coin du feu, passé les pincettes à un très vieux monsieur d'une manière trop sensuelle. J'étais là quand la chose advint. » Et nous avons besoin que M. France nous l'affirme pour le croire. Il est vrai qu'on parlait ce jour-là, — est-ce une cir-

constance atténuante ? — de Kant et de l'impératif catégorique. Une autre fois, elle mit à la porte de chez elle, une jeune femme coupable de s'être présentée avec la marque trop ostensible d'une maternité prochaine et lui dit : « Madame, la femme que je reçois chez moi doit avoir tué la femelle ! » Ce trait et ce mot ne méritent-ils pas l'épithète de « monstre » que lui décerne, avec une franche aménité, le chroniqueur à qui nous les empruntons ? C'était, il faut le reconnaître, être du moins conséquente avec ses principes et sa conduite ; pendant sa courte union avec son mari, Mme Ackermann avait réussi « à tuer en elle la femelle » si bien qu'elle avait tué aussi la femme. Son veuvage sans enfants, la solitude où elle se recroquevilla, ne contribuèrent guère à émousser les angles de son tempérament.

Mais laissons ces ridicules et ces mesquineries de la femme : le poète chez elle prime la femme autant, si ce n'est plus, que ses vers priment ses *Pensées*. Elle a peu produit. Est-ce infécondité naturelle, comme elle l'avoue quelque part avec franchise ? « Ma flamme poétique, quand par hasard elle s'allume, n'est jamais de longue durée. Après avoir flambé un moment, mon feu s'éteint. » Est-ce, comme le pense Barbey d'Aurevilly, que par la nature de son inspiration plus que par celle de ses facultés, elle devait être plus ou moins stérile ? Elle estimait, dans sa pruderie outrée, que pour une femme, dévoiler son cœur était plus indécent que se décolleter. Peut-être n'avait-elle à montrer ni épaules ni cœur. Elle condamnait la poésie subjective comme une disposition maladive, un signe d'étroitesse intellectuelle. Qu'ont donc fait pourtant quelques-uns d'entre les plus grands poètes, sinon mettre leur cœur à nu ? Qu'ont fait Byron, et Shelley, et Lamartine, et H. Heine, et Musset (ce Musset pour qui Mme Ackermann se sentait un faible, comme les prudes en ont pour les libertins). Le cœur du poète n'est-il pas un miroir éclatant où se réfléchit le cœur des autres hommes ? Est-ce qu'en chantant ses douleurs propres le poète ne chante pas les douleurs de ses semblables, de ceux qui n'ont pas comme lui le don « de faire de leurs grands chagrins de petites chansons ? » Avec ses rêves et ses déceptions, ses essors et ses chutes, ses ivresses et ses défaillances, dans les mille reflets divers dont les sentiments viennent nuancer sa surface chez chaque individu, quelle source d'inspiration plus intarissable que le cœur humain ? C'est faute d'y avoir puisé, sans doute, que la poésie de Mme Ackermann a coulé à de si rares intermittences, et entre des rives si désolées. Quoi qu'il

en soit, si elle ne peut prendre place parmi les grands poètes, par l'abondance et la variété des sujets, par sa langue aussi dont la provision de métaphores flétries et d'images surannées provoque parfois à sourire, elle a eu des éclairs de génie. Elle ne s'est pas envolée souvent, mais quand elle l'a fait, elle a plané d'une aile vigoureuse et hardie sur les hauts sommets. Cela ne suffit-il pas amplement à sa gloire ?

ANTONIN BUNAND.

MARCO ANTONIO CANINI

ET LE "LIBRO DELL'AMORE"

M. Canini, aujourd'hui plus que septuagénaire, est le glorieux survivant d'une grande époque, et nous devons admirer en lui, non pas seulement le patriote italien qui a expié par de longues souffrances son dévouement à l'idée nationale, mais encore le Latin obstiné qui se trouve chez lui à Paris et à Buenos-Ayres aussi bien qu'à Rome et à Venise, et ses états de service sont inscrits dans le beau livre de *Vingt ans d'exil,* écrit en français d'un style élégant et limpide.

Fort apprécié également comme philologue, il a publié en outre il y a quelque années un excellent recueil poétique devenu populaire et il semblait désormais que l'intrépide vétéran retiré dans ses foyers reconquis, n'eût plus qu'à savourer un repos si chèrement acheté après tant de travaux. Mais ceux qui pensaient ainsi le connaissaient mal; les véritables athlètes ont coutume de mourir sur la brèche, et l'on apprit tout à coup, vers 1885, que le poète toujours inspiré dans sa verte vieillesse, ne craignait pas d'affronter une œuvre colossale qui eût à coup sûr effrayé un jeune homme.

Les gens qui aiment à se croiser les bras et à décourager les travailleurs ne manquèrent pas de crier à l'outrecuidance; ils rappelaient durement l'auteur au *solve senescentem* et prédisaient ...tement infaillible, un échec des plus piteux. M. Canini lais-...e, riant sans doute dans sa belle barbe blanche, et je re-...s il y a quelques semaines cinq volumes in-8° imprimés en ...tères microscopiques et contenant toute une encyclopédie. Il ...ait en effet d'extraire d'innombrables recueils écrits en 140 lan-

gues tout ce que les poètes avaient écrit de meilleur sur l'amour, depuis la Bible et Homère jusqu'à Lamartine et à Leopardi, — pour ne pas parler de M. Canini lui-même, — et l'on peut aisément se figurer combien la matière était vaste et le choix délicat. Il fallait en outre respecter la couleur locale, donner une traduction élégante et fidèle de tous les chants qui n'étaient point italiens, citer la date, à tout le moins approximative, de chaque fragment ou pièce entière, et nous verrons que l'auteur a su faire à la fois œuvre d'érudit et œuvre de poète. Mais nous allons d'abord examiner les belles dissertations qui figurent en tête des cinq volumes et qui sont fort dignes d'attention.

I.

M. Canini nous apprend en premier lieu comment lui vint l'idée de sa publication et nous reconnaîtrons sans peine que si, depuis l'invention de l'imprimerie de nombreuses collections des chants d'amour ont vu le jour, personne avant lui n'avait songé à une encyclopédie aussi étendue, aussi complète, aussi bien ordonnée que la sienne. Ainsi qu'il nous l'avoue pourtant de fort bonne grâce, son intelligente compilation est surtout lyrique, et il a exclu non seulement de grandes épopées, mais même des nouvelles en vers qui, à vrai dire, traitaient surtout de l'amour purement mystique ou contenaient des passages obscènes. Il a aussi laissé de côté les « romances » espagnoles, les ballades scandinaves, écossaises, allemandes, hongroises qui ne sont qu'une variété des chants épiques; mais s'il a fait quelques exceptions à son système, un peu trop rigoureux peut-être, nous devons l'en remercier car elles sont intéressantes et judicieuses.

Lorsqu'il en a fini avec ses avertissements préliminaires, l'auteur passe à la définition de l'amour discutant au passage les profondes doctrines de Platon dans les fameux traités du *Banquet* et du *Phèdre*. Le disciple de Socrate disait, on se le rappelle « que l'amour est d'abord un désir de la beauté incarnée dans un corps spécial, désir qui s'étend bientôt à tous les corps du même genre et qui trouve sa satisfaction suprême dans la beauté idéale qui est inséparable de la science et de la bonté. Si à cette idée du beau, on

donne le nom de Dieu, nous voyons avec admiration l'homme aboutir d'un si modeste point de départ à la conception de la perfection éternelle.

Entre cette noble théorie du fils d'Ariston et celle de l'amour platonique tel qu'on l'entend aujourd'hui, la nuance est des plus saisissables, mais bien qu'elles aient eu l'une et l'autre de glorieux sectateurs, M. Canini qui les déclare insuffisantes leur substitue un troisième système qui lui semble plus compatible avec la faiblesse humaine et ce n'est pas lui qui dirait avec la *Femme savante* de Molière:

> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?

Il condamne au contraire fort sévèrement les tristes aberrations des ennemis du corps lesquels tendent directement à l'extinction de l'espèce et il a écrit une page excellente sur l'abus de la virginité, et cette horrible aspiration au néant qui constitue le fondement de la dangereuse doctrine bouddhiste. « L'amour est, selon lui, un mélange de sensations célestes et terrestres qui se résume et se termine dans l'union habituelle de deux âmes et dans l'union éventuelle de deux corps ». Il écarte ainsi à bon droit de l'enceinte sacrée les débauchés aussi bien que les rêveurs et sa formule ne saurait manquer d'être approuvée par le code autant que par l'église.

Cette importante question une fois vidée, M. Canini passe à des points de détail et il s'étudiera par exemple à comparer, au sujet d'un thème commun, des textes italiens, polonais ou provençaux. Un parallèle de cette espèce est nécessairement des plus instructifs et l'auteur en tire la matière de considérations philosophiques sur les races humaines. Non content de parler du présent, il s'efforce de sonder les ténèbres de la plus mystérieuse antiquité, et il déplore dans des tirades éloquentes les ravages du temps qui a dérobé à notre admiration tant d'œuvres excellentes de la Grèce et de Rome. Il part de là pour nous donner tout un cours de littérature à vol d'oiseau, et ses appréciations sont généralement ingénieuses et conformes à la plus parfaite orthodoxie. J'ai vu notamment avec plaisir qu'il rendait pleine justice aux plus récents poètes de l'Espagne: Zorrilla, Campoamor, Nuñez de Arce; aux Catalans Balaguer et Verdaguer; au Portugais Giovanni de Deus; mais j'avoue que je le trouve un peu sévère pour la France.

« J'ai donné, nous dit M. Canini, des extraits appartenant à toutes les époques littéraires de la France depuis Thibaut de Champagne jusqu'à Baudelaire et à Richepin qui comptent hélas! chez nous tant de misérables imitateurs. *La poésie française est en pleine décadence*, car ceux de ses poètes qui je viens de nommer ont été dépassés encore pour la corruption et pour l'extravagance par ceux qu'on nomme *décadents;* grâce à eux, l'art chez nos voisins est réellement tombé au fond de l'abîme, et il est douteux qu'il ressuscite jamais! »

Ici, je ne puis m'empêcher de critiquer l'auteur à la fois pour ce qu'il dit et pour ce qu'il ne dit pas. Baudelaire, sans être un dieu comme le pensent ses admirateurs, n'est pas un poète méprisable; Richepin est un vigoureux artiste dont on doit blâmer les hyperboles, mais qui est loin d'avoir dit son dernier mot. Quant aux *décadents*, il est possible qu'on les lise à l'étranger, mais ils passent en France presque inaperçus et les ouvrages de M. Péladan se vendent à quelques centaines d'exemplaires. Pourquoi, en revanche, M. Canini qui semble n'avoir d'yeux que pour les incompris et les excentriques ne nous parle-t-il pas du glorieux Leconte de Lisle, qui est mort, de Coppée dans la force de l'âge, de Theuriet le chantre harmonieux des forêts, d'Heredia le délicat ciseleur de sonnets, de Des Essarts et de Faucon qui publiaient naguère de si beaux chants lyriques, et de tant d'autres écrivains qui se pressent à ma mémoire? Le siècle a produit trois génies tels que Lamartine, Hugo et Musset, le présent est lui-même extrêmement honorable et il faudrait être un critique sans entrailles pour ne pas nous accorder, tout au moins, avant de nous condamner, un répit de quelques années.

Cette réserve une fois faite je ne trouverai plus qu'à louer dans cette longue et savante introduction du premier volume, et j'aurais à y signaler une fort remarquable étude sur la poésie populaire ainsi qu'une dissertation fort originale sur le mécanisme des langues orientales. Je me contente toutefois d'avertir discrètement le lecteur qui saura bien feuilleter lui-même aux bons endroits ce tome de sept cents pages en petit texte, et je passe plus rapidement encore sur les suivants qui en comptent à peine trois cents en moyenne et dont les avant-propos ont plus spécialement le caractère de simples annotations. On y verra néanmoins le dramatique récit des efforts accomplis par l'auteur pour arriver à l'achèvement de son encyclopédie, et aussi des indications indispensables



à la grande masse du public sur la plupart des cent quarante langues et des cent quarante littératures qui ont fourni les éléments de ce travail de géant, ainsi que des notices biographiques sur les auteurs cités beaucoup desquels sont complètement inconnus au profane vugaire. Ces réflexions préliminaires une fois terminées, nous allons passer de la prose à la poésie en examinant la belle ordonnance que M. Canini a su donner à son ouvrage, et en procédant à l'énumération des meilleurs morceaux qui remplissent ces cinq substantiels volumes.

II.

Le tome premier du *Libro dell'Amore* se divise en huit grandes sections, et l'auteur cite d'abord les morceaux qui peuvent donner la définition de l'amour. La deuxième section traite de la femme et de la beauté; la troisième nous démontre la nécessité d'aimer et la quatrième s'occupe du premier amour. Nous passons ensuite à l'amour au printemps, tandis que la section VI établit nettement la distinction entre l'amour platonique et l'amour sensuel; la septième traite de l'amour en sonnets et la huitième de l'amour exprimé par des mètres divers.

Toutes ces divisions sont parfaitement logiques, et avant de les adopter, M. Canini avait médité longuement les travaux de ses devanciers depuis M. Michelet et Schopenhauer jusqu'à M. Mantegazza l'auteur de la *Physiologie de l'amour*. Il n'a donc pas de peine à justifier un système aussi bien conçu, mais il a droit surtout à nos éloges pour le choix judicieux des pièces à citer. Il ne s'en tient pas, en effet, à nous donner les textes des grands écrivains connus de tout le monde, il aime à feuilleter les recueils des poètes du second ordre et il réussit parfois à y découvrir des perles de la plus belle eau non pas seulement chez Marini qui a laissé tant de beaux vers, — sinon de beaux ouvrages, — mais chez [illegible] dont nous n'avions jamais entendu parler, tels que Cusa- [illegible]t Battista. Il nous offre même de l'inédit dans ce beau sonnet [illegible] trouvé en 1880 en compulsant le dossier Corsini, mais il [illegible]core du nouveau pour nous dans bien des livres aujourd'hui [illegible] bien qu'ils aient en leur temps joui d'une certaine célé-

brité et nous avons été heureux de faire connaissance avec l'aimable Isabella Andreini, Contile, Giustinian et Balducci.

L'Italie, j'en conviens, s'est fait la part du lion dans ce premier volume qui est plus important et qui sera peut-être plus lu que les quatre autres; mais M. Canini y a pourtant largement payé de sa personne en tant que traducteur et il a su rendre les plus fugitives nuances des poésies si délicates des Portugais Braga et Jean de Deus qui fort estimés dans leur patrie vont, grâce à lui, devenir populaires d'un bout à l'autre de l'Europe. Il aura eu aussi l'honneur de nous initier, nous Latins occidentaux, à l'étude de la poésie roumaine ou des littératures hongroise et scandinave, et les critiques de Bukarest, de Stockholm et de Pest sont là pour attester que les vers d'Alexandri, d'Oehlenschläger, de Tegner, de Björnson ont très peu perdu à leur naturalisation italienne. J'en dirai tout autant pour ma part au sujet des auteurs français admis dans ce premier volume qui devait décider du succès de la publication, bien que je fasse le plus grand cas des autres, dont je vais aussi indiquer le classement.

Le tome II nous transporte en Orient et les poèmes qu'il renferme nous parlent comme on devait s'y attendre de baisers de volupté et de mariage; mais le sacrement hélas! n'est pas toujours solide, et bientôt nous passons à l'horrible divorce, puis aux « dépits amoureux » promptement suivis d'aimables retours, et le volume s'achève par des chants consacrés au premier amour, aux amours tardifs et à l'amour des amants, ou des époux.

Cette rubrique est vraiment alléchante même pour les belles dames dont se plaint M. Canini et qui n'ont de goût, à ce qu'il prétend, que pour les pages les plus épicées de M. Mantegazza. Je crois sincèrement qu'il calomnie ses intelligentes compatriotes; parmi les plus osées il n'en est probablement pas une qui ne soit disposée à se contenter de la « paillardise mélancolique », ainsi que disait énergiquement le farouche Louis Veuillot, et elles en trouveront beaucoup dans ce volume bien que l'auteur, comme il nous le dit dans sa piquante introduction, ait juré d'être chaste et qu'il ait supprimé plusieurs pièces trop libres à son gré.

Le troisième volume qui ressemble fort au précédent, s'en distingue pourtant par une nuance de tristesse plus accusée. Il roule tout entier en effet sur le thème lugubre de la séparation et l'auteur a noté avec leur déchirante intonation de vrais cris de désespoir qui éclatent non pas seulement dans les pièces orientales de

son savant collaborateur hindou M. Rayhmathji, mais encore dans celles du Provençal Aubanel, de M. Campoamor et des divers poètes polonais au rare mérite desquels il rend dans sa préface un chaleureux hommage. M. Canini n'est pas en revanche aussi satisfait de ses concitoyens qui ont perdu complètement, dit-il, le sens de l'idéal; il parle avec un certain mépris des dernières poésies de M. Carducci, et je suis péniblement affecté lorsqu'il ne craint pas d'affirmer qu'entre un beau livre et « un beau saucisson » pas une femme du *bel paese* n'hésitera à choisir le.... *salame*.

Le glorieux poète blasphème évidemment et les innombrables poétesses de la péninsule lui ont répliqué de la façon la plus pratique, en composant cette année même le bel *album de Béatrix Portinari* où l'on trouve les chants inspirés de Carlotta Ferrari, de la duchesse d'Andria, de la marquise Ricci et de tant d'autres nobles muses! Non! la poésie n'est pas morte, et le *Libro dell'Amore* serait populaire s'il était à la portée de toutes les bourses, mais c'est au gouvernement qu'il appartient de compléter l'œuvre des particuliers et de soutenir une publication qui honore le pays.

Mais je ne veux pas insister sur une boutade que l'auteur s'est sans doute reprochée à lui-même, et j'arrive au tome IV qui, dans sa première moitié du moins, est lui aussi un écho fidèle et navrant de la douleur d'amour. C'est en Suède à ce qu'il paraît que l'on a le mieux réussi à exprimer les angoisses de l'abandon, et les lecteurs de M. Canini trouveront ici, fort bien traduites, de suaves élégies d'Hedborn, d'Afzelius et de ce Rüneberg qui fut un véritable rival des chantres de la Grèce. Cette grâce rèveuse est, hélas! le privilège des classes raffinées, tandis que chez les gens du peuple les « souvenirs et regrets » se mêlent volontiers aux imprécations du plus furieux dépit. Voyez plutôt cette piquante *quartina* vénitienne:

Se ti savessi quanto ben te vogio!
Te voria védar rosegà dai cani;
Te voria védar drento de un caileto (*cataletto*)
Col capucin davanti e 'l bogia dietro!

Le courroux napolitain s'exprime aussi avec une extrême énergie trop voisine de la grossièreté, et j'ai pris plus de plaisir, je l' ...ux délicates récriminations du poète Amaru dont les vers ... gardent sous leur déguisement italien le charme de l'ori... t me rappellent les jolies strophes de Métastase:

. . . . Prima che tu volgere
Di qua deggia altrove il piè,

Le carezze che t'ho fatto,
I mie baci rendi a me.

Mais ce sont aussi de rudes amoureux que les Espagnols d'Amérique, et M. Canini nous parle avec admiration de Dolores Guerrero qui mourut d'une passion rentrée, ainsi que la sœur Avellaneda qui figure aussi dans ce recueil. Il a soin pourtant de tenir la balance égale entre toutes les nations et tandis que les vierges catholiques trompées dans leur espoir terrestre s'ensevelissent dans le cloître, nous apprenons avec édification à la page 169 que le Turc Mir Ali a caché son chagrin sous la robe flottante du derviche. Je crains fort néanmoins que sa conversion ne soit de mauvais aloi et c'est à peine si je le prends au sérieux lorsqu'il s'écrie:

Del ciel sotto la volta
Se tutto è passegger,
Nella mistica ebbrezza
Cercar deesi il piacer!

Des amants abandonnés, M. Canini passe aux vieillards amoureux qu'il faut se garder de railler, puisque parmi eux figurent deux grands génies tels que Gœthe et Lope de Vega; mais les passions séniles exigent le mystère et pour ne pas le troubler nous franchissons un court intervalle pour arriver à la dernière rubrique: *La mort des amants et des époux.* La matière prêtait en vérité aux plus riches développements, et sans parler de Shakspere nous n'avons que le choix entre les poètes modernes qui ont su dignement chanter les belles morts.

L'éminent traducteur nous donne d'excellents morceaux du Portugais De Deus, de l'Écossais Burns, de l'Allemand Hartmann, mais à toutes les élégies européennes je préfère la troisième *lamentation* du fameux poète sanscrit Câlidasâ qui nous arrache de vraies larmes en pleurant lui-même sur la mort de la jeune Ingiumati, la séduisante épouse du roi Aja. L'inconvénient de cette succession de pièces lugubres sur un même sujet consiste dans la monotonie et il semble que tant de plaintes éloquentes se résument en somme dans ces deux vers célèbres de Vittoria Colonna:

Per lui nacqui, era sua, per sè mi tolse;
Nella sua morte ancor dovea morire....

Mais il ne faut demander à une encyclopédie que ce qu'elle peut contenir. Ces cinq volumes ne sont point faits pour être lus de



suite; chacun des admirables fragments qui les composent doit être savouré à loisir, et les gens les plus affairés pourront bien soustraire cinq minutes par jour à leurs préoccupations temporelles pour déguster quelques-unes de ces pages délicates où M. Canini a fait vibrer toute son âme. Aussi, — nous en avons la certitude, — l'indifférence dont il se plaint ne saurait durer longtemps encore. Une année de prospérité s'annonce et d'un bout à l'autre de la péninsule les patriciens enrichis tiendront à honneur de déposer dans leurs vastes bibliothèques un livre que les étrangers s'étonneraient de n'y point voir. Nous ne doutons pas d'ailleurs que le gouvernement italien ne leur donne l'exemple et s'il achète quelques centaines d'exemplaires de l'*Encyclopédie*, personne ne s'avisera, pour cette fois, de protester contre le « socialisme d'État ». L'Amour est en effet le plus puissant des dieux et l'on peut être assuré du succès d'une publication qui est sous sa protection immédiate.

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

Un livre a, depuis trois mois, accaparé l'attention du public anglais: c'est l'ouvrage désormais fameux où M. Stanley a révélé à l'admiration de ses compatriotes ses exploits dans les ténèbres de l'Afrique. Il nous était impossible de ne pas mentionner cet événement littéraire au début de notre chronique: mais il nous est aussi impossible de ne pas ajouter que c'est un événement des plus minces au point de vue de la littérature proprement dite. Homme pratique avant tout, M. Stanley n'a aucune des qualités de l'écrivain, ni le sens de la description vivante, ni celui du mot juste ou de la phrase harmonieuse. Pour peu qu'on cesse de le considérer sous le rapport politique et commercial, son livre ne manque pas d'ennuyer: le style y est assez déplaisant et la qualité d'âme exprimée paraît plus énergique qu'aimable. M. Stanley, d'ailleurs, est assez comblé des gloires les plus diverses, en sa qualité d'initiateur du continent noir aux mœurs et à la civilisation anglo-saxonne, pour qu'il lui soit aisé de se jouer de la gloire littéraire, si peu bruyante en comparaison, et qui doit lui sembler parfaitement méprisable.

L'ouvrage de M. Stanley est fait pour passionner le grand public; le volume que M. Whistler vient de publier sous le titre de *Le doux art de se créer des ennemis,* ne peut inspirer de l'intérêt que dans un cercle bien plus restreint. Depuis les jours où Baudelaire arrêtait dans leur promenade les braves bourgeois de Paris pour leur souffler à l'oreille la phrase mystérieuse : « Whistler est dans nos murs, » le nom de M. Whistler a été connu et honoré en France comme celui de l'un des peintres les plus purs et les plus originaux de notre époque. Il n'en a guère été de même en An-

gleterre. On se rappelle le fameux procès en diffamation d'il y a dix ans, où M. Whistler réclamait des dommages-intérêts à M. Ruskin, qui avait allégué de lui qu'il venait « de jeter un pot de couleurs à la figure du public. » Seuls des témoins cités alors parmi les peintres anglais les plus célèbres, Rossetti et Albert Moore eurent le courage d'affirmer devant le tribunal que M. Whistler dessinait d'une manière digne d'un artiste qui se respecte; et les juges, en accordant à M. Whistler cinq centimes des dommages-intérêts se rangèrent ouvertement à l'avis de M. Ruskin.

Aujourd'hui encore il y a bon nombre d'Anglais qui ne voient en M. Whistler qu'une espèce de polichinelle de la peinture; le tempérament britannique ne peut pas lui pardonner l'affectation d'ironie et d'indifférence qu'il met dans la pratique, très sérieuse au fond, de son art. On se plaint « du manque de l'élément moral dans son clair-obscur; » on trouve que « ses tableaux ne disent rien à l'intelligence. » Et les critiques de M. Whistler ne seront pas désarmés à coup sûr par la publication du *Doux art de se créer des ennemis.* C'est un recueil de lettres, de notes, d'écrits polémiques divers, où M. Whistler se révèle controversiste très habile et légèrement impertinent, mais où il s'est peut-être trop visiblement efforcé de se montrer toujours spirituel. Les pages les plus intéressantes du volume sont sans aucun doute celles qui contiennent le *Ten o'Clock* que les lecteurs français peuvent connaître déjà par l'exquise traduction de M. Mallarmé.

Les *Essais spéculatifs et suggestifs* de M. Symonds sont, comme le titre seul suffit à l'indiquer, d'une portée plus sérieuse que le volume de M. Whistler. M. Symonds, célèbre déjà par la variété des choses auxquelles il s'intéresse et par la diversité de ses efforts, ne manque pas dans son nouveau livre d'étaler les mêmes excellentes qualités. Les sujets de ces essais sont, en effet, des plus variés. M. Symonds se demande, par exemple, si *la poésie est, au fond, une critique de la vie;* et, une vingtaine de pages durant, il cherche du mieux qu'il peut à résoudre ce problème, après quoi il passe à un autre et suit les fortunes de *La rose dans la littérature;* plus loin, il a quelque chose à dire sur *La théorie de l'évolution* qu'il essaye, c[illegible] l'a fait si magistralement M. Brunetière dans un récent ou-v[illegible] d'appliquer au développement des formes artistiques. Mais o[illegible] Symonds nous plaît le mieux, c'est quand il s'occupe des sujets h[illegible]es ou littéraires très particuliers et très définis, où il n'est p[illegible]é à se perdre dans de vagues considérations théoriques.

D'ailleurs, quel que soit son sujet, M. Symonds dit toujours des choses qui donnent à réfléchir; son style est toujours agréable, et quand l'occasion s'en présente, il devient facilement plein d'éloquence et de poésie.

Il ne se trouve guère un volume d'essais anglais où l'auteur ne se donne pas le luxe de proclamer, en passant, que Shakspere est « le roi des poètes. » Tel est également l'avis de M. Henley, ainsi qu'il l'affirme dans ses *Vues et Revues;* cependant et même à Shakspere M. Henley préfère encore le poète contemporain, M. Frédéric Locker. Pour caractériser le génie de ce poète, M. Henley trouve sa langue natale insuffisante. « La Muse de M. Locker, nous dit-il, ne peut être dépeinte qu'en français. » Ainsi, c'est en français qu'il la dépeint en nous la révélant comme « délicate, spirituelle, sémillante, une fine mouche, allez! » En revanche, M. Henley ne pense pas grand bien de Balzac. « C'était, nous enseigne-t-il, le moins capable des artistes et celui de tous qui avait la meilleure opinion de lui-même; son observation était celle d'un commissaire-priseur inspiré et prudent; il était visionnaire et fanatique; il était grossier, ignorant, d'une intelligence maladive, d'un cœur cruel, affligé d'une manière de sadisme qui lui donna en somme une influence corruptrice et ignoble. » Après avoir apprécié cette perle de la critique, il nous importe peu de savoir ce que pense M. Henley des autres écrivains moins sadiques et moins incapables que Balzac; on s'attend d'avance à ce qu'il trouve « des ténèbres de l'Égypte dans *Une vie* de Guy de Maupassant, et quand il nous assure qu'il pourrait encore supporter l'existence si venaient à disparaître les poésies de Hugo, mais qu'il ne s'y résignerait pas s'il n'y trouvait plus les drames de Shakspere ou les vers de Burns, on est tenté d'aimer davantage les deux poètes qui valent au monde la continuation de l'existence d'un critique si divertissant.

D'autant plus que, si les opinions que nous venons de citer ne sont pas faites pour inspirer confiance dans les jugements littéraires de l'auteur des *Vues et revues*, il faut pourtant féliciter M. Henley pour le fond de son article sur le romancier Thackeray. Il y a apprécié à sa vraie valeur, c'est-à-dire avec bien des réserves, cet écrivain, le plus entaché de *snobisme* qu'il y aït eu jamais, et à qui ce snobisme même vaut aujourd'hui l'honneur d'être mis par les critiques anglais au-dessus de Dickens.

L'Angleterre oublie moins vite que la France ses gloires défuntes. Il y a plus de six mois que Browning est mort, et l'on n'a

pas encore cessé de parler de lui. Bien que des jeunes poètes en assez grand nombre aient débuté depuis, ne demandant pas mieux que d'attirer à eux l'attention publique, et d'occuper, ou même, au besoin, de se partager la place vacante, les discussions sur le génie et la personne de Browning ne se lassent pas d'emplir les revues et de faire éclore une moisson de livres.

Les gens qui ont connu le feu poète continuent à nous offrir leurs souvenirs sur sa manière de manger et sur ses gesticulations favorites; ses admirateurs publient infatigablement des guides pour aider à la compréhension de ses œuvres les moins ardues. Il convient de mettre au-dessus de ces productions la *Vie de Robert Browning* que M. William Sharp vient d'ajouter à la série des *Grands écrivains.* M. Shap est aujourd'hui bien connu dans le monde littéraire anglais comme poète et comme critique d'un talent réel, bien qu'un peu à l'écart des tendances actuelles. Ses vers, qui visent moins à la perfection de la forme qu'à l'originalité des idées et à la fraîcheur des émotions, l'ont révélé amant exquis de la nature, soucieux toujours et avant tout de s'abreuver aux vraies sources de la poésie; en tant que critique, il est surtout connu par sa belle étude sur Rossetti, mais il y a à peine un an que, en faisant paraître dans cette même série des *Grands écrivains* sa *Vie de Henri Heine,* il avait enrichi la littérature anglaise des meilleures pages qu'elle possède jusqu'à présent sur le grand poète allemand.

Ce ne serait pas trop flatter M. Sharp de lui dire que sa *Vie de Browning* est, elle aussi, ce que l'on a écrit de mieux sur ce sujet, car elle se trouve être jusqu'à présent la seule biographie sérieuse de Browning que nous ayons. Malheureusement, écrit à la hâte afin de paraître en temps utile, ce volume porte les marques d'une improvisation regrettable dans le style, mais les renseignements y sont nombreux et habilement groupés; M. Sharp, du reste, tout en accordant à l'ensemble de l'œuvre de Browning une estime peut-être excessive, s'est montré assez sage dans ses jugements de détail, et a su très souvent modérer son enthousiasme.

De même que M. Sharp, M. Roden Noël est poète et critique à la fois. Il a publié plusieurs volumes de vers dont l'un, *Le monument d'un petit enfant,* sorte de complainte sur un fils mort jeune, prend place parmi ce que l'on a jamais écrit de plus touchant sur les enfants et sur l'enfance. Dans une remarquable série d'essais sur la poésie, M. Noël avait déjà consacré une étude à Byron; c'est la même étude, mais remaniée et augmentée, qu'il vient de reproduire

dans son récent volume, *Lord Byron*. M. Noël est de la parenté de l'auteur de *Don Juan* et ainsi qu'il fallait s'y attendre il n'a pas manqué de louer le poète et d'excuser ses défauts. Son livre à coup sûr ne pèche pas par défaut d'enthousiasme. Il est même peu probable que l'écrivain trouve parmi ses contemporains quelqu'un qui consente à partager sa tendresse pour son auteur favori, ni comme poète ni comme homme; car, après avoir du vivant de Byron prêté une attention fébrile à tous les mouvements comme à tous les livres de l'auteur de *Child Arold*, l'opinion publique anglaise paraît l'avoir en revanche, depuis sa mort, presque complètement oublié. Pour expliquer cette indifférence on peut faire valoir plus d'une raison. Il y a, en effet, dans l'œuvre de Byron bien des côtés qui étaient fatalement destinés à se flétrir avec le temps. Sa philosophie est banale quand elle n'est pas enfantine, son émotion est souvent peu sincère, ses vers et parfois même sa grammaire ne sont guère corrects. Mais ce n'est pas seulement, ou même surtout, l'incorrection de ses vers qu'on reproche à Byron, c'est plutôt l'incorrection de sa manière de vivre, de ses mœurs privées. Libre à lui, certes, au point de vue de l'Angleterre *fin de siècle*, de s'enivrer et d'aimer autant qu'il voulait; seulement, pour être estimé de notre génération, il lui eût fallu s'enivrer et aimer aux heures convenables et d'une façon approuvée et discrète. Somme toute, ce qui nuit le plus aujourd'hui à sa renommée, ce n'est ni l'absence de profondeur de sa pensée, ni l'absence d'art de ses vers, c'est la manière bruyante dont il faisait fi de la correction et des bons usages, choses qui s'annoncent comme devant devenir avec le temps de plus en plus le vrai but des efforts de la vie de tout Anglais digne de ce nom. A une époque où mieux vaut manquer de génie que manquer de correction, l'admiration exprimée par M. Noël pour un poète qui en a si complètement fait fi, prend les proportions d'un acte de haut courage littéraire.

Ce volume fait partie de la même série que celui de M. Sharp. A vrai dire, les livres de ce genre qui ne font pas partie d'une série quelconque sont rares aujourd'hui en Angleterre, et ont bien des chances de ne jamais se vendre. La prédilection que les Anglais témoignent à cette méthode de publication est un fait assez inexplicable et contraste étrangement avec le peu de succès qu'ont rencontré en France des essais analogues.

Le nombre des *séries* anglaises a déjà atteint des proportions formidables, et, au train dont on va, menace d'engloutir la litté-

rature britannique tout entière en dehors des ouvrages de pure imagination. Citons seulement la série scientifique ayant pour titre *La Santé,* et renfermant dans une dizaine de volumes des instructions minutieuses sur le meilleur moyen de maintenir en bon état tous les membres du corps humain; la série esthétique intitulée *L'art dans la maison,* qui contient des renseignements précieux sur la manière dont chacun peut tirer tout le parti possible de ses qualités artistiques aussi bien que de ses meubles; qui apprend aux demoiselles de la maison à faire valoir leur voix de soprano et enseigne aux pères de famille la forme et la couleur qui conviennent à un crachoir idéal; la série des *Hommes de lettres anglais,* à laquelle ont collaboré les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre contemporaine; la série des *Hommes d'action anglais,* qui compte dans les rangs de ses rédacteurs les généraux les plus renommés de l'empire britannique; et enfin, les *Hommes d'état anglais,* série fondée sous la direction de plusieurs députés de la chambre des communes. On attend d'un jour à l'autre la série des *Grands assassins.* Pour nous faire prendre patience, on vient de commencer la série des *Gens qui ont fait du bruit dans le monde.* A vrai dire, c'est à peu près la même chose que de fréquenter messieurs les assassins, car le monde qu'on y trouve est composé pour la plupart des pires gredins de l'histoire, auxquels le bon public anglais va sans doute pardonner la moitié de leur infamie en considération du fait qu'ils ont réussi à faire parler d'eux. Le feu roi Théodore de Corse est jusqu'ici le personnage le plus respectable que nous ayons rencontré parmi ces gens qui ont fait du bruit.

A côté de ces séries interminables et répondant à peu près au même but, d'instruction à peu de frais, il existe des livres dans le genre de ce *Comment être heureux, quoique marié,* qui, il y a quelques années, a soulevé une si vive discussion dans la presse britannique. Le volume que M. George Bainton vient de publier sous le titre de l'*Art d'être auteur* rentre dans cette catégorie des publications utiles pour se guider à travers l'existence. M. Bainton, ainsi qu'il nous l'explique dans sa préface, s'était proposé autrefois de faire des conférences sur la littérature. Mais le plan et les sujets ... conférences ne lui étaient pas encore clairs, et en cher... qu'il pourrait bien faire, il eut un beau jour l'idée ingé... ...crire aux principaux auteurs anglais et américains pour ...nder de quelle manière ils travaillaient. Tous, ou presque

tous, lui ayant répondu avec prolixité, M. Bainton a imprimé leurs lettres dans l'*Art d'être auteur*, qu'il offre comme un guide pour leur profession aux écrivains de l'avenir. Malheureusement, les jeunes débutants qui essayeront de se créer du génie d'après ces renseignements, auront toutes les chances pour devenir fous avant de parvenir à leur but. Car, des grands écrivains qui M. Bainton a consultés, il n'y en a guère deux qui ne disent des choses absolument contradictoires quant au régime physique aussi bien qu'au régime moral nécessaires à la création.

En contraste avec ces publications de réclame et de chimère, nous sommes heureux de saluer l'étude, à la fois solide et brillante de M. Sunerand sur *le roman anglais au temps de Shakspere.*

C'est ici un livre dont l'érudition exacte et profonde est illuminée par une intelligence très sûre et très fine; rencontre de qualités assez rare et qui a déjà assuré le succès de cette étude auprès des dilettantes de l'esprit aussi bien qu'auprès des savants épris d'archéologie. Le livre de M. Sunerand se trouve être un véritable trésor pour ceux qui voudraient connaître à fond les contes et les histoires du temps de Shakspere, source pour celui-ci et pour ses contemporains des sujets de mainte intrigue dramatique; il peut aussi, en rendant le jour à tant de vieux romans, oubliés aujourd'hui, servir de mine aux romanciers anglais de cette fin de siècle, dont l'invention commence à devenir un peu anémique. Le manque d'invention n'est pas, du moins, le défaut de lord Lytton qui, dans *L'anneau d'Amasis* tout récemment paru, s'est acquis le droit d'être compté parmi les premiers des romanciers anglais contemporains. Lui, il n'a nullement besoin qu'on lui conseille, pour suppléer à un défaut d'intrigue, d'aller chercher les sujets de ses romans dans les contes d'il y a trois cents ans. Son roman est une histoire de magie et d'amour où, chose assez peu fréquente dans les récits de ce genre, l'auteur ne permet jamais au merveilleux du récit d'empiéter sur l'intérêt, ni d'obscurcir la vraisemblance de sa documentation de l'âme humaine; la vérité et la subtilité de la psychologie de cet admirable roman sont à louer presque autant que l'intrigue. Ces qualités, plus à la mode dans le roman français que dans celui d'outre-Manche, ne peuvent manquer d'attirer à *L'anneau d'Amasis* dans sa traduction française toute l'admiration qu'il mérite. Lord Lytton s'est depuis longtemps montré un poète tendre et sensible; il vient, par son nouveau roman, de prouver qu'il a hérité d'une partie considérable des qua-



lités de conteur qui ont valu une renommée européenne à l'auteur de *Zanoni*.

Comme lord Lytton et comme lord Beaconsfield, lord Carnarvon, dont l'Angleterre déplore aujourd'hui la perte, avait su réconcilier la littérature avec les occupations politiques. Ce n'était pas, dans le sens strict, un homme de lettres, c'était plutôt un dilettante aimable de la littérature qui, de temps à autre, s'est donné le luxe de publier un livre sur les anciens ou bien sur les écrivains classiques de son pays. Ces volumes, pour la plupart des rééditions, accompagnés de préfaces et de notes personnelles, étaient toujours caractérisés par une érudition discrète et une courtoisie de style qui dénotaient l'homme supérieur. Le dernier d'entre eux, les *Lettres de lord Chesterfield à son filleul*, parues quelques semaines seulement avant la mort de lord Carnarvon, était peut-être le plus attirant de tous les volumes dus à cet homme d'État regretté.

Signalons, en terminant, un livre qui est appelé à faire grand bruit dans le monde politique. *L'arrêt* (The Verdict) du professeur Dicey est surtout un ouvrage de polémique, mais, grâce à la lucidité de son argumentation, à la netteté de son arrangement et à la clarté de son style, il peut être considéré en même temps comme un événement littéraire. C'est un résumé, au point de vue du parti *unioniste*, des rapports de la « commission Parnell; » et des juges qui s'y connaissent ont déjà mis en comparaison M. Dicey et Burke, en proclamant le controversiste moderne supérieur à son prédécesseur pour les qualités de raisonnement.

J.-P. NICHOL.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE

SOMMAIRE: Wanderbuch, Handschriftliche Auszeichnungen aus dem Reisetagebuch, von H. Graf Moltke. Gebrüder Paetel, Berlin, 1890. — Erinnerungen eines Schleswig-Holsteiners, von Rudolph Schleiden. — Neue Folge, 1841-1848, I. F. Bergmann, Wiesbaden, 1890. — Le théâtre en Allemagne, études de M. Ernest Tissot, parues dans la *Revue Générale* en février, avril, mai, juillet, août 1890.

En août et septembre 1856 le comte de Moltke, alors baron de Moltke, accompagna comme général et premier adjudant le kronprinz depuis Frédéric III lorsque celui-ci se rendit à Saint-Pétersbourg et à Moscou pour assister au couronnement du tsar Alexandre II. Durant ce séjour il envoya régulièrement à Copenhague, à une de ses proches parentes le récit des fêtes et ses observations personnelles. Ces lettres, par une indiscrétion non encore expliquée, parurent traduites en danois dans un journal de Copenhague. Elles ne furent connues en Allemagne qu'en 1877, lorsque la *Deutsche Rundschau* en entreprit la publication avec l'autorisation de l'auteur. Le succès fut complet.

Il vient de paraître un nouveau livre du comte de Moltke, formé par des fragments d'un travail non achevé sur les environs de Rome; on y a ajouté des notes sur l'Espagne et des lettres de Paris.

En 1845 et 1846 le baron de Moltke, simple major à ce moment, remplissait les fonctions d'adjudant auprès du prince Henri de Prusse en séjour à Rome. Durant ses loisirs il parcourut les environs de la ville éternelle et en dressa la carte qui a été dessinée par le capitaine d'artillerie Weber. Les événements l'empê-

chèrent de la mener aussi loin qu'il l'eût désiré et d'achever le livre qu'il avait également entrepris d'écrire sur la Campagna. De ce livre l'éditeur nous donne trois fragments précédés d'une introduction.

Il y a là des pages d'un réel intérêt, et lorsqu'on se reporte à l'époque où elles furent écrites, précédant les études modernes sur ce sujet, on ne peut qu'admirer chez le feld-maréchal l'étendue des connaissances et la justesse des déductions.

Nous tenons à citer les lignes suivantes, tirées de l'introduction. M. de Moltke parle de la carte dressée par lui:

« La fatigue du travail est compensée par le plaisir qu'il m'a procuré. Puisse-t-il être utile à d'autres, et qu'un continuateur survienne bientôt qui avec le même zèle, mais aveç plus de capacité et de loisir étende mon plan au delà des monts Albains et jusqu'aux bouches du Tibre; je te prédis, à toi mon successeur inconnu, de grandes joies de ton travail dans cette splendide contrée. Cela est une délicieuse sensation que de traverser dans la fraîcheur du matin la ville endormie, de passer dans les chemins étroits clos de murs pour arriver à la vaste plaine ouverte et y commencer son labeur quotidien avec des forces réparées. Tu choisis un lieu élevé et pendant que l'aiguille oscille, ton regard erre sur le magnifique panorama. Un profond silence plane sur la solitaire contrée et des sept collines le son même des cloches de 350 églises ne parvient plus à ton oreille. Aucune maison, aucun être humain n'est visible, seuls des lézards teintés de belles couleurs examinent d'un vieux mur tes mouvements, puis se sauvent. Le soleil étincelant se balance maintenant sur les monts Sabins et une brise douce fait frissonner les larges cimes des pins. Tu reconnais à trois ou quatre milles de distance les contours nets des objets, les villas à la lisière des hauteurs boisées de Frascati et les voiles éclatantes sur la mer d'un bleu foncé. »

C'est un poète, n'est-il pas vrai, qui a écrit ces lignes? On serait tenté de le croire, et il faut un effort pour se rappeler que celui qui les a tracées est le premier maréchal de l'armée allemande, le chef de son état-major et l'un de ceux qui a le plus contribué à fonder le jeune empire d'Allemagne.

...is le travail n'était pas sans danger, la malaria guettait le ...ire qui s'enfonçait dans ces solitudes. M. de Moltke est per... avec d'autres écrivains que le repeuplement de la Campagna ... cultivateurs rendrait bientôt possible le séjour des envi-

rons de Rome durant les mois d'été. Il n'admet pas avec quelques Italiens que le mode de vivre d'à présent, l'affaiblissement des santés et surtout le vêtement de toile qui a remplacé celui de laine soient les causes de l'apparition des fièvres.

« On n'a pas remarqué, dit-il, que les capucins dans leurs rudes vêtements fussent en meilleure santé que le peuple dans sa jaquette de Manchester. Et les saints-pères fuient loin de la ville à leurs frais promenoirs du Latran et de San Paolo dès qu'il fait chaud. »

Il est intéressant de suivre l'écrivain à travers ses déductions et l'on retrouve là aussi l'esprit extraordinairement lucide qui a su mettre en mouvement des masses d'hommes avec une précision toute mathématique. M. de Moltke nous montre les riches patriciens de Rome envahissant la Campagna, et en chassant peu à peu les agriculteurs pour élever leurs luxueuses villas, leurs parcs splendides. La contrée n'était donc pas malsaine. Puis à la chute de l'empire romain la plaine abandonnée devient un désert, et l'on a remarqué que les lieux autrefois peuplés ont un climat déplorable: Nicaea, Paestum, Antiochiae.

La mort du prince Henri de Prusse mit soudainement fin au séjour de M. de Moltke à Rome. Par ordre du roi Frédéric-Guillaume IV il fut chargé de ramener à Berlin le corps du prince. Le voyage devait s'accomplir par mer. A Gibraltar, le major descendit à terre afin de visiter rapidement l'Espagne et de gagner Hambourg où il eut à attendre longtemps le vaisseau qui portait le cercueil princier.

Les notes sur l'Espagne n'ont rien de bien original. Après avoir quitté Cordoue et atteint la Caroline, le baron a le plaisir de traverser une contrée qui lui rappelle l'Allemagne. La route bien entretenue est bordée d'arbres. Des vignobles, des vergers entourent les maisons bâties sur une ligne droite et chaque habitation possède un jardin fleuri. Les gens qu'il rencontre ont les cheveux blonds, l'honnête figure carrée des Allemands (*das treue, viereckige, deutsche gesicht*). C'est un colonie souabe qui fut appelée au siècle dernier par le ministre Olivarès pour peupler la Sierra Morena. « Toutefois, ajoute le voyageur, aucun ne comprenait plus un mot d'allemand, car nos compatriotes sont partout où ils arrivent les meilleurs colons, les sujets les plus paisibles, les travailleurs les plus zélés, mais ils cessent d'être Allemands. Ils sont Français en Alsace, Russes en Courlande, Américains au Mississipi et

Espagnols dans la Sierra Morena. Oui, ils ont honte de leur patrie déchirée, impuissante. »

Le cri est douloureux et M. de Moltke a vaillamment travaillé à ce que sa patrie ne fût plus déchirée, impuissante; il y a réussi. On peut lui répondre cependant que si un peuple a quelque valeur, il aime toujours son pays. Il ne l'aime pas seulement lorsque la victoire lui permet l'orgueil, mais surtout lorsqu'il est déchiré, humilié. Alors l'amour pour lui grandit naturellement et inspire des sacrifices qu'on ne lui ferait pas aux heures de prospérité. Quant a avoir honte de lui, à l'oublier parce qu'il est abattu, c'est une lâcheté, tout simplement.

Les lettres que M. de Moltke a écrites de Paris en décembre 1856 sont particulièrement intéressantes pous nous. Comme deux mois auparavant en Russie, il accompagnait encore le prince royal en qualité d'adjudant. Ce dernier revenait d'une visite qu'il avait faite à la reine d'Angleterre et passait par la France. Il fut reçu avec empressement aux Tuileries où de semblables visites, en ces premiers temps de règne surtout, étaient les bienvenues à l'égal d'une aristocratique relation pour certains bourgeois.

A son arrivée à Calais le kronprinz eut à subir une réception étourdissante. Il débarqua au bruit du canon, deux bataillons paradant sur le môle, et fut reçu par le clergé et les autorités municipales. Le comte de Toulongeon, le comte de Biancourt, écuyer de l'empereur et le chambellan Lavidoyère étaient venus à sa rencontre. A la gare du nord les attendait le prince Napoléon.

« Dans la cour de l'*embarcadère*,[1] paradaient deux bataillons, raconte l'adjudant avec un sourire qu'on devine, et il y eut naturellement des tapis rouges, des équipages de gala et une escorte de guides à cheval « qui conduisirent tout d'une traite les invités jusqu'au pied du grand escalier des Tuileries où les attendait l'empereur. Celui-ci les mena aussitôt chez l'impératrice. « Comme ceci avait été prévu dans le programme imprimé et que le long du chemin on n'avait pas le temps de changer de costume, nous étions tous sanglés depuis sept heures dans nos habits brodés et nos décorations. Durant ce trajet, juste à l'heure de la promenade, il y eut tout loisir *de voir et d'être vu.* »

Pendant le premier dîner, assis en face de l'empereur et de l'impératrice, le kronprinz les séparait, M. de Moltke observe:

[1] Les mots en italique sont en français dans le texte.

Napoléon III tout d'abord et il relève les particularités bien connues de cette malheureuse figure, l'immobilité des traits surtout. Il lui reproche dans la conversation un certain embarras et l'absence d'imposante dignité dans l'attitude. « C'est un *empereur*, dit-il, mais pas un roi. »

Quant à l'impératrice, il la déclare belle et élégante, une surprenante apparition avec ses bras, son cou, d'une beauté incomparable. Elle portait une toilette de satin blanc de dimension prodigieuse. « Elle parle beaucoup et montre en parlant plus de vivacité qu'il n'est coutume d'en montrer dans une si haute position. »

On logea le baron de Moltke dans une, longue suite de chambres au pavillon de Marsan. On était en décembre et malgré les brasiers qui brûlaient dans toutes les cheminées il ne faisait pas chaud; un courant d'air perpétuel souffle à travers les Tuileries, assure l'adjudant. Accoutumé à la parcimonie de la cour des Hohenzollern il paraît bien quelque peu scandalisé du luxe qui l'entoure et des dépenses que nécessite une cour montée sur le pied de celle de Napoléon III.

Il y a dans la première lettre une bien jolie page, fine et spirituelle.

« Très fatigué, écrit-il, par tout ce que j'avais vu, je me couchai bientôt dans mon vaste et très excellent lit à baldaquin; mais de longtemps je ne pus trouver de repos. Tantôt un amas de bûches s'effondrait dans la cheminée où soudain montait une flamme claire; tantôt une des nombreuses et antiques pendules bourdonnait comme si elle eût voulu rappeler que sous ce toit les temps changent plus rapidement qu'ailleurs. Même l'incroyable silence au milieu de la ville bruissante semblait étrange, silence obtenu, entre autre, par l'éloignement du pavé. Les lourdes teintures et les tapis étouffent tous les sons, les portes tournent sans bruit sur leurs gonds; aussi n'ai-je pas entendu entrer le chambellan que Louis XIV envoyait du Louvre pour me demander comment il se faisait qu'il eût l'avantage de recevoir ma visite dans son palais. Je cherchai à démontrer au marquis sorti de l'histoire de Gervinus, que depuis l'*ancien régime* il s'était passé bien des choses et qu'il n'avait vraiment plus rien à dire ici. Il haussa orgueilleusement les épaules et m'abandonna à mes spirituelles réflexions sur lesquelles je me réveillai seulement le lendemain matin. »

Le prince royal n'était accaparé par la famille impériale que



depuis sept heures du soir, aussi eut-il tout le temps de voir Paris avec sa suite. La première visite est pour la nouvelle caserne Napoléon, « très belle et élégante extérieurement, dit M. de Moltke, très sale intérieurement. » Que d'observations utiles il dut faire déjà à cette époque! Il assiste à une grande parade en l'honneur du royal invité et durant le défilé rien ne lui échappe. « L'arme était encore portée avec le bras gauche, suivant l'ancienne coutume, écrit-il, et très négligemment; à peine tous gardaient-ils le pas. Ici on n'accorde à cela aucune attention; chez nous tous seraient renvoyés pour répéter les exercices. »

A Saint-Cyr le futur feld-maréchal observe encore que cela n'a pas l'air très propre, à l'exception des écuries.

« Un bataillon faisait l'exercice et je remarquai que les Français qui négligent complètement à la parade la précision pour porter l'arme et garder le pas y attachent cependant du prix là où ils peuvent l'atteindre. Chez nous il n'est pas permis de heurter ainsi avec la crosse et seul un fusil en mauvais état peut si bien cliqueter lorsqu'on le saisit. L'arme française est rude, un peu lourde, mais très bonne et solidement travaillée. Ici on ne tient pas à savoir grand'chose d'un tir précis et l'on en attend peu de résultat sur le champ de bataille. Les chasseurs d'Afrique et l'infanterie de la garde ont seuls des fusils rayés. Une arme aussi délicate que notre fusil à percussion ne pourrait être mise entre les mains de l'infanterie française; pour cela il faut le soin et la surveillance infinie que l'on a chez nous pour les hommes et pour les armes. »

Ces réflexions, entre les lignes desquelles on peut en lire bien d'autres, en suggèrent de douloureuses à tout Français.

Dans une note plus gaie pour nous, voici le récit d'une petite scène vivement contée par M. de Moltke. Elle se passe au cercle de l'impératrice:

« La conversation tombe sur le magnétisme. Le chambellan M. B*** fut magnétisé par un médecin présent. Il doit avoir très bien joué son rôle ou bien il dormait vraiment. Il suait et pleurait:

« — Vous souffrez?

Oui!

Où donc?

Au cœur.

Vous ne dormez pas bien ici?

Non.

« — Où voudriez-vous être ?

« Sur quoi l'impératrice interrompit en disant:

« — Ah! Ne posez pas cette question-là, il dit quelquefois des bêtises. »

Dans la dernière lettre datée de Paris, du 21 décembre, le baron écrit:

« Tu te seras demandé avec étonnement comment les feuilles de mon journal avaient pu te parvenir d'ici. Je ne voulais rien envoyer par la poste, bien que je n'aie rien écrit de compromettant. Nous sommes reçus ici avec une extrême amabilité et j'ai presque pu n'écrire en toute conviction que des choses louangeuses et reconnaissantes, cependant tu en auras lu maintes autres entre les lignes. L'état d'ici n'est pas un état normal, mais il serait difficile de dire ce qu'il y a de mieux à faire, les circonstances présentes une fois données. Personne ne peut être son propre descendant, et le fondateur d'une dynastie a une autre position que l'héritier d'une lignée d'ancêtres légitimes. Celui-ci marche dans une ancienne ornière, celui-là a de nouvelles voies à tracer et l'on élève à son égard des exigences infiniment plus grandes. »

Suit une appréciation très juste et modérée du caractère de Napoléon III, des raisons qui le forçaient à enchaîner toute liberté et à jeter sans cesse de la poudre aux yeux des Français.

Le 22 décembre le prince royal de Prusse quitta Paris et arriva le lendemain à Carlsruhe après avoir traversé l'Alsace, où M. de Moltke remarque qu'il est triste d'entendre les gens parler allemand, « et avec cela ce sont, dit-il, de bons Français! »

Les *Souvenirs d'un Schleswig-Holsteinois* de M. Rudolph Schleiden, lus en France, feraient mieux connaître l'ancienne position des deux duchés vis-à-vis du Danemark qui semble avoir de gaieté de cœur cherché à les détacher de lui.

En 1886, M. Schleiden a déjà fait paraître les *Souvenirs de jeunesse d'un Schleswig-Holsteinois* auxquels le nouveau volume fait suite. Celui-ci est plus intéressant encore que le premier par l'importance des événements au milieu desquels l'auteur a vécu. Il s'ouvre par l'entrée de M. Schleiden dans l'administration où il n'occupe tout d'abord qu'un poste secondaire; mais ses capacités le portèrent bientôt à la place de représentant du chef de section dans l'administration générale des douanes à Copenhague. Il fut à même d'observer de près ce qui se passait et de bien connaître aussi l'état des esprits dans le Schleswig-Holstein. Disons encore

que M. Schleiden est Allemand par sa mère, originaire de Brême; il vit maintenant à Fribourg en Brisgau.

C'est l'histoire du Danemark que refait M. Schleiden en nous racontant celle de sa famille et la sienne. « Pour chaque génération vivante, l'époque qui l'a immédiatement précédée est historiquement une *terre incognite,* » a-t-il écrit en tête d'un chapitre de ses mémoires qu'il a plus particulièrement consacré au développement de la question du Schleswig-Holstein.

Les duchés ne s'étaient réunis au Danemark en 1532 que pour une alliance offensive et défensive, et sans aliénation de leurs libertés; mais dans le cours des siècles il y avait été plus d'une fois porté atteinte. Ce ne fut cependant que sous le règne du roi-duc Frédéric VI que ces empiétements devinrent inquiétants.

Ce prince était tout enfant encore lorsqu'en 1772 Struensee avait été condamné à mort; mais il reçut l'ineffaçable impression que cette mort était due à la prépondérance de l'influence allemande. En 1784, âgé de quatorze ans, il remplaça son père Christian VII trop faible d'esprit pour gouverner. Tant qu'il eut pour premier ministre le comte Andreas Petrus de Bernstorff il supporta que, pour le bien de la monarchie, le Danemark, la Norvége et les duchés restassent séparés; mais, à la mort du comte en 1797, le fils de ce dernier, le comte Christian Gunther, se plia aux désirs du régent. Différentes modifications préjudiciables au Schleswig-Holstein furent peu à peu apportées à l'organisation qui le liait à la monarchie danoise. A ces griefs vinrent s'ajouter des désastres politiques.

Le Danemark, la Norvége et les duchés comptaient à la fin du siècle dernier une paix presque non interrompue de quatre-vingts années. En adhérant à la ligue des neutres, Frédéric VI s'attira la colère de l'Angleterre qui vint attaquer la flotte danoise dans le port même de Copenhague et força le prince à se retirer de la ligue. En 1807, après le refus du régent de livrer sa flotte à l'Angleterre et le bombardement de Copenhague (2-5 septembre) il ne lui resta pour trouver un appui qu'à conclure un traité avec Napoléon (traité de Fontainebleau, octobre 1807). C'était entraîner dans une série de malheurs le Danemark désormais condamné à graviter dans l'orbite de la politique française. Lorsque le pauvre roi Christian VII, tenu à l'écart des affaires et ignorant de ce qui se passait, vit défiler sous ses fenêtres les troupes envoyées par Napoléon et conduites par Bernadotte pour soutenir le régent dans

sa guerre contre la Suède, il en mourut d'émotion. On sait que Bernadotte n'attaqua pas sérieusement la Suède et sut préparer dès ce moment sa fortune à venir. Frédéric VI monta sur le trône que de fait il occupait depuis longtemps.

Les finances étaient dans un état déplorable. Sauf la prise de trois cent douze navires marchands anglais, l'alliance avec la France ne compensait pas les frais que nécessitait l'entretien d'une armée de 105,000 hommes. La guerre à la Suède n'amena aucun résultat, si ce n'est qu'elle permit à la Russie de s'emparer de la Finlande. Et le roi-duc continuait à attendre tout son salut de Napoléon. Il avait écarté toute possibilité de devenir roi de Suède et de fonder l'union des États scandinaves en refusant d'écouter les conseils du prince Christian-Auguste de Schleswig-Holstein Augustenbourg qui lui conseillait de gagner l'opinion par une constitution libérale; ce fut ce prince qui fut nommé prince héritier de Suède. A la mort de ce dernier, il posa sa candidature pour voir choisir le 20 mars 1810 le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo. Mais persuadé que celui-ci ne pourrait pas se maintenir dans cette position difficile, Frédéric VI s'attacha plus que jamais à la fortune de Napoléon.

Ce furent les duchés qui souffrirent le plus de cet état de guerre. Lorsqu'en 1532, ils avaient conclu une alliance avec le Danemark, il avait été stipulé qu'ils contribueraient pour un tiers, le Danemark pour deux tiers, aux dépenses en hommes et en argent. Dès 1813, le Schleswig-Holstein eut à fournir pour l'impôt les quatre neuvièmes, le Danemark les cinq neuvièmes.

Lors de la chute de Napoléon, Frédéric VI fut joué; son indécision aidant, il perdit la Norvège que réclamait Bernadotte et ne put obtenir la Poméranie suédoise. Comme fiche de consolation on lui donna le petit duché de Lauenbourg.

Le Schleswig-Holstein, qui eût pu abandonner son souverain après ces désastres, lui resta fidèle. Quelques voix isolées crièrent seules: « Séparation d'avec le Danemark! » Il parut également un pamphlet, dont l'auteur est demeuré inconnu et dont le titre était: *Le duché de Holstein sous l'autorité danoise*, qui proposait une réunion avec le grand-duché d'Oldenbourg ou avec la Prusse. Frédéric VI par contre était bien décidé à relier toujours plus étroitement les duchés à la monarchie, et manifesta ses intentions par des essais de réforme dans l'administration.

En 1839, Frédéric VI mourut sans laisser d'hériter mâle. Ce fut

son beau-frère Frédéric-Christian, duc de Schleswig-Holstein Augustenbourg, tout d'abord gouverneur général de Norvège qui lui succéda sous le nom de Christian VIII. Alors qu'il en était gouverneur, ce dernier avait accordé à la Norvège une constitution libérale, aussi les Danois fondaient-ils de grandes espérances sur son avènement au trône. Il parut disposé à donner aux communes une organisation meilleure, à soutenir les intérêts matériels, mais à ne pas céder un pouce de ses droits souverains. Quant à la question de nationalité agitée entre les deux races qui formaient son royaume il n'en souffla mot.

Bien que son prédécesseur eût oublié qu'il était aussi duc allemand, ses sujets des duchés s'en étaient toujours souvenus et tout en résistant à ses empiétements, ils lui avaient gardé une fidélité à toute épreuve. On n'avait pas les mêmes raisons pour supporter les réformes de Christian VIII.

Le nouveau roi eût fait, dit M. Schleiden, un excellent ministre de l'intérieur; il n'avait pas les qualités d'un souverain absolu. Il lui manquait l'énergie nécessaire pour se mettre au-dessus des partis, le sentiment du devoir et la véracité. Toutefois, comme on le savait beaucoup plus intelligent que Frédéric VI, les duchés lui accordèrent tout d'abord leur confiance. Ils ignoraient que, dès 1822, prince héritier seulement, il était résolu à fondre le Schleswig-Holstein avec le Danemark et à convoquer à Copenhague un seul et même parlement.

Les réformes commencèrent aussitôt: emploi de la langue danoise pour certains actes de l'administration, monnaie danoise ayant cours sur toute l'étendue du territoire; enfin les soldats des duchés eurent à être incorporés dans des corps d'armée danois afin de ne plus former de régiments distincts. A ces innovations vint s'ajouter la question de succession au trône; car avec le prince héritier Frédéric, déjà marié en secondes noces et n'ayant pas d'enfant, la lignée de Frédéric III se trouverait éteinte. Et les duchés ne virent plus d'autre moyen de salut que de refuser d'adhérer à la volonté du roi qui désirait régler l'ordre de succession par une clause autorisant la branche féminine la plus proche à faire valoir ...oits à la couronne de Danemark. D'après des décrets royaux ...ant au XVIIe siècle, cela était possible pour ce dernier pays; ...s que la constitution du Schleswig-Holstein ne l'admettait pas. ...ion des duchés à la monarchie danoise se dénouerait ainsi ...-même.

Dès 1842 les relations entre le monarque et ses sujets danois se tendirent de plus en plus. Aussi lorsqu'en 1846 parut la fameuse *Lettre ouverte*, l'irritation fut à son comble. Christian VIII annonçait par cette *Lettre* qu'après des recherches approfondies il se croyait autorisé à déclarer valable pour le Schleswig et pour le Holstein la succession au trône adoptée en Danemark. Pour certaines parties du Holstein, ajoutait-il, il ne pouvait s'exprimer néanmoins d'une façon aussi positive. Il poursuivrait avec zèle l'union complète de la monarchie danoise et ne ferait que mettre à exécution le plan de son ancêtre Frédéric IV, datant de 1721.

Une grande agitation éclata aussitôt dans les duchés. Les états généraux de Holstein, réunis au moment où parut la *Lettre*, protestèrent dans une adresse au roi, et furent dissous. La diète de Francfort envoya également une protestation en faveur des duchés. De tous côtés leur arrivaient des témoignages de sympathie, la plupart intéressés, il est vrai.

La mort du roi, survenue le 28 janvier 1848, et surtout la révolution de février déterminèrent la crise. Le contre-coup des événements de Paris obligea Frédéric VII, fils et successeur de Christian VIII, d'octroyer une constitution à ses sujets; il la promulgua commune au royaume et aux duchés.

Ce nouveau roi était un homme sans instruction, pour lequel mentir était devenu une habitude, faible, oubliant souvent sa haute position et qui avait mené comme prince royal une vie passablement scandaleuse à Frédéricia. Deux fois divorcé, il épousa morganatiquement en 1850 une modiste, Mlle Ramussen, qu'il fit dès 1848 baronne, puis comtesse Danner.

Frédéric VII s'était laissé guider par les conseils du parti danois. Les duchés furent aussitôt soutenus par la Prusse, M. Schleiden et la plupart des employés Schleswig-Holsteinois quittèrent Copenhague. C'est par son retour à Kiel que l'auteur clôt le deuxième volume de ses mémoires. Nous espérons que le troisième paraîtra bientôt. Il serait du plus haut intérêt de faire revivre avec l'écrivain la période agitée de 1848 à 1863. A-t-il été satisfait de voir sa patrie annexée à la Prusse? Son établissement loin d'elle ferait supposer le contraire. Alors il se taira sans doute. Mais quel que soit le parti qu'il a choisi, nous croyons qu'il a dû le prendre par conviction et sans mobile intéressé; car à travers les deux volumes de souvenirs nous avons accompagné avec estime une personnalité franche, énergique et distinguée.

M. Ernest Tissot vient de publier dans la *Revue générale* cinq articles sur le *théâtre en Allemagne.* Ce titre promet des études que le jeune écrivain nous donnera certainement quelque jour, mais qui ne précède encore que des impressions de voyage charmantes et incohérentes. Les premières sur le public sont *bien vues* et nous ont rappelé le temps où nous assistions à Munich à telle ou telle représentation, la partition ou le texte en main.

Comédies et comédiens, tel est le titre du second chapitre. C'est de Lessing seulement que nous parle l'auteur, et pas du tout des comédiens. Il faut l'avouer, nous avions grande envie qu'il le fît; mais si nous avons été déçus dans notre attente la faute n'en est point à M. Tissot, et bien au titre. Le sujet était trop vaste pour un simple article, car le nombre des comédies et des comédiens allemands est considérable.

Dans ce même chapitre l'écrivain note la différence fondamentale qui existe entre les dramaturges français et les allemands dans la manière de traiter le drame de l'amour; en France l'adultère, en Allemagne l'amour honnête qui aboutit au mariage. Cette différence a pour cause principale le fait qu'en France la jeune fille ne compte pas, ne jouit d'aucune liberté jusqu'à son mariage qui est pour elle une émancipation. Chez les races germaniques la jeune fille devient, dès qu'elle quitte la robe courte, une personne disposant librement d'elle-même et si elle aspire au mariage, comme ailleurs, c'est ordinairement pour épouser celui qu'elle aime, avoir sa maison. La Française en se mariant ouvre ses voiles, et vogue la galère; l'Anglaise, l'Allemande les cargue et jette l'ancre dans le port. La première veut avoir son roman, la seconde le tient.

Il faudra de longues années pour que l'instruction que l'on donne maintenant à la jeune fille française l'émancipe raisonnablement et fasse d'elle quelqu'un — non de ces héroïnes de nos romans, êtres sans volonté, guidés par leurs nerfs seuls et par leurs sens. Toutes les femmes françaises ne leur ressemblent pas, Dieu merci, bien que nos romanciers et nos dramaturges se donnent une peine digne d'une meilleure cause pour le faire croire à l'étranger.

Dans les pages que M. Tissot consacre à *Parsifal,* il cherche à étudier cette œuvre au point de vue philosophique. Là, de nouveau, nous avons eu une seconde d'attente intéressée qui n'a pas duré. L'écrivain ne tient pas sa promesse. Il n'a fait que vaguement indiquer ce qu'il voulait dire et y mêle trop de dissertation étrangère au sujet.

Ce n'est pas *Parsifal* seul, c'est toute l'œuvre de Wagner qui devrait être étudiée au point de vue philosophique et M. Tissot le fera sans doute, creusant et développant son idée. En des drames symphoniques admirables, le compositeur de Bayreuth déroule la lutte qui se livre au cœur de l'homme entre le bien et le mal, et *Parsifal* clôt fortifiant le cycle tout humain et vrai.

Nous ne pouvons tout à fait comprendre le roi Amfortas que guérit Parsifal à la façon de M. Tissot; mais la place nous manque pour exposer notre idée. Notre auteur confond en outre dans une même appréciation les banales lamentations d'aucuns — merveilleuses de forme souvent — sur l'innocence perdue et le cris des âmes droites. Il est de mode de donner du piquant et un ragoût de perversité à la faute commise, ou à la faute à commettre en allant se frapper la poitrine au pied de l'autel, à moins qu'on ne préfère le susurrement du confessionnal. Que des femmes trouvent du charme à cette mysticité équivoque on peut encore l'excuser; mais qu'elle puisse plaire à des hommes, cela est incompréhensible ou tristement explicable. Il est oiseux de demander: « Ah! Seigneur, Seigneur, faites que j'oublie, que je redevienne pur. » Il y a mieux à faire. Vraiment on commence, après s'en être délecté, à trouver bien vaines ces mélopées très complaisantes sur ses très grands péchés.

M. Tissot est un éclectique raffiné. Il sait admirer des beautés très différentes; des rythmes d'un charme énervant et de viriles formes. Seulement celles-là il n'ose pas les admirer pleinement et s'excuse de son enthousiasme. Est-ce par crainte de ne point paraître assez dans le mouvement? Qu'il se rassure. Quelques-unes de ses pages dans des *Heures de musique* (théâtre en Allemagne) laissent pressentir un livre de valeur lorsqu'il voudra bien l'écrire.

« Au point de vue pratique, dit-il, il ne peut y avoir de discussion: l'œuvre de Wagner est une œuvre de foi; elle est florissante de force héroïque et de santé morale.... elle est simple, elle est une, elle est naturelle.... » Et tout ce qui suit. Quand on comprend si bien ce qui fait la force et la durée d'une œuvre, on n'a qu'à suivre son sentiment intime pour créer à son tour des œuvres viriles et indépendantes. Si, après avoir aussi clairement vu le chemin, on s'en détournait, la banqueroute serait plus définitive que pour les ignorants de la droite voie. Mais cela n'est pas à craindre de l'auteur des *Évolutions de la critique*.

JEAN MENOS.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN SUISSE

Il y a deux sortes d'écrivains suisses, ceux qui portent de l'eau à la Seine, selon le mot d'un écrivain spirituel, et ceux qui n'en portent pas, c'est-à-dire ceux qui suivent le mouvement contemporain et ceux qui, attachés à la tradition, ont pris pour limite de leur inspiration les frontières du pays, ne peignant que les paysages qui leur sont familiers, ne racontant que les mœurs au milieu desquelles ils vivent. Nous nous rangeons peut-être parmi les premiers, mais nous adorons les seconds. Les premiers, du reste, ceux qui portent de l'eau à la Seine, appartiennent tous en général à la nouvelle génération; les seconds, ceux qui restent fidèles à la tradition, sont les hommes de la génération précédente. Les uns représentent une Suisse qui n'existe plus guère, les autres une nouvelle Suisse, plus large, plus ouverte, mais peut-être moins originale que l'ancienne. Si nous avons gagné d'un côté, nous avons peut-être perdu de l'autre. Les modifications de la pensée suisse résultent évidemment des changements qui ont eu lieu dans nos conditions de vie. Il y a cinquante ans, pour faire un exemple, Genève était entourée de fortifications qui la fermaient, l'empêchaient de s'étendre, l'obligeaient à se concentrer; l'esprit qui est toujours à l'image des choses extérieures, l'esprit ressemblait à la ville et avait sa ceinture de fortifications. Aujourd'hui les fortifications sont tombées, la ville est ouverte, s'étend, se développe à son gré. D'absolument autochtone, entière, exclusive, méfiante, elle venue une ville cosmopolite, à l'hospitalité facile, où l'étranger rt de tous les coins. Le caractère n'a pu manquer de s'y al- r, cependant il ne paraît pas que le patriotisme et le sens de endance y aient souffert en quoi que ce soit: des événe- cents l'ont montré.

Auguste Bachelin, le peintre et écrivain qui vient de mourir, était au premier rang de ceux à qui la nature locale suffit et qui savent y trouver les types de beauté dont ils ont besoin. Jules Janin disait à M. Claretie, la première fois qu'il le vit: « Mon cher enfant, je n'ai qu'un conseil à vous donner: ayez un bel enterrement.... » Ce qui voulait dire, ajoute M. Claretie: « Ne soyez pas malhonnête et ne vous faites pas haïr. » Ce qui voulait dire surtout, selon nous: « Donnez tout ce que vous pouvez donner, soyez glorieux si cela est possible, vous servirez à la fois votre pays et vous-même. » Auguste Bachelin a eu le bel enterrement qui clôt les carrières utiles et brillantes. A l'occasion de sa mort, les principaux journaux de son canton de Neuchâtel ont paru encadrés de noir et cet hommage n'a pas semblé excessif. La Suisse française a perdu en lui, en effet, un de ses esprits les plus originaux, à la fois un de ses meilleurs peintres et un de ses meilleurs écrivains. Il avait commencé par étudier dans l'atelier du peintre vaudois Gleyre, où il resta plus de trois ans, puis dans celui de Thomas Couture. A vingt-trois ans, il était revenu se fixer au bord du lac de Neuchâtel, à Marin, dans une petite maison que son père lui avait fait construire et où s'est écoulée sa vie. Ses paysages, ses portraits ne furent pas longtemps sans le faire remarquer, mais ce furent ses tableaux militaires qui obtinrent le plus de succès. Lorsque les dessins dont il fit plus tard l'*Album de l'armée de l'Est* parurent dans une publication aujourd'hui morte, *La Suisse Illustrée,* si nous ne nous trompons, celle-ci vit immédiatement le nombre de ses abonnés monter de quelques centaines à plusieurs milliers. La publication de *Jean-Louis* acheva sa réputation et rendit son nom populaire. *Jean-Louis* [1] est un roman de mœurs d'un réalisme qui rappelle heureusement les romans du Berry de George Sand et les scènes de la Franche-Comté de Max Buchon. *Jean-Louis* serait même supérieur du côté de la vérité; il la serrerait de plus près, mais, du côté de la psychologie, du côté de l'étude humaine, il resterait à une grande distance en arrière. C'est malheureusement du réalisme à fleur de peau, très fidèle, très frappant, il est vrai, mais qui ne doit présenter qu'un intérêt local et dont les personnages sont trop exclusivement des types neuchâtelois, pas assez des hommes. C'est un peu trop vu par un peintre et pas assez par un penseur. Il y a quelque deux ans Bachelin

---

[1] Attinger, éditeur, Neuchâtel.

publiait sous le titre collectif de *Deux portraits* [1] deux récits qui offrent les qualités de *Jean-Louis*, avec peut-être plus de maestria, plus de précision et qui furent très goûtés. Dans ces dernières années, il a fait paraître quelques nouvelles dans les publications du pays, entre autres la *Bibliothèque du Foyer* et le *Musée Neuchâtelois*, auquel il vouait une sollicitude particulière et qu'il contribua à faire prospérer par sa plume et par son pinceau. Un ami d'Auguste Bachelin fera paraître prochainement un volume d'œuvres posthumes dont le succès n'est pas douteux. Il laisse entre autres un roman historique entièrement achevé.

∴

Un éditeur de Lausanne, M. P. Rouge a entrepris la publication des œuvres complètes d'Eugène Rambert et la poursuit avec une rapidité qui à elle seule révèle l'excellent accueil que le public lui fait. Le volume qui vient de paraître et qui est le 8e de la série a pour titre *Études littéraires* et comprend des travaux de valeur inégale parmi lesquels il y en a au moins un de magistral, les autres n'étant que remarquables. Nous ne pensons pas avoir besoin de présenter ici Eugène Rambert. Le lecteur n'est pas sans savoir que cet écrivain, mort il y a quelque deux ans, était la plus haute autorité littéraire de la Suisse française et que cette autorité n'était contestée par personne. Notre intention n'est pas, pour ce qui nous concerne, de la contester aujourd'hui. Au contraire, l'édition de M. Rouge devant nous, nous trouvons que l'idée que nous nous faisions de Rambert s'est augmentée, comme ce duc de Guise qui était plus grand mort que vivant. Eugène Rambert a, comme on disait au commencement de ce siècle, cultivé plusieurs muses. Il est un excellent poète: nous avons d'autant plus de mérite à le reconnaître que sur ce point nous professons des idées diamétralement opposées. Il a des nouvelles et des descriptions charmantes et du meilleur sentiment, mais c'est surtout comme critique qu'il est apprécié et qu'il est supérieur. Vinet, le prédécesseur de Rambert, écrivait à Sainte-Beuve à propos de Port-Royal: « Vous ne critiquez pas les gens, vous les *confessez*. » Ne vous semble-t-il pas que le mot est caractéristique! Il peut s'appliquer à beaucoup d'écrivains qui, autour de nous, font de l'analyse, de

[1] F. Payot, Lausanne.

la psychologie, de l'esthétique, ou quelque autre de ces sciences qui ont remplacé, peut-être avantageusement la vieille critique, celle des Laharpe, des Villemain, des Planche et dont Sainte-Beuve, tout en étant l'initiateur de la nouvelle critique, a été le dernier représentant. Eugène Rambert était un critique selon l'ancienne formule; il ne confessait pas, mais il étudiait avec un grand esprit d'impartialité, avec une pensée large, un esprit riche et un rare bon sens. Ses dogmes, il les prenait en soi, dans son bon sens, dans son expérience, dans son goût sûr. Il n'a peut-être pas les manières aristocratiques de nos psychologues, il a plutôt l'air d'un bourgeois qui est arrivé par son travail et son intelligence, et qui s'honore de sa petite origine. Ne s'est-il pas écrié: « Je suis né paysan et je le resterai? »

Cela dit, nous aimerions donner une idée de ce livre de haute saveur. Nous sommes embarrassé dans notre choix. Prendrons-nous telle page dans le portrait superbe de Calvin, ou tel fragment de l'étude consacrée à Sainte-Beuve et Port-Royal? Nous nous décidons pour cette délicate psychologie de la langue française:

Les langues se cultivent par l'usage que l'on en fait, et à combien d'usages nouveaux le français n'a-t-il pas été appelé depuis moins d'un siècle! Politique, science, vie du peuple, il a fait irruption dans ces vastes domaines, où à chaque pas il a rencontré l'inconnu. Aussi n'est-il pas surprenant que de nombreux écrivains aient entrepris de lui créer des ressources. Balzac, Michelet, Victor Hugo, s'y sont signalés, et le public, toujours maître de l'usage, juge naturel des nécessités auxquelles il faut pourvoir, a fait à lui tout seul plus qu'eux tous. Cependant, au plus fort de ses conquêtes, le français était menacé d'un appauvrissement trop réel. Instrument d'une société de choix, il était devenu d'une rare habileté à se plier au tour de chaque esprit. Il y a eu de tout temps un français banal comme une politesse banale; mais, de même que la politesse, le français s'individualise par la délicatesse des nuances.

Combien il lui faut peu de chose pour donner à la pensée un autre accent, pour passer par tous les degrés du sérieux et de l'ironie, du blâme et de l'éloge, de la bienveillance et du mauvais vouloir! Son vocabulaire n'est pas volumineux et sa syntaxe est peu flexible, mais rien n'y fait double emploi; chaque mot a sa signification, chaque tour sa valeur. Il n'y a point de synonymes en français, ou il n'y en a que dans les dictionnaires. A force de culture, le français avait tourné sa pauvreté en richesse. Or, c'est précisément cette richesse subtile, obtenue par adresse, qu'il était menacé de perdre. En même temps qu'il faisait ef-

fort pour se plier à des sujets nouveaux, il tombait entre les mains de la foule. Il devenait l'instrument littéraire, non plus seulement d'une société de choix, mais de la bourgeoisie avec ses hommes d'affaires, ses journalistes, ses avocats, ainsi que du prolétariat et de ses tribuns. Quoi de plus opposé à ce génie de finesse, qui l'avait si habilement cultivé, que la démocratie sans façons, l'âpreté des polémiques, les haines bornées l'inflexibilité des partis pris, et les doctrines absolues, qui ne sont en réalité que de violentes simplifications des choses humaines ! L'épreuve fut rude. Rien n'appauvrit les langues autant que de les traîner sur des lieux communs, et quelle langue en a plus exprimé que le français depuis moins d'un siècle !

∴

T. Combe est le plus populaire de nos écrivains, celui dont les éditions s'épuisent. A la mort d'Urbain Olivier, il, ou plutôt elle, — puisque T. Tombe est le pseudonyme d'une demoiselle qui habite le Locle (Neuchâtel), — tous les lecteurs du romancier vaudois ont dû lui venir, et nous aimons à croire qu'ils n'ont pas eu à le regretter, car T. Combe est très sensiblement supérieur à l'auteur de la *Petite Côte*. Elle a plus de littérature, ce qui ne signifie pas qu'elle soit suffisamment au goût des mandarins. Notre avis est qu'il ne faut pas l'approcher avec un compas de puriste. Il ne faut lui demander que de beaux contes, que des récits charmants.... Sa mission est de conter comme à la sultane des *Mille et une nuits*. Elle conte comme la reine Berthe filait, d'une verve intarissable et les volumes s'entassent, les derniers aussi frais que les premiers sans que la veine semble fatiguée et près de se tarir. Voici donc un nouveau volume: *Chez nous*, un suivant est déjà sous presse. *Chez nous*, ce sont de petites scènes mi-plaisantes, mi-sentimentales qui ont pour décor le Jura suisse et pour accessoires ses coutumes, ses mœurs, ses préjugés. Cela est pris légèrement, cela manque de profondeur, mais cela est sympathique au premier chef. Les personnages ne sont pas bien fouillés, ils ont trop peu de dessous, quand ils en ont; ils sont d'une humanité tout à fait rudimentaire, mais l'auteur a une façon de les présenter qui vous attache tout de suite. Seulement, l'inconvénient de ces talents un p[illegible]perficiels, c'est de trop vite montrer, nous dirions la corde, si[illegible]t n'était pas irrévérencieux. Il y a des jours où l'on n'est pa[illegible]rain, disait Mürger. Les jours où T. Combe n'est pas dispo[illegible] où elle n'a pas en mains tous ses moyens, il y paraît, il y pa[illegible]e beaucoup, et c'est ainsi que les premiers récits de

Chez nous ne sont pas à l'unisson des derniers qui sont savoureux. Nous ne quittons pas ce genre de littérature essentiellement autochtone dont nous pourrions appeler les partisans: *les ruraux*, en passant aux *Silhouettes romandes*[1] de Mario, encore une démoiselle: encore est peut-être impoli, mais nous avons voulu dire tout simplement qu'il y a beaucoup de quenouilles dans notre littérature. Mario en est à son second livre. Le premier, *Croquis valaisans,* a été présenté aux lecteurs de la *Revue Internationale* par M. Auguste Blondel. Les *Silhouettes Romandes,* comme les *Croquis*, sont une sorte de chroniques de village, reflet humoristique de la vie des champs, écho, réceptacle fidèle des usages, de la tradition, des légendes, des préjugés. Tout cela très virilement vu et rendu par un pinceau qui ne manque pas de couleur s'il pèche quelquefois par le dessin. Si vous le voulez bien, nous allons prier Mario de nous raconter, pour notre instruction, une émouvante légende valaisanne, *der Todtentanz*, la dame des morts de la vallée de Conches, « qui doit à son beau glacier d'Aletsch le triste privilège d'avoir été longtemps, au dire des vieilles gens, la vallée des ombres et des pauvres âmes. » Donc faites cercle autour de la cheminée et soyez attentifs:

Sur les hauteurs de Naters, à l'endroit appelé *auf der Eggen,* s'assied un hameau habité seulement à certains moments de l'année par des gens de la plaine, quand ils viennent y faire pâturer leur bétail, ou que les hommes y montent soit pour faire des coupes de sapins, soit pour arroser les prés; un jeune homme, occupé aux Quatre-Temps à faire du bois dans la forêt, eut l'aventure suivante: A la nuit tombée comme il rentrait dans son chalet, mis en appétit par une forte journée de travail, il vit avec surprise dans l'habitation qui faisait face à la sienne toutes les fenêtres éclairées, en même temps qu'il en sortait de vieux airs de danse.

— Qu'est-ce que cela? se dit-il en lui-même, pouvant à peine en croire ses oreilles. Ces gens ont donc le diable au corps pour danser ainsi pendant les Quatre-Temps? Moi, qui pensais être seul ici, et voilà que j'y rencontre des danseurs! Aussitôt que j'aurai soupé, j'irai regarder qui sont ceux qui s'amusent là-dedans.

Il fit comme il avait dit. Son repas achevé, il se faufila sans bruit dans la maison voisine, et marchant sur la pointe des pieds, il arriva sans rencontrer personne jusqu'à la chambre dont la porte n'était fermée qu'à demi. Par cette ouverture, il vit des lumières sur la table, et tout au bout le joueur de violon avec plusieurs autres personnes, hommes et

[1] H. Mignot, éditeur, Lausanne.

femmes, vêtues à l'antique. Ceux qui dansaient portaient aussi des habits à l'ancienne mode, et tandis qu'ils tournaient, il se faisait un bruit singulier comme le choc de plusieurs morceaux de glace. En les observant plus attentivement, il fut stupéfait de voir que ce bruit venait des petits glaçons qui pendaient à leurs habits, et que leurs doigts ressemblaient à des cierges de glace. Tout à coup il aperçut une jeune femme qu'il crut reconnaître à son vêtement.

— Mon Dieu, pensa-t-il, elle ressemble comme une goutte d'eau à ma bien-aimée, ma danseuse inoubliée, morte il y a quelque temps. Quelle société que celle-ci !

Au même instant la danseuse se retourna et lui fit signe d'entrer. Alors il la reconnut tout à fait. C'était Emma, une amie morte quelque temps auparavant. Il frissonna comme si on lui eût jeté un seau d'eau froide dans le dos, et s'enfuyant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, il courut s'enfermer dans sa demeure. Glacé d'effroi et tremblant la fièvre, il se mit au lit, mais ne put s'endormir. Vers minuit, la porte de la maison s'ouvrit, et peu après on frappa à celle de la chambre. Le pauvre jeune homme cacha sa tête sous la couverture, car il n'avait pas la force de dire : entrez. Cependant comme la porte s'ouvrit, force lui fut de relever la tête. C'était une figure de femme autant qu'il en put juger.

— Emma, se disait-il avec des battements de cœur, et entendant le bruit des glaçons s'approcher de son lit, il s'écria : Jésus, Marie, Joseph ! qui es-tu ?

L'ombre lui répondit :

— Je suis Emma, ton amie d'autrefois. Je viens du glacier d'Aletsch et je dois danser ici avec les autres aux jours des Quatre-Temps, car il faut expier ses péchés par ce qui nous les a fait commettre.

Puis elle ajouta :

— Ah ! combien de temps encore j'aurais dû danser, si tu ne m'avais pas interpellée. Mais maintenant j'espère la délivrance pour moi comme pour les autres. Le veux-tu ?

— Oui, répondit le jeune homme.

— C'est que cela sera difficile pour toi, reprit-elle.

— Cela ne fait rien, je ferai mon possible.

Mais ce qu'elle lui dit encore, et ce qu'il lui promit, on ne le sut jamais, il n'en parla à personne. Seulement depuis ce moment il fut tout changé, et l'on dit qu'à ses derniers moments, au nom d'Emma prononcé devant lui, son visage s'est encore éclairci, comme s'il lui avait rappelé une bonne action dont il eût attendu une glorieuse récompense.

*
* *

La *Société chrétienne d'économie sociale* que dirige avec éclat M. Frédéric Necker a fait donner cet hiver quatre conférences

d'économie sociale par des économistes compétents, représentant chacun une des tendances du socialisme actuel, M. Claudio Jannet, l'école catholique ; M. G. Stiegler, l'école collectiviste ; M. Charles Gide, professeur à l'université de Montpellier, l'école nouvelle ; M. Frédéric Passy, de l'institut de France, l'école classique. On ne saurait oublier l'esprit large qui a inspiré à la *Société chrétienne d'économie sociale* l'idée de ces conférences dont deux au moins venaient de points où elle ne peut guère rencontrer que des adversaires. Une légende orientale raconte que la Vérité laissa un jour tomber le miroir dans lequel elle se regardait à chaque instant et qui, naturellement, se brisa. Les hommes se ruèrent sur les débris ; de très rares favorisés réussirent à s'emparer de fragments, mais aucun ne parvint à réunir tous les fragments dans sa main. C'est sans doute dans l'espoir d'y trouver un des précieux fragments que la *Société chrétienne d'économie sociale*, dans son désir de lumière, s'est adressée aux hommes de mouvements opposés au sien. Ces quatre conférences ont été très courues et nos principaux journaux les ont longuement discutées. Ce succès a poussé la *Société chrétienne d'économie sociale* à les publier en volume.[1] Ce n'est pas ici le lieu de dire ce qui vaut mieux du « laisser faire, laisser passer » de M. Frédéric Passy, ou du socialisme d'état de M. Gide, du retour à la collectivité de M. Stiegler ou du système de Leplay de M. Claudio Jannet : chacun d'eux possède peut-être une parcelle de la vérité, mais nous n'avons guère le temps de l'aller chercher. Nous empruntons seulement au conférencier catholique que nous venons de nommer un petit portrait moral de Genève qui ne manque pas de piquant et comme nous n'avons pas l'habitude d'en trouver chez les écrivains de son bord : « Genève est doublement chère aux Français. Vingt ans écoulés depuis lors n'ont effacé dans le cœur d'aucun de nous la reconnaissance pour l'hospitalité généreuse donnée par la Suisse à nos soldats vaincus. Puis nous sommes heureux qu'il y ait à côté de nous un second foyer de la civilisation française libre et autonome. Il ne se passe pas de génération que vous ne donniez à notre littérature un écrivain de race. Affranchis que vous êtes des préoccupations de la lutte pour l'existence nationale, jouissant de la liberté et de la sécurité que vous donnent vos institutions, vous avez pu pleine-

[1] H. Stapelmohr, Genève.

ment développer dans vos cités la haute culture intellectuelle et en faire un des grands foyers scientifiques du monde. »

∴

Nous arrivons à un dernier roman, le *Voyage de William Willoughby*[1] par M. Gustave Michaud, un roman qui ne ressemble en rien aux publications que nous venons de voir. M. Michaud est un élève de Jules Verne, un élève qui fait honneur à son maître. Il n'a pas encore la fermeté et la puissance d'évocation de l'auteur du *Tour du monde,* mais il a déjà un esprit très humoristique, l'art de traiter les choses scientifiques avec grâce et une grande érudition. Dans ce roman, il a traité la question du Pôle Nord, et il a imaginé un bon bourgeois de Quietown dans l'état de Tennessee. William Willoughby est le plus sédentaire des bourgeois de sa ville. Riche, il consacre son temps à la sélection des légumes et il a même découvert une espèce nouvelle de haricots. Un beau jour passe dans sa vie la belle miss Evens, doctoresse en médecine et, du coup, c'en est fait de la quiétude de William. L'amour le prend comme une folie. Il demande miss Evens en mariage, mais celle-ci s'est promis de n'épouser qu'un homme ayant fait un acte grand et utile. Willoughby, en digne enfant de l'Union, se transforme en héros, équipe un vaisseau, et part à la découverte du Pôle Nord. Nous n'avons pas à raconter l'expédition. Il y accomplit des prodiges et il en revient, avec un bras de moins il est vrai, mais comblé d'honneurs et miss Evens lui sourit bien doucement. Tout cela raconté alertement avec une belle humeur que n'ont pas souvent les écrivains suisses.

Et voici notre *turlutulu* chanté, comme disait le Grand Frédéric.

LOUIS DUCHOSAL.

---

[1] H. Mignot, éditeur, Lausanne.

---

ans notre dernier numéro, il s'est glissé une erreur que la direction de la *Revue* tient à rectifier.

A la fin de l'article critique sur le « Mouvement littéraire en Italie, » de notre très apprécié et ancien collaborateur M. Lo Forte-Randi, article paru dans la livraison du 15 septembre, au-dessous de la signature de l'auteur, on a imprimé par erreur: *Traduction libre de E. Petrelli.*

Les mots *traduction libre*, qui ne pouvaient certes pas s'appliquer à l'article original de critique de M. Lo Forte-Randi, étaient destinés à paraître comme signature à la fin d'un autre article qui était en effet une sorte de traduction libre et qui n'a pas paru faute d'espace.

(N. de la Direction).

LA VIE EN ITALIE

Le mois de septembre est consacré à Nembroth, ou à saint Hubert, si on le préfère, les deux ayant pris à tâche de patronner les tueurs de gibier à plume et à poil. J'avoue de ne pas appartenir à cette corporation; un peu par paresse, un peu par un sentiment de pitié envers ces pauvres oiseaux qui ne font de mal à personne et qui feraient beaucoup de bien à l'agriculture si on les laissait vivre.

Je me suis souvent demandé comment un homme sérieux qui s'arme d'un fusil très perfectionné, se flanque d'un chien énorme, peut se considérer presque un héros, quand il a abattu une vingtaine de petits volatiles, gros comme la moitié de son poing. Notez que pour accomplir son héroïque exploit, il a eu besoin de se cacher, d'arriver à vingt et même à dix pas de l'oiseau sans faire le moindre bruit, de peur que le petit être inoffensif ne s'aperçoive de sa présence. Je comprendrais la chasse aux fauves, où l'on court un danger réel, la chasse aux buffles dans les savanes, au bœuf sauvage dans les pampas, où il faut faire preuve de courage et de force; la chasse des bêtes à fourrure, où il faut aussi combattre contre le climat; mais je trouve que s'en prendre à un pauvre petit être qui pèse une vingtaine de grammes et employer pour le tuer un fusil à aiguille et un chien savant, est abuser des moyens de destruction que dans sa méchanceté profonde l'homme a pu inventer pour contrarier la nature. La nature a mis au monde les oiseaux pour détruire les vers qui mangent les récoltes; il y aurait donc un plus grand intérêt à laisser vivre ces animaux bienfaisants.



.·.

Mais le sport en a décidé autrement. Vers la moitié d'août un gentleman est obligé d'aller chez son tailleur se commander un complet de chasse; chez son armurier pour faire nettoyer son fusil et renouveler sa provision de cartouches; chez son bottier pour faire ressemeler ses bottes de quinze lieues. Tout cela se fait au grand jour. Il y a aussi une autre opération qui se fait entre chien et loup. C'est d'aller chez des braconniers de connaissance, les avertir que tel jour à telle heure on passera par telle route, et qu'on a besoin d'un lièvre et d'une trentaine de grives ou d'alouettes. Le braconnier promet la fourniture et accepte le rendez-vous dans un endroit éloigné de tout regard indiscret. Le gentleman arrive, lui paye son gibier qu'il met dans sa carnassière et s'en retourne glorieux et triomphant en ville, distribuer sa proie à tous ses amis et connaissances. Il arrive quelquefois que le lièvre est faisandé et que les grives sont des merles, mais les personnes qui ont reçu le cadeau n'ont pas le droit de se montrer difficiles et on leur explique facilement qu'un lièvre ballotté pendant une journée entière dans un sac, et dont la moitié pendait en dehors, a dû prendre pas mal de soleil et n'a pu résister sans dégât à une température presque tropicale. Quant aux grives, on sait depuis longtemps que, faute de grives on mange des merles. C'est comme qui dirait un succédané.

De quoi se plaindrait-on dans ce siècle de succédanés? On avale bien de la margarine à la place de beurre frais, des figues brûlées à la place du moka. Ces deux substances n'ont rien de commun avec les friandises qu'elles sont appelées à représenter, et pourtant personne ne s'en plaint. Sans compter que les merles sont de vrais oiseaux, avec de la chair authentique et des os naturels. La question se réduirait donc exclusivement à la nomenclature, et dans notre époque où la vie fuit avec une rapidité électrique, s'attarder sur une question de mots et chicaner son prochain pour un nom, ne serait certainement pas *fin de siècle*.

.·.

rs les chasseurs italiens ont trouvé peut-être qu'ils ne ıssez d'oiseaux, vu que les braconniers qui leur en ven-

daient les leur faisaient payer trop cher, sous le prétexte que le gibier devient de jour en jour plus rare; ils se sont par conséquent réunis en congrès à Turin. Un proverbe très caractéristique dit que le congrès des renards ne peut avoir d'autre but qu'un grand carnage de poules; pour une fois le proverbe est menteur. Le congrès avait pour but principal de limiter le temps dans lequel il est permis de chasser. Ce n'est certainement pas avec une intention bienveillante qu'on veut limiter le temps de la chasse; c'est, au contraire, pour pouvoir tuer plus de gibier quand la saison s'ouvre; car, on a remarqué qu'on ne laissait pas assez de temps à la reproduction. Toutefois, si l'intention n'est pas bonne, la mesure n'en sera pas moins profitable aux pauvres oiseaux et à l'agriculture. En outre, au point de vue gastronomique, la mesure réclamée par le congrès des chasseurs italiens sera doublement profitable, car, non seulement il y aura moins de salade et de légumes mangés par les vers, mais nous aurons aussi du gibier plus gras. Tout le monde en profitera, en commençant par les gourmands et en finissant par les oiseaux eux-mêmes. Les vers ne seront pas peut-être du même avis, mais on ne peut pas contenter tout le monde. Il faut bien que quelqu'un fasse les frais.

*
* *

Puisque nous sommes sur des sujets gastronomiques, restons-y encore un moment pour parler d'un autre genre d'aliment qui a son prix pour les gourmets. Il s'agit des champignons. Il y a peu de personnes qui ne les aiment pas, mais il y en a plusieurs qui s'abstiennent d'en manger par crainte de mourir empoisonnées, chose qui ne manque pas d'une certaine gravité. Ajoutons qu'à peine le mois de septembre commence, les journaux sont remplis de faits divers plus ou moins vrais sur les effets de ces cryptogames. Dernièrement à Livourne une famille entière, composée du père, de la mère et de deux enfants a succombé à la suite d'un repas où figuraient des champignons venimeux, et seulement la jeune fille de la maison a pu être sauvée, parce qu'elle n'avait fait qu'en goûter, étant heureusement dépourvue, ce jour-là, d'appétit.

Or il paraît, si je dois en croire à une très savante monographie du docteur Cervelli, que les champignons, même les plus venimeux, peuvent être mangés et digérés sans le moindre inconvénient pourvu qu'on les soumette au traitement suivant: « Il faut,

dit le docteur, les tenir plongés pendant trois heures dans de l'eau à qui on ajoute du vinaigre et deux à trois cuillerées de sel de cuisine; on les lave après à grande eau et on les replonge dans de l'eau froide, qu'on met sur le feu pour retirer le tout après un quart d'heure d'ébullition; on les essuie ensuite et on les assaisonne comme on veut. Il paraît que cette méthode est infaillible, car il y a eu un médecin qui pour l'essayer a mangé cent cinquante livres de champignons des espèces les plus dangereuses et n'en a pas été plus incommodé qu'après avoir pris deux œufs à la coque. Disons tout de suite qu'il a mis un mois entier à faire cette expérience; malgré cela je ne suis pas tout à fait tranquille sur les conséquences. Car cette ration quotidienne de cinq livres d'une substance alimentaire excessivement lourde à l'estomac, doit certainement avoir produit une gastro-enteryte, et je me réserve de consulter à ce propos mon ami le docteur Cervelli. En tout cas, même s'il réchappe de cette dernière maladie, il doit avoir été satisfait, car il a prouvé la vérité de sa thèse: savoir que le poison des champignons est soluble dans le vinaigre étendu d'eau avec adjonction de chlorure de sodium. La science a tout autant que la religion ses fanatiques, qui meurent le sourire aux lèvres pour le triomphe d'une vérité.

*
* *

Parmi les villes d'Italie c'est certainement Florence qui l'emporte et de beaucoup dans l'art de donner des fêtes. Il y a là une quantité d'excellents citoyens qui se sont donné la mission d'égayer le monde et qui au moins une fois par an, souvent à trois ou quatre reprises dans l'espace des douze mois, convoquent les citoyens des autres villes d'Italie et les nobles étrangers, à visiter leur ville pavoisée, à s'ëblouir dans la contemplation des illuminations et des feux d'artifice, à s'émotionner aux courses de chevaux, à s'extasier devant un nouveau monument. La tâche n'est pas des plus faciles, car il s'agit de trouver une raison quelconque à ces réunions, de rassembler l'argent nécessaire, d'échafauder le programme et enfin de réussir. Soit que les Florentins aient acquis de l'habileté par une longue pratique, soit que la ville se prête plus que toute autre à ces réjouissances publiques, le fait est que les fêtes de Florence réussissent toujours, et quoique si fréquentes elles ne sont jamais la répétition des précédentes. Pour

trouver l'occasion tout prétexte est bon. Tantôt c'est la Béatrice de Dante, tantôt un monument à inaugurer, tantôt des banquets politiques. L'argent nécessaire est bientôt trouvé par une souscription publique. Le programme et sa réalisation sont confiés à des artistes et à des amateurs qui valent des artistes. Le succès ne peut pas manquer quand on a ces éléments sous la main. Nous avons eu dernièrement l'inauguration du monument à Victor-Emmanuel qui a donné lieu à une suite de fêtes pendant cinq jours. On a converti les principales places de la ville en jardins; on a improvisé des fontaines lumineuses et monumentales, on a inauguré de nouvelles lignes de tramways et on a organisé une illumination dont l'ingéniosité a étonné ceux-là même qui ont assisté à des fêtes semblables exécutées avec de plus larges moyens, tant on a su trouver de nouveaux arrangements. Une des rues, la Vigna Nuova, présentait l'aspect d'une tonnelle chargée de raisin et était d'un effet charmant; la rue Calzaioli était convertie en un pavillon au plafond de feu; la rue Tornabuoni en galerie, etc., etc.

*
* *

La fin de ces fêtes a été marquée par un événement malheureux, presque un désastre. Le tramway électrique de Fiesole, inauguré quelques jours auparavant, a déraillé et versé, en produisant des malheurs irréparables; il y a eu des morts et des blessés. Faut-il accuser de ces malheurs le système employé dans la traction, ou l'inexpérience du garde-freins? C'est ce qu'on ne sait pas encore; c'est ce qu'on ne saura pas de sitôt, car une commission a été nommée pour éclaircir ce point, et l'on sait à quoi s'en tenir sur les travaux des commissions. On aurait tort toutefois de trop se décourager, car les accidents de ce genre sont inévitables dans tout système de locomotion. Combien en arrive-t-il sur les chemins de fer, et pourtant on n'en continue pas moins à préférer ce mode de locomotion aux anciennes diligences. Les chevaux peuvent prendre le mors aux dents; et les diligences renversées et tombées dans des précipices en faisant de nombreuses victimes, étaient à l'ordre du jour, quand on les employait. Il est vrai que la descente de Doccia, sur la route de Fiesole, est trop rapide; mais on trouvera bien un frein nouveau à appliquer, et la chose ne doit pas être difficile, puisqu'on a trouvé le moyen d'arrêter instantanément les vagons des funiculaires dans le cas que le câble se brise. Nous



attendrons donc patiemment que la commission nous dise si c'est par effet d'un coup de plus que le conducteur a avalé que l'accident s'est produit, ou s'il nous est plus loisible d'en rechercher la cause dans le fonctionnement du moteur. En attendant, nous souhaitons que l'on tâche d'appliquer au tram de Fiesole un frein plus puissant, et que le service en recommence au plus tôt. Il y a au Rigi et au Pylatus des descentes bien plus rapides que celle de Doccia, et pourtant les chemins de fer qui desservent ces montagnes les parcourent plusieurs fois par jour sans que le moindre accident se produise. Le moteur n'en est pas électrique, c'est vrai, mais je ne crois pas que cette circonstance ait la moindre influence sur la part de danger à courir; les locomotives qu'on emploie, augmenteraient le danger au lieu de le diminuer, si un accident survenait. Le tout est d'avoir un bon personnel, qui ait une grande connaissance pratique des machines qu'il doit employer.

*
* *

En fait de monuments à Victor-Emmanuel, la production des derniers mois a été assez abondante. Outre celui de Florence, il y en a eu deux autres, dont l'un à Civitavecchia et l'autre à Pérouse. Il y a eu aussi par là quelques bustes à Garibaldi; et l'on peut dire que la sculpture patriotique est en progrès, sinon au point de vue de l'esthétique, du moins à celui de la fécondité. Il est entendu, comme j'ai dû le dire autrefois dans ces pages, que mes critiques sur la *monumentomanie* italienne ne visent nullement les deux pères de la patrie. Tous les honneurs qui ont été rendus et qu'on rendra dans l'avenir à Victor-Emmanuel et à Garibaldi ne sont que des acomptes d'une dette immense impayable, tant elle est grande, que nous avons envers leur mémoire. La seule chose que je regrette est de voir que toutes les villes d'Italie veuillent s'acquitter de leur dette personnellement. Si au lieu d'ériger dans les cent huit villes d'Italie un nombre égal de Victor-Emmanuel et de Garibaldi, en marbre ou en bronze, ces mêmes villes avaient concouru avec la moitié seulement de l'argent qu'elles dépensent aux monuments nationaux qu'on est en train d'élever à Rome, l'art y aurait beaucoup gagné. Les dix millions que le gouvernement est en train de dépenser à Rome pour le monument à Victor-Emmanuel au Capitole et les trois pour celui de Garibaldi au Janicule, ajoutés à une vingtaine au moins que les autres villes dépensent

en détail, auraient permis de faire ici quelque chose qui eût donné aux générations futures une très haute idée de l'art au XIXe siècle. Et encore on n'aurait pas le droit de se plaindre si cette manie se bornait seulement aux grandes figures de la reconstitution de l'unité italienne. Le mal est encore plus grand quand il s'agit de personnalités, fort honorables certainement, mais qui ont tenu le deuxième ou le troisième rang. Un père de famille de médiocre instruction qui passera avec son enfant d'ici à trente ans devant un de ces monuments d'anciens ministres sera fort embarrassé si son rejeton lui demande des détails sur la vie et sur les œuvres du grand homme dont il voit la statue en airain défier les siècles. Je crois volontiers que nombre de ces pères inventeront des biographies entières pour ne pas passer pour ignorants.

.·.

Turin a eu aussi ses fêtes. On y a inauguré deux expositions dont l'une nationale d'architecture et l'autre régionale et ouvrière. L'exposition d'architecture est tout à fait réussie; et il n'était pas facile d'obtenir ce résultat, car c'est la première de ce genre qu'on fait en Italie, et je n'ai pas connaissance qu'on en ait fait d'autres en Europe. Jusqu'ici l'architecture s'était tenue modestement de côté, et se montrait tout au plus dans quelque couloir abandonné, complètement delaissé par le public, dans les expositions de peinture et de sculpture. Elle avait tort; car parmi les beaux-arts, elle est non seulement la plus utile, mais aussi la plus difficile, et partant la plus appréciable. On improvise des peintres et des sculpteurs en quelques mois, dans un atelier où le maître est bon et où les élèves ont du talent, mais pour faire un architecte il faut plusieurs années d'institut technique ou d'université. Malgré cette longue préparation, — et peut-être à cause d'elle, car les études sérieuses rendent le savant modeste, — les architectes en étaient arrivés à se persuader que leur art ne valait pas, au point de vue du brillant, les autres beaux-arts et ils avaient pris au sérieux la condamnation à mort que Victor Hugo a prononcé contre l'architecture dans *Notre-Dame de Paris:* « Ceci tuera cela; le livre tuera le monument, l'imprimerie tuera l'architecture. » Toutefois le terrible jugement n'a été exécuté qu'à demi. Si le livre s'est substitué à l'architecture pour perpétuer le souvenir des hauts faits des grands hommes et de la gloire des peuples, on n'a

pas moins eu recours à l'architecture pour témoigner de la puissance intellectuelle d'un âge. Je disais tout à l'heure que j'aurais désiré qu'on eût donné trente millions pour élever à Rome un monument à Victor-Emmanuel et un à Garibaldi. C'est que la vue de monuments, pour lesquels on n'aurait pas eu à compter avec les ressources mises à la disposition des artistes, aurait appris l'histoire de la ressurrection italienne à nos petits-neveux, beaucoup plus clairement qu'un précis d'histoire à l'usage des écoles communales. Saluons donc cette exposition qui ouvre un champ d'émulation à nos architectes, et souhaitons que l'idée d'une exposition universelle d'architecture qu'on propose d'ouvrir à Rome en 1893 fasse son chemin. Aucune ville du monde n'est plus digne d'être choisie pour donner l'hospitalité aux architectes du monde entier; on pourra comparer leurs œuvres à celles de deux autres époques, l'époque romaine et du moyen-âge, qui ont laissé à Rome des monuments célèbres et en plus grand nombre que dans aucune autre ville.

***

On a aussi proposé de tenir à Rome en 1893 une exposition industrielle, non pas universelle, car le moment n'est pas encore arrivé où l'on puisse convier à Rome le monde entier et lui donner l'hospitalité comme à Paris, mais une exposition nationale. L'idée est tombée à l'eau tout de suite, et je suis loin de m'en plaindre. Nous aurons l'année prochaine une exposition nationale à Palerme, et Florence se prépare à en ouvrir une autre en 1896. Si on faisait celle de Rome dans l'intervalle et seulement d'ici à deux ans nous risquerions fort de voir les mêmes meubles, les mêmes machines, et surtout les mêmes céramiques, trimbalés de Palerme à Rome et de Rome à Florence. Entre l'une et l'autre de ces fêtes de l'industrie, il faut laisser écouler quelques années afin que la production change de façon, que les machines se perfectionnent, que des nouvelles inventions viennent s'ajouter à celles qui sont déjà universellement connues et adoptées; or ces choses-là ne peuvent pas se produire tous les trois ans. Il faut qu'entre une exposition et l'autre, il y ait au moins dix ans d'intervalle, sous peine de voir que la deuxième n'est qu'une répétition de la première, et la troisième de toutes les deux. Du reste, il vaut beaucoup mieux d'avoir à Rome en 1893 une exposition d'architecture qui sera universelle, qu'une exposition industrielle qui ne serait que nationale, et qui se

réduirait à être un immense bazar. A cette époque les médecins du monde entier se réuniront à Rome en congrès, et il vaut mieux leur faire les honneurs de la ville avec quelque chose de grandiose dans un champ limité, comme il est facile de faire dans une exposition universelle d'architecture, qu'avec une chose prétentieuse, et qui resterait nécessairement mesquine.

∴

En dehors de ces discussions sur ce qu'on fera pour fêter l'arrivée de MM. les médecins, Rome ne donne pas encore signe de réveil. Peut-être la température, qui continue en pleine moitié d'octobre presque comme dans l'été, en tient encore éloigné le monde élégant, qui préfère jouir de ce beau soleil à la campagne, et recule le plus possible le moment de s'enfermer dans les murs de la ville éternelle. En outre, les élections générales qui s'approchent, retiennent dans leurs collèges respectifs nos hommes politiques, et leurs femmes qui sont toujours des agents électoraux de premier ordre. Les théâtres commencent timidement à entrebâiller leurs portes, avec des reprises ou des spectacles sans importance; ils réservent les grands coup pour après la Toussaint. Toutefois, nous avons de nouveau au Costanzi la *Cavalleria rusticana*, ce petit chef-d'œuvre dont j'ai parlé quand il fut donné au même théâtre pour la première fois. L'opéra n'a rien perdu de sa fraîcheur et les exécutants, à un sujet près, sont les mêmes que l'autre fois. Cependant, quoique le succès de recette reste le même, car il faut s'inscrire trois jours à l'avance pour avoir un fauteuil ou une loge, le succès d'enthousiasme a un peu diminué. Il aurait, peut-être, fallu laisser plus de temps. Une reprise, après seulement sept mois, n'était pas à conseiller, surtout ici, où le public des théâtres ne change guère et a fort bonne mémoire. J'ai eu un ami qui avait un assez bon cuisinier et il avait la coutume toutes les fois qu'il réussissait un plat ou une sauce, de l'appeler et de lui faire de grands éloges qu'il terminait toujours par une recommandation qui paraissait drôle, et qui était au contraire très sage: « Maintenant, mon ami, lui disait-il, tu ne referas plus ce plat de longtemps. » Il aimait à rester, en fin gourmet qu'il était, sur l'excellente impression reçue et la garder. Une nouvelle bonne impression lui semblait impossible à courte date et il préférait l'oublier afin que la deuxième n'eût pas à souffrir de la comparaison. Je crois qu'il avait parfaitement raison.

GREVIUS.



CHRONIQUE POLITIQUE

C'est l'Italie qui dans ces dernières semaines a joué le rôle prépondérant dans la politique européenne.

Tout d'abord le banquet d'Udine qui a eu pour conséquence la sortie de M. Doda du cabinet; ensuite l'entrevue Crispi-Saint-Cère, enfin le discours de Florence; et tout cela se rattache fort étroitement à la politique extérieure de l'Italie. Toutes ces manifestations n'ont eu qu'un but: d'un côté tâcher par tous les moyens d'arracher l'Italie à la triple alliance; de l'autre, montrer que le gouvernement est plus ferme que jamais dans son intention de rester loyalement fidèle aux pactes stipulés avec les puissances alliées.

Il est inutile pour nous de rappeler ici les faits. Le banquet d'Udine ne pouvait avoir d'autre issue que celle qu'il a eue. Du moment qu'un ministre italien avait écouté, en les approuvant par son silence, à des toasts qui, bien que très patriotiques, n'offensaient pas moins une nation amie et alliée, la sortie de ce ministre du cabinet était une nécessité immédiate. Toute hésitation, tout retard aurait exposé le gouvernement à devoir donner des explications humiliantes, ce dont le parti radical, cause de l'incident, se serait certainement réjoui. D'ailleurs, la sortie de M. Doda du cabinet [illegible] désormais une nécessité même pour d'autres raisons très im[illegible] et d'ordre financier. Il fallait des mesures énergiques [illegible]re divers de celui auquel M. Doda avait eu recours en [illegible]t tant de tapage et de mécontentement parmi les contri[illegible] et on ne tardera pas à voir, à la suite de la présentation

du budget de 1891-92 l'utilité du changement qui a réuni dans les mains de M. Giolitti les deux ministères des Finances et du Trésor.

L'entrevue que M. Crispi a accordée à M. Saint-Cère a perdu presque tout son intérêt après le discours que le premier ministre italien vient de prononcer à Florence. Mais nous n'en avons pas moins le devoir de l'examiner, d'autant plus que, selon nous, sa signification persiste, même après le discours de Florence.

A en croire quelques journaux français, M. Crispi s'est moqué de M. Saint-Cère et de la France elle-même en lui faisant des déclarations amicales et de fraternité pour aller tout de suite après à Florence brûler de l'encens à la triple alliance Vraiment, nos confrères français font preuve de bien peu de sagacité politique! L'entrevue de Naples, à l'exception de quelques détails touchant les personnes, a été déclarée exacte par les journaux officieux italiens; on ne peut donc pas supposer qu'à peu de jours de distance un homme d'état tel que M. Crispi ait voulu se démentir.

Avant tout il faut considérer qu'il existe une différence entre une interview avec un journaliste, et un discours dans lequel on parle, pour ainsi dire, à l'Europe.

Qu'a dit, en somme M. Crispi dans son discours de Florence? Il a fait une charge à fond contre les radicaux-irrédentistes, qui par leurs manœuvres pousseraient volontiers l'Italie dans une situation de défiance vis-à-vis de toute l'Europe pendant qu'ils minent les institutions constitutionnelles à l'intérieur. Voilà le cheval de bataille du discours. Pour ce qui est des alliances, M. Crispi, faisant l'histoire de la politique italienne de ces dernières années, a prouvé que l'Italie a beaucoup souffert du fait qu'en des moments critiques, elle s'est trouvée isolée dans le concert européen, tandis qu'elle a acquis maintenant une situation importante par son entrée dans la triple alliance. Naturellement M. Crispi a dû ajouter ou du moins laisser entendre qu'un changement d'orientation dans la politique italienne n'est pas possible, et qu'elle a tout l'intérêt à rester dans la triple alliance. Mais cette idée qui a trait à l'avenir est, dans le discours, bien moins marquée que l'affirmation de la nécessité que l'Italie a eu dans le passé d'entrer dans cette alliance. A la veille de l'échéance des pactes stipulés avec les puissances centrales, il n'aurait pas été diplomatique de découvrir trop clairement la pensée du gouvernement au sujet de l'attitude future; de même que le silence absolu aurait été un manque de politesse à l'égard de ces puissances.



Mais *de hoc satis*. Le discours de Florence a été fort bien accueilli par la presse européenne ; à l'exception d'une grande partie de la presse française. Toutefois celle-ci a tort, car les paroles du président du conseil italien montrent en quelle haute considération il tient l'amitié de la France. Et si l'on tient compte des idées exprimées auparavant au rédacteur du *Figaro*, on peut en conclure que jamais les sympathies de l'Italie n'ont été aussi vives qu'aujourd'hui pour la France. Mais, que nos amis d'outre les Alpes nous permettent de dire qu'ils font preuve de bien peu de sagacité politique en faisant un accueil si peu sympathique à la manifestation des sentiments du président du conseil italien, sentiments qui sont ceux de la grande majorité de la nation. A entendre la presse française, à quelques trop rares exceptions près, l'Italie devrait tout simplement se détacher dès aujourd'hui de ses alliés, pour aller ensuite demander humblement les conditions de la France. Nous craignons qu'un courant d'amitié ne puisse jamais s'établir entre la France et l'Italie si ces exagérations de la presse reflètent les idées dominantes des sphères gouvernementales en France. Ce que nous sommes loin de croire.

Venant à un autre sujet, mais restant encore en Italie, nous devons constater à notre grand regret la rupture des pourparlers anglo-italiens pour la délimitation de la zone respective d'influence en Afrique. La rupture a été produite par la question de l'occupation de Kassala, mais on ne connaît pas encore exactement les détails de la chose. Toutefois nous sommes absolument sûrs que cet incident n'aura aucune influence fâcheuse sur les relations très amicales des deux pays, qui datent d'avant même la constitution du royaume et qui n'ont jamais été démenties, car elles reposent sur des sympathies durables entre les deux nations et sur la communauté de leurs intérêts réciproques.

L'Angleterre a tout intérêt à rester en bon accord avec l'Italie dans les questions de politique générale en Afrique, et notamment en Égypte, où elle doit faire face à une hostilité systématique de la part de la France qui ne voit pas de bon œil la suprématie anglaise dans ce pays. Toutefois, si la position de l'Angleterre est par elle-même et par les accords avec la triple alliance, telle qu'elle peut ne pas craindre cette hostilité, il n'en est pas de même pour la France, qui a tout à gagner d'une entente cordiale avec l'Angleterre, tandis qu'elle a beaucoup à perdre de son isolement. On pourrait nous objecter que si l'alliance franco-russe

n'est pas un fait accompli, elle est tout indiquée dans quelque moment suprême, et que par conséquent cet isolement tant de fois reproché aux hommes d'état français n'existe pas. Nul doute que, dans le moment actuel, l'union de la France et de la Russie est un fait indiqué par la situation ; mais cette situation pourrait changer à la suite d'événements imprévus, ou à la suite d'accords qui, bien que difficiles, ne semblent pas impossibles. C'est pourquoi une alliance avec la Russie est plus que jamais une idée fixe en France où l'on y attache la plus grande importance. On a pu s'en convaincre ces jours passés, lorsqu'on a accusé M. Spuller d'avoir refusé, à l'époque où il était ministre des affaires étrangères, des ouvertures que l'ambassade de Russie aurait faites au ministre français pour la conclusion d'une alliance formelle. Que d'injures n'a-t-on pas lancées contre M. Spuller ! Heureusement, l'accusation a été vite démentie.

Il semble que les hommes d'état français comprennent le danger qu'il y a pour la France à rester dans cet état d'isolement, et ils tâchent de l'en tirer. Mais nous ne savons pas si la voie choisie est la meilleure. On a prêté au voyage de l'amirail Duperré à Constantinople le but de solliciter une entente avec la Turquie, en vue de renforcer l'influence française languissante auprès de la Porte. Mais il nous semble difficile que cette dernière puisse trouver son intérêt à une entente, nous ne disons pas à une alliance, avec l'amie de la Russie, qui ne cesse pas de couver de ses yeux la corne d'or. L'ours blanc ne peut pas être l'ami du veau marin. A moins que l'invraisemblable ne devienne la règle en politique, pour nous il est clair que le gouvernement ottoman a tout intérêt à rester en bon accord avec les puissances de la triple alliance.

Cette ligne pacifique vient de recevoir à Rohnstock une nouvelle preuve de sa solidité. Tous les commentaires malveillants faits à la suite du voyage de Guillaume II en Russie ont reçu le démenti le plus absolu. L'existence de la ligne ne dépend pas du caprice de tel ou tel souverain ; elle a pris naissance d'un état de choses qui n'a pas changé et qui ne changera pas très probablement pour longtemps. Du reste, il n'y avait nullement besoin d'une pareille constatation. Ces visites de souverains ne peuvent avoir d'autre signification que de cimenter les accords existants ou de cultiver les bonnes relations de voisinage, suivant qu'elles ont lieu entre des alliés ou de simples voisins. Toute autre interprétation ne peut être que fantastique.

Du reste, en ce qui touche plus directement l'Allemagne, on comprend parfaitement qu'elle ne désire pas mieux que de rester en bonne amitié avec tout le monde, occupée et préoccupée comme elle est de la question sociale. Le premier octobre les lois exceptionnelles contre les socialistes ont pris fin, et le grand événement a été salué par tout le parti avec des manifestations de joie. Que prépare maintenant ce parti à l'Allemagne? Certes, si ses membres dirigeants semblent s'écarter de toute attitude violente, du moins pour le moment, ils montrent la volonté la plus ferme d'aller jusqu'au fond de leur programme et de combattre à outrance pour la victoire. Cette attitude inspire les inquiétudes les plus sérieuses à une certaine classe de personnes qui voient dans la cessation des lois exceptionnelles un grave danger pour l'Allemagne. Logiquement, en considérant le développement du parti socialiste sous le régime de ces lois, il faudrait en conclure pour l'inutilité absolue du régime, et on ne peut qu'approuver l'attitude prise par l'empereur. Toutefois, il n'y a que l'avenir qui puisse montrer de quel côté est la vérité. Peut-être devrons-nous nous convaincre que le régime exceptionnel aussi bien que le droit commun ne peuvent arrêter le courant qui menace d'emporter tout l'édifice de la société moderne.

D'autres troubles, bien que d'une nature différente, sont à l'ordre du jour à Lisbonne et dans le Tessin. La crise portugaise vient d'être résolue par la formation d'un cabinet Abreu-Souza, mais qu'elle s'est traînée cette crise, et que de difficultés a-t-elle mis en lumière! Le mécontentement dans le pays au sujet de l'accord anglo-portugais ne tend pas à se calmer, chauffé qu'il est par les républicains qui cherchent à tirer parti de toutes les difficultés. Quelques journaux, même anglais, ont blâmé sévèrement lord Salisbury parce qu'il met en péril par son intransigeance la monarchie portugaise. Et, somme toute, nous aussi nous croyons qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

Les événements du Tessin ont eu une issue que l'on ne prévoyait pas. Après la votation populaire qui a donné gain de cause aux libéraux, bien que par une très petite majorité, une ordon- [illegible] du conseil fédéral vient de rétablir le gouvernement des [illegible]rvateurs. Cette mesure a soulevé des protestations très vives [illegible] part du parti libéral, déçu au moment où il croyait avoir [illegible]n la victoire. Toutefois, il paraît que l'agitation tend à se cal-

mer, le gouvernement conservateur ne devant exercer son pouvoir que sous la surveillance du délégué fédéral, le colonnel Künzli.

Revenant pour terminer à l'Italie, nous devons constater que rien n'a encore été décidé, du moins officiellement, au sujet des élections générales. Mais tout porte à croire, ainsi que nous l'avons prévu de prime abord, que la date n'en est pas éloignée.

Nous devons finir par une note triste, la mort d'Alfred Baccarini. Le parlement italien perd en lui une des personnalités les plus distinguées du parti libéral qui n'aurait pas manqué d'avoir dans l'avenir, plus qu'il ne l'a eu dans le passé, un rôle important dans la vie politique du pays. La nation tout entière perd un patriote sur lequel elle savait de pouvoir compter en toute occasion.

X.

Les Directeurs :
A. Fantoni.
D. Melegari.

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME — IIIme LIVRAISON

15 Novembre 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME	PARIS
51, Corso Vittorio Emanuele, 51	6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

LES COLONIES ET LA POLITIQUE COLONIALE

DE L'ANGLETERRE

Lors de la découverte de l'Amérique, l'Angleterre n'entra point dans la lutte pour acquérir des domaines dans le nouveau monde. Quoique comme puissance protestante, la fameuse Bulle du pape Alexandre VI, de 1496, qui partagea les pays d'outre-mer entre l'Espagne et le Portugal n'existât pas pour elle, ses forces restaient absorbées par les guerres intestines et extérieures, qui suivirent la Réforme. Sous la reine Élisabeth, elle ne possédait pas un pouce de terrain dans les parages transatlantiques. Milton, en effet, parle de l'Angleterre comme d'un pays entouré de colonies et Harrington, dans son livre *Oceana,* a prédit sa future grandeur au delà des mers, parce qu'elle avait sur ce point de plus grands avantages que Venise, une position insulaire inattaquable. Mais c'étaient, à cette époque, des rêves d'avenir et tous les deux ne prévoyaient pas que, dans deux cents ans, des continents entiers seraient habités par la race anglaise et que le parlement de Westminster donnerait des lois à 50 millions d'hommes parlant l'anglais. Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle que des colons anglais fondèrent des établissements dans l'Amérique du Nord, où ils cherchaient la liberté religieuse qu'on leur refusait dans la mère-patrie. Le gouvernement des Stuarts, qui opprima les catholiques et les puritains en Angleterre et en Écosse, leur permit d'émigrer et de vivre à leur aise en Amérique en leur donnant des chartes de colonisation. Ce fut donc un contraste complet avec la colonisation de l'Espagne, qui envoyait ses troupes au Mexique et au Pérou pour conquérir des pays peuplés et pour les exploiter en pays conquis. L'intolérance

des Philippes n'eût jamais permis à des hérétiques de vivre dans leurs possessions transatlantiques; la Sainte-Inquisition y régna comme en Espagne. L'immigration dans les colonies espagnoles, depuis Charles V, était minime; aucun Espagnol ne pouvait s'y rendre sans permission spéciale du gouvernement, et pour l'obtenir il lui fallait alléguer des motifs plausibles, produire un certificat de bonnes mœurs et prouver qu'aucun de ses ancêtres, depuis deux générations, n'avait été puni par le Saint-Office. La permission pour le voyage n'était accordée que pour une certaine province; le voyageur devait s'y rendre directement et chaque capitaine de vaisseau avait à prêter serment qu'il n'avait à bord aucune personne suspecte.... Le commerce colonial était restreint par des privilèges et par des monopoles de la couronne. Deux caravanes maritimes annuelles seulement faisaient le commerce entre les colonies américaines et l'Espagne. Tout le sol des premières appartenait au gouvernement; les vice-rois et une hiérarchie bureaucratique administraient à Madrid chaque colonie soumise au conseil des Indes. Il va sans dire qu'aux étrangers point n'était permis de toucher le sol d'une colonie espagnole. Une sévère censure acheva d'isoler ces pays qui au commencement de ce siècle, malgré leur immense étendue, ne donnaient qu'un revenu de 5 millions de piastres. Le gouvernement de ce grand empire, dit Alexandre de Humboldt, fut conduit comme l'approvisionnement d'une forteresse; le Castillan méprisant le commerce. Celui entre les Philippines et l'Espagne se bornait à un bâtiment par an, et le gouvernement espagnol recevait souvent les dernières nouvelles de ses colonies par l'intermédiaire de l'étranger. L'Espagne dépérissait au milieu de ses trésors. Il en était tout autrement des colons anglais en Amérique. Ceux-ci, quittant leur pays à cause des persécutions religieuses et civiles, n'avaient pas de troupes disponibles pour conquérir des pays d'outre-mer; ils devaient donc chercher un climat tempéré où ils pussent par leur travail cultiver le sol et ils le trouvèrent dans l'Amérique du Nord peu peuplée par les Indiens. C'est ainsi que furent fondés le Maryland, la Virginie, le Massachusetts, etc., sous le régime de chartes octroyées par la couronne. Cromwell fut le premier à intervenir par les armes, en conquérant la Jamaïque, dans la guerre avec l'Espagne. Le commerce des colonies avec la mère-patrie depuis l'acte de navigation, était le monopole des grandes compagnies privilégiées; comme en Hollande, la mère-patrie n'intervenait que lorsque ses intérêts politiques étaient menacés. Des centaines

de jeunes gens allaient chercher fortune dans les colonies au service de ces compagnies et revinrent avec de grandes richesses, tandis que les directeurs et les actionnaires encaissaient à Londres leurs dividendes. Au milieu du dix-huitième siècle, les droits sur le sucre colonial rapportaient 1,200,000 livres par an, le commerce du tabac se montait à 22,000 tonneaux. L'Angleterre était le grand marché privilégié des produits coloniaux, qui furent payés par des produits de son industrie. Toute industrie propre était interdite aux colonies, qui devaient se borner à produire des matières brutes, dont l'importation en Angleterre fut favorisée, comme, par exemple, la culture du tabac en Angleterre, interdite par une ordonnance de Charles II. Lord Chatham, le grand ministre libéral, soutenait que pas un clou ne devait être fabriqué aux colonies, et lorsque la Virginie sollicita la permission de fonder un établissement d'enseignement supérieur, parce qu'après tout ses habitants avaient des âmes immortelles, le ministre anglais lui répondit : « Que vos âmes soient damnées, cultivez du tabac »!

Le gouvernement intérieur s'affermissant de plus en plus; il songea à établir de nouvelles possessions d'outre-mer, il arracha à l'Espagne et à la Hollande plusieurs colonies, où des produits tropiques furent cultivés par des esclaves; la couronne exerçant le monopole. En outre, de nouvelles compagnies furent fondées par des chartes, telles que la Hudson's-Bay Company qui avait le privilège exclusif du commerce des pelleteries au Labrador; la Compagnie des Indes Orientales (East India Adventurers Company), sous Guillaume III. Ses commencements furent modestes; elle n'avait que quelques factoreries en Inde, à Madras et à Bombay.

Sous Louis XIV, les Français occupaient la plus grande partie de l'Inde, conduits par Dupleix et par Labourdonnais; en Amérique, ils possédaient le Canada, la vallée du Mississipi et la Louisiane. Mais après la mort de Louis XIV commence la lutte séculaire avec l'Angleterre pour la domination du nouveau monde. Par le traité d'Utrecht, 1713, l'Angleterre obtient le droit d'introduire annuellement un certain nombre d'esclaves dans les colonies espagnoles; elle conquiert Terre-Neuve colonie française. Après la guerre de sept ans, la France, en 1743, est forcée de lui céder le Canada, l'Espagne, Gibraltar. En Inde, Clive entreprend la lutte avec Labourdonnais, Warren Hastings la continue; ils adoptent l'idée des grands colonisateurs français, de dominer l'Inde par une armée indigène, conduite par des officiers européens; mais le triste gouverne-

ment de Louis XV ne soutenait pas ses délégués et s'épuisait dans des guerres continentales. Le résultat final fut que l'Angleterre resta maîtresse de l'Inde et que la France fut réduite à la possession de Pondichéry et de Chandernagor (sous condition de ne pas les fortifier), des Mascareignes, de l'Isle de France et de Réunion, des Antilles, de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Louisiane et de Saint-Domingue.

Alors, il y a un terrible contre-coup; la révolte des colonies de l'Amérique du Nord, assistées par la France. Dans la paix de Paris, 1783, l'Angleterre forcée de reconnaître leur indépendance ne garde que le Canada, où ses loyaux adhérents des provinces du sud s'étaient réfugiés. Mais elle se rattrape dans la grande guerre avec la France révolutionnaire de 1793-1815. La tentative de Napoléon Ier d'envahir l'Inde par l'Égypte est réduite à rien par la victoire anglaise d'Aboukir. Wellington soumet l'Inde; l'Isle de France, Ceylan, le Cap de Bonne-Espérance, Java sont pris aux Hollandais alliés de la France. Nelson anéantit la flotte franco-espagnole à Trafalgar, Malte devient une possession anglaise. A la fin des guerres napoléoniennes, l'Angleterre reste la seule grande puissance coloniale; elle garda ses conquêtes et ne restitua que Java aux Hollandais. Le ci-devant empire colonial français est réduit à Pondichéry, Chandernagor, la Réunion, Martinique, Guadeloupe et la Guyane Française, — Napoléon Ier ayant vendu la Louisiane aux États-Unis.

Depuis, l'Angleterre n'a cessé d'étendre son domaine colonial. Ceylan, dont les Hollandais ne possédaient que les côtes, fut soumis et devint un grand pays pour la production du café. Les limites de l'empire indien furent successivement reculées jusqu'à l'Himalaya. Aden et Périm, les portes d'entrée de la mer Rouge et Labuan furent occupées, Hong-Kong conquis à la Chine en 1843, Rotumah en 1880. Au Cap, l'Angleterre annexa: en 1843 Natal, en 1864 la Cafrerie, en 1868 Basutoland, en 1875-86 Griqualand, en 1879 la Walfish-Bay, en 1885 Bechuanaland, en 1887 le Zoulouland, en 1888 Amatongaland; elle acquit dans l'Afrique méridionale Lagos et la partie hollandaise de la Côte-d'Or. Surtout un nouvel empire colonial naquit en Australie; en 1829, Western-Australia et la Nouvelle-Zélande, en 1836, South-Australia, en 1859, Queensland, en 1876, les îles Fidji furent déclarées colonies anglaises. Toutes ces colonies australiennes prirent un immense essor, surtout par la découverte de gisements d'or et par la production de la laine. Le premier établissement y fut la colonie



pénitentiaire de Botany-Bay, en 1787. Le gouvernement cherchant après la perte des États-Unis, un endroit pour la déportation de ses criminels, jusqu'en 1800, 5000 personnes y passèrent. Le caractère pénitentiaire disparut peu à peu; néanmoins M. Maquarie, gouverneur de New-South-Wales écrivait en 1846: « Je trouve la colonie dans un état sortant à peine de l'enfance, souffrant du manque des éléments les plus nécessaires; le pays, à 40 lieues de Sydney, est impénétrable, l'agriculture manque de tout développement, le commerce est à peine commencé, le revenu est insignifiant, la population est menacée par la famine, déchirée par les factions, les édifices publics sont en décadence, les quelques routes et les quelques ponts sont à peine passables; partout règne la pauvreté, le crédit public n'existe pas, la morale des masses est tombée au dernier degré, la religion a presque disparu ». Depuis, tout cela a bien changé. New-South-Wales compte près d'un million d'habitants, quoiqu'une partie, Victoria, se soit constituée en colonie séparée en 1851 et qu'une autre, Queensland, ait fait de même en 1855. Sydney, la capitale de New-South-Wales, compte 240,000 habitants et a un commerce de 400,000 tonneaux, plus que n'en avait Londres en 1888. Dans la colonie, 85,200 acres sont cultivés et 230,000 sont encore disponibles. Le nombre des moutons s'est élevé de 7 millions en 1863, à 34 millions en 1883 et du bois fut exporté pour une valeur de 9 millions et demi de livres sterling. Le budget de l'instruction publique est de 700,000 livres sterling. Le progrès de Victoria est encore plus étonnant. Fondée en 1834, comme Port Philip, et devenue colonie indépendante en 1854, elle a un million d'habitants et un commerce de 20,200,000 livres sterling. Il y a trente ans, les rues de Melbourne offraient l'aspect d'un marais en temps de pluie, impossible pour des chariots; aujourd'hui c'est une ville magnifique avec des musées, des théâtres, des clubs, etc., et comptant, en fait de population, comme la quatrième ville de l'empire britannique. A l'exposition coloniale de 1886, de Londres nous avons vu dans la division australienne, les camps des indigènes, tels que les premiers colons les trouvèrent en débarquant à Port Philip en 1834: de misérables huttes composées d'écorces d'arbres, des hommes presque nus chassant le kangourou avec leurs carquois et franchissant les fleuves dans des canots faits de troncs creusés; de l'autre côté de la même division se dressait un arc en papier-mâché doré, représentant la masse d'or que l'on a tiré des mines de Victoria jusqu'à 1875, soit une valeur de 216 millions de livres

sterling; voilà le passé et voilà le présent. De 1881 à 1884, la population de Queensland a augmenté de 117,300 personnes. En 1835, les Maoris de la Nouvelle-Zélande exécutaient encore leurs danses de guerre au cours desquelles ils mangeaient leurs prisonniers. A présent la colonie a 400,000 habitants et 14 millions de moutons. Jusqu'à 1885, on y avait tiré des mines de l'or pour la valeur de 41 millions de livres sterling; dans une année on y avait construit 83 bateaux à vapeur. Victoria seule a 11 grandes banques avec 340 filiales, qui comptent un capital souscrit de 8 millions et demi de livres et 2818 millions de dépôts.

Comme nous l'avons observé, la découverte des mines d'or, à partir de 1850, a surtout contribué à attirer une large immigration de toutes les parties du monde; cependant, de nos jours, la recherche de l'or n'est plus aussi rémunératrice; les grands lingots, que l'on trouvait autrefois et dont on voyait exposés quelques échantillons à l'exposition de 1886, sont devenus rares; le sable aurifère doit être lavé avec peine et le quartz doit être moulu par de puissantes machines pour en retirer le métal précieux. Mais l'agriculture, l'élevage du bétail et les mines de charbon sont devenus des branches très importantes de l'industrie. La laine australienne l'emporte presque sur le marché européen, et l'on exporte des quantités considérables de charbon aux Indes, à Manille, au Japon et à San Francisco. Il y a vingt-sept ans, l'Australie fut obligée d'importer du blé du Chili et de la Californie, aujourd'hui elle en exporte. La viniculture a pris de fortes proportions. A l'exposition de 1886, Adélaïde envoyait des grappes qui n'auraient pas été indignes des espions israélites que Josué envoya en Chanaan. Les vins australiens contiennent peut-être trop de sucre, mais une culture rationnelle donnera quelque amélioration, et le phylloxéra dévastant les vignes de la Gironde, les vins australiens ont certainement de l'avenir. Les pêches, les pommes et les poires que l'on vendait dans les boutiques de l'exposition étaient excellentes; le mûrier prospère en Australie et promet un développement de l'industrie de la soie. En fait de bois, on voyait à l'exposition 114 espèces différentes. Les plus grandes forêts sont celles de l'eucalyptus, puis nous voyons le gigantesque kauri, qui exige huit cents ans pour arriver à pleine maturité et atteint alors une hauteur de 300 pieds sur une circonférence de 60 pieds. Il est presque égalé par le pokutuhama, dont les troncs, d'après M. Froude dans son livre *Oceana,* [1] se présentent comme les piliers d'un tem-

[1] *Oceana, England and her colonies,* 2e éd. Londres, 1886.

ple, tandis que les racines ressemblent à des serpents roulés. Le sol produit aussi des cèdres, des cyprès, des palmiers et des orchidées. En fait d'animaux, le kangourou, l'opossum et le rat sont seuls indigènes, mais les animaux domestiques et le gibier ont été amenés d'Europe; le lapin pullule même d'une manière à devenir un inconvénient. L'Australie a beaucoup d'oiseaux, de casouars, de perroquets et une masse d'oiseaux de mer, dont les plumes fournissent la matière de jolies pelleteries. Le climat est certainement très chaud, surtout en Queensland, mais l'Européen peut y travailler, et on ne trouve des coolies importés que dans les îles Fidji. Le continent souffre du manque d'eau, mais beaucoup pourrait être fait par un système rationnel d'irrigation. La Nouvelle-Zélande avec ses volcans éteints, ses cascades, ses thermes et ses montagnes est vantée par M. Froude à l'égal d'un pays enchanteur.

Les indigènes s'en vont, ainsi que les peaux-rouges aux États-Unis; la race la plus puissante, les Maoris, qui immigra dans la Nouvelle-Zélande au quinzième siècle, compte encore 40,000 âmes, mais ils ne pourront pas se soutenir longtemps. Hormis ces derniers, toute la population de 3,500,000 âmes est à peu près exclusivement anglaise. M. Froude nous dit qu'il a entendu plus de provincialismes à Exeter et à York qu'aux colonies australiennes. Malgré leurs institutions démocratiques, la population est très loyalement anglaise et prend le plus vif intérêt à la politique de la mère-patrie. En 1885, M. Froude y trouva la plus grande indignation contre la politique pusillanime de M. Gladstone; on lui demanda comment l'Angleterre pouvait supporter un pareil gouvernement, et, malgré la tenue timide de lord Derby, New-South-Wales envoya un contingent de volontaires en Égypte. La démocratie australienne n'a du reste, rien de commun avec le radicalisme européen; dans un pays, où tout homme qui veut travailler trouve à vivre, les rêves socialistes ne trouvent pas de place. Les classes élevées qui ont beaucoup à perdre sont conservatrices, très sensibles aux distinctions conférées par la reine; ils construisent des cottages sur le modèle de ceux d'Angleterre. A côté de cette prospérité il y a certainement le revers de la médaille. Les classes ouvrières s'opposent à l'immigration européenne, si nécessaire, parce qu'elles en redoutent l'abaissement du taux des salaires; pour le gouvernement parlementaire, il manque des distinctions au-dessus des intérêts matériels. La société de Melbourne et de Sydney ressemble à celle de Manchester et de Birmingham; leur jeunesse dorée est totale-

ment dépourvue d'idéalisme, tout élément aristocratique fait défaut. En revanche, on fait beaucoup pour l'instruction populaire; l'étude de la botanique et de l'astronomie est encouragée, les grandes villes ont d'excellentes bibliothèques et on trouve partout les meilleures revues anglaises. Le voyageur européen reçoit une amicale hospitalité ; le gouverneur de chaque colonie, bien que possédant peu de pouvoir politique, a une influence sociale considérable: tout le monde veut être présenté à ses réceptions.

Avec ses vastes ressources, une population rapidement croissante et des communications qui se perfectionnent d'année en année, les colonies australiennes ont certainement un grand avenir; le progrès ne sera plus comme au temps de la fièvre d'or, mais il sera plus sain. Une confédération des différentes colonies offre de grandes difficultés même au point de vue financier, aucune de ses communautés ne voulant renoncer à ses revenus indépendants et le régime douanier étant fort différent. Victoria, par exemple, a un tarif très protecteur et New-South-Wales un tarif libre-échangiste; il existe pourtant un sentiment très prononcé australien qui rappelle la doctrine Monroe aux États-Unis; le mot est: « l'Australie pour les Australiens ». L'indignation fut grande lors de l'établissement pénitentiaire français dans la Nouvelle-Calédonie, parce qu'on craignait l'introduction de criminels évadés dans les colonies; on poussait le gouvernement anglais à occuper la Nouvelle-Guinée et on n'était qu'à demi content du partage de cette grande île avec l'Allemagne. Dans les conférences récentes sur la fédération britannique à Londres, les délégués australiens ont joué un rôle considérable; ils ont pris l'engagement de fortifier le détroit Torres et de payer une subvention annuelle pour la construction de navires de guerre, qui, commandés par des capitaines anglais, ne devront pas s'éloigner des parages australiens sans le consentement du gouvernement des colonies.

Les progrès du Canada ne sont pas moins remarquables. Colonisé par les Normands et par les Bretons, il fut conquis par l'Angleterre après une longue guerre en 1760 et cédé par la France dans le traité de Paris, en 1763. Voltaire, à cette occasion, dans son ignorance aristocratique, essaya de consoler ses compatriotes de la perte de « quelques arpents de neige ». Après l'émancipation des États-Unis, l'Angleterre était sur le point d'abandonner le Canada aussi et de se retirer tout à fait du continent américain. Seuls les égards dus aux loyalistes des États-Unis qui s'étaient réfugiés au Canada et qui

méritaient d'être protégés l'en empêchèrent. Aujourd'hui, cette colonie de 5 millions d'habitants promet de se développer indéfiniment. A l'époque de la cession par la France, elle était occupée presque entièrement par une population française de 60,000 âmes, qui pourtant devinrent bientôt loyaux sujets de la couronne britannique. Ils combattirent énergiquement pour l'Angleterre lors des guerres de sécession des États-Unis et de 1812. Le gouvernement a traité avec équité ses sujets français qui se sont accrus, de 60,000 en 1763, à 1,298,929 en 1881. On n'y connaît guère le système de deux enfants, conséquence de ce principe du partage forcé de l'héritage introduit par le code Napoléon. Les familles se vantent d'une nombreuse progéniture. Ils occupent presque toute la province de Québec et une partie de l'Ontario. De plus, ils témoignent d'une grande force d'assimilation. Des régiments écossais licenciés à Québec se sont faits français. Néanmoins, il n'existe point de relation entre ces Canadiens français et la France; avec des institutions libres, ils sont restés comme une partie de la France anti-révolutionnaire. Tocqueville, en voyageant au Canada en 1834, y retrouva l'ancien régime; les paysans ont conservé leur patois et détestent les États-Unis, le clergé est riche et puissant et a passé du gallicanisme à l'ultramontanisme. Les Français et les colons anglais au Canada étaient jadis très conservateurs; une immigration nombreuse d'Écossais puritains introduisit un élément libéral qui se souleva contre l'oligarchie des anciens colons et une guerre civile éclata. La sage administration du gouverneur lord Elgin rétablit la paix et donna une libre constitution à la colonie; les deux nationalités furent mises sur pied d'égalité. En 1843, sous lord Dufferin, les provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de Manitoba, de British Columbia et des îles Prince-Édouard furent réunies en une confédération, sous le nom de la « Dominion of Canada ». La colonie, sous un gouverneur général nommé par la reine, jouit d'une parfaite indépendance avec un ministère responsable. Chaque province en outre a sa législature et un lieutenant-gouverneur. Le sénat, nommé par le gouvernement anglais, a peu d'importance; le suffrage pour la chambre des députés est absolument démocratique. De son côté, le gouvernement a le commandement des forces militaires, la nomination des juges à vie et de tous les fonctionnaires; il peut aussi opposer pendant deux années son veto aux résolutions prises par le parlement. Les contestations entre les provinces ou entre le gouvernement central et les provinces sont déférées au

comité judiciaire du conseil privé de Londres qui jouit d'une confiance absolue.

Les provinces de la côte de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick étaient séparées des anciennes provinces par de vastes territoires incultes. Elles posèrent comme condition de leur entrée dans la confédération, la construction d'un chemin de fer reliant l'Atlantique et le Pacifique. Commencée en 1881, cette ligne avait à traverser les montagnes Rocheuses à une hauteur de 5,000 pieds; on dépensa un million et demi de livres pour la dynamite nécessaire à faire sauter les rochers. Embrassant une longueur de plus de 3,000 milles anglais, le chemin de fer fut achevé en novembre 1885 et ouvert au commerce le 18 juillet 1886. Même avant l'inauguration, l'importance de cette voie de communication avait été démontrée en rendant possible la suppression immédiate de la révolte indienne conduite par Louis Riel, tandis que lors de l'insurrection de 1870 lord Wolseley avait mis 95 jours pour arriver de Toronto au fort Saint-George. Mais ce chemin de fer contribua plus encore à fortifier les liens entre les provinces. (Certaines villes montrent un développement étonnant). Enfin, c'est encore la communication la plus rapide entre l'Europe et l'Asie orientale; la distance de Montréal à Vancouver est de 2,905 lieues, celle entre New-York et San Francisco, de 3,271 lieues; le port de Halifax, où aboutit le chemin de fer à l'ouest, est de 600 lieues plus proche de l'Europe que New-York. Le gouvernement a établi une ligne de bateaux à vapeur de Halifax à Queenstown en Irlande et de Port Moody à Hong-Kong et àYokohama. Par Brindisi et le canal de Suez, le voyage de l'Angleterre en Chine s'accomplit en 32-35 jours, et au Japon en 40-42 jours; tandis que par le chemin de fer canadien ces trajets se font en 25 et en 31 jours.

Les produits du Canada sont principalement des matières premières. Les forêts furent évaluées en 1884 à une superficie de 280,000 lieues carrées, cinq fois l'étendue de l'Angleterre et du pays de Galles; elles donnent un revenu de près de 27 millions de dollars, dont l'exportation monte à 21 millions. En outre, ces forêts forment, avec la côte et les rivières, une chasse d'animaux à fourrure: loups, ours, hermine, etc. Les produits de la pêche représentent un total de 18 millions de dollars, dont 7 millions et demi sont exportés. L'exportation du blé atteint une valeur de 11 millions de dollars, celle du bétail à 30,684 bêtes et à 304,434 moutons. Les fruits magnifiques du Canada, surtout ses

pommes et ses poires, sont connus partout en Europe; ils égalent les plus beaux produits de la France. Le pays a de grandes mines de charbon à peine exploitées. A côté de ces matières premières, nous avons trouvé dans l'exposition coloniale, une industrie fort développée, des meubles, des pianos, des orgues, des cuirs tannés, des tissus de laine; elle a été encouragée par un tarif protecteur, aussi ses produits sont-ils trop chers pour se prêter à l'exportation. Elle ne monte, en effet, qu'une valeur de 3 millions de dollars sur 76 millions, et encore ces trois millions se composent-ils principalement de machines agricoles, de cuirs et de fruits confits. Le climat du Canada présente de grands contrastes; les hivers sont plus froids et plus longs, les étés plus chauds que dans des pays européens situés sous la même latitude. Mais la température est adoucie par l'humidité de l'Océan et à l'intérieur des lacs le froid intense se supporte parce qu'il y a peu de vent. Les neiges protègent les blés et facilitent les communications par les courses en traîneaux. On s'occupe beaucoup de l'éducation, qui, vu l'état du pays, est essentiellement réale. Étant données les ressources du Canada, la population de 5 millions est minime, mais précisément à cause de cela le pays se prête particulièrement à l'immigration; dans les dernières années, 138,000 personnes sont arrivées de l'Europe, presque toutes anglaises; le gouvernement favorise l'immigration et l'ancien secrétaire des colonies, lord Derby, constata à la chambre des pairs, en 1883, que son département avait avancé un million de livres sterling au Canada pour y établir 10,000 familles. Le gouvernement du Canada a en outre acheté de vastes territoires à la Compagnie de la Hudson's-Bay dans le Manitoba; les immigrants y trouvent un pays fertile, une bonne administration, une liberté religieuse et politique complète, une justice impartiale et d'excellentes écoles. Il y a parmi eux 282,906 Allemands. Les finances de la Dominion sont prospères; elle a un revenu de 38 millions de dollars et la plus grande partie de la dette publique de 264 millions et demi de dollars a été consacrée à des travaux d'utilité publique. L'île de Terre-Neuve, cédée par la France à l'Angleterre, à la paix d'Utrecht, n'appartient pas à la confédération; sa richesse principale est le poisson, surtout la morue, dont déjà lord Bacon disait qu'elle dépassait la valeur des mines du Pérou; l'exportation du poisson séché aux pays catholiques a atteint une valeur de 7 millions de dollars par an; on prépare de l'huile de foie et les rebuts servent comme engrais. Le droit de pêche sur

certaines parties de la côte fut laissé à la France par la paix d'Utrecht; confirmé en 1815 et en 1853, il a donné lieu à beaucoup de controverses entre les habitants de l'île et les Français, controverses qui ne sont pas encore terminées; il faut croire que les Français ont un peu dépassé leurs droits conventionnels, en établissant des fabriques de homards conservés sur les côtes, tandis que les traités ne parlent que de poisson séché et en accordant des primes de 3 shillings 4 pence pour la morue exportée hors de France et de ses colonies: de cette manière les pêcheurs français peuvent vendre ce poisson, dont la valeur est en moyenne de 12 shillings 4 pence, meilleur marché que ceux de Terre-Neuve.

Ces derniers regardent cette mesure comme une concurrence déloyale, voyant ainsi leur industrie passer dans les mains des étrangers. Pour obvier à cet inconvénient, la législature de la colonie a passé une loi défendant aux habitants de vendre aux étrangers de l'appât. (An act to regulate the exportation and sale of herring, capelin, squid and other bail fishes, 1883) et une autre loi permettant l'usage des pièges pour la morue. Le gouvernement britannique hésita d'abord à sanctionner la première de ces lois, mais lorsqu'elle eut passé une seconde fois, il y consentit sur les instances des délégués de Terre-Neuve. L'effet en fut immédiat, les Français étant privés d'appât, le produit de leur pêche tomba de moitié; ils en furent exaspérés et tentèrent de se procurer du hareng en le pêchant sur les côtes réservées avec de grands filets; des officiers de la marine française débarquèrent en uniforme sur la baie de Saint-George et s'y conduisirent en maîtres. La législature de Terre-Neuve a adopté, le 12 mai 1890, une adresse à la reine se plaignant que le gouvernement britannique sacrifiât les intérêts de la colonie, et il a envoyé des délégués à Londres pour demander que droit soit fait à leurs demandes. Ils offrent de rapporter la loi sur l'appât si le gouvernement français veut supprimer les primes; ils sont aussi prêts à racheter les droits du traité français pour une somme ronde, alléguant à cet égard, que le nombre des pêcheurs français est tombé de 400 à 7. Ils ont déclaré aussi que si le gouvernement britannique ne leur prête pas l'appui nécessaire pour le maintien des intérêts de la colonie, ils les défendront eux-mêmes. D'autre part, dans la chambre française, le ministère a assuré qu'il saurait maintenir les droits conventionnels de la France. La négociation dure encore et le différend prouve la justesse de la règle internationale qui réserve aux indigènes,

le droit de pêche dans les eaux territoriales, règle généralement reconnue dont les exceptions, établies par des traités, n'ont fait qu'amener des complications.

En descendant vers le sud nous trouvons l'Angleterre en possession des Antilles, de la Jamaïque, de Trinidad, des îles Windward, Barbadoes, Saint-Vincent, Tobago, Sainte-Lucie, Grenade, des îles Leeward, Montserrat, Saint-Christophe, Dominique, des îles Virgines et des Bahamas. Abstraction faite de ces dernières, la population des Antilles anglaises est de 6 millions et demi, leur exportation représente un chiffre de 6,711,248 livres sterling et leur marine se monte à 5,398,000 tonneaux. Toutes ces îles sont de la plus grande fertilité, ont un bon climat et produisent toutes les denrées tropiques. Les Antilles anglaises ont beaucoup souffert par l'abolition de l'esclavage décrétée en 1825. L'indemnité accordée aux planteurs était insuffisante, les nègres libérés ne voulant pas travailler au delà de ce qui était nécessaire à leur entretien; mais la situation s'est améliorée par les coolies et par la création de petites propriétés pour les nègres. Le sucre est encore le produit principal de ces colonies, malgré la concurrence du sucre de betterave européen si favorisée par des primes d'exportation en Allemagne et en France; le sucre à canne contient plus de matière saccharine et on a introduit de puissantes machines pour pressurer le suc de la canne; elle prospère dans les Indes anglaises, tandis qu'à Cuba les planteurs persistent dans leur méthode surannée de fabriquer le sucre, aussi le produit diminue-t-il d'année en année. Outre cela, ces colonies exportent aux États-Unis du café, du tabac, des fruits tropiques, surtout des ananas, des oranges et des citrons. Les îles Bahamas se distinguent par leurs produits maritimes, spécialement par les éponges, le corail et les perles, dont une espèce rosée est particulièrement appréciée.

Dans l'Amérique centrale, l'Angleterre possède la Guyane et le Honduras, dont les principaux produits d'exportation sont le sucre et les bois de construction, surtout l'acajou. Dans l'Amérique du Sud, les îles Falkland appartiennent à la Grande-Bretagne; elles furent occupées en 1883, comme station pour la pêche de la baleine, mais maintenant elles servent surtout à l'élevage du bétail et à la pêche dans les eaux environnantes.

Passant en Afrique, nous trouvons sur la côte orientale Lagos et la partie de la Côte-d'Or cédée par la Hollande en 1872; en 1885,

le gouvernement anglais proclama son protectorat sur le Niger dont la Compagnie, malgré les stipulations de l'acte du Congo établissant la navigation libre sur ce fleuve, cherche à exclure les autres nations, les Allemands les tout premiers, par des droits vexatoires. Les îles Sainte-Hélène et de l'Ascension, qui étaient des stations pour le voyage au Cap, ont beaucoup perdu de leur importance par le canal de Suez. La colonie du Cap de Bonne-Espérance fut originairement fondée par la Compagnie hollandaise des Indes Orientales. Les premiers colons étaient des Hollandais, des Allemands, des Huguenots et des Italiens réfugiés, qui, pour échapper au gouvernement arbitraire de la Compagnie, s'établirent à l'intérieur du pays. En 1793, les Anglais conquirent la colonie, la restituèrent à la Hollande par la paix d'Amiens, la reprirent ensuite en 1804 et la gardèrent en 1815. Néanmoins, l'élément hollandais a continué à prévaloir. Le baron Hübner, dans son livre intéressant: *A travers l'empire britannique,* dit qu'il a trouvé, à l'intérieur, des villages qui rappellent exactement les paysages peints par Ruysdaël et des maisons pareilles à celles de la Zélande et de la Frisie. Dans le traitement de cette colonie, l'Angleterre n'a pas eu la sagesse politique dont elle a fait preuve au Canada. Les cultivateurs hollandais (Boers, Africanders) maintenaient que les indigènes devaient être soumis à une sorte de contrainte, parce que sans cela ils ne travaillaient pas; c'était une sorte de servage domestique pour les Cafres que l'on appelait non pas des hommes, mais des créatures (schepsels). Lorsque l'esclavage fut aboli dans toutes les colonies anglaises, on offrit aux Boers une indemnité que ceux-ci trouvèrent tout à fait insuffisante et qu'ils refusèrent; puis le gouvernement abolit les lois contre la mendicité qui bientôt devint une peste. Ces mesures engagèrent les Boers, qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'écart de toute politique, dans l'opposition; ils quittèrent leurs terres et transmigrèrent au nord, fondant successivement Natal, le Transvaal et l'État d'Orange. Mais le gouvernement anglais soutint qu'ils étaient restés sujets britanniques et se mit à les poursuivre. Une série de guerres s'ensuivit avec les Boers et les Cafres jusqu'à 1852; l'État d'Orange et le Transvaal furent alors reconnus comme indépendants et l'Angleterre prit l'engagement de ne plus intervenir dans les relations entre colons et indigènes. Cette paix dura dix-sept années, pendant lesquelles le pays prospéra. Mais lorsque les gisements de diamants furent découverts dans le territoire d'Orange, l'Angleterre les occupa sous prétexte qu'ils appartenaient à un chef indigène



de Griqualand et elle excita les Cafres contre les Boers. Une tentative du secrétaire des colonies, lord Carnarvon, de réunir ces diverses provinces par une confédération échoua; l'Angleterre s'annexa alors le Transvaal. Une guerre éclata entre les Cafres et les Zoulous et, pour rendre complète la confusion, on octroya de Londres une constitution à la colonie, reposant sur les principes du *self-government* et de l'égalité des races. Le premier de ces principes n'a pas réussi en pratique, et l'Angleterre a été forcée d'intervenir à maintes reprises; l'égalité des races a été prouvée une chimère, l'expérience ayant démontré qu'il est impossible de gouverner constitutionnellement une colonie où dominent les indigènes de couleur. Au Cap, survint la rivalité des Anglais et des Hollandais, qui sont en lutte ouverte au parlement de Capetown. Cette rivalité finit par une guerre où les Anglais furent battus à Majuba Hill, mais M. Gladstone, alors premier ministre, ordonna par télégraphe de conclure la paix parce qu'on avait fait tort aux Boers. L'indépendance du Transvaal fut reconnue de nouveau, et le gouvernement anglais ne garda que la direction des affaires étrangères. Ce qui n'a pas empêché le Transvaal de conclure des traités de commerce avec de tierces puissances.

Le prestige de l'Angleterre fut fortement atteint en Afrique par cet échec, la querelle avec l'Allemagne au sujet d'Angra Pequeña ne servit point à le relever, et, pour se rattraper, on se mit à occuper le Bechuanaland. En résumé, la politique coloniale anglaise au Cap n'a été qu'une série de contradictions, de conquêtes injustes et de retraites pusillanimes. M. Krüger, le président du Transvaal, dit à M. Froude, qu'elle paraissait conçue dans l'idée de détruire l'ascendant de l'Angleterre dans l'Afrique du Sud. Au parlement du Cap, les Hollandais ont la majorité et le gouverneur en dépend. Or, ce parlement est premier commissaire de l'Afrique du Sud, il est chargé d'exécuter les ordres du ministère colonial de Londres. Dans cette confusion, les fonctionnaires ont perdu toute confiance, ils ont peur d'être désavoués à Londres ou d'être attaqués au parlement. L'Angleterre, par la constitution octroyée, a abandonné le droit de gouverner, tout en rendant impossible aux colonistes de se gouverner eux-mêmes. D'autre part, le pays est devenu la proie de philanthropes bien pensants, mais peu pratiques. Les ministères changent constamment et les partis se combattent avec acharnement. Le baron de Hübner ne voit qu'une issue, ou d'abolir la constitution ou de laisser la colonie se gouverner par la majorité hollandaise.

Malgré ces complications politiques, la colonie a fait de grands progrés matériels; la valeur de l'importation a augmenté de 2,065,592 en 1860 à 5,240,000 livres en 1882; la navigation est montée, dans la même époque, de 665,292 tonneaux à 5,322,147. En 1857, on exportait des plumes d'autruche pour une valeur de 10,000 livres; ce chiffre a monté à 966,900 livres par an. L'exportation de la laine était en 1830 de 10,000 livres sterling, en 1872 elle était montée à 49 millions de livres. Les diamants et autres pierres précieuses exportées de 1868 à 1884 représentent une valeur de près de 32 millions de livres sterling, et les mines de cuivre, surtout la « Cape Copper Mining Society », distribuent de larges dividendes. Les produits de la colonie de Natal sont d'une nature plus tropique, le sucre et le thé en sont les plus importants. Sur la côte orientale, nous rencontrons Mauritius, jadis Isle de France, conquis dans les guerres napoléoniennes et resté à la Grande-Bretagne en 1815. M. Thiers l'appelle la Malte de l'Océan des Indes, d'autres auteurs « Stella clavisque maris Indici ». Cette île a maintenu son passé glorieux, passé fondé par les Français qui y dominent encore. Le gouverneur anglais est obligé d'administrer la colonie comme un département français, comptant 370,000 habitants; elle exporte surtout du sucre, dont la culture fut introduite par Labourdonnais, du rhum, des drogues et du bois, le tout pour 3,941,378 livres sterling; elle importe tous les objets fabriqués de l'Europe ou de l'Inde. Par le traité avec l'Allemagne du 1er juillet 1890, l'Angleterre a obtenu le protectorat sur Zanzibar, sur Witu, qu'elle est en train de soumettre complétement en conséquence de l'assassinat de quelques Allemands, dans l'Afrique Orientale; elle a de plus élargi considérablement sa sphère d'action à l'intérieur. Au nord elle occupe, depuis 1882, l'Égypte; la France et l'Italie ayant refusé de coopérer à cette expédition. M. Gladstone, alors premier ministre, se vit forcé d'intervenir contre l'insurrection d'Arabi-Pacha. La manœuvre par laquelle le général Wolseley tourna l'armée égyptienne et la battit à Teb-el-Kébir était habile, mais le bombardement d'Alexandrie était pitoyable; on réduisit en cendres cette grande ville sans avoir des troupes de débarquement. Le gouvernement de l'Égypte après la victoire, fait peu d'honneur à Gladstone. Il appela au Caire lord Dufferin, qui lui soumit d'excellents plans pour la réorganisation de l'administration, qu'on laissa prudemment sommeiller dans les archives de Londres. Gladstone abandonna le Soudan qui appartenait à



l'Égypte et appela les Madhistes des gens qui combattaient pour leur liberté, néanmoins il entreprit de Souakim une campagne contre eux, campagne dans laquelle des milliers d'hommes furent tués en pure perte. Il laissa partir cette expédition du général Hichs qui fut anéantie et induisit Gordon à se rendre à Khartoum pour pacifier le pays; il y abandonna le courageux général qui y fut assassiné par les Madhistes et ne lui envoya des secours que lorsqu'il était trop tard. En attendant, les Anglais se sont appropriés Berbera, un port égyptien sur la mer Rouge. Le gouvernement actuel de lord Salisbury a amélioré l'administration égyptienne, le pays est prospère sous la tutelle des Anglais, qui ne s'en iront certainement pas, quoique Gladstone ait promis l'évacuation à la France et à la Turquie. La convention internationale sur la neutralisation du canal de Suez du mois d'octobre 1889 est favorable à l'Angleterre, qui déjà sous le ministère Disraeli de 1876 avait acheté au khédive la plus grande partie des actions du canal.

Aden, occupée en 1834, n'est pas seulement une forteresse dominant l'entrée de la mer Rouge, elle est surtout un centre commercial très important par les routes de terre et de mer qui y aboutissent. Cette colonie domine le commerce de l'Arabie et de la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Zanzibar; elle sert d'escale à presque tous les vapeurs passant le canal de Suez. De ces bâtiments, au nombre de 3504, 1578 de 2,618,988 tonneaux font station à Aden et il arrive de l'intérieur en moyenne 350 chameaux par jour. Le commerce total d'Aden, qui pour la plus grande partie est dans les mains de maisons parses unies étroitement, se montait en 1888-89 à 65,654,541 roupies (la roupie équivaut à 1 fr. 80 c.); l'importation était de 35,400,908 roupies et l'exportation de 30,649,633. Le commerce avec l'intérieur représentait 3,326,825 roupies, celui avec l'Inde 12,816,613 roupies et celui avec d'autres pays 49,511,053 roupies; l'Italie n'y figure que pour une exportation de 211,393, tandis que l'importation est nulle. Les produits exportés sont principalement du café, des peaux, des épices, de l'ivoire, de la colle, des plumes d'autruche et de la nacre. Il y a des communications à vapeur régulières avec les ports de la mer Rouge, Zanzibar, Mozambique, Bombay, Calcutta, et les grands bateaux anglais, français, allemands qui font le commerce avec l'Asie orientale, abordent régulièrement à Aden.

L'empire colonial anglais par excellence, c'est l'Inde orientale; ses relations avec la Grande-Bretagne sont plus étroites que celles

des autres colonies qui se gouvernent d'elles-mêmes. Jamais, dans l'histoire du monde, on n'a vu un exemple pareil d'un petit pays dominant 259 millions d'hommes à une aussi grande distance. Les Anglais sont à peine 200,000 dans les Indes, pourtant ils gouvernent une population deux fois plus considérable que celle qui est assignée par Gibbon à l'empire romain au temps de sa plus grande prospérité. Dans ce pays de castes, les Anglais sont la caste gouvernante, caste qui, par son organisation supérieure, jouit d'une obéissance absolue. Le gouvernement anglais nomme tous les officiers, tous les employés supérieurs. Il y a tel résident qui gouverne à mille lieues de Calcutta un district de 2 millions d'âmes; personne ne pense à s'opposer à lui. Ethnographiquement parlant, l'Inde est le résumé géographique de toutes les races habitant la péninsule; politiquement parlant, elle représente la domination de l'Angleterre sur un océan d'âmes vivantes. Or, cette population pour la plus grande partie ne consiste pas en sauvages; elle possède une civilisation très développée et plus ancienne qu'aucune de celles dont l'Europe puisse se vanter. Les *Védas* étaient écrits bien avant que la Grèce eût son *Iliade* et son *Odyssée*, et les lois de Manou étaient rédigées avant que Lycurgue et Solon fussent nés. Les temples indiens ne sont pas inférieurs à ceux de l'Égypte en grandeur et en architecture et ils les surpassent dans leur exécution artistique. Leurs tissus et leurs ouvrages en métal étaient déjà célèbres dans l'antiquité. Mais ce vaste pays fut habité par des peuples peu aptes à la résistance. Par sa richesse, l'Inde attirait donc les conquérants. Son histoire présente toute une série d'invasions étrangères, à partir de l'irruption des races aryennes qui subjuguèrent les indigènes, jusqu'à Alexandre le Grand, Nadir-Schah, le Grand Mogol et Achmet-Schah. Nous avons vu dans un précédent article, que Dupleix conçut l'idée de former une armée indienne sous des officiers européens, de dissoudre l'empire du Grand Mogol et d'établir un empire indien-français. Il était sur le point de réussir lorsque son gouvernement l'abandonna. Les Anglais, jusqu'alors restreints à quelques factoreries sur la côte orientale, le battirent sous les ordres de Clive, Warren Hastings continua l'œuvre en établissant fermement la domination anglaise en Inde. Wellesley, plus tard, duc de Wellington, écrasa l'insurrection de Tippou-Saïb excitée par Napoléon et ses successeurs étendirent les limites de l'empire jusqu'à l'Indus, l'Himalaya et les montagnes Soliman. Sans doute cet empire est fondé par les armes, et les procédés de

Clive et de Warren Hastings ne sauraient se défendre, mais, à partir du commencement de ce siècle, l'Inde a joui sous la domination anglaise d'un gouvernement meilleur que ceux d'autrefois. Il assure l'ordre, respecte toutes les croyances et a supprimé partout les mauvais excès tels que le suicide des veuves (le suttee) et le sacrifice volontaire aux dieux. L'Angleterre a laissé une certaine indépendance à un nombre de princes indigènes qui gouvernent assistés d'un résident anglais, nommé par le vice-roi. Le territoire de ces princes embrasse 55 millions d'habitants, leurs droits sont fixés par des traités, on ne leur permet pas de se faire la guerre ou de contracter des alliances avec des puissances étrangères, et le gouvernement anglais intervient quand ils oppriment leurs sujets. Sentant leur impuissance, ils se conduisent bien se contentant de l'apparat.

Tout le reste de la péninsule est sous la domination directe du gouvernement anglais. A la tête de ce gouvernement est le secrétaire d'état pour l'Inde résidant à Londres, entouré d'un conseil dont les membres sont nommés pour cinq ans; en Inde, le vice-roi résidant à Calcutta est nommé aussi pour cinq ans par la reine ainsi que les gouverneurs de Bombay et de Madras. Lui aussi a un conseil, dont il n'est indépendant que dans certaines occasions. Le département exécutif de ce conseil composé de six personnes forme le ministère. Chaque gouverneur provincial a de même un conseil; il y a 240 districts, dont les chefs sont en même temps administrateurs et juges. Le pays est peuplé, en moyenne 243 personnes par lieue carrée anglaise; en Angleterre le nombre est de 300, en France de 180, dans beaucoup de districts il y a un excès de population venant de l'opposition des habitants à émigrer. L'Indien regarde la mer comme un élément impur. D'après les races, la population se divise en 18 millions d'indigènes presque noirs, 16 millions de conquérants Aryens, Brahmins et Rajpoots, 116 millions d'Hindous et 41 millions de Mahométans pour la plupart d'origine arabe et perse. Ces derniers constituent avec les Sikhs, qui suivent une religion particulière, l'élément le plus guerrier de la péninsule. Des autres populations, 187 millions [illegible]sent la religion de Brahma, celle de Bouddha n'ayant jamais pu [illegible]e racine en Inde et ne comptant que 3 millions et demi d'adhé[illegible]ts. En outre, il y a 6 millions et demi de païens indigènes [illegible]s) aborigènes. Abstraction faite de la révolte militaire [illegible] [illegible]ui avait des motifs religieux et qui ne se répétera pas,

l'ordre règne partout. « L'Inde, dit le baron Hübner dans son ouvrage cité (vol. II, p. 174), est gouvernée par une bureaucratie qui diffère beaucoup de celle des États européens. En Europe, les fonctionnaires sont les esclaves de la routine, leurs jours se passent monotonément et il faut de fortes secousses pour les faire sortir de leur ornière. En Inde, il en est autrement; la variété des devoirs imposés au fonctionnaire anglais rend ses vues larges et cultive son esprit, tandis que les dangers auxquels il peut être exposé fortifient son caractère. Il apprend à travailler tranquillement, tandis que le sol tremble sous ses pieds. Je crois ne pas aller trop loin en assurant que dans tout le monde il n'y a pas de bureaucratie mieux informée, plus capable, possédant autant d'aptitudes diplomatiques et plus probe que celle qui administre la péninsule du Gange ». Et le même auteur dit encore (vol. II, p. 157): « L'Inde n'a jamais été si prospère que maintenant. L'aspect des indigènes qui, pour la plupart, sont bien vêtus, leurs villages, leurs maisons et leurs champs en sont la preuve. Dans leur attitude il n'y a rien de servile; au contraire, ils abordent leurs maîtres anglais avec un certain air de liberté, qui diffère grandement de la soumission abjecte que l'on rencontre partout dans l'Orient ». Je ne suis pas à même de comparer leur état actuel avec celui des temps antérieurs, mais j'ai pu comparer les districts soumis directement à la reine avec les provinces indigènes. Par exemple, vous croisez la frontière de Hyderabad, le ciel, le soleil et la race sont identiques, mais la différence entre ce territoire et ceux de Madras ou de Bombay est frappante et entièrement en faveur de ces derniers. Quelque pessimiste que l'on soit, il faut avouer que l'Inde britannique forme un exemple sans parallèle dans l'histoire du monde. Au lieu des contestations continuelles antérieures, la paix règne partout; l'oppression cruelle d'autrefois a été remplacée par des taxes bien inférieures à celles qu'imposaient les princes indigènes. Les tribunaux natifs, malfamés par leur vénalité proverbiale, ont cédé la place à des magistrats incorruptibles qui sont respectés par les indigènes. Les mœurs du peuple sont plus civilisées et tout cela est l'œuvre de la sagesse et de l'intrépidité d'une poignée d'administrateurs; la discipline et la bravoure de l'armée commandée par des Anglais et composée pour la plus grande partie d'indigènes ne laisse rien à désirer. La dévotion, l'intelligence, le courage, la persévérance, l'intrépidité et l'adresse de quelques milliers d'Anglais ont mené à bien cette tâche énorme.

Le gouvernement fait beaucoup pour le développement matériel et intellectuel du pays. L'Angleterre a fourni presque tout l'argent pour la dette indienne, pour la construction des chemins de fer, ainsi que le capital des télégraphes. Les India-Council-Bills, par lesquels cette dette, les pensions, les rentes et les dividendes sont payés, se sont montés en cinq années à 100 millions sterling. Mais le gouvernement ne se borne pas, comme celui des Hollandais à Java, à des améliorations matérielles; il a encore établi des écoles primaires où l'enseignement est donné dans la langue du pays. Ainsi, à Bourma, l'instruction est principalement dans les mains des moines bouddhistes, en d'autres lieux, dans celles des missionnaires chrétiens, tandis que les Mahométans ont leurs écoles à eux. Le gouvernement exerce la surintendance sur toutes ces écoles et leur accorde des subventions. Où il n'y a pas d'écoles communales il en établit. Les écoles de filles, à cause des préjugés nationaux, sont moins prospères. Dans les provinces du nord-est il n'y a que 6,550 élèves sur une population de 50 millions. A Bombay, à Madras et au Punjab l'état est meilleur; il y a 812,237 écoles avec 2,750,000 élèves, garçons et filles compris.

Les missions chrétiennes font beaucoup de bien; l'ancienne Compagnie des Indes ne les favorisait point, regardant comme nuisible toute tentative de convertir les Hindous; le gouvernement actuel a reconnu leur valeur, et un rapport récemment émané même dit: « Aucun relèvement statistique ne saurait donner une idée correcte de ce que les missionnaires ont accompli ; la valeur morale de leur enseignement a donné de nouvelles idées au peuple, non seulement sur ce qui a trait à la religion, mais sur l'existence du mal, sur le caractère obligatoire de la loi et sur les mobiles de la vie humaine. Le gouvernement indien ne saurait exprimer combien il doit aux efforts bienveillants de ses 600 missionnaires, dont la vie modèle et les travaux pleins d'abnégation ont inspiré une nouvelle force aux grandes communautés vivant sous la domination britannique ».

Néanmoins, la liberté religieuse est respectée partout. Dans leur adresse au jubilé de la reine en 1887, les pundits de Bengale ont déclaré : « Jamais, sous le règne de Votre Majesté, les rites d'aucune croyance n'ont été troublés. Au contraire, plusieurs mesures ont été adoptées par votre gouvernement afin d'enlever les dangers de nos pèlerinages ; des temples comme des mosquées ont été construits ». L'éducation secondaire est donnée dans 88 colléges qui ont

9000 élèves. Il y a cinq universités, qui ne sont pas des corps enseignants, mais servent à faire passer les examens; en outre, le gouvernement a fondé des écoles industrielles et un nombre croissant d'Indiens va en Angleterre pour y achever des études à Oxford, à Londres ou à Cambridge. Des familles nobles, des rajahs se rencontrent dans la société anglaise; j'en ai vu moi-même souvent et je me rappelle d'un Indien qui se promenait pensivement avec sa fille sous les porches gothiques de l'abbaye de Westminster.

Le finances sont prospères et les chemins de fer ont supprimé les famines de jadis. L'impôt foncier produit 22 millions de livres sterling, l'impôt sur la culture pernicieuse de l'opium, dont la plus grande partie est exportée 8 millions; l'impôt sur le sel 4 millions, le timbre 3 millions et demi, l'octroi 3,830,000 livres, les forêts 1,050,000 livres; le revenu total est de 79,340,000 livres. En 1878, 95 millions et demi avaient été consacrés aux chemins de fer construits sous la garantie du gouvernement, 19 millions à des chemins de fer d'État et 19 millions à des travaux d'irrigation.

La presse indigène a fait d'énormes progrès. En 1818, le premier journal était imprimé en hindoustani; en 1880, il y en avait 230 dont le tirage dépassait 130,000 exemplaires. Le nombre des lecteurs est bien plus considérable, les feuilles passant dans les bazars d'une main à l'autre. Il y a un certain mouvement pour le *self-government*, mais il est plutôt prôné par des théoriciens anglais que par les indigènes. L'ancien gouverneur lord Ripon a fait beaucoup de mal à cet égard, en poussant les Indiens à demander à se gouverner eux-mêmes. Il leur suggéra ainsi indirectement l'idée que l'Angleterre à l'avenir abandonnerait l'Inde. Mais la masse des indigènes ne comprend pas le *self-government*, elle n'aime pas à être gouvernée par ses semblables et préfère le gouvernement des Anglais, dans l'impartialité desquels elle a pleine confiance; il y a dans l'Inde, des institutions sociales, religieuses et locales, il n'y en a point de politiques, et le gouvernement dans les provinces du nord-ouest a été forcé d'intervenir, conférant le pouvoir absolu au gouverneur dans les affaires municipales. Il n'y a pas de doute que si les Anglais se retiraient de l'Inde, l'ancienne anarchie renaîtrait. De temps immémorial, la population a été gouvernée par des étrangers et ce grand empire n'a jamais été si bien administré que par les Anglais. Le successeur de lord Ripon, lord Dufferin, aujourd'hui ambassadeur britannique à Rome, a fait beau-

coup par sa sage et ferme administration pour réparer le mal causé par son prédécesseur.

Si nous admirons les produits de manufactures indiennes, il ne faut pas oublier que 90 % de la population vit de l'agriculture, et que 139,000 millions d'acres sont cultivés par eux, rapportant un million de tonneaux de blé et un demi million de riz; le riz est la principale nourriture du peuple; il occupe 60 millions d'acres, les plus pauvres vivent de pain d'orge, la culture du froment embrasse 28 millions d'acres. Peu d'attention fut donnée au coton avant la guerre civile en Amérique; aujourd'hui on en produit pour 13 millions de livres. Les bois de l'Inde sont magnifiques, le dur bois de teak y croît, les chênes et le bois de sandale. Le bambou joue un grand rôle; il y en a 30 espèces, qui servent soit à de minces corbeilles, soit à des chaises, soit à des ponts, soit à de grands échafaudages. Les noix de coco et la singa sont mangées par les classes pauvres pendant plusieurs mois, la revalenta arabica, donnant une sorte de farine lentilleuse, occupe 48 millions d'acres. Après le coton, la jute est surtout cultivée, on en exporte pour 11 millions de livres. La manufacture de l'indigo occupe au Bengale 137 fabriques. Les produits oléagineux donnent un rendement de 11 millions sterling; parmi les drogues, la quinine tient la première place. La laque indienne diffère totalement de celle de la Chine et du Japon. C'est une transudation de certains arbres piqués par des insectes; on dissout cette résine dans de l'esprit de vin ou on la mêle avec du soufre pour fabriquer de la cire à cacheter, du vernis pour les meubles. La culture du thé est de date récente; en 1834, cette plante existait seulement à l'état sauvage à Assam, en 1830, les premières douze caisses arrivèrent en Angleterre, en 1884, ce chiffre était monté à 40 millions de livres.

Les œuvres d'art industriel indiennes sont excellentes. De temps immémorial on a su orner les temples et les maisons de sculptures en bois et en pierre. Nous en avons vu de beaux échantillons à l'exposition de 1886, qui témoignent d'une grande variété de matériaux, de style et de mise en œuvre. Quelquefois la matière première est la pierre sculptée, en d'autres cas le bois de teak, de cèdre, de boul[illegible] bambou; il y a aussi des plaques couvertes de laque, [illegible] de papier-mâché.

[illegible] l'orfèvrerie, le Punjab, Mysore, Dacca, Rangoon, Gudjeras [illegible]ch occupent des places d'honneur. Tous ces ouvrages ont un [illegible] religieux. Le bijou est en même temps un symbole, un

talisman protégeant celui qui le porte, c'est encore une sorte de caisse d'épargne ne donnant point d'intérêt, il est vrai — mais pouvant être vendu en cas d'urgence. Les Mahométans ne portent pas d'amulettes, ils les remplacent par de petites boussoles indiquant la direction de la Mecque. Ils préfèrent l'argent à l'or; celui-là étant jadis, aux époques païennes, consacré à la Lune, celui-ci à Baal. Il faut ajouter qu'alors l'argent était plus précieux que l'or, aussi les pays musulmans ont-ils conservé l'étalon d'argent.

Travanscore et Kutlack se distinguent par leurs ouvrages en filigrane. Les meilleurs ouvriers sont des garçons, dont les yeux clairs et les doigts agiles manient à ravir les minces fils d'argent. Les émaux indiens sont très beaux, surtout les émaux verts produits en gravant une planche de verre poudrée de poussière d'or que l'on fixe par une forte chaleur; une mince couche d'argent de l'autre côté de la planche, lui donne une relief particulier. Hyderabad soutient sa réputation pour les armes damasquinées, les écussons d'acier, les peaux de rhinocéros avec des boucles d'or, les poignards d'une finesse exquise, les cottes de mailles et les plaques émaillées en or rappelant les graffiti italiens.

Les tissus de coton indien se maintiennent malgré la concurrence de Manchester. Les calicots sont de couleur, rayés ou imprimés; l'homme applique le dessin de sa main, au moyen d'estampilles et avec une régularité absolue. Les imitations de cotonnades persiennes sont poudrées d'or. Les mousselines sont sans rivales, quoiqu'elles ne soient plus produites avec la finesse d'autrefois, alors qu'une pièce longue de quinze aunes et large d'une aune ne pesait que 300 grammes. Les meilleures qualités fabriquées aujourd'hui, appelées mousselines royales, sont tissées le matin et le soir lorsque les doigts des tisserands ne sont pas humectés par la chaleur. Dans les mousselines brodées par de petites filles, dont les doigts délicats sont surtout aptes à cet ouvrage, on applique des fils d'or et d'argent ou des ailes d'insectes lumineux; on y reproduit aussi des vers des *Védas* ou du *Coran*.

Les tissus de soie indiens sont célèbres et leur fabrication est florissante. L'imagination orientale a donné à ces produits délicats des noms poétiques « yeux de colombe, cou de paon », etc. Les tissus mêlés de soie et de coton sont fabriqués spécialement pour les Musulmans, auxquels leur loi religieuse défend de porter de la soie pure. Les tissus de soie brodée en or, appelés « Kin-

khabs » sont particulièrement beaux, ils vont à merveille à la couleur olive des femmes indiennes de haute caste, telles qu'on les voit dans la société de Londres. Ils entourent ces figures mystérieuses comme d'un voile doré; seulement ces grandes dames ont le mauvais goût de mettre des diamants non seulement aux oreilles mais encore dans une aile du nez. La broderie est très répandue en Inde, même les paysannes en décorent leur chemises qui souvent sont leur seul vêtement, mais on fabrique aussi des étoffes magnifiques pour les cérémonies d'état, pour les danseuses et pour les robes de mariage. Les dentelles d'or et d'argent sont d'une finesse extrême, on tire d'une seule roupie d'argent jusqu'à 800 aunes de fil. Les châles indiens jouissent d'une grande renommée, quoique les produits de la France leur fassent une réelle concurrence. Les écoles d'art de Bombay, de Lahore et de Madras ont pris à tâche de rétablir les anciens et purs dessins. Les tapis fabriqués par les Hindous sont de coton rayé bleu ou couleur chocolat, les tapis de laine ont été introduits par les conquérants musulmans et le centre de leur fabrication est encore dans les villes mahométanes.

L'île de Ceylan, séparée de l'Inde par le détroit de Palk, est un pays tout différent, mais il a de même attiré les conquérants dès les temps les plus reculés. Les premiers colons européens étaient des Portugais, qui furent expulsés par des Hollandais; au pouvoir desquels l'île resta cent quarante ans. En 1795–98, les Anglais conquirent Ceylan, la gardèrent en 1815 et ont peu à peu soumis tout l'intérieur. Gouvernée jadis par des princes indigènes, elle est divisée en sept provinces et gouvernée comme colonie de la couronne anglaise. La chaleur est tempérée par l'humidité de la mer, il y a de grandes forêts de futaie et le pays est très fertile. La population est entièrement agricole et les travaux d'irrigation sont merveilleux. Jusqu'en 1874, le café était le produit principal, mais alors les arbres furent attaqués par un insecte qui a détruit les plantations. On estime les pertes à 15 millions de livres sterling. On a compensé ces pertes par la culture du thé, qui y prospère et tient la première place sur le marché de Londres, le thé de Chine y coûte 10 pence et demi la livre, celui de Ceylan 1 shilling, 3 pence et demi. L'île produit en outre du cacao, de la quinine, fournit des pierres précieuses et des perles dont l'exportation se monte à plus de 500,000 livres sterling. Ceylan a une civilisation très ancienne comme le démontrent des ruines de temples et de palais. La population est presque exclusivement

bouddhiste, le commerce est entre les mains des Musulmans immigrés.

Les stations commerciales sur la péninsule Malaye et appelés « Straits Settlements » sont très florissantes, leur exportation totale se monte à 17 millions et demi de livres sterling par an. La plus importante est Singapore, fondée en 1819 par sir Stamford Raffles, jadis gouverneur de Java; dans ce port-franc le commerce est de 2,290,000 tonneaux, à Penang de 1,164,982 tonneaux, à Malacca de 181,074 tonneaux. La population se compose de Malayes et de Chinois immigrés; ces colonies exportent principalement de l'étain, du bois, des épices, du café, du caoutchouc et de la gutta-percha.

Le rocher de Hong-Kong sur la côte de la Chine fut occupé par les Anglais, en 1842. Cette île a une importance stratégique et en même temps commerciale; son commerce, depuis l'ouverture du canal de Suez, est monté à 5 millions et demi de tonneaux.

Dans l'archipel Malaye, Sarawak fut fondé, en 1836, par sir James Brooke; à Bornéo il compte maintenant 300,000 habitants. La colonie de North Bornéo est constituée colonie anglaise par une charte de 1881, elle a d'excellents ports, un sol fertile et produit du café, du tabac, des épices, du bois d'acajou et possède de riches dépôts de guano.

Si nous passons en Europe nous trouvons la forteresse de Gibraltar, qui n'a qu'une valeur stratégique de même que Malte occupée dans les guerres napoléoniennes, mais qui est pourtant très bien cultivée et maintient son ancienne réputation pour les dentelles et pour les filigranes.

L'île de Chypre n'appartient pas à l'Angleterre, mais en vertu du traité de 1878 elle l'administre et, sous son gouvernement, Chypre a fait de rapides progrès; son commerce s'est élevé de 334,775 livres en 1877 à 634,393 livres en 1884. Heligoland a été cédé à l'Allemagne par le traité du 1er juillet 1890. Cette petite île appartenant au Schleswig avait été occupée par les Anglais, dans les guerres contre la France, pour leur servir de dépôt de contrebande contre le blocus continental; depuis, elle ne leur était d'aucune utilité.

F. H. GEFFCKEN.

(La fin à la prochaine livraison).

AME BLESSÉE[1]

DEUXIÈME PARTIE.

III.

— Nous pouvons partir, mon ami, je suis prête.

Claire sortait de sa chambre, éblouissante et radieuse. Une robe blanche en satin, dont la très longue traîne lui donnait un air posé de petite reine; un corsage décolleté laissant voir ses épaules et ses bras un peu grêles encore, mais d'une si délicieuse teinte rosée; et, dans les cheveux, une touffe de roses blanches, — les roses offertes la veille par Henri. Achevant de mettre ses gants longs dans lesquels son joli coude à fossettes disparaissait entièrement, elle souriait; ravie de se voir pour la première fois en grande toilette de « dame ».

— Un bon point pour ma femme! dit Henri. Elle n'a mis que trente minutes à s'apprêter. Peste! Quel déploiement! Peut-on savoir qui tu comptes séduire? C'est que tu serais bien capable de faire des conquêtes, et je n'ai qu'à me bien tenir.

Claire se pencha sur lui, et tout bas:

— L'affreux menteur, qui n'en croit pas un mot, et pour cause....

Enveloppée dans sa blanche sortie de bal, sa longue jupe ramenée sur son bras gauche:

— Bonsoir, chère mère, dit-elle en tendant gentiment son front

---

[1] Voir pour la première partie, la livraison du 15 octobre.

Par une faute de typographie, ce roman n'avait pas été signé comme il devait l'être, dans le numéro de septembre. En réparant cette erreur tout involontaire, nous prions Mme Georges Renard d'accepter nos excuses.
N. D. L. R.

au baiser de Mme Desfeuilles. Ne vous ennuyez pas, surtout! Nous reviendrons le plus tôt possible.

Un frou-frou joyeux dans le vestibule; la porte se referme; Mme Desfeuilles reste seule.

Au Théâtre-Français, ce soir-là, il y a une grande première; une pièce d'Alexandre Dumas. Solennité, s'il en fût, attendue, désirée et passionnément commentée depuis huit jours dans les salons et les journaux. La mère d'Henri, très friande de théâtre, — un des derniers plaisirs permis à son âge, — a pris un très vif intérêt aux moindres préparatifs de cette soirée à sensation. Des amis à elle, très lancés dans le monde des lettres, ont eu coutume jusqu'à présent de lui offrir en des occasions pareilles deux places pour elle et son fils. Il y a quelques heures le coupon est arrivé; seulement, cette fois-ci, il est au nom de M. et Mme Henri Desfeuilles. Claire, enchantée d'assister pour la première fois à l'une de ces fêtes célèbres, si chères au fameux « Tout Paris, » a battu des mains et sauté de joie en le recevant. Henri lui a recommandé fort expressément de se faire « très belle »; et les deux époux, dans l'agitation du plaisir attendu, ont à peine songé que Mme Desfeuilles pût être attristée d'avoir à céder sa place coutumière. Seul, Henri, un peu mal à l'aise, au moment de partir, lui a dit en l'embrassant:

— Pauvre maman qui vas rester toute seule et que nous aimerions bien emmener....

Puis, considérant qu'il ne peut faire davantage, il s'est hâté de suivre Claire.

Auprès d'une petite table à ouvrage, sous le large abat-jour en crêpe de Chine bleu-pâle, la vieille femme déroule sa broderie lentement, très lentement. De grosses larmes jaillissent de ses yeux, roulent en flots pressés jusqu'à ses lèvres qu'elles humectent d'un goût amer, et tombent de là sur ses genoux enveloppés d'un peignoir sombre, un peignoir de grand'mère. Dans la tristesse morne qui l'enveloppe, une pensée vague d'abord, germe, grandit, et, plus précise, devient lancinante comme une douleur: si elle n'y prend garde, Claire la supplantera dans sa propre maison. Cette étrangère, cette enfant, cette gamine est en train de lui enlever jusqu'aux petites gâteries du monde: ces gâteries qui lui sont plus précieuses à mesure qu'elle avance en âge. Déjà ses amis se font complices; tout naturellement ils invitent Claire et non pas elle, lui faisant comprendre sans pitié qu'une autre a pris sa place.

Ce sera ainsi tous les soirs, maintenant. Eux, gais, triomphants, promenant leur jeunesse à travers les salons; elle, vieillissante, abandonnée, gardant le foyer solitaire.... Vieillir? Que lui importe, puisqu'elle n'a jamais été coquette; mais sentir les égards empressés se détourner d'elle et aller à sa bru; céder la part d'affection que son fils lui doit; souffrir que Claire, si ardemment éprise d'Henri, lui communique sa flamme et se fasse aimer plus qu'elle, sa mère, qui l'a si passionnément adoré.... non, non, impossible!

Mme Desfeuilles a cessé de pleurer. Ses yeux secs brillent, implacables et durs; sa bouche volontaire se plisse en un frémissant et dédaigneux sourire. Toute l'énergie entêtée de sa jeunesse lui remonte au cœur; et dans la mondaine correcte bouillonne obscurément un peu de cette férocité de la lionne à laquelle on arracherait son petit. Elle n'est pas plus méchante qu'une autre, cependant; elle est même douce et tendre aux faibles et aux malheureux; mais lui voler son fils; autant vaudrait lui arracher le cœur, lui broyer la tête.

Ah! folle, folle, qui n'a pas su prévoir cela plus tôt! Du moment qu'Henri se mariait, ne devait-elle pas le perdre? L'histoire est simple et bien connue, pourtant: une mère n'a qu'un enfant; — son seul motif d'aimer encore la vie, — passe une fillette quelconque; perdu l'enfant! — ou c'est tout comme....

Si du moins Claire était capable de le rendre complètement heureux. Mais, timide et si gauche encore, comment tiendrait-elle le salon que devait avoir le docteur Henri Desfeuilles? Pleine d'une joie mauvaise, la belle-mère, rendue injuste par la souffrance, s'énumère avec complaisance les défauts de sa belle-fille. Trop jeune, beaucoup trop jeune pour Henri. Et puis élevée en dépit du bon sens: ce père toujours absent, cette mère si faible, qui l'a laissée pousser comme elle a voulu! Ayant sa tête, avec cela, une petite tête pas commode, témoin ses bouderies des jours derniers! Gracieuse, c'est incontestable; mais jolie à peine; et, quant à son intelligence, on ne s'en doute guère, à l'entendre parler si rarement. Et Henri l'aimerait? Allons donc! Une passade, oui! le temps de s'amuser quelques mois de ses minauderies de petite fille, mais une passion vraie? A d'autres!

Pourtant, certains regards surpris par elle, et qui maintenant lui reviennent à la mémoire, des signes muets échangés entre les deux époux qui ne se croyaient pas observés, font que, malgré son désir, Mme Desfeuilles reste inquiète, perplexe.

Si, par hasard, Henri aimait sa femme plus qu'il ne veut en avoir l'air? La veille encore, son allégement visible, son air radieux, leur petite querelle une fois terminée.... Ce pauvre enfant! il souffrait des caprices de Claire. Car elle a des caprices, Claire.

Oui, mais en revanche il ne souffre guère, ce soir, à sentir sa mère abandonnée, triste. Serait-il ingrat comme tant d'autres? Pense-t-il à elle, seulement? Sans doute, il est gai, causeur; il écoute, flatté, les fadaises qu'on débite à Claire sur sa toilette.... Le fait est qu'elle n'était pas trop mal, et que le décolleté lui sied.... Si elle était moins gauche, on aurait au moins quelque plaisir à la montrer.... Du reste, Henri est incomparablement mieux qu'elle. Cela ne se discute même pas.

A cette pensée, la mère s'attendrit: elle se souvient qu'elle a aimé Claire, désiré l'avoir pour fille. Ah! qu'elle l'aimerait bien mieux encore, le jour où un enfant naîtrait; *l'enfant d'Henri!* La vieille femme, presque rassérénée, s'attarde un peu à cette vision si douce, et sous la lueur bleutée de la lampe, elle entrevoit vaguement une forme adorable qui bégaye et tend les bras....

Machinalement, elle se penche sur sa broderie. Ses longues mains fines, — très calmes maintenant, — se promènent, régulières, sur le canevas qu'elles piquent de points attentifs; son beau front volontaire se détache en pleine lumière: hélas! un tout petit pli demeure encore et ne peut s'effacer.

Un bruit la fait sursauter.

— Maman qui n'est pas encore couchée! Est-ce raisonnable de veiller ainsi jusqu'à des deux heures du matin!

C'est Henri qui parle. A son épaule s'appuie Claire, toute pâle de fatigue.

— Ouf! je n'en puis plus! fait-elle en se laissant tomber avec lassitude dans un fauteuil. Ce Paris est si grand, que les meilleurs plaisirs y deviennent une souffrance.

— Chose bien naturelle, reprend vivement Mme Desfeuilles, quand on a été, comme vous, élevée en province. Vous n'êtes pas de force à faire une mondaine, ma pauvre enfant; et tu as tort, Henri, de surmener ta femme à ce point!

— Oh! ma mère, implore Claire, une nuit de bon sommeil, et demain je n'y songerai plus!

— Cela vous plaît à dire. Mais je n'en persiste pas moins à croire que vous feriez mieux de rester paisible chez vous, au lieu de courir le monde comme vous le faites. Henri est bien assez grand pour

sortir tout seul. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour votre bien. Vous êtes libre, ma fille, de vous rendre malade à plaisir.

Henri, un peu surpris de l'âpreté de sa mère, s'empresse de faire diversion. Il conte la salle éblouissante, les relations entrevues, le triomphe de l'auteur, le succès de Claire.

— Oui, mère, figure-toi que ma femme a été très remarquée. Tout à fait en beauté, en verve aussi, — de là sa fatigue, sans doute. Je suis fier d'elle. Eh bien, Clairette, à quoi songes-tu? Tu revis ton triomphe, petite vaniteuse?

Claire, enfoncée dans sa rêverie, est bien éloignée de tout sentiment orgueilleux. Sans comprendre pourquoi, elle pressent vaguement que sa belle-mère, de froide qu'elle était, lui est devenue hostile. Tout à fait réveillée par cette pensée chagrine, elle cherche en vain le méfait nouveau qu'elle a commis sans le savoir. Sur l'invitation d'Henri, elle se lève docile, souhaite à Mme Desfeuilles une bonne nuit, et reçoit, sans mot dire, le glacial baiser de la vieille femme.

— Aux pays vierges, deux hommes qui se haïssent à mort, ont juré leur perte réciproque. Sournoisement cachés, ils s'épient de jour et de nuit, sans cesse armés pour la lutte, éternellement sur leurs gardes. Pour servir leur haine, leur patience est infinie, sans une minute de défaillance; leurs précautions si bien prises, que nul autour d'eux ne pressent le drame qui se prépare; ils attendent l'heure de tuer à coup sûr. —

Entre Claire et Mme Desfeuilles, grandit ainsi sourdement une irrémédiable animosité. Toutes deux, implicitement d'accord sur un point unique, — dissimuler devant Henri, — s'observent en sa présence; mais, lui parti, pour les causes les plus futiles, la lutte reprend; non pas ouverte et loyale, mais à petits coups de griffe surnoisement allongés sous des airs de courtoisie.

Plus que toute autre, la question du ménage — ce terrain commun à toutes les femmes — les met en désaccord. Claire, habituée d'enfance à la vie large et plantureuse de la Touraine, ne peut s'astreindre sans dégoût aux mille précautions fâcheuses exigées par la grande ville. Surveillance étroite des domestiques; provisions enserrées sous clef; courses chez les fournisseurs pour vérifier la dépense; marchandage nécessaire; toutes ces choses, admises sans conteste par les Parisiennes de la bourgeoisie, lui semblent mesquineries outrées, procédés de petites gens. Puis, ce sont d'autres habitudes chères à la province, et que Mme Desfeuil-

les juge parfaitement ridicules. Ne plus pouvoir, faute de place, enserrer dans d'immenses armoires des collections variées de sirops et de confitures confectionnés à la maison. Avoir un bûcher trop petit pour y entasser la provision de bois sec nécessaire à plusieurs hivers; être obligée de confier son linge, son beau linge brodé, si bien garni de précieuses dentelles, à une blanchisseuse fort experte, mais qui le rend brûlé par des acides; voilà ce qui désole Claire. Ayant eu toute sa vie du temps de reste, elle est consternée de voir à Paris les heures si brèves; elle ne sait pas faire vite et adroitement; elle ne trouve pas, du premier coup, le magasin sûr et bien monté, où l'on paye leur prix des choses vraiment bonnes; et lorsque Henri, la prenant à l'improviste, lui amène un convive inattendu, elle se trouble et perd la tête.

Quelle différence avec Mme Desfeuilles! Sans avoir l'air d'y toucher, celle-ci, pratique et débrouillarde comme toutes les vraies Parisiennes, ne s'étonne de rien, ne s'effare jamais, ne se hâte pas non plus. Sans quitter ses airs de grande dame, elle surveille tout, connaît les détails les plus minimes, tire parti des moindres choses, donne à ce qu'elle touche je ne sais quelle élégance bien parisienne. Claire, après plusieurs tentatives infructueuses, est forcée de reconnaître la supériorité de sa belle-mère en ces matières. Elle n'essaye plus d'être maîtresse chez elle; et, perdant jour à jour un peu de son autorité, découragée, elle se laisse enlever le gouvernement de sa maison.

Déjà, les bonnes, quand elle donne un ordre, au lieu de l'exécuter immédiatement, ont osé demander « si Mme Desfeuilles le trouverait bon » et, sur la réponse impatiente de Claire « qu'il n'est pas question de cela », on l'a regardée avec un mélange de surprise scandalisée et d'impertinente soumission. Cependant la jeune femme ne se plaint pas encore de ces mesquineries. Que lui importe, après tout, de tenir ou non, les rênes du ménage? Être occupée d'Henri et de ce qui lui appartient, épousseter ses livres, ranger sa table de travail, lui servir de secrétaire à l'occasion, voilà les seuls privilèges qu'elle ambitionne et ne cédera jamais à personne.

Tous les matins, elle a une heure exquise. Tôt éveillée, selon la saine habitude de la province, elle se lève furtivement et s'amuse à préparer le déjeuner de son mari. Ce premier repas de la journée est délicieux; car elle le prend seule avec Henri, — Mme Desfeuilles aimant à veiller fort tard et ne sortant guère de sa chambre avant midi. Afin de bien marquer l'intimité de cette heure toujours



trop courte, elle tient à faire tout elle-même, sans le secours de la femme de chambre. Abandonnant la salle à manger qui lui rappelle trop les repas à trois, elle a adopté pour cela le cabinet de travail d'Henri, qu'elle appelle, en cette occasion, un « cabinet particulier ». Cette pièce, très vaste, un peu sévère sous ses hautes tapisseries aux tons décolorés, renferme pourtant un petit coin gai, bien féminin. C'est, dans l'embrasure d'une large fenêtre à trois pans, une table ancienne, drapée d'étoffe rose à grands ramages — la robe nuptiale d'une aïeule de Claire — puis, deux sièges bas, ingénieusement combinés pour inviter aux poses paresseuses.

Très jolie sous les peignoirs élégants qu'elle soigne à dessein, Claire dispose un grand plateau qui contient le samovar brillant, tout allumé, la théière, le beurre fin, les petits pains dorés, à peine sortis du four. Deux tasses japonaises; pas d'assiettes, à quoi bon? Tous les jours, par exemple, dans une aiguière minuscule en verrerie vénitienne, une fleur fraîche, qu'elle agrafe à la boutonnière d'Henri, lorsque celui-ci part pour sa tournée de malades.

Car Henri commence à être connu, et l'heureuse liberté de leurs premiers mois de mariage est bien loin déjà. Très poussé par ses relations, estimé de plusieurs confrères influents, il est fort répandu. Même, certaines belles mondaines ayant dit en plein salon: « Le docteur Desfeuilles! délicieux, très fort.... », la mode ne tardera pas à se déclarer en sa faveur. Tous les matins, à huit heures précises, le petit coupé marron, attelé d'un cheval rapide, vient se ranger devant la maison, et Henri, serré dans sa redingote irréprochable, la barbe correcte, mais les yeux encore un peu bouffis de sommeil, n'a que juste le temps de savourer le petit régal si amoureusement préparé par Claire. A peine une demi-heure pour la causerie; puis, la dernière gorgée prise, vite, un grand baiser, et fouette cocher! à travers Paris. Alors, le gentil couvert débarrassé, Claire s'installe dans l'embrasure et travaille. Elle lit les journaux, des romans nouveaux; car elle veut apprendre à connaître cette société dont Henri et Mme Desfeuilles sont constamment occupés. Compter pour cela sur sa belle-mère serait présomptueux; bien loin de la vouloir renseignée, celle-ci fait tout son possible pour la tenir à l'écart; Henri, si souvent absent maintenant, est trop occupé; des amis, elle n'en a pas. Pourtant, son mari l'a présentée dans plusieurs salons; mais à sa timidité invincible il faut du temps pour s'apprivoiser, et ses relations avec les jeunes femmes de son âge sont restées froides et banales.

Toute son intelligence en éveil, la jeune femme s'applique de son mieux; elle s'efforce de lire entre les lignes, de s'accoutumer à cette phraséologie particulière qui est la langue du monde parisien. Puis, sa tâche finie, ses journaux parcourus, elle s'accoude et rêve. Ah! que Paris l'a trompée, ce Paris où elle avait cru avoir une si brillante et si douce vie entre Henri et sa mère. Mme Desfeuilles ne l'aime plus, plus du tout, hélas! et Claire doit bien s'avouer qu'elle-même n'a plus, à cette heure, grande affection pour sa belle-mère. Tant de taquineries mesquines, de mots aigres, de procédés injustes l'ont fait inutilement souffrir et l'ancienne amitié a fui de son pauvre cœur tout criblé de blessures. Si elle avait un enfant seulement, quelle force elle aurait alors pour supporter les misères de sa vie! Quelle sécurité aussi, quel garant de la fidélité d'Henri! Non pas qu'elle doute de lui, oh! certes; mais enfin, son mari est éloigné d'elle toute la journée; il est entouré par ses clientes d'attentions coquettes; qui peut garantir alors qu'elle sera toujours aimée? De plus, Mme Desfeuilles travaille sourdement à les désunir, — elle s'en aperçoit trop bien, hélas! Sans cesse interposée entre eux, Mme Desfeuilles paralyse toute intimité entre son fils et sa belle-fille. Pas une seule fois elle n'a pris la défense de Claire; et, lorsque Henri faisait à sa femme quelque léger reproche, Mme Desfeuilles, immédiatement, a profité de l'occasion pour cribler Claire de sarcasmes si mordants, qu'Henri, pris de pitié, a dû défendre, à son tour, l'accusée. Claire préfère qu'il en soit ainsi, du reste, car sa nature droite aime mieux la lutte ouverte que les compromis fâcheux. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de laisser ignorer à Henri, afin que, pris entre sa femme et sa mère, il n'ait pas trop à souffrir.

Lorsqu'à l'heure du repas de midi, le docteur rentre enfin, il retrouve sa femme souriante et courageuse, bien décidée à lutter pour son bonheur, et à vaincre coûte que coûte. Mme Desfeuilles, très soignée à son ordinaire, paraît aussitôt: et, à voir les deux femmes deviser paisiblement, on ne se douterait guère des passions qui les agitent. Car Claire cause maintenant. A force d'y tâcher, elle commence à savoir son Paris de façon à étonner Mme Desfeuilles elle-même. Le premier jour où elle a hasardé une timide appréciation personnelle, sa belle-mère a regardé Henri avec une surprise si blessante pour elle, que ce dernier a cru devoir s'écrier bien haut:

— Mais c'est très bien, très vrai, ce que tu dis là, ma petite

femme! Voyez-vous cette fillette de dix-huit ans qui juge le monde aussi sûrement qu'une femme de quarante!

— Je ne suis pas une fillette, Henri, repart Claire gravement. Puis, sans s'arrêter au regard ironique de Mme Desfeuilles: — Et tu m'as fait de la peine, souvent, à me juger si mal!

Henri la regarde interdit; il est frappé du changement qui s'opère en elle. Dans ses yeux si doux, il y a comme une lueur de révolte, ses lèvres se crispent, nerveuses comme celles d'une enfant qui va pleurer.... Qu'a-t-elle donc? Souffre-t-elle? interroge-t-il avec inquiétude.

— Non, je ne souffre pas, reprend la courageuse petite, et surmontant cet instant de faiblesse, elle sourit tendrement à celui qu'elle aime.

Mme Desfeuilles, elle, n'est pas trop contente. Mais elle commence à comprendre qu'il n'est plus temps d'exclure toujours Claire de la conversation; elle aussi a peur d'un éclat, et désormais elle traite la jeune femme avec un peu plus d'égards.

Le moment de la journée le plus pénible pour Claire, c'est la soirée. Habituée autrefois à se coucher de bonne heure, elle tombe de sommeil dès les dix heures; tandis que Mme Desfeuilles, plus alerte que jamais, cause, rit, travaille, sans la moindre trace de fatigue. Pour ne pas lui abandonner la place, Claire s'astreint à veiller fort tard. C'est que, dans ces longues causeries entre la mère et le fils, elle prévoit un danger grave. Qu'elle et sa belle-mère soient en désaccord, peu importe. Mais que Mme Desfeuilles inculque à Henri certaines idées qui lui sont chères, voilà ce que Claire craint par-dessus tout. Idées ambitieuses surtout: naturellement modeste, Henri se sent peu fait pour la réclame telle qu'on la comprend de nos jours; il préfère la tranquillité de son foyer aux courses vaines à la poursuite d'une gloire problématique, et Mme Desfeuilles ne l'entend pas ainsi. Elle a décidé qu'Henri ferait parler de lui, et, comme elle ne renonce pas facilement à ses décisions, au grand effroi de Claire, elle revient à la charge tous les soirs.

— N'est-ce pas pitié, vraiment, de voir tel ou tel—un imbécile notoire — décoré à trente ans? Et ce docteur inconnu, qu'on vient de nommer à ce poste si avantageux! Il n'en manque pas, cependant, dans Paris, de gens qui ont fait leurs preuves et qui auraient dû passer avant ces favoris du sort. Ah! Si tu voulais, Henri.... Mais voilà, tu es trop paresseux, tu comptes sur ton mérite per-

sonnel, tu te figures que ton talent parlera tout seul. Je sais bien que ta clientèle est belle déjà, nombreuse, élégante; mais qu'est-ce que cela auprès d'une position sûre, d'une position officielle? Tu n'es pas un enfant cependant; tu n'en es plus à apprendre qu'à Paris, pour être connu, il faut crier haut et fort. Alors pourquoi te laisser distancer, te renfermer trop modestement chez toi, tandis que les autres se remuent, s'agitent, demandent les places et les honneurs, et finissent, à force d'importunités, par les obtenir? Il faut aller au-devant du succès, vois-tu, quand on veut qu'il vienne à vous.... Sais-tu ce que j'aimerais pour toi? L'autre jour, on me parlait d'une place — qui sera vacante sous peu — de médecin adjoint à la maison d'éducation de Saint-Denis. Une situation très agréable, qui te mettrait en relation avec le monde officiel; des malades charmantes et bien élevées, toutes filles d'officiers. Voilà qui te mettrait en lumière, te conduirait droit à la décoration. Le ministre est un ancien obligé de ton père; il serait heureux de m'obliger à son tour. Laisse-moi demander cette place pour toi, veux-tu? Venant de moi, ta mère, cela paraîtrait tout simple; tu n'aurais aucune démarche à faire. Je t'en prie, mon enfant, laisse-toi faire: donne-moi cette joie!

Ici, Claire, un peu tremblante, insinue qu'une occupation pareille sera bien absorbante; que Saint-Denis n'est point Paris, qu'il faudra, par tous les temps, prendre le chemin de fer quatre ou cinq fois la semaine; qu'à être plus en vue Henri sera plus occupé aussi — et déjà, il a si peu de temps à leur consacrer! — L'argent? les relations? n'en ont-ils pas bien assez, mon Dieu! Mieux vaudrait un peu de repos qui permettrait à Henri de moins se surmener.

Mme Desfeuilles a réponse à tout:

— Si vous aimiez comme il faut votre mari, vous souffririez, ainsi que moi, de ne pas le voir traité selon ses mérites; et, au lieu de l'empêcher d'arriver, vous seriez la première à faire ce que je fais en ce moment. On doit être orgueilleux, ma fille, pour ceux qu'on aime; et c'est une bonne preuve d'amour qu'on leur donne là! Quant à la fatigue possible, vos craintes sont vaines. Si Henri se sentait un peu las, mieux que personne il saurait s'il doit enrayer.

A cela, que de choses Claire pourrait répondre! Mais une pensée la glace: Si Henri allait se méprendre? S'il allait trouver que l'ambition remuante de sa mère est plus flatteuse pour lui que l'amour désintéressé de sa femme? Claire remarque, que, visiblement tenté, il mollit déjà. Elle se tait donc, désolée, tandis que

Mme Desfeuilles, plus ardente que jamais à remporter la victoire, reprend de plus belle :

— Écoute encore, Henri. Il n'est pas seulement question de moi là-dedans. Si tu as jamais des enfants — car enfin j'espère bien que Claire se décidera à t'en donner — ce n'est pas avec ta clientèle mondaine, sans cesse en voyage et en déplacement, que tu les élèveras. Ce n'est pas non plus la dot de Claire qui payera leurs études au prix où est la vie aujourd'hui. Et si tes enfants sont des fils, seras-tu pas bien aise enfin de pouvoir les installer un jour dans une position toute faite ?

Pendant bien des soirs, Mme Desfeuilles entasse ainsi les arguments et les bons motifs ; elle insiste sur ses espérances et joue habilement de cette corde toujours sensible: la jalousie de confrère à confrère. Henri qui s'est défendu assez vivement tout d'abord, se tait maintenant et paraît rêveur. Puis, à moitié convaincu par les arguments de sa mère, il consent à les discuter avec elle; bientôt même il convient qu'elle a raison sur certains points. Alors, Claire se sent vaincue d'avance; elle n'essaye plus de lutter, et toute noyée de mélancolie, elle pressent dans l'avenir des jours plus sombres encore.

IV.

Ce matin-là, selon leur coutume, Claire et Henri déjeunaient en tête-à-tête. Un gai soleil de mai qui entrait librement par la fenêtre ouverte, apportant avec lui toute l'allégresse de cette printanière matinée, illuminait joyeusement les tons effacés des vieilles tentures, les objets brillants posés sur la petite table. Claire, habillée d'une peignoir de soie couleur feuille de rose pâle qui la faisait ressembler à une exquise fleur vivante, allait et venait par la chambre, avec sa grâce vive d'oiseau mouche; elle préparait le thé, beurrait les tartines, et, grisée un peu par cette nature en [illegible] elle bavardait à l'aise, à la grande joie de son mari qui l'é[illegible] souriant.

[illegible]is-tu, Henri, disait-elle, je suis contente aujourd'hui. Est-ce [illegible] ou la saison, je ne sais; mais je me sens légère comme [illegible]ondelle....

— Qui ne s'envolera pas, j'espère.

— Qui voudrait bien s'envoler avec son ami, jusqu'en Touraine. Notre Loire doit être si belle ce matin, toute rose et bleue avec ses rives parfumées.... Dis, Henri, aimes-tu la campagne, toi ?

— Cela dépend. Avec beaucoup de confort, une température à souhait, pas mal d'amis et des livres en quantité, j'y demeurerais bien trois mois sur douze !

— Parisien, va !

— Que veux-tu ? Je ne suis pas comme toi ; je ne raffole pas des chevauchées poétiques, des baignades idylliques sous « les saules du rivage » et de la vie des champs, si bien décrite par M. de Florian.

— Est-ce ma faute si le monde me froisse, si les nouveaux visages me font peur ?

— Quand tu daignes t'humaniser, cependant, tu as beaucoup de succès et tu t'amuses tout autant qu'une autre.... Rappelle-toi ce bal du mois dernier où tu as tant dansé, où l'on t'a tant regardée....

— C'est vrai que j'en étais heureuse. Mais c'était uniquement à cause de toi. Je voudrais, vois-tu, être si belle, si jolie qu'on t'en fasse sans cesse le compliment. Alors, tu serais forcé de penser à moi....

— Ah ! mais non ! mais non ! Et si j'étais jaloux, par hasard ?

— Jaloux ? tu serais jaloux ? Que c'est donc bien à toi de dire cela. Et comme je le comprends, moi, qui suis si jalouse, aussi !

— En vérité ? Et de qui, peut-on le savoir ? Car je ne vois personne qui puisse te porter ombrage.

— De qui ? Mais.... de tout le monde. De tes clientes, bien plus élégantes et jolies que moi ; de tes amis d'enfance, avec lesquels tu as tant de souvenirs communs ; de ta....

Ici Claire s'arrêta brusquement, puis, secouant avec mélancolie sa jolie tête fine :

— A quoi bon en parler, dit-elle, puisque cela ne sert à rien ?

Henri allait demander l'explications de ces énigmatiques paroles, mais la porte s'ouvrit, et Mme Desfeuilles, en négligé du matin, ce qui ne lui arrivait jamais, parut. Elle tenait un télégramme qu'elle agitait victorieusement :

— Lis cela, Henri, tu me diras ce que tu en penses !

Henri ouvrit le mince papier bleu, le parcourut d'un coup d'œil, fronça le sourcil d'un air étonné, ensuite sourit.



— Qu'y a-t-il ? demanda Claire anxieuse.

— Il y a, lui jeta sa belle-mère d'une voix de triomphe, qu'on m'annonce la nomination de mon fils comme médecin auxiliaire de la maison de Saint-Denis....

Puis, trop joyeuse pour se contenir, la vieille femme ajouta :

— Enfin, voici mon premier rêve réalisé ! Reste la décoration maintenant....

Quelques mois plus tard, Henri était un des plus occupés parmi les docteurs de Paris. En course dès le matin, pris l'après-midi et souvent le soir par sa clinique, qu'il avait dû installer dans un quartier fort éloigné de sa demeure; il ne lui restait guère que les nuits à passer chez lui, et Claire voyait avec terreur ses tristes prévisions se réaliser une à une. Finies, à cette heure, les causeries du matin, si courtes il est vrai, mais si douces malgré tout ; finis aussi les petits déjeuners dans le « cabinet particulier » ; car Henri, plein de zèle pour ses occupations nouvelles, soucieux aussi de justifier par son ardeur la confiance qu'on avait eue en lui, devenait nerveux, préoccupé, avait toujours peur d'être mis en retard.

Sa mère et sa femme, obligées de vivre seules, côte à côte, avaient essayé d'améliorer leurs rapports. Mme Desfeuilles, un peu attendrie par son récent triomphe, tâchait de montrer plus de douceur à sa belle-fille, et Claire, de son côté, avait fait quelques frais pour sa belle-mère. Mais, si différentes l'une de l'autre par leur nature, leur éducation et leurs goûts, elles n'arrivaient qu'à se blesser davantage.

En dépit de son âge, Mme Desfeuilles était restée très mondaine : elle aimait à s'entourer de bruit et de mouvement. Au grand ennui de Claire, elle recevait chaque jour, de cinq à sept heures, et c'était alors un perpétuel va-et-vient, d'autant plus fatigant pour la jeune femme, que les visiteurs de sa belle-mère étaient surtout des femmes d'âge plus que mûr, des hommes d'humeur trop grave pour ses vingt ans. En ce milieu sévère, toujours prêt à critiquer et à dénigrer ce qui était jeune et gai, Claire se sentait glacée jusqu'aux moelles, gauche jusqu'à la niaiserie. Elle essaya timidement de formuler quelques plaintes.

— Ce sont des relations nécessaires à la position d'Henri ! repartit alors Mme Desfeuilles ; et Claire, timide à son ordinaire, n'osa plus réclamer. Si, du moins, elle avait pu se retirer dans sa chambre, demeurer là, seule, à s'occuper selon ses goûts.... Mais non. La femme d'un homme en vue doit se montrer : affirmait encore Mme Des-



feuilles. Et Claire, qui avait les visites en horreur, devait accompagner docilement sa belle-mère chez les personnes qui venaient la voir. Bien que ses toilettes fussent d'un goût très sûr et son ton parfait, on la trouvait, en général, peu séduisante. Quelques douairières, gardiennes jalouses des usages reçus et intimes amies de Mme Desfeuilles, lui reprochaient tout bas ses airs distraits, son regard vague, son indifférence trop évidente pour tout ce qui les intéressait. Elles s'en plaignaient discrètement à la mère d'Henri, qui répondait alors avec une hypocrite douceur:

— Que voulez-vous ? Cette pauvre enfant, ce n'est pas sa faute; impossible de la décrasser de sa province!

Bien que cette aimable appréciation fût formulée en l'absence de Claire, celle-ci n'était pas sans s'apercevoir de l'effet produit. On la recevait avec froideur, on lui parlait à peine, on la traitait comme une personne sans importance. La vraie maîtresse de la maison, c'était Mme Desfeuilles; et le courant de sympathie qui, au début du mariage d'Henri, allait à Claire, s'était subitement détourné au bénéfice de Mme Desfeuilles.

Celle-ci, ravie d'avoir enfin reconquis son empire, ne se gênait plus: elle prenait même l'habitude de régenter sa belle-fille et de lui parler sèchement dans le monde. Un jour que devant une amie elle lui adressait, avec son air hautain d'infinie supériorité, une remontrance un peu vive, Claire, froissée, répondit avec plus d'emportement que de respect. Mme Desfeuilles pâlit, serra les lèvres et ne souffla mot: mais la lutte entre les deux femmes devint plus ouverte et plus acharnée.

A chaque instant elles échangeaient des regards méchants, des paroles aigres; elles s'en voulaient, se boudaient pendant des journées entières. Claire, usant et abusant de prétendues migraines, en profitait pour rester enfermée dans sa chambre, et sa belle-mère, indignée de ces « procédés », comme elle disait, se vengeait en plaintes amères auprès de ses bonnes amies. Puis, la querelle finie, Claire reparaissait; mais alors, au milieu d'une causerie, pendant un repas, devant les domestiques même, l'une ou l'autre ayant laissé échapper une parole imprudente, une allusion quelconque à l'un des nombreux sujets qui les divisaient, c'étaient des disputes nouvelles, des serviettes jetées sur la table, des claquements de porte se refermant sur une sortie brusque et fâchée. Car, à ces frottements perpétuels, toutes deux devenaient méchantes. Mme Desfeuilles, toujours altière, s'emportait avec violence, récriminait hautement,

faisait entendre reproches sur reproches. Claire ripostait avec calme, mais, sous l'empire de la colère froide, elle trouvait des mots qui cinglaient comme des coups de fouet.

Enfin, Mme Desfeuilles poussée à bout se plaignit à Henri ; elle accusa Claire de lui avoir manqué de respect, exigea des excuses. Malgré ses préoccupations nouvelles, depuis longtemps le docteur s'apercevait de l'état de guerre dans lequel vivaient sa mère et sa femme ; mais la fatigue, l'ennui d'intervenir dans ces querelles futiles lui avaient volontairement fait fermer les yeux. Seulement, au fond de son cœur, il en voulait à la jeune femme de n'avoir pas su lui faire un intérieur plus paisible. Il avait toujours connu sa mère bonne et dévouée: donc, c'était la faute de Claire, si elle ne pouvait vivre avec une femme aussi parfaitement correcte et bien élevée que l'était Mme Desfeuilles. Les plaintes de sa mère venant confirmer ses soupçons, il se fâcha, gronda fortement la coupable. Celle-ci indignée d'une pareille injustice, ne daigna pas même se défendre, refusa avec énergie de faire sa soumission. Nouveau grief d'Henri, nouveau malentendu entre les deux époux ; nouvelle fureur de Mme Desfeuilles.

Alors la belle-mère changea de tactique. Sans pitié pour la douleur qu'elle allait causer, elle attaqua Claire au défaut de la cuirasse. La jeune femme souffrait beaucoup de ne pas avoir d'enfant ; sans cesse elle y songeait, se rongeant le cœur à plaisir, répandant en secret des larmes brûlantes. La première année de son mariage, le docteur s'était fort inquiété, à ce sujet, de la santé de sa femme; mais, ses soins étant demeurés inutiles, il en avait conçu une sourde rancune, qu'un rien pouvait aviver ; bien plus, son amour pour Claire s'en était trouvé diminué. Jusqu'ici, Mme Desfeuilles, émue devant cette plaie qu'elle devinait toujours saignante, avait évité d'envenimer le mal ; mais à quoi bon ménager quelqu'un qui refuse de faire amende honorable ? Puisque Claire ne voulait pas plier, tant pis pour elle ! on ne l'épargnerait plus, on lui ferait sentir ce qu'il en coûte de se cabrer ainsi contre les autorités naturelles et établies !

V.

Le docteur maintenant devenait ambitieux; coûte que coûte, il voulait sortir de la foule, être, lui aussi, célèbre et envié. Mme Desfeuilles lui ayant persuadé que plus il se montrerait, mieux cela vaudrait pour lui, chaque soir il allait dans le monde. En outre, chaque matin, avant de sortir, il avait avec sa mère de longues conférences sur les gens à voir ou les choses à faire dans la journée. Enfin — toujours sur le conseil de Mme Desfeuilles — il voulut recevoir à son tour, pria Claire d'ouvrir son salon une fois par quinzaine, le soir. Mais la jeune femme, jusque-là si empressée à lui être agréable regimba; moins portée que jamais à aimer le monde, elle prétexta la grosse dépense, l'inévitable ennui, la fatigue certaine.

— C'est bien, dit alors le docteur, ne t'occupe plus de cela; ma mère s'en chargera. Puis, sans autre explication, il s'en alla rejoindre Mme Desfeuilles au petit salon. Claire, de sa chambre qui était contiguë, les entendit discuter la liste des invités, organiser la première réception. Ensuite, leurs voix devinrent confuses, se perdirent en un murmure plus intime, et soudain la jeune femme rendue défiante, eut le pressentiment qu'ils parlaient d'elle. D'un bond, elle se leva de la chaise longue où elle passait ses après-midi, s'approcha sur la pointe du pied et ouvrit la porte juste au moment où Mme Desfeuilles disait à son fils:

— Je te répète qu'elle ne te sera jamais d'aucun secours. Elle n'est bonne à rien, pas même à te donner un enfant.... Tu as fait une bien grande bêtise le jour où tu l'as épousée!

Oh! la douleur aigüe qui traversa le cœur de Claire, en voyant Henri rester muet, ne pas même essayer de la défendre! C'est donc qu'il ne l'aimait plus du tout, la méconnaissait entièrement? En une seconde sa vie lui apparut perdue, sans remède possible; cependant, tout aurait pu se raccommoder encore si elle avait pu vivre seule avec son mari.... Hélas! folie que d'y songer seulement. N'avait-elle pas librement accepté la présence de sa belle-mère chez elle, promis à Henri de la garder avec eux, toujours? Rien à



faire contre la parole donnée, rien, sinon céder cette place que son mari lui-même lui refusait à la fin.

Froide et calme, sans larmes, sans paroles inutiles, elle entra dans la chambre, demanda:

— Peux-tu me prêter la voiture pour deux heures, Henri? J'ai quelques courses à faire.

En la voyant paraître, la mère et le fils échangèrent un regard vexé; mais, trompés par la sérénité apparente de la jeune femme, ils crurent qu'elle n'avait rien entendu, et le docteur répondit, soulagé:

— Ma voiture est à ta disposition; tu es même libre de la garder plus longtemps si tu le désires.

Claire remercia, et toujours maîtresse d'elle-même, regagna sa chambre. Là, elle s'habilla avec grand soin pour sortir, donna quelques ordres à la femme de chambre, et quitta l'appartement. Devant la maison, le petit coupé attendait; au cocher qui la regardait venir, elle commanda:

— A la gare d'Orléans. Puis elle s'installa dans la voiture. Une fois assise, et le cheval parti au grand trot, elle tira de sa poche un indicateur de chemin de fer, consulta les heures de départ. Dans une quarantaine de minutes, il y avait un train pour la Touraine: elle n'aurait donc pas à attendre, et ne songea plus qu'à arriver à temps. Enfin le cheval s'arrêta, Claire ouvrit la portière, sauta sur le trottoir, dit au domestique:

— Retournez à la maison, vous prendrez les ordres de monsieur — et, sans autre parole, se dirigea du côté des guichets de départ. Cependant, malgré sa sérénité apparente, elle sentait son cœur tout près de se briser. Lorsqu'elle vit le dos du cocher disparaître au loin, elle songea que cet homme, plus heureux qu'elle, allait revoir Henri tout à l'heure; et elle fut bien près de pleurer. Mais là encore elle garda son sang-froid. Par bonheur, le train qu'elle devait prendre n'étant point direct, il n'y avait presque personne dans les voitures de première classe, et Claire se trouva être l'unique voyageuse dans le compartiment réservé aux dames seules.

— Ah! pensa-t-elle, je vais donc pouvoir pleurer!

Quelques minutes encore à demeurer imperturbable sous les regards curieux des employés, qui se demandaient où pouvait bien aller cette jolie femme pareille à une enfant; puis le train s'ébranla, quitta la gare, et courut à toute vapeur à travers la banlieue. Alors Claire put s'abandonner à son chagrin. Ses larmes qu'elle

n'essayait plus de retenir, coulaient, coulaient, sans s'arrêter, le long de ses joues pâles; et cela la soulageait, lui enlevait un peu du poids si lourd qui depuis une heure l'avait étouffée. Elle pleurait sans y songer presque, elle pleurait comme on dort, avec inconscience, pour le seul besoin d'alléger son cœur si gros de tristesse. Et le flot limpide allait toujours, glissant de ses longs cils, roulant en perles brillantes sur sa peau satinée, mouillant la dentelle de sa voilette. Pendant deux longues heures, elle pleura ainsi en toute liberté. Une fois seulement, le conducteur du train qui l'avait aperçue osa demander, avec un air de respect apitoyé:

— Madame n'a besoin de rien?

Puis, sur un signe négatif de la jeune femme, il s'en alla bien vite, n'osant même pas se retourner, craignant d'augmenter cette peine si fière et si profonde.

Quand le train fut en vue de Tours, Claire parut s'éveiller d'un rêve; elle arrangea ses cheveux plaqués contre ses tempes par la buée des larmes; elle prit dans un petit sac en maroquin une boîte mignonne d'argent fin, en tira une houppe légère imbibée de poudre de riz, et se la passa sur le visage. Puis, sa toilette ainsi faite, elle se trouva prête à descendre du train.

Elle était un peu effrayée à l'idée de rencontrer des personnes connues et, embarrassée pour la première fois, elle se demandait ce qu'elle répondrait si on lui parlait d'Henri. Mais elle se rassura bien vite; il n'y avait personne à la gare, sauf les gens de service et quelques voyageurs étrangers à la ville. Alors elle monta dans une voiture de place et se fit conduire chez ses parents.

Au cri joyeusement étonné poussé à sa vue par le vieux concierge depuis quinze ans au service de M. Boudry, elle se sentit plus triste encore, et se contenta d'expliquer, souriant avec effort:

— Je viens pour faire une surprise à mes parents. Ma mère est chez elle?

— Oui, madame. Mais monsieur est absent; il ne rentrera que fort tard.

Claire l'espérait bien ainsi: elle connaissait trop son père pour craindre qu'il ne fût chez lui, à pareille heure. Retrouvant soudain sa vivacité légère d'adolescente, elle gravit, en courant presque, les marches du perron, et devançant le vieux serviteur essoufflé d'une dizaine de pas au moins, elle alla droit à la chambre où elle comptait trouver sa mère. Elle avait deviné juste.

— Entrez! répondit la voix de Mme Boudry, au coup léger frappé

par la jeune femme. Claire entra. Dans un petit salon très gai, où les meubles anciens qu'on sentait dans la famille depuis plus d'un siècle, avaient un air de patriarcale bonhomie, la femme du maire de Tours était installée auprès d'une embrasure de fenêtre ouvrant sur le jardin. Une table à ouvrage, provenant d'une aïeule qui avait vécu sous Louis XV, était ouverte devant elle, et laissait voir ses tiroirs compliqués, remplis de pelotes de fil, d'écheveaux de soie aux couleurs assorties, et d'une foule de petits objets nécessaires aux travaux féminins.

Au bruit que fit Claire en entrant sa mère leva la tête; mais elle demeura si saisie de cette apparition inattendue, qu'elle n'eut pas la force de bouger ou de dire un mot. Claire courut à elle, se jeta à genoux dans ses jupes, lui passa ses bras autour du cou, l'embrassa éperdument et se remit à pleurer.

— Mon enfant! ma chère mignonne! dit alors la mère terrifiée, qu'as-tu donc, que t'est-il arrivé?

Et tout en lui parlant de sa main droite restée libre, elle lissait avec douceur les cheveux fins de la jeune femme. Sous l'effet calmant de cette caresse familière, Claire finit par s'apaiser un peu:

— Oh mère! gémit-elle, chacun de ses mots entrecoupés de gros sanglots, je n'en puis plus, vois-tu, je suis à bout!

Mme Boudry ne comprenait pas encore; mais sa tendresse maternelle lui inspira d'un coup ce qu'il fallait faire; baisant les pauvres yeux tout gros de larmes:

— Pleure, ma chérie, dit-elle à Claire. Pleure d'abord pour te soulager; après, tu me raconteras tout.

Et pendant quelques minutes encore, les deux femmes demeurèrent étroitement enlacées. Mme Boudry, comme si sa fille eût été petite encore, la berçait entre ses bras, avec ces mots tendres, un peu enfantins, que les mères inventent si bien; Claire, les yeux fermés, écoutait la voix maternelle si bienfaisante à son malheureux cœur endolori.

Enfin elle put parler. Tout d'une haleine, elle raconta sa vie si triste, ses déboires, ses rancœurs. Elle dit le changement de sa belle-mère, sa hauteur à son égard, ses manières sèches et cas- [illegible]s railleries à propos de tout, ses efforts pour détacher s[illegible] sa bru. Elle n'oublia rien, ni la froideur actuelle d'Henri, ni [illegible]ce des domestiques entièrement à la dévotion de Mme Des- fe[illegible] ni l'indifférence un peu méprisante des amis de la maison[illegible] difficulté qu'elle avait eue à s'accoutumer au ton de

Paris. Enfin, hésitant un peu, elle en vint à l'injure suprême et dernière; à cette injure si cruelle, qu'Henri n'avait pas relevée.

— Ce n'est pas tout, mère. On m'a reproché de n'avoir point d'enfant. Oui, on a osé me le reprocher, comme si c'était ma faute à moi toute seule! Ils n'ignorent pas, cependant, combien j'en souffre, combien cela me ronge. Ils savent bien que je donnerais tout, oui tout, pour un bébé qui serait à moi et que je tiendrais dans mes bras! La plus grande douleur de ma vie, ce n'est pas la méchanceté de ma belle-mère, ni la froideur de mon mari; non, c'est ça: pas d'enfant. Pas d'enfant, qui jase et pleure autour de moi, qui me tienne compagnie le jour, qui dorme à mes côtés et dont j'entende la nuit le petit souffle calme et régulier! Que m'importent à moi, ces honneurs, cette richesse dont ils se montrent si avides? Est-ce que j'en suis plus aimée, mieux entourée? Au contraire. Je n'ai presque plus de mari, maintenant; auprès de moi, rien que des gens hostiles; et, comme avenir, des querelles, des attaques nouvelles. On me reproche à présent de n'avoir pas d'enfant; la chose du monde qui me manque le plus! Ça, c'est trop dur vraiment, et depuis si longtemps que je suis seule à lutter sans résultat, et à souffrir sans l'avoir mérité, je perds courage à à la fin, et j'aime mieux lâcher pied!

A revivre ainsi ses tristesses, la jeune femme vibrait toute entière d'une émotion passionnée; des larmes nouvelles couraient dans ses yeux rougis; ses mains allaient et venaient, nerveuses, hachant de leurs gestes saccadés les genoux de Mme Boudry. Celle-ci, immobile et navrée, écoutait douloureusement ces révélations imprévues; car sa nature craintive, trop assouplie par les tyranniques volontés de son mari, s'épeurait facilement, craignait par-dessus tout la colère et les éclatantes disputes. D'autre part, son cœur affectueux et dévoué saignait devant le désespoir de Claire. A la fin, se remettant un peu:

— Ma pauvre petite fille! dit-elle simplement avec une pitié si attendrie qu'elle parut à la désolée Claire comme un baume rafraîchissant. Prenant alors dans les siennes les deux mains vagabondes, et les serrant bien fort, elle fit asseoir sa fille sur un fauteuil bas, près de sa bergère. Tout d'un coup, elle eut une inquiétude:

— Claire, mon enfant, ton mari est-il prévenu de ton arrivée ici?

— Non, mère. Je suis partie sans mot dire, aussitôt après le déjeuner de midi.

— Quelle imprudence, mon Dieu! Et il est bientôt sept heures du soir; mais ils vont être horriblement inquiets!

— Tant mieux! fit Claire.

— Non, ma chérie, reprit la douce vieille femme. Quels que soient les torts d'Henri envers toi, tu n'as pas le droit de lui imposer cette angoisse affreuse de ne pas savoir ce que tu es devenue.... Vite! une dépêche. Jean ira la porter au télégraphe.

Se levant avec vivacité, Mme Boudry ouvrit un secrétaire, en tira une formule imprimée et griffonna ces quatre mots qu'elle fit passer à la hâte sous les yeux de la jeune femme:

« Claire bien arrivée ici ».

Puis elle signa, mit l'adresse d'Henri, sonna un domestique, donna un ordre rapide, et se rassit enfin, soulagée, l'esprit en repos.

Pendant deux heures encore, — à table d'abord, car Claire avait grand besoin de manger un peu, — ensuite, dans le salon familier, elle laissa la jeune femme vider son cœur à nouveau, s'épancher à l'aise, se lamenter sur sa vie manquée. Puis quand elle la vit épuisée par ces longues heures de chagrin constant, quand elle la jugea plus calme, plus en état d'écouter les conseils de la sagesse, avec une enveloppante douceur et des précautions câlines, elle entreprit de raisonner et de consoler la fugitive. Elle lui dit le jugement sévère réservé par le monde aux femmes séparées de leur mari, — même quand c'est le mari qui a tort. Elle lui démontra la fausseté de cette position qui n'est ni le veuvage ni le mariage, les inconvénients et les dangers de cette vie sans issue et sans joie possible. Puis, quand elle vit Claire rêveuse, quand elle la sentit effrayée de ce qu'elle avait voulu faire, au point de désirer reculer, elle aborda l'argument qui pour elle, pauvre âme effarouchée, primait tous les autres:

— Enfin, ma petite chérie, que dirait ton père de tout ceci? De deux choses l'une: ou bien c'est nous qui aurons tort, et alors quels reproches il va nous adresser! J'en frissonne d'avance. Ou bien, il reconnaîtra la justesse de tes griefs et ce sera pis encore peut-être! Tu connais son caractère violent, tumultueux. Qu'est-ce qui me prouve qu'il n'ira pas à Paris, faire une scène à ton mari? Et alors, sait-on jamais ce qui peut arriver entre deux hommes que la colère emporte? Et quel bruit dans la ville! Car tout se saura, sois-en sûre, tout! jusqu'aux détails les plus intimes de tes différends avec ton mari.... Une histoire à défrayer les con-

versations pendant un mois! Te vois-tu, toi, timide et fine comme tu l'as toujours été, te vois-tu le point de mire des langues d'alentour, un prétexte à caquets, une héroïne de chronique scandaleuse? Sans compter le tort que cela pourra causer à ton père, auquel sa fonction honorable et publique a créé, comme toujours, pas mal d'envieux. Songes-y, ma Claire, réfléchis à deux fois avant de nous jeter tous dans une pareille aventure!

Claire y songeait avec le plus grand sérieux. Sa mère avait touché juste; il ne lui était pas possible de quitter la maison de son mari, d'abandonner l'existence qu'elle-même avait, de son plein gré, choisie. A la seule idée du scandale, du bruit malsonnant fait autour de son nom, la jeune femme défaillait, envahie par une peur presque maladive. Mieux valait, après tout, souffrir encore en silence, que de donner prise à la malignité publique; car elle souffrirait, il n'y avait pas à en douter, Mme Desfeuilles n'étant pas femme à oublier cette révolte d'un jour. Allons! puisqu'il le fallait....

— Alors, mère, que me conseilles-tu?

— D'être plus douce et résignée, mon enfant. C'est notre lot habituel, à nous autres femmes. Moi-même, crois-tu que je sois heureuse tous les jours? Il m'en a fallu, va! de la patience et de la soumission pour garder inattaquée la paix de mon foyer. Ah! si tu pouvais savoir que de larmes j'ai versées, à voir sans cesse reparaître autour de moi des écueils que je croyais évités! Sans toi, j'ignore ce que je serais devenue. Faut-il donc que tu me mettes aussi la mort dans l'âme, toi, ma seule consolatrice jusqu'à ce jour!

D'un grand élan, pour toute réponse, Claire se jeta dans les bras de sa mère, l'enlaça d'une caresse passionnée:

— Mère, je ferai tout ce que tu me diras de faire. Parle seulement.

— Eh bien, voici je pense, le plus sage et le plus prudent. Va te coucher, mon aimée, et tâche de dormir dans ta chambre de jeune fille. Lorsque ton père rentrera, je lui dirai que tu es venue ici pour nous égayer et nous surprendre. Demain matin, tu seras plus reposée, alors nous aviserons.

Claire se leva, obéissante comme une enfant, et sa mère la suivit, ne la quitta que lorsqu'elle l'eut bordée dans son lit, comme au temps de sa petite enfance. Puis, quand elle la vit si brisée de fatigue, que malgré sa peine elle allait s'endormir, sur la pointe du pied elle se retira dans sa chambre placée tout près de celle de

Claire. Avec une lenteur silencieuse et des mouvements assourdis, la vieille femme se devêtit, mais, une fois couchée, elle ne put dormir et se mit à songer.

La triste et poignante veillée! Comme tous ses chagrins d'épouse lui remontèrent alors au cœur, plus criants et plus sensibles qu'ils ne l'avaient jamais été! Elle se revit d'abord, telle qu'elle était jadis, jeune et délicate, pareille à Claire, mais plus timide encore. Puis c'était son mari qui avait conquis sa vie entière, son mari qu'elle avait aimé comme on adore un Dieu. Fière d'avoir été choisie, elle, modeste jeune fille de province, par ce garçon superbe que toutes convoitaient; fascinée par le beau regard amoureux qui pesait sur elle, en quittant la maison paternelle elle rayonnait de joie. Bien vite, hélas! la désillusion était venue, bien vite elle avait dû comprendre que cet homme si galant, si heureux dans le monde, ne serait plus, une fois rentré chez lui, qu'un despote morose et souvent brutal. Mais cela n'était rien encore, car d'autres peines plus dures lui avaient été réservées. C'étaient les belles amies, coquetant avec lui en plein salon, et qui n'avaient même pas, dans leur mépris pour l'épouse trahie, l'idée de lui dissimuler leur empire sur lui. C'étaient les grands dîners de chasse qu'elle avait dû ordonner et présider, alors que les convives plus ou moins émus par les vins généreux, n'avaient plus le sang-froid nécessaire pour retenir devant elle le sans-gêne de leurs conversations. C'étaient ces bals enfin, qu'elle avait dû donner chaque année, pour le plus grand triomphe d'une rivale quelconque. Ces bals! Quel supplice! Huit grands jours durant, sa maison bousculée du haut en bas, un perpétuel va-et-vient d'ouvriers et de fournisseurs; et, le jour de la fête, une agitation, un bruit, une fièvre! Quand même il fallait sourire, trouver un mot aimable pour tous, même pour la reine de la fête qui osait, l'impudente! la braver devant tous. Il fallait refouler ses larmes, se montrer gracieuse et gaie sous peine de déchaîner des colères redoutables.

Enfin l'enfant était venue, l'enfant, consolation suprême et si douce. Alors la jeune mère avait oublié ses chagrins, elle avait repris goût à la vie, et, donnant à sa fille son âme tout entière, elle était devenue indifférente aux faits et gestes de son mari. Lui présent, elle demeurait encore muette et soumise à ses moindres volontés; mais l'amour était parti, l'amour qui l'avait tant fait souffrir, changé maintenant, grâce à Claire, en maternelle tendresse.

Claire.... la pauvre enfant! Elle aussi faisait cette dure expé-

rience du mariage. Elle aussi voyait son cœur trop tendre meurtri par la vie. Elle aussi aimait son mari, qui lui, ne l'aimait plus!

Et Mme Boudry, fataliste de nature, comme tous les êtres doux et craintifs, se lamentait vainement, sans songer au remède possible. Un bruit la fit se retourner sur sa couche. La porte s'ouvrait, M. Boudry rentrait chez lui.

— Encore éveillée? dit-il d'un air de bonne humeur. De fait, il était heureux de trouver quelqu'un à qui conter ses hauts faits de la soirée. Il avait joué d'abord et gagné beaucoup d'argent, puis soupé au cercle avec des choses exquises. — Par parenthèse, d'où vient qu'on ne mange jamais aussi bien chez soi que chez les autres? — Enfin, sur la prière de ses amis, il avait fait avec le petit Louviac — un jeune pourtant celui-là! — un assaut courtois, et quatre fois de suite il l'avait boutonné.

Et d'un ton de triomphante fatuité:

— Preuve que, malgré mon âge, je ne suis pas encore trop démoli...! Mais, au fait, qu'as-tu donc? Tu m'écoutes à peine: dors-tu?

Mme Boudry leva sur lui ses yeux de biche peureuse:

— J'attendais le moment de t'apprendre une bonne nouvelle. Claire vient d'arriver. Une idée charmante et imprévue, qu'elle a eue là!

— Comment! ma fille est ici et tu ne me prévenais pas! — Quand M. Boudry était content, il disait *ma* fille; dans le cas contraire, Claire n'était plus que la fille de Mme Boudry. — Où est-elle donc cette chère petite?

— Elle dort, mon ami.

— C'est juste. Il est un peu tard, je crois.... et puis, vous autres femmes, vous vous couchez comme les poules. Allons! je la verrai demain, à mon réveil.

Mme Boudry, sachant par expérience que ce réveil n'aurait pas lieu avant midi, se sentit, à cette décision de son maître et seigneur tellement soulagée, que, malgré ses soucis, elle put s'endormir enfin.

Le jour suivant, à la première heure, Henri, qui avait pris le train de nuit, sonnait à la grille de ses beaux-parents. Encore tout ému du coup de tête de Claire, — cette Claire qui paraissait si tranquille, — il ne savait trop comment il serait reçu. En apercevant Mme Boudry qui le guettait, tout habillée, — car elle savait bien, cette mère, qu'il viendrait, — il lui cria, trop plein d'angoisse pour se mettre en frais de politesse:

— Où est-elle, comment va-t-elle ?

De loin, Mme Boudry lui fit un signe l'engageant à se taire et à se rassurer; puis, quand elle l'eut rejoint :

— Avant tout, pas un mot!

Et, l'entraînant vivement au fond du jardin, elle le fit asseoir dans un petit kiosque. Alors elle lui dit:

— Votre consigne, la voici. Vous avez engagé Claire à nous faire une petite visite, — c'est bien naturel, il y a tant de mois que nous ne l'avons vue, — mais, tout occupé de vos malades, vous n'avez pu l'accompagner, et l'avez laissée voyager seule. Aucun danger du reste, puisque c'était en plein jour. Ce matin, étant plus libre, vous venez la rejoindre et la chercher. J'ajoute, pour vous mettre à l'aise, qu'elle n'est point souffrante et dort encore.

Au profond soupir de soulagement que laissa échapper son gendre, Mme Boudry sentit le mal moins grand qu'elle n'avait craint: le docteur aimait encore sa femme. Plus forte de cette certitude, plus rassurée aussi, en voyant le jeune homme moins courroucé qu'attristé, elle ajouta:

— Inutile de vous dire que M. Boudry ne se doute de rien; pas plus que les domestiques. Vous trouverez avec moi que, moins nous ébruiterons cette affaire, mieux cela vaudra. A vous, maintenant que le plus fort est fait, de bien jouer votre rôle et de mieux traiter Claire désormais.

Henri promit d'observer ces recommandations, puis, un peu confus, il voulut donner quelques détails, prouver qu'il avait tout ignoré, que Claire jamais ne s'était plainte.

— Je sais, je sais.... répondait sa belle-mère; et dans le ton froid et lassé de la vieille femme, on sentait l'incurable défiance de l'épouse désabusée à l'égard de tous les maris.

Lorsque Mme Boudry, se levant enfin, proposa d'aller prendre des nouvelles de Claire, le jeune homme assez mal à l'aise en ressentit un véritable soulagement.

— Entrez dans mon petit salon, dit-elle, je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Puis, comme un domestique passait, elle crut devoir ajouter: dont elle sera bien heureuse.

En entendant la porte s'ouvrir, Claire s'éveilla en sursaut, les yeux encore pleins de rêve, tout effarée de se trouver à Tours au lieu d'être à Paris. Mais elle se remit promptement, reconnut sa mère et lui sourit aussitôt:

— Que c'est drôle, fit-elle d'une voix endormie, j'avais oublié où j'étais! Bonjour, mère.

— Bonjour, ma chérie. Devine la nouvelle que j'apporte?

— Dis-la plutôt tout de suite, mère. Je suis trop engourdie pour rien deviner.

— Eh bien, ton mari est arrivé, et t'attend dans le petit salon bleu.

— Oh! mon Dieu, que me dis-tu là! Sans doute, il est fort en colère?

— Je ne crois pas. Il m'a plutôt l'air triste de t'avoir fait du mal.

— Ah!... amène-le alors; et puis reste ici, avec nous, que je te sente près de moi.

Deux minutes après, Henri, suivi de Mme Boudry, entrait dans la chambre, — cette chambre qu'il n'avait pas revue depuis le jour de son mariage. Assise sur son lit, Claire, toute pâlie par l'émotion, fixait sans mot dire ses deux grands yeux sur lui. Le docteur s'approcha de sa femme, et d'un ton de doux reproche:

— Ah! méchante, méchante, qui aurait dit cela de toi!

Puis il s'assit près d'elle et, plus tendre qu'il ne l'avait été depuis de longues semaines:

— Veux-tu m'embrasser?

Si elle le voulait! Avoir tant souffert de sa froideur et le retrouver enfin, le retrouver sans Mme Desfeuilles, le retrouver tout à elle pour quelques jours; quel rêve!

Au déjeuner de midi, M. Boudry, tendre et affectueux pour Claire, prévenant pour sa femme, empressé pour son gendre, déploya toute sa grâce, fut charmant de gaieté et de bonne humeur. Seulement, il s'étonna très fort que Mme Desfeuilles n'eût pas accompagné ses enfants.

— Ces Parisiennes toutes les mêmes! Incorrigibles dès qu'il s'agit de quitter leur boulevard. Tu aurais dû insister davantage, Claire, pour nous amener ta belle-mère. Savez-vous bien, mon gendre, que votre mère fut, sans le savoir, une de mes anciennes passions? Je peux dire ça devant ma femme; elle n'a jamais été jalouse. C'était une maîtresse femme, allez, que votre mère; une vivacité, un feu, une forte tête enfin.... Et puis une valseuse comme on n'en fait plus. Allons! je bois à sa santé! Vous le lui direz, Henri!

Henri s'inclina, choqua son verre contre celui de M. Boudry, puis, se penchant du côté de sa femme :

— A mon amie retrouvée! lui dit-il tout bas; et la jeune femme, heureuse de cette parole tendre, oubliant l'enthousiasme de son père pour son ennemie mortelle, répondit par un doux sourire au toast de son mari.

MADAME GEORGES RENARD.

(La dernière partie à la prochaine livraison).

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

Dans son discours sur les événements de l'*Agro romano,* Crispi attaqua avec véhémence le cabinet nouvellement formé par le général Menabrea.

Il s'éleva fortement contre l'idée que le gouvernement italien pût entrer en pourparlers avec d'autres puissances au sujet de Rome et admettre que la légitimité des droits de l'Italie sur sa capitale fût mise en question.

— « Que le pape, disait-il, demeure à Rome, isolé du reste du monde par un entourage de courtisans! Son heure viendra. Quant à nous, nous devons combattre la papauté par les armes les mieux faites pour anéantir sa puissance. Les armes que l'Italie doit désormais employer contre elle, ce sont des lois sages et libérales, qui nous donneront, aux yeux des populations, tout avantage sur un régime arriéré. Or, les lois libérales qu'il nous faut, ce n'est assurément pas le cabinet Menabrea qui les proposera; ce n'est pas de lui que nous pouvons les attendre ».

Et remontant le cours des années, fouillant le passé de son adversaire, il le montrait, à ses débuts, hésitant sur la voie à suivre, plus tard empêché par des croyances surannées, attardé par ses tendances cléricales, converti de la dernière heure à la religion de l'idée unitaire. Il rappelait les doctrines autrefois professées par lui, il citait des mots malheureux échappés de sa bouche;

[1] Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 juillet 1890.

il le montrait interprétant la constitution de Charles-Albert d'après des principes étroits et réactionnaires.

Ce réquisitoire serré, minutieux, impitoyable, produisit sur la Chambre la plus vive impression. Des protestations et des clameurs s'élevèrent à plusieurs reprises des bancs de la droite; des interruptions violentes furent adressées à l'orateur; le compte-rendu de la séance eut à enregistrer maints « faits personnels ». Cependant, quelque rude qu'eût été l'attaque, Crispi n'avait pas dépassé la limite où commencent l'invective et le scandale. Il avait procédé, comme à son habitude, par des citations et des faits, méthodiquement classés et exposés. Aujourd'hui que ces luttes sont déjà si loin de nous, que les passions d'antan se sont éteintes, faisant place à d'autres, aujourd'hui que les deux adversaires d'autrefois se sont réconciliés et collaborent à une même tâche, le discours de Crispi, dépouillé de quelques violences, reste, dans sa forme agressive, un modèle d'éloquence politique, telle qu'elle convient à un homme d'opposition et d'habileté parlementaire, de celle où se révèle un homme d'État.

La Chambre donna tort au ministère, en rejetant un ordre du jour présenté par le député Bonfadini, par lequel « la Chambre approuvait la conduite du cabinet; et, tout en regrettant les faits qui avaient motivé un refroidissement dans les rapports entre l'Italie et la France, affirmait les droits imprescriptibles de l'Italie sur Rome ». Le président du Conseil présenta au roi la démission du cabinet.

Le vote de la Chambre toutefois n'indiquait pas un nouveau groupement des partis, ni une situation parlementaire durable. Ce fut donc encore le général Menabrea qui se vit chargé de reconstituer le cabinet. On sacrifia le marquis Gualterio, ministre à poigne, accusé d'avoir rappelé par certains de ses actes les pires époques des despotismes passés. Sa disparition donna satisfaction à une partie de l'opinion publique. Avec Gualterio se retirèrent l'avocat Mari, ministre de la justice, et l'amiral Provana. Ils furent remplacés par MM. Carlo Cadorna, De Filippo et l'amiral Ribotty.

∴

Le grand problème à résoudre était le problème financier. Les pessimistes d'aujourd'hui et ceux qui, dans des vues antipatriotiques, se plaisent à représenter l'Italie comme une nation aux abois, pour

quelques embarras budgétaires momentanés, exagérés, surfaits, ceux-là ignorent l'histoire ou feignent de l'ignorer. Que l'on se reporte en esprit aux temps dont nous parlons.

A la fin de l'année 1863, le déficit était monté au chiffre énorme de 775 millions de francs. Un emprunt devint nécessaire.

Après la guerre de 1866, qui avait coûté à l'Italie la somme de 600 millions, sans compter l'augmentation de la dette publique que lui apportait l'acquisition de la Vénétie, la situation financière était celle-ci: le cours forcé avait fait monter au 15 pour cent l'agio sur l'or, au détriment des affaires et surtout de l'État, obligé d'acheter chaque semestre de l'or pour le service de la dette publique à l'étranger. La rente italienne, par des baisses successives, était descendue au taux de 36 pour cent! Lorsque, le 20 janvier 1868, le ministre des finances, comte de Cambray-Digny, fit devant la Chambre son exposition financière, il accusa, pour l'année qui venait de s'achever, un déficit de 254 millions; il évalua le déficit de l'année 1868 à 238 millions, et à 240 millions celui de l'année 1869. Et l'Italie n'avait ni armée, ni marine! Son réseau de routes et de voies ferrées, sur les deux tiers du territoire, était insuffisant. Le brigandage n'avait pas encore disparu. Les communes manquaient d'écoles.... Que de chemin parcouru depuis lors! Quelle vitalité n'a pas dévoilé ce vieux peuple, rajeuni par l'indépendance, pour en venir de cette époque à la nôtre, où la rente est presque au pair, où nos arsenaux regorgent d'armes perfectionnées, où nos ports abritent les plus beaux vaisseaux qui aient sillonné les mers, où une armée instruite et disciplinée est prête à défendre nos frontières, si de fortes alliances ne suffisent pas à conjurer le péril d'une attaque! Et c'est dans un moment comme l'actuel, lorsque notre industrie se développe, lorsque nos moyens de locomotion sont décuplés, lorsque nous avons la paix avec l'étranger et la tranquillité chez nous; c'est en ce moment, parce que le budget accuse un déficit de quelques dizaines de millions, parce que le marché français se ferme momentanément à nos produits, comme si le reste du monde ne pouvait pas leur offrir d'autres débouchés, c'est en ce moment, c'est pour cela que l'on tâche de nous montrer, à nos portes, par des apostrophes imitées de Mirabeau, « la banqueroute, la hideuse banqueroute! » Les circonstances fussent-elles dix fois plus difficiles, il faudrait avoir foi dans l'esprit de sacrifice et d'abnégation, dans la force de travail et de résistance du peuple italien. Notre pays est sorti, à son honneur, de passes autre-

ment difficiles que celles qu'il traverse aujourd'hui. Il serait ridicule, s'il n'était odieux de montrer nos finances à la veille de sombrer; et les coupables prophètes de malheur et ceux qui voudraient l'Italie couverte de plaies pour faire étalage de ses misères, mériteraient les risées du peuple italien s'ils n'étaient plus dignes encore de son mépris.

*
* *

Les remèdes que le cabinet Menabrea se proposait d'apporter au mal étaient de plusieurs sortes. M. de Cambray-Digny comptait faire face au déficit par des emprunts de la Banque Nationale, par des anticipations de la même Banque sur les obligations des biens ecclésiastiques, par l'émission de bons du Trésor, par un impôt sur la mouture, par une loi sur les concessions de l'État, par la réforme de la loi sur le timbre, par un remaniement de l'impôt sur la propriété foncière, par la substitution d'un impôt sur le revenu à l'impôt sur la richesse mobile, par la réforme des lois organiques de l'administration centrale et provinciale, enfin par la création d'une régie des tabacs où entrerait, pour une part, une société industrielle, et pour l'autre l'État.

Crispi fit une vive opposition au plan financier du cabinet Menabrea. Il proposait, de son côté, pour remettre le budget à flot, des économies radicales sur les services publics et la vente de tous les biens ecclésiastiques. Les expédients qu'il réprouvait avec le plus de sévérité étaient précisément ceux sur lesquels le cabinet comptait le plus pour porter remède à la situation: l'impôt sur la mouture et le contrat d'où devait sortir la régie coïntéressée des tabacs. Crispi regardait avec raison l'impôt sur la mouture comme le plus impopulaire de tous ceux dont un gouvernement peut frapper un peuple: comme l'impôt *sur la faim*. Dans un des discours qu'il prononça pour le combattre, discours qui est à la fois une page d'histoire et un fragment d'autobiographie, Crispi rappela l'action qu'il avait déployée, en Sicile, lors de la campagne des Mille, pour en amener la suppression. Il exposa l'histoire de cet impôt dans son île natale sous la domination espagnole et sous celle des Bourbons. Il rappela que toutes les révolutions l'avaient combattu, toutes les tyrannies l'avaient adopté; qu'en 1848, les chambres siciliennes l'avaient aboli à l'unanimité des voix, et qu'un des premiers soins de Ferdinand II, en reprenant possession de la Sicile, avait été, au

mois de septembre 1849, de le remettre, provoquant par là des tumultes qu'il fallut réprimer par la force. Appartiendrait-il donc au régime unitaire de rétablir un impôt aussi odieux? Serait-ce là, de sa part, un don de joyeux avènement? De quelle façon les populations de l'île, encore agitées et frémissantes, l'accueilleraient-elles, après que Garibaldi, par les décrets du 17 mai, lui avait porté un coup que l'on pouvait croire mortel?

La lutte contre la régie des tabacs fut acharnée. Le projet de contrat souleva une opposition violente. Au nombre des opposants se rangèrent Sella et Lanza, hommes honnêtes et scrupuleux entre tous. Ce dernier, pour combattre la loi, descendit de son fauteuil présidentiel, et lorsque la chambre se fut prononcée en faveur du projet, il donna sa démission de la haute charge à laquelle la confiance de ses collègues l'avait élevé. Des soupçons atroces se firent jour; on fut excessif dans l'attaque comme dans la défense et la lutte parlementaire laissa après elle une longue traînée de soupçons qui ne seront jamais apurés, d'accusations sur lesquelles le dernier mot ne sera jamais dit, de haines dont des cendres mal refroidies couvrent encore aujourd'hui un feu latent.

Le malheureux incident Lobbia, — tentative d'assassinat selon les uns, simulation de délit selon les autres, — pourrait être, encore de nos jours, malgré la chose jugée, l'objet de discussions passionnées. Nous ne nous y arrêterons pas.

∴

Il n'y a peut-être pas une époque dans la vie de Crispi où, comme alors, sa personnalité se soit affirmée dans toute sa sombre et fière énergie. L'homme de parti débordait en lui. Jamais, dans sa longue vie parlementaire, son attachement à la gauche n'apparut plus complet, — attachement, mais non dédition, car il eût préféré l'isolement à des transactions blessant ses principes; attachement qui ne fut même pas en toute circonstance payé de retour, car plus d'une fois la gauche prit peur et essaya de dégager la responsabilité du parti de celle de Crispi. Dans la séance du 4 juin 1869, Guerzoni ayant dit que la conduite de Crispi se reversait sur toute la gauche, un grand nombre de voix s'élevèrent pour protester.

De la part des ennemis de Crispi, tout moyen de le combattre fut bon. Moins avisé, moins ferme, moins honnête, moins rigide,

peut-être se serait-il perdu. Il n'eut pas autant d'adhérents fidèles qu'il en eût mérités: le général Fabrizi en fut un, le seul qui n'ait jamais failli. Il eut au contraire un grand nombre d'adversaires implacables.

Ce fut à cette époque que Cristoforo Bonavino, plus connu sous le pseudonyme d'Ausonio Franchi, publia l'épistolaire de celui qui avait été le plus acharné des ennemis de Crispi, — Giuseppe La Farina. Ces lettres contenaient les accusations les plus graves et les plus gratuites, les insinuations les plus invraisemblables, les calomnies les plus insidieuses. Les ennemis de Crispi n'avaient pas reculé devant l'exhumation d'une œuvre de haine et de vengeance, De son coté, Crispi n'hésita pas. Il porta plainte contre l'auteur de cette mauvaise action, en lui laissant toute liberté de preuves. Les tribunaux condamnèrent le diffamateur en première instance et en appel.

∴

La passion politique s'était emparée de Crispi et le tenait tout entier. On a dit justement que son attitude, dans les années qui précédèrent 1870, rappelait un des personnages les plus saillants de l'épopée du Dante — Farinata degli Uberti, « celui qui fut si digne », [1] le fier Toscan à qui le divin poète, parcimonieux de louanges, décerna cependant le bel appellatif de « Magnanime » [2]. Comme Farinata, Crispi risqua tout pour son parti, prêt à tout lui sacrifier, sauf sa conscience. Chez Farinata, dans la « bolgia » infernale, le souvenir du parti auquel il a appartenu vit au delà de la tombe. En entendant le doux langage toscan, il se dresse dédaigneux dans sa fosse découverte et apostrophe le compatriote inconnu qui passe. — « Quels furent tes ancêtres? » — Il veut savoir s'ils étaient de ses partisans ou de ses adversaires. Dante ne lui cache pas qu'ils furent de ses ennemis, et Farinata, au milieu de ses tourments, se complaît encore de la double défaite qu'il leur a infligée. A quoi Dante réplique que si, par deux fois, ils ont été vaincus et dispersés, deux fois aussi ils ont retrouvé le chemin de leur patrie, tandis que les partisans de Farinata n'ont jamais connu l'art de revenir de l'exil. A cette réponse, Farinata se trouble et la

---

[1] *Enfer*, VI, 79.
[2] *Enfer*, X, 32 et suiv.

douleur qui l'accable est telle qu'il devient indifférent à ce qui l'entoure, étranger au triste épisode de Cavalcanti, impassible aux feux qui le dévorent....

Tel fut Crispi aux jours dont nous parlons. Apre batailleur, lutteur infatigable, prompt à l'attaque et prompt à la défense, il déjoua toutes les embûches, il riposta à tous les coups. Il ne négligea aucune occasion de livrer bataille à ses ennemis, comme lors du procès du *Gazzettino Rosa* de Milan, où son témoignage, sans désarmer les juges, produisit une impression profonde [1]. Il les harcela dans le journalisme, au moyen de la *Riforma*, dont le ton ne fut jamais plus agressif ni plus mordant. Il les poussa dans leurs derniers retranchements en demandant et réclamant de la Chambre une enquête qu'il finit par obtenir, malgré l'opposition de la droite et du ministère, malgré les hésitations de ses amis politiques. Il affronta les injures, il brava les menaces, il assista sans découragement aux défections. Quelquefois à la tête de son parti, qu'à d'autres moments son audace déconcertait, parfois seul, ou suivi d'un petit nombre de fidèles, il lutta sans plier, sans faillir, tenace, persévérant, étonnant ses amis et ses adversaires eux-mêmes par son courage indomptable, par sa prodigieuse activité et par la multiplicité de ressources de son esprit.

Une lettre de lui au directeur de l'*Opinione* prouve cependant que jamais, dans cette lutte inégale, Crispi ne perdit le calme ni le sentiment de sa dignité. Voici ce qu'il écrivait à Giacomo Dina, le directeur de ce journal, alors l'organe officieux du parti modéré:

Florence, 29 juillet 1869.

« Monsieur le directeur,

« Je me suis fait une loi de ne pas répondre à de certains journaux que, étant donné le genre de leurs attaques, je répute indignes de mon attention. Ne pouvant adopter le même maintien avec l'*Opinione*, je fais appel à votre courtoisie, assuré que vous saurez donner une explication convenable aux phrases qui se rapportent à moi dans votre premier article de ce jour.

« Je ne comprends pas la théorie des deux consciences. L'homme

[1] Les députés Civinini et Brenna avaient été nominativement accusés par le *Gazzettino Rosa* d'avoir reçu des pots-de-vin à l'occasion du vote de la régie des tabacs. Ils intentèrent un procès au journal, qui fut condamné dans les personnes de son directeur et de son gérant.

et le citoyen n'en ont, n'en peuvent avoir qu'une seule. Elle impose des devoirs indiscutables, et à ces devoirs je suis resté fidèle dans la mission difficile et douloureuse à laquelle m'a appelé la récente enquête parlementaire.

« Croyez-moi votre très dévoué

« F. CRISPI ».

⁂

L'étude de l'homme public nous a fait quelque peu négliger l'homme privé. Malgré son activité parlementaire, Crispi avait trouvé le moyen de se faire, dès son séjour à Turin, une étude légale et d'acquérir une clientèle dont l'importance s'accrut de jour en jour. Le transfert de la capitale à Florence ne troubla en rien le cours heureux de ses affaires. Au contraire: de nouveaux clients vinrent s'ajouter aux anciens. Dans cette dernière ville, il habita d'abord le troisième étage d'une maison située hors de Porta Romana, donnant d'un côté sur le Viale Petrarca et sur les vieux murs de Michelange, de l'autre sur de vastes jardins. C'était loin du centre, loin des tribunaux, loin de Palazzo Vecchio, où siégeait le parlement; mais Crispi retrouvait là-bas, dans le faubourg, un calme bienfaisant pour sa vie agitée et fiévreuse. Il aimait encore, d'ailleurs, faire de l'exercice. Ces allées et venues ne lui suffisant pas, il montait à cheval, genre de sport auquel s'adonnaient d'autres hommes politiques, Minghetti et Sella, par exemple. Crispi parle encore avec admiration et regret d'un cheval de selle dont lui avait fait présent le roi Victor-Emmanuel. A Porta Romana, le souvenir de l' « avocat Crispi » ne s'est pas perdu. Les *popolani* du lieu parlent encore de lui et désignent à qui veut les voir les fenêtres de l'appartement qu'il occupa. Il ne demeura cependant que deux ou trois ans dans le faubourg. Sa profession lui donnait de beaux bénéfices; il acheta un terrain rue de la Scala, à proximité de la place de Santa Maria Novella, tout près d'un emplacement choisi par Adriano Lemmi et où celui-ci habite encore aujourd'hui, — patriarche respecté, — au milieu de sa nombreuse famille. Sur ce terrain, Crispi fit bâtir un immeuble qu'il possède encore, habitation confortable, d'un luxe discret et bien entendu, mais qui n'a rien des palais enchantés dont ses adversaires, et ses envieux, ont quelquefois parlé. Il vint s'établir dans sa nouvelle

habitation un an ou deux avant que l'entrée des Italiens dans Rome l'amenât dans la capitale définitive du royaume.

Pendant les neuf années qui venaient de s'écouler depuis son retour de l'exil, Crispi fit quelques voyages à l'étrangrer. Il alla à Paris, en 1862, pour y revoir les lieux où il avait tant souffert, pour y serrer la main à quelques amis fidèles et dévoués, pour y payer ses dernières dettes de proscrit. Il y retourna depuis et noua de nouvelles relations; il se lia surtout avec des hommes de l'opposition parlementaire — Jules Favre, Garnier-Pagès, entre autres, qui, à leur tour, venant en Italie, ne manquaient pas de lui rendre visite et qu'il accueillait et fêtait de son mieux.

Crispi n'atteignait pas encore à la cinquantaine. Il portait la barbe entière, grisonnante, et par une singulière coïncidence, cette barbe lui donnait une certaine ressemblance avec Mazzini. Ils avaient à peu près la même taille et le même maintien. Cette ressemblance causa à Crispi une mésaventure. Dans un de ses voyages, des agents de la police française l'arrêtèrent à Strasbourg, le prenant pour celui qui avait été son ami et son maître.

Mazzini eût été pour eux une bonne capture; car, à la suite d'un récent attentat où on le supçonnait d'avoir trempé, Mazzini avait été condamné à mort. Crispi, pour qui le décret de proscription avait été rapporté, put sans difficulté justifier de son identité et fut aussitôt relâché.

∴

Un portrait peu connu de Crispi le représente assis près d'une table sur laquelle une feuille dépliée laisse lire ces mots en gros caractères: « Viva la Polonia! » Comme son grand ami Cesare Correnti, comme tous les libéraux d'Italie et de France, Crispi eut l'amour de la Pologne, — de ce malheureux pays dont l'histoire a appris, à ceux qui savaient comment tombent les dynasties et comment disparaissent les États, qu'une nation peut mourir. C'était là un amour idéal, car, dans l'exil, Crispi, qui avait connu maints proscrits de toutes les nations, n'avait guère eu à se louer de l'émigration polonaise. Mais les souffrances endurées le rendaient plus compatissant au sort des opprimés. Lorsque, en 1863, les rigueurs excessives introduites dans la levée militaire de Pologne et les cruautés commises par le marquis Wielopolski, renégat polonais envoyé à Varsovie en qualité de premier conseiller du grand-duc

Constantin, provoquèrent le dernier soulèvement de la Pologne, un courant de sympathie parcourut toute l'Italie et le parti d'action s'en servit pour éveiller dans le pays une nouvelle agitation politique. Crispi qui avait prononcé à la chambre un discours éloquent en faveur de la cause polonaise, se vit placé à la tête d'un comité de secours. Le gouvernement italien, ému de cette agitation, essaya, d'accord avec l'Angleterre et la France, d'agir dans un sens conciliant à Saint-Pétersbourg; les démarches des trois puissances demeurèrent naturellement sans succès. C'est dans un des discours qu'il dut prononcer à ce sujet que Visconti Venosta, ministre des affaires étrangères pour la première fois, énonça la célèbre formule de sa politique: « Toujours indépendants et jamais isolés ».

∴

Cette formule a toujours été réprouvée par Crispi. Il en a dit le pourquoi au récent banquet de Florence, en faisant l'historique des alliances que l'Italie a contractées ou négociées. Crispi de tout temps a voulu pour son pays de forts armements et de fortes alliances.

« On a prétendu, disait-il naguère, que les alliances doivent être de courte durée, contractées dans des buts déterminés et certains, et même, seulement lorsque survient l'imminence d'un péril; qu'il faut être les amis de tous, mais sans engagements pour l'avenir. C'est là une théorie applicable à quelques États, qui, tels que l'Angleterre, sont favorisés par une position géographique exceptionnelle; applicable souvent à d'autres États, tels que la Russie, extrêmement puissants par eux-mêmes, inattaquables sur leur propre territoire et dont les programmes de politique internationale sont à longue et lente échéance; applicable quelquefois indistinctement à tel ou tel autre État, mais dans des conditions normales, — non pas à une époque où l'Europe en armes attend la solution de questions importantes, et prépare cette solution, ou se préoccupe déjà de la garantir lorsqu'elle l'aura atteinte. A une époque comme la nôtre, il est plus que jamais nécessaire d'être et de rester forts, non seulement par les armes, mais aussi par les alliances ».

Dans ce même discours, arrachant quelques voiles du passé, Crispi a rappelé à ses auditeurs qu'une alliance avec l'Autriche

et la France avait été proposée à l'Italie en 1869, et que des circonstances indépendantes du bon vouloir de notre gouvernement l'avaient fait échouer. Il y a là un point historique intéressant à éclaircir et à fixer. Nous allons essayer de le faire sur la foi de témoignages nouveaux ou peu connus. Nous rentrerons par là dans l'ordre de notre récit.

*
* *

L'idée première de la triple alliance entre l'Italie, l'Autriche et la France a été attribuée par Crispi à l'Autriche, et même, semblerait-il, personnellement à M. de Beust. Cette idée, d'après le discours de Florence, daterait de 1869. Selon d'autres versions, de gens qui ont passé par les chancelleries de l'époque, cette idée aurait eu son origine en 1867, et la paternité en appartiendrait à l'empereur Napoléon III.

Celui qui aurait donc eu le mérite de l'avoir conçue devait avoir le tort, par une coupable faiblesse envers son entourage, d'en faire échouer la réalisation.

Les événements de 1866, la foudroyante campagne de Bohême, venaient de révéler dans la Prusse une puissance militaire de premier ordre, quand l'affaire du Luxembourg parut menacer l'Europe d'une guerre entre le vainqueur de l'Autriche et la France. Napoléon III réussit à conjurer le danger, mais le traité de Londres (11 mai 1867) qui sembla mettre fin à la question, ne contenta personne, et, s'il retardait la guerre, en laissa subsister les véritables causes. On la sentait inévitable. Ce fut alors que Napoléon III pensa chercher des alliances. Il s'adressa d'abord à l'Autriche, dont la politique étrangère était confiée au baron de Beust, homme d'État saxon d'une intelligence fine, déliée et prompte, mais d'un caractère léger et peu consistant. Présumant beaucoup de lui-même, Beust aspirait à jouer un grand rôle dans la politique européenne et se croyait de force à faire pièce au comte de Bismarck qu'il jalousait en secret et détestait cordialement. Le projet de Napoléon III était fait pour le séduire.

L'ambassadeur de France à Vienne était alors le duc de Gramont, le malheureux diplomate dont la légèreté et l'impromptitude devaient avoir une si large part dans les événements qui décidèrent de la guerre de 1870. Grand seigneur dans toute l'acception du terme, Gramont avait toute la facilité et l'aisance que donne

la fréquentation assidue du monde, toute l'assurance personnelle que confèrent facilement un grand nom, une haute position, une fortune considérable. Mais ses qualités s'arrêtaient là, tandis qu'il avait tous les défauts de sa race, qui étaient aussi ceux du ministre autrichien. Le baron de Beust et le diplomate français étaient faits pour s'entendre ; ils posèrent ensemble les bases d'une entrevue entre les deux empereurs, entrevue qui eut lieu à Salzbourg dans le courant de l'été, et où le projet d'alliance fut nettement mis sur le tapis par l'empereur des Français. Il s'agissait, pour l'Autriche comme pour la France, de faire cause commune dans le but de mettre un frein aux ambitions de la Prusse, et de la contrecarrer, en la rappelant au respect du traité de Prague, si elle décelait la moindre velléité de s'étendre au delà du Mein. L'empereur d'Autriche se montra hésitant à prendre dès l'abord les engagements que désirait son interlocuteur. Il voulait réfléchir et peut-être faisait-il déjà dépendre son adhésion du consentement de l'Italie à entrer dans l'alliance. Les entretiens de Salzbourg n'amenèrent donc pas encore un accord formal ; mais une première entente s'établit dès lors, du moins sur ce point que le cabinet de Florence serait invité à prendre part aux pourparlers.

Les événements de Mentana empêchèrent de donner suite immédiate au projet d'ouvertures, mais les circonstances redevinrent, aussitôt après, favorables par la venue au pouvoir du cabinet Menabrea, dont le chef était notoirement convaincu de la supériorité du soldat français et de l'utilité d'une alliance avec la France.

Les pourparlers s'engagèrent, mais plutôt entre les souverains qu'entre les hommes d'état dirigeants. Pendant de longs mois, Victor-Emmanuel et Napoléon III eurent de fréquents échanges d'idées par l'entremise d'intermédiaires officieux investis de leur confiance personnelle réciproque. Napoléon III, à son tour, informait l'empereur François-Joseph de ce qui se passait, par le moyen du prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris.

Le général Menabrea était naturellement tenu au courant de tout. Mais le roi l'admettait dans la confidence à titre d'homme de bon conseil, comme son premier aide-de-camp et son ami plutôt que comme son premier ministre. Ce ne fut qu'au mois ... 1869 que l'échange d'idées entre les deux souverains en .a à un point satisfaisant et que, pour la première fois, le gé- ' Menabrea put porter la question devant le conseil des mi- ... Aucun de ses collègues n'avait eu vent de la chose. Tous

en furent surpris et étonnés; tous comprirent combien était grave la responsabilité d'une décision. Car, au bout de l'alliance, dans un avenir plus ou moins proche, on ne pouvait se le dissimuler, c'était la guerre! la guerre contre l'allié de 1866, coupable de vouloir et de poursuivre l'accomplissement de l'unité allemande comme nous voulions et poursuivions l'accomplissement de l'unité italienne. Et cela, dans quel but, en vue de quel résultat? Pour augmenter la puissance de deux États qui, l'un sous les semblants d'une amitié qui s'était toujours montrée intéressée et tracassière, l'autre en conquérant, n'avaient déjà que trop fait sentir à l'Italie l'intolérable poids de leur hégémonie. Une seule condition pouvait rendre acceptable une telle alliance, au lendemain de Mentana: la solution de la question romaine dans le sens réclamé par les Italiens.

UN ITALIEN.

(La suite à la prochaine livraison).

PAYSAGES DE NORMANDIE

NOTES DE VOYAGE.

A MATHIAS MORHARDT.

I.

Une rose de Marie-Antoinette.

St-Valery en Caux.

Une plage de casino, en Normandie, c'est toujours la même chose. Sans doute, plus ou moins grande, plus ou moins élégante, — selon que la station est plus ou moins à la mode, mais, somme toute, d'aspect général, — c'est toujours la même chose. Vous vous rappelez : un mètre de sable, dix mètres de galets, quelques rangées de cabines, puis la terrasse avec des tentes et, comme *toile du fond*, les bâtiments du casino d'architecture légère, fantaisiste, en bois sculpté, peinturluré avec partout des drapeaux flottants. Sur la grève, des baigneurs, des baigneuses en maillots et en longs peignoirs. Sur la terrasse, des femmes en toilettes claires avec de grandes ombrelles, des messieurs vêtus de flanelle lisant gravement le *Figaro* et d'insupportables enfants courant, criant, pleurant et hurlant. Dans le casino enfin, une musique jouant sans cesse les mêmes airs : *Faust*, l'ouverture d'*Haydée*, même *Carmen*, dans les grandes occasions.

Tout cela est un peu monotone. Aussi, pour l'observateur, pour le rêveur qui est au fond de l'âme de la plupart d'entre nous, l'amusante observation que d'examiner, un livre à la main, une de ces délicieuses jeunes femmes qui babillent tout en brodant d'un geste régulier et charmant. Le joli rêve alors, de se croire amoureux pour une heure, pour moins encore, car une heure c'est déjà bien long pour un tel amour ! — Le joli rêve et les choses exquises

qu'on trouverait à lui dire à cette passagère! — Peut-être suffirait-il de parler et ce roman s'achèverait-il le plus banalement, le plus bourgeoisement du monde. Alors, à quoi bon? *Chevalier pour une heure,* dit un poème russe; *Amoureux pour une heure,* dira cette rêverie qu'ont faite souvent les âmes un peu songeuses, un peu tendres et un peu paresseuses aussi. Car dans cet *à quoi bon?* il y a surtout de la paresse, comme le pressentiment de ce qu'il faudra de paroles et de délicatesses d'esprit. On trouve plus simple de dire *à quoi bon?* D'ailleurs, c'est un scepticisme si absolument élégant.

Lorsqu'on s'ennuie décidément on tourne le dos à la mer, en recommandant au cocher de zigzaguer quelques heures, par la contrée. On m'a parlé cet après-midi, d'un vieux château très curieux, qu'il fallait visiter. Je laissais dire, — d'ailleurs, j'aime les vieux châteaux et nous sommes partis, joyeusement, au grand trot. La voiture était jolie, — c'était presque un boggy; le cheval était fringant, — pour un peu on aurait cru qu'il avait du sang, et la route était merveilleuse. Imaginez, des chemins creusés entre deux remblais de terrain. En style normand, des *cavées*, en style d'ingénieur, des *tranchées*. Et ces tranchées, ces cavées, ces chemins se croisant les uns les autres s'en vont dans toutes les directions, à n'en plus finir, — ce sont comme des allées de verdure sillonnant tout le pays. De chaque côté, il y a d'interminables rangées de grands arbres aux maigres troncs dénudés. Le soleil jette partout sa lumière, sa gaîté. En haut, très haut, vers les cimes, les branches se rejoignent en arcades de feuillages légers, chantants, d'un vert de soleil qui se détache très délicatement sur le bleu du ciel toujours palôt, même aux journées d'août. A rouler dans ces cavées, on ne voit rien que de grandes herbes, que de brusques battements d'ailes, que des troncs, que des branchages et qu'un peu d'azur et de soleil. On ne voit rien, mais c'est un paradis de lumière, mais *c'est le royaume du vert,* comme disait Amiel. De la mauvaise herbe à demi séchée aux feuilles claires du bouleau c'est toute la gamme des verdures qui chante au bon soleil, — et toujours, de là-bas, de la mer, souffle cette brise vivifiante qui fait les nerfs plus forts et les poitrines plus larges.

C'est le silence de la campagne, ce silence formé de mille bruits, de susurrements d'insectes, de froissements de charmilles, de pépiements d'oiseaux. Et les coccinelles tournent, tournent, — comme dans la romance de Massenet, — vivant et chantant, déjà prêtes pour la mort. De temps à autre, on entend des hennissements de

chevaux au vert, des mugissements de vaches ruminantes venant des prairies à perte de vue, qu'on devine tout près, de l'autre côté des monticules. Dans ces prairies, il y a des bêtes qui paissent, il y a des hommes qui peinent, il y a du travail, il y a de la *Vie*.... Oh! pouvoir rester toujours, toujours, dans la cavée pleine de verdure où dansent les coccinelles dans les traînées de soleil!... Oh! laisser plus loin, dans les champs plus loin, les fatigues, les tristesses. Le doux, le cher rêve, auquel il ne faut pas croire et qui serait sans doute la plus mortellement ennuyeuse des réalités.

Nous allons cahin-caha. — Parfois, une paysanne, une vieille, ramassant des branches mortes; la sorcière des Contes de Fées avec son visage recroquevillé comme une pomme cuite au four, avec ses trois vilains cheveux gris et ses loques de pauvresse mendiante. — Parfois aussi, dans une poussée d'air, le brusque passage d'un bicycliste, la tête rentrée dans les épaules, — la chemise gonflée par le vent, lui mettant au dos une bosse d'arlequin. D'ailleurs, très élégant avec sa casquette jockey de couleur vive, sa ceinture assortie à fermoir d'argent et ses étroites culottes lisérées de même et ses longs bas à coins brodés et ses souliers à l'anglaise, presque sans talons. C'est un costume fort *select* qu'on porte très bien sur la plage, toute la matinée. Avec les fracs de couleur: fracs puce, fracs rouge, fracs eau du Nil, c'est ce que la mode de Guy, de Gontran et de Gaston a sans doute inventé de plus gracieux dans la toilette masculine. A ce propos, il est à remarquer que la mode des draps ternes et des vêtements sévères s'oublie de plus en plus et que, bien au contraire, par leurs doublures, par leurs parements de moire, de soie, de satin, de velours, les vêtements fin de siècle ont des somptuosités qui rappellent encore timidement, mais qui rappellent pourtant les siècles d'avant la Révolution.

De loin en loin, un village; moins encore, un hameau; deux ou trois masures à l'ombre de dix arbres. On passe et ce sont par les portes grandes ouvertes, des intérieurs de cour, en perspective, donnant l'illusion d'un décor d'opéra-comique, planté là, par fantaisie. Rien ne manque: ni la ferme lézardée, vermoulue, au toit de chaume vert de moisissure, ni la fenière avec l'échelle mal appuyée, ni le puits, la margelle usée, la corde ballante, le seau renversé. Partout, les taches claires de brindilles de paille tombée, des tas de foin coupé, des gerbes débordantes, des grains de maïs roulant sur la terre noire. Il y a fouillis, entassement et sérieusement, on se croirait à l'Opéra-comique, à l'acte village. Si des

roses au corset, souriante dans une robe claire et fleurie, Mme Molé-Truffier s'avançait sur la pointe de ses jolies mules à talon rouge, et si elle se mettait à chanter quelque ariette du *Devin du village*, — je vous assure qu'on ne serait presque pas étonné. Mais tandis que je passais, une voix rauque, une voix colère a crié: « Ho! là! viens donc, sale gamin, ou ton père va te fouetter ». Et ce n'est pas tout à fait le *Devin du village* chanté par les lèvres souriantes de Mme Molé-Truffier. Le charme est rompu. Nous ne sommes pas à l'Opéra-comique, mais en pleine campagne, — en Normandie.

Nous arrivons. Voici déjà l'avenue où sans doute roulaient jadis, très jadis, sur du gravier passé au tamis, les lourdes berlines du dix-huitième siècle. Maintenant, c'est la solitude, avec une végétation luxuriante de forêt d'Amérique, — c'est la tristesse intime, pénétrante des endroits où le soleil ne perce plus et où tout est souvenir. Cette allée à des mélancolies de visage vieilli et de femme oubliée....

La voiture tressaute sur les mottes d'herbe. Nous descendons: une barrière de bois, peinte à l'huile, a remplacé la grille de fer forgé et doré d'autrefois. A la suite d'une très vieille petite bossue qui a pris en rechignant un lourd trousseau de clefs, nous traversons lentement, lentement, la grande cour, — verte, de mauvaise herbe.

Et nous voici dans une maison délabrée, presque en ruines. La Révolution, puis la guerre, l'affreuse guerre de 1870 ont déchiré les tentures, barbouillé les murs, dépecé les fauteuils et brisé les dorures. Les billards sont éventrés, les glaces rayées de grands coups de crosse, — les cadres vides pendent aux murs et sur ce saccage des choses, le temps, les araignées, la poussière ont mis de longues traînées sales qui glissent comme des larmes. Depuis vingt ans, on n'a rien réparé, rien nettoyé, tout est resté comme l'ont laissé, en quittant la France, les officiers prussiens. La cendre de leurs pipes, la poussière de leurs bottes est encore là. Le maître de céans est toujours loin, sans doute à Nice, à Hyères, à Paris. En vingt ans, il est venu une seule fois, un seul jour. Les fermiers ne touchent à rien, ils n'osent pas, ils n'ont pas le temps. Avec le bétail, avec les récoltes, ils ont à trimer que les bras leur en tombent. Chaque année, les tentures se fanent davantage, les murs s'effritent un peu plus et partout, et toujours, — la poussière tombe tristement, mystérieusement....

Dans les combles, on montre une cachette dissimulée par les

boiseries. D'une voix indifférente, avec une volubilité, comme à réciter un chapelet, à tel point, que c'est à peine si je peux entendre, — la bonne vieille raconte qu'aux temps de la Révolution, on a mis des prêtres là-dedans. La cachette est étroite, il arriva qu'il fallut y rester longtemps ; la terreur était si grande ! et maintes fois, lorsque enfin, on se hasardait à tirer le panneau, on trouvait quoi ? l'homme évanoui — presque mort. Imaginez ce supplice : étouffer avec la certitude que pousser un cri ce sera la mort, — et cela, jusqu'à perdre connaissance. Surtout aujourd'hui, après ces sous-bois de verdure, après ces pinsons au soleil, après la douce mélancolie de ce château dormant au bois j'ai de la peine à croire qu'un pareil rêve d'horreur ait jamais pu se passer ici, dans cette mansarde, la fenêtre ouverte sur la campagne en fleur. Il me semble que c'est si loin de nous, de nos manières d'être, de notre civilisation.... et pourtant ?

Le château parcouru, nous descendons au jardin. Il est dévasté, l'herbe pousse dans les allées, les ifs croissent à tout hasard. Les statues, les coupes, les colonnades sont mutilées horriblement; sans doute, mais il est plein de roses. Ces fleurs entêtantes, fraîches comme du printemps, délicieuses comme de la soie froissée envahissent les parterres, grimpent à l'entour des torses brisés mettant de la jeunesse, de la grâce sur ce lendemain d'une guerre d'un siècle. Ce jardin, c'est le jardin des roses ; il y a des milliers d'étoiles blanches, d'étoiles jaunes, d'étoiles rouges, — on se croirait en Turquie, dans les champs de roses du sultan. L'air de la mer les rend plus larges, plus colorées, ces inoubliables fleurs aux pétales souples comme du taffetas et doux comme des lèvres de femme.

Pour notre admiration, la mère Michel a retrouvé un sourire. Tremblotante, elle nous a cueilli un gros bouquet. Mais elle s'est arrêtée, nous a fait signe d'approcher et nous montrant un rosier :

— « Celui-là il a été rapporté de Paris, par le grand-père de monsieur le marquis. Il paraît qu'il lui avait été donné à Versailles, par une reine de France, Marie-Antoinette, en souvenir, — et puisque vous aimez les fleurs, je m'en va vous en donner une ».

J'ai pris la rose, je l'ai respirée et j'ai eu l'enfantillage de m'émotionner beaucoup. Il me semblait que c'était Marie-Antoinette elle-même qui m'offrait cette fleur. Je la voyais si bien, comme si je l'avais vue jadis, — je la voyais avec la parure qu'elle affectionnait à Trianon : la robe de percale blanche, le fichu de gaze, le chapeau de paille — et sa grâce souriante jusqu'à ses yeux un peu

vagues de myope. Cette fleur si fraîche et si vieille, — cette fleur si frêle, au parfum si doux me répétait ce qu'elle écrivait quelques heures avant de mourir et de quelle mort! — à Madame Élisabeth: « Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait ». Et ce n'était pas qu'une phrase qu'elle écrivait sur la méchante table du cabinet des condamnés à la Conciergerie, oui, elle a pardonné, elle a pardonné à tous ses ennemis, — sinon les rosiers qu'elle a plantés, les rosiers qu'elle a soignés de ses mains mortes depuis tant d'années ne fleuriraient pas des roses si fraîches, si frêles et si douces.... Elle a pardonné mais nous, nous ne nous consolerons pas et comme disent les de Goncourt, en un livre merveilleux: la mort de cette femme désolera notre âme. En souvenir, cette rose, — la rose de Marie-Antoinette; Trianon, — d'où cette rose est venue, — où la reine qui a touché cette rose a vécu, a été heureuse. Ce Trianon où, — comme pensent encore les de Goncourt, — « l'ombre de Marie-Antoinette erre encore, aujourd'hui; où, malgré l'ingratitude des choses, le silence de l'écho, l'oubli de la nature, tout parle comme une scène vide et rappelle les beaux jours de Marie-Antoinette; où le pas du curieux hésite et tremble, marchant peut-être dans le pas de la Reine! ».

II.

Après un Spectacle.

St-Valery en Caux.

Ce soir, on jouait au petit théâtre du casino. C'était une troupe de passage, — celle de Mme Favart, je crois bien. Je suis entré sans trop le savoir, ayant l'esprit comme endormi à vivre depuis six semaines dans la monotonie de cette plage solitaire.

On donnait la *Joie fait peur* de cette excellente Mme de Girardin, une pièce sur le mérite de laquelle je n'ai heureusement point à me prononcer, puisque par exception, je ne suis pas critique littéraire aujourd'hui. Or, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il semble qu'elle ait été écrite, sur commande, à l'usage des concours du Conservatoire. Je ne sais si l'on y peut trouver aucune trace d'étude de mœurs ou d'analyse psychologique, mais je sais qu'elle renferme un premier rôle, une ingénue, un vieux domestique et un jeune premier qui font les gestes et qui disent

exactement les paroles de leur emploi. C'est un amusement pour les sceptiques. Sainte-Beuve raconte que, dans sa jeunesse, Mme de Girardin jouait de la harpe avec les bras, les plus beaux du monde. Or, les comédies qu'elle a écrites, elle, qui répondait au doux nom de *Delphine*, ont fait comme la harpe, — elles sont passées de mode. Pour qu'elles se puissent encore tolérer il faut aussi qu'elles soient dites par les plus belles voix et par les plus jolies personnes du monde. Alors, on oublie le sujet romance, les phrases de livre, l'observation de lecture et l'insupportable banalité du tout pour rêver à des choses infiniment plus agréables.

Au casino de St-Valery, la pièce fut jouée tant bien que mal, — plutôt mal que bien par des acteurs, les uns très inexpérimentés, les autres très fatigués. Avec les troupes de passage — c'est toujours ainsi. D'ailleurs, je n'écoutais pas, il est impossible d'écouter la prose de Mme de Girardin, mais le rôle de Blanche étant tenu par une artiste qui m'intéressait — oh, pour des motifs bien corrects comme on en jugera ! — je restai jusqu'à la fin. Ensuite, longtemps, je me suis promené sur la terrasse du casino, malgré l'énervante sonnette des *Petits chevaux*, regardant l'océan à marée montante, dont les voix désespérées pleuraient dans la nuit descendante.

Blanche de la *Joie fait peur*, c'est une fillette de seize ans toujours joyeuse, toujours aimable et déjà aimante, comme prête à l'amour, — en terme de métier, c'est une ingénue. A St-Valery, ce rôle était rempli par une petite personne incomparablement laide, mais laide d'une laideur indiscutable, presque outrageante. Imaginez, une figure large comme le poing avec un nez en bec de perroquet, de gros yeux à fleur de tête et une bouche légèrement tordue, n'en finissant plus. Elle avait beau rire, sautiller.... comme cela était triste ! Comme son costume noir lui allait mal ! Mais tout devait lui aller mal, même l'améthyste, même la dentelle, même les fleurs. Elle avait du métier, une voix jolie, une gaîté vive, bref plus qu'il ne fallait pour réussir si.... et soudain, à imaginer, à deviner le roman de misère de cette existence je me suis senti de sincères et pitoyables sympathies.

Mais d'abord, avec un tel visage, qu'est-ce qui avait pu l'engager à se faire actrice ? Sans doute, le besoin de gagner et la paresse de prendre un métier où il eût fallu trimer tout le jour. Elle était trop frêle, elle n'avait pas le courage. Alors, elle avait commencé à neuf ans, par jouer les princesses de féerie. Chacun plaisantait son profil tordu, un profil à la Grévin ; on riait, ce fut encore son

plus beau moment. Puis ç'avait été le Conservatoire avec les concours de fin d'année où elle n'avait que des mentions très honorables mais très inutiles. Que voulez-vous, elle était trop laide, personne ne la protégeait,— les professeurs ne s'en inquiétaient guère; c'était du gibier de province. Et comme elle ne trouvait pas d'engagement à Paris, il avait, en effet, fallu partir pour la province, errer de ville en ville, aller peut-être jusque dans les colonies et courir l'été les villes d'eaux. Il avait fallu apprendre vingt rôles par saison et répéter tous les jours, et jouer tous les soirs. Peu à peu, elle oubliait ce qu'elle avait appris; elle disait par à peu près; elle n'avait plus le temps, — elle était si fatiguée. Dans les journaux, c'était toujours la même rengaine: des compliments sur sa diction, des regrets sur sa figure.... tellement qu'elle en avait la nausée, qu'elle ne les ouvrait plus, sachant d'avance ce qu'ils disaient. Et les années passaient avec l'espérance de revenir à Paris, de trouver un bon engagement. Mais après? Que ferait-elle après? Il lui était impossible de rien économiser. C'est tout au plus si elle parvenait à équilibrer son budget. Songez: 250, 300 fr. par mois et les costumes? la pension? Car ce n'est pas avec un nez comme le sien, qu'on trouvait des protecteurs, des amis sérieux. Déjà, les engagements, même en province, se faisaient rares. Partout, on voulait de jolies femmes, il ne lui restait plus que les tournées, — ce perpétuel va-et-vient en chemin de fer, en diligence, en vapeur, qui achèverait de l'éreinter.

Ce n'étaient pourtant encore là que les soucis de la vie matérielle, mais comme son cœur, son pauvre cœur de femme devait être chargé de pensées envieuses, jalouses, affreusement découragées. J'y songeais avec une tristesse infinie; je comprenais si bien la colère, presque la haine qu'elle devait éprouver à voir réussir les autres, à les voir réussir partout, au théâtre, comme dans la vie — ces autres, qui n'avaient ni son talent, ni son savoir et qui étaient jolies tout simplement. Sans doute, à supporter les pitiés de ses camarades, les impertinences des directeurs, les froissements presque à chaque heure, il lui venait pour la beauté, des mépris, des méchancetés de Macette sur le retour, ou peut-être aussi, une lassitude, un découragement à se tuer là, un soir quelconque.

Et lorsqu'il fallait jouer la gaîté babillarde, comme ce devait lui être pénible, même douloureux. C'était comme l'ondine des légendes scandinaves — cette ondine qui devient femme par amour. La sorcière le lui avait prédit: « Jamais tu ne parleras et chacun de

tes pas te causera de mortelles souffrances ». Et pourtant, par amour encore, parce que cela était agréable à celui qu'elle aimait, elle dansait, dansait — jusqu'à tomber évanouie de douleur.... — Mais non, pour la petite actrice de St-Valery c'était encore plus triste que pour l'ondine des mers du Nord, car c'était par amour et pour l'Amour que l'ondine se suppliciait, tandis que l'actrice souffrait pour rien, — pour gagner du pain. Et puis, l'ondine était belle, elle était inoubliable. Au moins, selon la légende, et les légendes ne savent pas mentir. Lorsqu'on aime, la souffrance n'est plus la souffrance, — l'ondine le sentait bien. Et à son tour, si elle avait aimé, si elle avait été aimée, la pauvre fille n'aurait plus trouvé sa laideur si repoussante. Mais, hélas! pour cela, il aurait fallu vivre une autre vie, travailler d'un autre travail et n'avoir pas pour métier de paraître jolie. — C'était, pour elle, une existence de misère et c'était aussi pour ceux à qui elle devait plaire, une douleur profonde, une douleur sincère que de deviner ce qu'il y avait de désolation et de pauvreté sous ses sourires.

Voilà ce que j'ai écrit l'autre soir, sur mon *bloc-note*, en pensant à cette figure douloureuse dont les laideurs me poursuivaient. Cette rêverie *après un spectacle* m'a fait souvenir des vers qu'Alfred de Musset écrivait *après une lecture*. Jadis, j'en ai dit beaucoup de mal. Maintenant, à me les redire, lentement, pour moi tout seul, je les trouve d'une bravoure, d'une fierté qui me charme. Je me laisse charmer sans crainte de me contredire.... je tiens si peu à mes opinions! De préférence, je m'arrête sur ces vers et si je les recopie ce n'est point par ironie, mais c'est parce que les croyant vrais, je ne peux les répéter sans éprouver une grande pitié pour cette femme dont je n'ai jamais rien su — pas même le nom.

Les femmes, j'en conviens, sont assez ignorantes.
Mais qu'y voulez-vous faire? — elles ont la beauté.
Or, la beauté c'est tout. Platon l'a dit, lui-même:
La beauté, sur la terre, c'est la chose suprême.

III.

La Maison du Berger.

Veules, août 188....

Des brises viennent de la mer. Ces brises dont il est parlé dans *Mme Bovary*, qui roulent leurs rafales sur tout le pays de Caux. Je suis seul, je marche en pleine campagne, m'éloignant de la falaise et toujours plus lointaine, j'apercois là-bas, la mer, — la mer éternelle et qui semble infinie.

C'est une journée de soleil. Il y a de la joie dans l'air. La mer a des accalmies de lac suisse. Sous cette lumière, elle est bleue, d'un bleu très doux, d'un bleu éteint de gris, cerné pourtant à l'horizon d'une ligne foncée et bien définie. La mer est paisible, la mer est souriante; elle a des voiles blanches et des lointains de brume; elle a l'attirance et le mystère et la grâce d'une femme endormie. Aujourd'hui, elle semble enjoleuse, compatissante pour l'homme.... Mais les soirs d'orage ? Mais la folie des vagues déferlées et hurlantes? Est-ce un songe ? Comment, ce même océan bercé par la douce brise, sous le soleil d'août, peut-il se tordre et rouler ses furies dans l'épouvante des nuits de tempête ?

Le vent souffle, — de gros corbeaux noirs, brillants volètent lourdement retombant après dix coups d'aile, gavés de chaleur et de grain. C'est le dessus des falaises, la rase campagne sans ombre, — la plaine allant loin avec des prairies, des champs de blé, de luzerne, de seigle, d'avoine qui font à l'horizon, un terrain strié de lignes jaunes, grises, brunes, *cendre vert* et *verte de Hooker* — comme dans ces longues et minces aquarelles anglaises que lave si artistiquement Clift. Tout est nuance, chaleur et parfum. A une demi-heure de marche, un chien aboie et sa voix étouffée, diminuée par la distance, semble l'ironique, l'amusant jappement d'un roquet en colère.

Dans les carrés de luzerne, des vaches paissent, de petites vaches normandes maigrichonnes et vigoureuses, — elles paissent attachées à un piquet, tournant, tournant avec mélancolie et regardant de leurs larges yeux bêtes, les touffes fleuries là-bas, celles qu'elles ne peuvent atteindre, avec un air de se dire: « Ce sont les meilleures, les mieux fleuries, les plus mûres !» Ne sommes-nous pas tous un peu, comme ces vaches de Normandie ? Ne regardons-nous pas

aussi, trop souvent, la luzerne fleurie au delà et ne la désirons-nous pas avec impatience, avec découragement? Pourtant, comme nous pourrions être heureux si nous savions nous contenter de notre luzerne et brouter sagement où le hasard nous attacha. Croyez-moi, la luzerne à notre portée a autant de feuilles que l'autre, elle est aussi bien fleurie, aussi fraîche à la langue. Nous avons tort de rêver autre chose, — mais nous avons beau nous le répéter, nous tirons toujours sur notre piquet, nous tendons toujours le cou et toujours nous nous disons: comme elles sont roses, comme elles doivent être délicates les fleurs de luzerne qui sont là-bas!

Autour de moi, les cigales chantent; l'air est plein de leurs vibrations. Il y en a des milliers, la falaise en est fourmillante. Il semble à les entendre cachées sous des brins d'herbe, que ce soit l'herbe elle-même qui frémisse au soleil. Elles me sautent dessus, de tous côtés, attirées par la flanelle blanche de mon costume. Elles chantent à tue-tête, c'est la chanson des cigales, mais ce ne sont ni les cigales d'Anacréon, ni les cigales de Provence et leur chanson est une chanson triste. Aussi bien, dans ces derniers jours d'août, est-ce l'automne, le spleenetique automne de demain qui s'en vient déjà. Et les cigales m'annoncent la venue de l'hiver, les tombées du jour à quatre heures, les soirées de brouillard et le froid, et la brume, et l'ennui qui me rempliront le cœur dès qu'il faudra rentrer au pays, reprendre la chaîne de ma vie.

On moissonne un peu partout. Dans les champs en jachère, s'alignent à perte de vue de longues rangées de gerbes, placées les épis à terre, la paille en l'air, avec l'apparence de bouquets renversés. Ailleurs, on fauche, on coupe à la serpe, on ramasse, on lie.... Là-bas, on construit une meule. C'est très intéressant à voir: une dizaine d'hommes avec des fourches, des tridents; les âgés, le teint culotté comme de vieilles pipes; les jeunes, robustes jusqu'à la brutalité. Ce sont eux qui les soirs de fête roulent par les rues de Veules, en bandes, se tenant par le bras, braillant à faire fendre les vitres. Alors, ils entrent dans des caboulots borgnes de la *Rue du Port* et là, ils se soûlent d'eau-de-vie, d'esprit-de-vin — jusqu'à tomber assommés, restant ensuite deux grands jours à cuver toute cette ivresse. Maintenant, ils travaillent, ils ont le cœur à l'ouvrage. D'abord, une première rangée de gerbes est placée, en cercle, épis au centre, paille au dehors, puis beaucoup, beaucoup d'autres jusqu'à une hauteur de premier étage. Alors, commence le cône qui sera recouvert de chaume et qui servira de toit, protégeant des pluies

et des neiges. Une échelle est dressée, des hommes montent, deux, trois.... ils se passent les gerbes en causant, en chantant, en jurant. Ainsi, longtemps, longtemps jusqu'à ce que la pyramide soit achevée, que l'échelle soit retirée et que l'on s'en aille harassé, le corps fumant de sueur, lamper à la ferme ou à la pinte voisines une grande mesure de ce cidre clairet de Normandie, si aigre qu'il vous fait froid dans le dos.

J'avance et par les chemins s'en reviennent lentement, au pas, d'immenses chars à échelle, avec des gerbes sur des gerbes, jusqu'à des hauteurs invraisemblables. Juchés sur ces montagnes de paille, des gars chantent. Parfois, ils s'interrompent pour sacrer ou pour jeter leur chique. Et les attelages s'en vont traînés par la vigueur des bœufs ou par la fatigue des chevaux transpirant.... Peu à peu les gigantesques convois de blé se perdent dans la lumière et dans les brises fraîches qui viennent de l'océan, les chansons s'envolent.

De temps à autre, un corbeau met sur l'inaltérable bleu tendre d'un ciel délicatement voilé de brume, le battement maladroit de ses larges ailes noires.

Je fais encore quelques pas. Soudain, dans un léger renflement de terrain, voici un campement de moutons. Il y en a une soixantaine, un centaine peut-être — parqués dans une enceinte de barrières mobiles que le hasard dressa en ce lieu, ce jour-là. Tout à côté, il y a deux maisons roulantes. Une petite pour le chien, de la grandeur d'une niche à Terre-Neuve; l'autre, c'est la maison du berger. Elle est moins grande qu'un wagon de bohémien; elle n'a que deux roues avec un toit pointu, un brancard — le tout peint en bleu — teinte *bleu de Prusse*. Pour l'heure, elle est vide; le berger est assis au soleil, il fume sa pipe; il ne semble pas regretter sa solitude; il médite et comme il n'a pas la tête farcie d'études, de lectures, de choses vaines et attristantes, sa méditation doit être vague, consolante et bonne.

Mais voici qu'à le regarder pensif et qu'à regarder sa maison errante j'ai été repris par le rêve du seul poète français que j'aime absolument, par le rêve d'Alfred de Vigny. Oui, quand la vie semble trop lassante, trop pleine de vilenies, partir avec la seule, avec la toujours Aimée, partir dans la maison du Berger et s'exiler des villes, et rouler par les pays de la terre, sans plus rien désirer au delà de ses baisers et sans voir plus rien, au delà de ses yeux d'enfant:

Alors, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis un lit silencieux.

Ah! les rêves sont les rêves, il ne fait pas bon les croire, trop longtemps. L'amour est à la vie ce que les fleurs sont à la terre, il l'embellit, il l'embaume, il la rend inoubliable, mais, comme les roses, il ne dure qu'un printemps, — il ne dure qu'un matin. Alfred de Vigny l'a dit, l'amour est toujours *menacé!...* Dans cette triomphale journée d'été je me sentais d'inexprimables mélancolies à deviner combien rare était ce rêve d'éternel amour. Je voyais tout passer, tout mourir et je me disais: Ah! combien sont-ils qui ont répété, à l'amie, à la dame de toutes leurs pensées, — tremblants peut-être ou douloureusement tristes, ce rêve de partir, de s'en aller loin des parents, loin des amis, loin des tentations, loin du devoir peut-être? Et dans quelles heures tragiques et avec quelles douleurs, quelles affres ont-ils connu à leur tour, ces jeunes hommes, ces jeunes femmes que c'était l'impossible, que leur amour n'était qu'un rêve et que c'était fini et *qu'il allait mourir!...*

.... et pourtant ils ne pouvaient s'empêcher de redire à leur manière avec des larmes, des caresses qui sont sur les lèvres de tous ceux qui s'aiment:

.... ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front?
Viens, du paisible seuil de la maison roulante,
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et *toujours menacé.*

ERNEST TISSOT.

JOUR SANS DÉCLIN

POÈME.

Douce martyre bien-aimée,
Appuie encore ton front las
A cette place accoutumée
Où peuvent te garder mes bras!

Répands-la toute dans la mienne,
Ton âme trop lente à s'ouvrir!
De quelque deuil qu'il te souvienne,
Redis-le-moi, pour en guérir,

Et s'il te reste encor des larmes,
Pleure-les, tu guériras mieux,
Car c'est un baume aux divins charmes
Que pour les cœurs versent les yeux!

∴

Eh quoi, ton destin fut si sombre!
Ces tourments, tu les as connus!
La terre, en ces chemins sans nombre,
A saigné sous tes beaux pieds nus!...

Quelle lassitude infinie,
Mon pauvre amour, dut t'accabler!
Et quelles sueurs d'agonie
A tes tempes durent couler!

Pardonne, pardonne, ô ma Sainte!
Si par les yeux, si par la voix,
Ou d'un reproche ou d'une plainte
J'ai pu t'affliger quelquefois!

Quand tu cachais les cicatrices
De tant de maux si peu guéris,
J'accusais tes cruels caprices....
Pardonne! à présent j'ai compris;

J'ai compris tes longues détresses,
Ton inaptitude au bonheur,
Pourquoi nos plus chères caresses
Ne berçaient qu'un moment ton cœur,

Ce cœur orphelin d'espérance,
Ce cœur si fou qu'il croyait voir
Des voluptés dans la souffrance,
Des forces dans le désespoir!

∴

Que faisais-je, moi, que faisais-je
Au temps où tu souffrais ainsi,
Quand par la bise et par la neige
Ton corps de vierge était transi?...

Que n'es-tu, que n'es-tu passée,
En ce temps-là, sur mon chemin!
Que n'as-tu mis ta main glacée,
Ta petite main dans ma main!

Je t'aurais dit: « Oh viens!... Écoute!...
Je t'aime!... » — Et comme en ce moment,
Je t'aurais prise toute, toute,
Sur ma poitrine, chastement.

Alors, baisant tes lèvres closes,
Baisant ton noble front pâli,
Je t'aurais murmuré des choses
Pleines d'espérance et d'oubli;

Sous la tristesse évanouie
J'aurais aperçu, par degrés,
Le désir de vivre et la vie
Renaître en tes grands yeux navrés;

Et d'un dernier baiser de flamme,
Plus tendre encore et plus puissant,
Je t'aurais insufflé mon âme
Avec la chaleur de mon sang!...

∴

Que faisais-je, donc, que faisais-je
Au temps où tu souffrais ainsi ?
— O souvenirs ! ô sacrilège !
Je voudrais oublier aussi.

Moi qui rêvais la pure ivresse
D'un amour unique, — insensé,
Je trompais ma soif de tendresse
Avec l'eau trouble du fossé!

Honte au cœur, dégoût à la lèvre,
Voilà ce que, de jour en jour,
Me laissaient ces amours de fièvre
Où j'allais, triste et sans amour.

Comme j'invoquais, sous son voile,
La fiancée aux chastes yeux,
La blanche, la fidèle étoile
Jamais éteinte au fond des cieux !

Oui, peut-être qu'à l'heure même
Où tu te lamentais là-bas,
J'appelais dans un vœu suprême
Quelqu'un que je ne nommais pas....

Cris perdus ! — Mon âme était lasse
Et tu n'en avais point d'émoi !
Ton sanglot traversait l'espace:
Il n'arrivait pas jusqu'à moi !!

*
* *

Ah ! ce fut morne et long sans doute,
Mais du moins, ô ma Pureté !
Aux ronces de l'abrupte route
Rien de ta blancheur n'est resté.

Tes angoisses furent divines ;
Tu pouvais, — glorieux affront !
Porter la couronne d'épines
Comme un diadème à ton front....

Méprise le reste, et ne daigne
Accuser la rigueur du sort,
Car cela seul vaut qu'on s'en plaigne
Qui nous fit moins pur et moins fort.

Et qui sait, quand il fut sévère,
Si le sort n'a pas, à dessein,
Versé le fiel dans notre verre
Et la douleur dans notre sein ?

Si ta part eût été meilleure,
Vibrerait-elle dans ta voix
Cette âme qui chante et qui pleure
Comme une lyre sous les doigts ?

Et de cette amour éperdue
T'aurais-je aimée, ô mon printemps !
Si je ne t'avais attendue
Par le froid de l'hiver, longtemps ?

Va, les larmes ne sont point vaines ;
Pour nous autres rien ne se perd :
Ton génie est fait de tes peines,
Je t'aime mieux, ayant souffert....

Ainsi, l'arbre plus haut s'élève
Dans sa force et dans sa splendeur
Quand il a bien saigné sa sève
Sons le couteau de l'émondeur !

*
* *

Et qu'importe, à présent, qu'importe,
Puisque te voici dans mes bras,
Puisque ma vie ancienne est morte,
Puisqu'à jamais tu souriras,

Puisque, selon notre chimère,
Déjà, par les cieux infinis
La gloire vient, comme une mère,
Baiser nos jeunes fronts unis!

En nous une aile se déploie!
Sens-tu pas te monter au cœur
Un immense désir de joie,
Un défi superbe au malheur?...

L'hiver est passé, mon amie!
Dans nos âmes c'est Floréal!
Comme pour la terre endormie
Voici le réveil nuptial!

Écoute et vois: la nuit muette
Se dissipe.... Dans le lointain
J'entends chanter une alouette
Qui nous annonce le matin....

Viens, et n'accable plus ton rêve
Sous le fardeau du souvenir!
Viens! au grand soleil qui se lève
Marchons, légers, vers l'avenir,

Et que tout ce qui pleure encore
Du sombre et douloureux passé,
Ainsi qu'une brume à l'aurore
Par notre amour soit effacé!

AUGUSTE DORCHAIN.

LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE COOPÉRATEURS

« Ce siècle est grand et fort », au dire de Victor Hugo. Il eût pu cependant l'être davantage encore, mais ce serait, il faut bien le reconnaître, manquer de justice à son égard que de lui refuser d'avoir été, à plus d'un point de vue, une époque extraordinaire. Malgré ses déficits de toute sorte, il laissera derrière lui une trace brillante: point n'est besoin d'attendre le dernier coup d'horloge qui marquera son achèvement pour porter ce verdict: son œuvre est déjà considérable.

Que sera-t-il pour les générations futures? Le siècle de la vapeur? Celui des dernières grandes découvertes géographiques, qui aura vu l'Afrique, le continent mystérieux, sortir de ses ténèbres? Celui de l'émancipation des esclaves?

Si l'on était à court de qualificatifs, on pourrait l'appeler aussi le siècle de l'association. Jamais, en effet, cette idée féconde de la concentration de toutes les forces et de toutes les énergies sur un point donné n'avait été comprise comme elle l'est de notre temps, jamais elle n'avait à ce degré remué le monde.

Ce grand ressort d'action est partout déployé. La science moderne lui doit une large part de sa prodigieuse expansion. Les entreprises religieuses et morales, et, d'une manière générale, toutes les œuvres de propagande, ne se poursuivent qu'avec son secours; mais c'est dans le domaine économique que ses effets sont le plus merveilleux.

L'association des capitaux a permis de percer les isthmes et les montagnes, de mettre en mouvement des lignes de steamers qui jettent un pont flottant sur les profondeurs de l'abîme, et de

faire rouler dans toutes les directions la locomotive bondissante. Elle a fait surgir et elle a doté d'un machinisme perfectionné des cités d'usines et de fabriques. Le principe d'association s'est manifesté aussi avec une extraordinaire puissance dans le phénomène connu sous le nom de coopération.

La coopération est, d'une manière générale, le groupement des petits et des humbles pour la poursuite d'un bénéfice commun. C'est l'union soit des bourses modestes, soit de la main-d'œuvre, ou encore des capitaux minimes et du travail, décuplant les forces industrielles et rendant ainsi possibles des résultats auxquels à première vue on aurait refusé de croire.

En disant que la coopération se développe dans les milieux populaires, avec des ressources d'argent fort limitées, nous n'entendons pas déclarer que les hommes placés dans une sphère plus élevée, et possédant l'aisance ou la richesse, en soient exclus. Tout au contraire: elle les sollicite de pousser à la roue, d'épouser sa cause, et d'entrer résolument à son service.

Ce que nous affirmons, c'est uniquement que les avantages de la position et de la fortune ne sont pas une condition nécessaire pour devenir coopérateur. Et, en fait, ce sont des travailleurs vivant de leurs bras qui, spontanément, par les besoins de leur situation, ont donné le branle au mouvement coopératif auquel nous assistons.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle la coopération revêt souvent une allure un peu bourgeoise, soit par le nom des personnes qui dirigent ses entreprises, soit par la participation prépondérante des éléments de la classe moyenne, mais elle n'en garde pas moins son caractère originel. Elle demeure accessible aux masses, et aussitôt qu'elle les néglige ou qu'elle cesse de les provoquer à profiter de ses bienfaits, elle change de nature pour devenir une combinaison industrielle ou commerciale quelconque.

En partant de la définition que nous venons d'en donner, il devient évident qu'elle est susceptible de se diversifier à l'infini. Elle embrasse les associations de crédit et d'épargne, ainsi que celles de secours ou d'assurance fondées sur le principe de la mutualité, autrement dit qui ne sont pas un objet de spéculation pour des financiers. Elle s'étend aux syndicats agricoles, soit qu'ils visent l'acquisition individuelle ou la possession collective de certains objets, soit qu'ils poursuivent la fabrication en commun de certains produits ou la vente des récoltes. Elle s'applique aussi aux associations pour la construction de logements ouvriers.



Il en est d'autres variétés encore. Mais, dans la pratique, le mot de coopération a fini par prendre une valeur de fait restreinte. Il désigne tout particulièrement ce qu'il y a de plus proprement, spécifiquement coopératif dans la coopération en général, savoir les sociétés coopératives de consommation et les sociétés coopératives de production. Les économistes, dans leur terminologie un peu abstraite, ont, pour ces deux faces de la coopération, les désignations abrégées de coopération distributive et de coopération productive.

Ce sont ces deux opérations qui vont nous occuper dans cet article.

La coopération, sous son double aspect, est un fait récent dans les annales économiques. Elle a dû attendre son heure pour se produire; il lui fallait un ensemble de circonstances favorables. Chaque terrain est prédestiné à se revêtir d'une certaine végétation; de même tout état social appelle des institutions adaptées à ses besoins, qui ne pouvaient naître plus tôt et qui disparaîtront quand les circonstances générales auront changé. Or, la coopération réclamait la liberté du travail, la suppression des entraves anciennes mises à l'industrie et au commerce. Elle supposait, de plus, la diffusion de l'instruction au sein des classes laborieuses, car, livrées à l'ignorance, elles croupiraient dans l'inertie. Il fallait enfin le développement immense de l'industrialisme, qui a contribué à grouper les masses ouvrières et à leur donner conscience de leurs besoins collectifs.

Les deux précurseurs du mouvement sont des hommes appartenant à la première moitié de ce siècle. Ils s'appelaient Fourier et Owen. Le premier, dans des ouvrages qui ont surtout frappé, au premier abord, par leurs étrangetés, mêlait à ses divagations utopiques une aperception très claire, très intense, du rôle de l'association dans le domaine économique. Le second, à la tête de sa manufacture de New Lanark, en Écosse, passa de la théorie à la pratique: il transforma ses ouvriers en associés, et il obtint dans la « Société coopérative » issue de cette combinaison, des résultats superbes que les regrettables errements — au propre et au figuré — de la fin de sa vie devaient un peu obscurcir sans les faire oublier.

Après les précurseurs, la coopération proprement dite. Faut-il ...acer le début, ainsi qu'on le fait généralement, chez les tis...ds de Rochdale, ces obscurs artisans devenus les épiques ...es « des équitables pionniers », ou bien, ainsi qu'on l'affirme par...e ce côté-ci du détroit, la plante nouvelle aurait-elle déjà an-

térieurement fait son apparition à Guebwiller, en Alsace? Question très secondaire. Qu'importe que l'arbre soit né en 1843 ou en 1830? Il date de notre temps, il a fait preuve d'une vitalité absolument extraordinaire, il laisse loin derrière lui, à l'heure qu'il est, les géants les plus colossaux des forêts de Californie, âgés de plusieurs centaines d'années, et il n'a pas cessé de grandir. Voilà ce qui nous intéresse.

La coopération compte aujourd'hui, dans toutes les nations avancées, de nombreux organismes en pleine activité: il en est sans doute qui disparaissent, mais les vides sont amplement compensés par les créations nouvelles; le mouvement, dans l'ensemble, est partout en progrès; il n'y a nulle part recul positif.

Les « coopératives » de chaque pays sont reliées pour la plupart en des sociétés nationales qui, en ce moment même, cherchent à se rapprocher par-dessus les frontières politiques: une alliance coopérative internationale, fondée récemment au congrès de Carlisle et qui a son siège à Nîmes, atteste ce besoin d'une solidarité plus grande, d'une fraternité plus étroite.

La foi nouvelle a ses journaux spéciaux et ses apôtres. Elle tient des congrès, ce qui ne serait pas dire beaucoup si nous ne pouvions ajouter que, dans certains milieux, en Angleterre surtout, ils ont la portée de véritables événements. Au moment même où nous écrivons ces lignes, un de ces congrès vient d'être réuni à Marseille, et les assistants se sont séparés aux cris de: « Vive la coopération! »

Une chose nous a frappé dans la coopération: ce sont les tendances diverses qui se manifestent chez ses adeptes, et il nous a paru utile de faire connaissance avec elles. Cela pour plusieurs raisons.

D'abord il est nécessaire de se faire d'une grande question une idée exacte; le danger, c'est de la juger d'après ce que l'on a sous les yeux, sans enquête suffisante. Or, dans le sujet qui nous occupe, une telle façon de procéder entraînerait les plus graves méprises.

En deuxième lieu, nous n'avons pas seulement à connaître, nous sommes appelés à agir; mais pour faire de la coopération avec fruit, il faut savoir sous quelle forme elle est particulièrement recommandable, et ce que l'on est fondé à attendre de ses différentes applications.

Enfin, si la coopération, telle qu'elle est comprise et voulue

par plusieurs, renfermait des illusions décevantes, si elle promettait ce qu'elle est impuissante à tenir, il conviendrait de donner un salutaire avertissement, de détourner de la chimère, dans l'intérêt des solutions pratiques.

A tous ces égards, la question que nous avons à élucider nous a paru digne de l'intérêt le plus soutenu.

∴

Un premier courant au sein de la coopération ne vise à rien moins qu'à effectuer la plus grande révolution économique qu'il soit possible de concevoir. Jusqu'ici, il y a toujours eu des maîtres et des subordonnés, des hommes pour commander et d'autres hommes placés sous leurs ordres. A la vérité, la situation respective de ces deux catégories de personnes a beaucoup varié dans le cours des temps. Autrefois, les premiers avaient en leur possession les seconds, qui étaient leur chose, leur marchandise. Mais le vil bétail humain s'est relevé : l'esclave est devenu le serf, déjà plus près de l'homme libre; encore une évolution et l'individu se mouvant, gravitant dans le cercle de son seigneur a rompu son vasselage et n'a plus dépendu que de soi. Le contrat forcé de jadis entre celui qui fait travailler et celui qui travaille a pris le caractère d'un engagement volontaire et libre. On a même vu et l'on continue à voir fréquemment des hommes enjambant la barrière qui sépare les conditions économiques, et passant de l'une des sections dans l'autre.

Ce procès ininterrompu qui a fini par transformer absolument les rapports anciens entre le maître et le serviteur s'est déroulé de pair, comme on sait, avec l'émancipation politique des masses.

Toutefois, il faut bien convenir que si, dans le monde politique, l'égalité de droits est un peu partout bien près d'être atteinte, que si même, dans les démocraties avancées, elle est complète, l'égalité économique n'existe nulle part, puisqu'il n'est pas de pays où l'on ne trouve des employeurs et des employés formant la grande armée du travail.

C'est qu'elle n'est pas possible, a-t-on dit généralement, cette égalité. Tant que le monde sera monde, il y aura des hommes détenant le capital et, en beaucoup plus grand nombre, d'autres hommes ne disposant que de leurs bras; le capital et les bras qui ne sauraient aller séparément, se rapprochent et s'allient sous l'empire de la nécessité : mariage de raison où se manifestent bien quelque-

fois de très inquiétantes incompatibilités d'humeur, mais auquel il faut toujours, bon gré mal gré, revenir et s'arrêter.

Jusqu'ici, la hiérarchie dans l'ordre économique, a donc paru une nécessité, une loi de nature contre laquelle il n'y avait rien à faire. L'accepter, d'ailleurs, n'impliquait pas un acquiescement à tous les abus qui peuvent se glisser dans ce régime. Les meilleurs esprits faisaient ici une distinction. Gardons le patronat et le salariat, disaient-ils, puisqu'il n'y a pas moyen de les supprimer, mais cherchons à perfectionner ces deux organismes; cherchons l'harmonie, concilions les intérêts divergents.

Les seules voix discordantes qui s'élevassent partaient de quelques groupes avancés qui ont gardé la foi dans un nivellement de la richesse, et qui poursuivent cet idéal dans leurs rêves, très généralement associés à des idées révolutionnaires. L'autre jour communistes, hier socialistes, aujourd'hui collectivistes, ils considèrent le régime actuel du travail comme transitoire; ils aperçoivent sur la route de l'avenir un remaniement fondamental de la propriété, qui amènera un ordre économique nouveau. Mais, dans le monde des esprits sages, dans les milieux aisés et conservateurs, qui eût jamais osé annoncer une époque où l'ouvrier serait son propre patron?

Eh bien! il faut s'attendre à tout. Les idées ressemblent aux images des kaléidoscopes; elles se succèdent sans interruption devant le regard de l'esprit avec des modifications diverses, et on finit par s'habituer aux plus étranges. C'est le cas ici. La thèse si chère aux avocats de la révolution sociale, d'un second 89 appelé à réaliser l'égalité, ou tout au moins l'émancipation économique, comme le premier 89 a démocratisé la société politique, est aujourd'hui professée par des hommes qui n'ont de révolutionnaire que leur ardent désir de voir le monde se transformer, et une justice plus grande, la paix, la prospérité en prendre possession.

Cette fois-ci, il n'est plus question d'affranchir le prolétariat à l'aide du sabre et du fusil. Il n'y aura aucune violence de fait, pas le moindre déploiement de force. Quand le fruit est mûr, il tombe. Or, il est un fruit précieux qui mûrit au soleil de la civilisation moderne. C'est la coopération. Encore un peu de patience et il se détachera de l'arbre.

Nous serons alors dans l'ère du coopératisme, c'est-à-dire que la coopération, jusque-là limitée dans son étendue, se sera progressivement élargie jusqu'à envahir le domaine entier du champ économique. Au début, elle ne s'appliquait guère qu'à la distribution

des richesses: la voilà maintenant qui préside à leur production. En d'autres termes, au lieu du patronat et du salariat, nous voyons fleurir l'association des travailleurs syndiqués et devenant collectivement leur propre patron. L'employeur est éliminé; les employés ont créé entre eux un gouvernement, une direction qui leur permet de se passer de lui.

Voilà, certes, une riante perspective, et, si les choses doivent aller de la sorte, la question sociale est à la veille de faire un pas immense.

Cette conception n'est pas nouvelle. Elle a été professée dès l'origine du mouvement coopératif par les hommes d'avant-garde chez qui l'enthousiasme nourrit la hardiesse de vues, et c'est en Angleterre, la terre classique de la coopération, qu'elle a reçu sa première expression.

Mais, depuis quelque temps, elle a rayonné; la France en particulier lui a fait un accueil empressé, comme à toutes les idées généreuses, et d'autant moins surprenant de sa part, qu'elle avait, à différentes reprises, vu naître sur son propre territoire des combinaisons économiques assez voisines de celle-là. C'est sous le chaud soleil du Midi que l'idée a trouvé le milieu le plus propice. Un vaillant petit journal qui porte son programme dans son titre hardi, l'*Émancipation*, a été créé à Nîmes pour orienter la coopération vers son pôle lointain. Il a pour directeur M. de Boyve et pour principaux rédacteurs, à côté de ce dernier, M. Charles Gide, l'éminent professeur de Montpellier, et M. Charles Robert, l'apôtre de la participation aux bénéfices, la première étape dans la voie nouvelle. Les amis d'Angleterre, en particulier les deux vénérables champions de la coopération, MM. Edward Vansittard Neale et Holyoake apportent quelquefois, à l'appui de la cause, l'autorité de leur nom et d'une vie d'absolu dévouement. La parole y est aussi donnée à d'autres économistes, M. Ernest Brelay et Léon Sahler, entre autres, qui refusent jusqu'ici d'emboîter le pas derrière les novateurs, mais qui animent la discussion et la précisent. La jeune école n'a pas, il est vrai, réussi encore à convertir les coopérateurs de la première heure. Le *Journal des coopérateurs français* ne la ménage pas; M. Fougerousse, en particulier, son principal rédacteur, ne laisse, pour ainsi dire, pas passer un seul numéro sans lui dé-
…er un de ses traits acérés. Mais pourtant elle existe, elle tient
… tous les orages.

…rs de France, des esprits curieux, attentifs, mais plus isolés,
… avec sympathie les phases de la lutte: citons, en particu-

lier, en Italie, M. Ugo Rabbeno, le distingué professeur de l'université technique de Bologne, qui publiait dernièrement un ouvrage considérable sur la coopération productive.

L'évolution que l'on nous annonce a été décrite dernièrement, dans les colonnes de l'*Émancipation*, en un court article qui a été plus remarqué peut-être que ne le serait un gros volume et qui, malgré sa brièveté, ou peut-être à cause de cette brièveté même, ne laisse rien à désirer sous le rapport de la précision. C'est toute une philosophie du mouvement économique en quelques lignes.

Dans l'ordre politique, écrivait en substance M. Gide, la société a passé par trois phases de développement: elle est partie de la monarchie absolue pour arriver à la monarchie constitutionnelle et s'élever enfin à la république; cette cime lointaine que quelques nations ont déjà atteinte est le point d'arrivée.

Or, dans l'ordre économique, nous sommes appelés à faire le même voyage. Pendant longtemps nous avons eu la monarchie absolue, c'est-à-dire le règne incontesté du patron. Mais déjà, à l'heure qu'il est, ce régime est quelque peu ébranlé. Nous voyons parfois le chef d'entreprise accorder à ses ouvriers une part plus ou moins grande dans le gouvernement de la maison où ils habitent ensemble: il condescend à leur laisser exprimer leurs vœux touchant la durée de la journée de travail, la règlementation de ce travail, la surveillance de l'atelier. Il va plus loin encore quand il les fait participer à ses bénéfices. Cette deuxième phase où nous entrons est la monarchie constitutionnelle, qui sera suivie, à son heure, de la troisième et dernière période. Une fois parvenue à cette période, l'évolution économique nous fera assister, elle aussi, au gouvernement du peuple par le peuple; la « république coopérative » sera debout.

Voilà une prophétie qui ne repose pas sur l'équivoque et sur les mots à double entente; elle est claire pour tout le monde. Le seul point qui puisse causer une certaine inquiétude, c'est son échéance lointaine: « La république coopérative, avoue loyalement le professeurd e Montpellier, se laisse à peine entrevoir dans les brumes de l'avenir ».

On croit volontiers ce qu'on espère. Et pourtant, tout en formant des vœux pour la transformation économique préconisée, nous restons fort sceptique à son endroit; nous avons peine à la croire possible, au moins en tant que phénomène général.

Nous estimons tout d'abord que le parallélisme que l'on a cherché à établir entre l'évolution vers la république et le mouvement vers

le coopératisme ou travail démocratisé, pèche par la base. Et, en effet, qu'y a-t-il de commun entre les deux sociétés ainsi rapprochées? Dans la première, le monde politique, la responsabilité financière repose sur l'ensemble des citoyens. Que le gouvernement soit aux mains d'un maître unique, ce souverain absolu pourra ruiner toute la communauté; il ne se ruinera pas seul. Il a le droit de faire des folies, mais, dans ce cas, ses administrés seront mis en demeure de les réparer; ils sont solidaires. Au contraire, dans le monde économique, le monarque, c'est-à-dire le patron, agit à ses risques et périls: s'il sombre, il ne saurait demander à ses sujets — c'est-à-dire ses ouvriers — de lui aider à combler ses déficits.

Ainsi les deux situations, quand bien même elles auraient entre elles certaines ressemblances purement extérieures, sont cependant fort loin d'être assimilables. La question d'argent se présente de part et d'autre dans des conditions absolument différentes, et on conviendra bien qu'ici la question d'argent est la première en importance.

Mais sans nous arrêter plus longtemps à ce parallélisme boiteux et nous rappelant d'ailleurs que comparaison n'est pas raison, examinons de plus près la théorie de la suppression du patronat. Et, tout d'abord, il nous sera bien permis de demander si les faits économiques dont nous sommes témoins peuvent être considérés comme marquant un acheminement vers le nouvel ordre de choses. L'annoncent-ils? Sont-ce des symptômes encourageants, ou, au contraire, des signes fâcheux?

⁂

Il a existé et il existe encore des ateliers organisés sur le principe de la coopération et dans lesquels, au lieu d'un pouvoir qui commande et d'un autre pouvoir qui exécute, il ne se trouve qu'un seul pouvoir, à la fois tête et bras, capital et travail, l'ouvrier-patron.

L'histoire des sociétés coopératives de production comporte trois grands chapitres: le premier concerne l'Angleterre, le deuxième les États-Unis et le troisième les autres nations.

En Angleterre, il y a eu quelques semaines de ferveur et de foi, entre les années 1848 et 1850. Les classes populaires étaient houleuses, menaçantes. Elles demandaient des réformes politiques,

notamment le droit de suffrage, et surtout du pain. De stupéfiantes enquêtes avaient révélé dans l'organisation du travail un degré de sisyphisme auquel personne n'eût cru. Dans l'industrie de la confection du vêtement, par exemple, il fut constaté que les personnes qui prenaient les commandes les repassaient à d'autres intermédiaires et que, lorsque chacun des « affameurs » avait prélevé sa part de gain il ne restait qu'un salaire absolument dérisoire aux ouvriers et aux ouvrières qui exécutaient la besogne dans d'infectes taudis, à peine nourris, si mal vêtus qu'ils étaient tentés d'employer les habits qu'ils confectionnaient à se couvrir la nuit ou à envelopper leurs enfants tremblant la fièvre. C'est alors que quelques philanthropes dont le nom demeurera entouré d'un profond respect, des ecclésiastiques et des laïques, Maurice et Kingsley, Ludlow et les frères Vansittard Neale, une petite pléiade connue sous le nom de « socialistes chrétiens », jugèrent de leur devoir de se jeter dans la mêlée. Ils exhortaient, par la parole et par la plume, les classes riches à se souvenir des masses déshéritées, et les classes populaires à chercher dans l'instruction, dans la pratique austère du devoir, un moyen de relèvement. En même temps ils organisaient, au prix de grands sacrifices, différents ateliers coopératifs, une association de tailleurs d'abord, d'autres associations du même genre pour les couturières et pour les cordonniers.

Au début, les résultats des ces entreprises furent encourageants. Le public, mis de la partie, allait volontiers se fournir dans les magasins des coopérateurs. Mais les jours mauvais ne tardèrent pas à arriver et les socialistes chrétiens se convainquirent, entre autres choses, que, pour bien marcher, les ouvriers coopérateurs devaient travailler avec leurs propres fonds, et non avec l'argent d'autrui, dont on est moins regardant, et qu'il leur fallait un degré d'instruction et de savoir-faire auquel ils ne s'étaient pas encore élevés.

Dès lors, les socialistes chrétiens portèrent leur activité dans deux directions principales. Ils cherchèrent à faire l'éducation des travailleurs, soit en instituant des cours du soir appropriés à leurs besoins, soit en les atteignant par la brochure ou le journal, soit en créant avec eux des relations dans lesquelles ils s'efforçaient d'agir directement, personnellement sur les esprits. D'autre part, ils se lancèrent avec une ardeur juvénile dans la seconde branche de la coopération, c'est-à-dire les sociétés de consommation. Ils y firent pénétrer un souffle élevé, religieux, une tendance idéaliste

que, ni les équitables pionniers de Rochdale, les fondateurs de ces sociétés, ni leurs successeurs ou imitateurs n'y avaient mis au même degré, quelle que fût d'ailleurs la hauteur de leur vues. En fait, et pour employer une métaphore populaire, ils sortirent ces associations de l'épicerie pour les convertir en agents de réforme sociale, en instruments d'émancipation au milieu des classes vouées à la dure conquête du pain quotidien. Mais nous aurons à revenir là-dessus tout à l'heure, et à montrer, en particulier, comment la coopération distributive anglaise a réussi à donner essor à une seconde floraison de coopération productive très restreinte, très rudimentaire, il est vrai, et néanmoins fort intéressante.

C'est là d'ailleurs, à peu près, tout ce qui existe à cette heure, au Royaume-Uni, des ateliers fondés sur le principe coopératif.

Si nous traversons l'Océan Atlantique, le spectacle est assez différent. Tandis que, dans la Grande-Bretagne, les *stores*, ou magasins de consommation, jouissent d'une prospérité extraordinaire et croissante, aux États-Unis ces institutions sont loin de présenter le même ensemble imposant. Elles eurent aussi leur période de succès et d'élan confiant, mais la guerre de sécession avec ses préoccupations absorbantes et le désarroi qu'elle jeta dans les relations ordinaires, vint tout paralyser. Elles ont cherché cependant à se relever de ce coup, mais, par l'effet de circonstances très complexes et que nous ne saurions analyser en ce moment, elles ne sont pas parvenues, en ces vingt dernières années, à regagner le terrain perdu.

Ce qu'elles offrent de plus saillant, c'est le développement qu'elles ont pris au milieu des populations rurales de l'ouest. Les « patrons de l'agriculture » ou « grangers » (une vaste association qui, après des vicissitudes diverses, semble plutôt en baisse aujourd'hui), ont fait entrer dans leur activité la vente et l'achat des instruments et machines, ainsi que de certains produits qu'ils avaient un intérêt particulier à se procurer à prix réduit.

Par contre, les sociétés de production collective ont donné aux États-Unis des résultats plus satisfaisants qu'en Angleterre. Sans doute, si nous les mettons en regard des entreprises économiques poursuivies dans les voies ordinaires, elles comptent pour bien ; ce n'est qu'un point microscopique. Mais en certaines choses faibles commencements ne sont pas à dédaigner.

Richard Ely, dans son récent ouvrage : *La question ou-* *en Amérique* (*The Labor Movement in America*) a con-

sacré un chapitre instructif à ces faibles, mais persistants efforts. Ils sont de fraîche date, car, de la coopération productive avant la guerre de sécession, il n'y a, pour ainsi dire, rien à relever. Dans les industries métallurgiques, nous voyons des sociétés coopératives exploiter, à partir de l'année 1869, quatorze fonderies; quelques-unes d'entre elles ont sombré depuis cette date, mais d'autres ont continué de prospérer.

La célèbre association ouvrière des « chevaliers du travail » s'est attelée résolument au principe qui nous occupe en ce moment, et nous trouvons dans un de ses manifestes le passage suivant :

« Nous nous efforcerons d' associer la main-d'œuvre, d'établir des institutions coopératives, de façon à détrôner le système du salariat et à lui substituer le système de la coopération industrielle ».

M. Ely croit pouvoir estimer à cent les diverses entreprises qui ont surgi sous les auspices de la puissante organisation des chevaliers. Il signale en particulier plusieurs imprimeries, dont quelques-unes assez importantes et publiant de grands journaux, à côté d'autres plus modestes où voient le jour de petites feuilles vouées à la défense des intérêts ouvriers.

Comme tout à l'heure, lorsqu'il s'agissait des *stores* ou magasins de consommation, c'est vers l'ouest qu'il faut aller pour voir les essais de coopération productive se multiplier. Nous avons lu avec un vif intérêt une monographie de M. Albert Shaw, un journaliste de Minneapolis, intitulée: *La coopération dans une ville de l'Ouest* (*Cooperation in a Western City*), parue en 1888. Elle nous transporte dans une florissante ville industrielle de l'État de Minnesota, au N.-O. de Chicago. Minneapolis — c'est son nom — n'existait pas en 1850 et, lors de la publication de son mémoire, M. Shaw en évaluait la population à 150,000 âmes. Située au centre du marché du blé, elle possède près des chutes du Mississipi, qui fournissent une force motrice énorme, de colossales minoteries d'un débit de 35,000 barils par jour. La moitié environ de cette énorme production s'expédie dans des tonnelets qui se construisent sur place. Les « coopers » ou tonneliers, trouvent donc à Minneapolis une ample occupation, et c'est parmi eux que les ateliers coopératifs se sont le plus développés. Ce n'est pourtant là encore qu'une partie de l'activité collective qui fait de Minneapolis, non seulement, comme on l'a dit, la Mecque des tonneliers, mais aussi celle des coopérateurs.

Il s'y trouve plusieurs autres entreprises semblables et qui, au milieu de ruines assez nombreuses, il est vrai, attestent l'existence d'un courant décidé. Citons, en particulier, des syndicats de charpentiers (une profession qui, dans plusieurs localités américaines, paraît plus que d'autres portée à la coopération), de peintres en bâtiments, de blanchisseurs et, ce qui pourra divertir un peu, un orchestre comptant cinquante exécutants en 1886, soixante-dix l'année suivante, franchement coopératisés. Nous laissons en dehors d'autres formes de l'association qui ont leur valeur, comme la participation aux bénéfices pratiquée dans d'importantes maisons, ou encore les associations de construction de logements ouvriers, pour ne considérer que les essais de coopération productive proprement dite.

Quelques mots suffiront pour établir le bilan de la coopération sur le vieux continent d' Europe.

Les associations de consommation tendent à se développer partout, et très particulièrement en France, où elles ont subi un long arrêt; mais généralement elles ne sont autre chose que des débits qui s'approvisionnent en gros et à des conditions avantageuses pour revendre à des prix inférieurs à ceux du marché, ou distribuer leurs profits nets à la fin de l'exercice. Parfois aussi on imite l'association des fonctionnaires civils de Londres, qui a conclu avec un certain nombre de fournisseurs des arrangements assurant à ses membres une remise sur leurs achats.

Quant à la coopération productive dans les grandes nations de l'Europe, un laborieux investigateur marseillais, M. Eugène Rostand, déclarait que son histoire ressemble à un long martyrologe et, à considérer les choses de près, il faudra bien convenir qu'elle a causé de profondes déceptions.

Tenons-nous-en sur ce point à la France, qui est relativement bien partagée, car l'idée du travail collectif y a été longtemps en faveur. Ce pays rêvait en 1848, à la voix de Louis Blanc, d'en faire une application étendue: il n'est guère sorti de ce mouvement que les ateliers nationaux de triste mémoire, où l'on s'est borné à entreprendre des terrassements pour occuper les foules qui venaient revendiquer leur droit au travail et à la manne officielle. Ce n'est que le premier pas qui coûte, dit le proverbe. Ce premier pas a coûté, en effet, de beaux millions à la caisse de l'État, mais en pure perte. Nous reconnaissons d'ailleurs que l'expérience n'était rien moins que concluante, et ce serait vraiment faire injure à la

coopération de production que d'inscrire sous son nom une tentative qui ne fut qu'un mélange de charité légale et d'agitation révolutionnaire.

L'empereur Napoléon aida plus tard de ses deniers différents groupes disposés à reprendre l'essai de la coopération productive sur nouveaux frais. Le résultat ne fut pas meilleur.

Un autre appui matériel fut prêté à ces intéressants tâtonnements. En 1878, un méridional, enthousiaste de réformes sociales, M. Benjamin Rampal, léguait à la ville de Paris une somme de 420,000 fr. pour être employée à faire des avances aux entreprises diverses fondées sur le terrain de la mutualité. 47 sociétés de production obtinrent des prêts sur ce capital. Or, à peu de temps de là, plus de la moitié des organisations favorisées étaient au-dessous de leurs affaires. Sur neuf d'entre elles qui devaient rembourser leur emprunt au premier janvier 1890, deux seulement s'étaient mises en règle à l'échéance, et les autres, ou bien avaient disparu, ou bien battaient de l'aile.

Certaines personnes toutefois ont cru pouvoir expliquer ces insuccès répétés en disant que, dans les trois cas que nous venons de rappeler, l'argent était venu aux coopérateurs du dehors. Du cuir d'autrui large courroie. Les ateliers de coopération ne peuvent prospérer que si chaque associé y va de son argent.

Soit. Nous admettons très volontiers ce point de vue, et les socialistes chrétiens d'Angleterre étaient déjà arrivés à la même conclusion. Mais alors tournons-nous avec confiance vers les essais tentés dans les conditions normales, et voyons ce que les initiatives individuelles ont donné.

Il faut laisser de côté certains établissements, comme l'admirable Familistère de Guise où l'on travaille coopérativement avec un personnel plus ou moins complètement élevé à la dignité de patron, mais qui ne se présentent pas non plus dans des conditions normales. Ils doivent leur existence à des circonstances absolument exceptionnelles; et ils n'auraient jamais vu le jour sans une volonté généreuse qui s'est exercée en leur faveur et en a soutenu le fonctionnement.

La *Revue des institutions de prévoyance* signalait en 1887, comme prospérant à Paris, des sociétés de lunettiers, de tailleurs, de tailleurs de limes, de charpentiers et de peintres en bâtiment; mais on leur adressait le reproche de n'être que des syndicats d'anciens ouvriers faisant travailler leurs employés selon les règles ordinaires, sans



se préoccuper le moins du monde de leur affranchissement, et leur refusant parfois jusqu'à une participation minime dans les bénéfices.

On peut juger, par ces exemples, des essais moins connus que nous pourrions encore indiquer dans différentes parties de la France.

Il a pourtant été relaté certains faits moins sombres. C'est ainsi que des associations de cochers ont réussi à se passer du patron et à opérer directement pour leur compte. Mais si les entreprises de transport sont encore de l'industrie, il faudra pourtant concéder que c'est là une branche d'une nature très spéciale, et qui permet, sans trop de difficultés, l'association des petits exploitants.

Les autres pays ont-ils été plus heureux? Il est assez malaisé de se procurer l'ensemble de renseignements à la fois sûrs et de fraîche date qui seraient nécessaires pour juger en toute sûreté, mais nous ne pensons pas nous avancer trop en répondant que non. Pour notre part, nous avons pu étudier la coopération de production dans une petite ville de Suisse. Les encouragements ne lui ont pas manqué au début: elle avait trouvé des capitaux, et le public acheteur se montrait très disposé à l'encourager en demandant ses produits. Mais tout cela n'a été qu'un feu de paille, et de ce qui a survécu il ne vaut pas la peine de parler.

Ainsi, en conclusion, partout des tâtonnements qui méritent d'attirer l'attention en tant que symptômes, mais, pour quelques tentatives qui réussissent, du moins pendant quelque temps, d'autres dix fois plus nombreuses qui se terminent par une liquidation. Voilà qui n'est guère encourageant, et quand on se souvient que le rêve des écoles socialistes est de remplacer partout le patronat par des groupes coopératisants, il y a lieu de se demander à quel abîme cette révolution économique pourrait conduire. Le célèbre Lassalle pensait qu'avec cent millions demandés à l'État, les travailleurs allemands seraient en mesure d'organiser des ateliers de production; ces cent millions auraient certes vite trouvé leur emploi, mais même avec leur aide qu'eût-on créé de solide? Nous sommes très perplexe à cet égard.

Pour rencontrer des essais de coopération productive véritablement encourageants, il faut quitter le terrain de l'industrie proprement dite et jeter les yeux sur l'agriculture, où certains syndicats, notamment les laiteries communales ou *fruitières*, ont pris une assiette solide et fonctionnent à la satisfaction de tous les in-

téressés. Nous ne saurions toutefois présenter ce genre d'entreprise comme un effort de la part des salariés pour s'affranchir du joug du patronat, car nous avons affaire ici à des propriétaires grands ou petits, ou à des fermiers, c'est-à-dire, en fait, à des patrons et non à de simples travailleurs.

LOUIS WUARIN.

(La suite à la prochaine livraison).

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE : Sciences morales et politiques — Histoire : Francis Decrue : *Anne de Montmorency* - Daudet : *Histoire de l'émigration,* tome III - Surcouf : *Vie de Robert Surcouf* - André Lebon : *Études sur l'Allemagne politique* — Philologie : Arsène Darmsteter : *Reliques scientifiques* — Critique littéraire : Mlle Luce Herpin : *Un petit-neveu de Mazarin* - O. Gréard : Étude sur Edmond Scherer.

L'année 1890 finit comme elle a commencé, et je ne doute pas, qu'elle ne soit classée au rang des époques les plus prospères ; mais je laisse à d'autres le soin d'éplucher les excédants budgétaires et de compter les hectolitres de la dernière récolte. J'ai bien assez de la littérature dont les produits affluent plus abondants que jamais, et j'ai beau écarter d'un geste dédaigneux toutes les publications d'un mérite contestable, les bons livres sont encore trop nombreux pour que je puisse les analyser si ce n'est d'une façon sommaire, et je demande pardon, par avance, à M. Decrue dont l'excellent ouvrage aurait droit à l'examen le plus consciencieux.

Le jeune historien n'a épargné aucune fatigue pour mettre son héros en lumière ; il a fouillé toutes les grandes bibliothèques de l'Europe d'où il a rapporté des centaines de lettres et de documents inédits, et il peut se flatter d'avoir éclairé d'une lueur nouvelle une bonne partie de la chronique intime du fameux seizième siècle. Le connétable de Montmorency n'était pourtant ni un général habile, ni un fin politique, ni même un homme instruit. Mais ce capitaine médiocre était la personnification de l'honneur français et cet ignorant a protégé, non sans intelligence, les lettrés de son temps. Il empruntait aussi une valeur factice à sa qualité de « premier baron

chrétien » et comme il a gardé le pouvoir quinze grandes années son existence s'est confondue avec celles de trois monarques à commencer par le brillant François Ier, l'aimable et capricieux despote. Ce dernier était d'ailleurs infiniment supérieur à son ministre en tant que politique, et il se débarrassa de lui non pas seulement, comme on l'a cru, parce qu'il était brouillé avec Mme d'Étampes, mais aussi parce que dans ses négociations de 1540, Montmorency avait été complètement dupe de Charles-Quint.

Le fastueux exil du connétable se prolongea, six années durant, et l'auteur en profite pour nous introduire dans son intérieur et nous faire connaître l'homme après le politique. Les moralistes avaient dit déjà, depuis longtemps, qu'il n'y a rien d'absolu dans les notions d'honneur et de délicatesse qui changent suivant les temps et je ne sais plus quel critique a remarqué finement « que le seul tort de Guiniardini était d'avoir vécu à une époque où la vertu n'était pas en honneur ». On pourrait alléguer la même excuse à la décharge du « chevaleresque » Montmorency qui passerait aujourd'hui pour un homme complètement dépourvu de préjugés. Ce n'est pas sans quelque surprise, il faut bien l'avouer, que nous voyons le plus grand seigneur de France épouser la fille du bâtard de Savoie, et faire rompre en cour de Rome l'excellent mariage de son fils avec Mlle de Pienne. Mais quoi ! il y avait à placer la fille naturelle du roi Henri II et de Diane de Poitiers, et Montmorency était trop bon courtisan pour manquer l'occasion. M. Decrue nous assure que ces deux unions furent parfaitement heureuses, et nous en sommes bien aise, mais ce double « fait accompli » laisse une impression désagréable, car il est pénible de retrouver dans nos plus vieilles familles historiques du sang de prostituées.

Mais le connétable n'était pas seulement un homme avisé. M. Decrue qui n'est nullement atteint du *morbus biographicus* et qui peint son personnage au naturel, nous le montre entaché des plus intolérables défauts. Apre et cassant, il avait peu d'amis. Avare et magnifique à la fois, il a bâti de splendides palais et désolé ses serviteurs par ses habitudes mesquines ; mais il a su bien finir et a eu l'enviable honneur de tomber sur un champ de bataille, à soixante-quinze ans. Rapporté mourant dans sa riche demeure de la rue Sainte-Avoie, il resta calme et intrépide, jusqu'au dernier instant et on l'entendit répliquer au prêtre qui l'exhortait : « Ah ! mon père, croyez-vous qu'un homme qui a vécu si long-



temps avec honneur, ne sache pas mourir, un quart d'heure ? » C'est bien le cas de dire avec le poète italien:

Un bel morir tutta la vita onora.

L'aristocratie française a toujours marqué par la bravoure et à plus de deux siècles de distance, dans l'*Histoire de l'émigration*, nous revoyons encore les incorrigibles courtisans de François Ier avec leurs solides qualités et leurs lamentables travers. M. Daudet en est maintenant à son troisième volume et nous transportant à Coblentz, il nous retrace les graves démêlés de Louis XVI et des princes. Nul, jusqu'à présent, n'avait noté si expressément, ni exposé avec tant de détails, les dissentiments de la famille royale, la politique opposée des Tuileries et de Coblentz, l'entêtement cruel des frères du roi, la diplomatie occulte, hésitante et contradictoire de Louis XVI.

C'était hélas ! le roi lui-même qui, dès les premiers troubles de 1789, avait envoyé à l'étranger le comte d'Artois et le prince de Condé, deux personnages ineptes, fort remuants et fort impopulaires et qui, fort gênants à l'intérieur, devaient jouer un rôle funeste au delà de nos frontières. Beaucoup de gentilshommes voulurent les accompagner, et bientôt le torrent devint irrésistible. Dans les dernières semaines de 1789, l'hostilité était déjà flagrante entre le roi et le comte d'Artois réfugié à Turin, et le 11 décembre le prince de Condé écrivait ces lignes significatives : « Le comte d'Artois est excédé de toutes les lettres qu'il reçoit de sa sœur, du roi, de la reine.... ». Et le 27 février 1790 il ajoutait : «Le roi est d'une faiblesse au delà de tout ce que vous pouvez croire.... La lettre de la reine est encore plus forte en *faiblesse ;* elle demande au comte d'Artois le sacrifice de toute idée de contre-révolution ». — « Si vous agissez, écrivait, d'autre part, Mme Élisabeth à son frère émigré, attendez-vous à un désaveu public ».

Le comte d'Artois n'écoutait rien et déclarait ouvertement la guerre aux royalistes modérés qu'il qualifiait de « monarchiens » tandis que, de son côté, Condé publiait son ridicule manifeste en juillet 1790 : « La noblesse est sacrée, s'écriait-il ; c'est la cause de tous les princes, de tous les gentilshommes que je défends. Oui, j'irai malgré l'horreur que doit naturellement inspirer à un fils de saint Louis l'idée de tremper son épée dans le sang des Français, j'irai à la tête de la noblesse de toutes les nations tenter de délivrer ce roi infortuné.... ». Il n'était guère possible de pousser l'aveu-

glement plus loin et après avoir lu ces tirades déclamatoires, tous les gens sensés, — et il y en avait beaucoup à Turin, — durent applaudir à ce joli mot du comte Esterhazy: «Je crains bien, disait-il, que M. le prince de Condé n'ait pas l'adresse de Guillaume Tell, et qu'il frappe à la tête sans abattre la pomme ».

C'était là une prédiction à brève échéance, et si Louis XVI et Marie-Antoinette ont témoigné de tant de longanimité en face de leurs bourreaux de Paris, c'est qu'ils connaissaient hélas! leurs véritables assassins: « Caïn! Caïn! » s'écriait un jour la reine en lisant une lettre du comte de Provence, et dans sa correspondance, en date de 1791, nous sommes surpris de rencontrer ce passage prophétique: « L'existence d'une armée d'émigrants sur la frontière suffit pour entretenir le feu et fournir un aliment aux accusations contre nous. Les émigrants rentrant en France en armes, tout est perdu. Il serait impossible de persuader que nous ne sommes pas de connivence avec eux ».

Ce fut là, en effet, l'excuse des terroristes et tandis qu'à Coblentz, au dire du diplomate Villars, le roi était le « premier des Jacobins » et la reine « un objet d'horreur », beaucoup de ceux qui votèrent la mort du roi, le doux Cambacérès, par exemple, étaient tout simplement des moutons enragés qui avaient pris au sérieux l'horrible refrain que les émigrés chantaient sur la frontière:

Sur ce que d'Artois ordonna....
Force gibets on prépara.
Fouettez par ici, pendez par là,
Ces avocats, ces renégats,
Ces scélérats du haut en bas.

Quoi qu'il en soit, M. Daudet essaye vainement de trancher un problème insoluble lorsqu'il nous insinue que l'émigration a tout perdu. Nous sommes ici en plein cercle vicieux et il nous faut absolument remonter plus haut pour découvrir l'origine du mal qui provenait surtout de l'incurable faiblesse de Louis XVI. Le roi, en effet, jusqu'au jour de son arrestation, put disposer de fonctionnaires de son choix, d'un certain nombre de troupes fidèles qu'il n'eut pas même l'idée de grouper autour de lui, et d'une liste civile de quarante millions, somme énorme pour le temps, et dont il ne sut rien faire. A partir du 14 juillet 1789, il n'a pas dépendu de lui, sans doute, de revenir à l'ancien régime plus ou moins atténué, mais avec un peu d'adresse et d'énergie, en s'appuyant

sur la grande masse de la population honnête, il eût réussi à diriger le cours de la Révolution et si l'ordre eût été maintenu fortement à l'intérieur, l'émigration eût été fort réduite et à peu près inoffensive. Louis XVI, en un mot, fut l'homme fatal qui marcha de faute en faute, et dans les volumes qui vont suivre, M. Daudet nous montrera que le prince infortuné eut de dignes successeurs qui préparèrent habilement le massacre de Quiberon, avant de creuser le fossé de Vincennes !

La Révolution commencée dans les larmes devait s'achever piteusement par une série de coups d'État, mais la France parut se ranimer au brillant soleil de Marengo, et parmi les héros légendaires de cette immortelle époque il en est un dont nous ne connaissions guère que le nom, et dont les exploits nous sont contés avec beaucoup de verve par un de ses descendants, M. Robert Surcouf. Né en 1773, le fameux corsaire s'embarquait à quinze ans, et à vingt ans il commandait pour son propre compte un navire, avec lequel il effectua sous la république d'innombrables prises, aux dépens des Anglais, dans l'océan indien. Il n'avait pourtant que quatre caronades et seize hommes d'équipage, déduction faite du chirurgien et du cuisinier. Il n'en imagina pas moins de couronner dignement sa croisière en s'attaquant à un bâtiment de guerre qui comptait vingt-six canons et un effectif de cent cinquante hommes. Arrivé à portée de pistolet il hisse le drapeau tricolore en l'assurant par deux coups à mitraille; les grappins manquaient, mais Surcouf ne s'embarrassait pas pour si peu : six de ses marins montés dans les haubans d'artimon escaladent la dunette du bâtiment ennemi et lient les deux navires l'un à l'autre au moyen d'un filin. Le sabre au poing, le jeune capitaine s'élance avec les siens sur le pont du *Triton* et après une mêlée furieuse les Anglais terrorisés finissent par mettre bas les armes.

Ce merveilleux fait d'armes régulièrement constaté n'est pas plus invraisemblable que la bataille de Calatafimi où Garibaldi eût dû être tué avec tout son monde, et la prise du *Kent* en 1800 n'est guère moins extraordinaire, bien que Surcouf monté sur la *Confiance* eût cette fois sous ses ordres cent quatre-vingts matelots. Mais le *Kent*, gros bâtiment de douze cents tonneaux, appartenant à la compagnie des Indes était défendu par quatre cent trente-sept matelots ou soldats destinés à renforcer la garnison du Bengale et armé de trente-huit bouches à feu. Le général anglais Saint-John avait pris passage sur ce navire avec son état-major et plusieurs

femmes d'officiers et de fonctionnaires: « Mesdames, dit galamment le capitaine Rivington, je vous invite à assister à la capture d'un corsaire français ou à le voir couler bas s'il refuse de se rendre », — et aussitôt il envoie un boulet de semonce à la *Confiance*, qui, sans riposter, arrive droit sur le *Kent*. A demi-portée, les Anglais font un feu terrible qui, à raison des formes rases du navire français, ne causent que d'insignifiantes avaries. Les deux bâtiments sont enfin bord à bord et Surcouf donne l'ordre de jeter les grappins. Quatre fois Rivington, qui redoutait l'arme blanche, parvient à éviter l'abordage, mais Surcouf n'avait pas son pareil comme manœuvrier; une cinquième tentative réussit, il lance les grappins. Deux pelotons conduits par lui et son second sautent sur le pont de l'ennemi, tandis que les gabiers postés dans les hunes y font pleuvoir une grêle de grenades. En un instant, les Français sont maitres du gaillard d'avant; les Anglais repoussés se massent au pied du grand mât et sur les passavants. Surcouf n'a réussi encore qu'à prendre pied sur ce champ de bataille et la mousqueterie commence à décimer ses hommes. Il avise alors les deux caronades du gaillard d'avant, il les fait retourner et charger jusqu'à la gueule. Cette volée de mitraille envoyée presque à bout portant porte la mort et le désordre dans les rangs serrés des Anglais. Les corsaires en profitent pour se rouer sur eux. On lutte alors de si près qu'on ne peut plus se servir du fusil et l'arme blanche accomplit sa terrible besogne. Déjà le pont est conquis, bientôt le sang coule dans le faux-pont et les Anglais se résignent à mettre bas les armes.

Surcouf n'avait pas encore trente ans et, plusieurs fois millionnaire, il rentrait à Saint-Malo, sa patrie, pour épouser une charmante femme qu'il aimait depuis longtemps. Mais après la rupture de la paix d'Amiens, le démon de la guerre le tenta encore et il s'embarqua sur un trois-mâts construit d'après ses plans et qu'il nomma le *Revenant*. A la proue était sculptée la figure d'un homme écartant les plis de son linceul, et, avant l'attaque, on hissait au grand mât un pavillon noir portant une tête de mort. Mais cette mise en scène lugubre était bien inutile, le nom du commandant suffisait à lui seul à terrifier l'ennemi, et durant cette campagne qui ne s'acheva qu'en 1809, Surcouf était considéré comme le fléau de la marine anglaise. Jaloux de son indépendance, il avait refusé le grade de capitaine de vaisseau que lui offrit Napoléon; mais dans les dernières années de l'empire la mer était devenue intenable

pour nos marins, et bien malgré lui il dut se reposer. On ne saurait dire pourtant qu'il fût amolli par les richesses, et je ne puis faire autrement que de parler d'une formidable aventure qui lui échut en pleine paix en 1817.

Un beau jour, douze officiers prussiens venus de Dinan à Saint-Malo, entrèrent dans un café où se trouvait Surcouf avec deux amis. Égayés par le vin de Champagne, ces officiers commencent à jaser sur les Français en termes insultants. Surcouf les écoute rouge de colère et les poings crispés; puis se levant soudain il entre en conversation en brisant son tabouret sur la tête d'un des Prussiens. Ses camarades dégaînent et fondent sur le bourgeois; mais celui-ci a saisi une queue de billard; il pare tous les coups avec des moulinets. « Lâches! crie-t-il, donnez-moi un sabre et je vous éventre tous les uns après les autres! » Les officiers qui ne connaissent pas Surcouf, ont l'imprudence d'accepter le défi. On se rend sur l'heure derrière le Fort-Royal. Surcouf a amené avec lui ses deux amis et un chirurgien de marine. On tombe en garde. Surcouf tranche le poignet à son premier adversaire, fend le crâne au second, troue la poitrine au troisième. Il met tour à tour onze Prussiens hors de combat. Le douzième s'avance bravement, mais avec le regard trouble d'un homme qui voit la mort. « En voilà assez, dit Surcouf, il faut au moins qu'il en reste un pour conter le combat. » Le Prussien n'insista pas.

Lorsque les bourgeois du temps de l'empire lisaient de pareils récits, tout en savourant leur café, ils pouvaient à la rigueur se consoler de payer le sucre six francs le demi kilogramme; mais la fortune est inconstante: les Anglais et les Prussiens ont pris d'assez belles revanches de nos longues séries de victoires, et si Napoléon et Surcouf se fussent reposés définitivement à partir de 1802, M. Joseph Lebon n'eût jamais eu l'occasion d'écrire son excellent ouvrage sur l'*Allemagne politique*. En s'aidant à la fois de la psychologie et de l'histoire, le jeune publiciste, élevé à la savante école de M. Boutmy, étudie dans ses origines la constitution impériale de 1871; il cherche le lien qui l'unit aux événements dont elle est issue, et il constate que le législateur s'est inspiré non de théories idéales, mais de nécessités historiques en composant cet organisme compliqué. C'est le zollverein qui a préparé la confédération de 1867; c'est le parlement douanier qui a servi de modèle au Reichstag de 1871: « Autant, dit l'auteur, les articles qui concernent le régime financier, douanier, militaire ou diplomatique sont rédigés avec

une extrême précision, comparable à celle des statuts d'une société industrielle, autant les articles qui règlent les pouvoirs publics et leurs rapports sont entourés d'obscurité ».

L'Allemagne dans son œuvre d'unité s'est arrêtée à mi-chemin et ce *bundesrath* a l'air d'une simple copie de la diète de 1815; mais cette assemblée est en réalité dans la main de l'empereur prussien, puisqu'il dépend de lui de paralyser toutes ses délibérations. C'est là le conseil des princes, tandis que le Reichstag représente le peuple, puisqu'il est élu par le suffrage universel et tout le monde peut déjà entrevoir qu'en faisant appel à l'élément démocratique, M. de Bismarck a cédé à de fâcheuses préoccupations. Le vote populaire est en effet une arme à deux tranchants; il peut durant des années servir d'instrument complaisant au pouvoir jusqu'au moment où, sous le coup d'un incident imprévu, il devient l'arme et le jouet de la révolution. Mais le grand chancelier tenait surtout à se prémunir contre le parlementarisme, et il s'est attaché d'ailleurs à museler sur-le-champ les tribuns qu'il venait de déchaîner en réduisant le Reichstag, autant qu'il était possible, au rôle d'une assemblée consultative.

Il a cherché prudemment à écarter les politiciens en n'accordant aux députés aucune indemnité, et en déclarant que les fonctionnaires seraient éligibles, il a coupé court à la fois aux prétentions des utopistes et à celles des hommes indépendants. Aussi, comme le remarque fort bien M. Lebon, « ce qui fait la faiblesse du Reichstag comme pouvoir politique, ajoute à sa force législative ». M. de Bismarck s'est aussi efforcé, mais en vain, d'établir que l'assemblée ne serait convoquée que tous les deux ans. Par le septennat, toutefois, il a obtenu de soustraire les dépenses de l'armée à un vote annuel. En résumé, excellent facteur de législation, le Reichstag est un médiocre organe de contrôle. Les votes de blâme et de défiance n'y ont aucune sanction, et, selon la doctrine officielle, ce n'est qu'un comité consultatif capable d'émettre des vœux, impuissant à les exécuter.

Toute cette étude sur la représentation politique allemande est traitée de main de maître, et M. Lebon n'est pas moins intéressant à entendre lorsque, arrivant au pouvoir exécutif, il nous démontre que la constitution de 1867-71 a été faite en vue d'un homme et à sa mesure. M. de Bismarck concentrait entre ses mains tous les pouvoirs; il a exercé l'autorité la plus absolue; il n'aura pas de successeur réel. Comme le disait un journal anglais: « Lors

de la démission du prince, l'empereur a voulu être désormais son propre chancelier, sous le nom du titulaire actuel M. de Caprivi ». Ce dernier est en même temps premier ministre de Prusse, et l'enchevêtrement des pouvoirs de la confédération avec ceux du plus puissant des confédérés est destiné à assurer la prépondérance de la Prusse qui dispose de l'armée, de l'administration, de la diplomatie et dirige tout selon les principes de l'État prussien.

La Prusse, en somme, offre de notre temps le modèle de ce que M. Herbert Spencer appelle l'État guerrier. Un roi chef d'armée, entouré d'une caste militaire, assisté d'une bureaucratie composée de fonctionnaires élevés dans la hiérarchie administrative la gouverne. Les ministres sont en réalité des fonctionnaires supérieurs nommés par le roi, et le régime constitutionnel n'a jamais été qu'un faible obstacle à la volonté souveraine. Or, comment de telles traditions pourront-elles s'accorder avec une assemblée semblable au Reichstag issu du suffrage universel? Les représentants de la nation allemande se résigneront-ils à un rôle subalterne? Ne chercheront-ils pas à imposer leur volonté? Le cadre de la constitution de l'empire, avec ses délimitations précises, manque d'élasticité pour favoriser une évolution vers un gouvernement parlementaire efficace. L'empereur et l'assemblée pourront se trouver en conflit et l'empereur n'a pas pour le couvrir la responsabilité ministérielle effective. Il faudra de part et d'autre briser ou céder. Ces questions sont graves et celle du socialisme est plus formidable encore. M. Lebon les discute toutes avec une impartialité sereine et une largeur de vues qui lui font grand honneur, et, grâce à lui, nous serons maintenant en mesure d'apprécier au jour le jour, sans trop de préoccupation, la politique et les aspirations du jeune empereur Guillaume.

Outre les importantes publications historiques dont je viens de donner une trop rapide analyse, j'ai reçu ces jours-ci un beau volume de M. Pallern, mais ce livre est en quelque sorte l'avant-propos des *Mémoires* de Talleyrand qui paraîtront, dit-on, le mois prochain, et renvoyant à une prochaine chronique cette solide étude sur le grand diplomate, je passe à la philologie et aux *Reliquiae* de M. Arsène Darmsteter. L'éminent professeur, qui est mort l'année dernière à l'âge de quarante-trois ans, était le plus illustre disciple de Gaston Paris et, comme lui, il traitait les questions de linguistique à la fois en érudit et en philosophe. Il se jouait parmi les plus arides problèmes et il s'orientait sans effort dans l'étude des

phénomènes les plus attachants et les plus délicats, ceux de la psychologie du langage. Ce n'est pas lui qui eût dit avec le vulgaire: « la parole est l'expression de la pensée »; il démontrait, au contraire, qu'il y a tout au plus dans la parole « une tentative d'expression », et l'on trouve une foule de rectifications précieuses dans les écrits inédits qu'il a laissés et qui ont été pieusement recueillis par son frère. Parmi ces œuvres, nous nous contenterons de citer la thèse si curieuse sur la *Vie des mots*, l'étude sur la *Formation des mots composés*, le *Tableau littéraire du seizième siècle*, les *Études juives et Judéo-Françaises*.

Juif de naissance, le jeune Arsène avait fait ses études au Talmud Tora du consistoire israélite, une sorte de lycée et de petit séminaire réunis en un, où l'on étudiait concurremment avec la Bible et le Talmud, le français, le grec et le latin. Ses maîtres juifs lui avaient appris à faire la critique du Nouveau Testament; les sciences exactes lui apprirent à aller jusqu'au bout de sa pensée, et ce fut le Pentateuque qui devint l'objet de ses doutes. Il arriva enfin à la négation la plus décidée, « et pourtant, s'écriait-il, je ne me sens pas détaché du judaïsme; il est pour moi comme une autre patrie ». Cela nous aide à comprendre comment ce professeur de vieux français a laissé plus de cent pages d'*Études juives*, et le morceau qui piquera le plus la curiosité sera sans doute l'article sur le Talmud, qu'il rédigea vers l'âge de vingt ans et qui paraît aujourd'hui pour la première fois. Mais les profanes réformateurs qui aiment à tout simplifier, au risque de s'attaquer à la vénérable tradition, laquelle est bien aussi une force sociale, donneront la préférence à un autre chapitre et reconnaîtront avec joie dans Arsène Darmsteter un adhérent à la fameuse ligue orthographique ou plutôt antiorthographique. « Tous les esprits sensés, écrivait-il, sont d'accord à réclamer la réforme.... il y va des plus précieux et des plus chers intérêts de notre langue ». On peut discuter là-dessus, et j'avoue qu'il me serait pénible de voir affubler d'un déguisement nouveau les nobles œuvres qui ont charmé ma jeunesse. Je compte sur la routine nationale pour me préserver de ce chagrin, et je n'en suis pas moins un des dévots d'Arsène Darmsteter que j'admire encore davantage depuis que j'ai lu la touchante biographie que lui a consacrée son digne frère.

J'en dirais volontiers plus long sur ces deux volumes si je n'étais honteux de mon incompétence, et je me sens beaucoup plus à l'aise au milieu des critiques, mes frères.... et mes sœurs, puis-je

ajouter, car les femmes de nos jours, font à leurs prétendus seigneurs et maîtres une concurrence de plus en plus active; elles dirigent de grandes *Revues* avec une sagesse mêlée de fermeté; elles remuent la poussière du passé au risque de souiller leurs jolis doigts et je suis confondu de la désinvolture avec laquelle Mlle Luce Herpin fait succéder les in-octavos aux in-octavos. Elle connaît à fond, notamment, ce beau dix-huitième siècle qui fut une des plus heureuses périodes de l'humanité; elle nous l'a montré à son aurore en parlant de la jeunesse de Mme d'Épinay; elle l'a ensuite étudié dans sa maturité féconde et aujourd'hui la docte vierge l'embrasse dans son ensemble en nous contant la vie de ce petit-neveu de Mazarin, de ce charmant duc de Nivernais, qui, né au lendemain de la mort de Louis XIV, vit monter Louis XVI sur l'échafaud et eût pu, à la rigueur, dîner avec Bonaparte après Arcole et Rivoli.

J'avais donc, je le répète, la meilleure idée du talent de Mlle Herpin, j'étais tout disposé à lui rendre justice, et pourtant je n'ai pas ouvert son volume sans éprouver une certaine inquiétude. C'est que mon maître Sainte-Beuve avait déjà traité ce sujet avec son infaillible supériorité, et je n'ai jamais cru qu'il fût aisé de glaner derrière lui. Mais je suis pleinement rassuré maintenant et je puis déclarer en toute sûreté de conscience que l'auteur s'est tiré d'affaire avec la plus remarquable dextérité. Il a su relever et fortifier agréablement son récit en y incrustant comme autant de bijoux des fragments inédits pleins de révélations piquantes et, continuant son œuvre de réhabilitation, elle a démontré que le dix-huitième siècle avait été beaucoup calomnié et que même dans les classes aristocratiques la vertu avait été moins rare que ne le supposent les lecteurs de Grécourt et de Crébillon fils. Quant au duc de Nivernais qui gardera sa place, bien qu'un peu effacée, parmi nos poètes du second ordre, il suffisait de le peindre au naturel pour donner l'idée d'un homme sympathique et charmant. Mlle Luce Herpin, qui a beaucoup puisé dans les archives des Mortemart, nous expose successivement les modestes exploits de son héros sur le champ de bataille et ses petits succès comme ambassadeur alors qu'il était aux prises avec les diplomates retors du Vatican, ou l'astucieux et sournois Frédéric de Prusse. Elle nous décrit, aussi fidèlement, sa vie privée, les relations de famille et ses grands triomphes de société. Mais ce premier volume s'arrête à l'année 1763, qui marqua douloureusement dans la vie du duc, puisque son



nom est resté attaché à la conclusion d'une paix déshonorante avec l'Angleterre. Mais nous aurons à signaler des épisodes plus lamentables encore dans la seconde partie, et Mlle Herpin a voulu laisser reposer son lecteur avant de passer des scènes riantes du début à des scènes de deuil.

Dans ce bel ouvrage, la biographie étouffe nécessairement la critique vu qu'il y avait deux hommes dans le duc de Nivernais, que, chez lui, « le citoyen, » comme on disait déjà vers le [illegible] du dix-huitième siècle, était infiniment plus grand que le poète. Dans la belle étude que M. Gréard, l'éminent recteur de l'université de Paris, vient de consacrer à notre ami Scherer, c'est au contraire le penseur qui surnage, et nous avons là, surtout, l'histoire d'une âme; l'auteur est un de nos meilleurs moralistes, mais on peut dire qu'il s'est surpassé dans ce dernier écrit. Il a été, lui aussi, il est vrai, fortement assisté par la riche matière qu'il avait à exploiter, et j'ai été singulièrement ému en lisant des fragments inédits qui me révélaient une sorte de mystique dans le Scherer de 1848:

« Nous avons retrouvé, perdues dans ses papiers, nous dit M. Gréard, des pages écrites pour lui, exclusivement pour lui à quelques mois d'intervalle les unes des autres et qu'il avait intitulées les *Visites de Jésus-Christ.* La première invocation n'est qu'une prière confiante. S'inspirant d'un verset de l'apocalypse de saint Jean, il croit avoir entendu le Seigneur frapper à la porte et lui dire: « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je dînerai avec lui et lui avec moi ». Et il répond: « Est-il vrai, ô mon Seigneur! tu étais à la porte et je ne le savais pas: tu frappais et je ne t'ai point ouvert. Peut-être quelque étude absorbait-elle ma pensée; peut-être était-ce le bruit de la rue qui m'empêchait de t'entendre. Entre, ô mon hôte! C'est pour demeurer que tu es venu, n'ost-ce pas? Mets ta main sur mon front et me bénis. Dirige ma pensée de ton regard; tiens-toi là, à ma droite, afin que je sois soutenu. Quelle joie! déjà ta présence a illuminé toute ma cellule. Elle était si sombre, j'étais si seul! Désormais mes yeux ne pourront plus se lever de mon livre sans se poser sur toi. Alors que je ne te verrai point, je sentirai que tu es près. Quand je serai fatigué j'appuierai ma tête sur ton épaule. Quand mon cœur palpitera inquiet ou éperdu, je me jetterai sur le tien; quand j'aurai besoin de conseil, je m'assoirai à tes pieds. J'avais bien conscience qu'il me manquait quelque chose. J'aurais dû comprendre ce qu'il

me fallait. Ne me l'avais-tu pas prédit? N'avais-tu pas déjà demeuré une fois en moi? C'était, il y a trois ans, tu restas trois jours, et ma vie fut transformée, mes doutes se dissipèrent, mes luttes furent oubliées, mes ténèbres devinrent lumière. L'amour débordait de mon cœur, la mort ne m'inspirait plus d'inquiétude, le martyre m'eût paru facile. Ma première pensée au réveil, ma dernière en me couchant, était pour toi. Et point d'effort dans ces pensées, car tu étais là. Penser à toi, c'était te voir. Reviens à moi, ô mon Seigneur! »

Cependant le trouble persiste et s'aggrave, à l'imploration mystique succède une supplication plus humaine et plus pressante: « O mon Dieu! donne-moi d'être vrai. » Et il analyse avec sévérité, avec inquiétude, tous les motifs qui empêchent la vérité de sortir de ses lèvres: amour-propre, esprit de parti, faiblesse d'un cœur partagé: « Je porte ton nom, ô mon Seigneur; mes occupations se rapportent à toi, je me range auprès de toi avec ceux qui t'aiment. C'est à toi que j'appartiens, à ton église, à ton service. Et pourtant.... Ah! mensonge, mensonge!... La vérité, c'est l'unité dans la vie, et je ne suis rien moins qu'*un*. Sincérité, harmonie, paix, autant de termes corrélatifs.... O mon Dieu! donne-moi d'être vrai, vrai surtout quant à toi, vrai dans ton service, car c'est là la vérité primordiale, celle dont toutes les autres découlent ».

Du 15 août au 10 octobre le trouble ne fait que s'aggraver; Scherer redouble ses instances, il les rassemble dans un dernier cri d'angoisse, préoccupé, non plus seulement de lui-même, mais de ceux qui s'éclairent à sa parole: « Donne-moi la vérité, ô mon Dieu! afin que je sois tout lumière sans aucun mélange d'ombre et de faux. Donne-moi la sincérité, afin que cette vérité que je connais, je la laisse se manifester sans aucun voile de réticence. Que mon cœur soit au dedans de moi comme est le cœur de l'enfant qui vient d'être sevré! »

« Une nouvelle année d'enseignement appliquée aux mêmes études ne pouvait qu'enfoncer plus profondément dans le doute, dit M. Gréard, un esprit si sincèrement touché et qui n'a jamais su supporter l'incertitude. Lent à se résoudre, Scherer, sa résolution une fois prise, la suivait intrépidement. Dès le mois de novembre 1849, il avait officiellement adressé sa démission au président de l'Oratoire. Ne pouvant plus croire ce qu'il enseignait, il ne devait pas enseigner ce qu'il ne croyait plus. Le 28 décembre, en finissant sa leçon, il faisait connaître que c'était la dernière.

En même temps, il annonçait à ses auditeurs qu'il ouvrirait prochainement un cours libre pour établir, devant la conscience publique, une discussion sur l'autorité en matière de foi. Le cours eut lieu du 21 février 1850 au 7 juin. Dans l'intervalle, au mois d'avril, avait paru la lettre où il exposait ses principes à un ami. L'excommunication suivit ».

Lorsqu'on a lu ces pages émouvantes on ne peut s'empêcher de reconnaître l'exquise justesse d'un mot fort connu d'Alexandre Vinet: « La tristesse, écrivait-il, est le lot des âmes profondes et des intelligences fortes. Souffrir davantage est le privilège de quiconque sent davantage et les sillons que trace une pensée puissante deviennent sous elle des abîmes ». Tant que Scherer crut en Dieu, il fut en effet un grand chrétien faisant son salut dans le tremblement, selon l'austère conseil de l'apôtre, puis lorsqu'il sentit la foi chanceler et disparaître, il se reposa dans le stoïcisme. Chez lui, en somme, la crise morale fut courte mais des plus instructives. « Il fut, comme dit très bien M. Gréard, un Pascal moderne, un Pascal à rebours, qui mit à s'arracher du cœur la foi de sa jeunesse autant de conscience et de passion froide que l'autre mettait d'ardeur fiévreuse et de raisonnement désespéré à la retenir au fond de son âme, et à l'y enraciner. A l'attrait psychologique qu'offre, prise de loin, aux sources profondes, l'analyse de l'intelligence passionnée de Scherer, passionnée, dis-je, mais si sagace, si droite, si haute, s'ajoute l'enseignement que la génération de ses idées fournit à l'histoire philosophique de notre temps. Par la portée de sa controverse comme par la puissance et la distinction de son talent, Scherer est du petit nombre de ceux qui porteront témoignage dans la postérité des crises de la pensée humaine au dixneuvième siècle ».

Si l'admirable livre de M. Gréard nous offre dans sa première moitié une éloquente et profonde étude philosophique, je ne fais pas moins de cas de ses derniers chapitres où, avec une exquise finesse il expose les rares mérites du critique. Scherer, de son vivant a eu, je le sais, beaucoup d'envieux, mais pour se réconcilier avec lui il leur eût suffi de le bien lire et je leur recommande ce spirituel paragraphe où le recteur de l'Université de Paris met en balance les défauts et les qualités de son regrettable ami : « Critique littéraire, Scherer fut assurément un homme de premier ordre, bien qu'il lui manquât un je ne sais quoi, plus d'aisance, peut-être, et plus de grâce, une forme plus légère et plus achevée

pour être décidément hors de pair. Peu s'en fallut que la pratique prolongée de sa littérature germanique ne le gâtât et il lui en est toujours resté une certaine rigidité. Il y a dans son style ce que Sainte-Beuve appelait chez Vinet de petits glaçons théologiques, il ne s'est jamais tout à fait fondu. Mais il a la vigueur, l'abondance, la verve, la grande ironie, le trait, l'expression pleine, neuve, heureuse. C'est un écrivain de ferme et haut vol ».

M. Gréard, je le crois, vient de formuler la sentence de la postérité sur l'illustre critique et il ne juge pas l'homme politique avec moins d'équité, bien qu'il insiste peu sur le rôle relativement secondaire joué par le sénateur et par le journaliste. Scherer, en effet, n'était point orateur et ses principes inflexibles le rendaient parfois désagréable à des collègues modérés si l'on veut, mais trop enclins à tout rapporter au misérable intérêt du moment. Pas plus qu'au sénat, il n'était d'ailleurs à sa place à la rédaction du *Temps*, journal qui après une brillante période nous fatigue depuis dix ans par ses continuelles palinodies. Scherer, lui, n'admettait pas qu'après avoir donné au gouvernement ses plus sages avis on se ralliât le lendemain au parti qu'on avait condamné la veille, aussi ses jeunes collaborateurs le qualifiaient-ils dédaigneusement de « vieille barbe » et ses articles qui portaient l'empreinte de son humeur attristée avaient l'apparence d'une protestation contre les doctrines ordinaires du journal.... Mais je renvoie au livre de M. Gréard ceux qui voudraient être initiés aux suprêmes angoisses d'une vie de penseur et je puis achever cette trop longue chronique après avoir rendu hommage à la noble mémoire d'un homme qui eût pu adopter lui aussi la belle devise: *Qualis ab incepto,* car s'il avait passé de la foi au doute il était néammoins resté fidèle jusqu'à la fin au culte du devoir.

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

SOMMAIRE : Le cardinal Newman – Le révérend Liddon – Le professeur Sellar – Sir Richard Burston – L'Armée du Salut – *Dans les ténèbres de l'Angleterre, comment en sortir,* par le général Booth – *Formes d'âmes,* par X. – Les derniers romans de M. Kipling – *La Bibliothèque internationale* de M. Gosse – Traductions et articles récents : *Le rocher imprenable des Saintes Écritures,* par M. Gladstone.

A en juger par le peu de livres intéressants publiés dans ces derniers mois, il semble qu'une langueur automnale ait envahi le cerveau, en d'autres temps si productif, des écrivains britanniques. Et, comme pour accentuer ce vide, l'année mourante va emportant avec elle une ample moisson de morts, récoltés dans les rangs des hommes célèbres de l'Angleterre. Cette fois encore, comme il y a un an, le compte-rendu des récents événements de la littérature anglaise aura l'air d'une nécrologie plutôt que d'une chronique littéraire.

Des morts dont nous parlons, le plus distingué s'en est allé le premier. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur la carrière ecclésiastique du cardinal Newman ; les journaux, d'ailleurs, ont déjà expliqué tout au long ce qui concerne ses mérites et son influence comme dignitaire de l'Église. Mais c'est le devoir d'une notice littéraire de constater que, comme prosateur anglais, Newman aura été le seul depuis un demi siècle à posséder un style d'une irréprochable perfection. Il a emporté avec lui, dans la tombe, le secret de sa prose, à la fois simple et musicale, pure et imagée.

Ce style merveilleux, d'une sûreté toute classique, Newman le devait sans doute, en partie, à la discipline du catholicisme. On



chercherait vainement, dans nos temps modernes, des écrits qui ressemblassent aux siens. Pour trouver leur équivalent, il nous faudrait remonter aux œuvres de Bacon, écrites dans un temps où régnait en Angleterre un ordre politique ferme et solide, mais plutôt encore aux sermons et aux écrits des prédicateurs français du grand siècle. Les prédicateurs et les écrivains anglais de l'Église protestante, et même les plus grands, comme Hooker et Jeremy Taylor, ne se sentant pas soutenus par un système d'une autorité séculaire, se sont toujours exprimés d'une façon où il entrait quelque chose d'excessif, d'inégal ou de sec, le reflet de leur pensée individuelle et, pour ainsi dire, provinciale.

Le style de Newman est égal, reposé, dénué d'ornamentations inutiles; c'est qu'aussi bien sa pensée, s'appuyant sur des bases censées immuables, est tranquille et sûre d'elle-même. Des prosateurs anglais ses contemporains, le plus fameux, Ruskin, a mis dans ses périodes une sonorité verbale et un éclat de couleurs incomparables; mais sa prose, en somme, manque de pureté de contour, de réserve et d'arrangement, et, quant au fond, elle est l'expression d'opinions purement personnelles qui tournent bien vite à l'excentricité; à l'autre bout du pôle littéraire, Herbert Spencer possède, non moins que Newman, la précision et la logique dans la pensée, mais il a l'habitude fâcheuse d'exagérer dans son style l'expression de son mépris pour tous les agréments de la forme.

Chez Newman, au contraire, on peut admirer les belles phrases sans avoir à se plaindre de l'impossibilité d'en extraire une signification raisonnable, voire même un sens quelconque; et on peut aussi constater la justesse et la profondeur de la pensée sans être forcé de reconnaître qu'elle est pauvrement vêtue. Si on voulait savoir tout le parti que peut tirer de la langue anglaise un écrivain exempt de la verbosité et de l'exagération, ces deux défauts si fréquents chez les écrivains anglais, on ne saurait mieux faire que de lire le chef-d'œuvre de Newman, cette *Apologia pro vita sua,* dans laquelle il raconte l'histoire de sa conversion au catholicisme, et se défend contre les attaques de toute espèce que cette conversion lui a values.

Controversiste, historien et prédicateur éminent, Newman a été aussi un romancier et un poète. A vrai dire, pour tout ce qui se rapporte à l'intrigue et au dessin des caractères, *Callista, histoire du troisième siècle,* n'est guère pour nous satisfaire; c'est plutôt un plaidoyer théologique qu'un roman de mœurs. Par contre, le

cardinal défunt, sans être précisément un poète de race, a enrichi la littérature anglaise de quelques pièces religieuses d'une grande valeur. Son plus long effort poétique, un drame catholique et éthéré, intitulé : *Le rêve de Géronce*, rappelle, non certes par la pensée, mais par la manière générale, les grands poèmes philosophiques de M. Sully-Prudhomme.

Mais c'est surtout par ses livres de polémique que Newman s'est conquis le titre de grand écrivain. Depuis Pascal, son intelligence est peut-être la plus forte et la plus subtile qui se soit enfermée étroitement dans les bornes du dogme ; à plusieurs reprises, l'éclat et la rigueur soutenue de sa dialectique font songer à l'auteur des *Lettres provinciales*.

En réalité, et c'est là son originalité, dans un âge où tout le monde est dominé de la peur, un peu enfantine, d'être dupe, Newman, à peu près seul parmi les hommes éminents de son temps, tout en comprenant aussi bien qu'un autre les nuances les plus fines du doute, a trouvé impossible de ne pas croire : ses contemporains, pour la plupart, croient être déshonorés s'ils ont acquis une certitude sur n'importe quoi ; lui, un esprit viril s'il en fût jamais, s'est persuadé que c'était l'incertitude qui déshonorait. Lequel des deux a eu raison, du cardinal Newman ou de son temps, c'est ce qu'il faut renoncer à savoir, mais on peut se permettre de prédire que la postérité verra en lui et en M. Renan, les deux figures les plus intéressantes parmi celles des penseurs religieux du dix-neuvième siècle.

Il n'est guère douteux que la personnalité de Newman ne doive plaire aux psychologues de l'avenir, car ce n'était pas seulement un grand esprit, mais c'était aussi un esprit charmant. Malheureusement, ceux-là seuls qui l'ont connu dans l'intimité de sa retraite a Littlemore peuvent savoir l'étendue de son charme personnel. Il se conformait d'ailleurs strictement à la discipline arrêtée, et menait une vie assez ascétique. Il portait l'habit de saint Philippe de Néri, le saint pour lequel il professait un culte particulier, et quoiqu'il touchât à ses quatre-vingt-dix ans, il jeûnait et observait les offices de l'Église avec la régularité d'un tout jeune homme. Mais, malgré sa sévérité pour lui-même, jamais il n'empiétait sur la liberté des autres. C'était un causeur de premier ordre ; il pouvait parler, sans gêne ecclésiastique, sur un grand nombre de sujets et admettait très bien le principe darwinien de l'évolution. Il aimait la musique et jouait supérieurement du violon. L'un de ses



divertissements préférés était d'assister aux répétitions des comédies de Plaute ou de Térence que mettaient à la scène les jeunes gens du collège dont il avait la garde; il se plaisait à leur fournir des conseils pour leur jeu et à leur indiquer de petits changements d'attitude ou d'intonation. Bien que ses études, en le développant, et la nature des conclusions qu'il en tirait lui eussent rendu l'esprit plutôt latin, Newman restait toujours anglais de cœur et de sentiments. Même dans la sphère des croyances religieuses il en a fourni la preuve. Lui, qui acceptait sans réserve tout ce que Rome lui enseignait, a cependant déclaré qu'il ne pouvait parvenir à se rendre complètement compte du culte enthousiaste que les nations méridionales avaient voué à la Sainte Vierge. Ne retrouve-t-on pas dans cette confession un peu de cette méfiance hébraïque à l'égard de la femme qu'une lecture assidue de la Bible jointe à leur tempérament primitif a enracinée chez les peuples de souche germanique ?

C'est peut-être parce qu'ils le sentaient, malgré tout, des leurs que les Anglais de n'importe quelles sectes avaient de l'estime et même de la vénération pour le cardinal Newman et que pas une seule voix hostile n'est venue jeter une note discordante dans le chœur d'éloges et de regrets suscité par la mort de ce saint et illustre vieillard.

∴

Peu de temps après que le monde catholique eut perdu le cardinal Newman, l'Église protestante de l'Angleterre déplorait la mort de l'un de ses plus fermes soutiens.

Le révérend Liddon, chanoine de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, appartenait à cette secte de l'Église anglicane qui, tout en rejetant les dogmes catholiques, se rapproche de plus en plus du catholicisme pour ce qui concerne le rituel et la célébration des offices. Cette secte est, depuis une vingtaine d'années, très à la mode, et pendant tout ce temps le chanoine Liddon a été le prédicateur préféré des grandes dames de Londres. Il a publié plusieurs articles de revues sur des sujets ecclésiastiques; c'était un esprit cultivé et raffiné mais qui, somme toute, ne sortait pas de la médiocrité.

*
* *

Une perte plus considérable pour la littérature anglaise, est la mort inopinée de M. Sellar, professeur de latin à l'université d'Édimbourg. Quoiqu'il fût professeur, M. Sellar avait trouvé le moyen de regarder les auteurs de l'antiquité comme des êtres essentiellement humains et non pas comme des personnages qui, ayant eu le mérite de mourir il y a deux mille ans, sont, par ce fait même, uniquement dignes de notre admiration ébahie.

Son volume sur Virgile perd peu même comparé avec celui de Sainte-Beuve; son étude sur *Les poètes latins de la République* est pleine de sentiments modernes et de sympathie humaine.

*
* *

De nos jours, les gouvernements ont parfois eu l'idée intelligente de nommer un littérateur éminent à un de ces postes diplomatiques où la besogne officielle n'existe presque pas. Le fonctionnaire peut alors consacrer tout son temps à ses projets et à ses rêves. Rien de plus idéal, en effet, pour l'homme de lettres fatigué, qù'un séjour oisif dans une ville aux bords de la Méditerranée où la mer est bleue et où la salle de rédaction n'existe pas. On se rappelle les vers de Musset à l'adresse de l'une de ces villes, Livourne si nous ne nous trompons pas,

Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

C'était à Trieste que sir Richard Burston remplissait sa sinécure à lui, qui n'en était pas précisément une, puisque le climat de Trieste, où il a été consul britannique pendant près de vingt ans, n'allait que médiocrement à sa santé. Il y est mort en octobre, à l'âge de soixante-neuf ans.

Les dieux ont versé dans les veines de la race anglo-saxonne tout entière une forte dose du sang de cet Ulysse qui, dans le

poëme de Tennyson, « errant toujours, l'âme affamée », passait son temps, même après son retour à Ithaque, à ne pas vouloir rester tranquillement dans son île près de sa femme Pénélope. Il se trouve des Anglais qui ne se sentent vraiment chez eux que là où ils sont chez les autres; pour bon nombre d'entre eux, le vrai foyer domestique c'est le mât d'un vaisseau en train de faire naufrage ou bien le sommet d'un volcan en éruption. Ce goût des voyages, Burston le possédait à un degré rare même chez ses compatriotes. Bien avant Stanley, il avait pénétré dans les ténèbres de l'Afrique, où il fit la découverte du lac Tanganyika. Les Indes anglaises lui étaient familières; il avait exploré à fond l'Assyrie et l'Amérique du Sud, et rendu visite au roi de Dahomey ainsi qu'aux Mormons des États-Unis.

Avec cela, sportsman de premier rang; il était surtout fier du titre de Maître-d'Armes qu'il a mis en tête de son *Livre de l'Épée*. Ses voyages et ses qualités physiques auraient suffi à eux seuls pour le rendre célèbre; Burston a su s'acquérir en même temps une réputation littéraire. Il était poète et son confrère M. Swinburne lui a dédié un volume de ses vers. Il a laissé de ses voyages des récits animés et, dans un double sens, vécus. Mais c'est avant tout comme traducteur et comme linguiste que le nom de Burston survivra. On prétend qu'il s'était rendu maître de trente-deux dialectes divers; en tout cas, l'Angleterre lui doit des traductions de plusieurs chefs-d'œuvre étrangers. De ces traductions, la plus intéressante est peut-être celle des *Lusiades* de Camoëns; celle qui a le plus éveillé l'attention du public est la version complète des *Mille et une Nuits*. Cette version avait même suscité un peu de scandale lorsqu'elle parut, il y a cinq ans; car, comme on sait, il est usuel dans la traduction, de négliger certaines pages un peu risquées de ces contes orientaux que leurs auteurs arabes n'ont pas écrits à l'intention de notre public européen. Le dernier volume, en particulier, où Burston a annoté, commenté telles particularités des mœurs de l'Orient, est du nombre de ces livres dont on ne parle jamais en Angleterre et qu'on lit partout. Que Burston fût au fait des mœurs orientales, cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant, car, au cours de ses voyages, il s'était déguisé en derviche et, parlant la langue du pays tout comme les indigènes, avait réussi à pénétrer dans les sanctuaires de la Mecque et de Médine.

*
* *

Cependant l'Orient n'est pas la seule contrée qui, de nos temps, puisse se vanter de posséder des derviches. Il y a déjà vingt ans qu'on peut voir dans les rues de toutes les grandes villes de l'Angleterre, une foule d'hommes et de femmes groupés autour d'un tambour et d'un drapeau, et ayant au centre un monsieur qui vocifère avec des gestes frénétiques. Pendant les intervalles où ce dernier se lasse de crier, ses auditeurs chantent à tue-tête et gambadent sur le pavé. Un étranger qui vient de débarquer sur la rive anglaise serait tenté de croire ou bien qu'il entre dans les mœurs britanniques d'ouvrir à certaines saisons ses maisons de santé, ou bien que la légende qui veut que les Anglais s'amusent tristement soit le contraire exact de la vérité. Qu'il se détrompe; cette foule tapageuse c'est tout simplement « l'Armée du salut » célébrant ses offices religieux. Cette secte, qui se rattache aux convulsionnaires et aux flagellants du moyen-âge, n'est pas tout à fait inconnue sur le continent. On sait que, il y a quelques années, la Suisse a mis à la raison ces hôtes trop bruyants, et on conçoit aisément que dans la plupart des pays, de telles manifestations ne puissent être considérées que comme nuisibles et disgracieuses. Il n'en est pas de même pour l'Angleterre. L'homme du bas peuple anglais qui a pris à la lettre le mot de Baudelaire: « Il faut être toujours ivre », demande à ses débiteurs de boisson, qu'ils lui servent une préparation fortement pimentée, et puisqu'il ne cesse d'être un puritain que pour redevenir un pourceau, l'Armée du salut fait à son intention une œuvre qu'on hésite à blâmer.

Les philosophes modernes lui expliqueraient sans doute qu'il perd moins de sa dignité humaine en buvant son soûl qu'en faisant sacrifice de sa raison en assistant aux ébats de l'Armée du salut, mais sa femme, qui se soucie fort peu des vérités abstraites, de la métaphysique de Schopenhauer ou d'Adrien Sixte, trouve de beaucoup préférable que son mari fasse métier de trépigner sur le macadam que de trépigner sur elle-même, avec des bottines à gros clous.

C'est à l'intention d'un tel public que le chef de l'Armee du salut, le général Booth, vient d'écrire son livre *Dans les ténèbres de l'Angleterre et comment en sortir*. Le général a vu avec pitié

et indignation la misère et l'immoralité qui constituent les ténèbres de l'Angleterre et dans son livre, inspiré, nous le voulons bien croire, par un zèle sincère de réformateur, il développe les moyens capables de les dissiper. Ces moyens se résument en un point essentiel; c'est de verser tous les ans, dans les poches de ce brave général, une pension d'un million de francs. Maître de cette somme, il se déclare prêt à faire que tout Anglais ait de quoi vivre, et que les habitants de l'Angleterre deviennent aussi moraux en pratique qu'ils le sont déjà en théorie.

La valeur littéraire de ce livre n'est pas, à vrai dire, son mérite le plus remarquable; mais dans un âge où la littérature devient de plus en plus un métier commercial, il n'est pas permis de se taire complètement à l'égard d'un tel succès de librairie. Sa première édition de cinquante mille exemplaires s'est entièrement vendue le jour de la publication et les éditions se multiplient déjà d'une façon à exciter la jalousie même de M. Stanley.

On sait le joli conte de Gautier appelé *Avatar*, où le héros échange son âme avec le mari de la femme dont il est amoureux, et où, pendant que le changement s'opère, les âmes passent d'un corps à l'autre sous la forme de petites flammes bleues. C'est déjà fort beau, mais nous venons de parcourir un volume où il arrive des choses bien autrement surprenantes. Suivant l'auteur anonyme de *Formes d'âmes*, nous portons chacun en nous des âmes modelées et coloriées diversement d'après l'excellence ou la méchanceté essentielles de notre nature. Les âmes inférieures et superficielles, celles que possèdent, par exemple, les artistes et les femmes sont d'un grand format, d'un modelage irrégulier et d'une couleur jaune, tandis que les âmes supérieures et profondes, ainsi que celles des penseurs et des philanthropes, sont d'un petit format, d'un modelage régulier, et brunes de couleur. Mais l'âme suprême, c'est l'âme bleue. Malheureusement, elle est rare, à ce point même que l'auteur fait aveu de n'en avoir de sa vie rencontré qu'une seule. Les dessins qui accompagnent ce volume et qui prétendent représenter ces divers genres d'âmes nous font songer plutôt aux morceaux de la pieuvre qui faillit dévorer Gilliat dans les caves de Serk; il n'est guère agréable de penser qu'on porte peut-être oi des substances si peu aimables. Mais n'est-ce pas, que le ⁻oyant qui a écrit ce livre pourrait en remontrer à M. René et à toute l'extrême gauche des symbolistes français?

ιous vous avons entretenus de ces spéculations astrales, c'est

que les auteurs britanniques qui s'occupent de choses terrestres n'ont rien donné dans ces derniers temps qui vaille la peine d'être signalé. Les romans qu'on a publiés ne se distinguent entre eux que par une médiocrité plus ou moins méritoire. M. Rudyard Kipling a fait paraître plusieurs histoires anglo-indiennes dont les titres déjà sont à peu près intraduisibles en l'idiome anglais du jour, et, à plus forte raison, réfractaires à la traduction dans les idiomes étrangers. Se remettant, du reste, du premier éblouissement produit par la nouveauté des sujets des romans de M. Kipling, le public anglais commence à se frotter les yeux en se demandant si c'est là, vraiment, le romancier de génie qu'il réclame. On peut s'attendre à assister sous peu, à l'apothéose, puis à la dégringolade, d'un nouveau grand romancier britannique.

En attendant, les lecteurs anglais peuvent s'instruire des qualités qui conviennent à la composition d'un bon roman en lisant les volumes de la *Bibliothèque internationale* qui, sous la direction générale de M. Edmund Gosse, est en train de donner des traductions des chefs-d'œuvre étrangers. Pour diriger une telle série, on ne saurait trouver mieux que M. Gosse. Aussi bien qu'un érudit polyglotte, c'est un poète d'un mérite réel, et qui apporte dans son jugement critique un tact délicat et subtil. Il a écrit pour cette série une petite introduction où il signale avec netteté quelques-unes des faiblesses qui font le plus de tort au roman anglais contemporain. Parmi ces traductions figurent *Pierre et Jean* de M. de Maupassant, le *Juge* de M. Franzos et *Sur les voies de Dieu* de Biornson.

Il convient de complimenter miss Preston, une dame américaine, qui a eu le courage de traduire en anglais le *Mireio* de Mistral. Il est seulement fâcheux que les Anglais se trouvent être en général si ignorants du dialecte félibréen que peu d'entre eux auront la science nécessaire pour féliciter miss Preston de l'excellence de sa traduction.

M. Gladstone, pour se donner de l'occupation pendant les vacances de la chambre, a écrit encore un livre sur la question homérique et une critique sympathique du cardinal Newman. De plus, dans un article de revue intitulé *Le rocher imprenable des Saintes Écritures,* il a rompu une lance avec le professeur Huxley. M. Huxley avait affirmé que le déluge biblique était une impossibilité scientifique; M. Gladstone, se fiant aux renseignements de la géologie, soutient, au contraire, que les choses ont pu se passer comme



la Bible les a dépeintes. Enfin, deux biographies d'un réel intérêt politique viennent de paraître presque le même jour. Dans l'une d'elles, l'historien bien connu, M. Fronde, a résumé les faits de la vie et caractérisé le talent de lord Beaconsfield; la *Vie de lord Iddesleigh*, par M. Andrew Lang, raconte de son côté la carrière de cet homme d'état anglais, qui, de son vivant, était plus connu sous le nom de sir Stafford Northcote. Ce n'était pas, assurément, un grand homme politique, mais il possédait cette délicatesse de cœur ainsi que cette urbanité d'intelligence qu'on rencontre, parfois, à un si haut degré, dans les classes supérieures de l'Angleterre. M. Lang en le laissant parler pour lui-même et en s'effaçant le plus possible derrière son sujet a fait preuve des qualités d'un bon biographe. Du reste, il n'était pas douteux que M. Lang ne tirât tout le parti possible de ce genre d'écrit, comme il fait pour tous les genres auxquels il touche.

J.-P. NICHOL.

AU VATICAN

Un jour, en juin dernier, après quatre heures d'audiences ordinaires et extraordinaires, lorsque le « Maestro di Camera » de Sa Sainteté, Mgr della Volpe, entra dans le salon privé, il trouva Léon XIII très fatigué et d'humeur sombre.

« — Jusqu'à nouvel ordre, dit le pape, je suspends les audiences; faites-le savoir aux intéressés. »

Mgr della Volpe s'inclina.

C'était pour lui le meilleur des ordres de son souverain; non pour les loisirs probables, mais parce que cette bonne décision, tant de fois suggérée et tant de fois repoussée, procurerait enfin quelque repos à Léon XIII. Il lui serait possible de faire quelques promenades dans les jardins du Vatican, de passer ses journées au casino de Pie IV, parmi les ombrages, les fontaines et les fleurs.

Depuis, les audiences n'ont pas été reprises et elles ne le seront que le 14 novembre.

Une si longue période sans audiences, trois mois de porte exceptionnellement close aux cardinaux, aux préfets de toutes les congrégations ecclésiastiques, aux chefs de mission diplomatique, aux généraux des ordres religieux, aux grands fonctionnaires du Vatican, semblerait devoir causer un arrêt considérable dans les affaires du saint-siège. Rien de moins vrai. La vie politique et religieuse du Vatican a continué régulièrement, car le saint-siège peut marcher longtemps avec un pape malade, ou absent, ou tombé dans les conditions du roi de Hollande, — ou même sans pape.

Dans le cas actuel, du reste, ce mot de « vacance » ne doit point être interprété trop rigoureusement. Par l'ordre donné à Mgr della

Volpe, Léon XIII coupait court aux formalités, aux inutilités de la vie de cour, mais se gardait bien de renoncer au contrôle de tous les actes importants du pontificat. Le secrétaire d'État gardait toujours ses petites entrées, et, par son intermédiaire, les affaires importantes parvenaient toujours à Sa Sainteté.

C'est ainsi que les derniers cinq mois ont été aussi remplis et aussi mouvementés que les autres dans la vie politique et sociale, étrangère et italienne du Vatican.

⁂

Pas de ces événements importants si fréquents dans les rapports internationaux du saint-siège, mais des questions compliquées, spécialement pour l'Europe et pour l'Amérique du Sud.

La Russie, la Turquie, la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne, la Bavière, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, enfin l'Europe entière, ont discuté avec le secrétaire d'État, avec la Propaganda Fide; et Léon XIII, lui-même, a trouvé moyen d'être toujours actif, en cachette ou directement.

La Russie, à vrai dire, a dorloté un peu ces derniers temps avec ses négociations interminables; M. Iswolsky a continué à parcourir sans relâche le chemin entre Pétersbourg et Rome, sans que cela l'ait empêché de gâter, dans les intervalles, les belles dames romaines des stations élégantes; l'arrangement définitif n'a pas avancé; la question des rapports directs et secrets, sans surveillance gouvernementale, entre l'épiscopat polonais et la curie reste toujours à résoudre; mais les dépêches chiffrées continuent à traverser l'Europe, et les deux hautes parties contractantes, persuadées des avantages réciproques d'une entente cordiale, parviendront certainement à aplanir les difficultés.

Si les pourparlers entre la Russie et le Vatican sont difficiles, ceux du saint-siège avec la Porte, lorsqu'il y en a, le sont encore davantage. La Turquie n'a aucun agent plénipotentiaire. Lors du jubilé sacerdotal de Léon XIII, le sultan fut le premier des souverains à envoyer son cadeau; dans cette occasion, le seul pouvoir « infidèle » de l'Europe emprunta au pape son patriarche de Constantinople, pour en faire un ambassadeur. Maintenant que les patriarches de Turquie s'agitent, Léon XIII a pensé que l'occasion était bonne pour régler la reconnaissance du nouveau patriarche qui depuis son installation à Constantinople, — en 1857, si je

ne me trompe — a gardé une position très irrégulière. Aussi, ce patriarche étant partie dans l'affaire, ne peut décemment représenter la Turquie. La conclusion dépend, — me dit-on, — des autres patriarcats. Si l'arrangement a lieu, le problème de la protection des missionnaires et des religieux italiens des Saints-Lieux sera du coup résolu. Il faut donc espérer et souhaiter qu'il en soit ainsi.

La Hongrie a eu dernièrement des démêlés assez vifs avec le Vatican. Le baptême catholique des enfants issus de mariages entre catholiques et chrétiens d'autres confessions, laissé par une récente loi hongroise presque au seul bon vouloir du mari, sans tenir compte de la proportion fixée par la loi canonique, avait produit de très sérieuses difficultés. La curie romaine, à bout de ressources, commençait à avoir recours à des représailles assez persuasives. Elle avait pris l'habitude de refuser ordinairement la permission nécessaire au mariage mixte. On imagine facilement le mécontentement et les récriminations. La question aurait pris un caractère assez désagréable, si l'accord n'était enfin survenu. Le gouvernement hongrois, malgré sa loi, permettra toujours que les époux dans leur contrat de noces s'engagent à suivre la loi canonique, et appuiera dans les jugements, l'obligation de contrat, même quand elle serait en conflit avec la loi. C'est aussi ingénieux que simple, et les bons résultats de l'entente sont à attribuer à l'intelligent conseiller hongrois de l'ambassade.

Si le conseiller est toujours resté sur place, le « chef » n'en a pas fait autant. Le comte Revertera Salandra vient à peine de faire sa visite de rentrée à Léon XIII, après quinze semaines d'absence. L'ambassadeur n'était pas à Rome lors des révélations et des démentis sur les fameuses avances du pape pour détacher l'Autriche de la triple alliance. Où est la vérité ? Partout et nulle part. Mais je manque de preuves positives ; Mgr Galimberti n'ayant point la bonne habitude de m'envoyer copie de sa correspondance diplomatique.

Je n'affirme point qu'on ait au Vatican beaucoup de sympathie pour la triple alliance. Avec de pareilles dispositions, et le mouvement irrédentiste italien ayant repris vie ces derniers mois, il n'est point improbable que quelques discrètes insinuations aient été avancées à Vienne, dans les cercles de la cour, pour dissuader S. M. I. et R. très fidèle de renouveler l'engagement une fois terminé. Mais je connais trop Mgr Galimberti, le nonce à Vienne, pour croire qu'il ait été assez naïf pour mettre sur papier de telles

paroles. L'esprit des révélations de la *Riforma* est vrai, peut-être, non la lettre.

M. de Schloetzer, le ministre de Prusse au saint-siège, a fait deux mois de villégiature en Allemagne, ce qui lui a permis de suivre de près les différentes phases du projet de réadmission des congrégations religieuses et des jésuites dans le territoire de l'empire. Le centre catholique a commencé depuis longtemps une campagne pour le succès de son entreprise. Sauf les surprises du dernier moment, on est arrivé à prévoir que plusieurs fractions des partis les moins homogènes avec le centre, voteront la loi abolitive de la proscription, un peu par reconnaissance pour les théories socialistes qui défendent les catholiques, un peu pour pouvoir leur refuser l'autre loi, la loi scolaire, dont les privilèges pour l'enseignement catholique semblent incompatibles avec l'égalité. Les catholiques du Reichstag demanderont cent pour obtenir trente, et s'ils obtiennent trente, comme c'est probable, ils seront satisfaits, au moins pour le moment. Mais quelque surprise pourrait survenir au dernier moment. Le choix du successeur à l'archevêché de Strasbourg pourrait amener des complications. L'Allemagne, tenant toujours à « germaniser » l'Alsace, aimerait à voir ce diocèse accordé à un prélat prussien; tandis que le pape, qui craint de froisser les bons catholiques alsaciens, et un peu aussi la France, semble avoir décidé la nomination d'un Alsacien, bon Alsacien dans le vrai sens de ce terme. Mais le dernier mot n'est pas dit encore.

En fait de nominations d'évêques et de cardinaux, le prochain consistoire aura une assez grande importance. En Bavière aussi, la succession de l'évêché de Bamberg a donné lieu à un conflit entre la régence et le saint-siège. Mgr Schoenfeld, le favori du régent, est peu agréé par la curie; c'est un homme de grand talent et très cultivé, il fut jadis recteur de l'université de Munich, mais il fut aussi très lié avec Doellinger; et Doellinger avait une remarquable force de persuasion. Les traces de ses théories se reconnaissent dans le jeune clergé bavarois, et à l'académie teutonique, ici à Rome, on a souvent de la peine à faire déménager ces idées du cerveau des jeunes lévites, qui pourtant ne débarquent pas avec l'intention de devenir hérétiques ou schismatiques.

En France, on décore toujours du ruban rouge de la légion d'honneur les religieuses et les missionnaires, et Mgr Richard, l'archevêque de Paris, a salué, avec des paroles patriotiques et magnifiques, après la grand'messe d'adieu, les jeunes prêtres appelés

sous les drapeaux, — comprenant bien qu'il fallait se soumettre à César.

Passons à l'Espagne. Le dernier changement de ministère et de parti politique gouvernemental a été accueilli très favorablement au Vatican. Le duc de Tetuan et le nouveau ministre des cultes avaient fait entrevoir plusieurs innovations assez précieuses. Mais rien ne se réalise. Le nouvel ambassadeur, le marquis de Pidal, — non pas le Pidal ministre clérical d'autrefois, — a renouvelé au saint-père, en lui déployant ses lettres de crédit, les bonnes déclarations de son prédécesseur, le duc de Baena, sans y rien ajouter de spécial; la reine régente reste toujours la mère dévouée du petit roi, remplie d'égards pour le très saint parrain de son fils, pour la religion de ses pères et aussi pour la bonne nation amie, l'Italie. On attendait la réalisation de certaines promesses, lorsque l'éloquence d'un ou de deux congressistes de Saragosse a été sur le point de créer des embarras au gouvernement, ce qui n'était pas pour encourager les bonnes dispositions des nouveaux ministres. L'épiscopat espagnol est intervenu; une adresse de fidélité à la monarchie a été présentée à la reine; et la réponse de Marie-Christine, pleine de sentiments religieux et de compliments exquis pour les évêques, pleine aussi de réserve sur la question de la papauté a ramené le calme.

Quant au Portugal, une note à sensation a été télégraphiée de Lisbonne à Paris, à l'agence Havas, le 25 septembre. Cette dépêche annonçait que le pape venait d'excommunier la faculté théologique de l'université de Coïmbre et de défendre aux évêques portugais de conférer les ordres aux élèves de cette faculté. C'était évidemment un fait des plus graves pour quiconque connaissait les dissensions très prolongées qui ont mis en guerre la faculté théologique avec le rectorat de cette université. Le silence n'a plus été rompu. La nouvelle devait être fausse.

L'Angleterre, avec ses dernières réformes d'enseignement à Malte, a été sur le point de causer de vifs ennuis aux catholiques de l'île et du Royaume-Uni tout entier. L'Angleterre veut « angliciser » son territoire, c'est connu. Or, à Malte, l'enseignement est en grande partie aux mains du clergé, un clergé presque exclusivement italien et recruté surtout dans les rangs des jésuites d'Italie, jésuites qui ne parlent pas anglais et n'apprenaient point aux nouvelles générations, la langue de Shakspere et de lord Salisbury. Il fallait y remédier. Lord Simmons vint à Rome, eut des pourparlers très suivis avec Mgr Mocenni, Mgr Ferrata et le cardinal

Rampolla. On en arriva aux conclusions suivantes: le pape prendrait quelques mesures pour amoindrir un peu l'immigration du clergé italien à Malte, et ordonnerait à tous les instituteurs ecclésiastiques d'apprendre, le plus tôt possible, la langue anglaise; pour faciliter cet apprentissage, des prêtres et des jésuites anglais viendraient aussi dans l'île. En retour de ces concessions du saint-siège, l'Angleterre accorde la pleine liberté de l'enseignement catholique, — ce qui signifie la fin presque totale des écoles laïques; – elle accorde aussi quelques subventions à des curés et à d'autres autorités de l'Église catholique, et enfin des promesses, de bonnes promesses au sujet de l'enseignement religieux en Angleterre, en Écosse et dans quelques colonies.

Lorsque lord Simmons quitta Rome, l'Angleterre ainsi que le Vatican croyaient être arrivés à un arrangement des plus satisfaisants. On n'avait pas songé aux séductions que la belle langue d'Alighieri a pour les Maltais. L'indignation éclata; on hasarda même, par réaction, un peu d'irrédentisme; des journaux cléricaux menacèrent d'une espèce de révolte, le schisme paraissait presque à l'horizon, et Mgr Pace, débarqué depuis peu, chargé de l'exécution des réformes, se trouva en butte, d'une part, à toutes les haines des Maltais sacrifiés dans leurs amours philologiques, de l'autre, à tous les reproches de l'Angleterre et de la curie qui le voyaient chanceler; c'était la fin du monde.

Il a fallu tout le sang-froid traditionnel des Anglais et toute la prudence du Vatican.

⁂

Voilà les faits les plus saillants de la politique européenne du saint-siège dans ces derniers temps. La politique extra-européenne n'a qu'un paragraphe.

Tout le monde connaît les faits de la révolution du Brésil. La séparation entre l'Église et l'État y est consacrée par les nouvelles réformes, et il n'y a point à douter que la Constituante et les nouveaux pouvoirs légaux ne sanctionnent cette innovation. Les choses en étant là, on se demandait en Europe quelle conduite adopterait le Vatican vis-à-vis de la république brésilienne, lorsque les journaux ont annoncé que le pape l'avait reconnue officiellement et qu'il avait même annoncé à l'évêque de Bahia, élu récemment membre de la Constituante, sa prochaine élévation

au cardinalat. Ces nouvelles n'ont pas manqué d'étonner beaucoup et non sans raison; je crois pouvoir les déclarer très prématurées. Elles ont eu leur origine dans la visite *ad limina* que l'évêque de Bahia vient d'effectuer. On trouvera la chose étrange, mais je puis assurer que jusqu'au mois d'octobre on ne connaissait au Vatican que très superficiellement le véritable état des esprits et des événements du Brésil. Les longues conférences tenues sur la matière dans la seconde quinzaine d'octobre, ont éclairé beaucoup la position et ont permis d'arrêter le plan de conduite à suivre. La séparation entre l'Église et l'État est un fait accompli; inutile de s'y opposer. Bon gré, mal gré, elle sera acceptée par la curie romaine. Au point de vue spirituel, la séparation n'a pas d'inconvénients irrémédiables pour l'Église catholique: au contraire! Les inconvénients, dans le cas du Brésil, et de toute autre nation qui voudrait supprimer la religion d'état n'existent que pendant la période de transition entre l'ancien régime et le nouveau. Pour les congrégations religieuses, pour les fonctionnaires qui possèdent ou trouvent de quoi vivre, l'avenir ne présente aucune préoccupation grave. Mais les ministres du culte jadis subventionné par l'État ne peuvent pas rester du jour au lendemain dépourvus de toute ressource. C'est le nœud de la question. Le clergé brésilien, — très patriotique et populaire, du reste, — devra faire son possible pour obtenir des subventions modestes et décroissantes, mais capables de lui permettre de vivre jusqu'à ce qu'un système de contributions religieuses ne remplace les allocations gouvernementales. Si le clergé brésilien arrive, conduit par son primat l'évêque de Bahia, à un bon résultat, la reconnaissance de la nouvelle république est assurée et le Brésil aura même, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, un cardinal dans sa hiérarchie.

Le reste de l'Amérique n'offre pas de grandes nouveautés; à enregistrer seulement la création de deux nouveaux diocèses, l'un au Canada, l'autre aux États-Unis.

Une autre innovation hiérarchique en Afrique, dans le Congo français, a été introduite sur la demande du gouvernement de la république française. Deux vicariats dans les vastes régions qui ne relevaient auparavant que d'un seul vicaire apostolique; le second vicariat est désigné sous le nom de vicariat de l'Obanghé.

Malgré mes efforts, je n'ai pas pu réussir à connaître avec assurance le but de la mission de Mgr Zalewsky, l'auditeur de la nonciature de Paris. Mais ce prélat distingué doit être appelé en

Orient pour régler quelques inconvénients de cette hiérarchie. Le voyage mystérieux, inattendu de Mgr Zalewsky aux Indes doit être comme celui non moins mystérieux et inattendu du comte Antonelli aux possessions italiennes d'Afrique.

Nous voici en Orient. A ce propos, écoutez. Un bon missionnaire français m'assurait, il y a peu de jours, que les conversions au Tonkin et dans l'Annam sont toujours plus nombreuses, et qu'en proportion ce sont les pays des Indes orientales qui tiennent la première place après les États-Unis des Indes occidentales.

∴

Pour ce qui en est de la politique italienne, voici: La dernière encyclique du pape au peuple italien au moment des élections générales, quelques articles de l'*Osservatore Romano* commentant la lettre pontificale, et les déclarations du comte de Campello, avaient produit une certaine agitation d'autant plus qu'ils avaient été précédés par le *programme des catholiques* publié dans l'organe semi-officiel du Vatican, le tout accompagné d'une polémique tempérée et détaillée. Je n'ai pas cru un seul instant à l'intervention des catholiques aux élections prochaines. Mais pourtant, en lisant tous les soirs l'*Osservatore Romano*, j'avais noté des phrases extraordinaires, presque risquées, sur l'unité nationale, sur le parlementarisme, sur « la grandeur de la nation unie », etc., etc. Je me suis mis en campagne pour découvrir si les paroles qui m'avaient frappé venaient d'une inspiration bien haute ou n'étaient que personnelles à la rédaction du journal. Peine perdue, ou du moins inutile. Je m'étais résigné, lorsqu'il y a une semaine à peine, causant avec un diplomate étranger, assez jeune et non accrédité auprès du saint-siège, j'entendis une explication, peut-être fantaisiste, mais corroborée, à mon avis, par une connaissance très profonde, très détaillée de ce monde. Je résume, en peu de mots, ces confidences et ces opinions:

On croit, au Vatican, que les résultats financiers de la triple alliance et des demi-milliards consacrés annuellement à l'armée italienne amèneront une réaction; persuadant alors au peuple italien qu'il est préférable de se soustraire aux dangers d'une guerre, en faisant un accord internationnal à base de neutralité, et d'accord entre l'Italie et le saint-siège, plutôt que de marcher vers la ruine. D'après ces prévisions, le pape répète continuellement et fait ré-

péter tous les jours par la presse cléricale du monde entier et par tous les congrès catholiques, la nécessité de satisfaire aux exigences de la papauté; et en même temps, des hommes très éclairés, spécialement laïques, étudient avec acharnement une manière quelconque de concilier l'unité italienne avec une certaine souveraineté pontificale, le tout réglé par des institutions représentatives, parlementaires et libérales.

« — Cette étude, me disait ce diplomate, dure depuis plusieurs mois; on a analysé avec la plus grande diligence les constitutions de toutes les unions réelles et personnelles des derniers temps, on a consulté les régimes confédératifs dans toutes leurs formes différentes, et on est arrivé presque à formuler un projet dont tous les principes essentiels seraient compatibles avec les exigences de l'Italie unie et de la papauté, et pleinement acceptables pour le peuple ».

Cette histoire me parut bizarre. Mon interlocuteur parlait d'un ton convaincu, et je n'eus point osé lui manifester mon scepticisme. Je me bornai à lui demander s'il croyait que, dans le cas d'une entente, les grandes puissances verraient avec plaisir un accord, une alliance durable entre l'Italie et le saint-siège.

« — Pourquoi pas? Si l'Italie se neutralisait et en arrivait au désarmement graduel, je pense que toute nation serait satisfaite de se débarrasser des plaintes interminables du pape et de ses sujets catholiques. *Si vis pacem, para bellum*, disaient les anciens Romains; mais aujourd'hui les préparatifs d'une guerre sont presque aussi désastreux que la guerre elle-même. Il faut donc trouver le moyen d'assurer la paix par la paix et non par la guerre. Si l'Italie donnait le bon exemple, ce serait autant de gagné et on tâcherait de l'imiter ».

Rapprochant ces révélations des articles et des polémiques de l' *Osservatore Romano*, je ne pus m' empêcher de remarquer qu'elles concordaient.

Une objection assez sérieuse s'oppose pourtant à ce qui précède. Si le Vatican avait un plan de campagne réalisable, pourquoi se refuserait-il de lancer ses fidèles dans la vie politique italienne, pourquoi, surtout, se serait-il empressé d'appeler la lettre du comte de Campello une « douloureuse défection ? » Pour admettre la vérité du récit que je viens de faire, il n'y a qu'une explication : on n'est pas encore prêt au Vatican et on craint qu'une lutte électorale, réchauffant les esprits, ne soit que nuisible.



∴

Je ne peux pas terminer cette chronique du Vatican, sans joindre à ces notes de politique internationale et italienne quelques notes de politique sociale.

Le socialisme avance partout, il ne pouvait pas laisser de côté l'Église catholique, cette institution, qui dans son organisation a de tels germes. Les catholiques socialistes sont excessivement nombreux dans plusieurs pays. On a pu facilement remarquer comment en Allemagne le centre catholique a secondé — par ruse ou par tendance naturelle on le verra prochainement — les vues des socialistes allemands. Les théories socialistes du cardinal Manning sont connues de chacun, et il n'est pas difficile de saisir dans le mouvement séparatiste d'Irlande, des principes socialistes très avancés. Enfin, à la suite du conseil personnel de Léon XIII, les hommes les plus éclaires du catholicisme consacrent leurs études au grand problème du siècle. Malheureusement ici-bas, plus on étudie, plus on doute. Il en a été ainsi pour les catholiques, et je vous laisse à penser si le saint-père s'en est préoccupé vivement. L'unité a été de tout temps la plus vantée des qualités du catholicisme; si elle venait à manquer tout serait perdu.

C'est alors que l'idée a germé de former un tribunal socialiste, résidant à Rome. Le cardinal Mermillod sera le préfet de la future congrégation, aux travaux de laquelle coopéreront, de loin ou de près, des socialistes de toutes nationalités, des représentants de toutes les écoles socialistes catholiques. Les dissentiments déjà surgis ou à surgir, seront immédiatement discutés et le verdict des juges suprêmes tranchera les questions dangereuses. Avec l'esprit de soumission, instinctif dans le socialiste catholique, il est à prévoir qu'une fois le doute écarté, l'union reviendra bien vite.

L'anti-esclavagisme est aussi, au fond, une des conséquences du socialisme chrétien; une des meilleures puisqu'elle n'engendre pas *théoriquement* des dissensions entre ses partisans, qui sont tous des chrétiens. Mais quant à l'application, c'est une autre affaire. Je ne voudrais pas me tromper, mais le premier élan qui avait inspiré à Léon XIII la donation de cinq cent mille francs pour la « croisade » du cardinal Lavigerie, a subi un certain refroidissement. On espérait au commencement, pouvoir entraîner dans

cette campagne toutes les puissances civilisées, les induire à former une armée avec unité de commandement, avec un quartier général rattaché.... téléphoniquement au Vatican. La conférence anti-esclavagiste de Bruxelles est restée fort en deçà de ce résultat, et le congrès anti-esclavagiste de Paris, tenu au mois d'octobre passé, n'a fait que constater que les bonnes intentions des puissances chrétiennes ne pourraient guère avoir de résultats immédiats.

Malgré cela, le cardinal Lavigerie continue sa propagande, et ayant manqué le grand but de l'union générale des gouvernements civilisés, il se contente maintenant de l'union générale des sujets catholiques des différentes nations. Il faut avouer que ce n'est pas la même chose, mais c'est déjà quelque chose d'assez mémorable. Nous verrons le produit des quêtes de Noël; si les offrandes sont généreuses, le pape, le cardinal Lavigerie et la congrégation de «Propaganda Fide» reprendront courage. Si la recette est mesquine, il est à craindre que dans deux ou trois ans on ne parle plus de l'anti-esclavagisme catholique. C'est d'un personnage influent que je tiens ces renseignements.

Un attaché.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les derniers événements politiques touchent plutôt à la vie des petites puissances européennes; le Portugal, la Suisse, la Hollande, la Grèce.

En Portugal, la surexcitation causée par les prétentions de l'Angleterre au sujet du Zambèse et des possessions portugaises en Afrique vient de se calmer à la suite d'un *modus vivendi* conclu pour six mois entre les deux gouvernements. L'entêtement du cabinet de Saint-James à ne pas vouloir donner satisfaction à l'opinion publique en Portugal risquait d'y mettre en grave danger la monarchie. Mais il semble que des exhortations venues des puissances de la triple alliance ont persuadé le gouvernement anglais d'accéder aux désirs du cabinet Abreu Souza pour la stipulation d'un *modus vivendi*. L'influence bienfaisante de la ligue de la paix se serait donc exercée une fois de plus.

Dans le Tessin, le calme est désormais rétabli; mais on sait qu'à un certain moment les désordres, surtout à Lugano et à Fribourg, avaient pris un caractère sinistre. L'élection du grand conseil avait occasionné ces nouvelles émeutes, la victoire étant aux conservateurs. A vrai dire, les deux partis étaient à peu près égaux; mais comme personne ne veut en convenir, tout incident donne naissance à de violentes manifestations.

Les chambres hollandaises, convoquées le 28 octobre, ont reconnu l'impuissance du roi à gouverner et ont proclamé la régence. Mais il se peut que cette période transitoire ne soit que

de très courte durée, parce qu'il y a tout lieu de croire que la mort du roi Charles ne soit qu'une question de temps. On a déjà discuté la succession au trône et les prophètes de malheur n'ont pas manqué; mais nous croyons que la question pourra être réglée très aisément.

Elle ne sera point menacée non plus par les aspirations panhelléniques qui viennent de triompher en Grèce avec M. Delyannis. Le résultat des élections générales dans ce pays a été une véritable surprise. On avait toute raison de croire que les services rendus par M. Tricoupis à son pays en le sauvant des conséquences fatales auxquelles l'aurait exposé, il y a quelques années, la politique de M. Delyannis, devaient lui conserver la confiance de ses concitoyens. Mais la politique de M. Tricoupis à l'égard, soit de la question de Crète, soit de celle des évêques bulgares en Macédoine, — politique jugée en Grèce trop faible et peu patriotique, — a causé un mécontentement qui a été plus fort que toute autre considération et a entraîné sa chute.

Maintenant on pourrait craindre de la part du nouveau cabinet un retour pur et simple à l'attitude d'autrefois, attitude qui a donné beaucoup à penser à l'Europe entière; peut-être le passé servira-t-il de leçon à M. Delyannis? Il faut l'espérer. Sur ce point, le discours qu'il a prononcé lors de l'ouverture des chambres reste significatif.

Les paroles prononcées par lord Salisbury au banquet du lord mayor de Londres et le discours de l'empereur d'Allemagne à l'ouverture du Landtag prussien, résument la politique européenne, constatant le caractère pacifique de la situation actuelle.

En effet, la ligue des puissances centrales n'a jamais été plus étroite qu'à présent. Si de petits nuages avaient pu surgir, ou, plutôt si de quelque part on s'était plu à les représenter venant troubler les relations on ne peut plus amicales entre l'Angleterre et l'Italie après la rupture des pourparlers pour l'Afrique orientale, ces nuages se sont vite dissipés.

En ce qui est de la triple alliance et des rapports cordiaux qui lient les trois États entre eux, il n'en manque pas d'importants témoignages; mais le plus éloquent nous a été donné par la visite toute récente de M. de Caprivi à M. Crispi à Milan. Cette visite



n'a eu que le caractère d'un acte de courtoisie; mais elle n'en est pas moins un événement politique d'une réelle importance.

L'événement le plus considérable au point de vue de la politique européenne est l'accueil solennel fait à la cour de Vienne au prince héritier de Russie, et le projet formé par ce dernier d'aller visiter les Indes anglaises. Tandis que certains journaux ont voulu enlever toute importance politique à cet événement, d'autres lui ont prêté une portée tout à fait exagérée.

La Russie n'a sans doute nullement renoncé à ses projets ni dans la péninsule des Balkans, ni dans l'Asie centrale; mais un courant pacifique prédomine en ce moment dans les sphères officielles de Saint-Pétersbourg.

En France, comme ailleurs, on étudie la solution des questions intérieures d'ordre économique et financier. A l'ouverture des chambres, dès la première séance, on a pu craindre une nouvelle édition des désordres boulangistes. Mais l'attitude énergique et sévère du gouvernement a coupé court à toute velléité de désordres. La discorde a ensuite pénétré et règne maintenant en souveraine dans le champ d'Agramant, nous voulons dire du *brav'général*, et la chambre a pu aborder et poursuivre la discussion du budget de 1891. On avait raison de craindre que la position du ministre des finances, à la suite de l'opposition que rencontraient ces propositions au sujet de l'unification des budgets ordinaire et extraordinaire de la guerre, et des moyens à adopter pour combler le déficit, fût ébranlée et pût déterminer la sortie du ministre du cabinet. Mais il a su jusqu'ici tenir tête à ses adversaires et en avoir facilement raison, de sorte que la discussion du budget se poursuit de la façon la plus régulière, laissant espérer qu'on pourra en venir à bout bien plus facilement qu'on ne l'avait supposé.

En Allemagne, la célébration par les socialistes de la cessation du régime exceptionnel a été suivie du congrès de Halle. On connaît les résultats du congrès. Les anciens chefs des socialistes l'ont emporté sur l'élément jeune qui aurait voulu l'adoption d'une politique d'action plus énergique et même violente. Donc les socialistes allemands, jusqu'à nouvel ordre, ne sortiront pas du chemin de la légalité. L'expérience leur a appris que dans ce chemin leurs

idées ont fait beaucoup de progrès. Pourquoi donc changer de route?

Dans la péninsule des Balkans le calme serait parfait, n'était le conflit qui a surgi entre le patriarche grec de Constantinople et la Porte. Nous avons dit plus haut que la concession des *bérats* aux évêques bulgares en Macédoine avait été une des raisons de la chute du ministère Tricoupis. Mais cette question a été aussi la raison déterminante du conflit dont nous parlons. Entre le patriarche orthodoxe de Constantinople et la Porte il n'existait pas, depuis quelque temps, un plein accord, loin de là; mais la défaite infligée à l'élément hellénique par la concession accordée à l'élément bulgare mit le comble à la mesure, et le patriarche crut se venger en ordonnant de fermer jusqu'à nouvel ordre toutes les églises de l'empire. Il a pris cette décision comptant sur l'appui de la Russie, et il l'a maintenue ensuite, croyant avoir trouvé un secours inespéré dans le retour de M. Delyannis au pouvoir. Mais ni l'une ni l'autre ne semblent disposés à se brouiller avec la Turquie pour cette question; de sorte que le patriarche devra sous peu se convaincre d'avoir fait fausse route.

Au delà de l'Océan, nous remarquons les dernières élections aux États-Unis pour le renouvellement de la chambre des représentants, élections qui ont donné une forte majorité aux démocrates, adversaires déclarés du fameux McKinley bill; le trouble a été des plus profonds dans le monde des industriels d'Europe. La conséquence du triomphe des démocrates sera donc l'abrogation du bill, contre lequel s'étaient bien vite coalisés les intérêts des agriculteurs et des industriels eux-mêmes, menacés par la loi qui aurait dû les protéger.

En Italie, nous devons constater que les prévisions sur la date des élections générales, que nous avions faites à la clôture des chambres au mois de juillet se sont confirmées pleinement. Après quelques hésitations, il est vrai, la chambre a été dissoute et les collèges électoraux sont convoqués pour le 23 courant. La lutte n'est pas encore trop vive. Les radicaux font bien du tapage, s'acharnent contre le gouvernement, ses représentants et ses candidats, et cherchent à gagner du terrain. Ils remporteront, peut-être, quelques sièges; mais ils seront toujours une quantité négli-

geable, ou à peu près. De même les oppositiones constitutionnelles de gauche et de droite, dirigées par M. Nicotera et par M. Bonghi, risquent d'avoir un insuccès presque complet en raison du manque de programme arrêté. Il paraît évident que M. Crispi, ne rencontrant une opposition disciplinée que chez les radicaux, dont la grande majorité du pays ne partage nullement les idées, est à peu près certain de remporter la victoire.

Nous souhaitons qu'il en soit ainsi pour la grandeur de l'Italie, car M. Crispi saura certainement mener à bien la restauration du budget en sauvegardant la dignité et les vrais intérêts de l'Italie.

X.

PARIS – Maison J. HETZEL et Cie, 18, Rue Jacob – PARIS

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

CÉSAR CASCABEL

PAR

JULES VERNE

Deux volumes in-18. – 6 francs; franco, 6 fr. 85

Les nombreux lecteurs qui ont eu la bonne fortune de lire, et peut-être de relire, la première partie des étonnantes aventures de ***César Cascabel,*** par Jules Verne, n'apprendront pas, sans plaisir, que le second et dernier volume de cette surprenante odyssée vient d'être publié par la librairie J. Hetzel.

Savoir graduer les effets, amener des situations inattendues, en un mot, provoquer un intérêt croissant et toujours tenir le lecteur en haleine, tout cela est le propre des conteurs de marque, et nul, dans cet ordre d'idées, n'a surpassé ni même égalé Jules Verne.

L'auteur de tant de merveilleux récits et de voyages extraordinaires s'est, cependant, surpassé lui-même dans ce voyage à l'envers accompli dans des conditions tellement étranges et au milieu de situations ou comiques ou dramatiques accumulées avec tant de prodigalité qu'on en est véritablement ébloui.

Cette persistance de verve, cette jeunesse d'esprit déconcertent presque; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne fatiguent pas, et que le brave saltimbanque ***César Cascabel*** sera bientôt aussi populaire que Michel Strogoff, Philéas Fogg, le capitaine Nemo et tant d'autres héros enfantés par l'imagination de Jules Verne.



BULLETIN DES LIVRES

Auguste Dorchain : *Sans lendemain,* poème. (A. Lemerre, Paris, 1890). — M. Auguste Dorchain dont nos lecteurs ont sans doute goûté les beaux vers éloquents que nous publions dans ce numéro, nous envoie ce poème bien court mais délicieux. C'est, en quelques strophes gracieuses et mélancoliques jusqu'au désespoir, l'histoire simple de deux êtres se rencontrant sur « le pont d'un navire », s'éprenant l'un de l'autre, mais restant douloureusement fidèles au devoir. Et les soirs, à la nuit venante,

ils se quittaient troublés
Comme s'ils avaient peur de rester seuls ensemble.

Pour nous conter ce drame tout intime M. Dorchain a des délicatesses exquises et point de grands mots, point d'exagérations. Sa langue est pure, sa pensée est pure et vraiment, c'est purement de la poésie. Cela console un peu de toutes les petites lignes imprimées dont on remplit les revues et dont on fait des livres, des livres innombrables et que certains prétendent être des vers.

Ernest Tissot.

George Duruy : *Ni Dieu, ni Maître,* pièce en quatre actes. (Paul Ollendorff, Paris, 1890). — M. George Duruy, romancier de la *Revue des Deux Mondes,* c'est-à-dire romancier aristocratique, sceptique et mondain, a dans cette pièce en quatre actes, dont une certaine critique française a cherché à faire un événement littéraire (sans y réussir d'ailleurs) soutenu, encouragé le mouvement de renaissance sinon religieuse au moins spiritualiste qui se discerne dans la littérature française, depuis quelques années. Actuellement, dans un certain milieu, c'est même tout à fait à la mode. Naguère, M. Brunetière écrivait ses belles et profondes études sur le *Disciple ;* aujourd'hui, c'est M. Desjardins dénombrant les *Compagnons de la vie nouvelle,* ou M. Rod étudiant avec perspicacité mais sans charité les *Idées morales du temps présent* et d'au-

tres! C'est aussi M. George Duruy (ne faut-il pas être de son temps?) nous disant dans une pièce qu'a publiée la *Revue des Deux Mondes* qu'on commence par dire: *Ni Dieu, ni Maître*, et qu'on finit par demander le prêtre et par se confesser. Je le veux bien et je trouve que la conclusion n'a rien que de très correct, qu'elle est de fort bon ton et qu'au point de vue sérieux, elle est en tous points digne d'une grande âme. M. Duruy a beaucoup de paroles utiles et d'enseignements bons à écouter, mais je suis incommodé de son ton dogmatique, du manque de grâce de sa morale. Je voudrais que de si excellentes choses soient dites plus légèrement, plus spirituellement et je trouve que ce n'est pas la peine de tant blâmer « la pente de frivolité où glisse de plus en plus notre théâtre. » Hélas! on ne s'aperçoit que trop que M. Duruy n'est pas frivole, qu'il est grave, et qu'il ne sacrifie pas aux bagatelles de la porte.

Sa pièce m'a rappelé Lessing; je connais des esprits très distingués à qui elle rappelait Diderot. Au fond, ici, c'est la même chose. *Ni Dieu, ni Maître* est un drame d'une moralité presque édifiante, mais désespérément prêcheuse. En outre, il y a trop d'imitations. Les *Corbeaux* de M. Becque hantaient la mémoire de M. Duruy; le premier acte est coupé sur le même patron et cette Mlle Janzon, ne vient-elle pas de chez M. Pailleron? et cette Thérèse Nogaret j'ai cru que c'était la femme de *Michel Pauper*. A part cela, je reconnais volontiers qu'il y a au troisième acte quelques scènes entre Pierre Nogaret, Meynard et le docteur Benoît qui quoique artificielles sont pourtant d'un effet très dramatique. Si M. Duruy me permettait d'exprimer un vœu, je lui demanderais avant d'écrire sa prochaine pièce de passer deux mois à lire, à relire et apprendre par cœur Pailleron, Halévy, surtout Meilhac, ce maître incomparable et Jules Lemaître et Théodore de Banville et tous ceux qui ont peut-être, moins d'idées graves et rénovatrices que lui, mais qui ont le sens de la grâce souriante et menteuse et futile de notre langue, cette langue divine entre toutes.

ERNEST TISSOT.

Lucien Perey: *Un petit-neveu de Mazarin:* Louis-Jules-Henri Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais. (Calmann-Lévy, Paris, 1890. — M. Lucien Perey dont on a lu les intéressants travaux sur la princesse Hélène de Ligne, vient de publier une fort érudite monographie sur le duc de Nivernais. Elle nous le montre élève du collège Louis-le-Grand, fiancé, mari de Mlle de Pontchartrain, soldat, membre de l'Académie française, puis ce sont des voyages à travers l'Italie, une ambassade en Prusse, une ambassade en Angleterre et enfin, après la mort de Madame de Pompadour, la fin de sa carrière diplomatique.

Par cette étude aussi consciencieuse qu'attachante, M. Lucien Perey a voulu établir « que, malgré tout, il existait dans ce qu'on appelait au XVIIIe siècle, la bonne compagnie, un nombre infiniment plus considérable qu'on ne l'a dit, d'hommes distingués et d'honnêtes femmes remarquables par des sentiments généreux, délicats et même chevaleresques qu'on ne leur accorde pas souvent » — en un mot

« qu'il existait même de bons ménages ».

L'idée est curieuse et il faut savoir gré à Lucien Perey d'avoir poursuivi sa démonstration avec tant de tact, de patience et d'aimable bonne volonté. A vrai dire, pour tout observateur quelque peu désintéressé et sceptique, on devinait bien que le XVIIIe siècle des de Goncourt n'était pas tout le XVIIIe siècle, quelque désir que l'on eût de le croire. A côté de la vie de cour galante, pimpante et jolie; à côté des paysages Watteau et des embarquements pour Cythère, et des Cupidons à la Boucher ou à la Fragonard il y a le dix-huitième siècle *austère et vertueux*, — les expressions sont de M. Perey lui-même. Pour le prouver, ce n'était pas trop de feuilleter longuement les archives du marquis de Mortemart et celles du comte de Guebriant et celles des ministères. Ce n'était pas trop, non plus, d'écrire un gros volume dont il ne nous reste qu'à recommander la lecture — une lecture un peu lourde mais utile — et qu'à remercier son auteur.

Charles Buet: *Histoire de la Comtesse de Savoie,* par Mme DE FONTAINES. Nouvelle édition publiée avec notices et commentaires. (Un volume. M. Ducloz, Moutiers, 1889). — Nous avons à nous excuser de parler un peu tardivement de ce beau volume, qui fut l'un des ornements de la section de la librairie à l'Exposition universelle de Paris; mais les livres heureusement ne vieillissent pas aussi rapidement que tant d'autres belles choses, preuve en soit ce volume lui-même, né il y a cent ans et au delà, et qui a reparu hier sous une forme pimpante de luxe et de nouveauté. Nous croyons donc être à temps, aujourd'hui comme il y a trois mois, pour signaler cette réédition à l'attention de tous les amateurs du délicat et du recherché en fait de bijoux bibliographiques.

Et d'abord, une première particularité que présente cette nouvelle édition de l'histoire d'une comtesse de Savoie, c'est que tous ceux qui y ont collaboré appartiennent à ce pays. L'auteur, M. Charles Buet, l'imprimeur, M. Ducloz, sont des Savoisiens et des meilleurs; il n'est pas jusqu'à des détails secondaires dans lesquels on n'ait tenu à faire figurer ce nom de Savoie : ainsi le papier de l'ouvrage, un japon magnifique fabriqué spécialement pour ce volume, sort de la papeterie Forest à Chambéry, et la couverture de luxe en peau d'âne vient des ateliers Aussedat à Cran, près Annecy.

Cette couverture avec titre noir, rouge et or, enveloppe un volume de format élégant, grand in-8°, dont chacune des parties est imprimée en couleur avec encadrement de nuances différentes. La dédicace à la reine Marguerite d'Italie est en lettres d'or avec filets bleus; l'introduction est imprimée en bistre, lettre ornée bleu et or, encadrement rose-de-chine; une notice sur Mme de Fontaines et une épître de Voltaire, en lettres bleu-azur, encadrement rouge-brun; le texte du roman, en caractères violets, encadrement vert-pré; une étude sur le comte Odon, en lettres bistres, encadrement bleu. Il a donc fallu que les feuilles du volume fussent soumises à de nombreux tirages successifs à tel point qu'elles ont dû, pour l'ensemble de l'ouvrage,

passer près de cent fois en machine.

Puisque nous avons commencé l'énumération des mérites « extrinsèques » de l'ouvrage, disons encore que le souci de la forme et de la perfection a présidé au choix des caractères qui appartiennent tous à la famille elzévirienne et sont la reproduction aussi exacte que possible d'un ouvrage imprimé à Leyde en 1659 par Elzevier. Les têtes de chapitres, les culs de lampe, les vignettes d'encadrement, tout est de la même époque que les caractères. Une réduction finement reproduite du portrait du comte Odon de Savoie, tiré de la collection Lange, et la reproduction par la xylographie du contrat de mariage d'Adélaide de Suse tiré des vieilles éditions de Champier. En un mot, l'exécution de ce livre fait le plus grand honneur à l'imprimerie Ducloz. Il n'est pas un amateur délicat qui ne tienne à se le procurer, pas un salon où il ne puisse briller à côté des merveilles éditées par la librairie parisienne.

Et maintenant, voyons en quelques mots quelle est l'œuvre qu'on a jugée digne d'être revêtue d'une forme artistique aussi exquise. Ce roman du XVIIe siècle est sorti de la plume délicate d'une grande dame, la comtesse de Fontaines qu'on a souvent comparée à Mme de Lafayette. Voltaire, encore tout jeune, lui adressait la plus flatteuse épître. Aujourd'hui, pour présenter cet ouvrage au public moderne, M. Ch. Buet a écrit une introduction sur le rôle des femmes dans la littérature et sur les salons des deux siècles derniers, ainsi qu'une étude historique, curieuse et savante sur le comte Odon de Savoie, l'un des héros du roman de Mme de Fontaines. Ce volume est donc à la fois la mise en lumière d'un roman honnête, très littéraire, peu connu, avec quelques pages de critique spirituelle et de discussion historique sans fatras.

On a, en lisant ce curieux roman, l'illusion d'une époque disparue. Ce n'est plus du déjà goûté pour les palais blasés de notre fin de siècle; et s'il est vrai, ainsi que l'assure Alphonse Karr, que plus ça change et plus c'est la même chose, ce roman presque antédiluvien a autant de charme, avec sa grâce un peu vieillotte, sa fine psychologie, sa libre allure et sa simplicité que nombre de livres modernes composés selon les derniers principes du réalisme contemporain.

Nous souhaitons à cette belle publication, éminemment réussie sous tous les rapports, le franc succès dont elle est digne, et à cette occasion nous rappelons aux amateurs que ce beau volume sera dans peu de temps une rareté de bibliophile, ayant été tiré à cinq cents exemplaires seulement.

Le comte Greppi : *Notes de voyage du comte Giandemaria* (Brochure. Bureaux de la *Revue d'Histoire diplomatique*. Paris, 10, boulevard Raspail, 1890). — En 1680, à l'occasion du mariage du fils de Louis XIV avec Madame, fille de l'électeur de Bavière, Ranuce Farnèse, duc de Parme envoya à Paris, en délégation extraordinaire, le comte Giandemaria. Ce dernier chargé de porter au roi Soleil les félicitations de la cour italienne, tint pendant son voyage qui dura du 10 avril au 27 juin 1680, une sorte de journal en lequel il relata tout naïvement ses impressions de route. C'est ce document intéressant et jusqu'à ce jour inédit, qu'é-

tudie et que cite très largement M. le comte Greppi On trouve dans les pages du vieil envoyé d'utiles détails sur la vie à la cour française du dix-septième siècle. Nous y avons surtout noté que le comte Giandemaria remarque déjà « que si l'Europe était une bague, Paris en serait le chaton » et qu'ainsi, ce qui est vrai toujours, ce qui le sera longtemps encore, plus longtemps que nous! l'était déjà au dix-septième siècle.

E. T.

Jules Case : *Jeune Ménage.* (Victor-Havard, Paris, 1890. — Voici un livre qui va intéresser. Il décrit les secrètes intimités du ménage, ses espérances refoulées, ses désillusions, les passions trompées et étouffées par le mariage moderne, dont il est le « lamento » passionné, tendre et non découragé. Exact et vibrant comme un procès-verbal, mais imprégné d'une sympathie profonde, relevé par une éloquence haute et pitoyable, il dépose en faveur de la femme. Toutes les femmes, et combien d'hommes, liront ce livre dont on a déjà écrit : « *Jeune ménage* restera dans l'histoire du mariage, parce que M. Jules Case a su analyser et répertorier toutes les douleurs que la femme ressent auprès de l'homme, son maître, et qu'elle tait la plupart du temps, dévorant l'injure infligée à son sexe, rêvant dans l'avenir et dans le cœur de l'homme plus d'équité et plus d'amour.... »

Nous y reviendrons d'ailleurs plus longuement. Pour aujourd'hui, nous ne voulions qu'annoncer la mise en vente du nouveau roman de l'un de nos plus distingués collaborateurs.

Arthur Schopenhauer : *Le monde comme volonté et comme représentation.* (Tomes 2 et 3. Traduction française par A. Burdeau. 2 vol. F. Alcan, Paris, 1890). — La traduction de l'œuvre capitale de Schopenhauer, le *Monde comme volonté et comme représentation*, entreprise par M. A. Burdeau, député, agrégé de philosophie, vient d'être achevée : le deuxième et le troisième des volumes dont elle se compose paraît en ce moment à la librairie F. Alcan.

Nous n'avons pas à recommander à nos lecteurs ce livre doublement classique, et par le fond, qui reste la base de la doctrine pessimiste aujourd'hui si fort en vogue et si discutée, et par la forme, dont l'agrément étonne ceux qui en sont restés à la vieille réputation de lourdeur et d'absurdité de la philosophie allemande.

Dans le troisième volume, on trouvera les *suppléments* aux trois derniers livres du *Monde comme volonté.* Là, sous une forme plus libre que celle du développement didactique, Schopenhauer épanche, sur les questions les plus diverses de métaphysique, d'art et de morale, un flot d'anecdotes, de citationes curieuses, d'idées paradoxales. On retrouve, à le lire, l'impression d'éblouissement et d'inquiétude que M. Challemel-Lacour rapportait en 1858 de la table d'hôte de Francfort, où il était allé visiter l'illustre philosophe dont l'Europe entière connaissait déjà le nom, et qu'il révéla dans un article fameux de la *Revue des Deux Mondes.* On peut affirmer que ce volume, d'une lecture plus aisée encore que les précédents, rencontrera un accueil empressé de la part du public. Schopenhauer, avant la traduction de

son œuvre principale par M. Burdeau, n'était guère connu en France que par des comptes-rendus incomplets et par les interprétations souvent infidèles de ceux qui se croient ses disciples. Il sera désormais connu plus directement, et il y gagnera, traduit en francais, par M. A. Burdeau.

Jean Carol: *L'honneur est sauf.* (P. Ollendorff, Paris, 1890). — Jean Carol, publie un roman nouveau. Dans *L'honneur est sauf,* l'histoire écrite côtoie une poignante histoire vécue qui, récemment, a passionné tout le monde; mais en artiste véritable et en écrivain distingué, Jean Carol frappe ses lecteurs par sa vision personnelle et par une intuition remarquable de l'âme humaine. *L'honneur est sauf* est un livre d'une émotion sincère.

Conta: *Les fondements de la métaphysique.* (F Alcan, Paris, 1890). — La *Bibliothèque de philosophie contemporaine* vient de publier un nouveau volume: *Les fondements de la métaphysique,* œuvre posthume d'un philosophe roumain, mort, comme Guyau, en pleine jeunesse.

L'étude présente a pour but de montrer que de nos jours il y a place pour une métaphysique scientifique ou « matérialiste », comme il disait; que les sciences positives qui ne sont elles-mêmes que le résultat de l'induction, suggèrent à leur tour une série de généralisations de plus en plus éloignées du monde de la perception directe, qu'ainsi chacun peut se livrer à des ascensions métaphysiques sans perdre de vue les faits, et, chose curieuse, sans rencontrer à chaque instant l'immortalité de l'âme, le libre arbitre ni la théodicée!

Evolutionniste conséquent, Conta aboutit à cette conclusion: la vérité se confondant avec la certitude, sentiment né du conflit entre les forces cérébrales d'un individu donné et des forces ambiantes, toute combinaison d'idées, de quelque nom qu'on la décore, est essentiellement mobile; il n'y aura jamais de système définitif - en philosophie ou ailleurs - pas plus qu'il n'y a de mouvement en repos.

Le livre de Conta répond, en effet, aux besoins de notre époque qui semble chercher dans les hautes régions scientifiques une compensation à « l'irréligion qui est un fait accompli ».

Albert Bonjean: *L'hypnotisme, ses rapports avec le droit et la thérapeutique, la suggestion mentale.* (F. Alcan, Paris, 1890). — M. Bonjean, avocat du barreau de Verviers (Belgique), consacre un livre à l'étude si intéressante de l'*hypnotisme et de la suggestion mentale dans leurs rapports avec le droit et la thérapeutique.* L'auteur a lu, médité et contrôlé ce qui a été fait avant lui, et rapporte en outre beaucoup d'expériences nouvelles et personnelles. Il cite les témoins, les lieux, les dates, les personnes, et le lecteur ne peut mettre en doute sa sincérité ni sa prudence d'expérimentateur.

Sur *le magnétisme et le droit,* l'avocat devait avoir une opinion raisonnée et appuyée sur sa compétence spéciale; il se range à l'avis du professeur Liégeois, de Nancy, qui, l'un des premiers, a signalé les dangers de la pratique des sugges-

tions magnétiques dans la vie ordinaire. M. Bonjean est tellement convaincu de ces dangers qu'il croit nécessaire d'ouvrir dans les Universités des cours où médecins et jurisconsultes de l'avenir seront initiés aux découvertes faites depuis peu dans ce mystérieux domaine.

M. Garofalo: *Criminologie.* (F. Alcan, Paris, 1890). — M. Garofalo, vice-président du tribunal de Naples, dont l'édition française de sa *Criminologie*, étude sur la nature du crime et la théorie de la pénalité, a été publiée en 1888 dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine,* donne aujourd'hui une seconde édition de cet ouvrage. M. Garofalo, appuyant les preuves en faveur de sa théorie sur les dernières statistiques criminelles, résume en outre les nombreuses discussions et répond aux objections qu'ont soulevées les doctrines de l'Ecole italienne.

M. Garofalo s'élève surtout contre l'accusation de fatalisme lancée contre les adeptes de l'anthropologie criminelle. Il n'admet pas que l'homme, et partant le criminel, soit incapable de transformation; il croit au contraire possible la transformation de l'activité du coupable, lorsque le milieu a changé autour de celui-ci, lorsque enfin il s'aperçoit que l'activité malfaisante a cessé de lui être profitable. Ceci sera l'œuvre du temps, mais l'auteur n'accepte pas qu'il faille remuer la plus grande partie de l'humanité, et changer les conditions d'existence sociale, en faveur d'une poignée de non-valeurs. L'Etat ne doit donc pas cesser de lutter contre le crime, et ne peut pas tout attendre des progès de la civilisation dont le cours est si lent. Mais pour combattre un ennemi avec espoir de succès, il faut avant tout le connaître; et c'est à ceux qui auront le mieux étudié les criminels, que l'avenir réservera la mission de transformer la science pénale, de façon qu'elle soit en harmonie avec les nécessités sociales.

La Revue Universelle illustrée: *Sommaire du 1er octobre 1890:*

I. Charles Normand, L'héritage du cousin Agathias – II. Marc Legrand, Tricoteuse – III. H. Sienkiewicz, Le vieux serviteur – IV. Jacques Stern, Un décorateur du XVIe siècle – V. Paul Oursel, La correspondance de Voltaire – VI. Veritas, Fantaisie parlementaire – VII. Ernest Tissot, Notes de voyage: le Château d'Heidelberg – VIII. H. Mereu, France et Italie – IX. Charles Matta, Le mois.

MUSIQUE: Selk, Un soir, poésie de Victor Hugo.

31 gravures, 19 frises, lettres, culs de lampe et encadrements.

Le Semeur: *Sommaire du numéro du 10 octobre 1890:*

L'œuvre d'Erckmann-Châtrian, par M. Charles Fuster – Poésies, par MM. Louis de Chauvigny, Emile Asse, C. Hulewicz, Caro Delvaille, V. Foulon, Noël Bazan, Louis Capillery, Charles Fuster – Maman, par M. René Veber – Dans les ténèbres de l'Afrique, par M. Edouard de Morsier - Au Mont-Dore, par Mme Sabine Mancel - Nouvelles: Amour paysan (suite), par M. Adolphe Ribaux – Dans les Karpathes, notes et souvenirs (suite), par M. Frantz Gredel – Victor Hugo, par M. Jean Appleton – Le mystère d'Ober-Am-

mergau, par Albertus - Roman: Un millionnaire, par Bret Harte, traduit par Mlle A. Stouber - L'œuvre de demain: Lise consolatrice, par M. Léon Mouchot - Les petits chefs-d'œuvre: Allez cueillir, par Alfred Lefournier - Curiosité: Napoléon et le style, par Napoléon Ier - Nécrologie : Amédée Baudit, par M. Charles Fuster - Ce qui se passe - Pensées - Avis.

Journal des Économistes, rédacteur en chef: M. G. De Molinari, librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris, 49e année.

Sommaire de septembre 1890:

Les travaux législatifs de la chambre des députés (1889-1890), par M. André Liesse - Les frais de vente judiciaire et la vénalité des offices, par M. Charles Parmentier - L'établissement de la propriété individuelle du sol chez les Indiens des États-Unis, par M. Auguste Carlier - Revue de l'académie des sciences morales et politiques, par M. Joseph Lefort - Les accidents du travail et l'industrie, par M. Ernest Brelay - Les banques d'émission suisses en 1890, par M.-G. François - Une conclusion hasardée, La télégraphie à bon marché, par M. P.-G.-H. Linekens - Correspondance d'Allemagne, par M. Arthur Raffalovich - Lettre d'Italie, par M. Vilfredo Pareto - Bulletin - Nécrologie - Société d'économie politique (réunion du 5 septembre 1890), compte rendu par M. Ch. Letort - Comptes-rendus - Notices bibliographiques, par M. Rouxel - Chronique économique, par M.-G. de Molinari - Cronique financière, par M.-R. d'A.

Sommaire du numéro d'octobre 1890:

La question de Terre-Neuve dans ses rapports avec l'industrie morutière et l'inscription maritime, par M. Léon Renard - L'impôt foncier et les droits de mutation à titre onéreux sur les immeubles, par M. E. Jamais, député - Revue des principales publications économiques de l'étranger, par M. Maurice Block, membre de l'Institut - La naissance d'un port de commerce - La Pallice, par M. Daniel Bellet - Le socialisme en Chine, par M. le Dr Meyners d'Estrey - Le congrès de Liège et le catholicisme social, par M. Charles Benoist - Lettre du Canada, par M. Ernest Tremblay - Bulletin - Société d'économie politique (réunion du 6 octobre 1890), compte-rendu par M. Ch. Letort - Comptes-rendus - Chronique économique, par M. G. De Molinari.

L'Art (Librairie de l'*Art*, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 632 (15 septembre 1890):

Texte. — Le dôme d'Orvieto (suite), par H. Mereu - Ulysse Butin (fin), par Abel Patoux.

Gravures hors texte. — A Scheveningue, eau-forte de Léon Gaucherel, d'après Willem van de Velde - Bœuf avec palanquin, essai d'eau-forte de G. Guillaumet.

Gravures dans le texte. — Intérieur du dôme d'Orvieto, dessin de M. Deville, d'après une photographie - Saint Mathieu (dôme d'Orvieto), dessin de Charles E. Wilson, d'après la statue commandée à Jean Bologne et exécutée par Francheville son élève - Bénitier du dôme d'Orvieto, dessin de Charles E. Wilson, d'après Luca di Gio-

vanni - L'adoration des mages, bas-relief en marbre de Simone Mosca, architecture de Michele Sammicheli de Vérone, dessin de Charles-E. Wilson - Reliquaire du saint Corporal de Bolsène, par Ugolino de Sienne (dôme d'Orvieto), dessin de Charles-E Wilson - Chaire en bois sculpté, exécutée en 1636, par E. Urbani et Giovanni Sanesi, sur les dessins d'Ippolito Scalza, élève de Michel-Ange, dessin de Charles-E. Wilson - La fin du monde, fresque de Luca Signorelli - Le jugement dernier, par Luca Signorelli (dôme d'Orvieto), dessins de Charles-E. Wilson - Dessins d'après nature d'Ulysse Butin, réductions de gravures en fac-similé de Paul Lafond.

Sommaire du n. 633, (1er octobre 1890):

Texte. — Le dôme d'Orvieto (suite), par H. Mereu - Andrea Palladio, sa vie et son œuvre, par Alfredo Melani - Un décorateur américain: J. G. Low, par Émile Molinier.

Gravures hors texte. — Femme aux sceaux, eau-forte de L. Lesigne, d'après J. F. Millet - L'Atelier de M. Jean Escoula, gouache par Louis-Jules Malteste.

Gravures dans le texte. - Prédication de l'Antéchrist - Portraits de Luca Signorelli et de Fra Angelico (fragment de la Prédication de l'Antéchrist) - Le Jugement universel: les damnés - Le Jugement universel: les élus - Les Prophètes, fresques de Luca Signorelli (Dôme d'Orvieto) dessins de Charles E. Wilson - Andrea Palladio - Autographe d'Andrea Palladio - Décoration d'une cheminée en terre cuite - Un Berger, panneau décoratif en terre cuite - Tête d'étude, panneau et terre cuite - Chevaux en liberté, panneau décoratif en terre cuite - La Moisson, panneau décoratif en terre cuite - La Couture, terre cuite, par John G. Low.

La Revue générale de Paris: *Sommaire du 15 octobre 1890.*

Où l'on nous mène, par M. René Goblet - Le budget de 1891, par M. Emile Jamais, député - L'Exposition internationale de 1890 (premier article), par M. Louis Enault - Le bouddhisme parisien, par M. Léon Feer, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale - Cécile: Conte d'une nuit d'été (suite), par M. Emile Bruni - L'exposition du blanc et noir, par M. Henri Mornand - Notes et souvenirs: Une denrée commune - Modèle pour peintre - Les tribulations de Sainte-Modeste - Sabre de bois et pistolet de paille - Discours royal - Madame Ahasvérus - Moulin-rouge et Boule-blanche - Histoire d'un chien et d'un parapluie, par Pierre Cetto.

Ouvrages reçus:

De la maison Perrin et Cie, de Paris:
Anne Boleyn par Mlle Blaze de Bury, 1 vol.

De la maison Paul Ollendorff, Paris:
Pardonnée? par Th. Cahu.

De la maison Félix Alcan, Paris:
Le Monde comme volonté et comme représentation par Arthur Schopenhauer. Traduit en français par A. Burdeau, tomes II et III.

Les Directeurs:
A. Fantoni.
D. Melegari.

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM, Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME — IVme LIVRAISON

15 Décembre 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

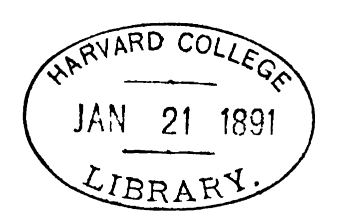
PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT:

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).



L'ÈRE BISMARCKIENNE

Le 10 mai 1870, le jour où fut signé ce traité de Francfort qui scella la défaite militaire et politique française, fut certainement aussi le point culminant, l'apogée de la carrière du chancelier allemand.

Il était déjà le sauveur de la monarchie prussienne. Lorsque la chambre des députés avait repoussé le budget, le roi était prêt à abdiquer : le comte Bernstorff et M. von der Heydt, l'un ministre des affaires étrangères, l'autre des finances, avaient donné leur démission, et le prince royal s'était déclaré pour eux. Le roi ne voulant pas abandonner la réorganisation de l'armée ne voyait plus d'issue à la situation. Ce fut à ce moment que Bismarck, alors ministre de Prusse à Paris, fut appelé par un télégramme signé du ministre de la guerre, le général de Roon. La poire est mûre. Arrivé en toute hâte à Postdam, il se présente au roi et lui rend courage en se faisant fort de gouverner sans budget. Nomme ministre, ses tentatives pour une entente de concessions avec la chambre échouèrent devant la résistance du général de Manteuffel, alors chef du cabinet militaire. Lorsque les puissances occidentales et l'Autriche intervinrent dans la révolte polonaise de 1843, saisissant le joint avec une rare perspicacité, il refusa de s'y associer et conclut même une convention avec la Russie, conclusion qui permettait à cette puissance de franchir la frontière prussienne afin de poursuivre les insurgés. Cette attitude rendit courage au gouvernement russe, qui lui en sut beaucoup de gré. La Russie traîna les négociations avec les trois puissances, et au mois d'août, lorsque l'insurrection eut été réprimée, Gortchakoff les éconduisit par une fin de non-recevoir. Bismarck recueillit les fruits de cette politique sagace dans la guerre du Schleswig-Holstein. De concert avec l'Au-

triche, il s'empara des duchés, — la Russie le laissant faire, — et lorsque l'Angleterre voulant intervenir, sollicita l'empereur Napoléon III, celui-ci répondit qu'une guerre avec l'Allemagne sur le Rhin serait désastreuse pour la France. Napoléon comptait se poser en arbitre dans le conflit entre la Prusse et l'Autriche au sujet des duchés et croyant la première trop faible pour soutenir la guerre à elle seule, il poussa l'Italie à conclure une alliance avec la Prusse jugeant que ce serait la seule manière de réaliser le programme: devenir libre jusqu'à l'Adriatique. Lorsque Bismarck à Biarritz lui développa ses projets pour la révision de la carte de l'Europe, l'empereur, appuyé sur le bras de Mérimée, lui chuchota: « Il est fou! ». Et après son départ, il dit: « C'est un brave homme, seulement il ne connaît pas l'Allemagne, moi, je la connais, j'ai été élevé au gymnase d'Augsbourg ». Le terrible réaliste allemand comprit que Napoléon se berçait d'illusions et ne connaissait pas la force de l'armée prussienne. La guerre fut déclarée à l'Autriche. En quelques semaines les Prussiens étaient aux portes de Vienne; mais les tentatives de la France pour obtenir une compensation sur le Rhin n'aboutirent pas. Bismarck communiqua le projet de l'annexion de la Belgique, soumis par Benedetti, à Saint-Pétersbourg où on était médiocrement content des victoires prussiennes en Bohême et y fit miroiter le projet de l'annulation de la clause du traité de Paris de 1866, sur la neutralisation de la mer Noire.

Le gouvernement russe se le tint pour dit; il accepta les agrandissements de la Prusse en Allemagne, déclina les ouvertures de la France et lorsque celle-ci déclara la guerre à propos de la candidature du prince de Hohenzollern en Espagne, la chancellerie russe signifia à l'Autriche, qui aspirait à venger la défaite de Sadowa, qu'elle n'avait qu'à se tenir tranquille. En même temps, la Russie obtenait par le traité de Londres du 3 mai 1870, l'annulation de la clause de la neutralisation de la mer Noire, malgré les protestations de l'Angleterre. Les victoires allemandes de Wœrth, de Reichshofen, de Sedan et de Metz furent prodigieuses. L'empire fut renversé; mais la république ne fut pas plus heureuse, et à la fin de janvier, la France fut forcée de signer par la main de M. Thiers, les préliminaires de Versailles qui restituaient l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne et stipulaient une indemnité de guerre de cinq milliards. Mais les négociations pour la paix définitive poursuivies à Bruxelles traînaient en longueur. Impatient d'en finir, le chancelier, avec sa perspicacité accoutumée, saisit le moment où

le gouvernement de Versailles se débattait encore avec la commune et avait impérieusement besoin de la paix. Il invita M. Thiers à lui envoyer à Francfort Jules Favre qu'il avait mesuré à la célèbre entrevue de Ferrières et après une conférence de près de huit heures à l'hôtel du Cygne, le malheureux diplomate français sortit tellement ébranlé, raconte un témoin oculaire, qu'il dut se faire soutenir, étant incapable de marcher. Bismarck avait réussi à lui arracher à peu près tout ce qu'il voulait et à donner aux préliminaires de Versailles tout le développement qu'ils comportaient. Il avait, pour ainsi dire, inauguré le nouvel empire allemand dans la même ville où se faisait jadis le couronnement des empereurs romains. Il pouvait rentrer en triomphateur à Berlin et lorsque le 12 mai il se présenta au Reichstag, toute l'assemblée par un mouvement spontané se leva en l'acclamant. L'empereur lui conféra le titre de prince et lui donna en apanage les plus belles forêts du duché de Luxembourg, rapportant environ 300,000 francs par an. Les administrations des chemins de fer lui firent présent d'un convoi de luxe avec la faculté de circuler librement sur toutes les lignes, et son nom fut célébré en prose et en vers. Il était difficile pour un homme d'état de monter plus haut. La question était de savoir s'il saurait se maintenir dans cette situation éminente sans être pris du vertige et s'il pourrait égaler par la sagesse conservatrice l'audace avec laquelle il avait vaincu tous les obstacles qui paraissaient lui barrer les chemins de la grandeur. Y a-t-il réussi? C'est ce que nous allons voir par un coup d'œil rapide jeté sur l'époque où il fut certainement le premier en Europe.

I.

Lorsque M. de Bismarck fit son entrée sur la scène publique à la session de la diète réunie en 1846, il se présentait comme champion du parti ultra-conservateur. Il maintint cette attitude en 1848; déclarant que c'était une chose inouïe de voir les troupes prussiennes combattre dans le Schleswig avec des insurgés contre le souverain légitime du Danemark, et il se déclara chaudement pour une entente avec l'Autriche, signalée par la défaite de la Prusse à Olmutz. Nommé ministre plénipotentiaire à la diète de Francfort

en 1852, il contribua à sacrifier les droits des duchés et reçut le grand cordon du Danebrog pour avoir aidé à conserver l'intégrité du royaume de Danemark. Mais la conduite hautaine de l'Autriche en 1854-55 changea ses vues: il s'opposa de toutes ses forces à ce que la Prusse embrassât la politique de l'Autriche dans la guerre de Crimée, cela tout en maintenant des relations personnelles avec l'empereur Napoléon. Devenu ministre en 1863, il envisagea l'Église catholique surtout comme une puissance politique et dans la première période de son ministère, il ménagea avec le plus grand soin la hiérarchie. En 1865, il fit monter deux ultramontains pur sang aux sièges archiépiscopaux prussiens; de concert avec la curie romaine, il octroya au chapitre de Posen le comte Ledochowski, bien connu par ses antécédents comme nonce apostolique à Bogota, alors qu'il avait promis à son collègue à Bruxelles, M. de Savigny, de s'opposer au Polonais. Ce ne fut pas sa faute si le baron de Ketteler ne fut pas nommé archevêque de Cologne, mais le conseiller intime Abecken l'emporta sur lui et Mgr Melchers fut nommé. Il fit même l'impossible pour établir une nonciature apostolique à Berlin, — projet dangereux au point de vue prussien, car un nonce eût nécessairement été un point de ralliement pour le catholicisme militant, — mais heureusement il échoua devant la résistance opiniâtre du roi Guillaume, qui d'après les vues de son père, ne voulait pas d'une pareille ambassade. Il déclina la proposition du prince de Hohenlohe, alors premier ministre de Bavière, de protester pendant le concile contre l'infaillibilité et déclina les conseils de son ministre à Rome, M. d'Arnim, qui proposait d'intervenir en faveur des évêques allemands combattant l'infaillibilité du pape. On ne saurait donc s'étonner que les archevêques de Posen et de Rouen, Mgr Ledochowski et Mgr Bonnechose, se soient rendus en 1871 au quartier général allemand à Versailles pour plaider la cause du pape, en proposant un congrès européen après la paix avec la France. Nous ne savons pas ce que le chancelier leur répondit; toujours est-il que Mgr Ledochowski revint de Versailles enchanté de l'accueil reçu et exprima l'espoir à M. de Thile, sous-secrétaire d'état, qu'après la paix l'empereur proposerait aux gouvernements européens de régler la situation du pape avec des garanties pour son indépendance, d'après un accord européen. Ce voyage produisit une si grande sensation que le gouvernement italien crut nécessaire de demander des explications, par l'office de son ministre, à Berlin et

de protester contre une intervention possible dans des affaires qu'il regardait comme faisant partie de la politique intérieure de l'Italie. L'affaire n'eut pas de suite, et le gouvernement allemand accepta la loi des garanties du 10 mai 1871, la considérant comme suffisante à protéger l'indépendance spirituelle du pape.

Si donc le chancelier changea subitement sa politique ecclésiastique, après la paix de Francfort, il faut en chercher les motifs dans des combinaisons stratégiques. Il savait bien qu'il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois. Tant qu'il eut à lutter contre son parlement, contre l'Autriche et contre la France, il ne se soucia pas d'augmenter le nombre de ses adversaires, en commençant une querelle avec la curie romaine; ces ennemis vaincus, il se sentit les mains libres. A Versailles, il avait eu plusieurs fois maille à partir avec le cabinet militaire du roi; il résolut, comme nous raconte M. Moriz Busch, de se faire parlementaire en rentrant à Berlin et de fonder un grand parti auquel il pourrait imposer sa volonté, comme à la couronne. Il connaissait la haine des libéraux allemands contre toute Église et il les embaucha dans le Kulturkampf. De plus, une Église indépendante a toujours déplu aux esprits autoritaires, qui consentent à reconnaître sa domination sur les âmes, mais à condition qu'elle se soumette au pouvoir politique et le suive dans toutes ses entreprises. Aussi, Bismarck n'a-t-il jamais voulu accepter le principe de Cavour : « L'Église libre dans l'État libre ». Telle était aussi la manière de voir de Napoléon Ier, comme Thibeaudeau nous le raconte dans ses mémoires sur le Consulat. On sait que le premier consul n'hésita pas à prononcer ces mots au conseil d'État : « Quand je relèverai les autels, quand je protègerai les prêtres, quand je les nourrirai et les traiterai comme les ministres de la religion méritent d'être traités dans tout pays, le pape fera ce que je lui demanderai dans l'intérêt général. Il calmera les esprits, les réunira sous sa main et *les placera sous la mienne* ». On sait aussi, par l'admirable livre du comte d'Haussonville, comment cette politique hautaine vis-à-vis de la curie romaine échoua. Napoléon put annexer les États pontificaux et garder en ôtage Pie VII à Fontainebleau, mais sur cette même table où le pape mangeait son modeste déjeuner, Napoléon fut forcé de signer son abdication.

En inaugurant sa lutte contre l'Église catholique, Bismarck commit la même erreur et se trompa lui aussi sur la force de résistance de l'Église. Sans doute, les catholiques allemands étaient peu édifiés des résultats du concile de 1870. Les évêques qui s'étaient op-

posés à la proclamation de l'infaillibilité en revinrent presque honteux; et ils se seraient soumis si le gouvernement allemand, en soutenant que le caractère du souverain était changé par l'infaillibilité érigée en dogme, avait eu recours à des mesures analogues à celles que prit l'Autriche, en dénonçant le concordat de 1855.

Un homme d'état connaissant ces choses n'aurait pas eu recours aux moyens surannés d'une autre époque et qui, même alors, ne puisaient leurs forces que dans l'existence d'Églises nationales, solidement constituées et assez indépendantes de la curie romaine comme l'Église gallicane. Il n'aurait pas essayé non plus de traiter avec la curie par l'entremise d'un personnage tel que le cardinal de Hohenlohe, représentant, il est vrai, une grande famille, mais ne possédant aucune influence à Rome et passant ses journées paisiblement à la villa d'Este. Un homme politique à la hauteur de sa tâche, serait parti simplement du point de vue que la hiérarchie romaine toute disposée qu'elle soit à élargir son cercle d'action, sait fort bien renoncer à ce qui lui est impossible d'obtenir. Dans tous les temps, il y a eu une différence entre les prétentions papales et la conscience des peuples catholiques, et c'est sur cette différence que les actions de l'État moderne doivent être basées. On doit toujours éviter de blesser les croyances catholiques, mais on doit toujours aussi restreindre la puissance hiérarchique. Les évêques autrichiens ont protesté contre les lois constitutionnelles sur les écoles et les ordres ecclésiastiques; mais ils se sont soumis parce qu'en résistant ils n'auraient pas eu l'appui de la population catholique. Si le gouvernement prussien voulait restreindre le pouvoir des évêques qui réveillaient les passions religieuses, il importait de leur enlever le prétexte de l'oppression par l'État et d'éviter que la lutte prît pareille tournure. Mais Bismarck, n'ayant jamais vécu dans un pays catholique, et ne connaissant pas l'Église, commença par l'attaquer de front; ses partisans et ses organes dénoncèrent Rome comme l'ennemi séculaire de l'Allemagne et on réchauffa les souvenirs des anciennes luttes des papes et de l'empire. Ces souvenirs manquaient d'à-propos, mais Bismarck croyait intimider ainsi l'Église. Bien plus grande fut l'erreur de vouloir s'appuyer sur les soi-disant vieux catholiques, qui, pendant le concile, avaient combattu l'infaillibilité et qui, après coup, soutenaient que le concile n'avait été ni œcuménique, ni libre, comme si quelques professeurs pouvaient en décider. Que le chancelier ait conçu l'espoir de faire réussir un mouvement doctrinaire, mouvement appelé avec raison

par le *Times* une querelle d'écoliers, suffirait déjà à prouver son incapacité de juger des forces religieuses. La protection qu'il accorda aux vieux catholiques, ainsi qu'aux professeurs et aux prêtres de ce catholicisme délayé et qui eurent peu d'élèves, ne fit que compromettre tout aux yeux des vrais catholiques. Le docteur Reinken eut beau être appelé par le gouvernement évêque catholique; les catholiques ne le reconurent pas comme tel et son épiscopat s'exerça dans le vide. « Dans cette nouvelle église, dit M. Renan, qui est certainement un juge impartial, je vois beaucoup de pasteurs, mais peu de fidèles, beaucoup de connaissances du droit canon, mais peu de baptêmes, peu d'enterrements et peu de mariages. Or qu'est-ce qu'une Église qui ne baptise pas, qui n'enterre pas et qui ne marie pas? » (*La crise religieuse en Europe*, « Revue des Deux Mondes », février, 1874). Un jugement non moins sévère fut prononcé par M. Hillebrand dans son *Italia*. Et voilà qu'après des années d'agitation et des subventions prodiguées par le gouvernement à cette secte, le nombre des adeptes atteint à peine au chiffre de cinquante mille adhérents. Il est vrai que l'on ne sait pas encore quels dogmes de l'ancienne Église on veut conserver. Il faut remarquer aussi que cette école diffère des jansénistes hollandais, qui sortirent de l'Église romaine en ayant à leur tête des évêques qui repoussèrent la bulle *Unigenitus*, mais qui conservaient tous les autres dogmes de l'Église. Les vieux catholiques allemands n'avaient point d'évêques pour les diriger, et le savant professeur Doellinger, tout excommunié qu'il fût à cause de sa résistance à l'infaillibilité, ne voulut jamais se mettre à la tête du mouvement.

Nous n'entrerons pas ici dans un examen détaillé des fameuses lois de mai, présentées par le ministre Falk, mais dont l'idée mère revient au chancelier. Elles furent analysées et jugées sévèrement par des hommes impartiaux comme M. de Pressensé et M. Bonghi qui prédirent leur insuccès. Le gouvernement n'avait aucun plan déterminé et aucune idée de la difficulté de la tâche qu'il entreprenait; sa seule préoccupation était d'enchaîner l'Église. M. Falk, en légiste étroit, qui jusqu'à son avènement au ministère des cultes n'avait vécu que dans ses paperasses de procureur-général, ne crut pas même à la résistance des catholiques et pensa que du moment qu'une loi aurait passé tout serait dit. Dans les premiers décrets contre les évêques réfractaires on lit entre les lignes son naïf étonnement de ce que des sujets prussiens osent s'opposer à une loi rendue en

bonne forme. Complètement dépaysé dans les affaires ecclésiastiques, il se confia à quelques professeurs libéraux qui rédigeaient des projets de loi en telle hâte, que ce ne fut qu'après l'opposition de la hiérarchie catholique appuyée des laïques, qu'on s'apercut des lacunes. On fit voter des lois supplémentaires, on supprima des articles de la constitution qui furent trouvés gênants et on appela en aide le Reichstag pour le bannissement des prêtres réfractaires, bien que la loi pénale allemande ne porte point cette peine. Le chancelier adressa aux gouvernements étrangers une circulaire étrange, concluant que, vu l'augmentation du pouvoir papal par la déclaration de l'infaillibilité, il fallait non seulement contrôler la régularité de l'élection du conclave, mais encore examiner si la personne du pape élu offrait les garanties nécessaires à l'exercice de ces vastes prérogatives. Tous les gouvernements répondirent par une fin de non-recevoir. C'était un coup d'épée dans l'eau. Pie IX de son côté, ne resta pas muet; il écrivit d'abord une lettre à l'empereur Guillaume se plaignant des lois de mai et prétendant que l'empereur lui-même ne les approuvait pas. Cette lettre reçut une réponse très nette disant qu'un souverain prussien ne saurait publier des lois sans le consentement des chambres et que l'empereur avait sanctionné en pleine connaissance de cause les lois de mai. Le pape se déchaîna en propos amers contre le chancelier qu'il appela un nouvel Attila, en ajoutant que toutefois sa puissance ressemblait à une montagne d'argile qui d'un jour à l'autre pourrait s'effondrer. Le chancelier furieux demanda au gouvernement italien de réprimer ces invectives, à quoi MM. Minghetti et Peruzzi répondirent que la loi des garanties, acceptée par la Prusse, leur rendait impossible de toucher à la personne du pape, déclarée inviolable. Le 3 février 1875, Pie IX publia une encyclique aux évêques prussiens, déclarant comme nulles et non avenues les lois de mai, comme contraires à la mission divine de l'Église. C'était certainement empiéter hardiment sur le domaine temporel et le gouvernement aurait eu parfaitement le droit de poursuivre en justice tous ceux qui propageaient cet appel à la désobéissance. Mais on alla plus loin; on supprima le traitement de tous les prêtres qui ne prendraient pas l'engagement de se soumettre implicitement à toutes les lois présentes et futures de l'État, en les plaçant ainsi entre la famine et l'excommunication; on fit déposer par un tribunal laïque les évêques réfractaires; on supprima tous les ordres et confréries, exceptés ceux dont les membres se vouaient au soin des ma-

lades. Les propriétés furent séquestrées par l'État. L'effet de toutes ces rigueurs fut nul; les catholiques se cotisaient pour soutenir leurs prêtres, remplaçant ainsi le traitement de l'État; lorsqu'on remit l'administration des biens ecclésiastiques à des conseils laïques, des ultramontains de la plus belle eau furent élus, et lorsqu'on conféra le droit d'élire des prêtres aux communes il ne s'en trouva que sept, qui en firent usage. Ces prêtres d'État furent d'ailleurs méprisés et ne jouirent d'aucune considération. On écarta même de leurs postes tous les fonctionnaires suspects de mollesse dans l'application des lois ecclésiastiques, et ce fut ainsi que M. de Nordenflycht, administrateur distingué fut destitué de son poste de gouverneur de Silésie; aucun bourgmestre clérical ne fut confirmé; on alla même plus loin: M. Kaufmann ayant été unanimement élu par le conseil municipal de Bonn, et le ministre de l'intérieur, comte Eulenburg, lui ayant demandé s'il exécuterait les lois de mai, il répondit affirmativement. Alors on lui demanda s'il le ferait avec plaisir, il refusa de donner cette déclaration et ne fut pas confirmé. Le ministre de l'intérieur, interpellé à la chambre sur cet incident, refusa de répondre, ne sachant comment défendre sa manière d'agir arbitraire. D'un autre côté, M. Falk connaissait si peu son terrain, qu'il introduisit le mariage civil; mesure qui rendit aux catholiques, jadis privés de la possibilité de se marier devant un prêtre, la possibilité de conclure un mariage civil, qu'ils faisaient ensuite bénir par un ecclésiastique, sans que le gouvernement en sût rien.

Enfin le gouvernement n'obtint que ce qu'un État fort peut obtenir par la pression de l'administration. Destituer un prêtre n'est rien, il s'agit de le remplacer. Les catholiques se refusèrent toujours de remplacer ceux qu'on chassait; et comme on ne détruit que ce que l'on remplace, on n'aboutit à rien. On peut même affirmer qu'on obtint le contraire de ce qu'on voulait. Franz Deak a très bien dit qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un martyr. M. de Bismarck était d'un autre avis; mais mal lui en a pris, les martyrs qu'il a faits se sont vengés amèrement. On a voulu émanciper les laïques des évêques et des prêtres et on n'a fait que réunir en un faisceau compacte tous les catholiques, y compris ceux qui, jusque-là entièrement indifférents, étaient indignés de la politique agressive du gouvernement. Le parti du centre sortit de chaque élection successive plus fort qu'auparavant et eut aux chambres un rôle prépondérant. La presse ultramontaine, malgré toutes les

mesures vexatoires du gouvernement, prit un essor incroyable et dès 1884 elle comptait en Allemagne plus de 3000 organes, dont quelques-uns avec dix mille abonnés. On défendit aux fonctionnaires d'entrer dans les cercles catholiques, mais le nombre de ces cercles s'accrut avec de sûrs moyens pour atteindre leur but. On chassa Mgr Ledochowski, l'ancien protégé du chancelier, de son archevêché; mais, après une année de prison, il se rendit à Rome où il fut nommé conseiller intime du sacré Collège et logé au Vatican. On défendit l'exercice du pouvoir disciplinaire du pape, mais on ne put empêcher de l'exercer tacitement, et des milliers de catholiques allemands se rendaient annuellement à Rome pour se prosterner devant Pie IX. En un mot, si l'Église souffrait de la persécution à laquelle elle était en butte, ses souffrances furent largement compensées par sa consolidation intérieure. L'effet de la lutte se fit bientôt sentir au delà de l'Allemagne et la réaction en faveur de l'Église devint générale; si bien que si Pie IX avait été un homme d'esprit, il aurait dû élever dans une des cours du Vatican un monument à Bismarck avec cette légende de Joseph: « Vous avez pensé à me faire du mal, mais Dieu a tourné le mal en bien »; ce qui n'aurait pas manqué de présenter une piquante antithèse au monument que les libéraux allemands ont érigé sur la Harzburg au chancelier en souvenir de sa parole: « Nous n'irons pas à Canossa », monument qui perpétue le souvenir de cette lutte malencontreuse et de la bêtise des libéraux. Attelés par le chancelier au char de ce qu'ils nommaient *lucus a non lucendo*, le Kulturkampf, les libéraux oublièrent dans l'ardeur de la lutte leur ancien principe de la séparation de l'Église et de État. En 1864, ils s'étaient moqués du Syllabus en disant qu'il fallait abandonner de pareilles niaiseries; maintenant ils déclaraient que le Capitole était en danger par les prétentions papales, et bien que la séparation de l'Église et de l'État eût abouti en Belgique à la domination du clergé, ils votèrent toutes les lois que le chancelier leur demanda, prenant à la lettre sa déclaration de guerre contre Rome en faveur de la liberté de l'esprit. Un des plus fougueux protagonistes de cette lutte, l'historien de Sybel, avait jadis dénoncé, dans son *Histoire de la Révolution française*, la faute capitale que le gouvernement avait commise en attaquant l'Église et en proclamant la constitution civile du clergé; mais évidemment on n'écrit pas l'histoire pour en tirer des enseignements à son usage. On croyait pouvoir réussir là où Joseph II, les Girondins, la Conven-

tion, le Directoire et Napoléon Ier avaient misérablement échoué. M. de Sybel persuada aussi le chancelier de refuser l'administration locale indépendante à la Westphalie et aux provinces rhénanes, parce que les électeurs confieraient leur mandat à des ultramontains; en même temps, il fondait à Bonn l'Union allemande, pour éclairer les citoyens, mais un de ses agents, le nommé Konitzer, fut condamné pour concussion, et la sentence des tribunaux constata que Konitzer avait été chargé par l'Union d'espionner et de dénoncer les fonctionnaires suspects d'être défavorables à la politique ecclésiastique du gouvernement. Après quoi, M. de Sybel trouvant le sol de Bonn trop chaud s'en fut à Berlin où il fut nommé directeur des archives. Là, il se consacra à la publication des documents à l'éloge de son chef et le proclama le premier prosateur de l'Allemagne. En conséquence de cette déclaration, l'ancien membre de l'opposition à outrance contre M. de Bismarck dans le conflit constitutionnel, fut promptement promu au grade de conseiller de première classe. Ce n'était que justice.

Pour s'attacher les libéraux, M. de Bismarck dut leur sacrifier l'Église évangélique et l'école. On sait que dans les églises luthériennes allemandes le souverain est considéré comme évêque suprême; mais depuis longtemps les églises considéraient cette sujétion, établie par le temps et l'histoire, comme honteuse et réclamaient une constitution synodale et presbytérale d'après le modèle réformé, établi par Bèze pour l'église huguenote. Frédéric-Guillaume IV lui-même déclara que l'état actuel n'était plus tenable et pria Dieu de le décharger d'un fardeau qu'il portait à contre-cœur. Le synode général convoqué en 1846 n'aboutit pas et le roi qui voulait de petites églises apostoliques échoua aussi. Pourtant il établit le conseil suprême de l'Église avec une certaine indépendance de l'État. En 1872, M. Hermann, professeur de droit ecclésiastique, fut appelé à la direction de ce conseil, et il élabora une constitution synodale pour l'Église prussienne, qui fut publiée par le roi. Mais pour la faire adopter par la majorité libérale de la chambre on la modifia successivement et le résultat fut non l'indépendance de l'Église, mais son asservissement complet à l'État. Seulement le ministre des cultes et la chambre (dont plus d'un tiers se trouvait être catholique ou juive) remplaçaient l'autorité du roi. Par contre, on ouvrit les portes à ce qu'on appela l'intelligence cultivée, en rendant presque nulles les qualifications pour les charges ecclésiastiques. L'empereur Guillaume Ier,

qui prenait son christianisme au sérieux, résista de son mieux et ne voulut pas sanctionner ces changements; mais MM. Hermann et Falk ayant appelé à leur secours le chancelier, ce dernier posa la question de cabinet, et force lui fut de céder. La conséquence fut une anarchie complète. Les élections provinciales se firent, malgré les dispositions de la loi, dans le sens conservateur, parce que les électeurs libéraux étaient placides; mais à Berlin on assista au scandale d'un synode de la ville, où un pasteur proposa de supprimer le symbole apostolique en disant que toute réforme salutaire demandait une douce violence. L'empereur étant intervenu dans la lutte en déclarant que cette attaque faussait la foi évangélique, M. Hermann, incapable de maîtriser les élements destructeurs, donna sa démission, qui malgré l'avis contraire du chancelier fut acceptée, et il laissa à son successeur la tâche ingrate de débrouiller l'écheveau qu'il avait si désespérément emmêlé.

Les libéraux prussiens, connaissant l'ancien adage « qui a l'école, a l'avenir », demandèrent une loi sur l'instruction publique rédigée dans leur sens et M. Falk, obtempérant à cette demande, accoucha d'un projet de loi de 700 paragraphes. Elle ne fut pas présentée aux chambres, mais l'on savait que l'idée mère de ce travail était l'école simultanée, ce qui veut dire que l'instruction religieuse ne doit être ni catholique, ni protestante, mais conçue dans le sens d'un théisme assez vague, frisant la confession du vicaire savoyard de Rousseau. En attendant et quoique l'état légal fût encore l'école confessionnelle, le ministre prépara par des rescrits l'introduction de son projet en fondant des écoles simultanées. Pour combattre la superstition, les libéraux allemands ne connaissaient pas de meilleur moyen que de répandre la culture intellectuelle, seulement ils la concevaient uniquement dans le sens de la divulgation de connaissances. Il s'en est suivi que l'on a beaucoup haussé le niveau de ce que l'on demande aux maîtres d'école et à leurs élèves, mais on n'a pas obtenu ce que l'on désirait. Les maîtres d'école étaient ou insuffisants ou mécontents de leur position. Une tête juvénile n'a qu'une certaine capacité de réception; quand on veut faire pénétrer en elle, bon gré, mal gré, une trop grande masse de connaissances, on ne développe pas l'intelligence, on l'affaiblit et en même temps on gâte la santé. C'est une folie de vouloir enseigner à l'école la chimie, l'astronomie et le calcul intégral, et les cas sont nombreux de jeunes gens surexcités par le travail qu'on leur demande et qui ont été obligés de quitter le gym-

nase. En revanche, ceux qui résistent cherchent à se dédommager des excès cérébraux par des plaisirs précoces et dangereux. On a dû revenir de cette politique et les successeurs de M. Falk, MM. De Puttkammer et de Gossler, ont peu à peu supprimé les écoles simultanées.

Les libéraux se trompaient donc en croyant tenir le chancelier par le Kulturkampf. Pour lui ce n'était qu'un moyen. Bismarck vit enfin qu'il avait fait fausse route, et lorsque après la mort de Pie IX, Léon XIII s'adressa à l'empereur Guillaume en lui annonçant son avènement, il reçut une réponse courtoise. Toutefois le prince impérial, écrivant au nom de son père malade après l'attentat de Nobiling, maintint qu'un roi prussien ne changerait jamais les lois à la demande d'un souverain étranger, parce que ce serait faire offense à la dignité de la couronne. Peu de semaines après, le chancelier eut une entrevue à Kissingen avec le nonce apostolique Mgr Masella; il lui déclara qu'il était prêt à faire de grandes concessions aux catholiques, mais en revanche il demanda que le saint-père ordonnât au parti du centre de voter pour le gouvernement, car il ne pouvait point abandonner les libéraux sans les remplacer par les cléricaux. Mgr Masella s'excusa de son mieux en disant qu'une telle intervention du saint-siège dans les affaires intérieures était contraire à toutes les traditions de la curie. La négociation n'aboutit pas, bien que des lettres courtoises eussent été échangées entre le cardinal Franchi, secrétaire d'état, et M. de Bismarck. Pourtant en 1879, désirant gagner le parti du centre pour sa nouvelle politique protectionniste dont nous aurons à parler plus loin, le chancelier laissa tomber M. Falk et fit des concessions homéopathiques par les fameuses lois discrétionnaires. Léon XIII déclara qu'il ne serait jamais satisfait de ces lois, qui abandonnaient l'Église à l'arbitraire du gouvernement et le centre tout en acceptant les modifications des lois de mai, restait sur le pied de guerre. De son côté, M. de Puttkammer, successeur de M. Falk, dit en pleine chambre, qu'il n'abandonnerait jamais les lois de son prédécesseur et lorsqu'il fut remplacé par M. de Gossler, ministre actuel des cultes, celui-ci declara que ces lois étaient la limite extrême des concessions. Tout à coup, la scène changea grâce à l'incident des îles Carolines; l'Allemagne les avait occupées de concert avec l'Angleterre, le ministère espagnol ayant antérieurement déclaré qu'il n'élevait aucune prétention à leur possession. Mais dès que les Allemands les eurent occupées, une

agitation générale éclata à Madrid, où l'on cassa les vitres à l'ambassade d'Allemagne. Bismarck fit publier dans le journal officiel deux articles dans lesquels il prouva que les prétentions espagnoles étaient dénuées de tout fondement, et ordre fut donné à la flotte allemande de se tenir prête. Tout à coup, une lettre de l'empereur arriva de Wiesbaden ordonnant de chercher un compromis, pour ne pas compromettre en Espagne la cause monarchique. Cet ordre mit le chancelier dans un terrible embarras; en les articles en question il avait cloué ses couleurs au mât et ne voyait aucune issue à la situation. Ce fut alors que se présenta un imbroglio imprévu. Le chancelier avait expulsé de Berlin, deux années auparavant, un correspondant italien qui s'était exprimé d'une façon désobligeante à son égard. Ce journaliste était rentré à Rome, d'où il écrivait des correspondances pour des journaux de l'opposition prussienne. A titre de plaisanterie, il télégraphia à un de ces journaux, que l'Espagne proposait de soumettre le différend à l'arbitrage du pape. Les ministres espagnols n'y avaient point songé, mais Bismarck prit ce télégramme au sérieux. Il y vit une issue et résolut de jouer le *praevenire* en demandant à Léon XIII sa médiation. Le pape en fut enchanté, depuis des années il se proposait aux rois et aux peuples comme arbitre dans leurs contestations, mais il prêchait dans le désert. Le grand ministre protestant réalisa son rêve. Le pape accepta des deux mains, l'Espagne consentit. Il est vrai que Léon XIII adjugea les îles contestées à l'Espagne, mais il envoya l'ordre de Christ, accompagné d'une lettre des plus flatteuses, au chancelier qui y fut très sensible. Un courant agréable s'établit entre le Vatican et Berlin, on rétablit la légation prussienne auprès du saint-siège et le chancelier se mit à démolir l'une après l'autre les lois de mai, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une. De son côté, la curie abandonna Mgr Ledochowski et Melchers et nomma des personnes agréables au gouvernement prusssien aux siéges archiépiscopaux de Posen et de Cologne. Elle alla même jusqu'à se départir de son ancienne tradition de ne pas se mêler aux affaires intérieures et recommanda aux catholiques de voter pour le gouvernement dans les élections de février 1887, lors de la dissolution du Reichstag qui refusait le septennat militaire.

Et pour s'excuser le Vatican prétendit qu'il travaillait au maintien de la paix. Les électeurs catholiques n'obéirent pas à cet ordre; leur chef M. Windthorst déclarant que, tout en restant

fils soumis de l'Église pour toutes les questions spirituelles, il se réservait le droit de maintenir l'indépendance de son jugement dans les affaires politiques. Ce fut un échec pour Léon XIII, et, pour le chancelier, c'était poser un précédent dangereux. Inviter la curie à intervenir en sa faveur, c'était lui donner, pour ainsi dire, le droit de se prononcer contre le gouvernement dans d'autres affaires, en alléguant qu'elles appartenaient aussi aux questions de morale.

Bref, toute la politique ecclésiastique du chancelier, inaugurée avec tant de bruit contre l'Église catholique aboutit à un fiasco complet. Il abandonna les lois de mai, qu'il avait jadis déclarées un boulevard de l'État, n'obtenant presque rien en échange, et le parti du centre, qu'il avait qualifié d'ennemi de l'empire, conserva sa situation et sa puissance décisive dans le parlement. Quant aux prêtres dont le chancelier avait fait des martyrs, ils sortaient de la guerre en triomphateurs.

II.

Bismarck a toujours été un homme d'état césarien, il n'a jamais supporté la résistance. Il entreprit de penser pour tout le peuple, et, d'après son idée, gouverner c'était commander. Ne pouvant se passer des Chambres et du Reichstag, ces assemblées durent lui obéir. Il déclara pernicieuse la loi électorale prussienne qui établit trois classes d'électeurs d'après un cens déterminé, et préféra baser son gouvernement sur le suffrage universel, croyant avec Napoléon III, que l'ignorance, les passions, les préjugés et la stupidité stagnante des masses dirigées par lui seraient la meilleure base de son absolutisme. Détestant les libéraux progressistes autant qu'il avait haï le parti du centre, il qualifia les libéraux aussi d'ennemis de l'empire. Pour Bismarck, les ennemis étant toujours ceux qui s'opposaient à sa dernière volonté, il cajolait les libéraux nationaux, mais seulement en tant que serviteurs dévoués. Il parlait avec une certaine bienveillance du chef des socialistes, Ferdinand Lassalle, qui attaquait en homme d'esprit les progressistes. Nous ne voulons pas reprocher à Bismarck son

ambition, car il est naturel qu'un homme d'état de cette envergure fût ambitieux; mais son ambition alla jusqu'à identifier les intérêts de sa patrie avec son pouvoir personnel, et dans le fond de sa pensée était incrustée la formule: « l'empire, c'est moi ». Quant aux offenses, il était de l'avis de Mme de Saint-Ange du *Demi-Monde* d'Alexandre Dumas et eût répété avec elle: « A quoi servirait la mémoire, si on oubliait les offenses? » Il persécuta ses adversaires avec une rancune féroce, comme il l'a prouvé dans le procès de l'infortuné comte d'Arnim. Or, nous n'avons aucun faible pour ce diplomate qui par sa conduite hautaine à Rome et à Paris, a laissé de sa personne des souvenirs fort désagréables.

A propos de son séjour dans la capitale de l'Italie, on raconte l'anecdote suivante. L'accès au Vatican est, comme l'on sait, interdit aux voitures à un cheval; mais le pape avait accordé, par exception, la permission au chargé d'affaires de Wurtemberg, trop pauvre pour avoir une voiture à deux chevaux, d'entrer dans la cour de Saint-Damase avec un coupé à un cheval. M. d'Arnim ayant appris cela, arriva aussitôt dans un coupé à un cheval. N'ayant pas de permis, les suisses croisèrent leurs hallebardes. Le ministre prussien en fit une affaire et insista pour que le même droit lui fût accordé; à quoi le cardinal Antonelli répondit, avec l'esprit mordant que l'on sait, que le saint-père avait daigné lui accorder la permission d'entrer avec un quadrupède quelconque.

Il est bon du reste, de rappeler qu'Arnim et Bismarck étaient d'anciens amis. Lorsque le chancelier était ministre à Saint-Pétersbourg, il logeait toujours chez Arnim quand il venait en congé à Berlin; et Arnim, alors conseiller aux affaires étrangères, favorisa si ouvertement Bismarck que son chef, le baron de Schleiniz, lui fit observer que quoiqu'il ne tînt aucunement à son portefeuille, il trouvait pourtant inconvenant que son subordonné menât des intrigues contre lui. M. de Bismarck arrivé, il s'empressa de nommer Arnim ministre plénipotentiaire à Cassel, puis à Munich et enfin à Rome. En 1871, il le créa comte et lui confia le poste d'ambassadeur à Paris. C'est alors que commencèrent les difficultés entre les deux anciens amis. Arnim prenait fait et cause pour une restauration royaliste à Paris et soutenait que l'exemple d'une république en France exercerait un effet contagieux en Allemagne; tandis que Bismarck était convaincu que la république française

servirait au contraire d'épouvantail aux Allemands. Or, le chancelier exigeait que ses diplomates non seulement exécutassent ses ordres, mais qu'ils fissent des rapports dans un sens qui ne contrariât pas sa politique. Voilà pourquoi il choisissait de préférence comme ambassadeurs des grands seigneurs, qui unissaient à l'avantage d'un grand nom une parfaite docilité. Le comte Arnim avait ses vues à lui et il exprima imprudemment l'opinion que la politique ecclésiastique de son maître aboutirait à un insuccès complet. M. de Bismarck lui adressait des dépêches fort acerbes qui prouvaient chez le chancelier l'intention de destituer Arnim. Celui-ci s'adressa alors, par l'entremise du comte Goltz, aide de camp de l'empereur, à son souverain, en lui demandant ce qu'il devait faire. L'empereur, avec son bon sens accoutumé, lui fit répondre, que le comte Arnim devait donner sa démission et qu'il reviendrait aux affaires quand les circonstances auraient changé. Mais le comte ne suivit pas le conseil. Il était à ce moment en pourparlers pour acheter une terre en Poméranie; il avait besoin de l'appui de la Banque agraire de Munich et craignait que cet appui ne lui fît défaut s'il n'était plus ambassadeur. De plus, il commit la faute d'aspirer à supplanter Bismarck qui était tombé malade. C'était là un crime de lèse majesté, qui mit Arnim sous la surveillance de son propre secrétaire le baron de Holstein et d'autres agents. Enfin, Arnim mit le comble à l'imprudence en faisant publier dans la *Presse* de Vienne un mémoire émané de lui à propos du concile, mémoire prouvant que l'ambassadeur était un homme d'état supérieur au chancelier. Interpellé directement par celui-ci, Arnim répondit évasivement. Il fut rappelé et nommé ambassadeur à Constantinople ce qu'il déclina. Le prince de Bismarck a beaucoup nui à Arnim dans une lettre à l'empereur, où il affirme qu'ayant pensé à le nommer ministre à Londres, on aurait protesté à cause du penchant bien connu d'Arnim à intriguer et à mentir, ce qui empêchait de prêter la moindre foi à ce qu'il disait. Or, la seule personne en position de refuser Arnim était lord Granville, ministre des affaires étrangères, et celui-ci a déclaré dans une lettre publique, qu'il n'avait jamais parlé du comte Arnim d'une manière qui pût blesser son honneur et que la seule instruction donnée à lord Odo Russel, ambassadeur anglais à Berlin, avait été d'exprimer l'espoir urgent que le prince de Bismarck nommerait comme successeur du comte Bernstorff une personne jouissant de toute sa confiance. Il y a pourtant dans cette affaire un

fonds de vérité, dont le chancelier ne s'est probablement jamais douté. La vérité est que la reine Victoria avait écrit à sa fille, la princesse impériale, qu'elle n'aimerait pas voir arriver le comte Arnim à Londres comme ambassadeur d'Allemagne, parce qu'il serait l'instrument aveugle du prince de Bismarck; ce qui change tant soit peu la question. Bref, le comte Arnim revint à Berlin résolu de se mettre à la tête de l'opposition, malgré l'avis de ses amis qui essayèrent de l'en dissuader sachant et lui prédisant qu'il échouerait. En outre, Arnim avait commis la faute de soustraire des archives de l'ambassade à Paris des pièces qu'il jugeait blessantes pour lui; sommé de les restituer, il refusa. Tout autre ministre se fût contenté d'intenter un procès disciplinaire à l'ambassadeur et de le destituer; mais le chancelier saisit cette occasion pour anéantir celui qui avait osé toucher à sa couronne. Il le fit arrêter à Stettin, outrepassant ainsi les pouvoirs judiciaires de l'avocat général de Berlin, et il lui intenta un procès criminel. La cour toutefois le condamna seulement à quatre mois de prison; ce qui ne fit pas l'affaire du chancelier. Une brochure anonyme, *Pro Nihilo*, parue à Zurich, dévoilait les antécédents du procès Arnim et l'apprenti imprimeur Matthaei ayant déclaré que le manuscrit était écrit de la main de l'ex-ambassadeur, celui-ci fut traduit devant la cour suprême qui dans une séance secrète, condamna le comte Arnim, par contumace et pour crime de haute trahison, à dix ans de travaux forcés. Plusieurs années après, le baron de Loë dans une brochure, également parue en Suisse, déclara qu'il était l'auteur du *Pro Nihilo*. En attendant, le comte Arnim mourait dans l'exil miné par la diabète. Son terrible adversaire avait réussi à l'anéantir; le pot de fer avait brisé le pot de terre.

Les ministres prussiens étaient, comme l'a souvent dit M. Windhorst, les commis nés du chancelier; en Prusse, la responsabilité ministérielle n'existe que sur papier, faute de lois organiques pour la rendre réelle. Pour le gouvernement de l'empire, le prince de Bismarck était seul responsable, c'est-à-dire omnipotent. Aussi s'est-il toujours opposé à s'accoler des ministres collègues. Quant à ses secrétaires d'état, si l'un d'eux venait à lui déplaire, il était mis de côté. Le conseil fédéral travaillait beaucoup, mais en politique il ne comptait pas; si un projet du chancelier rencontrait de l'opposition, des concessions spéciales étaient faites aux trois royaumes et il obtenait ainsi la majorité nécessaire. Tout mouvement d'indépendance dans les autres États fut toujours dénoncé

comme attaquant l'unité nationale. Une fois, le représentant de Bavière, M. de Rudhardt, osa soutenir une opinion indépendante; le chancelier le prit à partie dans son propre palais et devant un nombreux public il l'accusa d'avoir conspiré avec les juifs de Hambourg. L'infortuné ministre dut donner sa démission et depuis, jamais un murmure d'opposition ne se fit entendre au Conseil fédéral.

Les présidents des provinces prussiennes et les chefs d'arrondissement, autrefois librement élus par les conseils fédéraux, n'avaient plus qu'à exécuter les ordres du gouvernement et qu'à lui assurer surtout des élections favorables; les maires des grandes villes élus par le conseil municipal, n'étaient jamais confirmés s'ils appartenaient à l'opposition. En Prusse, les membres des parquets sont nommés et promus par le gouvernement, de même que les procureurs généraux qui en outre, sont sous la dépendance directe du ministre de la justice. Ils peuvent accuser une personne d'un crime, l'emprisonner indéfiniment sous prétexte d'enquête, et si l'accusé est acquitté, il n'a droit à aucune indemnité ni pour sa fortune, ni pour sa santé, ni pour sa réputation. Les accusés ne sauraient devenir accusateurs, car un citoyen privé ne peut intenter un procès contre un fonctionnaire public sans la permission du gouvernement, permission qui n'est jamais accordée. On peut seulement s'adresser aux autorités préposées à ce fonctionnaire qui décideront s'il doit être puni ou non. En outre, le gouvernement, à l'exemple de la jurisprudence française, a le droit d'élever le conflit de compétence dans les cas douteux, lorsqu'il s'agit de savoir si une affaire appartient à l'administration ou à la juridiction; mais le conseil qui délibère n'a pas l'indépendance judiciaire. D'un autre côté, les procureurs généraux peuvent refuser de poursuivre de vrais coupables et nous nous rappelons d'un cas qui se produisit en 1863. Le propriétaire d'un hôtel de Berlin fut accusé par ses garçons de s'être approprié de grandes quantités de sucre et de vin, recueillies pour les invalides de la guerre du Schleswig et confiées à lui comme membre du comité de secours. Mais le ministre de la justice auquel les preuves irrécusables de ce vol furent fournies, répondit que l'on ne saurait soupçonner d'une pareille action un homme connu comme un patriote éprouvé, et le crime resta impuni. Sans doute, il y a en Prusse des juges indépendants qui dédaigneraient de se courber devant des considérations politiques, mais le cas du comte Arnim et le jugement du

tribunal suprême donné en 1866, essayant de restreindre la liberté de la parole dans les chambres, liberté garantie par la constitution, restent comme un *vestigia terrent;* et le comte Lippe pourtant si docile fut bien forcé de donner sa démission, parce qu'il refusa d'accéder à la demande du chancelier de prendre en considération les opinions politiques des juges dans les promotions.

X.

(La fin à la prochaine livraison).

MAMAN DESROSEAUX

PREMIÈRE PARTIE.

A CLÉMENTINE.

PRÉAMBULE: Quelques-uns de ceux qui liront ces pages en reconnaîtront l'héroïne. Sa destinée ne fut pas heureuse, et son existence fut une énigme. On ne connut d'elle, ni sa famille, ni son nom, et son fils lui-même, car elle en avait un, — ignora ses derniers jours et sa fin. Dans la condition la plus modeste, elle ne montra jamais une âme vulgaire. Très pauvre, elle fut bienfaisante. Elle mourut sans révéler son secret, et quelques amis l'accompagnèrent à sa dernière demeure, qui fut la fosse commune. Elle eut cependant une croix sur sa tombe. A défaut d'héritage, elle a laissé à ceux qui l'ont aimée un impérissable souvenir. Il fallait le lui consacrer, ce souvenir, et c'est pourquoi ces pages ont été écrites, qui sont dédiées à une mère de famille, et, sous son nom seul, à ses trois fils aînés qui, n'étant point ingrats, auront une pensée et une prière pour la pauvre femme qui les a tant aimés.

I.

Quartier des Invalides, très loin du Paris qui s'amuse. Au quatrième étage, une chambre à coucher, exiguë, tapissée d'un papier gris à fleurettes dorées; un lit d'acajou sous un nuage de mousselines s'échappant d'un baldaquin de reps gros-bleu; une armoire

à glace, à colonnes torses; des vases d'albâtre et quelques bibelots, sur la tablette de la cheminée, où flambe un grand feu. Dans un angle, près de la fenêtre drapée de rideaux bleus, un petit lit d'enfant, tout blanc, garni de ces broderies *au crochet,* premier ouvrage des jeunes mariées qui sortent du couvent.

Une lampe éclaire ce modeste intérieur, très bourgeois, dont les meubles encore neufs disent qu'on vient de se mettre en ménage. C'est un soir de janvier.... Il fait très froid dehors, et la neige, qui ne cesse de tomber depuis la veille, couvre d'une ouate épaisse et blanche la chaussée de l'avenue large, à peine éclairée, plantée d'arbres maigres et desséchés, que parfois le père, à travers les vitres où, peu à peu, la glace appose ses efflorescences, contemple en soulevant l'étoffe lourde des rideaux.

La mère est affaissée dans un fauteuil, près du petit lit. Elle ne pleure pas, mais la fièvre brûle ses yeux. Elle écoute, haletant elle-même, la respiration courte et pressée du petit malade « le râle crépitant » a dit le docteur. Elle sait que l'enfant est en danger: depuis deux jours, il refuse de boire. Il ne dit plus rien: il sommeille, écrasé, en proie aux affres de cette fièvre terrible qui le consume.... Et c'est le premier-né, l'unique fils, l'ardemment chéri, ce beau petit Arthur que, dans tout le quartier, on appelait l'enfant aux yeux de velours. Parfois, une vieille petite bonne femme entre dans la chambre si bien close, où tout serait si doux et si paisible, s'il l'on n'y respirait pas des odeurs étranges d'éther, de tisanes, si les sanglots étouffés de la mère ne répondaient pas aux rauques gémissements du malade, aux plaintes du père, désolé et impatient. La vieille petite bonne femme, Balbine, remue un peu les verres, qui tintent, agite une cuiller dans une tasse, remet du bois sur les braises rougissantes, puis s'en va, en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier.

— Elle ne viendra pas, murmure le père, quittant la fenêtre dont les vitres se diaprent d'arabesques diamantées.

La mère, d'une voix murmurante, comme un souffle, répond:

— Étienne!... Elle viendra. Le docteur l'a promis.

Et ses yeux baignés de larmes, de larmes qui depuis si longtemps coulent sans cesse, et silencieuses, inondant ses joues blêmes, vont chercher l'heure au cadran de la pendule. Minuit. Les douze coups, l'un après l'autre, sèchement espacés et sans vibrations frappent le timbre. Un roulement sourd, dans l'avenue. La porte d'en bas se referme avec un bruit mat. Et deux minutes

écoulées, la sonnette discrètement tinte, tinte, tinte. Le pas glissant de Balbine a effleuré le parquet.

— Qui est là?...

— De la part du docteur Fremy-Langlade.

M. Héguier, déjà, est dans l'antichambre, et salue la dame qui vient d'entrer, tout enveloppée de châles, de casaques fourrées, un fichu de laine tricotée sur son chapeau ; un laid, bizarre et pussiéreux chapeau, garni de plumes noires. Il a vu tout cela, d'un coup d'œil, et il balbutie timidement. Mais la dame s'est prestement dépouillée de sa friperie mouchetée de neige, de ses plumes, de ses socques. Et répétant, avec un sourire bienveillant, amène :

— De la part du docteur Fremy-Langlade....
elle se dirige vers la jeune mère, debout au seuil de la chambre. Ses politesses, au surplus, sont brusques et brèves. Elle va rapidement au lit. Elle écarte la courte-pointe brodée au crochet, et elle regarde, affaissée sur l'oreiller, la figure mignonne d'Arthur : de grands yeux luisants, cernés et caves, des lèvres fleuries de pourpre, et des mèches blondes envolées en auréole d'or.

— Ah ! dit la dame, sans préambule, avec un accent flamand qui fait une musique à sa voix flûtée, c'est donc là ce petit Jésus qui ne veut pas boire? Bonjour, mon cheri !... Je vous réponds bien qu'il boira, moi ! Allez donc vous coucher, mes enfants, moi, je me charge du petit.... Et il boira !... et nous le guérirons, vous verrez !...

Mme Héguier, étonnée, mais déjà réconfortée par l'aspect et la voix, et l'accent de la dame, rougit. Car il n'y a pas d'autre lit dans la maison que celui qui se cache sous le nuage des blanches mousselines. Elle le désigne d'un geste timide. M. Héguier déguise un peu d'embarras, en préparant sur un plateau un biscuit et un verre de vin d'Espagne, qu'il offre gauchement.

— Merci, donnez-moi seulement une tasse de café.... Je ne me suis pas présentée? Madame Desroseaux, Émilia Desroseaux, née Van Gessen. Le docteur m'a dit que vous n'avez que celui-là et que vous étiez bien en peine. Je ne vous quitte plus qu'il ne soit guéri. Allez dormir, ma jolie dame.... et vous aussi, monsieur, nous causerons demain.

Alors ils obéirent. Tous deux veillaient depuis des nuits auprès du berceau. Et la pauvre petite bonne vieille Balbine ne tenait plus sur ses jambes de naine. Ils n'eurent ni eux, ni elle, la force de résister. Et tandis qu'elle empoignait l'enfant, changeant son linge, le tournant et le retournant comme une poupée, ils s'agenouillè-

rent pour remercier le bon Dieu de leur envoyer cette Providence. Elle mélangeait des sirops, du rhum et de l'eau dans une tasse, et chantant à demi-voix on ne sait quelle complainte du pays flamand, marmottant quelques adjurations en un jargon de fée, elle mouillait de ce breuvage les lèvres sèches du malade, le faisait sourire en lui souriant, se relevait enfin, en proférant d'un ton de triomphe :

— Il a bu!

au moment où Bathilde, écrasée de fatigue, s'allongeait sur le lit, sous les mousselines, tandis qu'Étienne Héguier disparaissait sur la pointe du pied, gagnant son atelier où la table à modèle, chargée de coussins et de tapis, l'invitait à un repos bien gagné.

Quant à Balbine, elle quitta sa coiffe de montagnarde et se jucha tout bonnement sur la banquette de l'antichambre. A la guerre, comme à la guerre!

Alors on n'entendait plus, dans le paisible logis, que la mélopée lente et persistante de maman Desroseaux, dominant les soupirs de la jeune mère endormie, les plaintes sourdes d'Arthur, et le ronflement sonore et régulier de Balbine qui rattrapait toute une semaine de sommeil.

II.

Au jour, M. et Mme Héguier firent plus ample connaissance avec la fée Desroseaux. Une fée, en effet, car Arthur avait bu la potion et toute une tasse de lait. Puis, il avait dormi, non sur la couchette blanche, mais sur les genoux de la dame, qui n'avait point cessé de le bercer, en chantant. Et maintenant il reposait, les joues moins brûlantes, les yeux moins fous, la bouche moins crispée, tandis qu'elle, très gaie, très alerte, mettait promptement tout en ordre dans la chambre, époussetait les meubles, essuyait les guéridons, rangeait les fioles et les soucoupes, relevait les rideaux. Et le jour, passant à travers les vitres dépolies, par un brocart de glace, jetait un reflet clair sur toutes choses. Bathilde, éveillée, presque heureuse, ayant du courage, s'était levée, et dans sa robe modeste de flanelle rose, appuyée au bras de son mari qui, les yeux humides, comptemplait leur Arthur, leur trésor, elle remerciait d'un regard bien plus élo-

quent, certes, que les plus éloquents discours, celle qui leur apportait, sans les connaître et par pitié, tant de réconfort et de joie.

Mme Desroseaux, neé Van Gessen, ressemblait aux portraits que l'on a de Marie de Médicis, au déclin de sa vie. Elle offrait pourtant le type flamand: des yeux bleus, des cheveux d'un blond cendré, d'ailleurs mêlés de quelques fils d'argent; le teint coloré, les traits accentués. Son visage exprimait, par-dessus tout, la bonté, la bonté entière, absolue et même naïve; on y lisait toutefois de la finesse, une certaine fierté, de la réserve; son sourire avait une grâce extrême. Ses allures étaient plutôt d'une grande dame: elle avait été fort belle assurément, et gardait une parfaite dignité, un maintien noble, une démarche élégante. On n'aurait su lui assigner aucun âge sinon qu'elle avait dépassé la cinquantième année. Ses mains, très soignées, un peu fortes, trahissaient qu'elle exerçait un métier manuel, à la forme des doigts, spatulés, légèrement déprimés au bout, et jaunes. Son costume n'indiquait rien, sauf quelque excentricité provenant de l'usage d'habits à l'ancienne mode, conservés dans l'armoire et portés par économie: une jupe noire, à volants de dentelle de laine, un « caraco » de peluche cramoisie, et, sur la tête, une « frileuse » en blonde de Bruxelles, ternie, mais propre.

Ni la figure, ni la toilette de Mme Desroseaux n'indiquaient sa position sociale. A Paris on juge moins qu'ailleurs sur les apparences. Bathilde et son mari virent bien qu'elle n'était pas une garde-malade de profession. Ils n'osèrent toutefois l'interroger. Ils se bornèrent à exercer les menus devoirs de l'hospitalité, et, dès l'abord, l'engagèrent à prendre quelque repos. De quoi elle se mit à rire. Elle prétendait ne point quitter le chevet d'Arthur, et n'avoir besoin que de la tasse de café, sa gourmandise préférée. Au reste, le docteur allait venir et constaterait un mieux sensible. Que l'enfant eût été aux portes du tombeau, elle ne le niait pas.

— M. Fremy-Langlade m'a dit que si l'enfant passait encore cette nuit sans boire sa potion, sans prendre un peu de lait, il mourrait. « Ils sont si gentils, m'a-t-il dit, il faut que vous y alliez, maman Desroseaux ». Et je suis venue. Effectivement (elle prononçait ainsi) le petit Jésus était bien bas, hier soir.... mais il a bu, et m'a souri, quand je lui chantais mes complaintes gantoises. Le bon Dieu fait des miracles: ne pleurez pas, ma jolie dame, ni vous, mon cher monsieur. Le miracle est fait. Ça coûtera un beau cierge à Notre-Dame des Victoires, et voilà tout!

Le docteur vint, se montra joyeux, cria victoire, bien qu'il

fallût encore mille précautions, et ne pas s'exposer à une rechute! Ces maladies de la première enfance sont traîtreuses! Et qu'il est peu facile de les dompter! Encore huit jours d'efforts, de combats, et le bel Arthur aux yeux de velours serait sauvé, — mais que la maman soit raisonnable!... Elle venait de le sevrer depuis deux mois à peine et il n'en avait que dix-sept. Elle devait se soigner, manger, dormir, ne point pleurer, confier sa chère créature à cette bonne Desroseaux, ne s'inquiéter de rien. Et le père, Étienne Héguier, s'il voulait que son tableau figurât au *Salon*, ce fameux tableau, *La mort d'Henri VIII d'Angleterre*, il importait d'y travailler sans relâche. Et le peintre, sur ces mots, regardant Mme Desroseaux, songea qu'elle pourrait lui servir de modèle pour la figure de Catherine Parr, la sixième femme du Barbe-bleue anglais, la seule qu'il n'eût pas répudiée ou fait mourir.

Étienne et Bathilde mariés depuis trois ans, étaient des amis d'enfance que les péripéties de la vie, toujours dramatique si simple qu'on la voie, séparaient un jour, et qui se retrouvaient en Italie, où les frères de Bathilde l'avaient emmenée au sortir du couvent, où Etienne accomplissait, à pied et sac au dos, le voyage classique des artistes pauvres, qui ont de la volonté. S'étant retrouvés, ils s'aimèrent. Elle, sans dot, lui, sans autre fortune que son talent, plus riches d'espérances que d'écus, ils n'hésitèrent pas à associer leurs destinées. Ils se marièrent donc, loin du bruit de Paris, dans leur petite province, et le cortège nuptial réunit beaucoup d'amis. Puis ils revinrent à Paris, très enfants tous les deux, ne connaissant pas grand'chose de la vie, allant un peu à l'aventure, confiant dans l'avenir, et bravant, la main dans la main, cet inconnu qui leur réservait peut-être tant de désillusions, de déboires et de soucis.

Étienne Héguier, qui appartenait à une modeste famille d'artisans, était peintre. Oh! pas encore un de ces peintres qui ont pignon sur rue et donc l'atelier rivalise avec le musée de Cluny. Comme tant d'autres, il obéissait jadis à une vocation, trop sincère et trop honnête d'idées et d'ambitions, pour pratiquer le moderne charlatanisme qui fleurit si vite les boutonnières d'un ruban rouge et fait vendre mille louis une ébauche bien encadrée! Il ne s'astreignait point, en ses primes études, à fréquenter les écoles ou les maîtres à la mode: il comptait n'imiter point, traduire avec conscience, librement, selon des procédés à lui personnels, les impressions qu'il ressentait et les idées qu'il entendait mettre en lu-

mière. Idéologue, un peu, et fort en arrière des pressions et des préjugés de son temps. Point destiné, à cause de sa volonté d'indépendance, à faire fortune par la flatterie à outrance du goût public. D'avis, que l'opinion du plus grand nombre est presque toujours une sottise, il travaillait seulement pour ceux dont il tenait à conquérir le suffrage, le nombre restreint des vrais artistes, qui gardent leur enthousiasme pour les talents raffinés et rares.

Aussi Étienne gagnait-il peu d'argent. Il eût décuplé ses ressources, en s'abandonnant à la production hâtive, banale, qui répète cent fois le même ouvrage sous un aspect et un titre différents. Il eût aussi pu pasticher des peintres en renom, « faire » *du* Corot *ou* du Jocquet, brosser des toiles de genre à la Vibert, ou des scènes historiques calquées sur J.-P. Laurens et Meignan. Il ne voulait point, patient et résigné à attendre. Il eût été parfaitament heureux si Bathilde l'avait compris, lui pardonnant de prolonger des années les jours de pauvreté. Mais, comme toutes les femmes, elle estimait que le succès justifie les pires sacrifices intellectuels. Elle n'attachait qu'une importance médiocre à l'idée.... à cette idée qui, en l'artiste, domine toute autre préoccupation. Sans doute elle s'efforçait d'égayer la vie de son mari, et de lui en rendre le prosaïsme moins amer; d'une exemplaire simplicité, désintéressée, elle s'interdisait la parure, les caprices, les fantaisies. Elle dédaignait le luxe, pour elle, et autour d'elle. Vaillante, elle acceptait l'existence de la ménagère, levée de bonne heure, se couchant tard, faisant œuvre de ses dix doigts du matin au soir, à l'instar d'une mercenaire, passant de la cuisine au salon, de l'atelier où elle discutait du sens artistique, à la petite chambre où elle ravaudait des bas ou reprisait des serviettes. *Domi mansit, larron fecit.* Elle eût été la femme forte de l'Évangile, en qui l'époux met toute sa confiance; elle tirait l'aiguille, feuilletait un livre, ouvrait le piano, toujours active, empressée, vive et accorte, mais s'accoutumant trop peut-être à ce rôle effacé, qui ne satisfaisait point la société d'Étienne.

Il s'en plaignait quelquefois, à mots couverts. D'autres fois, il s'encolérait, exaspéré par cette soumission placide. Il eût rêvé d'une châtelaine aux longs manteaux de velours fourrés d'hermine, ou d'une Fornarina en extase devant ses pinceaux. Et la petite bourgeoise qui trottinait, allègre, des refrains à la bouche, calculant ce qu'un tableau assurait de gain, et comparant avec les prix des camarades plus intrigants ou moins besogneux, l'agaçait parfois plus encore qu'il ne le montrait. Ils s'aimaient pourtant, de l'amour tranquille

de la certitude, sans éclats de passion, sans violence, pour ainsi dire à heure fixe. Lorsqu'un enfant leur naquit, ce fut le bonheur absolu, — tout au moins pour quelques heures. Étienne, accoudé à une fenêtre, — c'était la nuit, — regardait les étoiles, en songeant à celui qui allait naître. Quand il entendit les vagissements, après un cri suprême de la mère, et que sa mère à lui, venue de la province lointaine pour être marraine, lui apprit qu'il avait un fils, il lui sembla qu'une transformation soudaine s'accomplissait en lui, qu'il n'était plus le même homme que cinq minutes auparavant. Ce cri, ces plaintes, ces grêles miaulées, tout d'un coup, bouleversaient son être. Il fondit en larmes. Et quand il eut pris, entre ses mains gourdes, et tremblant de sa maladresse, le tout petit être couleur d'écarlate, dont les yeux, deux pointes de saphir, ne voyaient pas, il sentit son cœur palpiter d'une immense et surhumaine pitié, qui le mettait en branle, à rompre la poitrine. Et pendant qu'il posait ses lèvres, — oh ! avec quelle délicatesse et quelle vénération, sur le front encore vierge de baptême de la frêle créature, — il éprouva, durant cette fugitive seconde, qui dura un siècle, un siècle d'une seconde dans l'éternité, la plénitude du bonheur.

On porta l'enfant à l'église, dès le lendemain. Un voile de dentelles l'enveloppait, et il ressemblait, dans ses langes, à une fraise tombée dans du lait. Fièrement, Étienne assista à la cérémonie, épia l'eau tombant en clair filet sur la peau tendre, et la grimace que le sel, mis sur les lèvres, fit éclore ; et il signa sur le registre, du flamboyant praraphe dont il eût signé les *Noces de Cana*, s'il eût pu les faire après Paul Véronèse mieux que lui. Or, c'était cet enfant, ce joli petit Arthur, qu'ils avaient failli perdre et que maman Desroseaux leur sauvait. Un soir, il avait toussé ; ses joues devinrent pourpres, ses lèvres pâlirent, ses yeux, margés d'une tache violacée, très secs, rutilèrent. Le docteur fut appelé. Fremy-Langlade hocha la tête. Que peut-on contre le mal mystérieux que les innocents ne peuvent supporter, et qui les emporte ?... Il aimait ces braves gens, si laborieux, si unis. Il demanda à la science un miracle qu'elle fut impuissante à faire : et, désespéré, il en appela au dévouement de la vieille dame, n'osant s'adresser directement à Dieu, auquel il croyait pourtant.

Et l'enfant guérit.

III.

Oui, maman Desroseaux fut la messagère de la Providence. Arthur donna son premier sourire aux bandeaux argentés de la digne femme qui le berçait en son giron, lui chantant de sa voix douce les interminables complaintes de son pays flamand. Sept jours durant elle le garda ainsi, entre ses bras, sur ses genoux, le réchauffant à ce qui restait de chaleur en son vieux corps. Elle ne le quittait que lorsqu'il s'endormait, d'un si léger, d'un si rapide sommeil ! Et il buvait avec elle. Quand il détournait la tête, en criant, elle trempait une fine éponge dans le lait d'amandes embruni de kermès, et lui en humectait les lèvres. Elle ne cessait de le contempler, tantôt pieuse, lui parlant comme à une grande personne, volubile, et lui contant mille histoires en un bourdonnement confus de syllabes gutturales ; tantôt grave, avec une sorte de tristesse résignée, les yeux à demi clos et semblant poursuivre un rêve.... un rêve.... un rêve lointain.... L'enfant s'attachait à elle, avec cette passion de tendresse des petits pour ceux qui leur infusent la vie : amour instinctif, intéressé, mais jaloux, que témoignent les sourires, les yeux brillants et les caresses. Il ne la voulait plus quitter, exigeant qu'elle le gardât sur ses genoux, et ne s'endormant que lorsque, assise près de son lit, elle serrait sa mignonne main dans la sienne, robuste et douce.

Et il semblait qu'il comprît les longues histoires qu'elle lui contait ou même son silence, quand elle le contemplait, d'un regard un peu voilé, ses yeux bleu-clair luisants de larmes retenues.

Étienne et Bahtilde eurent des joies exquises à voir, peu à peu, l'enfant renaître à la vie, ses joues se nuancer d'une délicate couleur de rose, ses membres se raffermir. Chaque jour, au retour de ces courses fatigantes que Paris impose à tous ceux qui travaillent, le père apportait un jouet nouveau, conquis par un petit sacrifice. A la poupée à la peau rouge, succédait le polichinelle bariolé, puis tous les instruments de vacarme, tambours et trompettes, crécelles et marteaux en bois. Et c'étaient des concerts de rires, des cris de joie, et de nouveaux contes de maman Desroseaux, qui en inventait un pour chaque joujou. La jeune mère, elle, brodait la robe

blanche que revêtirait Arthur le jour où l'on irait en pèlerinage à Notre-Dame des Victoires, pour remercier la mère de Jésus d'avoir laissé un ange sur cette terre où il en reste si peu. Et l'espoir revenait, dans ce ménage, de retrouver enfin la paix etle calme troublés par cette cruelle maladie. Étienne retournait à son atelier, et se reprenait à travailler des heures à sa *Mort de Henri VIII*, cette vaste composition qui lui donnerait peut-être la gloire, en attendant que vînt l'argent. Un matin qu'il faisait sa palette, dans cette grande salle aux tentures bariolées, que des meubles antiques, des draperies aux tons éteints, et tous les bibelots que chérit un artiste encombraient, maman Desroseaux entra, avec Arthur dans les bras, et Bathilde la rejoignit, portant son métier à broder. Alors, dans la douce chaleur que répandait le poêle aux tuyaux tordus en méandres capricieux, et tandis que le petit jouait sur un tapis arabe, une causerie familière et gaie s'engagea. Pour la première fois, depuis trois semaines qu'elle était la commensale du ménage, la vieille dame parla d'elle. On n'avait point osé l'interroger, encore que Bathilde fût curieuse: mais Fremy-Langlade lui témoignait un affectueux respect; elle avait de bonnes manières, elle s'exprimait bien, elle savait le monde, paraissait connaître beaucoup de gens, avait voyagé. Paris se contente souvent des moindres apparences, d'autant que les intimités n'y sont jamais promptes, ni durables.

Ils n'ignoraient pas, du reste, que si la bonne dame ne faisait pas état de garder les malades, elle accepterait volontiers, non pas un salaire débattu et fixé, mais le cadeau qu'ils pourraient lui faire, pour la dédommager de son temps perdu. Ce fut à ce propos qu'elle avoua les industries dont elle vivait. Elle confectionnait des costumes pour les théâtres de province, et plaçait des médaillons de personnages officiels. Elle avait eu jadis, la fourniture des bustes en plâtre de l'empereur qu'on envoyait aux communes rurales, et rappelait avec orgueil qu'elle avait baisé la main de l'impératrice alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa puissance. Après la guerre, elle avait vendu M. Thiers, quelques milliers de « Gambetta » et maintenant elle espérait « placer » le maréchal. Cette première confidence en amena d'autres, tout de suite. Il ne fallait pas croire qu'elle fût née pour ces métiers! Née à Bourges, dans une de ces vieilles maisons qui s'élèvent à l'ombre du fameux beffroi, elle appartenait à une famille de robe, très ancienne, les Van Gessen, dont le plus célèbre, tisserand renommé, avait péri au XIVe siècle, dans le massacre appelé les *matines bour-*

geoises. Belle et riche, unique héritière de ces Van Gessen, elle épousait à vingt ans, M. Desroseaux, — fils d'un serviteur français du roi Louis Bonaparte, — et qui, élevé à La Haye, était adjudant du palais du roi des Pays-Bas. Ce mari devenait fou après quelques années de l'union la plus heureuse, et mourait tragiquement, — elle ne disait rien de plus, — laissant deux enfants. Une fille, religieuse au grand béguinage de Gand, un fils!... Et sur ce mot fils, elle s'arrêtait soudain, très émue, et ne prononçant plus que ce nom: Hubert. Sans s'arrêter à diverses contradictions qu'ils aperçurent dans ce récit, Héguier et sa femme n'en suspectèrent nullement la véracité, et leur déférence pour la vieille dame se fit plus visible. Elle revint à plusieurs reprises sur son séjour de quelques années à la cour de Hollande, cita quelques noms de cette aristocratie néerlandaise aussi riche qu'altière, mais ne parla plus de ses enfants qu'à mots couverts, laissant entendre qu'ils la payaient d'ingratitude, que Griete, — Marguerite — ne songeait plus qu'à Dieu, et qu'Hubert, après avoir peu de temps servi à Rome dans les zouaves du pape, avait entrepris de longs voyages au lendemain de Castelfidardo. Et ce fut tout. Le thème de cet entretien servit à quelques autres encore avec, çà et là, d'insignifiants détails ajoutés, sans que les Héguier osassent pénétrer plus avant. Cependant quelques mots du docteur Fremy-Langlade servirent de caution à maman Desroseaux, et lorsque celle-ci retourna chez elle, Arthur étant guéri sans crainte de rechute, il fut entendu qu'elle reviendrait souvent, et à titre d'amie de la famille. On l'aimait déjà pour son dévouement, pour sa bonne grâce et son humeur toujours égale.

IV.

Au retour de Notre-Dame des Victoires, les Héguier firent arrêter leur fiacre devant la porte cochère d'une petite maison des Champs-Élisées. En revenant de l'église, ils amenaient Arthur à maman Desroseaux. Elle les gronda de n'être pas venus la chercher: elle admira le petit, superbe dans sa jolie robe de broderies, et leur fit ensuite les honneurs de son logis. Trois ou quatre petites chambres, sans luxe, mais d'une éblouissante propreté. Un ate-

lier tapissé de verdures flamandes, un peu usées; des rideaux de perse à fleurs violettes autour du lit. Sur des rayons, des rangées de médaillons bronzés. Il fallut qu'Étienne en prît une douzaine pour garnir son atelier. Et puisqu'ils avaient une voiture, il les emporterait.... Sur des chaises, étalées, des fanfreluches en étoffes de couleurs éclatantes, des galons d'or faux, des frauges, toute la friperie dont se pare la « noblesse des environs » dans les drames de M. d'Ennery. Et au mur, sous un Christ colossal cloué sur deux branches de chêne, un cadre à verre bombé contenant cinq médailles de sauvetage, entourant la croix de Genève attachée au ruban blanc marquée de la croix rouge. Étienne, un peu enhardi, interrogea.

— Ah! dit maman Desroseaux, de son ton tranquille, c'est moi qui ai gagné ces médailles. Un jour, deux gamins se jetaient sous les roues d'une voiture chargée de sable qui les eût écrasés tout net si je ne les avais empoignés à tour de bras.... Une autre fois, j'ai sauvé une fillette qui se noyait dans le bassin du Luxembourg.... Pendant le siège, il m'est aussi arrivé de grimper dans un maison qu'un obus venait de défoncer et d'emporter sur mes épaules une pauvre femme paralytique.... Après quoi j'ai tiré des griffes d'une bande de fédérés un vieux prêtre qu'ils voulaient fusiler, et j'ai obtenu la grâce d'un communard qui grelottait de fièvre sur les pontons. Voilà! Il n'y a pas de quoi se vanter, mais je suis membre de la Société des sauveteurs, et j'arbore tout ça sur une robe de satin noir, pour la réunion annuelle. Suis-je assez vaniteuse!

Elle se mit à rire, mais Étienne l'embrassa, les larmes aux yeux, et Bathilde voulut que l'enfant baisât, l'une après l'autre, les médailles.

Dès lors, un pacte d'amitié fut scellé entre le jeune ménage et maman Desroseaux. Elle venait les voir au moins une fois par semaine, et sous prétexte qu'Étienne ne devait pas quitter son atelier, et que Bathilde, bientôt mère pour la seconde fois, ne pouvait courir les rues, elle obtint d'eux qu'ils ne lui rendraient point ses visites. Elle n'arrivait jamais chez les Héguier les mains vides, tantôt elle apportait une friandise, tantôt quelque petit objet, une statuette, un baguier, un de ces petits ouvrages en perles de verre ou en soutache d'argent et d'or, où elle excellait. Elle se rendait utile de mille manières, tout à fait à son aise, comme une de ces vieilles parentes qui se mêlent de tout, et se font, au besoin, savantes; elle allait à la cuisine, aidait Balbine, habillait Arthur, le pro-

menait, le distrayait par ses chansons et par ses contes. Elle voulut elle-même soigner Bathilde pour ses secondes couches, et s'installa à la maison. Elle-même porta le nouveau-né au baptême. On le nomma Elphége. Bathilde le nourrit, comme elle avait fait pour Arthur. Alors ce furent mille prétextes que maman Desroseaux eut de revenir à la maison du quartier des Invalides: elle brodait mille petits riens à l'usage du bébé, collerettes et béguins, pelisses et capelines; elle s'ingéniait à le pomponner de dentelles, à garnir le berceau de fines lingeries. Elle fit une trouvaille, une grosse croix d'ivoire, entrelacée d'un lierre en vieil argent émaillé et l'enleva de chez le marchand, Dieu sait à quel prix! Nul ne saurait dire les joies, quand elle tricotait, dans la chambre bien close, devisant de fées et de farfadets avec Arthur, assis à ses pieds sur un coussin, et poussant du coude la barcelonnette enfouie sous la gaze bleue bouillonnant en nuage où dormait à poings fermés, le gracieux Elphége, bien repu.

Elle passait là toute sa journée, oubliant ses colifichets de théâtre et ses plâtres, narrant quelques anecdotes sur Gambetta, qu'elle avait connu étudiant, puis dictateur, — ce qui l'étonnait toujours, — ou sur madame la maréchale, qu'elle avait eu l'honneur de recevoir dans son ambulance, au lendemain du siège. Elle dînait et soupait avec ses amis, contente du repas frugal, que souvent elle-même avait préparé, se délectant d'une tasse de café, et ne craignant pas le petit verre d'eau-de-vie, tout en vantant les charmes du Schiedam. Et quand il pleuvait, le soir, et qu'elle parlait de remettre son grand chapeau à plumes, — son casque, disait Étienne, — et sa pelisse doublée d'une fourrure pelée, on l'invitait, avec force câlineries, à ne pas partir. A quoi bon, puisqu'elle devrait revenir le lendemain ? ne dormirait-elle pas sur le divan en reps bleu de l'atelier ? La première fois, elle se fit prier longtemps. Puis elle accéda, du ton que met une souveraine à accorder une grâce. Seulement, elle partit le lendemain, avant le souper, et ne parut pas d'une semaine. La seconde fois, elle dormit deux nuits sur le divan bleu, autour duquel on avait bâti une alcôve avec des paravents et des étoffes chinoises, très laides. Et on laissa, dans un coin, un meuble qui ne serait qu'à elle désormais, un vieux petit bahut de chêne, où elle mit son linge de nuit, des babouches qu'Étienne avait achetées à un algérien du boulevard, et son étui à lunettes de rechange. Cet hiver-là, elle passa quel-

ques journées, chaque mois, chez les Héguier, sans rentrer chez elle. D'ailleurs, elle déménageait au mois d'avril; elle quittait les Champs-Élysées, quartier trop élégant pour ses habitudes, et s'en allait au faubourg Saint-Honoré, dans une petite rue de traverse. Et comme Étienne, passant par là, eut fantaisie de lui rendre visite, il la trouva logée dans deux petites chambres, l'une avec les verdures de Flandre, l'autre transformée en tente grâce aux tentures de perse violette. Il y revit le grand Christ et le cadre aux médailles, mais il manquait beaucoup de choses : à peine cinq ou six médaillons, maintenant, sur une étagère. Il devina la gêne, mal déguisée: le sourire contraint de maman Desroseaux lui fit de la peine, il s'excusa d'être venu, maladroitement. Et quand il rentra chez lui, il fit part à Bathilde de sa découverte. La vieille dame se privait sans doute ? Quelque revers subit ? Ils cherchèrent le moyen de lui venir en aide avec discrétion, sans qu'elle s'en aperçût. Mais elle gardait une suprême dignité, ne se plaignant point, toujours accorte et gaie. Et ce ne fut qu'à la naissance du troisième fils, Félix, qu'ils osèrent offrir un modeste cadeau. Elle l'accepta comme il était offert, de bon cœur. Elle avoua sa détresse. Elle perdait sa petite clientèle, pour ses plâtres de grands hommes. Ce gouvernement en usait beaucoup, et qui tombaient du pouvoir avant qu'on eût le temps d'achever leur camée. L'argent aussi manquait, pour les dépenses de luxe. Les budgets de petites communes se rétrécissaient. Quant aux théâtres, ils vivaient de reprises et les costumes neufs coûtaient trop cher. Si bien qu'un matin, maman Desroseaux apprit à ses amis, en riant, qu'elle logeait maintenant dans une mansarde, au-dessus d'un grenier à fourrage, dans la cour d'un maréchal-ferrant ; qu'elle vendait ses bibelots surannés, ses meubles encombrants, ne conservant que son lit, ses rideaux violets, plus un panneau — le plus intact, — de ses verdures de Flandre, qu'un commissionaire prendrait sur des crochets, et qu'elle placerait dans l'atelier d'Étienne, dans un angle un peu nu. Cette fois, Étienne et sa femme offrirent non plus un cadeau, mais un service. Et maman Desroseaux, tout en larmes, ne refusa point. Elle reprit bientôt courage, et parla de diverses combinaisons qui l'enrichiraient sous peu de jours : des mines d'or, une grosse affaire, où l'intéressait Mme Crotoy, et de hautes relations que la comtesse des Taloires employait pour lui trouver une place avantageuse. Toujours discrète, laborieuse, serviable, elle partageait sa

vie entre la maison Héguier et de mystérieuses occupations chez elle, courant tout Paris, tantôt bien attifée de satin et de moire, anciennes robes retaillées habilement, tantôt harnachée d'un vieux châle en tricot et d'un de ces fameux casques, à plumes et a fleurs, qu'elle retapait chaque année.

CHARLES BUET.

(La dernière partie à la prochaine livraison).

LES COLONIES ET LA POLITIQUE COLONIALE

DE L'ANGLETERRE

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.[1]

Telle est, en quelques mots, la situation coloniale de l'Angleterre. On le voit, c'est autant par la guerre que par la colonisation pacifique qu'a été fondé ce vaste empire. En 1700, la France était la première puissance du monde, l'union avec l'Espagne poursuivie par Louis XIV excluant les autres puissances européennes; l'Angleterre et la Hollande s'allièrent. La France fut battue et par la paix d'Utrecht (1713), l'Angleterre obtint Terre-Neuve, Hudson's-Bay, la Nouvelle-Écosse; tandis que l'Espagne cède Gibraltar, la France perd le Canada. Enfin, le traité de Paris de 1763, pendant la période napoléonienne, accordant l'Inde à l'Angleterre, la met au rang des grandes puissances coloniales et maritimes. Depuis, elle y est restée.

Jusqu'en 1830, cet empire resta fondé sur le monopole. D'un côté on exploitait les colonies, de l'autre on y importait des produits anglais; le bénéfice fut énorme; mais depuis le développement du commerce, cet état de choses devint intenable; les colonies peuplées d'Anglais, industriels pour la plupart, ne pouvaient plus tolérer l'autocratie de la Grande-Bretagne. L'émigration qui en 1815 n'était que de 2,000 personnes, s'éleva, en 1819, à 35,000. Le Nouveau-Monde qui n'était jadis qu'un marché devint le lieu de refuge de tous ceux qui n'avaient plus de place en Angleterre. Aux États-Unis, les émigrants se trouvaient en possession de leurs droits civils et politiques, mais il ne fut plus possible de gouverner le Canada et l'Australie comme des provinces anglaises. Il fallut leur accorder des constitutions garantissant le *self-government*. On abolit

[1] Pour le premier article, voir la livraison du 15 novembre.

les monopoles des anciennes compagnies, les lois sur le blé et celles sur la navigation. Puis, comme l'empire britannique s'agrandissait sans cesse en Asie et en Afrique, le commerce prit un développement considérable. L'école de Manchester alla même jusqu'à prétendre que les colonies n'étaient pour l'Angleterre qu'une source d'embarras et de dépenses; elle maintint que le libre-échange remplacerait avec avantage la suprématie coloniale. En 1853, Colder déclara, en pleine chambre des communes, que l'Inde était un fardeau, qu'il fallait s'en défaire, que les colonies étaient des institutions d'un gouvernement aristocratique qui trouvait avantageux d'y placer ses mineurs. M. Bright ne cessa de s'opposer à l'accroissement de l'empire colonial. Enfin, M. Prokope, qui connaissait les choses, prédit la fin des colonies. Ces opinions étaient inspirées de Turgot qui, lui, tirait expérience de la séparation des États-Unis. La réalité ne les a point confirmées. Les colonies ne désirent leur liberté que lorsqu'elles ont à souffrir; sans les taxes vexatoires et impossibles à accepter, Franklin et Washington fussent restés fidèles sujets de leur roi. L'Angleterre a su profiter de la leçon et depuis elle a donné leur liberté aux colonies peuplées d'Anglais tout en maintenant son empire colonial. L'école de Manchester basant tout sur le libre-échange, ne s'apercevait pas que l'Angleterre entrait alors dans la lutte commerciale européenne. Riche, elle l'était devenue, comme la Hollande le fut au dix-septième siècle, par les capitaux qu'elle avait su amasser au dix-huitième siècle, sous l'ancien régime colonial. Tous les hommes d'état d'aujourd'hui, même un pur libre-échangiste comme Stuart Mill, reconnaissent de fait l'importance des colonies. En janvier 1880, la *Westminster Review* déclarait que l'Angleterre n'avait jamais agi, dans ses colonies, que dans le but de les développer, de les enrichir. « L'Angleterre est un vieux pays, les colonies sont des pays neufs, et c'est ouvrir pour ces derniers une ère de prospérité que de les mettre en rapports avec l'Angleterre. Si elles ont été des dépendances jusqu'à présent, elles deviendront bientôt des parties intégrales de la puissance britannique. » De même, le juge Saliburson du Canada dit que les colonies devraient être gouvernées constitutionnellent comme des comtés anglais. Le ministre mort récemment, Forster, constatait, en 1885, l'empressement que mettaient les :res pays d'Europe à suivre l'exemple de l'Angleterre. « Oui, dit-il, les avantages des colonies sautent aux yeux de tous. Sans ıte, avoir des colonies c'est une charge, charge d'argent (sir Wil-

liam Molesworth assure que cela nous coûte quatre millions de livres sterling par an), charge de guerres, charge de sérieuses difficultés diplomatiques, mais il n'est pas d'honneurs sans périls et ici, l'honneur et l'avantage que nous retirons des colonies dépasse de beaucoup les périls ».

Le commerce d'abord, on prétend bien que la marchandise la meilleure finit toujours par l'emporter. En principe, c'est incontestable, et si un petit pays sans colonies comme la Belgique a exporté en 1887 pour 1240.7 millions, tout le secret de polichinelle est là; mais la statistique a aussi son mot à dire et elle le dit, ajoutant qu'à concurrence égale les colonies préféreront les produits de la mère-patrie à ceux de l'étranger. C'est pourquoi lorsque même l'exportation baissait, comme cela fut de 1875 à 1879, l'Angleterre ne s'en est pas aperçue voyant même constamment ses débouchés se multiplier. Autrefois, Colden et Bristol maintinrent que les colonies, l'Inde surtout, coûtaient plus qu'elles ne rapportaient, que le commerce de l'Inde était au commerce général de la Grande-Bretagne comme 1 est à 10. Mais les choses ont changé.

De 1849 à 1873, l'exportation des colonies se chiffrait par 39,920,000 livres sterling tandis que l'exportation étrangère atteignait 218,131,000 livres sterling. En 1881, on compte 79,365,000 livres sterling pour l'exportation coloniale et 154,651,000 pour l'exportation étrangère; de 1873 à 1882, l'exportation étrangère diminuait de 34 millions, tandis que l'exportation coloniale augmentait de 33 millions. En 1887, l'exportation étrangère compte 144.3 millions, l'exportation coloniale 75 millions; en 1888, la proportion devient de 150 à 84 millions; les colonies absorbent donc plus de la moitié de l'exportation totale. Pour les colonies australiennes, les recettes de l'exportation, en dépit des droits protecteurs, furent:

en 1863. . . . . de 17,670,123 L.st.
en 1883. . . . . de 24,216,452 »
en 1888. . . . . de 25,411,000 »

Et cela tandis que l'Angleterre n'exportait aux États-Unis, (50 millions d'habitants!) que pour 28,397,000 livres sterling, en Allemagne que pour 15,730,000 livres sterling, en France que pour 14,811,000 livres sterling. En 1883, l'Inde exportait pour 32,539,000 livres sterling de marchandises. Sur cette somme, 60 % revenait à la marine britannique, aux produits exportés et 40 % à l'Angleterre. Et sur l'exportation totale des colonies australien-

nes 57,553,000, 23 millions revenaient de fait à l'Angleterre. Le commerce maritime des colonies est évalué à 400 millions par an, celui de l'Inde égale à lui seul celui de toute la Russie. Tandis que la vente des marchandises anglaises est de 13 sh. 10 par personne aux États-Unis, de 8 sh. 4 en France, de 9 sh. 3 en Allemagne, elle monte à 2 liv. 3 sh. au Canada, à 2 liv. 14 d. au Cap. De 1885 à 1888, l'exportation aux colonies était montée de 11 millions de livres à 84 millions, tandis que l'exportation aux États-Unis, n'étant d'abord que de 18 millions, montait bientôt à 28,970,000; il est probable que le récent bill protecteur de Mac Kinley lui portera un grand coup. Une fois de plus sir Julius Vogel aura raison: « Le commerce suit le pavillon! »

Les colonies conservent les mœurs, les habitudes et les opinions de la mère-patrie, sans compter qu'elles en font soigneusement venir les produits. De plus, l'éloquence des chiffres n'est pas seule à parler ici, car entre un pays tout développé comme l'Angleterre et des colonies pour ainsi dire vierges et inexplorées, des relations commerciales deviennent de toutes manières fructueuses et avantageuses. John Stuart Mill dit dans ses *Principes d'économie politique* (vol. V, II, § 14): « On peut avancer, sans hésitation, que la colonisation est une excellente affaire, quand, par elle, les capitaux d'un pays riche et civilisé sont transportés dans un pays neuf, mais débordant de richesses naturelles ».

Outre le commerce direct, l'Angleterre obtient encore d'énormes bénéfices du commerce intermédiaire de ses colonies avec les autres pays du globe. Londres et Liverpool sont des marchés européens, et tirent mille bénéfices des marchandises qui passent sur leurs quais. D'abord la possibilité de choisir, puis les bénéfices de camionnage, les commissions, les primes d'assurance, etc. Ces bénéfices, à vrai dire, ont diminué, ces dernières années, de 65,193,552 livres sterling en 1882, à 10,938,495 livres sterling en 1888; et cela, parce que les autres pays, l'Allemagne en particulier, ont abandonné le marché anglais. On a établi des services de bateaux à vapeur, on a fondé des banques, on s'est servi de l'étalon d'or, d'où la jalousie de l'Angleterre à l'égard du mouvement commercial contemporain.

Mais les colonies apportent encore d'autres avantages à l'Angleterre: d'abord, des lieux de placements plus sûrs que d'autres pour les capitaux. Sans compter l'Inde, dont la dette en 1882 était de 182 millions et demi, les emprunts faits en Angleterre par les

colonies dépassent 170 millions de livres. Dans la seule année 1882, par exemple, les colonies empruntèrent à Londres 23,467,000 livres; en 1884, 24,957,000 livres. Les chemins de fer construits dans les colonies coûtèrent 200 millions de livres, et, d'après le *Banker's Magazine*, l'Angleterre en retire annuellement 46 millions de livres. Sans compter les entreprises agricoles, les entreprises industrielles, sans compter les salaires, les pensions de la bureaucratie. Ce n'est que grâce à ses vastes colonies que la société anglaise parvient à caser une population qui va s'augmentant sans cesse. C'est à peine si l'on peut trouver une famille dont un membre ou deux ne soient pas fonctionnaires dans les colonies. Les armées soutinrent l'empire romain; sans les négliger absolument, l'empire britannique repose surtout sur l'économie sociale et politique; l'Angleterre réunit ainsi Rome et Carthage.

Les colonies sont donc indispensables à l'émigration britannique. Tandis que les émigrants italiens ou allemands se fondent dans les populations des pays où ils vont, les émigrants anglais restent anglais toujours et partout. Sans parler de l'Inde, on compte, de 1853 à 1884, 1,933,000 émigrants; en 1888, 103,474 Anglais et 26,006 Écossais. Aux États-Unis vont surtout des Irlandais. Sans entraver en rien l'émigration, l'Angleterre favorise même par des subventions, le passage aux colonies. De 1871 à 1885, la population du Canada s'accrut de 1,921,632 à 4,352,100 âmes; celle de l'Australie, de 1848 à 1888, d'un demi million à 3,775,015; enfin la population blanche du Cap, de 1848 aussi à 1888, de 194,873 à 296,873 âmes. Ainsi, débarqué à une quelconque des colonies, l'Anglais retrouve sa langue, ses habitudes; son patriotisme reste le même. Aux États-Unis c'est aussi la même chose, parce qu'au fond, les États-Unis dépendent intellectuellement de l'Angleterre. Un écrivain anglais s'adresse à des millions de lecteurs, son public est d'ici et d'outre mer. Enfin, les missions anglaises sauvegardent et développent aussi les intérêts nationaux, car les missionnaires ne font pas que de convertir les païens, ils les dominent, ils conseillent les indigènes, ils conseillent les chefs et une nouvelle colonie est fondée. Il en est allé ainsi aux Nouvelles-Hébrides, aux îles Tonga, aux îles Fidji et au Cap.

Fixer les rapports entre la mère-patrie et les colonies reste toujours une énigme. Les colonies autonomes se gouvernent elles-mêmes et le gouvernement britannique se borne à nommer les gouverneurs et les fonctionnaires supérieurs. On parle d'un projet

de fédération impériale; au point de vue financier, elle est impossible parce que chaque colonie veut maintenir ses réserves et ses taxes. Même l'idée d'un secrétaire d'état des colonies résidant à Londres, reste irréalisable, car les délégués du Canada, par exemple, ne pourraient pas statuer en connaissance de cause sur les affaires du Cap, et les gouverneurs des diverses colonies qui songeraient à maintenir leurs institutions seraient également enchaînés par une telle organisation ainsi que par la création dont il a été question d'un conseil fédéral siégeant à Londres.

La position spéciale des colonies de la couronne dont les délégués seraient choisis par le gouvernement créerait aussi de nouvelles difficultés, car à la chambre des communes et à la chambre des pairs, ces délégués étant nécessairement en minorité, devraient subir les résolutions de la majorité. Ce n'est point à prétendre pourtant que des relations plus étroites entre les colonies et l'Angleterre soient impossibles. Actuellement, les colonies ont des agents spéciaux qui sont en droit de parler au secrétaire d'état, on pourrait leur conférer le droit d'être entendu directement par les comités du parlement, de faire partie du conseil privé, qui s'occupe des litiges dans les colonies, d'être, enfin, fonctionnaires anglais. Un pareil lien serait d'autant plus facile à établir que la vapeur et le télegraphe ayant aboli les distances, les colonies savent parfaitement qu'elles ne peuvent se défendre elles-mêmes contre l'étranger. En 1885, l'Angleterre craignit que la Russie n'envoyât des bâtiments de guerre, c'est pourquoi à la conférence coloniale de 1888, une subvention d'un million de livres a été votée pour l'augmentation de la marine anglaise. Car, comme nous l'avons dit, les bâtiments anglais ne peuvent pas quitter les parages qui leur sont attribués sans le consentement des colonies respectives.

A mon avis, ces dernières années, la politique coloniale de l'Angleterre n'est rien moins qu'admirable. Aux faibles — comme le Portugal — elle impose sa volonté au risque d'y perdre la cause monarchique, et aux puissants de cette terre, comme aux États-Unis, elle tolère des années les outrages. Il en a été ainsi dans la question de la pêche au Canada. Par exemple, voici ce qui est arrivé dans la mer de Behring: des bateaux anglais chargés de peaux de phoque ont été arrêtés par des croiseurs du gouvernement américain sous le prétexte assez spécieux que la mer de Behring — mer ayant une superficie de 23 milles carrés anglais, — était une mer close. Or, le droit international, incontestable, colonial,

veut qu'en temps de paix les bâtiments marchands ne soient soumis qu'à leur propre marine. Néanmoins, les Anglais n'ont pas protégé les leurs et la chose traîne déjà depuis deux ans. Ailleurs, l'Angleterre n'a pas défendu les pêcheurs de Terre-Neuve contre les prétendus empiètements des Français. Toujours le même système, néanmoins les Canadiens restent fidèles à la mère-patrie, sachant d'avance combien serait préjudiciable une alliance avec les États-Unis. Alors, l'élément français serait subjugué, et, de par le congrès de Washington, ils subiraient la loi du plus fort. Dans un discours prononcé le 3 octobre de cette même année, leur premier ministre, sir John Macdonald a dit que le Canada trouvait en Angleterre un marché très avantageux, malgré le tarif du bill Mac Kinley. Plus loin, sir Macdonald a exprimé l'espoir de voir Terre-Neuve, les Antilles unies à la Confédération du Dominion. « Ainsi, dit-il, on les empêchera de s'annexer tôt ou tard aux États-Unis dont la politique commerciale véritablement insensée excitera bientôt des révolutions, parce qu'elle est contraire aux vrais intérêts des habitants. Tandis que sûrement et heureusement les Canadiens sont protégés par le pavillon britannique ».

Cela nous mène à nous poser cette question: l'Angleterre estelle en mesure de défendre, en temps de guerre, son immense empire colonial? En 1815, elle était sans contredit la première puissance maritime. Depuis, en Europe, de grandes marines ont été créées, celle de la France surtout qui l'égale presque et qui la surpasserait certainement pour peu qu'elle devînt alliée de celle de la Russie, de l'Amérique ou de l'Allemagne. D'autre part, les États-Unis sont devenus une grande puissance coloniale; ils en ont bien conscience puisqu'ils violent ouvertement les droits anglais. La France a fondé au nord de l'Afrique un empire qui empiète sur la Tunisie, elle a conquis la Cochinchine, la Nouvelle-Calédonie, imposé son protectorat à l'Annam, au Madagascar — protectorats reconnus par les récents traités avec l'Angleterre, — et demande avec insistance l'évacuation de l'Égypte, des îles Marquises et de Tahiti. Enfin, les Hollandais possèdent une grande partie de l'Archipel et l'Allemagne et l'Italie sont des puissances coloniales.

Mais la marine anglaise est toujours la première; ces dernières années il a beaucoup été fait pour elle, toutefois les récentes manœuvres n'ont pas donné de très satisfaisants résultats et il est à prevoir que, devant une coalition, elle devrait céder. L'armée anglaise, recrutée par le contrat volontaire, est à peine à la hauteur de celle

de la Belgique; autrefois il n'en était pas ainsi, mais depuis la guerre de Crimée, où l'Angleterre a eu peine à rassembler 50,000 hommes, elle a renoncé à prendre part aux guerres continentales. Il en a été ainsi en 1859, en 1866, en 1870. Et devant la dénonciation de la neutralisation de la mer Noire — souscrite sous réserve par la Russie en 1856, — elle a capitulé. Un écrivain français définissait autrefois l'Angleterre un polype au corps chétif et aux bras gigantesques. Il faut avouer que ces bras pour être gigantesques toujours ne sont plus ni très vigoureux, ni très musclés. Sans doute, les ressources matérielles sont sans comparaison avec celles dont elle disposait au commencement du siècle. Actuellement, elle pourrait sans difficulté emprunter des milliards, toutefois deux questions se présentent impérieuses :

1re En cas de guerre, l'Angleterre aura-t-elle le temps de s'armer? La vapeur, les télégraphes, les fusils à culasse, les torpilleurs ayant absolument changé les conditions de la guerre, il est devenu possible de décider du sort d'une nation en quelques semaines. En 1866, il fallut six semaines pour conquérir l'Autriche. En 1871, après un conflit de six mois, la France qui a des ressources infinies et inappréciables dut accepter une paix humiliante. Or, en face de ces grandes armées continentales, que représente la petite armée anglaise?

2e Par l'extension de son territoire colonial, par l'extension de sa vie commerciale, l'Angleterre est actuellement dans l'impossibilité de défendre ses vaisseaux marchands répandus dans presque toutes les eaux de la surface du globe. En 1819, lorsque l'Angleterre dominait la mer, la marine marchande comptait 24,240,000 tonneaux; aujourd'hui elle compte 28,326,000 tonneaux et son commerce a monté de 60 millions à 966 millions. Des colonies, à la rigueur, le Canada, l'Australie et l'Inde seraient en mesure de se défendre; quant aux autres, les garnisons y sont insignifiantes, et nous ne pensons même pas à l'éventualité d'un débarquement. Parce qu'un débarquement détruirait le système artificiel du crédit anglais (d'ailleurs, les fortifications de Londres, de Mersey et même de Portsmouth laissent beaucoup à désirer) car l'approvisionnement de l'Angleterre dépend tout à fait de l'importation des colonies. En 1810, le 3 % du blé consommé en Angleterre était importé; aujourd'hui le 55 %. Actuellement, il vient pour 1440 millions de livres de coton, pour 440,000 livres de jute, pour 440 millions de livres de laine, sans parler du lin et du chanvre. Or, que devien-

drait l'Angleterre si des flottes ennemies empêchaient tous ces arrivages? Ce serait la famine, ni plus, ni moins.

Sans nul doute, le centre vital de l'empire colonial anglais c'est l'Inde. Jadis, toute la route de l'Inde était jalonnée de stations imprenables: Gibraltar, Malte, les Iles Ioniennes, Sainte-Hélène, le Cap, etc. Depuis la construction du canal de Suez, le Cap a perdu la plus grande partie de son influence; de plus, il est mal fortifié. Quant à Gibraltar, à Malte, ils sont restés ce qu'ils étaient; les Iles Ioniennes ont été cédées à la Grèce par l'enthousiasme philhellénique de lord Russel sans qu'il eût même la prévoyance de garder une position stratégique à Corfou. En revanche, lord Beaconsfield a occupé l'île de Chypre, ce qui permet des communications rapides avec la Candie et la baie de Nesica, et protège aussi le canal de Suez. Pourtant le fameux port de Famagosta n'a point été fortifié. L'occupation de l'Égypte est encore plus importante et malgré les promesses de M. Gladstone, il est peu probable que l'Angleterre y renonce. A la sortie de la mer Rouge, depuis la forteresse d'Aden, l'île de Vivini, Berber sur la côte somali, l'île de Socotra à l'est du cap Guardafui sont anglais. De là, on arrive facilement à Kurrachee sur l'Indus, point mal fortifié qui, d'après le général Robert, doit devenir la base de toutes les opérations militaires de l'Angleterre dans l'Asie centrale. Bombay, Point de Galle, Trincomalie et Singapour sont en meilleur état, on a beaucoup dépensé pour les mettre sérieusement en état de défense, pourtant il n'est pas actuellement, dans toute l'Inde anglaise, un seul dock où puissent relâcher des cuirassés. Ainsi Gibraltar, Malte, Chypre, l'Égypte défendent la route de l'Inde; il est à remarquer néanmoins que dans le cas d'une guerre avec la France, il serait difficile d'y faire passer des troupes, car la France possède Toulon, la Corse, l'Algérie, Bizerte, en Tunisie, et surtout Obock dans la mer Rouge. L'Angleterre a manqué de prévoyance en ne construisant pas un chemin de fer traversant directement la Syrie pour atteindre au Golfe Persique. Ce projet avait été vivement recommandé, en 1865, par une commission royale et par le général Chesney. Ce chemin de fer raccourcirait de 1600 kilomètres la distance entre Londres et Bombay et bien qu'il doive traverser des régions infestées de Bédouins et menacées en temps de guerre par la France — il serait, au point de vue stratégique, de première utilité. Cet état de choses explique pourquoi l'Angleterre a cherché à conclure une alliance maritime avec l'Italie.

Mais le grand danger n'est pas là; il est dans les prétentions de la Russie dans l'Asie centrale. Autrefois, les colonies de ces deux grands pays étaient séparées par d'immenses territoires vierges et sauvages; aussi l'Angleterre se préoccupait-elle fort peu des projets d'invasion de Paul ou d'Alexandre Ier. En 1874, M. Gladstone qualifie de chimère l'idée que la Russie puisse jamais songer à une agression; en 1877, lord Salisbury disait que ces craintes provenaient tout simplement d'erreurs dans les cartes géographiques. Depuis, tout a bien changé; la Russie a fini par soumettre le Caucase et tandis qu'on se battait inutilement devant Sébastopol, elle s'emparait de l'Asie centrale et construisait un chemin de fer transcaspien. Maintenant, elle est aux portes de Bérat. Par le traité de Gundernack, du 26 mai 1879, l'Angleterre s'est engagée à protéger l'Afghanistan de toute attaque extérieure, mais déjà, en 1878, elle a dû retirer sa protestation contre les conquêtes russes dans la guerre de Turquie et signer, en mai 1878, un traité secret. Sous le ministère Gladstone, la Russie franchit les déserts asiatiques considérés comme infranchissables et battit les Afghans pour ainsi dire au nez et barbe des commissaires anglais; à Venidjch (1885) M. Gladstone se fâcha, prépara des armements, fit de longs discours et finalement abandonna les Afghans. Après mille difficultés, les frontières afghanes furent établies par lord Salisbury. Mais ce n'est qu'une ligne sur une carte, car nul ne peut douter que la Russie ne songe à envahir un jour, plus tard, l'Inde quand ce ne serait que pour punir l'Angleterre de défendre Constantinople. Si tel n'était pas le projet secret de la Russie, pourquoi aurait-elle fait de si grands sacrifices d'argent et de troupes pour une colonie qui ne lui rapporte rien?

Plusieurs généraux anglais ont maintenu que l'Inde saurait se défendre. Lord Napier of Magdala en particulier, a discuté la question dans un mémoire de 1878. Il trouve que la barrière des montagnes n'offre aucune garantie sérieuse, qu'elle peut être traversée en mille endroits, qu'elle l'a été d'ailleurs et qu'elle le sera encore (*Correspondence respecting Central Asia*, 1878). L'Angleterre a donc occupé les avant-postes les plus importants, comme Anethon et construit une ligne ferrée de Balkan-Cap à Kandahar. Car elle ne peut songer à laisser impunément attaquer l'Afghanistan par la Russie. Bérat est trop loin, mais un jour ou l'autre elle rencontrera la Russie, et ce pourrait bien être aux environs de Kandahar que se livrera la bataille décisive.

Ce qu'il y aurait de mieux pour l'Angleterre, ce serait d'entrer dans la triple alliance, seulement elle doit payer son écot. Sans armée permanente suffisante, elle devrait revenir à la politique de Pitt, subventionnant contre le pays prepondérant, les autres pays du continent. Actuellement, ce pays-là c'est la Russie. Si elle n'a pas la sagesse d'agir ainsi, elle pourrait perdre l'Inde et tomber même au second rang.

C'est ainsi que je connais l'empire colonial de l'Angleterre et c'est ainsi que j'explique sa politique coloniale.

F. H. GEFFCKEN.

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

Aux propositions françaises le cabinet de Florence répondit que le gouvernement du roi consentirait à négocier et à conclure avec l'Autriche et la France une alliance défensive, mais de nature à se transformer facilement en alliance offensive, à la condition que le gouvernement français retirerait ses troupes de Rome, qu'il reconnaîtrait pour cette ville et ses dépendances le principe de non-intervention et que l'alliance n'aurait pas pour but de détruire les effets de la guerre de 1866 et l'unité de la nation germanique.

Les contre-propositions italiennes ne trouvèrent pas à Paris un accueil favorable (juin 1869). Le marquis de La Valette, ministre des affaires étrangères, fit savoir à Florence, de la part de l'empereur, que la France ne pouvait les accepter « ni pour la forme ni pour le fond », et que les négociations étaient interrompues, sauf à être reprises à une meilleure occasion.

On a dit que l'impératrice Eugénie avait décidé de ce refus et qu'elle n'en fit pas mystère au roi Victor-Emmanuel lorsqu'il se rencontra avec elle, à Venise, peu de mois après. Par contre, le chancelier autrichien, à son retour de l'inauguration du canal de Suez, vint à Florence et y fit un court séjour, pendant lequel il fut reçu en audience par le roi Victor-Emmanuel, eut avec lui une longue conversation et reçut de ses mains le collier de l'ordre de l'Annonciade.

[1] Voir les livraisons 25 octobre 1889-15 juillet et 15 novembre 1890.

Les négociations prirent donc fin. La triple alliance projetée sembla dès lors n'avoir plus aucune probabilité d'aboutir. L'empereur Napoléon, comme il le dit plus tard au chevalier Nigra (automne 1869), avait le choix entre la guerre et le pouvoir personnel, d'une part, et la paix avec des réformes libérales, de l'autre ». Il crut bien faire, dans l'intérêt de sa dynastie déjà chancelante, en adoptant le second parti. Dans le fait, il eut la guerre; et, pour son malheur et pour celui de la France, il l'eut sans préparation préalable, par le fait de sa faiblesse, de la légèreté de son entourage, de ses généraux, de ses ministres et de la nation elle-même.

*
* *

Notre intention n'est pas de refaire ici l'histoire des origines de la guerre de 1870. Nous croyons cependant posséder sur ce grand événement quelques détails inédits qui ne nous éloigneront pas trop de notre sujet.

Si nous nous reportons au commencement de l'année 1870, personne en France, au fond, ne désirait la guerre, personne ne la croyait prochaine. Le peuple avait une si haute idée de la puissance nationale qu'il ne croyait pas qu'on pût tenir tête à la France. La paix ou la guerre de l'Europe paraissaient se trouver dans les mains du peuple français, qui, en disposant à son gré, ne se préparait nullement à la pire des éventualités. Les hommes d'état partageaient cet aveuglement. Au début de la guerre, le duc de Gramont regardait encore les alliances comme superflues! Tel était le sentiment général. Quant aux impérialistes, pour eux plus que jamais, l'empire c'était la paix.

Nous ne voulons rien avancer sans preuves.

Au commencement de l'année 1870, l'archiduc Albert, regardé comme le meilleur général des armées autrichiennes, se trouvait à Paris. Des bruits d'alliance entre l'Autriche et la France se répandirent, et la presse aussitôt de déclarer que si une alliance devait avoir lieu, ce ne pouvait être qu'une alliance platonique, car le pays voulait la paix à tout prix. La nomination du duc de Gramont au ministère des affaires étrangères pouvait avoir une signification belliqueuse. Mais le duc s'empressa de donner au baron de Werther, ambassadeur de Prusse, les assurances les plus cordiales et les plus pacifiques. Le 30 juin 1870, Émile Olivier, président du conseil et ministre de l'intérieur, déclarait au corps

législatif que le gouvernement français n'avait aucune inquiétude. Jamais, d'après son dire, le maintien de la paix n'avait été plus assuré.[1] Il n'existait, nulle part, de questions irritantes. Les puissances avaient compris que les traités devaient être respectés. La France avait remporté sa grande victoire, son « Sadowa », par le plébiscite. Depuis 1866, Sadowa hantait les esprits en France. Selon un mot de M. de Bismarck, « deux coqs ne peuvent vivre en paix dans le même poulailler, et la Prusse avait « chanté trop clair » sur les champs de bataille de la Bohême pour que le coq gaulois pût rester en repos ».

Trois ou quatre jours après, le télégraphe annonçait à l'Europe, au gouvernement français ignare de tout, la candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne!

Jusqu'au 4 ou au 5 juillet le général Prim avait tenu l'ambassadeur de France à Madrid dans la plus complète ignorance de la combinaison Hohenzollern. Lorsque, ce jour-là, la nouvelle de la candidature du prince allemand éclata comme une bombe, la surprise pour tous fut immense, mais surtout pour le gouvernement français. Et cependant ce danger datait de loin. Au mois de mars 1869, le comte Benedetti avait été chargé d'avertir le comte de Bismarck que cette candidature était regardée par le gouvernement impérial comme anti-française et que, par conséquent, la France ne pourrait la tolérer.

A la communication du général Prim, l'ambassadeur de France répondit en témoignant la plus pénible impression et le prévint des fâcheuses conséquences que cette affaire pouvait amener. A Paris, le duc de Gramont s'érigea vivement contre la nouvelle combinaison et déclara, à nouveau, que jamais la France ne l'accepterait. On fut consterné, à Madrid, de ce veto, de l'attitude résolue du gouvernement impérial et de l'impression produite, en France, sur l'opinion publique par la déclaration des ministres devant le corps législatif.

On a dit que la guerre avait été l'œuvre de Bismarck. Rien n'est plus faux. Bismarck la regardait comme inévitable, étant donné le caractère du peuple français ; il s'y préparait, mais elle

n homme d'état italien, dont l'acuité de vue ne peut être mise en [illegible], Quintino Sella, demandait à la chambre italienne, le 10 mars 1870, [illegible] économies sur le budget de la guerre, en alléguant qu'il n'y avait [illegible] probabilité que, de longtemps, la paix pût être troublée.

n'était pas nécessaire à sa politique. Il l'a donc subie, il l'a acceptée si l'on veut, mais ne l'a pas voulue et ne l'a pas amenée. Une seule guerre fut à ses yeux nécessaire, celle de 1866, et cette guerre même, s'il eût pu l'éviter, il l'eût fait. En présence de l'agitation extraordinaire qui se manifestait en France, l'ambassadeur de Prusse à Paris partit pour informer le roi Guillaume de l'opposition que rencontrait la candidature du prince allemand. Il laissait comme chargé d'affaires le comte de Solms-Sonnewalde, actuellement ambassadeur d'Allemagne à Rome. Il était évident que la situation devenait grave. Si les Cortès nommaient le prince, si le roi de Prusse ne s'opposait pas à ce que le prince acceptât le trône qui lui était offert, la guerre était certaine.

Le gouvernement anglais s'employait à Berlin et à Madrid pour que la candidature Hohenzollern fût retirée; et le baron de Malaret, ministre de France à Florence, pria le gouvernement italien d'exercer dans le même sens son influence à Madrid. Il ajoutait que dans le cas où la persistance de la Prusse rendrait la guerre inévitable, la France comptait sur l'appui de l'Italie (8 juillet).

Victor-Emmanuel se trouvait alors aux chasses de Valsavaranche, dans la vallée d'Aoste. M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères, répondit qu'il ne pouvait pas se prononcer sans avoir l'avis du roi. Il croyait cependant pouvoir ajouter que « la France ne compterait pas l'Italie au nombre de ses adversaires ».

Le 9, la France commençait sa mobilisation. Et cependant les nouvelles de Madrid étaient meilleures! En Espagne on sentait la responsabilité des événements qui semblaient menacer la paix de l'Europe. Les déclarations du duc de Gramont y avaient diminué le nombre des partisans du prince de Hohenzollern; le zèle de ceux qui lui restaient s'était refroidi. Si les Cortès repoussaient la candidature, ou si la nomination du prince n'avait lieu qu'à une faible minorité, le danger était écarté. Le gouvernement impérial se pressait donc trop. En mobilisant il excitait les esprits; il s'engageait dans la voie de la guerre. Il avait mieux à faire: il devait insister à Madrid, où était le nœud de la question.

Les pourparlers entamés en 1869, poursuivis en 1870 en vue de l'alliance de l'Italie avec l'Autriche et la France, avaient été interrompus plutôt que rompus. Dans sa scrupuleuse loyauté de gentilhomme, le roi Victor-Emmanuel, qui y avait eu une part personnelle et se croyait en quelque sorte et jusqu'à un certain point lié,

fit encore dire au gouvernement autrichien de s'employer pour la cessation de l'occupation française à Rome. « Sans cela, ajoutait-il, aucune alliance ni entente n'est possible ». Le 10 juillet, le roi insistait encore pour que « le gouvernement autrichien fît comprendre à Paris que, sans un arrangement préalable au sujet de Rome, l'Italie n'aurait pu aider la France en cas de complication ».

Mais les événements se précipitaient. Le 10 juillet, l'ambassadeur de France à Berlin recevait à Ems instruction de demander au roi Guillaume de se déclarer contraire à la candidature du prince de Hohenzollern, et de donner l'assurance que cette candidature ne se représenterait plus. Et cela, malgré que le gouvernement prussien se fût déclaré en dehors de la question, qui ne regardait que les Espagnols. Un jour ou deux après, le chef de la maison de Hohenzollern annonçait au général Prim que la candidature de son fils était retirée. Cela suffisait; cela aurait dû suffire. La guerre pouvait être évitée. Mais à Paris, les voix qui faisaient appel aux résolutions extrêmes étaient les seules écoutées. [1] Les exhortations au calme et à la prudence étaient suffoquées par les cris de guerre. Le gouvernement n'avait ni la force ni le courage nécessaires pour arrêter le déchaînement des passions. « Vous ne pouvez croire, écrivait le duc de Gramont, à quel point l'opinion publique est exaltée. Elle nous déborde de toutes parts et nous comptons les heures ».

Le 14 juillet eut lieu à Ems la scène historique, maintes fois racontée, entre le roi Guillaume et le comte Benedetti. Le même jour, la Russie et l'Angleterre faisaient connaître à Paris qu'en déclarant la guerre, après la renonciation du prince de Hohenzollern, la France se mettait dans son tort. L'Autriche donnait aussi des conseils de paix, et ces conseils étaient d'autant plus sincères que la Hongrie se montrait contraire à toute politique belliqueuse. Mais il était trop tard.

⁂

La faiblesse de l'empereur pour son entourage avait empêché, une année avant, la conclusion de la triple alliance. L'empire, la France refusaient à l'Italie sa capitale, s'opposaient à l'accomplis-

[1] Parmi les sages de la dernière heure, il faut nommer M. Thiers. Il s'opposa à la déclaration de guerre et fut traité de « Prussien », suprême injure à ce moment-là, comme depuis. M. Thiers était inconséquent avec lui-même. Il était de ceux qui croyaient la grandeur de la Prusse incom-

sement de son unité. Quelle politique s'imposait dès lors à l'Italie au moment où éclatait le conflit entre l'allié de 1859 et l'allié de 1866? Une seule, la politique de la neutralité.

Cette politique s'imposait: non seulement l'Italie n'avait aucune raison de sentiment ou de convenance à prendre parti pour l'un ou pour l'autre, mais il y a plus. L'Italie avait des armements insuffisants pour entrer en campagne. Elle n'avait pas cent mille hommes à mettre sur pied. Par des motifs d'économie, elle avait réduit ses effectifs aux dernières limites du possible.

Malgré cela, la gauche parlementaire craignit, de la part du roi et de son gouvernement, quelque entraînement chevaleresque, mais irréfléchi. Sa crainte n'était pas sans quelque fondement. Elle avait eu vent des pourparlers engagés entre les souverains. Elle savait qu'en Italie, comme en Autriche, il existait un parti favorable à la guerre, parti assurément peu nombreux, mais influent en haut lieu. A Florence, comme à Vienne, ceux qui se trouvaient dans cet ordre d'idées étaient le chef de l'État, la cour, les principaux généraux et un certain nombre de conservateurs, avec cette différence toutefois qu'en Autriche le ministre des affaires étrangères poussait son souverain à la guerre, tandis qu'en Italie il en modérait l'ardeur. En Autriche, les adversaires de la guerre formaient la partie la plus instruite et la plus patriotique de la bourgeoisie, les industriels et en général les Allemands et les Hongrois, les uns par sentiment de race, les autres par reconnaissance et par intérêt, car ils devaient leur autonomie à la guerre de 1866 et ne désiraient nullement que la monarchie austro-hongroise devînt de nouveau allemande. En Italie, les tendances à la neutralité étaient le partage de quelques penseurs, que leurs principes et les enseignements de l'histoire rendaient contraires à l'influence française, les membres du parti avancé, les impatients de l'unité et de Rome, les mécontents de la convention de septembre, et par conséquent presque tous les Piémontais.[1] En Italie, comme en Autriche, les adversaires de l'alliance française et les partisans de la neutralité obéissaient à des hommes politiques d'une valeur et d'un patriotisme élevés. C'était en Au-

---

patible avec celle de la France. Il avait dit tout récemment de la tribune du corps législatif: « Avant Sadowa, l'Europe était en état de paix; depuis Sadowa elle a été en état de guerre. Auparavant, nous pouvions nous passer de l'armée; aujourd'hui non ».

[1] Guiccioli, *Quintino Sella,* Rovigo, 1887.

triche le comte Andrassy, alors président du ministère hongrois; c'étaient en Italie, Sella au gouvernement, Crispi dans l'opposition.

.*.

Pourquoi, d'ailleurs, l'Italie aurait-elle pris fait et cause, à son détriment certain, pour l'allié de l'avant-veille contre l'allié de la veille? On a assez souvent, du delà des Alpes, reproché aux Italiens, leur abstention et leur neutralité, tranchons le mot — leur ingratitude, pour qu'il soit permis à un Italien d'en parler à son aise. On nous a assez souvent reproché en France, le « bienfait » ou le « service » rendu pour qu'il nous soit permis de le discuter. Est-il donc vrai que l'Italie ait forfait aux devoirs de la reconnaissance, et qu'en 1870 elle eût une dette à payer à la France? Dette d'argent, non; les frais de la guerre de 1859 avaient été remboursés, ou, si l'on veut mieux dire, la note à payer avait été soldée et acquittée par l'art. IV de l'acte de Zurich, le 10 novembre 1859; dette de sang, non plus, car si vingt-cinq mille Français étaient tombés sur les champs de bataille de la Lombardie, huit cent mille sujets du roi de Sardaigne avaient été incorporés à la France. Si l'Italie devait à la France la Lombardie, elle lui avait donné la Savoie et Nice. Quant à l'unification italienne, il est de la dernière puérilité ou de la dernière ignorance de dire que la France l'eût voulue ou qu'elle l'eût favorisée. La vérité est que la France et que l'empire s'y sont opposés de tout leur pouvoir, et que ne pouvant l'empêcher, l'empire et la France ne l'ont acceptée qu'à regret et à leur corps défendant. L'unité italienne s'est faite malgré la France et l'empire, et en quelque sorte contre l'empire et la France, grâce au mouvement irrésistible du parti unitaire, grâce à la Révolution dont M. de Cavour a eu le mérite de comprendre la force, qu'il a aidée à sa manière, qu'il a, d'après un mot connu de Crispi, *diplomatisée*. L'empire avait voulu une Italie en trois fragments, le nord « des Alpes à l'Adriatique », au roi de Sardaigne, car tel était l'engagement pris à Plombières, et qui n'a pas été maintenu en 1859; l'Italie centrale à la branche cadette de la maison impériale de France; l'Italie du sud aux descendants de Joachim Murat. Ce projet avorté, les Italiens avaient rencontré la flotte française devant Gaëte, empêchant leurs opérations; ils avaient vu Rome occupée par des divisions françaises et par la légion d'Antibes, recrutée parmi des soldats français, pour la plu-

part en activité de service; ils étaient tombés sous les chassepots français à Mentana; ils avaient entendu, à la tribune du Corps législatif, à propos de Rome, le « jamais » du ministre d'état, M. Rouher, après les protestations d'un des chefs de l'opposition, le plus célèbre et le plus autorisé, M. Thiers, contre l'unification de l'Italie et contre la voracité des « loups de Savoie » — nos rois étaient ainsi désignés. Avant qu'à Mentana les chassepots de Failly fissent « merveilles » contre eux, ils savaient que le soir du 24 juin 1866, à la nouvelle de la bataille de Custoza, — cet insuccès transformé en défaite, — le peuple parisien s'était adonné à la joie et les soldats avaient été sur le point d'illuminer les casernes![1] Récemment encore celui qu'on fêtait à Paris dans l'archiduc Albert, ce n'était pas le frère d'un souverain ami, c'était le vainqueur de Custoza.

⁂

Si l'on examine donc attentivement la situation de l'Italie et celle de l'Europe, la neutralité s'imposait.

Crispi et la Gauche résolurent de faire leur possible pour que le gouvernement ne cédât pas à une politique d'entraînement, pour qu'il conservât une attitude d'abstention vis-à-vis des événements extérieurs et consacrât toute son attention à la question romaine dont ces mêmes événements pouvaient faciliter la solution.

Un des membres du gouvernement, M. Sella, ministre des finances, se trouvait être dans le même ordre d'idées. Connaissant également l'Allemagne et la France, il ne partageait nullement la conviction de ses collègues qui croyaient, pour la plupart, que la victoire serait fidèle à la France. Il ne s'étonnait pas que le peuple français se jetât dans une aventure, ni que des hommes tels que le duc de Gramont et le maréchal Lebœuf allassent au-devant d'une telle responsabilité sans la préparation nécessaire. Par contre il estimait impossible que le comte de Bismarck et le général de Moltke jouassent une aussi forte partie sans être à peu près sûrs de la gagner. — Au point de vue moral, il croyait que l'Italie, surtout après Mentana, était entièrement libre de choisir son allié. « Que devions-nous faire? disait-il quelques mois plus

[1] K. F. Graf Vitzthum von Eckstadt, *London, Gastein und Sadowa*, 1864-1866, p. 227-228.

tard. Porter les armes contre ceux qui avaient versé leur sang pour nous ? La pensée seule en eût été un délit. Nous déclarer les ennemis de ceux qui nous avaient aidés en 1866 et qui non seulement ne nous avaient jamais injuriés ni provoqués, mais nous témoignaient une amitié sincère ?... Au point de vue des principes et des intérêts politiques, nous ne pouvions nous plier à la France, car, de la façon dont la question était posée, la victoire de la France sur l'Allemagne, aurait représenté le triomphe du Vatican sur l'Italie, du Syllabus et de la réaction sur la science et le libre examen, du droit d'intervention sur le principe de nationalité, du scepticisme politique et moral sur la foi dans la vertu et dans le droit ».... [1]

Ces idées étaient celles de Crispi. L'homme de gouvernement et l'homme de l'opposition se rencontraient dans la même pensée : la seule ligne de conduite possible pour l'Italie était la neutralité. Ils allaient se trouver d'accord sur une autre question : Rome.

* * *

Le duc de Gramont avait fait savoir, le 23 juillet, au gouvernement italien que la convention de septembre pouvait seule fournir une base d'accord entre la France et l'Italie. Si cette convention rentrait en vigueur, la France était prête à retirer les troupes de Rome. Le cabinet de Florence accepta, non sans remarquer cependant qu'il était au-dessus de nos forces d'entrer en campagne et d'assurer, en même temps, l'exécution du traité qui ne pouvait être, d'ailleurs, regardé comme une concession faite à l'Italie.

La double tendance existante dans le cabinet Lanza-Sella n'était pas un mystère pour le parti de Crispi. Laquelle des deux aurait l'avantage ? On pouvait craindre que ce fût le parti de la guerre. Cette crainte était partagée au quartier-général allemand. Dès le début des hostilités, le comte de Bismarck qui nourrissait peu de confiance dans la Droite parlementaire italienne, et avait compris qu'il n'y avait d'action à exercer que sur l'opposition ou par le moyen de l'opposition, Bismarck avait envoyé à Florence un jeune diplomate, le baron de Holstein, chargé de se mettre en rapport avec quelques hommes politiques de la Gauche, Crispi des premiers. Par son entremise, il offrait au parti libéral et au parti

[1] Guiccioli, *Quintino Sella*.

d'action des armes et de l'argent pour l'occupation de Rome, comprenant bien que cette question et celle de la neutralité italienne se touchaient de très près. Crispi, à qui le baron de Holstein fit des propositions dans ce sens, répondit que jamais, dans aucune circonstance, le parti d'action n'avait eu besoin de secours étrangers, en argent ou en armes, et il déclina l'offre.

∴

L'indécision du gouvernement italien dans la conduite à suivre au sujet de la guerre franco-allemande dura jusqu'après les désastres de l'armée de l'Ouest. Dans la nuit du 6 au 7 août arrivait à Florence la nouvelle de la bataille de Woerth. Quelques heures après, un télégramme attristé, mais digne, de l'empereur Napoléon au roi Victor-Emmanuel disait que, vaincu, il ne pouvait ni ne devait demander quoi que ce fût. — Il ne pouvait avoir oublié les refus opposés jusqu'à peu de jours auparavant aux conditions posées par le gouvernement italien. En même temps, celui qui était encore l'empereur des Français faisait appel à l'amitié du roi et à ses sentiments chevaleresques. Ce télégramme émut profondément Victor-Emmanuel qui appela aussitôt Lanza et Visconti-Venosta pour les charger de se rendre auprès du général La Marmora et le consulter. La Marmora répondit, les larmes aux yeux, que si le gouvernement venait en aide à la France, il sollicitait l'honneur de se mettre à la tête d'une compagnie et de passer aussitôt la frontière ; mais que, comme général, il devait en conscience répondre qu'à son avis l'Italie n'était absolument pas en état d'intervenir en faveur de la France.

C'en était décidé. Ce ne fut pourtant que le 21 août qu'au quartier-général allemand on acquit la conviction que l'Italie restait neutre, ce qui jusqu'alors n'avait été pour l'Allemagne rien moins que certain. Cette certitude était due surtout à l'attitude énergique prise par la Gauche.[1]

∴

Pendant tout le temps qui s'écoula entre les préliminaires de la guerre et la déchéance de l'empire, la Gauche italienne, par son attitude, rendit les plus grands services au gouvernement.

---

[1] Busch, *Graf Bismarck und seine Leute.*

Tandis que dans les sphères de la cour et du pouvoir, on hésitait sur la détermination à prendre, la Gauche, plus libre dans ses jugements et plus clairvoyante au sujet des véritables devoirs et des véritables intérêts de l'Italie, se déclarait nettement pour la neutralité. Le gouvernement se vit obligé de compter avec elle, et cela d'autant plus que l'opinion publique se prononçait explicitement dans le même sens. La France avait fait sentir lourdement à l'Italie le poids de sa puissance. Nulle part ne s'était affirmée avec autant de force l'hégémonie que l'empire exerçait depuis bientôt vingt ans sur l'Europe. Les amis que la France comptait en Italie, dans tous les partis, pouvaient compatir à ses malheurs, mais ils devaient reconnaître que l'Italie allait enfin se dégager d'une tutelle obsédante, d'une amitié tracassière et pleine d'exigences. Le peuple italien sentait qu'il pourrait plus librement respirer et se mouvoir.

Le 17 juillet des démonstrations éclataient dans tous les grands centres de l'Italie. Des placards affichés dans les rues de Florence faisaient appel au peuple ; on l'invitait à exprimer hautement et par tous les moyens l'intention de ne pas participer à la guerre provoquée par la France. Des rassemblements se formèrent sur la place du dôme; des orateurs haranguèrent la foule qui se mit en mouvement précédée d'un drapeau italien. Après avoir stationné et vociféré devant le ministère des affaires étrangères, les manifestants se portèrent devant la légation de France. Ils criaient: *Vive la Prusse! Vive la neutralité! Vive Rome! A bas Mentana!*

Devant cette attitude du pays, la neutralité ne pouvait plus être mise en question. Une sorte de ligue des neutres se forma, dans laquelle l'Italie se rangea à côté de l'Angleterre et de l'Autriche. La Gauche, que dirigeaient Rattazzi et Crispi, avait de beaucoup facilité cette heureuse solution d'un problème difficile.

∴

Un autre service que le même parti rendit à l'Italie fut celui de forcer la main au ministère en l'obligeant à aller à Rome. Le 20 août, après une discussion très vive, la chambre, par 214 voix contre 152 avait adopté un ordre du jour par lequel, approuvant la conduite politique du ministère, elle exprimait la confiance que le cabinet italien s'emploierait à résoudre la question

romaine selon les aspirations nationales. C'était là un vote assez platonique. Mancini avait en vain essayé de faire insérer dans l'ordre du jour quelques mots par lesquels le parlement aurait déclaré l'Italie dégagée de la convention de septembre.

La Gauche se montra très irritée du langage du gouvernement et de l'attitude de la majorité. Elle crut que le gouvernement était unanime à ne pas vouloir aller à Rome, et qu'il empêcherait toute action ayant pour but l'accomplissement de l'unité. Crispi comprit tout le danger. En se refusant à seconder les aspirations du peuple italien, les ministres, s'ils ne mettaient en danger les institutions issues des plébiscites, compromettaient l'ordre public. Il savait, — et le gouvernement ne l'ignorait pas non plus, — que les révolutionnaires de Paris, sous l'inspiration de M. Cernuschi et d'accord avec les révolutionnaires italiens, chercheraient à proclamer la république en Italie après la déchéance de la dynastie impériale en France, déchéance qui n'était plus qu'une question de jours. Le Ministère en refusant d'aller à Rome leur donnait un appoint considérable. Crispi vit Sella pour qui il professait une estime sincère. Il lui exposa le dilemme que ne manquerait pas de formuler le parti d'action: A Rome: avec la monarchie, ou sans elle, par tous les moyens. Le soir de ce même jour la Gauche tint une réunion plénière et décida que, si elle n'obtenait pas la certitude que le gouvernement procéderait à l'occupation du territoire pontifical, elle donnerait en masse sa démission. Une commission composée de Rattazzi, Crispi, Cairoli, Bertani et Fabrizi, reçut le mandat de présenter un projet de résolution conforme aux intentions du parti et aux nécessités de la situation.

Sella avait mesuré le danger. Il se rendit au sein de la Commission. Il rappela sa conduite au moment de l'exécution de la convention de septembre. Crispi, à cette occasion, lui dit: « Nous avons confiance en toi, pour ce qui te concerne; mais en toi seul ». Ce à quoi Sella répondit: « Eh bien! si ceux dont vous vous méfiez ne pensent pas comme moi, vous me verrez sortir du cabinet et prendre place dans vos rangs ». Cette déclaration fut renouvelée et la Gauche décida d'attendre. Ce qui n'empêcha pas Crispi d'envoyer Fabrizi à Caprera, pour faire connaître à Garibaldi que tout était prêt pour un coup de main sur Rome et l'inviter à descendre sur le continent.

Sella tint sa parole. L'empire tomba à Sedan. Le moment était venu. Le chevalier Nigra, ministre d'Italie à Paris, se rendit au-

près de Jules Favre, ministre des affaires étrangères de la république tout nouvellement proclamée, et lui exposa la ligne de conduite que le gouvernement italien comptait suivre. Il n'obtint qu'une réponse assez sèche : le gouvernement français laissait l'Italie agir, dans son entreprise sur Rome, sous sa propre et unique responsabilité.

Les égards dus à la France avaient été sauvegardés. La campagne de Rome eut lieu.

UN ITALIEN.

ANNE BOLEYN

NOTICE HISTORIQUE [1]

Il est bon que de temps à autre, les historiens et les artistes nous remettent en mémoire ces figures de femmes dont les sourires nous laissent, depuis les jours d'école, d'ineffaçables souvenirs. Il me semble que c'est presque un devoir pour la société de ne pas, de ne jamais oublier ces mortes qui furent sans doute menteuses et perverses et peut-être criminelles, mais qui furent aussi belles souverainement. En pensant à elles, nous rendons hommage à la beauté, nous mettons un peu de rêve dans le gris de la vie. Et ceux qui nous parlent d'elles, nous font nous rappeler qu'il fut jadis comme il sera demain, comme il est aujourd'hui des femmes pour lesquelles on ruine les États, on trahit sa religion, on accepte même le déshonneur. Shakespeare disait: « Un cœur de femme a toujours chéri l'éminence, la richesse, la souveraineté ». Et pour qu'elles aient hélas! ce qui leur met des sourires aux lèvres et de la tendresse au cœur il a bien fallu leur procurer l'éminence, la richesse, la souveraineté.... à n'importe quel prix!

Pour les rêveurs, ces grandes Disparues sont encore un peu des amies, souvent des amies d'enfance, des amies de nos premières lectures. Shelley avait, disait-il, de mystérieuses sympathies pour Antigone, et M. Anatole France qui est une espèce de Shelley en prose, nous contait l'autre jour, qu'il aimait Cléopâtre depuis une certaine heure où l'on lut au Lycée, dans Rollin, le récit de l'arrivée à Tarse de la barque aux voiles de pourpre glissant sur

---

[1] *Un divorce royal — Anne Boleyn,* par Mademoiselle Blaze de Bury. 1 vol., Perrin et Cie éditeurs, Paris, 1890.

le Cydnus. Pour moi, j'ai toujours aimé Anne Boleyn, bien avant le drame de Shakespeare, bien avant l'opéra de Saint-Saëns, depuis la classe où ce nom déjà m'avait séduit par sa grâce musicale et douce. Je trouvais charmant ce prénom un tantinet vieilli d'*Anne* et quant à *Boleyn,* il me semblait difficile d'imaginer des syllabes plus harmonieuses, plus chantantes.... C'est donc avec le plus grand intérêt que j'ai pris connaissance de l'étude de Mlle Blaze de Bury, étude très documentée, très distinguée, sinon en tous points telle que je l'eusse désirée.

Mais voici, l'histoire vraie n'est point aussi poétique que celle que l'on m'avait enseignée et j'en suis au regret. On m'avait dit qu'Anne Boleyn était morte sans péché et que son unique tort avait été de laisser, un jour de fête, par inadvertance, tomber son mouchoir d'un balcon. A regarder les choses de près, elle a jeté son mouchoir souvent, oh bien souvent! et pas dans le sens que j'entendais. La petite brebis blanche a plus d'une faute à se reprocher, elle a la conscience très chargée. Et ce qui me gêne surtout, c'est qu'elle ait mis si peu de choix et si peu de délicatesse dans sa vie. Pourtant où le péché abonde la grâce surabonde et puisqu'elle était jolie, très jolie.... Mais au fait, l'était-elle? Shakespeare a bien dit: « C'était une créature délicieuse, elle avait la plus belle figure que j'aie jamais vue; monsieur, c'était un ange aussi vrai que j'ai une âme ». Mais Shakespeare est un poète, et, vous le savez, les poètes sont toujours, un peu, de Tarascon. M. Émile Montégut reprend qu' « elle était jolie mais peu séduisante »; Mlle de Bury ajoute qu' « elle était plus agréable que proprement belle », et tranchant sur le tout, un Espagnol de l'époque, Ortiz, la déclare « franchement laide ». Par malheur, les portraits sont rares, en fait d'authentiques on n'en connaît guère que deux, de Holbein; ils nous montrent le visage spirituel et gracieux d'une personne nerveuse, obstinée, avec des yeux clairs, des yeux froids de femme ambitieuse. En somme, ce n'est point parce qu'elle fut jolie qu'il convient de se souvenir d'Anne Boleyn, mais parce qu'elle sut avoir de l'esprit dans une époque et dans un pays où les femmes n'en avaient guère. Et cet esprit, qui fit sa fortune et qui fit son malheur, elle était venue, toute jeune, l'apprendre au pays de l'esprit — en France.

Née à la fin du règne de Henri VII, en 1503, dans le somnolent comté de Kent, non point de grands seigneurs — comme on l'a dit, — mais d'une famille de marchands de laine de la cité, Anne

Boleyn eut une enfance difficile : il fallait économiser, on vivait enseveli à la campagne, père, mère, fils et filles avec 50 livres de revenu. Enfin on obtint que Anne, la cadette, fît partie des demoiselles d'honneur qui devaient accompagner en France, Marie d'Angleterre, en 1514. Elle partit; à la mort de Louis XII, elle passa au service de la reine Claude, puis à celui de Mme Marguerite d'Angoulême et ce fut alors qu'elle apprit à avoir de l'esprit, qu'elle apprit « à chanter et à rire » — comme l'écrit Michelet. En 1522, après le veuvage de Mme Marguerite, elle revint en Angleterre, elle avait vingt ans et avait pris goût et habitude aux coquetteries de la cour de France. Elle s'étonna de la grossièreté, du manque de grâce de ses compatriotes. S'il faut en croire les chroniqueurs, les mœurs anglaises de cette époque, même à la cour, étaient d'une extrême brutalité. Allez, on n'y allait point par quatre chemins. Anne avait d'autres habitudes ; elle connaissait « l'amour à la vieille française » dont a parlé Montaigne et c'est pourquoi elle sut enseigner « le prix de ce qu'on dissimule ». Toute jeune, ayant la beauté qu'elle voulait et des manières d'un exotisme charmant, elle ne tarda point à attirer l'attention du roi. Henri VIII avait quarante ans, c'était un homme à bonnes fortunes, et, d'ailleurs, il avait toujours eu de vives affinités pour la famille des Boleyn, car, si étrange que cela paraisse, il convient de rappeler, que dans sa jeunesse, il rechanta à sa manière, avec lady Élisabeth Boleyn, la mère d'Anne, le duo de la Comtesse et de Chérubin et que plus tard, il eut une passade de quelques mois pour Mary Boleyn. Mais Anne ne prit exemple ni de sa mère, ni de sa sœur — elle résista, et pendant près de huit ans elle ne donna rien au roi, hors l'agrément de sa société. Elle feignait l'amour, mais elle feignait aussi la vertu et si le roi devenait trop pressant elle feignait alors la douleur. Je dis *elle feignait,* car il paraît démontré que toute sa vie sentimentale ne fut que feintes et mensonges et qu'elle profita toujours, largement, des accommodements qu'il est, dit-on, permis d'avoir avec le ciel.

Henri VIII crut à cette comédie; lorsqu'on aime, même si ce n'est qu'un peu, on croit toujours à ces comédies-là — et pour offrir à cette Anglaise à l'âme française une position digne d'elle, il résolut de divorcer et entama avec Rome des négociations interminables onze fois reprises, onze fois abandonnées — qui devaient aboutir à une rupture avec Clément VII. En fin de compte, après une série de démarches diplomatiques que vous trouverez assez

clairement exposées dans le livre de M[lle] de Bury, la réforme anglaise fut établie, de fait; le divorce d'Henri VIII et de Catherine prononcé et le mariage d'Henri VIII et d'Anne Boleyn célébré en secret, par un frère mendiant du nom de George Brown, le 25 janvier 1533. Le 1[er] septembre 1532, elle avait été créée marquise de Pembroke. Il paraît que pour ceux qui savent comprendre, cela veut dire beaucoup de choses; il y avait près de dix ans que durait ce genre de vie — la monotonie commencait de s'y glisser. Ainsi, de simple M[rs] Boleyn, Anne était devenue successivement lady Rochford, marquise de Pembroke, épouse du roi. Le 31 mai 1533, le dernier acte de cette comédie est joué; Anne est couronnée reine d'Angleterre, traversant les rues de Londres — nous raconte Friedmann — « mollement étendue sur un char d'honneur, surmonté d'un dais de satin blanc frangé d'or, cheminant lentement au pas de quatre mules blanches ». Et dès lors, sérieusement, Anne crut que la partie était gagnée.

Au fond, tout restait à faire. Elle avait plu comme amie, comme favorite; c'était bien, mais cela ne signifiait point nécessairement qu'elle dût plaire comme reine. Et pour la défendre, elle n'avait ni les parents, ni les amis politiques, ni même les vertus d'une Catherine d'Aragon. Anne ne devina rien, c'est le propre des intelligences médiocres de ne pas prévoir les difficultés et de trop vite se confier. D'ailleurs, il y avait tant d'années qu'elle se mettait en frais de gaîté et d'esprit pour l'ami des Érasme et des Morus qu'elle commençait à être lasse, à moins qu'elle ne fût à bout de patience et de science. Quoi qu'il en soit, cette jeune femme qui avait su être prudente et presque habile, devint du jour au lendemain, imprudente et maladroite. Coquette, elle s'amuse de compagnie avec son frère, à écrire de petits vers narquois, plaisantant les défaillances physiques et mentales de son royal époux. Cruelle, avec l'âme d'une parvenue, elle ne cesse de tourmenter Catherine d'Aragon, la princesse Marie; sans compter qu'il n'est point prouvé qu'elle ne soit pas pour quelque chose dans la mort subite de cette infortunée. Vicieuse enfin, elle a des fantaisies et ne se donne plus la peine de les cacher; un jour, c'était Brereton, un jour c'était Norris, un jour c'était Wyatt, un jour — et ce fut le dernier — c'était Smeton, le beau joueur de viole que son luxe perdit et qui avoua tout avec la meilleure grâce du monde. Pour Henri VIII, ce fut une délivrance; depuis des mois, depuis la naissance d'Élisabeth, le 5 septembre 1533, il ne tenait plus à Anne; ses pensées étaient

déjà pour une autre, pour la sèche et jaune et maigre et pudibonde Mrs Seymour. Le 2 mai 1536, la reine fut arrêtée, conduite à la Tour. Le procès ne traîna guère, on l'accusa de haute trahison, d'adultère et d'inceste. Le 15 mai, tout était terminé; le 18, sir William Kingston entrait chez la reine. Il venait lui apprendre qu'elle serait exécutée le lendemain. Elle mourut simplement, après quelques enfantillages de femme jeune. Ses dernières paroles furent nobles. Et par cette mort calme, elle fait presque oublier les légèretés et les caprices et les perversités de sa vie: « La pauvre dame fut expédiée, disent les *Chronicles of Wriothesley*, une des dames prit la tête, les autres prirent le corps et mirent tout dedans un linceul et après, dedans une bière qui était tout apprêtée et la firent apporter dedans une église qui est devant la Tour où l'on dit qu'elle et les siens sont enterrés ».

Quant à Henri VIII, le 14 mai, au soir, il chantait si fort en s'en revenant en galère par la Tamise, qu'il réveilla tout le quartier de Chelsea et le 20 mai, il épousait secrètement Mrs Seymour.

On le voit, Anne Boleyn fut médiocre en tout, médiocre en beauté, médiocre en esprit, médiocre en diplomatie et médiocre en amour. Dans ses projets, elle manqua d'esprit de suite, sa volonté fut intermittente, capricieuse et puis, il y avait trop de choses qu'elle ne comprenait point. Elle ne soupçonna pas qu'elle avait tout à perdre à devenir reine d'Angleterre et qu'il était préférable d'avoir le pouvoir sans avoir le titre et plus tard, parvenue, malgré tout à ce poste délicat, elle ne devina point que pour le conserver il fallait sacrifier ses goûts, changer ses habitudes, réformer son caractère. Non, c'était une enfant gâtée qui avait désiré « l'éminence, la richesse, la souveraineté » et qui les avait obtenues parce que son cœur était celui d'une femme jolie et riante et aussi parce que les circonstances l'avaient beaucoup servie. Mais elle ne sut point les conserver, d'ailleurs elle n'eût point voulu se donner la fatigue d'esprit nécessaire.... Tout s'en alla par la flûte et par le tambour l'amour du roi, la faveur du peuple, l'amitié des grands!... Anne ne s'en inquiétait guère, elle riait toujours. Et si le roi l'oubliait, il y avait des joueurs de viole qui étaient plus jeunes et un frère qui était plus gai. Jusqu'à la fin, elle rira, mesurant encore, à la veille de la mort, son joli cou et disant au bourreau avec un sourire: « Vous n'aurez pas grosse besogne ». C'était une âme futile, vicieuse, légère et fantasque. Mais regardez l'exquise ironie de l'histoire, le nom de cette femme reste intimement lié à la Réforme

anglaise — ainsi que l'écrit M[lle] de Bury, c'est même « son principal prestige ». Hélas ! il me semble que les commencements de cette Réforme ne sont pas très purs, pas très orthodoxes — que l'œuvre de chair y a trop grande part. Il doit y avoir là quelque maléfice du vieux serpent du Jardin d'Éden.

ERNEST TISSOT.

LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE COOPÉRATEURS

DEUXIÈME ARTICLE. [1]

Mais les constatations que nous venons de faire ne sont pas pour décontenancer les avocats de la république coopérative. Il n'y a rien là qu'ils ne sachent. Si loin même sont-ils de méconnaître les immenses, les redoutables difficultés du travail collectif, qu'ils ne croient pas à la possibilité de son développement spontané. Aussi, se sont-ils démandé par quel moyen ils pourraient en provoquer l'éclosion, l'implanter même sur un sol aride, et lui faire jeter sur la terre de fortes racines.

Ce moyen est tout trouvé. C'est à la coopération distributive que l'on ira demander de servir de moteur à la coopération productive. C'est le magasin de consommation, bien compris, qui donnera le branle à l'atelier républicanisé, placé entre les mains des seuls travailleurs.

Mais comment cela? On nous conduit en Angleterre et l'on nous montre ce qui s'y passe. Les *stores* n'ont-ils pas, là-bas, un certain nombre d'ateliers leur appartenant? Personne n'ignore, en effet, dans le monde qui suit les questions économiques, que les magasins de consommation du Royaume-Uni se sont fédéralisés, et que, grâce à ce lien, ils ont créé deux colossales sociétés de gros qu'ils commanditent, l'une pour l'Écosse et le nord de l'Angleterre, l'autre pour le reste du pays. Les circonstances ont contribué autant que la réflexion à leur faire franchir cette importante étape dans leur développement. Les petits détaillants, alarmés de la dan-

[1] Voir pour le premier article, la livraison du 15 novembre.

gereuse concurrence qui leur était faite par les débits coopératifs, n'avaient rien imaginé de mieux pour s'en défendre que de leur couper les vivres: ils s'étaient ligués et demandaient aux maisons de gros, sous menace de ne plus se servir chez elles, de renoncer à alimenter les *stores*. Le même phénomène se reproduit à l'heure actuelle dans quelques pays où la coopération distributive commence à devenir une puissance: nous apprenions ces jours derniers que la question d'une maison coopérative de gros se posait dans la ville de Berne, à la suite du refus de certains fournisseurs d'exécuter les commandes des sociétés de consommation. En France, cette création s'impose; il en a été fortement question dans les conférences du congrès de Marseille, il faudra y arriver. Bref, les Anglais se sont donné deux maisons de gros (*wholesale*) pour ravitailler leurs *stores*, et, comme il était à prévoir, ces entreprises ont acquis très vite un immense développement.

Or, les sociétés de *wholesale* qui achètent en grand, qui ont des agents sur les principaux marchés étrangers, qui possèdent des steamers pour leurs transports, ont jugé avantageux de faire fabriquer directement quelques-uns de leurs articles. Elles font confectionner de la farine, du pain, des biscuits, des meubles, des chemises, et surtout du savon et de la chaussure.

Le but poursuivi par elles n'était pas, au moins à l'origine, nous venons de le voir, d'étendre au travail industriel le champ de la coopération; elles ont simplement obéi aux nécessités du moment. Mais cette idée de donner l'impulsion à la production coopérative aurait pu leur venir plus tard; le cas a-t-il été tel?

Nous observerons d'abord, que les usines coopératives n'ont guère différé en général, des entreprises industrielles dépendant de sociétés financières. La seule distinction notable n'avait pas une grande importance pour l'ouvrier; c'était le remplacement du patron capitaliste par un gérant.

Il est vrai que l'esprit coopératif a fini par modifier un peu la situation. Les avocats des réformes sociales siégeant dans les comités, soit des *stores*, soit des *wholesale*, ont manifesté leur étonnement de voir des ouvriers travailler en régie dans les ateliers coopératifs sans obtenir de participation dans les bénéfices. Ces protestations ont été en grossissant, et le jour est venu où l'une des deux sociétés de gros, celle de l'Écosse et du nord de l'Angleterre, a cédé; l'autre ne l'a pas fait encore.

Ainsi le progrès réalisé (et qui ne l'a pas été partout) n'a pas

eu pour résultat d'élever le travailleur à la dignité d'ouvrier-patron, mais seulement de lui donner un modeste intérêt dans l'entreprise. C'est déjà quelque chose, mais il importe de ne pas s'exagérer la portée du travail collectif inauguré par les coopérateurs de la Grande-Bretagne.

Notre seconde observation, c'est que les ateliers coopératifs ne représentent qu'une très faible part dans l'ensemble de la fabrication destinée aux *wholesales*. Nous avons à ce sujet des chiffres qui ne seront contestés par personne et singulièrement éloquents.

Les visiteurs de l'Exposition universelle du centenaire auront pu voir, sur l'Esplanade des Invalides, une grande colonne couverte de chiffres, élevée à la gloire de la coopération britannique. Or, voici les données qu'elle fournissait sur les dix dernières années de coopération productive dont les résultats étaient connus.

En 1878, on comptait 38 établissements de production travaillant pour les coopérateurs; 21,309 ouvriers y étaient occupés.

En 1882, on était arrivé à 40 établissements avec 23,862 ouvriers.

En 1887, le nombre des ateliers a monté à 48, mais celui des ouvriers est descendu à 17,996.

Veut-on connaître, à ces trois dates, le montant des ventes effectuées par les ateliers? Le voici, en négligeant les fractions: 44 millions, 43 millions, 38 millions.

Il résulte donc de cet examen que la coopération de production est actuellement en baisse.

Or, ce mouvement décroissant coïnciderait-il peut-être avec un recul dans l'activité des sociétés coopératives de consommation? Tout au contraire; les statistiques fournies encore par la colonne des Invalides attestent qu'il y a eu chez elles, et dans des proportions gigantesques, un progrès continu.

En 1878: 1,040 *stores*, 495,792 membres, plus de 395 millions de ventes et de 44 millions de bénéfices.

En 1882: 1,154 *stores*, 607,690 membres, 483 millions de ventes et 49 de bénéfices, en nombres ronds.

En 1887: 1,201 *stores*, 866,218 membres, 578 millions de ventes, 72 millions de bénéfices.

Donc, quand le mouvement des sociétés de consommation suit une marche en avant, à peu près sans précédents dans les annales du commerce, la coopération de production paraît déjà avoir passé son apogée et décliner lentement.

Ajoutons que les sommes distribuées depuis 1870 aux ouvriers, comme part dans les bénéfices, atteignaient, en l'année 1888, le chiffre de 168,586 francs.

Des faits que nous venons de relater, il semble ressortir que les coopérateurs anglais, si pleins d'enthousiasme cependant pour le principe qu'ils arborent, si désireux, et nous le verrons mieux encore tout à l'heure, de faire de leurs institutions un agent de réforme sociale, n'éprouvent pas un bien vif désir de pousser au travail coopératif.

Faut-il s'en étonner? Nous ne le pensons pas. Il y a toujours quelque danger à diviser ses forces, à courir deux lièvres à la fois. Les hommes qui nous occupent poursuivent un but très élevé. Ils ont imprimé à leurs *stores* une impulsion merveilleuse, dont ils se réjouissent à juste titre. S'ils cherchaient en même temps à substituer au patronat un nouveau mode d'exploitation industrielle, il pourrait fort bien arriver qu'à trop vouloir pousser de ce côté ils missent la prospérité de leurs entreprises en péril.

Les sociétés de consommation, détail et gros, car ici c'est tout un, ne peuvent faire fabriquer pour leurs besoins que dans des limites excessivement étroites. Pourquoi? Parce que, chez elles, le point de vue philanthropique n'est pas seul en jeu; il ne peut être appliqué qu'autant qu'il se concilie avec les exigences d'une opération strictement commerciale. Admettons que, dans leurs ateliers, elles produisissent à perte? Il leur faudrait s'arrêter. Leurs sociétaires sont fort disposés à laisser ouvrir des manufactures, mais à une condition: c'est qu'on ne leur demande pas de soutenir de leurs deniers une tentative onéreuse. Ils entendent, en tout premier lieu, rester dans la notion de la société de coopération distributive.

On peut cependant concevoir un état social tel que la république coopérative serait en mesure de prendre pied. C'est celui dans lequel les patrons se relâcheraient, produiraient coûteusement, et où, pour des ouvriers instruits, habiles, entendant bien leurs intérêts, formés par une éducation convenable à la pratique de la démocratie économique, la marge des profits serait considérable. Mais que de circonstances ici réunies et qui ne se réaliseront pas de sitôt!

Le patron livre une rude bataille. Il doit lutter contre des concurrents redoutables, qui profitent de ses moindres fautes techniques et commerciales pour lui enlever sa clientèle. Il lui est impossible de vendre trop cher, car il serait vite évincé du marché.

Produire à bas prix et avec tout le soin possible est pour lui une loi inexorable.

S'il ne réussit pas à le faire, ses jours sont comptés. Travaille-t-il avec ses propres fonds, il se lassera vite de dépenser son avoir: opère-t-il avec le capital d'autrui, le crédit a des limites, c'est une chose qui s'épuise et qu'il est difficile ensuite de retrouver.

La situation du chef d'entreprise se résume ainsi, dans le vers de Shakespeare :

To be or not to be....

Autrement dit, s'il veut exister, ce n'est qu'au prix de la plus active vigilance sur ses hommes, sur le travail de l'atelier, sur le marché. Il s'entoure de collaborateurs, mais c'est lui qui commande. Il a une autorité illimitée. Il décide, et ses ordres s'exécutent. C'est le général qui suit toutes les péripéties du combat et qui sait bien que s'il s'endormait la partie serait perdue.

Peut-on attendre d'un groupe d'hommes syndiqués le même ensemble, le même esprit de suite? Les changements de main sont fréquents dans les États démocratiques, et ils y ont souvent des conséquences funestes; mais dans l'atelier c'est pis encore, c'est la ruine. Avec des responsabilités partagées, incomplètes, personne n'est responsable.

Cela étant, on conçoit que les ouvriers-patrons aient de la peine à gagner la confiance des capitalistes quels qu'ils soient, et qu'ils lassent vite leur patience. Aussi, dans les branches de fabrication où il faut de fortes sommes pour se mettre en route et qui réclament l'œil du maître toujours ouvert, il est, pour ainsi dire, impossible de songer à la coopération productive proprement dite. Les faits ici nous donnent amplement raison, et les rares essais que l'on en peut citer ne s'appliquent qu'à des industries où la main-d'œuvre est presque tout, et dans lesquelles la matière première, ou bien coûte fort peu, ou bien est fournie par d'autres. Nous comprenons des sociétés de charpentiers, des boulangeries, des cordonneries coopératives, mais ce n'est là qu'un premier pas, et nous ne voyons pas trop comment on pourrait aller beaucoup plus loin.

Nous avons réservé jusqu'ici, pour la considérer un instant à part, une autre énorme difficulté : La coopération est-elle praticable dans les industries qui comportent un machinisme compliqué?

Nous visitions, il y a quelques mois, un grand atelier de filature et de tissage. La foudre venait de s'y abattre et y avait causé

des dégâts évalués, si nous nous souvenons bien, à quelque chose comme 250,000 fr. Des métiers jonchaient le sol de leurs débris; d'autres, qui paraissaient intacts, avaient pourtant été touchés et ne marchaient plus. Quelle somme reposait ainsi dans le seul outillage, car nous ne parlons pas des magasins remplis de balles de coton, ni des marchandises confectionnées ou en cours de fabrication.

Et nous nous demandions si jamais des ouvriers de l'industrie laissés à eux-mêmes, pourraient arriver à se doter de ces superbes collaborateurs d'acier, sans lesquels il n'est plus question aujourd'hui d'entreprendre certaines fabrications.

Mettons pourtant qu'ils y réussissent un jour. Les métiers brisés par le fluide destructeur étaient assurés auprès de différentes compagnies et ils allaient être facilement remplacés. Mais qu'adviendrait-il de tout ce riche et délicat outillage dans l'hypothèse de la république coopérative? Est-il sûr, est-il probable que les ouvriers-patrons sauraient le conserver? Apporteraient-ils à le soigner, à le défendre contre les causes d'usure, contre les détériorations de toute sorte, la surveillance scrupuleuse, sévère, que leur entretien réclame? Et s'ils devaient cesser de marcher, non pas que la foudre fût tombée sur eux, mais endommagés par l'incurie et le laisser-aller, à qui s'adresser, à qui demander du secours? Il n'y aurait pas, en ce cas, de sociétés d'assurance pour réparer les dégâts.

Nous faisions cette tournée d'atelier et les réflexions que nous venons de rapporter dans une petite ville industrielle de l'est de la France, où nous avait amené un congrès pour l'étude des questions sociales, convoqué dans cette localité. Or, par une très curieuse coïncidence, le problème de la suppression possible du patronat planait sur ces réunions et leur prêtait un intérêt particulier. Il faut dire que quelques-uns des promoteurs du congrès appartenaient à l'école, non pas de la coopération seulement, mais du coopératisme le plus pur, et ils avaient rêvé tout haut, dans des journaux et des conférences, la république coopérative. Une certaine inquiétude s'était répandue à l'annonce de ce congrès. Allait-on, par des déclarations imprudentes, semer chez les travailleurs la défiance du patron, leur donner le sentiment qu'ils étaient exploités, et provoquer une agitation, une fermentation stériles?

Plusieurs chefs d'industrie participèrent cependant à ces réu-

nions où ils représentèrent le côté réaliste de la question sociale, auprès de l'idéalisme. Inutile d'ajouter que tous les congressistes ne firent connaissance que pour devenir les soldats d'une même cause, celle de l'humanité, de la solidarité des intérêts. L'accord entre eux était d'autant plus aisé à établir que les prétendus révolutionnaires étaient tous gens fort pacifiques (quelques-uns même doivent être notés dans leur pays comme d'intraitables conservateurs), tandis que les honorables industriels qui vinrent grossir leurs rangs étaient des patrons comme on en voudrait beaucoup, des philanthropes aussi intelligents et éclairés que sincèrement dévoués, n'ayant jamais eu de grèves dans leurs maisons, ce qui peut être considéré comme un *satisfecit* de la part de leurs employés. Tous les assistants se séparèrent donc dans les meilleurs termes du monde, mais il n'est pas sans intérêt de dire comment, dans un toast spirituel, le principal champion de la république coopérative présenta l'avènement du nouvel ordre économique. Il trouvait, nous dit-il, deux hommes en lui, le propriétaire, c'est-à-dire le patron, et l'économiste, qui voudrait supprimer le patron. De là, un violent conflit, un douloureux tiraillement intérieur auquel il devait naturellement chercher le moyen d'échapper. Le calme revint pourtant dans son esprit en considérant les obstacles formidables qui s'opposent à l'avènement de la république coopérative, et la chaîne des siècles qui nous en sépare encore. A ce compte-là, on peut faire des vœux pour la grande révolution économique. Elle n'a plus que la valeur d'une théorie inspirée par les mobiles les plus hauts, et qu'on voudrait voir passer dans les faits sans oser trop y croire.

Mais tout le monde ne sait pas ainsi synthétiser les courants contraires de la pensée. Quelques jours après les réunions dont nous venons de parler, un des assistants, un spéculatif que rien n'arrête, au demeurant l'un des sages de ce siècle, déclarait avec une certaine impatience, dans un journal où il rendait compte des travaux du congrès, qu'il serait grand temps d'aborder les questions sociales par leur grand côté, et de déclarer si l'on entendait, oui ou non, conserver le patronat.

On conviendra que c'était vouloir aller un peu vite en besogne et pousser bien loin le goût de l'abstraction.

∴

Descendons d'un cran. La coopération est un moyen d'épargne et d'éducation.

Cette tendance atteint aujourd'hui son expression la plus achevée en Angleterre, dans la grande fédération des sociétés coopératives qui embrasse, non la totalité, mais la forte majorité des associations formées en vue de l'achat des nécessités à prix réduit.

La manière de voir qui nous occupe ici est une moyenne, une résultante dans l'immense diversité des points de vue. Les « coopératives » britanniques renferment, en effet, des éléments assez hétérogènes, depuis les gens positifs qui ne voient dans la coopération qu'un moyen de réaliser certains profits directs, jusqu'aux hommes d'avant-garde dont les espérances viennent de nous arrêter et qui, saluant dans la coopération la forme prédominante de l'industrialisme futur, voudraient orienter toute leur activité de ce côté et préparer progressivement la révolution économique. Entre ces éléments si divergents une conception intermédiaire a fini par s'établir: c'est celle que nous avons maintenant à examiner.

Les « coopératives » anglaises sont des sociétés de consommation, des *stores*, mais comment entendre ces entreprises pour qu'elles portent tous les fruits dont elles sont susceptibles?

Un premier point acquis, c'est que les magasins coopératifs doivent vendre d'abord au comptant, cela va de soi, mais aussi au prix marchand, au tarif des détaillants. On ferait autrement, les *stores* qui achètent en gros livreraient au prix de gros, que le résultat principal de la coopération serait sacrifié. Chacun se procurerait ce qu'il lui faut pour vivre avec un fort escompte, mais il n'y a rien là qui pût influer sur la situation générale, ni sur les sentiments des coopérateurs. Et de plus, si les *stores* se mettaient à vendre au-dessous des boutiques particulières, ils soulèveraient un tollé qui ne leur a jamais fait défaut quand ils ont voulu entrer dans cette voie. Ces établissements sont cordialement exécrés par une partie du commerce, et il n'y a qu'à voir, pour en juger, tous les bâtons que les concurrents atteints par leur proximité cherchent à mettre dans leurs roues: l'autre jour encore, une pétition adressée aux autorités demandait que l'impôt sur le revenu leur fût appliqué. Que serait-ce s'ils se mettaient à vendre au rabais?

Donc les *stores* adopteront le prix marchand, mais en se réservant de répartir à leurs clients, à la fin de l'exercice, en guise de ristourne et au prorata de leurs achats, la différence entre le prix marchand et le prix de revient, en d'autres termes, un dividende.

Cette manière d'opérer offre aussi cet avantage que le coopérateur, recevant ses profits en bloc, se rend un compte plus exact de ses bénéfices que s'ils lui étaient liquidés sur-le-champ en réduction du prix de vente.

Voilà donc, au bout de l'an, une certaine somme qui rentre au sociétaire sur ses achats; que va-t-elle devenir?

Les « coopératives » anglaises insistent très fortement sur le devoir de constituer en épargne les profits qu'elles apportent, et c'est là ce qu'elles expriment dans un de ces aphorismes dont le français ne peut donner qu'une traduction approximative: « devenir capitaliste en mangeant ».

Nos sociétés, disent-elles, n'existeraient pas, que vous qui en faites partie, vous auriez dépensé chez l'épicier, le mercier, le boulanger et les autres fournisseurs, la même somme que vous avez dans le cours de l'an apportée sur notre comptoir. Nous vous en rendons une partie. C'est là un miracle opéré par la coopération, c'est un cadeau qui vous tombe du ciel. N'est-il pas tout indiqué que le montant de vos dividendes doit être soigneusement soustrait à un emploi immédiat, et mis de côté en vue de l'avenir?

Pour faciliter la capitalisation, les « coopératives » offrent à leurs clients de recevoir en dépôt, contre bon intérêt, les sommes qui leur sont distribuées en répartition. Elles deviennent ainsi, à leur usage spécial, une sorte de caisse d'épargne placée tout près d'eux, au moment où leur dividende leur parvient, et qui les sollicite de profiter de ses services. Il est difficile, malgré le goût des Anglais pour la statistique, d'estimer avec sûreté l'importance des dépôts qui sont ainsi effectués par les coopérateurs. Nous avons cependant vu affirmer quelque part que le tiers environ des montants des bonis était laissé à la « coopérative » sous forme de prêt. Ce serait un fort beau résultat, d'autant plus que les épargnes faites de cette manière ne sont pas les seules qui puissent être formées par la clientèle des magasins coopératifs de consommation.

On voit donc qu'au point de vue de l'épargne, les *stores* britanniques et la puissante organisation qui s'y rattache exercent une influence très bienfaisante.

Le second but qu'elles poursuivent avec non moins d'ardeur que le premier, c'est l'éducation des classes laborieuses. Nous prenons ce terme d'éducation dans son acception la plus compréhensive, savoir le développement intellectuel, moral et social.

C'est déjà faire beaucoup pour les masses populaires que de les détourner des utopies dangereuses en leur fournissant un moyen pratique d'améliorer leur condition. En se faisant recevoir membre d'un *store*, l'ouvrier s'enrôle en quelque sorte dans l'armée du progrès pacifique. Il va subir les heureux effets d'une précieuse initiation.

L'esprit coopératif lui sera inculqué. Il apprendra à débattre ses intérêts dans les réunions d'actionnaires. Il verra des hommes rompus au maniement des affaires traiter devant lui les délicates questions du travail, du commerce, de l'épargne, de la mutualité. Il deviendra probablement lecteur d'un journal coopératif, ou, en tout cas, il n'échappera pas à ces nombreux traités de propagande publiés en vue du public dont l'éducation économique est encore à faire, et qui désire s'instruire. Il formera de nouvelles relations, souvent avec des membres des classes aisées, et qui contribueront aussi à étendre son horizon, à dissiper ses préjugés.

Mais tout n'est pas là, et les coopérateurs anglais entendent travailler directement, positivement à l'amélioration du sort des humbles. A cet effet, ils opèrent sur les bénéfices un prélèvement de $2\,{}^1/_2\,{}^0/_0$: c'est là du moins le chiffre qu'articulait un des vétérans de la coopération au delà de la Manche, M. Holyoake, dans une allocution prononcée il y a quatre ans au cercle populaire de Nîmes. Est-ce là une mesure générale? Nous ne le pensons pas, mais qu'il y ait à cet égard une tradition déjà ancienne, c'est ce que le mouvement de l'Esplanade des Invalides, qui nous a déjà fourni un certain nombre de données précises, montrait clairement. Il offrait un tableau spécial des « sommes affectées à l'éducation » en 1888, que nous croyons devoir reproduire tout entier.

Sections régionales Écosse et Angleterre nord : 100 sociétés cotisées, versant 94,625 francs, sur lesquels il est affecté aux salles de lecture 33,675 francs, aux bibliothèques 16,325, aux cours et conférences 7400.

Sections Angleterre nord, ouest et centre: 165 sociétés cotisées, 431,150 francs consacrés à l'éducation; les salles de lecture obtiennent 219,073 francs, les bibliothèques 43,325, les cours et conférences 45,925.

Angleterre sud et ouest: 95 sociétés; 60,575 francs de cotisations; 14,275 francs aux salles de lecture, 12,575 aux bibliothèques, 5875 aux cours et conférences.

Ce qui nous a fait mettre en doute le caractère universel de la donation accordée annuellement aux œuvres d'éducation, c'est que les sociétés cotisées dont il vient d'être question ne forment qu'un petit tiers des sociétés coopératives confédérées et n'ont fourni ensemble, en 1888, que le tiers environ de ce que représenterait le $2\,{}^{1}/_{2}{}^{0}/_{0}$ de la totalité des bénéfices réalisés dans l'année.

Ce n'en est pas moins un spectacle frappant, que celui de ces 360 sociétés qui, en une seule année, prélevaient sur leurs bénéfices une somme de 586,350 francs répartie, comme nous l'avons indiqué, entre différentes institutions poursuivant un but de moralisation et d'instruction. Ajoutons que les sociétés de gros, simples organes de celles de détail, quoique ne cherchant pas à réaliser des bénéfices importants, tiennent à s'associer plus ou moins dans la répartition de leurs bonis, aux œuvres de bien public.

On a raconté que l'une des grandes associations coopératives anglaises avait poussé la générosité jusqu'à donner un parc à une ville: il ne nous a pas été possible de vérifier le fait, mais il ne faudrait voir dans cette affectation qu'une façon élargie de comprendre la propagande éducative au sein des masses. Ce que nous savons, par contre, de source certaine, c'est qu'il existe actuellement, sur les côtes de la Grande-Bretagne, trois bateaux de sauvetage tout équipés et représentant chacun un fort joli denier, une vingtaine de mille francs, qui sont des présents des coopérateurs.

L'action dans le domaine du progrès social, de la grande armée pacifique apparaîtra mieux encore si nous jetons un coup d'œil sur ses grandes assises annuelles. Nous voulons parler de ces congrès, toujours attendus avec sympathie et auxquels la presse périodique accorde une attention justifiée. Toutes les sections du réseau coopératif sont représentées dans ces réunions au prorata de leurs forces numériques. L'Union coopérative, qui en est l'organe et le gouvernement, préside à leur tenue.

Or, ces congrès s'ouvrent régulièrement par deux prédications, l'une pour les membres de l'Église établie, l'autre pour les dissidents, et pour lesquels on a fait appel à des hommes de marque. Vient ensuite un grand discours officiel confié d'ordinaire à quelque notabilité de la science, de la philanthropie ou de la politique. Rien de varié comme les sujets qui ont été traités en ces occa-

sions solennelles par les conférenciers des congrès. Une vingtaine d'études de ce genre ont été imprimées : elles forment une petite bibliothèque des plus instructives. On y va des cercles ouvriers aux moyens d'empêcher les faillites, de l'arbitrage à l'agriculture coopérative, de la création d'orphelinats aux sociétés de construction. Ces manifestations donnent la note des sentiments qui animent les « coopératives » d'outre-Manche.

Nous venons de parler des sociétés de construction. L'activité des « coopératives » est à cet égard pleine d'intérêt. M. de Boyve, qui représente admirablement en France les tendances élevées et le feu sacré de la coopération britannique, signalait dans un opuscule, datant de l'année 1886, le fait de 60 sociétés coopératives en Angleterre, se mettant à construire des maisons ouvrières. « On évalue, ajoutait notre autorité, leurs dépenses totales à 12,500,000 francs; les sociétaires deviennent propriétaires au bout de dix à vingt ans, en faisant abandon de leurs dividendes et en payant le 5 $^0/_0$ sur les sommes dues ». (*Histoire et organisation de la coo pération en Angleterre*).

Qu'on nous permette ici une courte parenthèse. Dans le tout récent congrès des sociétés coopératives à Marseille, M. le député Siegfried, chargé du discours d'ouverture et qui a voué une vive sollicitude à la question des habitations ouvrières, aurait, au dire des journaux, et après avoir marqué un certain nombre de progrès nécessaires, assigné pour tâche aux coopérateurs de l'avenir les ateliers de production collective et la construction de petits logements dont les coopérateurs auraient la facilité de devenir propriétaires. On connaît nos hésitations et nos craintes sur le premier chapitre du programme; quant au second, il nous paraît d'une réalisation moins risquée, attendu que la construction de maisons salubres et à bas prix peut être conduite d'après des principes strictement commerciaux.

Nous faisons la même réflexion au sujet d'autres entreprises que l'on pourrait songer à annexer aux sociétés de consommation. Ainsi, une idée qui vient assez naturellement à l'esprit serait de faire servir les bonis à assurer les sociétaires soit contre la maladie, soit contre la vieillesse. Le seul inconvénient que puissent présenter de semblables combinaisons, c'est de compliquer la machine, de la surcharger de rouages nombreux, et d'exiger, dans les comités directeurs, des qualités hors ligne de prudence et d'intelligence pratique. En elles-mêmes, cependant, ces créations se-

condaires ne se heurtent pas à une impossibilité absolue; les obstacles à leur fonctionnement ne sont pas insurmontables, parce qu'elles restent dans la donnée de ce que l'on entend sous le nom d'affaires. Mais revenons à notre sujet.

Nous ne devons pas omettre de rappeler, au milieu de tant de particularités si curieuses et, pour nous, continentaux d'Europe, encore si nouvelles, le service que les coopérateurs britanniques ont rendu à la cause des réformes économiques en appliquant aux fabriques relevant de l'un de leurs magasins de gros, l'idée de la participation dans les bénéfices. Ce détail nous est déjà connu, mais il devait reparaître à cette place. Que des sociétés de consommation intéressent aussi de leur côté, et de la même manière, leurs employés, c'est là, à ce qu'on nous apprend, un fait assez ordinaire.

De tout ce que nous venons de dire il se dégagera, pensons-nous, une idée d'ensemble de la coopération sous la forme que nous envisageons en ce moment.

Cette impression est celle qu'exprimait dans son étude sur la *Coopération distributive en Angleterre* le regretté Maurice Jametel. « J'ai lu avec la plus grande attention, s'écriait-il, depuis plusieurs années, tout ce qui a été écrit en Angleterre et ailleurs sur le mouvement coopératif; durant ce temps, le *Cooperative News* n'a point eu, sans doute, de lecteur plus assidu, et le résultat de cet effrayant labeur peut se résumer par cette simple phrase: *Cooperation is a creed,* la coopération est une religion ».

Il est vrai que cette religion, comme les autres, est exposée aussi au matérialisme des cœurs, au terre à terre des esprits, à l'inertie des volontés. Aussi voyons-nous ses apôtres faire une guerre acharnée aux calculs des gens à courte vue qui ne rêvent que d'un bénéfice immédiat à réaliser, et sacrifieraient volontiers le côté le plus grand de la coopération. C'est à cet égard que l'influence des socialistes chrétiens a été heureuse.

On nous demandera peut-être si les efforts dont nous venons de donner une idée ont été couronnés de succès, ou, pour serrer de plus près la question, si la classe ouvrière s'est associée aux ambitions nourries pour elle. Sans doute, l'élément « bourgeois » tient une grande place dans les sociétés coopératives en pays anglais, mais l'élément ouvrier n'en est pas absent, tant s'en faut. Il a été entamé, il fournit à la grande croisade des combattants convaincus; nombre de petites bourses ont éprouvé les bienfaits d'un

système qui allège leurs dépenses; un cercle beaucoup plus large encore a profité des institutions philanthropiques et humanitaires nées de la coopération. Les sociétés coopératives entretiennent avec les chambres syndicales, si connues sous le nom de *Trades unions,* des rapports fréquents; sur le million de membres qu'elles comptent (nous mettons ici tous les coopérateurs ensemble), les personnes appartenant aux deux associations ne sont point rares. Dans les congrès périodiques des coopérateurs, les délégations ouvrières figurent invariablement comme invitées. Nous n'allons pas jusqu'à prétendre que les deux armées suivent la même route, obéissent aux mêmes tendances; elles se gênent un peu parfois, mais, convenir de ce fait, n'est-ce pas dire qu'elles se complètent, qu'elles agissent salutairement l'une sur l'autre? La coopération est en Angleterre une force sociale pour le bien, personne n'oserait le nier.

Les autres nations de l'Europe n'en sont pas encore là. Elles représentent, pour la très grande part, un troisième type du mouvement coopératif, un troisième courant qui doit maintenant nous arrêter.

LOUIS WUARIN.

(La fin à la prochaine livraison).



AME BLESSÉE[1]

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

VI.

Le jeune ménage Desfeuilles venait de rentrer à Paris. Claire s'étant trouvée un peu souffrante, son mari lui avait ordonné trois jours d'air natal; il n'en avait pas fallu davantage pour guérir cette maladie presque toute imaginaire. Cette explication, fournie par Mme Desfeuilles mère à l'une de ses meilleures amies, était donnée et reçue avec de petits hochements de tête dédaigneux, d'imperceptibles haussements d'épaule.

— Ces jeunes femmes! concluait-on enfin; toutes des paquets de nerfs, à présent. Ce n'est plus comme de notre temps, ma chère!

A ce moment, Claire entrant dans le salon, on l'accueillait, selon la coutume de ces dames, avec une affectation de pitié un peu méprisante. Car, dans les rapports de la jeune femme avec sa belle-mère, rien n'était changé, sinon que Mme Desfeuilles évitait maintenant de l'attaquer de front: ce qui n'en valait guère mieux, au contraire. On ne lui faisait plus devant tous d'amères réprimandes, mais on récriminait avec des paroles à double entente sur des choses vagues qu'on ne précisait point. Quand elle causait avec son mari, on s'empressait de demander avec une délicatesse exagérément voulue:

— Puis-je rester? Ne suis-je pas de trop? Est-ce que je vous gêne?

---

[1] Voir les livraisons du 15 octobre et du 15 novembre.

Toutes choses horriblement pénibles à Henri, qui se voyait impuissant à conjurer les insinuations aigres-douces et les mots cassants. Il essaya de réagir par la distraction ; il organisa pour toutes les deux des parties de théâtre; il trouva des billets pour des concerts choisis; ou bien, s'il avait entre deux visites une heure de liberté, il les emmena dans son coupé faire un tour au Bois. Malgré tous ses efforts, il ne put éviter des chocs perpétuels. Tantôt c'était Mme Desfeuilles qui exigeait son bras, tandis que Claire, délaissée, marchait d'un air triste, à dix pas derrière eux; tantôt c'était Claire qui réclamait son attention pendant que sa mère, en son attitude détachée, affirmait sa ferme volonté de se montrer absente de la conversation.

Alors, agacé, énervé, répugnant à gourmander sa mère, ne voulant plus gronder sa femme, il perdit patience, prit le parti d'ignorer tout et d'être le plus possible absent de chez lui.

Justement, depuis deux mois déjà, il soignait d'une maladie de cœur une grande dame russe, qui sur la foi d'un ami — un client à lui, — l'avait mandé auprès d'elle. La princesse Maniefa Lerminof possédait, comme beaucoup de femmes de son pays, avec une instruction presque masculine, un esprit merveilleux que n'entravait aucune timidité. Fanatique de causerie et riche fabuleusement, elle eut ce caprice d'avoir en quelques semaines un salon choisi, vraiment parisien. Elle sut réunir à sa table, chaque soir, en des dîners de huit couverts — pas un de plus, — tout ce que Paris comptait, un peu dans tous les mondes, d'hommes vraiment intéressants. La chère exquise, — la princesse avait, disait-on, le premier cuisinier de Paris, — le luxe à la fois somptueux et délicat, l'imprévu de la conversation grâce à ces convives sans cesse renouvelés, le charme de l'hôtesse et son originalité, tout cela la mit à la mode, lui créant en peu de temps une étourdissante notoriété. Avec cet engouement de Paris pour tout ce qui est exotique et nouveau, bientôt les dîners de la princesse comptèrent comme un des plus importants parmi les événements mondains. On intrigua beaucoup pour aller chez elle, mais comme elle ne recevait aucune femme — toutes les femmes sont insupportables, assurait-elle, — et qu'elle n'admettait autour d'elle que des gens ayant une valeur indiscutable et prouvée, le monde ne tarda pas à déchaîner contre elle la meute des calomnies haineuses, des féroces jalousies, des rancunes inapaisables. Elle en riait, trouvait cela très drôle, très amusant, bien trop au-dessus de ces misères pour s'y arrêter seulement.

Comme elle était fort satisfaite des soins du docteur Desfeuilles, que celui-ci, d'ailleurs, commençait à compter parmi les célébrités parisiennes, elle l'invita un jour à dîner chez elle. Puis, le trouvant aimable, joyeux et intéressant, presque chaque soir elle voulut l'avoir dans son cercle choisi. Non pas qu'il lui plût autrement, grands dieux! mais enfin c'est toujours gentil d'avoir un ami de plus.

— Je suis, disait-elle encore, non pas une femme, mais un bon garçon. J'ai horreur des airs penchés, des soupirs langoureux, des regards de chien couchant. A qui me parle d'amour, je montre ma porte. A qui me parle d'amitié vraie, je fais don d'une affection robuste, loyale, qui vaut bien, je pense, les simagrées bêtes des femmelettes du monde.

Henri, très intéressé par cet être bizarre et compliqué, — tout nerfs et cerveau, — ayant d'une femme la grâce, et d'un homme l'intelligence virile; heureux d'échapper aux ennuis de son ménage, se rendait chez elle aussi souvent qu'elle l'en priait.

Rien ne l'amusait autant que ses visites médicales à sa noble cliente. Il arrivait, sûr d'être immédiatement introduit; une des prétentions de la princesse étant d'ignorer absolument toute espèce de coquetterie. Qu'il fût le matin très tôt, ou le soir très tard, qu'elle se trouvât en déshabillé d'intérieur ou en toilette de bal, jamais elle n'hésitait à le recevoir. Docilement, sans aucun embarras, elle se laissait examiner, ausculter, vérifiant avec lui les progrès de la maladie, discutant les chances possibles de guérison. Souvent elle l'interrompait, disait avec une désinvolture sereine:

— Mais ce n'est pas ça du tout, docteur, vous n'y voyez que du feu!

Alors, renversant ses théories, reprenant pour les discuter ses arguments un à un, elle s'expliquait et s'analysait elle-même avec une précision merveilleuse, aussi calme que s'il se fût agi d'une inconnue. Émerveillé du courage froid de cette femme qui, sans la plus petite défaillance, se prédisait à elle-même une mort foudroyante et prochaine, Henri ne se choquait point de sa franchise, éprouvait au contraire pour elle un enthousiasme très vif. Plusieurs fois il en parla chez lui, ne se figurant pas que Claire pût être jalouse de l'intérêt qu'il portait à cette femme, intérêt tout scientifique, camaraderie tout amicale, où ne se glissait pas la plus petite parcelle d'amour.

Mme Desfeuilles, très fière de l'estime que la grande dame té-

moignait à son fils, s'intéressait fort à ses faits et gestes, mais Claire en souffrait, et beaucoup; car elle ne pouvait exactement savoir ce qui se passait dans le cœur de son mari. Selon son habitude, elle répugnait à l'avouer, encore plus à s'en plaindre. Mais, lorsque le docteur s'en allait chez la princesse, si pressé de se retrouver dans ce milieu capiteux qu'il négligeait parfois ses autres malades; lorsque Claire songeait à cette femme, si violemment attaquée par les uns, si passionnément défendue par les autres, et dont les amis vantaient partout le charme intelligent, la grâce un peu morbide; elle n'avait plus, jusqu'au retour d'Henri, aucune minute de repos.

D'abord elle voyait le salon de la princesse, ce salon qu'Henri lui avait décrit avec tant de minutie: une pièce très haute, foisonnant, malgré l'avis du médecin, de fleurs des tropiques aux parfums violents. Puis, la salle où l'on dînait; la table, véritable et féerique parterre inondé de lumière; les convives autour, causeurs spirituels, attentifs à plaire; la princesse enfin, ses cheveux d'or rouge dont Henri admirait la nuance extraordinaire, son teint blanc de malade, ses toilettes simples un jour comme celles d'une jeune fille, étincelantes le lendemain comme des parures de reine.

A côté de la charmeuse, et sous la brûlure directe de son magnétique regard, son mari. Car on lui réservait cette place, elle le savait. Elle le savait, et chaque jour cette torturante pensée lui mettait du feu dans la tête, de la fièvre dans le sang. Tous les soirs c'étaient pour la jeune femme les mêmes cruelles alternatives. Lorsque Henri était présent: Il s'ennuie et songe à la princesse, se disait-elle. Partait-il? Il va chez elle; s'imaginait encore la pauvre enfant. Elle souffrait tant, qu'elle en oubliait ses démêlés avec Mme Desfeuilles, devenait presque indifférente aux tentatives de sa belle-mère pour accaparer Henri.

Un soir qu'elle se sentait plus tourmentée encore que d'habitude, elle résolut de faire effort pour garder son mari. Comme il s'habillait déjà, passant l'habit du soir devant une haute glace, choisissant sa cravate blanche avec soin, elle lui demanda tout à coup:

— C'est chez la princesse Lerminof que tu vas?

— Mais oui. Ne te l'avais-je pas dit?

— Peu importe. Écoute, Henri, veux-tu me faire un plaisir.... un plaisir très grand?

Henri, cessant, un peu inquiet, de faire sa toilette, affecta de rire.

— Quel début solennel, dit-il. Voyons cette grosse affaire?

Claire intimidée hésitait; les yeux baissés elle tortillait nerveusement entre ses doigts une pauvre fleur qui n'en pouvait mais lorsque tout à coup, décidée:

— Reste ce soir avec moi, veux-tu?

Henri, stupéfait de cette demande imprévue, plus stupéfait encore du ton passionné qu'avait pris sa femme, répondit vivement:

— Voyons, ma petite Claire, ta demande est insensée! La princesse m'attend; impossible de lui manquer de parole; réfléchis une minute!

— Alors, tu préfères t'en aller? Ce serait pourtant bien simple d'envoyer un mot d'excuse; de la part d'un médecin, cela n'a rien d'étonnant.

— Mais c'est parfaitement fou, ce que tu dis là! On ne renvoie pas la princesse, tu le sais aussi bien que moi. Demain, si tu le désires, je tâcherai de te donner ma soirée.

— Demain? Non. C'est ce soir que je te veux!

Le docteur, irrité de cette insistance imprévue, répliqua un peu rudement:

— Soit! c'est un caprice. Alors, ma chère, tu me permettras bien d'en avoir un aussi, moi. Je refuse à mon tour de prêter les mains à une impolitesse aussi absurde!

Claire, douloureusement blessée, voulut blesser à son tour:

— Dis tout de suite que tu aimes mieux me faire une peine grave que de causer un léger ennui à cette.... aventurière!

Le mot était malheureux; son mari le lui fit sentir. Très contrarié, il riposta avec une glaciale sècheresse:

— Du moment que tu le prends sur ce ton-là, je n'ai plus qu'à prendre mon chapeau et à m'en aller.

Puis, sans s'occuper d'elle davantage, il procéda avec flegme à ses derniers préparatifs; et, les ayant achevés, sortit aussitôt. Alors Claire, atterrée du ton tranchant qu'avait pris son mari, se laissa tomber pleurante dans un fauteuil, accablée sous cette idée fixe qui martelait son crâne et déchirait son cœur:

— Mon mari ne m'aime plus, mon mari ne m'aime plus....

Tout à fait étourdie par ce coup trop violent pour ses nerfs affaiblis, la jeune femme demeura ainsi toute la soirée. Puis, comme elle était à bout de forces et se sentait impuissante à lutter davantage, elle se mit à rêver d'un repos enfin possible, d'un apaisement de toutes ses souffrances, d'un anéantissement délicieux



dans un calme profond. Toutes ces choses, la mort pouvait les lui donner.

Oui, la mort. Non pas un suicide violent; car devant cette chose repoussante et malpropre, son corps tout entier frissonnait de dégoût; mais une mort cachée, presque naturelle, qui viendrait à son heure, l'emporterait fidèlement. Claire, saisie de vertige, fascinée comme on l'est au bord d'un gouffre, se sentait emportée par cette idée comme par un foudroyant tourbillon. Elle ne soupçonna pas qu'elle pût se presser trop d'accuser son mari; elle ne songea pas, qu'une fois morte, sa mère resterait seule et désespérée. Elle n'espéra pas une minute pouvoir revenir en arrière, et n'eut pas plus de regret que de frayeur devant cette résolution terrible, germant dans son cerveau troublé par la douleur.

Une fois décidée et son plan bien arrêté, Claire étudia le plus sûr moyen de le mettre à exécution. Depuis un mois elle toussait un peu. — Prends garde! lui avait dit son mari, soigne-toi, tu as la poitrine délicate. — La jeune femme, heureuse de voir Henri s'occuper d'elle, avait exactement suivi ses prescriptions. Mais, lasse comme elle était maintenant de l'existence, lasse au point de n'avoir plus qu'un désir: dormir toujours et tâcher d'oublier, elle se refusait à prolonger davantage une vie déjà trop longue.

Cette nuit-là, lorsque Henri rentra, il fut satisfait de voir que Claire apaisée dormait profondément. Le lendemain elle se réveilla fort calme, et si bien occupée de ce qu'elle avait résolu, qu'au grand étonnement de Mme Desfeuilles, pas une fois elle ne se départit de sa sérénité tranquille.

Le soir venu, elle attendit le départ d'Henri, puis, se disant fatiguée, elle rentra chez elle. Alors, dévêtue en son lit moelleux, elle s'enfonça sous les couvertures comme un oiseau dans son nid. Dès qu'elle se sentit couverte de sueur, elle sauta hors de sa couche, et, pieds nus, couverte à peine d'un léger peignoir de batiste, elle ouvrit sa fenêtre toute grande, puis, malgré le frisson qui secouait sa chair frémissante, elle demeura là, sans lumière, assise tout contre ses volets clos. Bientôt, insensible à la morsure du froid, elle se prit à rêver pendant de longues heures, oubliant en une sorte de somnolence engourdie pourquoi elle était là et ce qu'elle y faisait. Un à un, les bruits de la ville diminuèrent, et lorsque, dans le silence de la rue endormie, elle perçut tout à coup des pas sonores et vifs, — les pas d'Henri rentrant chez lui, — elle secoua sa torpeur, et, froide comme un bloc de glace, les jambes

ankylosées et raides, elle regagna son lit, se traînant à peine. Puis elle feignit de dormir, la face contre le mur, afin que son mari ne remarquât pas ses dents qui claquaient et sa pâleur de mort.

Henri entra, une lumière à la main. D'un coup d'œil rapide il inspecta la chambre, constata que Claire, immobile, devait reposer profondément, et pour ne la point réveiller, à pas assourdis s'en retourna chez lui. Car, depuis un mois, il avait sa chambre particulière, — vraie chambre de garçon avec un étroit lit de fer — qu'il avait fait installer, parce qu'on venait le chercher pendant la nuit. Ainsi tout s'accordait pour que Claire pût mener à bien sa folle entreprise, et elle en était contente, toujours plus décidée à quitter la vie et ces gens qui, tous, lui avaient fait du mal.

Pendant trois jours elle renouvela son imprudence mortelle, et les premiers résultats ne tardèrent pas à se faire sentir. Elle les constata avec joie. Ce fut d'abord une lassitude extrême, qui de chaque mouvement lui faisait une souffrance. Puis son ancienne petite toux reparut: plus sèche, plus pénible; enfin elle sentit au côté une douleur aiguë. Elle ne mangeait presque plus, éprouvait devant certaines nourritures, la viande surtout, un écœurement si violent, qu'à table elle se détournait soudain, obligée de cacher sa nausée.

Henri l'observait plein d'inquiétude. Sans mot dire, il constatait la pâleur de ses joues, avivées aux pommettes d'une étrange petite tache rose; son œil trop brillant; la lenteur accablée de ses gestes jusque-là souples et si gracieux. Ne pouvant deviner la cause de cette inquiétante métamorphose, il se mettait martel en tête.

— Dis-moi, Claire, lui demanda-t-il avec une brusquerie affectée, as-tu continué le traitement que je t'avais prescrit?

— Non, mon ami, pourquoi cette question?

— Pour une expérience que je fais en ce moment.... sur une malade que tu ne connais pas. Le docteur s'embarrassait, puis il reprit: Par ces temps de brouillards froids, toutes les précautions sont utiles; et j'ai bonne envie de te soumettre à un régime sévère.

— Bien, mon ami.

Sans résistance aucune elle se laissa faire, sachant bien qu'il était trop tard; car, atteinte jusqu'aux moelles comme elle l'était maintenant, rien n'entraverait plus les progrès du mal. Une semaine encore se passa; puis, malgré les soins exigés par le docteur qui la surveillait étroitement, Henri, Mme Desfeuilles elle-même, la virent changer d'une façon cruelle. Sa maigreur toujours plus grande;



ses yeux, tantôt ouverts si démesurément qu'ils mangeaient à eux seuls toute sa petite figure pâle, tantôt vitreux et ternes comme des yeux de vieille femme; son habituel accablement coupé sans motif de gaietés enfantines comme elle en avait eu jadis; tous ces symptômes graves, — pour Henri trop significatifs, — émouvaient violemment le docteur.

Claire, elle, était heureuse. Oh! oui, heureuse tout à fait. L'indifférence préoccupée jadis affectée par Henri, ses airs froids et détachés, ses continuelles absences, tout cela n'existait plus. A présent, le docteur rentrait dix fois par jour chez lui prendre des nouvelles de « sa malade »; il l'enveloppait de soins si tendres, d'attentions si délicates, que Claire en éprouvait un délicieux étonnement. C'étaient des fleurs merveilleuses, choisies avec soin parmi les moins odorantes et qui, dès le matin, venaient égayer ses yeux; des fruits superbes et rares, pouvant complaire à son capricieux appétit; des livres nouveaux, des bibelots charmants. Bien mieux encore; chaque soir, maintenant, le docteur restait chez lui, et cela la ravissait tant, quand elle ouvrait ses yeux alanguis, d'apercevoir son mari qui travaillait sous la lampe, lisant ses journaux ou faisant sa correspondance, qu'elle se demandait parfois si elle n'était point le jouet d'une hallucination.

Dès le début de la maladie de Claire, Henri avait écrit à la princesse. Il lui avait révélé l'état de sa femme, les soucis, les inquiétudes qu'il en éprouvait, et même — sachant qu'il pouvait tout lui dire — les causes morales et probables de ce malaise si foudroyant. Il avait ajouté qu'il ne sortirait plus la nuit. Mme Lerminof, comprenant à demi mot, avait envoyé l'expression de sa vive sympathie, n'avait plus insisté pour le revoir.

— La princesse est partie, elle est retournée dans son pays, avait-il dit chez lui avec une négligence affectée.

— Tiens, quel dommage! s'était écriée Mme Desfeuilles. Quant à Claire, déjà trop malade pour contrôler la véracité de cette explication, elle en avait ressenti une profonde et silencieuse joie.

— Tout le monde s'entend donc pour me rendre heureuse, maintenant? avait-elle pensé avec une béatitude infinie où ne se mêlait aucune terreur de sa mort prochaine.

Tout le monde en effet, s'intéressait à elle, et chaque jour une amitié nouvelle, ignorée jusque-là, se révélait, venait grossir le nombre de ses amis méconnus. Seule, Mme Desfeuilles demeurait encore un peu sèche et gourmée avec des efforts visibles pour

se montrer affectueuse. A Henri, qui lui en faisait la remarque étonnée, elle avait répondu, les yeux tout pleins de larmes :

— Ne me gronde pas. J'ai grand'pitié d'elle et voudrais le lui dire, mais je ne puis. *Tu l'aimes trop en ce moment.*

C'était vrai. Il l'aimait comme jamais encore il ne l'avait aimée, et Mme Desfeuilles ne s'y trompait pas, cette fois. C'est qu'elle était si jolie, Claire, et si troublante, en sa grâce souffreteuse de petit oiseau blessé! Puis, à force d'y songer, il avait deviné les souffrances de ce pauvre cœur jaloux qui peut-être allait mourir de n'avoir pas été assez aimé; et plein de remords, il s'accusait, voulait reparer ce mal dont il se sentait coupable.

Pendant quelques jours Henri fut un peu moins inquiet. La maladie hésitait, semblait reculer, prise de peur, devant les soins énergiques; puis, un matin, comme elle se réveillait d'un sommeil plus paisible qu'à l'ordinaire, Claire eut un premier crachement de sang. Aux cris désespérés d'Henri, Mme Desfeuilles accourut, mais, lorsqu'elle vit cette chose terrifiante, Claire, plus pâle qu'une morte, suffoquée par le sang qui ruisselait de sa bouche et maculait l'oreiller d'une effrayante tache rouge, la courageuse et énergique vieille femme eut peur pour la première fois.

En une seconde, elle eut le sentiment que Claire, victime de leur jalousie à toutes deux, allait mourir; et qu'elle morte, Henri ne se consolerait plus. Alors, elle fut prise d'un regret désespéré, atroce, et tout bas elle se promit, si Claire vivait, d'aller vivre en Touraine, pour la laisser seule avec son mari.

Tout cela, rapide comme un éclair, puis, s'approchant du lit, elle dit avec une douceur que Claire ne lui connaissait plus :

— Ayez courage, mon enfant. Cela va se passer....

Claire ouvrit ses yeux qu'elle avait tenus obstinément fermés, puis, brave jusqu'au bout, de sa voix qui n'était plus qu'un souffle, elle murmura :

— Je n'ai pas peur....

Lorsque enfin le vomissement horrible s'arrêta, et que la malade épuisée put se rendormir, Henri, presque aussi pâle et immobile qu'elle, ne pouvait se décider à quitter son chevet.

Le soir même, Mme Boudry, mandée par dépêche, arrivait. Lorsqu'elle aperçut sa mère, Claire, avec un éclair de joie dans ses grands yeux fiévreux, se souleva, et câline lui tendit son front:

— C'est toi, mère, c'est toi!

Debout au pied du lit, Henri, douloureusement préoccupé, mâ-

chonnait sa moustache. Mais Claire ne s'en apercevait pas; elle souriait, disait, toute joyeuse :

— C'est étrange. Depuis deux semaines, tout ce que je désire en moi-même arrive. Henri devine tout. Dis, mère, c'est lui qui t'a fait venir ? Moi qui avais si grande envie de t'embrasser avant....

Mme Boudry faisait un geste effrayé et Claire s'arrêtait net, Henri se précipitait hors de la chambre et la malade, plus à l'aise, continuait :

— Oh! mère, je t'en prie, ne t'attriste pas. Si tu savais comme je suis heureuse, maintenant!

— Mais j'espère bien que tu le seras toujours, ma chérie....

— Oui.... oui.... répondait Claire. Puis, songeant à une chose mystérieuse qu'elle ne disait point, elle demeura silencieuse, souriant vaguement.

Maintenant, le docteur, sa mère et Mme Boudry sans cesse auprès de Claire, luttaient ensemble contre la maladie envahissante; et, si Henri eût été moins préoccupé, l'étrange transformation qui s'opérait chez les deux vieilles femmes l'eût vivement frappé.

Mme Desfeuilles, autrefois si énergique et décidée, devenait maintenant aussi tendre, aussi douce que Mme Boudry elle-même. Comme si elle eût éprouvé l'impérieux besoin de racheter certains torts faits à la malade, elle se faisait pour elle si prévenante, si humble presque, que, véritablement, on ne la reconnaissait plus. Claire, qui marchait de surprise en surprise, se laissait faire, acceptait, d'où qu'ils vinssent, les soins enveloppants, si doux à sa nature avide de tendresse.

Au contraire de Mme Desfeuilles, Mme Boudry, pour la première fois de sa vie, se montrait ferme et décidée. Sans peur comme sans hésitation, elle faisait au moment opportun ce qu'il fallait faire, et Henri lui-même était stupéfait de la voir passer les nuits, braver la fatigue, remonter la malade et mener à elle seule toute la maison.

Jusque-là, espérant encore, craignant par-dessus tout ce qui pouvait donner à la maladie un caractère de gravité, il avait hésité à provoquer une consultation. Et puis, dès le début, Claire l'avait tant supplié de la soigner lui-même, qu'il n'avait pas voulu la contrarier; mais, voyant que, malgré tous ses efforts, le mal persistait, il annonça un jour la visite d'un spécialiste illustre.

— Oh! une simple visite polie de confrère à confrère, ajoutait-il pour se rassurer lui-même. Ce n'est pas que je sois inquiet, mais

je veux, — comme il appuya tendrement sur ce mot, — je veux que tu guérisses.

Claire, beaucoup plus calme que lui, ravie de cette nouvelle preuve d'affection, répondit, avec une docilité heureuse, qu'elle ferait tout ce qu'on voudrait. Puis, toujours étendue sur sa chaise longue, — car elle n'avait jamais voulu garder le lit, — elle se laissa ausculter minutieusement, répondit aux questions posées avec une patience et une douceur infinies.

Le vieux et célèbre praticien emmené par Henri dans la chambre voisine, demeurait soucieux. Saisi de pitié devant cette malade si jeune et si tranquille en présence de la mort, il hésitait à rendre un arrêt définitif; puis, brusquement:

— Ce qu'il faut faire, mon cher confrère, vous le savez aussi bien que moi, puisque vous l'avez fait déjà. Mais ce qui est plus délicat à soigner, c'est la sensibilité extrême et si particulière de votre femme que dans ma carrière, déjà longue pourtant, j'ai vu bien rarement la pareille. Sensitive à la fois frêle et forte, elle a besoin de tendresse autant qu'une fleur de rosée. En somme, une timide passionnée, capable de souffrir mortellement d'un coup d'épingle et de regarder sans défaillir la mort bien en face....

Ici, Henri l'interrompit avec une certaine vivacité:

— Mais votre pronostic, mon cher confrère?

Le docteur hocha la tête, puis rêveusement:

— Qui sait? Le temps et l'amour sont deux bien grands médecins....

MADAME GEORGES RENARD.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE : *Thaïs*, par M. Anatole France — Les analystes : Stendhal, Edmond de Goncourt, Paul Bourget et Jules Case — Les romanesques : MM. Pontsèvres, Daniel Lesueur, R. de Pont-Jest, Paul Déroulède — Les indépendants : MM. Léon Barracand, Carle des Perières, Catulle Mendès, Marie Krysinska — Dante Alighieri et Frédéric Mistral — Les critiques d'art : M. Gruyer et M. Eugène Müntz — Voyageurs et vulgarisateurs — *La Parisienne*, d'Henri Becque ; *Ma cousine*, d'Henri Meilhac ; *Cléopâtre*, de V. Sardou.

A qui me demanderait lequel des ouvrages récemment parus m'a fait le plus de plaisir, je répondrais sans hésitation : *Thaïs*. Je ne sais pas de régal plus délicieux que cette histoire des premiers siècles du catholicisme contée par un sceptique délicat. L'ironie déborde à chaque page, à chaque ligne de cette légende chrétienne terminée par le dévouement le plus païen qui se puisse imaginer. Aux dernières pages près, une âme candide non prévenue pourrait s'imaginer lire une œuvre de haute édification, tant M. Anatole France a caché de finesse et de subtilité sous une forme élégante et pondérée. On a pu sans exagération comparer des fragments de *Thaïs* aux meilleures pages de Chateaubriand. Sans manquer de respect à l'auteur d'*Atala*, il faut avouer que s'il avait de l'esprit il ne songeait pas en mettre dans ses livres. Or, M. Anatole France le répand à pleines mains, mais en ayant bien soin de le dissimuler sous les apparences d'une décente gravité.

« Je te confierai, frère Palénios, que je suis pénétré de douleur à la pensée qu'il y a dans Alexandrie une courtisane nommée Thaïs qui vit dans le péché et demeure pour le peuple un objet

de scandale.... J'irai trouver cette femme et avec le secours de Dieu je la convertirai ». Après avoir ainsi mis au courant de son projet un saint homme menant, comme lui, la vie anachorétique, Paphnuce, abbé d'Antinoé dans la Thébaïde, se dirige vers la ville abandonnée par lui depuis dix ans; il n'a pas dépassé de beaucoup la trentaine, mais ses macérations lui ont donné un légitime renom de sainteté, de nombreux disciples l'entourent s'efforçant d'imiter ses vertus, il les abandonne pour gagner au Seigneur l'âme de la belle comédienne. Celle-ci avant de l'entendre l'oblige à assister à un repas où les différents systèmes philosophiques et religieux à la mode à cette époque sont exposés avec une clarté absolument séduisante; tout comme Aspasie, Thaïs réunit à sa table les hommes les plus éminents. Touchée par la parole entraînante de Paphnuce, elle renonce brusquement à son existence impie. Elle quitte sa maison non sans avoir brûlé tous les objets précieux qui la décoraient et se laisse conduire dans un monastère de femmes peu éloigné d'Alexandrie.

Le pieux solitaire retourne au desert, mais pour éloigner les tentations de jour en jour plus redoutables, il imagine de vivre sur le chapiteau d'une colonne isolée de trente-deux coudées de hauteur. Il devient l'objet d'une vénération universelle, les disciples arrivent par milliers, une véritable ville se crée au pied de sa colonne, le bruit des guérisons miraculeuses qu'il opère se répand dans la chrétienté, mais les ardillons de la luxure le piquent chaque jour et chaque nuit davantage. Pour les fuir, il se réfugie au fond d'un tombeau obscur parmi les reptiles; le démon ne désarme pas malgré ses prières, ses humiliations, ses appels désesperés au Christ. Enfin, à bout de forces, il saute dans une barque en route pour Alexandrie et arrive au monastère où il a enfermé Thaïs juste à temps pour la voir mourir dans les sentiments de la ferveur la plus grande. Affolé d'avoir manqué l'occasion de se faire aimer par cette femme adorable, dont il était inconsciemment et éperdûment épris, il s'éloigne en blasphémant.

A titre d'échantillon de la manière ironique d'Anatole France, écoutez cet épisode du voyage de Paphnuce à Alexandrie: « Après six jours de marche, il parvint au bourg nommé Silsilé. C'est là que les Égyptiens du temps où ils adoraient les démons taillaient leurs idoles. Paphnuce y vit une énorme tête de sphinx encore engagée dans la roche. Craignant qu'elle ne fût animée de quelque vertu diabolique, il fit le signe de la croix et prononça le nom

de Jésus; aussitôt une chauve-souris s'échappa d'une des oreilles de la bête et Paphnuce connut qu'il avait chassé le mauvais esprit qui était en cette figure depuis des siècles. Son zèle s'en accrut et ayant pris une grosse pierre il la jeta à la face de l'idole. Alors le visage du sphinx exprima une si profonde tristesse que Paphnuce en fut ému ».

Un autre maître en matière d'ironie, Henri Beyle (Stendhal), semble se lever de sa tombe, fermée depuis 1842, pour demander la révision de tous les jugements portés sur son caractère. En dépit d'une puissance d'analyse incomparable à laquelle on n'a d'ailleurs rendu pleine justice que depuis peu d'années, on considérait l'auteur de *La Chartreuse de Parme* comme un égoïste haïneux. Or, il est bien difficile de ne pas revenir sur cette opinion après la lecture de l'autobiographie découverte à la bibliothèque de Grenoble par M. Casimir Stryenski et publiée par lui avec un pieux respect. Les fac-similés du manuscrit joints à ce volume, nous révèlent les labeurs qu'a dû coûter cette publication à l'écrivain consciencieux à qui nous devons déjà le si intéressant *Journal* paru l'année dernière. Dans ce travail, entrepris en 1835, Henri Beyle enregistre tous les souvenirs conservés de son enfance. Ainsi qu'il le répète plusieurs fois, à côté des images les plus claires il trouve des manques, sa mémoire est comme une fresque dont les plus grands morceaux sont tombés. Une autre idée sur laquelle il revient souvent est celle de noter les faits non pas avec plus ou moins d'exactitude, mais d'après les impressions produites, les idées éveillées à leur suite. Hautain, parfois bizarre, mais surtout aristocratique, ce grand isolé qui n'eût jamais songé à se plaindre devant ses contemporains (il y eût vu une humiliation) écrit pour les lecteurs de 1880. Grâce à M. Stryienski, la postérité peut être à peu près exacte au rendez-vous; pour elle, Beyle découvre ses pensées les plus intimes, les plus inavouables pour quiconque n'aurait pas à ce degré la volition intérieure de la sincérité. Il fut amoureux de sa mère qui mourut quand il avait sept ans; il détesta franchement son père, et on l'excusera un peu quand on voit la raideur intraitable et mesquine de ce petit songeur de Grenoble; en revanche, il aima beaucoup son grand-père, un vieillard à la Fontenelle. Par une série de petites touches admirablement précises, H. Beyle nous donne la vision tout à fait nette d'une famille de province pendant les dernières années du XVIII[e] siècle. Beyle a intitulé son autobiographie *Vie de Henri Brulard*, pre-

nant ainsi un pseudonyme dont les initiales sont les mêmes que celles de son nom: la lumière projetée sur ses premières année par ce manuscrit inédit éclaire sa vie entière et toutes les œuvres de l'éminent et génial psychologue.

Avec une sincérité égale, le *Journal des Goncourt* forme une opposition curieuse par son objectivité si on le compare aux notes si subjectives d'Henri Beyle. Le premier volume de la série nouvelle qui vient de paraître embrasse 1870 et 1871, les années douloureuses. M. Edmond de Goncourt y relate ce qu'il a vu du siège de Paris et de la Commune avec cette vision si personnelle du monde extérieur dont il a le secret, sans préjudice d'aperçus curieux sur les hommes de cette époque. Les souffrances de la population parisienne, ses alternatives d'enthousiasme et de désespérance, ses incertitudes sur la situation de la province, son insouciance sous le bombardement, sont enregistrées au jour le jour, par un témoin impartial et sachant toujours choisir entre mille le détail caractéristique.

Mais voici venir M. Paul Bourget, qui se proclame le disciple de Stendhal, et de fait, il a hérité de lui sa subtile compétence en matière d'analyse. Avant de paraître en volume, *La Physiologie de l'amour moderne* a été publiée dans la *Vie Parisienne;* cette simple constatation explique que M. Paul Bourget a abordé par son côté badin la grave question de l'amour. Ce qui n'empêche pas son étude d'être très solidement documentée et remplie d'aperçus très exacts sur les diverses manières d'aimer. La fantaisie poussée souvent jusqu'à la blague assaisonne des observations directement prises sur l'être humain vivant et palpitant. Très bien accueilli dans la haute société, M. Paul Bourget a vu certainement pas mal des choses qu'il conte, il a reçu d'autre part beaucoup de confidences, et il a pris le surplus dans son imagination. Sa *Physiologie* peut affronter la comparaison avec la *Physiologie du mariage* de Balzac. C'est, ce me semble, le meilleur éloge à en faire. Mais le mariage n'entre pour rien dans les considérations de M. Bourget. Il étudie l'amour tout nu, en dehors de la préoccupation du sacrement ou du contrat légal. De plus, il s'attache uniquement aux gens bien élevés, les autres apparaissent tout au plus pour renforcer les côtés anecdotiques. Pour un aphorisme comme celui-ci, s'appliquant aux amants de toutes les conditions: « vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la soif en ne buvant pas »: combien n'ont d'appli-

cation que dans le monde des privilégiés de la fortune! Celui-ci, par exemple, pris au hasard entre cent: « Certains flirts salissent une femme plus que la possession. La rose coupée sur sa tige peut rester fraîche et pure. La rose, même en bouton, même sur le rosier, mais tripotée, est pire que fanée ».

J'arrive à *Jeune ménage* de M. Jules Case. « Pourquoi Louise avait-elle épousé Henri? L'aimait-elle quand il l'avait demandée? Non, mais elle était prête à l'aimer, elle savait qu'elle l'aimerait. Elle lui apportait de la reconnaissance, le sentiment de ses devoirs, de l'affection, un germe de tendresse qu'il eût été facile de féconder. Et lui n'avait su que développer en elle la révolte et la répugnance; d'un corps consentant et curieux, il avait fait un bloc de marbre. Lui avait-il permis de se défendre, de le détromper? Une femme peut-elle dévoiler ses qualités à son mari, si celui-ci ne les voit pas et s'il est maladroit!... Une femme n'a pas d'existence propre, elle est le parasite de l'homme. Elle puise en lui son aliment qui est l'amour. Si elle en est privée, elle devient rien, un être avili, une mendiante qu'on nourrit et qui sent combien elle gêne ». Ces quelques phrases empruntées au roman de Jules Case en résument parfaitement la donnée: elles donneront un échantillon de sa forme très substantielle et très claire.

On ne saurait lire *Jeune ménage* sans être saisi d'une pitié profonde. Je sais peu de romans à ce point attristants et douloureux. Rien que de très humain pourtant et de très simple dans le malentendu né entre les deux époux dès les premières heures du mariage. Trop de brusquerie de la part du mari, un polytechnicien novice en amour, autant qu'infatué de sa supériorité intellectuelle, une susceptibilité excessive chez la jeune femme gracieuse, jolie, intelligente et affectueuse dont l'auteur nous fait un portrait séduisant, telles sont les causes d'une existence manquée. Je parle seulement de Louise: le mari, lui, se fait une vie heureuse, d'abord en satisfaisant son ambition dans une carrière lucrative, ensuite en nouant une liaison avec une femme du monde très belle encore que mûrissante. Il voit les souffrances de Louise, il sait que d'un mot il pourrait ramener la paix dans le ménage, le calme dans ces beaux yeux sans cesse fixés sur les siens; ce mot il ne le dit pas, même après la naissance d'une délicieuse fillette qui du moins apporte quelques mois de bonheur à sa mère. Impérieux et méchant, l'ingénieur à force de brutalité et de perfidie pousse la pauvre Louise dans la voie de l'adultère, et quand, sans amour, elle s'est

donnée à un ami de son mari, celui-ci, sûr d'obtenir le divorce, la jette à la porte, dans des conditions telles qu'on entrevoit pour elle la vie d'une femme entretenue. Sans doute elle est coupable, la malheureuse, mais elle est surtout victime. M. Jules Case nous intéresse à elle précisément en analysant avec une exactitude minutieuse les moindres recoins de son caractère et en nous convainquant de la sorte qu'avec un autre homme que l'égoïste féroce placé sur son chemin par la destinée, elle eût été le modèle des épouses et des mères.

Le principal mérite de *Double face* réside dans sa disposition typographique particulièrement soignée par la maison Dentu. Huit des seize nouvelles qui forment ce volume sont imprimées dans un sens et huit dans l'autre avec une encre différente; quand on est arrivé au milieu du livre, il faut le retourner pour le recommencer en sens inverse. M. Quatrelles n'a cependant rien inventé sous ce rapport; la fameuse diatribe de M. Octave Mirbeau contre les comédiens et la réponse de M. Coquelin furent imprimées de cette façon, il y a plusieurs années. En ouvrant *Double face*, soit du côté « Raison », soit du côté « Folie », on peut tomber sur quelques nouvelles écrites avec une certaine verve, gâtées seulement par cette recherche dont M. Quatrelles ne peut pas se départir. Il a toujours de la distinction, c'est incontestable, et souvent de l'esprit. Mais il abuse parfois de la permission d'être prétentieux.

N'en pourrait-on pas dire autant de M. Pontsèvres, qui donne à *Criminelle* ce sous-titre ambitieux: « Grand roman de mœurs contemporaines »? Les mœurs mondaines qu'il prétend peindre d'après nature ont le défaut d'être superficielles et conventionnelles. Quant aux caractères, pas un seul ne tient debout: l'officier casse-cœur et jouisseur, utilisant pour faire un richissime mariage les séductions de sa personne et le prestige de sa noblesse de fraîche date; l'héritier archi-millionnaire se laissant prendre aux pièges de ce séducteur éhonté; le prêtre intrigant nouant les fils de cette trame noire — autant de fantoches qui font sourire. Le personnage approchant le plus de la vraisemblance serait encore le papa Dugué-Fortier, l'industriel député qui, après s'être efforcé vainement de conserver sa fille, réussit, non sans peine, à arracher sa fortune aux convoitises de son gendre. Il meurt à la peine empoisonné par le misérable. Et sa suprême douleur est de voir son enfant complice de ce crime.

Criminelle n'est qu'une églogue en comparaison d'*Une vie tragique* de M. Daniel Lesueur. Lorsqu'au dénouement elle épouse un brave garçon de peintre fermement résolu à lui assurer une existence calme pour lui faire oublier les sinistres événements au milieu desquels elle a vécu jusqu'à sa vingt-cinquième année, la belle Lysiane a vu mourir de mort violente, près d'elle et à cause d'elle, son père et son premier mari; sans parler d'un garde-chasse qui s'est suicidé en prison, injustement accusé de l'un de ces meurtres. Son père, ai-je dit, ce n'est point exact: née aux Indes, elle est en réalité fille d'un rajah massacré dans une sédition contre les Anglais. Guy de Morlay, un Parisien voyageant dans ces parages, avait épousé la veuve et fait élever comme sienne la fille du rajah; il l'avait ramenée en France, dans son château sur les côtes de Normandie, à la mort de sa mère, et l'enfant devenu jeune fille, il s'était aperçu que son affection paternelle faisait place à des sentiments plus charnels, d'où sa rivalité avec le fiancé de Lysiane, sa mort de la main de celui-ci, personnage énigmatique et romanesque s'il en fût, enfin la vengeance meurtrière de Lysiane instruite seulement après son mariage et de sa véritable origine, et du crime de son mari, et des sentiments de son pseudo-père, sentiments inconsciemment partagés; telles sont les phases principales d'*Une vie tragique*. Les personnes prédisposées aux cauchemars devront éviter de prendre ce roman comme livre de chevet, les autres y trouveront un louable effort pour présenter l'invraisemblable d'une façon logique.

Le serment d'Eva, de M. René de Pont-Jest repose en revanche sur une donnée rigoureusement véridique. Il y a une quinzaine d'années, la fille d'un pamphlétaire français entré sur le tard dans les ordres fit sensation sur plusieurs scènes d'Italie par son talent de comédienne; elle joua notamment à Rome, avec un succès considérable, le répertoire de l'illustre Desclées. Au lendemain de son bénéfice, dont les affiches couvraient encore les murs de la ville, elle voulut obtenir une audience particulière de Pie IX sous son nom de théâtre. Vivement impressionnée par sa visite au Vatican, elle fit mentalement le vœu de refuser à l'avenir ses lèvres aux baisers de son amant, un jeune Français possédant une grande notoriété dans le monde des lettres. Du même coup, sa santé chancelante la força de renoncer au théâtre. Elle mourut trois mois après, aux environs de Paris, ayant tenu scrupuleusement son serment. Pourtant son affection pour son amant était devenue plus ardente

encore aux approches de la mort, mais il y avait dans ses veines un peu du fanatisme paternel. Le pamphlétaire, — il est mort il y a peu d'années dans une petite ville d'Amérique où il exerçait le sacerdoce, — avait été l'artisan de la vie malheureuse de sa fille et de sa fin prématurée en l'obligeant à épouser, quand elle avait seize ans à peine, un Anglais que ses qualités mêmes et sa résidence à Londres désignaient pour *ne pas* être l'époux de cette jeune femme d'un caractère ardent et d'un tempérament artistique incoercible. Tels sont les événements dont s'est servi pour écrire *Le serment d'Eva*, M. René de Pont-Jest chez qui la fécondité n'a pas détruit l'élégance. Il conte d'une plume alerte les phases de la lutte entre la croyance religieuse et l'amour profane.

Fort déçu par le naufrage de la barque boulangiste sur laquelle il avait placé toutes ses espérances et dont il avait été l'un des pilotes les plus hardis, M. Paul Déroulède revient à la littérature. Seulement, il adopte aujourd'hui une forme nouvelle pour lui, celle du roman. Après le succès éclatant et véritablement populaire des *Chants du Soldat,* un recueil de poésies patriotiques inspirées par la guerre de 1870 à laquelle il avait pris part comme officier de chasseurs à pied, après avoir écrit trois drames en vers qui ne passèrent pas inaperçus, M. Paul Déroulède longtemps absorbé par ses fonctions de président de la Ligue des patriotes, a employé les loisirs que lui laisse son mandat de député de la Charente à la confection d'une *Histoire d'amour*. En son allure générale, cette histoire rappelle les nouvelles de Prosper Mérimée. Mais j'avoue lui préférer *Ma cousine Laura* de M. Marcel Prévost, un jeune qui a passé non sans éclat par l'École polytechnique. C'est sans doute dans la pratique quotidienne des sciences exactes qu'il a appris le secret de son style sobre et concis exempt pourtant de toute sécheresse. Une des raisons qui me font prédire une destinée heureuse à *Ma cousine Laura,* c'est le choix du sujet. Les scènes de la vie de théâtre plaisent généralement à tout le monde à la condition d'être contées par quelqu'un qui connaît ce milieu très spécial. M. Marcel Prévost a en outre le mérite rare de savoir éloigner toutes les superfluités. Caractères et situations sont esquissés d'un trait net et sans bavure.

M. Léon Barracand n'atteindra probablement jamais aux joies de la popularité, mais, sans le connaître, j'ai la persuasion qu'il préfère les suffrages de la petite élite à laquelle ses romans s'adressent. Il est originaire du Dauphiné comme Stendhal, et, comme

l'auteur de *La vie d'Henri Brulard*, il affectionne les études psychologiques jusqu'au cheveu coupé en quatre inclusivement; il proclame son goût pour les excentricités à l'instar des romantiques dont il ne rougit pas d'être le continuateur. *Vicomtesse* lui fournit l'occasion d'une étude laborieuse parfois, sérieuse toujours, de l'entraînement qui pousse les parvenus vers l'aristocratie. Tout en affectant le dédain, le mépris, ou l'indifférence, — affaire de tempérament, — contre les familles d'une noblesse authentique, les plus démocrates sont loin d'être insensibles à cette supériorité, car c'en est une. Les nouveaux enrichis la reconnaissent et leurs avances à ceux qu'ils envient, l'imitation servile de leurs faits et gestes sont un hommage de plus. C'est le point de départ du *Député Leveau*. Et qu'on n'aille pas contester à M. Barracand la vitalité de cette aristocratie; il vous répondrait péremptoirement: « Quand les déshérités subsistent, pourquoi veut-on nous persuader que le règne des privilégiés a pris fin ? »

Faute de place, je ne puis que signaler *Paris au Club*, où M. Carle des Perières, l'un de nos meilleurs chroniqueurs, a réuni un choix de petites études sur la vie des cercles et des sports entremêlées d'anecdotes lestement présentées. *Jacques et Jacqueline*, un recueil de courtes historiettes marquées au coin d'une originalité fine et prime-sautière, signées par M. Berr de Turrique qui ne compte que des sympathies dans le monde des lettres. *Lilas et Colette*, de délicates bluettes ciselées par ce maître orfèvre qui se nomme Catulle Mendès.

En fait de poésies, je note comme des œuvres originales et intéressantes: *La Divine Aventure*, un court poème fantastique de M. Félicien Champsaur, et *Rythmes pittoresques*, un livret tout à fait étrange. De la prose ? des vers ? Je ne sais, mais du rêve doucement nombré. Les raffinés raffolent déjà de ces pages chantantes qui semblent ouvrir à la poésie un horizon nouveau. Et de fait, beaucoup de jeunes poètes s'inspirent des méthodes que Marie Krysinska applique depuis huit ans avec une absolue sûreté de main.

La période du jour de l'an amène son contingent de nouveautés spéciales ou d'œuvres classées présentées sous un aspect élégant, de façon à devenir de magnifiques étrennes. Telles sont, par exemple, les belles éditions de l'*Enfer* de Dante et de *Mireille* de Frédéric Mistral. Les illustrations de Gustave Doré assurent à l'œuvre du divin Florentin, traduite par Fiorentino, un regain de

succès; nul commentaire ne vaut les merveilleuses compositions de ce maître dessinateur dont la fougueuse imagination a donné la vie et le mouvement aux plus fantastiques conceptions de Dante Alighieri.

M. Frédéric Mistral donne une traduction de sa *Mireille.* C'est, de l'œuvre du grand poète provençal, le poème le plus connu et le mieux aimé parce qu'il est le plus pathétique. Qui n'a souri aux délicieuses expansions d'amour de la petite Mireio et du beau gars Vincent sur le même mûrier que défeuillaient leurs mains fébriles? Et qui n'a pleuré devant la magnifique scène de la mort de Mireille entre le ciel et la mer bleuissante sur la terrasse de l'église des Saintes-Maries? M. Frédéric Mistral a traduit ces beautés sans en diminuer le charme et il a été puissamment aidé dans son œuvre par le talent de M. Eugène Burnand le brillant aquafortiste.

Nul n'ignore que le Salon carré du Louvre est, avec la Tribune du palais des Offices et le Salon d'Isabelle du musée de Madrid, l'un des coins privilégiés où sont accumulés les chefs-d'œuvre de la plus haute qualité. M. Gruyer de l'Institut entreprend une excursion dans cet éden artistique et il l'intitule *Voyage autour du Salon carré;* guidé par le plaisir de l'esprit, la recherche scientifique, l'érudition, il va d'un pays et d'une école à l'autre jalonnant ses observations par de magnifiques reproductions en héliogravure.

M. Eugène Müntz, l'éminent conservateur de l'école des beaux-arts continue son *Histoire de l'art pendant la Renaissance,* qui formera cinq volumes absolument documentaires et définitifs, — par l'étude de l'*Age d'or* en Italie, faisant suite aux *Primitifs.* Ce second volume constituant à lui seul un tout complet embrasse la belle et radieuse époque, commençant vers 1470 avec l'apparition de Laurent le Magnifique, de Bramante et de Léonard de Vinci et se terminant cinquante ans plus tard, à la mort de Raphaël et de Léon X. « Le charme qu'exerçaient l'ouverture d'esprit et l'urbanité des Italiens était extrême, dit l'auteur. Aucune nation civilisée ne pouvait s'y soustraire: savants et souverains le subirent avec volupté; l'Italie passait alors pour la patrie commune de tout homme pensant ». Les origines, le développement et les résultats de cette période glorieuse entre toutes dans l'histoire de l'esthétique sont approfondies par M. Eugène Müntz avec un soin minutieux qui n'exclut pas l'intérêt. Des maîtres incontestés à leur plus hum-



bles disciples, tous ont leur place dans cette galerie complète, et les nombreux détails sur leur vie privée et sur les événements publics contemporains font de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance* un volume d'une lecture infiniment attrayante. Peintres, statuaires, architectes, orfèvres, originaires de tous les points de la péninsule revivent non seulement par la critique savante de leurs œuvres, mais par des reproductions, des fac-similés qui sont le *nec plus ultra* de la gravure arrivée à son maximum de perfectionnement et font le plus grand honneur à la maison Hachette à qui nous devont également *Mireille* et l'*Enfer* de Dante.

Moindres sont les prétentions de l'*Histoire de la peinture*, éditée par la maison Firmin-Didot, comme le *Voyage autour du Salon carré*, mais elle répond bien aux conditions des ouvrages de vulgarisation. Un millier d'illustrations accompagnent les trois volumes consacrés par MM. de Wysewa et Perret à la France, à l'Allemagne, à l'Espagne et à l'Angleterre.

L'art tient aussi une place importante dans la *Vie de saint Ignace de Loyola*, par le R. P. Clair. Le texte de Pierre Ribadeneira son premier historien, une évocation puissante de cette figure chevaleresque dont on peut contester l'influence sur les destinées de l'Église catholique, mais dont on ne saurait nier la grandeur, est en effet accompagné d'un excellent commentaire et illustré de planches, eaux-fortes et héliogravures qui font passer sous nos yeux une série d'œuvres d'art de premier ordre dues à Rubens Mignard, Alonzo Cano et vingt autres maîtres.

Sans nous éloigner des ouvrages inspirés par l'idée religieuse, nous trouvons au premier rang de la belle série des volumes consacrés aux voyages, *Les pèlerinages français*, par le R. P. Drochon. Les catholiques y verront les origines et l'extension de la dévotion à la Vierge; les érudits des indications précieuses sur toutes les provinces de France, car le culte de Marie a partout des racines profondes; les simples curieux des gavures inédites et des cartes fort curieuses. Avant de quitter la France nous devons une mention à *L'Alsace et les Alsaciens à travers les siècles*, une étude fort luxueusement éditée par la maison Jouvet et dictée à M Matthis par le plus sincère et le plus ardent patriotisme.

La France associe à l'Alsace dans ses patriotiques regrets le nada perdu pour elle depuis 1763. Quelle est la situation politi-, économique et sociale faite par l'Angleterre aux descendants s soixante-cinq mille colons que nous y avons laissés à cette

époque? M. Georges Demanche répond à cette question en des notes de voyage écrites avec humour, publiées sous ce titre: *Au Canada et chez les Peaux-Rouges* qui feront connaître et aimer davantage en France ce peuple sympathique.

C'est l'Amérique du Sud qui a attiré M. Romain d'Aurignac et lui a inspiré son volume *Trois ans chez les Argentins.* Il n'avait pas douze ans quand il mit le pied dans ce pays après avoir fait la traversée en qualité de mousse; depuis cette époque il l'a parcouru dans tous les sens, aussi nous donne-t-il, avec l'aide du brillant crayon de Riou, un tableau des plus curieux et des plus passionnants de la vie des Pampas.

Si les grandes plaines de l'Amérique du Sud sont encore peu connues, les immenses territoires de l'Afrique centrale le sont encore moins. Cependant chaque jour, un coin du voile qui recouvre le continent mystérieux vient à se soulever. Après Stanley, ce sont ses lieutenants qui s'efforcent de faire jaillir la lumière. Au nombre de ces derniers se trouve Jephson qui sous le titre *Emin Pacha et la rébellion de l'Équateur*, raconte par le menu, comment détaché auprès d'Emin, pendant que Stanley allait à la recherche de son arrière-garde, — désormais tristement historique, — il fut, comme le pacha, victime des hésitations et des faiblesses de celui-ci. Emin, qui était l'irrésolution en personne, fut emprisonné par ses soldats rebelles, puis délivré par eux à la nouvelle de l'approche de Stanley. Jephson subit le même sort. Aussi le récit qu'il fait de sa captivité et de sa délivrance est-il une page inédite de cette incroyable expédition.

Pour être de pure fantaisie, *Les aventures de Sidi-Froussard* ne paraîtront pas plus invraisemblables que celles de Stanley; elles ont pour théâtre le Tonkin au moment de la campagne de 1883-85. Pascal Brunet, dit Sidi-Froussard, appartient à la catégorie des poltrons d'instinct qui deviennent des héros à force d'empire sur eux-mêmes. Tout le monde connaît le cas de Turenne, se disant le matin de chaque bataille: « Tu trembles, carcasse! mais tu tremblerais bien plus si tu savais où je te mène! » M. Le Faure s'est proposé, tout en respectant l'exactitude des événements militaires, d'écrire une histoire anecdotique de l'occupation du Tonkin.

Quand un auteur tient lui-même le crayon destiné à illustrer son ouvrage, il existe une cohésion parfaite entre le texte et les dessins; c'est le cas de M. Louis Vallet. Il donne dans *Le chic à cheval* une curieuse histoire de l'équitation civile et militaire. De-

puis les Grecs jusqu'à nos jours, tous les peuples défilent dans ce kaléidoscope de l'art équestre, remis plus que jamais à la mode par le mouvement qui entraîne la jeune génération vers la restauration des exercices en plein air. Sous le rapport technique, *Le chic à cheval* est un manuel précis pour les cavaliers des deux sexes, les profanes admireront les belles planches dont bon nombre en couleur, qui en forment le séduisant commentaire. Les pages écrites par M. Henri Lavedan pour préfacer ce beau volume n'en sont pas les moins savoureuses; l'auteur de la *Haute* y a mis un peu de sa subtilité extra-parisienne, c'est tout dire.

Les volumes illustrés que je viens d'indiquer s'adressent à tout le monde, il en est d'autres destinés plus spécialement à la jeunesse; ils auraient droit eux aussi à une place dans cette causerie, mais sous peine de dépasser les limites qui me sont imposées, je dois me contenter de signaler quelques charmants ouvrages destinés à faire passer de bonnes heures à la génération non encore arrivée à l'âge adulte. *César Cascabel,* la dernière œuvre de l'inépuisable Jules Verne, bizarre odyssée d'une voiture de saltimbanques traversant les régions polaires pour passer d'Amérique en Europe sans franchir l'Océan; *Le secret du Mage,* récit d'une expédition en Asie à la recherche des civilisations disparues, par André Laurie. *Une élève de seize ans*, une suite de causeries familières de M. Ernest Legouvé de l'Académie française, qui a si bien défini la nécessité de la pondération dans l'enseignement le jour où il a dit: « S'instruire, c'est se nourrir; or, notre corps ne se nourrit pas de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère »; *Nos jeunes filles aux examens et à l'école,* tableau exact et piquant de l'instruction actuellement donnée aux jeunes filles dans les écoles élémentaires, professionnelles et normales, dans les cours de chant, de dessin, de coupe, de gymnastique et de cuisine, expliqué par de fins croquis de l'auteur M. Alexis Lemaître.

M. Émile Desbeaux est un aimable guide pour pénétrer dans les arcanes de la physique; la pratique des choses littéraires, le coudoiement des poètes et des auteurs dramatiques au théâtre de l'Odéon, dont il est depuis longtemps le secrétaire général, lui font trouver des formules élégantes et claires pour l'exposition des phénomènes et l'explication des appareils compliqués de la *Physique moderne;* les plus étonnants problèmes de l'électricité: phonographe, téléphone, lampes à incandescence, sont abordés et résolus par lui, avec une aisance souriante.

Je voudrais citer encore les albums amusants que l'on peut donner aux enfants, mais qui sont feuilletés avec plaisir par les parents : *Joies d'enfants,* par Mars, le dessinateur élégant, fidèle reproducteur des ébats de tout un petit monde déjà si délicatement rendu dans *Confrères et compagnons* et dans *Nos chéris*. Les spirituels croquis de Crafty, le dessinateur sportsman qui s'en prend cette fois, à la race canine après avoir fait défiler devant nous *Paris* et *La Province à cheval*. Les volumes-albums de Jouvet remplis d'ingénieuses chromolithographies dans la manière de Kate Grenway. Les caricatures étourdissantes de Caran d'Ache, de vrais romans comiques d'une drôlerie épique narrés en une dizaine de petites scènes si claires que le moindre mot de texte deviendrait inutile.

Sur une vingtaine de pièces nouvelles représentées depuis l'ouverture de la saison théâtrale, deux seulement ont obtenu un franc et légitime succès. Ce sont: *Le député Leveau,* de Jules Lemaître et *Ma cousine,* d'Henri Meilhac; auxquelles il faut ajouter la reprise de *La Parisienne* à la Comédie-française, écoutée avec froideur le soir de la première représentation, mais qui paraît à cette heure être assez bien accueillie par le grand public. Il faut chercher dans l'interprétation la cause de cette froideur. La solennité en usage dans la maison de Molière jointe à la lourdeur naturelle de M. Prudhon et à la sécheresse alambiquée de Mlle Reichenberg, si incomparablement exquise dans tant d'autres rôles, dénaturent cette pièce qui demande à être jouée avec simplicité. Cette Parisienne insouciante, trompant sans l'ombre d'un remords et son mari et son amant en titre, devient un monstre si elle paraît avoir conscience de ce qu'elle fait. J'ai relu la pièce au sortir de la représentation et je conserve la conviction qu'elle restera comme un des chefs-d'œuvre de notre théâtre contemporain.

Chef-d'œuvre également *Ma cousine,* d'Henri Meilhac. La fantaisie, l'observation, l'esprit et une connaissance approfondie du théâtre n'ont jamais produit rien d'aussi savoureux. Une actrice en vogue s'attelant à rendre à sa femme légitime un mari coureur, voilà toute la donnée, mais la plus longue analyse ne saurait donner une idée du charme capiteux qui se dégage de ces trois actes. Ici, par exemple, la lecture ne saurait suppléer à la représentation. Hors de leurs cadres, les mots perdraient toute leur valeur, aussi je me garderai bien d'en citer un seul. D'ailleurs, plus heureux que M. Becque, M. Meilhac a été servi par une interprétation excel-



lente en tête de laquelle il faut citer Mlle Rejane, qui est tout simplement l'une des plus étourdissantes comédiennes de Paris. Pour tourner la tête au petit vicomte d'Arnay la Hulte, Riquette vient jouer dans son hôtel, sur la prière de sa femme, une comédie d'amateur au cours de laquelle elle danse un pas de fantaisie à l'instar des étoiles chorégraphiques du bal public. Cette seule scène suffirait à assurer la fortune de *Ma cousine*. Ce qu'il y a d'un peu énigmatique dans ce titre est expliqué par une parenté de la main gauche entre la femme abandonnée et la jolie Riquette.

Le député Leveau n'a pas moins brillamment réussi: cette seconde œuvre dramatique du brillant critique théâtral du *Journal des Débats* se recommande pourtant par des qualités d'un autre ordre. Elle donne une vision très nette de l'embarras de certains hommes politiques devenus subitement célèbres et sentant que l'insuffisance de leur éducation première, la vulgarité de manières acquises dans les milieux secondaires où ils ont vécu laissera toujours une marque indélébile. Ils possèdent tout ce qu'on peut ambitionner, les honneurs, la fortune, le talent, mais ils jalousent secrètement ces gens du monde pour qui ils affectent de l'indifférence, voire même du mépris.

M. Jules Lemaître a très exactement rendu cet état d'âme; son député Leveau est arrivé à une grande situation dans le parlement; flatté d'être distingué par la femme d'un de ses collègues de la droite, il est pris d'abord par l'amour-propre, puis par l'amour tout cru. La belle marquise de Grèges l'amène et avec lui, son groupe de la chambre à une alliance avec les monarchistes; ce qui est la négation de tout son passé politique. Il s'aperçoit trop tard que, pour être berné, il a compromis sa carrière et abandonné la meilleure des épouses: il se venge en avertissant le mari par une lettre anonyme d'un de ses rendez-vous avec la marquise. C'est au tour de la belle intrigante d'être prise, M. de Grèges demandera le divorce, sa femme n'aura qu'à choisir entre la galanterie ou le mari de sa victime: « Allons, se dit-elle, je serai Mme Leveau ! » Ce dénouement à la fois brutal et brumeux a été discuté à l'origine; je le trouve, quant à moi, des mieux venus justement parce qu'il ne rentre pas dans les procédés habituels du théâtre. *Le député Leveau* est joué avec talent par M. Caudé et Mme Jeanne Hading, séduisante et perverse à souhait, M. Dieudonné, M. Mayer, Mme Marie Samary et Mlle Marguerite Caron.

A propos de la Comédie-française, je m'en voudrais de ne pas

signaler le brillant début de M. Jean Coquelin. Il s'est révélé du premier coup, comédien de race dans le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*. Ne croyez pas qu'en signalant seulement deux pièces de valeur, j'aie oublié *Cléopâtre*. Le nouveau drame de M. Sardou échappe à la critique dramatique. On ne saurait trouver l'apparence d'une pièce dans cette suite de scènes où l'intérêt ne fait pas excuser les entorses volontairement données à l'histoire. Une fois cependant, l'imagination de M. Sardou l'a bien servi en lui dictant une scène où la reine d'Égypte n'a qu'à paraître dans la tente d'Antoine, la veille d'Actium, pour lui faire oublier et son amour pour Octavie et les négociations de paix entreprises avec Octave. Les derniers tableaux, dénués de la mise en scène plus éclatante qu'artistique des trois premiers, laissent une impression glaciale. Sarah Bernhardt tire tout le parti possible de ce mauvais rôle; tour à tour féline, impérieuse et amoureuse, elle arrache au public des applaudissements que l'auteur aurait tort de revendiquer.

En l'absence de toute nouveauté à l'Opéra et à l'Opéra-comique, l'événement artistique du moment est le triomphe de George Bizet. La souscription pour son monument grossit à vue d'œil, on fait fête à la ravissante suite d'orchestre accompagnant l'*Arlésienne* d'Alphonse Daudet, actuellement représentée à l'Odéon avec Mlle Lerou, on donne à l'Opéra-comique une représentation extraordinaire de *Carmen* avec les étoiles du chant, Jean de Reské, Lassalle, MMmes Galli-Marié et Melba et *La jolie fille de Perth* a été écoutée avec faveur à ce théâtre Lyrique dont l'existence a été malheureusement si courte que ce n'est plus trop la peine d'en parler.

C. DE NÉRONDE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE

SOMMAIRE : *Idéalistes et Réalistes*, Peter Hille — Detlef von Liliencron, *Proses et Poésies* — Le théâtre moderne allemand : *L'Alouette*, comédie de Wildenbruch — *Le Sous-Secrétaire d état*, vaudeville de M. Adolf Wilbrandt — *La seconde vue*, vaudeville d'Oscar Blumenthal — *Le Père*, drame de Strindberg.

En Allemagne, comme dans tout pays qui présente quelque mouvement littéraire, nous assistons à une réédition de la fable antique du combat des dieux anciens contre les dieux nouveaux. La lutte ne date pas d'hier. Idéalisme ! Réalisme ! On retrouve partout ces professions de foi : dans les livres, dans les revues, dans des publications de tout genre où les champions des deux sectes échangent les aménités les mieux caractérisées. Et toujours la génération nouvelle monte à l'assaut de celle qui l'a précédée. Avec le temps toutefois l'état des choses se modifie. Il y a, de part et d'autre, des déserteurs et un rapprochement semble probable. Les libéraux de l'ancienne école — si je puis les nommer ainsi, — et les modérés de l'école contemporaine se sont tendu la main. Pour nous former une idée de ces théories en art, en science et en philosophie pratique, nous feuilletterons la revue : *La littérature moderne ;* on ne saurait rien trouver de plus positif. Dans ces pages, mieux encore que dans la *Société* de Munich, nous verrons la force et la faiblesse de l'Allemagne littéraire d'aujourd'hui, ses promesses et ses errements. Tout d'abord, parmi les radicaux, il y en a qui prennent position à l'écart, un peu comme les démocrates-socialistes, et c'est parmi eux et parmi eux seulement, que nous trouverons quelques personnalités originales et fortes : Peter

Hille, un écrivain très unique, digne de porter les grelots et la marotte, et qui semble s'être chargé de la rédaction de *La poésie moderne* tout exprès pour y tenir les Arlequins.

Supposons un lecteur aimable en proie à un accès d'humeur noire, rêvant, solitaire, au coin de son feu, à l'infidèle; — il lui suffira d'ouvrir un volume de Peter Hille pour oublier sa mélancolie. La veine comique de cet écrivain exerce une action merveilleuse, c'est un remède infaillible contre les mille maux de cette vallée de larmes qu'on appelle la vie. Le lecteur ne comprendra mot aux pensées infiniment grandes de Peter Hille, il s'efforcera en vain de découvrir des apparences de cohésion d'une phrase à l'autre, — n'importe, il rira, il rira de tout son cœur, comme l'on rit au cirque des gambades insensées d'un clown. L'esquisse intitulé: *Mon ennemi*[1] est une vraie parade capricieuse et fantasque. C'est dommage qu'il n'y ait pas pour la littérature d'expositions de produits originaux, car Peter Hille y obtiendrait certainement une médaille d'or.

Auprès de ces caricaturistes de la pensée, nous rencontrons des écrivains excellents, des poètes à l'inspiration élevée, des hommes d'initiative. Il s'en est manifesté beaucoup parmi les représentants de la littérature allemande, durant l'époque de réaction contre l'influence étrangère qui a précédé l'événement de Schiller et de Gœthe. Je me borne à citer les noms d'un Günther, d'un Klinger, d'un Lenz, d'un Müller auxquels il faudrait en ajouter tant d'autres, car nous n'en finirions point à vouloir énumérer les points de comparaison entre l'effervescence de cette époque et celle de l'époque actuelle. Il nous reste à souhaiter de voir se lever, à l'issue de la période tourmentée que nous traversons, deux astres de première grandeur, un Schiller et un Gœthe!

Parmi les jeunes talents de l'Allemagne contemporaine, après avoir distingué Karl Henckell, Julius Hart, Hermann Bahr, John Henry Mackay, Gerhard Hauptmann, l'auteur fort connu et fort discuté d'une comédie récente, *Avant le coucher du Soleil*, il faut citer, en toute première ligne, un écrivain de par la grâce de Dieu, Detlef von Liliencron. A prendre l'ensemble de son œuvre, — poésies, nouvelles, esquisses, un roman, plusieurs drames, — rien de parfait, et cependant tout vaut la peine d'être lu. On chercherait longtemps avant de découvrir un écrivain allemand contemporain

[1] *Moderne Dichtung*, septembre 1890, p. 559.

qui ait su se préserver à ce point de toute influence étrangère, dont la pensée et les tendances soient demeurées si franchement, si exclusivement germaines, et cela en dépit d'une vaste culture. C'est là, l'indice d'un vrai caractère. Le mot de Buffon: « Le style, c'est l'homme », ne s'applique à personne mieux qu'à Liliencron. Franc, solide, vigoureux, nerveux, un homme, en un mot. Il est l'ennemi juré de la rhétorique, de la vaine phraséologie des salons, et ces dispositions ont déterminé la forme dont il revêt sa pensée.

Liliencron est né à Kiel en 1844, à l'époque où le grand port était encore danois. Cette circonstance ne l'empêcha pas de prendre du service dans l'armée prussienne et de faire, en qualité d'officier, les campagnes de 1866 et celles de 1871 à 1872. Ensuite, ayant obtenu sa retraite, il rentra dans sa patrie où il se fixa définitivement. Et c'est là, sous le ciel brumeux du Schleswig-Holstein, où durant les mois d'hiver et d'automne les nuages traînent presque au ras du sol, sous ces tristes latitudes où la nature se montre si avare envers l'homme, — c'est là que sa vocation d'écrivain s'est éveillée, là que tous ses ouvrages ont vu le jour. Aussi, ceux-là seuls qui connaissent ces contrées et leurs habitants, ceux-là seuls qui se sont familiarisés avec le langage monotone et presque monosyllabique de leurs dialogues si simples, si brefs, si francs, peuvent-ils apprécier à leur juste valeur les œuvres du poète de l'Allemagne septentrionale, ceux-là seuls comprendront par quelles profondes racines il tient non seulement à son *peuple*, mais à la *race* d'où ce peuple est issu. Liliencron ne nous a pas encore dit son dernier mot. Malgré ses quarante-quatre ans, il est encore en plein développement, mais j'ai peine à croire que nous devions attendre de lui quelque œuvre sérieusement conçue, sérieusement achevée, drame ou roman. Cette prévision négative indique à la fois, selon moi, la grandeur et la limite de sa puissance créatrice. Nul ne s'entend comme lui à condenser en un petit nombre de traits caractéristiques la description d'un être, d'un paysage, d'un épisode; en revanche, il ne sait rendre, ni les foules, ni les horizons. Il est bon capitaine et mauvais général. Donnez-lui un coin de forêt, deux interlocuteurs — il vous peindra une miniature délicieuse. Voici, à l'appui de ma thèse, quelques passages d'une nouvelle de Liliencron, l'*Escargot:* [1]

La petite Katherl, que j'emmenais courir le monde, s'était trouvée sur

[1] Voir *Moderne Dichtung*, septembre 1890, p. 474, p.

mon chemin un beau jour à Munich et s'était attachée à mes pas comme un petit chien égaré. Elle avait dix-sept ans; ses cheveux, les plus noirs du monde, lui tombaient sur le front et se massaient autour de sa tête à peu près comme la crinière rebelle d'un jeune poulain berbère. Puis elle avait encore deux grands yeux très doux, incroyablement beaux, un corps souple et fort, la chair lisse et ferme. Quelle enfant cela faisait! Je la vois encore! Parfois, quand la fantaisie lui en prenait, il lui arrivait d'avaler trois, quatre oranges l'une après l'autre; un jour, tandis que je dormais à poings fermés, je sentis soudain ses bras se glisser autour de mon cou et m'étreindre convulsivement; elle murmurait à mon oreille: «Oh! quel rêve j'ai fait!» et sanglotait, sanglotait si désespérément que j'eus toutes les peines du monde à la calmer. Quelques instants après, elle s'était rendormie; ses beaux yeux étaient clos lorsque j'enlevai sous mes baisers les dernières larmes demeurées suspendues à ses longs cils. D'autres fois, elle m'éveillait en s'écriant: «O mon dos, mon dos est tout nu!» et alors il s'agissait de l'envelopper bien chaudement dans ses couvertures. Pendant assez longtemps, nous avions erré à nous deux dans la contrée du Schliersee et du Tergernosee; nous y avions escaladé les montagnes en maint endroit. Que de fois dans quelque estaminet, sur un banc rustique, en face d'un beau point de vue, lui arrivait-il de s'endormir tout à coup sur mon épaule, au beau milieu de nos folies et de nos rires, en murmurant: «Oh! que j'ai sommeil!» Et il ne me souvient pas d'avoir éprouvé de toute ma vie de sensation plus délicieuse que celle de cette tête mignonne se laissant aller sur mon épaule ou sur ma poitrine, dans l'entier abandon de la lassitude. Ses lèvres rouges s'entr'ouvrant, laissaient deviner l'éclat des dents blanches...

Les poésies de Liliencron, déjà fort nombreuses, ne sont ni moins originales, ni moins fortes. Il en est une dans le nombre, qui met bien en évidence les mérites de l'écrivain. Cette pièce qui nous semble digne de trouver place ici est adressée à Karl Henckell, un confrère, un poète qui s'est fait un nom en publiant des chants d'une inspiration hardie et vibrante. On peut lui reprocher, il est vrai, de tomber çà et là dans la phrase et dans le style ampoulé; toutefois aux bons endroits, — et ils sont nombreux, — il a la vigueur des forts, la poésie des vrais poètes. Voici cette pièce:

A *Karl Henckell.*[1]

Qu'ai-je donc rêvé de toi, esprit de flamme? Dis, qu'ai-je rêvé? Ce songe était effrayant. Qu'ai-je donc rêvé? Ah! voici qu'il me souvient de ce que j'ai rêvé de toi, esprit de flamme!

[1] Voir *Moderne Dichtung*, septembre 1890, p. 587.

Tous deux debout, face à face, nous luttons au sommet d'une barricade; l'épée étincelle, l'épée fait reluire ses reflets d'acier; nous sommes tous deux face à face, nous luttons en frères.

Et de la main gauche nous nous menaçons: « Approche! Approche! tu ne m'échapperas pas vivant. Allons, frappe! en garde! c'est le meurtre, c'est la mort qu'il nous faut! » Et de la main gauche nous nous menaçons.

J'ai vu les boucles de ta chevelure baignées des rayons du soleil; tu t'écriais: « Je meurs pour la liberté! » Moi, je m'écriais: « La fleur du roi orne mon casque ». J'ai vu les boucles de ta chevelure baignées des rayons du soleil.

Nous avons croisé le fer, tous deux nous avons frappé au cœur; au moment où notre sang répandu s'est confondu en un même ruisseau, deux poésies ont pris leur vol vers les nues; nous avions croisé le fer et tous deux nous avions frappé au cœur.

Mais avant que le dernier souffle de vie se fût échappé de nos âmes, avant de nous séparer pour jamais, nos mains se sont rencontrées en une étreinte de paix: avant que le dernier souffle de vie se fût échappé de nos âmes.

Ces citations suffisent à établir qu'il se rencontre dans les rangs de la jeune Allemagne, dont Liliencron fait partie, des talents indiscutables, des esprits pénétrés de la vocation artistique, des penseurs capables de vouloir et capables également de réaliser ce qu'ils ont voulu.

*
* *

Ces jeunes talents ont gagné peu à peu la faveur du public qui lit; en revanche, ils n'ont guère réussi au théâtre. [1] Depuis Sudermann, depuis Hauptmann, aucune étoile nouvelle n'a lui devant la rampe. La saison théâtrale a mis au jour des pièces nouvelles, sinon originales. Seule est à signaler l'*Alouette* de Wildenbruch. Le chantre des Hohenzollern, que l'on a déjà pris l'habitude de traiter plus ou moins en poète de cour, a abandonné dans ce drame la vieille ère des Anglo-Saxons et des Carlovingiens, le siècle des

---

[1] Mme Jean Menos avait déjà parlé précédemment de quelques-unes des pièces qu'étudie M. Otto Krack (voir la *Revue Internationale* du 15 juillet 1890). Nous laissons pourtant subsister entièrement le travail de M. Krack, car nous estimons qu'une comparaison peut être curieuse et pleine d'enseignements. Et puis, il n'est que justice que ce soit une plume allemande qui écrive ici le dernier mot sur ce sujet.

N. D. L. R.

chevaliers bardés de fer, des ménestrels et des dames, pour s'avancer au plein jour de l'époque actuelle. Et, par cette pièce, il a prouvé qu'il écrivait aussi bien ou aussi mal, — selon l'opinion du lecteur, — le drame historique ou la comédie de mœurs. D'ailleurs, pour ma part, je suis loin de prétendre que cette pièce renferme rien de très particulier. L'auteur n'y pose, ni n'y résout aucun problème essentiel; le langage dont il a revêtu sa pensée n'est inédit ni par sa couleur, ni par sa coupe. Nous avons déjà vu tout cela, dirait le sage Ben-Akaba, tout, sans en excepter l'usage du dialecte local dont se servait jadis, dans son temps, le grand Molière. Néanmoins ce drame a eu du succès et ce succès est en bonne partie mérité. La langue, d'abord, demeure d'un bout à l'autre naturelle et simple; ce ne sont plus les ïambes prétentieux des drames précédents, qu'on eût dit composés tout exprès pour être déclamés en toges et en cothurnes. Puis Wildenbruch touche ici à une vraie question sociale. S'attachant à marquer l'abîme qui sépare la classe aisée, celle des capitalistes, des classes pauvres, il adresse à celle-là de sérieuses exhortations sur ses devoirs; elle doit s'intéresser efficacement aux humbles et aux petits; elle doit améliorer leur position, encourager leurs efforts, les soutenir et tendre une main secourable à quiconque aspire à s'élever par son travail. C'est là une noble pensée, une pensée foncièrement humaine. Le porte-voix du poète, Auguste Langenthal, est un propriétaire de fabrique qui a toujours vécu dans les meilleurs rapports avec ses ouvriers. Nous le trouvons à la veille de franchir un dernier pas décisif dans le sens de l'égalité sociale, en prenant pour femme Lene, l'*Alouette*. Ce surnom lui vient de ce qu'elle porte toujours un amour de petit bonnet et de ce que, du matin au soir, elle chante et gazouille aussi gaie qu'une alouette. Cependant, de son côté, la jeune ouvrière connaît l'adage: qui se ressemble s'assemble, et prétend s'y conformer. En dépit des offres séduisantes du riche fabricant, en dépit des vœux du public, Lene épouse un honnête, un pauvre ouvrier qu'elle aime. Tout en accordant de grand cœur à ce brave garçon le bonheur qui lui tombe en partage, nous ne saurions nous empêcher de déplorer cette conclusion. Quelle belle tâche le poète s'était proposée et comme il l'a mal remplie! Dans l'origine, il doit avoir voulu représenter un rapprochement entre les deux classes hostiles, indiquer la voie de conciliation; une porte s'ouvrait sur cette voie désirable: le mariage. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas jugé bon de bénir l'union de

Lene avec M. Auguste? Il aurait pu le faire sans rendre trop difficile le *oui* de la gentille épousée, tandis qu'il abandonne au moment décisif sa donnée primitive pour suivre l'inspiration, pour ne pas rendre malheureux un ouvrier fort épris.

Comment ne pas déplorer cette idée? Nous nous imaginions que l'auteur construisait un édifice de pierre, — hélas! nous n'avions devant nous qu'un inutile château de cartes. Comment ne pas regretter l'effondrement de cette excellente donnée? Telle que M. Wildenbruch nous la présente, avec la conclusion traditionnelle et banale qui répand un parfait contentement à la ronde, cette pièce est tout simplement la reproduction du drame de Schiller l'*Intrigue et l'Amour*, agrémenté d'un dénouement heureux. Que M. Wildenbruch consente à remanier son dernier acte et la scène allemande s'enrichirait d'une œuvre excellente. Et cela permettrait d'admirer tout à fait les détails caractéristiques, les scènes saisissantes de vie, le dessin touchant, correct et fidèle de certaines figures, — celle du chiffonnier, entre autres, avec la philosophie mal digérée qu'il a puisée à l'aventure, dans les colonnes de certains journaux.

La muse gaie est demeurée jusqu'à présent presque muette. Seulement deux nouveautés, l'une semblant devoir fournir une carrière normale et l'autre qui n'ira pas loin — craignons-nous.

Dans le *Sous-secrétaire d'État,* M. Adolf Wilbrandt développe une donnée nouvelle et originale, mais la forme est quelque peu ampoulée. M. de Stargard, le sous-secrétaire d'État, lassé un beau jour de cette éternelle mascarade qu'on nomme la politique, sollicite un congé et se rend dans une petite ville d'eaux, où il vit incognito et passe ses jours dans un délicieux *far niente*. Bientôt il y fait la connaissance d'une jeune personne charmante, la fille d'un colonel retraité et pauvre, laquelle n'est point sans avoir trempé ses lèvres à la coupe de l'émancipation moderne. Elle publie des causeries politiques sous le nom de *Marius*. *Marius* partage les opinions d'un sien frère, tout acquis à l'opposition, et trace de sa petite main délicate et fine de mordantes satires du gouvernement et de son représentant attitré, l'omnipotent sous-secrétaire. De la sorte, sans qu'ils s'en doutent, les deux personnages principaux se trouvent mis en présence sous leurs masques politiques. Mais, ainsi qu'au bal masqué au coup de minuit, c'est-à-dire au quatrième acte, on voit tomber les masques, et nos gens, rentrés en possession de leur personnalité, s'avouent réciproquement leur amour. Le clou de cette petite intrigue, c'est que le gouver-

nement et l'opposition échangent un baiser et s'amalgament en un heureux couple. Telle est la pensée comique, la fine satire autour de laquelle gravite cette comédie. De fait, si l'auteur avait permis à ses personnages de se démasquer dès le troisième acte, rien ne s'opposait à ce que le dénouement se produisît avant le quatrième acte. Mais l'auteur aurait eu grand tort, en vérité, de ne pas prolonger d'un acte ce spirituel imbroglio, puisqu'il se sentait de force de tenir encore en éveil l'attention et la curiosité. Le tour lui a réussi à souhait. Les deux figures principales sont enlevées de main de maître, *Marius* surtout, la petite émancipée, chez laquelle on sent battre un vrai cœur de femme sous sa défroque masculine. Quant aux autres personnages, le colonel tant soit peu tapageur, et son matadore de fils, et sa fille adoptive, l'ingénue (qui deviennent mari et femme au quatrième acte, cela va de soi), et l'ami politique du sous-secrétaire, homme à la bourse inépuisable; et la séduisante veuve de trente ans, se pavanant dans sa triomphante beauté, — toute cette galerie n'est, il faut l'avouer, ni bien neuve, ni bien originale.

Autant le public a fait bon accueil à cette gracieuse comédie, autant il s'est montré froid à l'endroit du drame d'Oscar Blumenthal, *La seconde vue*, qui du reste ne méritait pas mieux. On y cherche en vain la verve, les traits acérés de l'écrivain qui avait justifié jusqu'à ce jour son surnom d' « Oscar le sanguinaire », et l'on y chercherait vainement aussi ce dialogue éblouissant, qu'on eût dit emprunté aux Français. Hélas! les flèches se sont émoussées, l'esprit a perdu sa vigueur, la source s'est tarie. Dans ce dernier ouvrage, l'effort perce partout. L'auteur veut faire de l'esprit, il veut être brillant, coûte que coûte, et les *mots* abondent; drame ou comédie, on ne sait au juste, — au fond, ce n'est qu'une suite sans raison de calembours et d'équivoques. A ce qu'il semble, les occupations multiples de Blumenthal, demi directeur du *Théâtre Lessing*, ont plus ou moins étouffé chez lui ses talents d'auteur dramatique, et je le prie de ne point se formaliser de ma réflexion, si cette revue venait à tomber entre ses mains, à lui qui suit avec une attention sympathique les manifestations de la littérature française.

Nous venons d'avoir une « première » autrement intéressante sur la *Scène libre*, qui a ouvert la série de ses représentations au *Residenz theater* un de ces derniers dimanches en donnant *Le Père*, de Strindberg, après avoir joué, le soir d'avant, le *Ferréol* de Sar-

dou. Strindberg se pose sur plus d'un point en opposition ouverte avec son grand rival Ibsen; tout d'abord en ce qui est de la notion diamétralement opposée que ces deux dramaturges se font de la femme. Que de fois Ibsen n'a-t-il pas fait de ses héroïnes les porte-voix, l'incarnation de la culture moderne! Nora, par exemple, dans le drame qui porte ce nom, est-elle autre chose? Et Mme Alving dans les *Revenants*, Rebecca dans *Rosmersholm*, Ellida dans la *Dame de la mer*, et tant d'autres encore? Strindberg, au contraire, ne reconnaît à la femme ni la force ni la disposition d'atteindre à quoi que ce soit de grand ou d'élevé; il nie qu'elle puisse exercer sur l'homme aucune influence bienfaisante; il l'anathématise comme l'esprit tentateur et mauvais qui n'a d'autre œuvre à faire en ce monde que de miner la vigueur de l'homme et d'arracher à ses épaules les ailes de l'aigle. Telle est la pensée fondamentale de ce drame terrible, fait pour exciter le trouble dans les esprits et que traversent comme des rafales d'un vent glacial. Une femme pousse son mari au désespoir, parce qu'il veut partager avec elle l'éducation d'une fille. Les noirceurs de Laura, c'est le nom de la femme, ne se bornent pas là. Elle suscite dans l'esprit de son mari des doutes sur son honneur, sur sa fidélité d'épouse, elle cherche à le faire douter de sa paternité même. Les ténèbres de la démence finissent par envahir ce cerveau malade, et le malheureux meurt sur la scène, au dernier acte, revêtu de la camisole de force. En dépit de sa structure magistrale, en dépit du souffle dramatique qui l'anime d'un bout à l'autre, ce drame n'a pas réussi à conquérir pleinement la faveur d'un public, composé pourtant en majeure partie de libres-penseurs. Ah! le vieil adage est vrai toujours: un homme en santé ne respire pas à l'aise dans un hôpital.

Jusqu'à ce jour, le théâtre ne nous a guère offert rien d'important; mais la saison commence à peine, et déjà plusieurs nouveautés sont annoncées: *La fête de la paix*, de Gérard Hauptmann, et *Morphium*, de Max Stempel. Ces deux auteurs sont jeunes, en plein développement, le dernier à peu près inconnu. G. Hauptmann, en revanche, a déjà fait naître de grandes espérances que l'avenir confirmera, nous l'espérons.

Otto Krack.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ITALIE

SOMMAIRE: Histoire et biographie. Tullo Massarani: *Cesare Correnti, sa vie et ses œuvres,* Rome, Forzani et Cie, typographie du Sénat, 1890 — Carlo Canetta: *Mémorial de Charles-Albert,* Milan, Galli, 1890 — Romans. F. De Roberto: *L'arbre de la science; Procès-verbaux,* Milan, C. Chiesa et F. Guidani, éditeurs, 1890 — Voyages. Giuseppe Modrich: *La République Argentine, notes de voyage de Buenos-Ayres à la Terre de Feu,* Milan, Galli, 1890.

Parmi tant de livres inutiles parcourus aujourd'hui et oubliés demain, la publication d'un nouvel ouvrage du sénateur Tullo Massarani produit l'effet d'un géant au milieu de pygmées.

La valeur intrinsèque d'une œuvre est toujours en proportion de la valeur intellectuelle de son auteur; une grande œuvre est nécessairement le produit d'une âme grande. Il faut voler comme l'aigle dans les hautes régions pour atteindre les cimes inaccessibles. Or, c'est de ces cimes seulement qu'il est donné à l'œil d'embrasser d'un regard de vastes espaces. Avec Massarani, nous avons affaire à une de ces intelligences de premier ordre, d'une infatigable activité. En peu d'années, nous l'avons vu mener à bien deux œuvres considérables: son *Carlo Tenca,* 1866, aujourd'hui, son *Cesare Correnti,* et une série d'écrits charmants et variés, ses incomparables *Veilles et récréations* (Veglie e diporti). Quatre ans se sont écoulés sans affaiblir les impressions que m'a laissées la lecture de *Carlo Tenca;* elles demeurent ineffaçables. Dans le *Carlo Tenca,* je m'étais trouvé en contact non seulement avec la conscience d'un grand homme, mais avec celle de toute une génération de grands hommes, Ah! si les Italiens d'aujourd'hui

étaient tels que Massimo d'Azeglio avait rêvé qu'ils deviendraient, quel bruit cet ouvrage admirable n'aurait-il pas soulevé à son apparition et ne soulèverait-il pas aujourd'hui encore, et quel accueil trouveraient auprès de la jeune génération les deux volumes de *Proses* et de *Poésies* posthumes de Tenca, publiées peu après par les soins de Massarani! Sans nul doute, ces trois volumes ont enrichi la bibliothèque des solitaires, bien rares aujourd'hui, qui se plaisent à chercher dans le silence de leur cabinet un asile protecteur contre le bavardage assourdissant de la littérature périodique, des journaux et des gazettes. En revanche, ils auront, hélas! déplu aux lecteurs énervés et blasés qui ne se sont point sentis de force à s'engager avec Massarani et Tenca. A l'écrivain de vaste portée, il faut des lecteurs capables de le suivre, et ces lecteurs-là se comptent par dizaines.

Carlo Tenca, ce beau livre coulé en bronze, m'avait paru, je l'avoue, destiné à ne pas avoir de successeurs; il me semblait peu probable que Massarani fût disposé à affronter une seconde fois les risques de la publicité, alors que son premier ouvrage lui avait acquis des droits imprescriptibles à la gloire. Et cependant *Carlo Tenca* a déjà un frère, que l'on serait presque tenté de croire un frère jumeau. Le *Carlo Tenca,* en effet, est bien du même sang que le *Cesare Correnti;* la même grandeur d'âme leur a donné vie à tous deux. J'ai parlé du premier, il y a quatre ans, dans un journal politique, et suis heureux d'entretenir aujourd'hui du second les lecteurs de la *Revue Internationale.*

Massarani a « replacé la figure de Correnti dans son milieu. Elle semble reprendre vie ». Il a accompli un admirable travail de reconstitution, — reconstitution non seulement de la carrière d'un grand homme, mais encore reconstitution de deux périodes historiques essentiellement diverses: la période de lutte contre l'étranger d'où est sorti le nouveau royaume d'Italie et la période durant laquelle, à dater de 1860, la jeune nation a vu s'implanter, énervante et égoïste, cette *politique d'affaires* qui modifie avec une rapidité effrayante les aspirations nationales, en substituant aux intérêts de la patrie l'intérêt de parti, et, pis encore, l'intérêt de personne.

Dans son *Cesare Correnti,* Massarani nous fait parcourir la grande rabole historique qui comprend la seconde moitié de notre siècle. l nous dépeint d'une part la glorieuse ascension des plus nobles nfants de l'Italie vers l'abnégation, vers le sacrifice, vers le mar-

tyre même; il nous montre d'autre part la descente honteuse vers le triomphe de l'égoïsme. Sur l'une et l'autre courbe de cette vaste parabole, il nous dessine, ou plutôt il nous burine la noble figure de Correnti, — avant 1860, un géant parmi des géants; après 1860, un Titan absorbé dans l'effort de soulever à la hauteur de ses épaules une génération d'êtres médiocres, qui ne tardera pas à payer d'ingratitudes et d'insultes ses généreuses tentatives. Je me hâte de constater qu'en parcourant les courbes opposées de cette vaste parabole, Massarani ne se laisse pas arrêter une seule fois à des comparaisons. En homme prudent, il se borne à dire les œuvres accomplies, mais la comparaison entre les deux courbes de la parabole s'impose d'elle-même à tout lecteur intelligent. Et cette comparaison finit par se résoudre en une monstrueuse antithèse. Hélas! il faut le reconnaître, nous autres Italiens d'aujourd'hui, nous sommes les fils dégénérés de pères illustres, nous qui avons laissé insulter sous nos yeux un César Correnti sans nous lever pour protester en masse; nous qui naguère encore avons souffert qu'on poursuivît et qu'on emprisonnât dans des murs entre lesquels il languit depuis sept ans, un autre fils de l'Italie!

Aux yeux des courtisans de la presse, ce Correnti qui a disparu après avoir laissé des traces si lumineuses et si profondes, n'était qu'un homme fort médiocre. Il fallait s'attendre à cette sentence de la part de juges de cette espèce. Si le mérite d'un homme devait se mesurer aux succès comme aux ruses qui lui permettent de tourner à tout vent et de rester debout quoi qu'il arrive, en transigeant avec ses convictions, avec sa conscience, et, qui plus est, en trafiquant des intérêts de la patrie, — dans ce cas, assurément, il n'est personne de plus médiocre que Correnti! De fait, César Correnti a été tout, sauf ce qu'on est convenu d'appeler un *homme d'affaires*, ou, ce qui revient au même, un *homme de parti*. Tous les partis auraient pu se l'attacher, s'ils se fussent dévoués au bien de la patrie. La devise de toute sa vie a été *le sacrifice*. Il n'était, il ne pouvait être solidaire que de la vérité. Ministre, il résigna son mandat plutôt que de continuer à faire partie d'un ministère plus soucieux d'assurer sa propre conservation que d'accomplir son devoir: pour rester au pouvoir, il eût fallu que Correnti trahît sa conscience, en consentant à retirer un projet de loi sur l'enseignement qu'il estimait devoir assurer et des économies considérables et une distribution rationnelle de l'instruction publique.

Cet homme, digne des premiers temps de la république romaine,



devait créer une dissonance dans la symphonie des intérêts personnels, dissonance plus accusée que jamais au cours de ces dix dernières années. Aussi dans la mascarade insouciante et joyeuse, qu'on désigne sous le nom de monde politique, il n'a pas manqué de personnages peu scrupuleux, travestis en Caton, qui ont cru se faire un mérite en jetant sur la renommée intacte et pure de Correnti des accusations ineptes. On l'a taxé d'inconséquence, de parasitisme, pis encore, — et pourquoi? Uniquement, parce que désirant le silence et la paix après une existence toute consacrée au service de la patrie et au développement des sciences utiles, il avait accepté, cédant à des prières réitérées, le poste de secrétaire de l'ordre de Saint Maurice et Lazare!

Il y aurait présomption à vouloir reproduire ici, même approximativement, le plan du livre que Massarani a consacré à la vie et aux œuvres de Correnti. Je n'ai pu que le parcourir à la hâte, et cette lecture rapide m'a laissé à peu près l'impression que produisent sur l'âme du voyageur de belles contrées inconnues. Pour pouvoir en parler convenablement, il faudrait que le voyageur revînt sur ses pas, qu'il visitât les localités, qu'il y séjournât longuement. Il me faudrait en faire autant à l'égard du livre de Massarani; tout au moins devrais-je le relire, quand ce ne serait que pour mettre un certain ordre dans mes notes prises: mais devant faire parvenir cet article à la *Revue* en temps utile, impossible me sera de revenir sur mes pas. Je me bornerai donc à un examen rapide de la préface et des cinq chapitres.

Dans la préface, l'auteur rend compte de la visite qu'il fit en août 1888 à son ami César à cette Vallombreuse, où le grand agitateur lombard accoutumait sa pensée à la mort, désormais prochaine. Le premier chapitre, *Les Germes*, traite tout entier de la jeunesse de Correnti et nous fait assister à de son éducation littéraire, morale et politique. Le second chapitre, *Les Préparations*, nous montre Correnti fort occupé d'arrêter les contours de son caractère d'homme nouveau et d'homme positif, au moyen de travaux originaux publiés dans la *Revue Européenne* et, mieux encore, au moyen de ces comptes-rendus rapides, fragmentaires, dont il a enrichi une demi-douzaine de volumes des *Annales de statistique*. Ces comptes-rendus respirent invariablement une sollicitude touchante pour le bien de l'humanité, jointe à la conviction profonde que la science doit parvenir à satisfaire avec le temps cette aspiration au bonheur, si légitime en nous. Et avec Correnti,



quelle valeureuse pléiade de jeunes hommes Massarani fait passer devant nos yeux, jeunes hommes travaillant tous avec zèle et avec amour, « quelle ardeur, s'écrie-t-il, quelle ivresse dans l'affection qui nous liait les uns aux autres! C'est dans ce zèle à rechercher le bien qu'apparaissent déjà les présages de l'insurrection en masse contre la domination étrangère! »

En ces jours, le nom de Correnti valait une légion, car lui seul s'entendait à exprimer, à condenser dans des écrits éminemment personnels, les désirs et les aspirations de tous. Il savait faire taire dans son âme les élans du tribun et livrer à l'ennemi d'alors, à l'Autrichien, une bataille bien autrement redoutable, où il frappait en statisticien doublé d'historien, et parlait le langage inexorable des faits et des chiffres. Massarani cite à ce propos le remarquable opuscule: *L'Autriche et la Lombardie,* que Correnti publiait en 1847, sans nom d'auteur et où il montrait les iniquités du gouvernement; à cette époque, on avait perdu l'habitude de parler clair, et l'effet de cette brochure fut immense. Massarani mentionne encore parmi les écrits qu'il publia vers cette date, *Le Neveu de Vesta-Verde,* une sorte de catéchisme nouveau qui au milieu d'exhortations excellentes recommandant une vie honnête et laborieuse, réalisait ce miracle de prêcher au peuple ouvertement l'amour de l'Italie, le dévouement à ce grand nom de patrie, la foi aux destinées de cette patrie.

Le troisième chapitre, *La Lutte,* comprend l'épopée de 1848 et 1849, à laquelle Correnti prit une si large part. Massarani a écrit là des pages splendides, où la figure du grand agitateur lombard se dessine de plus en plus nettement. Lorsque l'Italie eut été écrasée à Novare, Correnti se réfugia à Turin pour rester libre et donna à son activité un triple but: « diriger en deçà du Tessin, avec les armes de l'esprit, les seules qui ne se fussent pas brisées aux mains des Italiens, une lutte désormais sans trêve; maintenir vivante, soit dans le parlement, soit dans la presse du Piémont, la grande idée de la revendication; poursuivre enfin avec la même constance ce principe d'*italianité* jusque dans le domaine des études; plaçant sur les autels pour lui vouer un culte, jusque dans les temples de la science, l'image de la patrie ».

Dans le quatrième chapitre, *L'Histoire,* Massarani traite de la vie publique de Correnti, avec toute la lucidité qu'on est en droit d'attendre d'un chroniqueur de cette envergure. Dans le cinquième chapitre, enfin, *La Science,* l'éminent critique aborde les travaux

littéraires et scientifiques de Correnti. C'est dans ces deux derniers chapitres que se dessine la double personnalité de Correnti comme homme politique et comme homme d'étude. En tant qu'homme politique, s'il s'est montré d'une part éminemment moderne soit par l'activité fébrile, soit par la pénétration qu'il apporta à la solution des problèmes de notre époque, — il s'est montré par contre un homme d'un autre temps par rapport au milieu dans lequel il lui fallut vivre, milieu qui correspondit bien imparfaitement à son idéal. En le suivant pas à pas, avec Massarani, le long de la voie douloureuse de sa carrière politique, nous nous convainquons toujours mieux que le manque de tact pratique que l'on a souvent reproché à Correnti n'était autre chose au fond, que cette rigueur propre aux grands caractères, incapables de dévier de la ligne droite.

« César Correnti, dit Massarani, était un de ces hommes qui ne savent point s'arrêter aux topographies mesquines et fallacieuses, mais qui ont besoin qu'on les laisse s'orienter librement sur le vaste planisphère de leur patriotisme ».

Comme homme d'étude, Correnti est une personnalité d'une valeur indiscutable. Son œuvre si vaste et si variée grandit à être vue à distance et nous en constatons mieux de jour en jour l'importance. Il est le premier, le seul peut-être parmi les savants de cet ordre, qui ait su communiquer à la *statistique,* à l'*économie politique* le souffle de la vie et de la pensée, le seul aussi qui ait su introduire des critères psychologiques dans l'histoire. Penseur original et profond, il s'est appliqué, dès ses jeunes années, à consacrer à la cause nationale des pages ardentes d'histoire contemporaine, de catéchisme civil. Sa pensée était si constamment productive que ces travaux, réunis, rempliraient de gros volumes. Vers la fin de sa vie, repassant dans sa mémoire le long chemin parcouru et le nombre immense d'idées et de vérités qu'il avait semées sur ses pas, faut-il s'étonner qu'il ait été saisi du désir bien naturel et bien légitime de ne pas mourir *anonyme et inédit,* ce que du reste il avait toujours plus ou moins prévu ? Le 20 août 1888 il écrivait à ce sujet à Massarani:

Cher Tullo, tu as rendu les honneurs funèbres à deux de nos excellents amis. Je ne demande pas, je ne souhaite pas d'être le troisième. Mais seulement j'aimerais, si tu ne devais pas me retrouver en vie, que tu voulusses jeter un coup d'œil sur les articles publiés dans la *Revue européenne,* dans les *Annales de statistique,* dans les *Annuaires* de 1854 et 1866, ainsi que dans le *Vesta-Verde.* Tu mettras sans difficulté le

doigt sur mes productions, dont la plupart ont paru sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. *Vanitas vanitatum.* Pardonne. Ceci n'a d'autre but que de parer à l'éventualité possible où l'on voudrait faire passer pour miennes des idées qui ne le sont pas. Du reste, il n'est guère à craindre que personne aille fouiller dans ce cimetière.

Et je t'ai toujours aimé sincèrement.

CÉSAR.

Massarani répondit par retour du courrier. Il se déclarait prêt. L'admirable volume que nous avons sous les yeux nous dit de quelle façon il a accompli sa promesse. Et ce n'est pas tout; il va nous donner sous peu cinq autres volumes.

Mais d'abord, nous ne saurions clore ce résumé trop incomplet du beau travail de Massarani sans payer un tribut d'hommages à cet éminent écrivain, qui semble manier le burin plutôt que la plume. L'Italie lui doit beaucoup, car il est l'un des seuls survivants de cette légion d'élite composée de penseurs, d'écrivains et d'artistes pour qui la pensée, les lettres et les arts étaient une religion. Cependant l'Italie lui doit plus encore pour avoir élevé, dans le court espace de quatre ans, deux monuments à ces grandes personnalités, dont la parole a enseigné à l'Italie à se sentir noble et grande. *Carlo Tenca*, *Cesare Correnti*, deux livres que la jeunesse doit apprendre à consulter s'il lui importe de ne pas ignorer au prix de quelles souffrances et de combien de sang répandu a été conquis l'héritage d'indépendance et de liberté qu'elle trouve dans son berceau; s'il lui importe enfin de ne jamais oublier que tout fils d'un peuple libre doit être prêt à donner, d'un cœur joyeux, sa fortune et sa vie pour l'honneur de son nom, pour l'intégrité de son pays, pour le salut de sa nation!

⁂

Faire revivre dans la mémoire les hommes qui ont été ses bienfaiteurs est chose méritoire, dans un temps tel que le nôtre surtout, où les intérêts matériels et vulgaires priment tout. Charles-Albert a vécu au milieu d'une nation disposée comme lui à tous les sacrifices et prête à les accomplir; en déposant la couronne, il n'a pas cru faire un acte extraordinaire, mais simplement obéir au devoir. Grâce à M. Carlo Canetta qui vient d'étudier sa vie et ses œuvres avec un soin religieux dans les documents et les mémoires de l'époque, ce souverain se présente aujourd'hui, pour la

première fois, au souvenir des Italiens, tel qu'il fut réellement, c'est-à-dire *une grande individualité*. Le *Charles-Albert* de M. Canetta n'est ni le Charles-Albert des fanatiques, ni celui de la critique à outrance, c'est le Charles-Albert de l'histoire. Cette belle et sévère réintégration historique fera cesser les contradictions entre amis et ennemis sur le compte du martyr de l'Italie ; l'œuvre de M. Canetta n'est pas seulement la plus véridique, elle est en même temps la plus instructive des biographies que nous connaissions sur l'exilé d'Oporto. Elle est *véridique entre toutes* en ce qui concerne l'homme extraordinaire dont elle narre la glorieuse histoire, avec les vicissitudes qui l'ont traversée; elle est *instructive entre toutes* en ce qui touche à cette période fortunée de notre histoire où, tandis que l'avenir de l'Italie semblait compromis, les bases du nouveau royaume s'affermissaient dans l'ombre.

Louons M. Canetta de l'heureuse idée qu'il a eue de lire cette biographie, digne de trouver place parmi les *Vies* de Plutarque, au quatre-vingt-douzième anniversaire de la naissance de Charles-Albert, au sein de l'Association monarchique des étudiants milanais. Un enseignement surtout ressort de ces pages austères: c'est que toute rédemption a eu son Christ et que Charles-Albert est le Christ de la rédemption de l'Italie.

*
* *

Le jeune romancier sicilien F. De Roberto compte déjà dans ses états de service trois romans et bon nombre de récits. Serait-ce dans le but de faciliter la tâche de la critique qui voudrait s'occuper de ses deux dernières publications, *Procès-verbaux* et *L'arbre de la science*, qu'il a cru devoir placer en tête de chacun de ces deux volumes des préfaces qui pourraient se résumer, selon nous, en ces quelques mots: *il faut que la qualité de l'art varie suivant la qualité des faits humains qu'il a à retracer*. Je commence par poser en fait que M. De Roberto aurait pu se dispenser de toute préface, attendu que ses deux volumes de récits se recommandent d'eux-mêmes. Ils sont de ceux auxquels la critique — j'entends la critique honnête, — doit nécessairement faire accueil.

Une préface, quoi qu'on en dise, est comme un plaidoyer *pro domo sua*, et l'auteur qui la place en tête d'un volume, — ainsi qu'il en va ordinairement, — a l'air de vous dire: « Quelle que puisse être votre manière de voir, vous ne parviendrez point à me mettre

dans mon tort; ce que j'ai fait devait être ainsi et non point autrement ». Ce qui revient à dire au critique: « Il faut que tu sois de mon avis, bon gré mal gré; si tu ne l'es pas, tant pis pour toi. Les critères que j'ai consultés pour composer mes ouvrages sont infaillibles ».

Heureusement pour M. De Roberto, ses deux derniers volumes, *Procès-verbaux* et *L'arbre de la science*, contiennent-ils de vrais joyaux, dont la critique ne peut que dire beaucoup de bien; sans ces qualités, ce ne sont pas ses préfaces, toutes sententieuses qu'elles sont, qui le sauveraient du naufrage. La vérité avant tout. Pour pouvoir exprimer un jugement favorable sur une œuvre d'art, il faut que le critique en ait été favorablement impressionné. Or, avant le sens critique, le lecteur dont nous parlons aura éprouvé comme un simple mortel, ou bien de l'admiration, ou bien du dédain, selon les mérites ou les démérites de l'œuvre; eh bien! dans ce jugement spontané, il y a déjà l'expression préventive entière et complète du jugement motivé qu'il prononcera par la suite. D'où je conclus que lors même qu'on admettrait avec M. De Roberto, que « la qualité de l'art doit varier suivant la qualité des faits humains qu'il a à retracer », il faut recourir, pour juger un récit *objectif*, à d'autres critères que pour juger un récit *psychologique;* il n'en demeure pas moins vrai que pour qu'on puisse les proclamer l'un et l'autre des œuvres d'art, ces récits devront être tous deux *véritablement de belles œuvres d'art.* Qu'elle se rattache au genre psychologique ou à n'importe quel genre, une œuvre d'art a pour mission de nous transporter soit dans le domaine d'une réalité matérielle, soit dans celui d'une réalité spirituelle, à moins qu'elle ne nous transporte dans les deux domaines à la fois. Quels moyens, quels canons, quelle régle en matière d'art l'auteur a-t-il employés pour composer des chefs-d'œuvre? Ce n'est point à lui à nous le dire, pour la raison très simple qu'il en serait incapable, attendu que toute création artistique constitue une véritable création *ex nihilo,* qui aura, selon toute apparence, surpris son auteur tout le premier.

La distinction que l'auteur a voulu établir entre ses nouvelles en les divisant en récits subjectifs (*L'arbre de la science*) et en récits objectifs (*Procès-verbaux*) est purement gratuite, attendu que la *Psyché,* l'âme, se retrouve dans les uns comme dans les autres. Citons, par exemple, *Marco* et *Le repentir* des *Procès-verbaux* (et nous en pourrions citer maint autre): dans ces deux nouvelles,

M. De Roberto, sans paraître y songer, en véritable artiste, en intelligent disciple de Shakespeare, a mis en relief nombre de faces de la *Psyché* humaine. Qu'il me permette de le lui dire, la valeur incontestable de ses récits ne provient nullement de ce qu'il ait su mettre en œuvre un art de qualité différente suivant les faits humains qu'il voulait traiter: mais, au contraire, de ce qu'il a su pénétrer les divers faits humains et les reproduire *uniformément*.

∴

Parmi les œuvres utiles qui ont vu le jour récemment en Italie, nous devons une mention spéciale à *La République Argentine* de G. Modrich, de Trieste, beau volume de cinq cents pages édité par la maison Chiesa et Guindani, de Milan. L'auteur compte sans doute, au nombre de beaucoup d'autres qualités, une rare modestie; il informe ses lecteurs dès la première page, que ce gros volume ne contient que les *notes* d'un voyage de Buenos-Ayres à la Terre de Feu. Il y a là de quoi plaire au lecteur. Ce livre s'annonce si modestement, à l'opposé de tant d'ouvrages du même genre dont le contenu répond mal à la pompe du titre.

Il faut renoncer à résumer brièvement un voyage narré et décrit avec autant de soin que celui de M. Modrich. Notons cependant deux particularités de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue*.

1. En publiant ses notes de voyage, M. Modrich s'est proposé un but patriotique. Triestin, il porte à l'Italie un amour filial. Or, en voyageant dans ces contrées, il a trouvé établis entre le Rio de la Plata et la Cordillère des Andes environ un million deux cent mille Italiens, et il s'est dit que l'Italie ne peut ni ne doit demeurer indifférente à ce qui se passe dans ce pays lointain ;

2. En général, les livres de voyages nous retracent les impressions personnelles des voyageurs plutôt que des définitions impartiales des choses vues. Edmond de Amicis, par exemple, a décrit la moitié de l'univers de sa plume éblouissante, mais en le montrant à travers le prisme de son imagination. Il a écrit des …es charmants dont l'utilité est à peu près nulle. Entre ces ré… de voyages et la réalité pure et simple des lieux qu'il a visités, … a la même différence qu'entre un roman et un manuel d'his…re. M. Modrich en revanche n'est nullement artiste, mais il ex…e ce qu'il a vu en homme intelligent, froidement, posément, avec

des jugements pondérés sur les hommes et sur les choses, jugements qui sont d'une haute portée. Il m'a plus d'une fois rappelé un autre voyageur de grand mérite, G. Marcotti, du Frioul, qui rendit il y a quelques années un service signalé à l'Italie en publiant son *Autriche Nouvelle,* service dont le gouvernement ferait bien de peser l'importance.

La République Argentine de Modrich, écrite dans un esprit patriotique tout comme *Autriche Nouvelle,* offre une lecture sérieuse, sereine, intéressante, instructive et de plus captivante. En fermant le volume, on croit avoir parcouru le pays en tous sens et y avoir tout vu. Or, ça ne coûte que quatre francs!

On annonce trois autres volumes du même auteur : la *Russie d'Europe,* la *Russie d'Asie* et la *Sibérie.* Il y a tout lieu de croire que ce seront là également des publications de sérieuse importance.

A. Lo Forte-Randi.

CHRONIQUE POLITIQUE

La politique parlementaire des différents États occupe une place importante dans la chronique de ce mois.

L'Italie et l'Angleterre ont joué les rôles principaux.

Parler des élections italiennes à presque un mois de distance, et après tout ce qu'en a été dit par les journaux, serait une superfluité. Nous nous bornerons à constater que le résultat est le témoignage que la très grande majorité des Italiens approuve la politique du ministère. C'est un fait saillant, parce que le moment actuel est, financièrement parlant, très-difficile, et que rien ne serait plus fâcheux que la discorde dans la politique intérieure ou étrangère.

Le programme du gouvernement, qu'a adopté la majorité est très net. Les discours de Florence et de Turin, et enfin celui par lequel le roi Humbert a ouvert la XVIIme législature du parlement, l'ont esquissé et développé dans toutes ses parties. En ce qui a trait à la politique étrangère, la conduite de l'Italie est toute indiquée : elle continuera à faire partie de la triple alliance, tout en gardant des rapports cordiaux avec les autres puissances. Ce programme est une promesse de stabilité et de paix : on a coupé court aux utopies des radicaux. Généralement, on croyait que le parti radical profiterait du malaise actuel, pour augmenter le nombre de ses représentants à la chambre. Mais le bon sens du pays a su éviter ce danger. Non seulement les radicaux n'ont pas grossi leur nombre, mais une partie d'entre eux tend à former un parti *légalitaire* qui abandonnerait l'ancien idéal et adopterait les institutions actuelles.

Pour l'Angleterre, un fait de grande importance. La scission dans le parti irlandais, entre les Irlandais purs et les libéraux, scission survenue à la suite de la condamnation de M. Parnell, cou-

pable d'adultère. M. Parnell est, sans doute, un homme d'une grande valeur. Mais rien n'aura été plus nuisible à la cause irlandaise que l'entêtement de cet homme. En effet, son refus de laisser la direction du parti a amené cette scission qui ôte toute cohésion à l'opposition; les scandales, les scènes de violence qui se sont produits ont refroidi la plupart des amis de l'*Home Rule*. C'est une force donnée aux conservateurs. Et si lord Salisbury procédait aux élections générales, il serait certain de remporter la victoire. En attendant, en Angleterre, on vit d'incertitudes.

Ces mêmes incertitudes se retrouvent en France. L'opposition d'une partie de la droite, les radicaux et les boulangistes ont à plusieurs reprises livré bataille à M. Rouvier, et pour un peu, il eût échoué dans ses projets. Il a fallu toute l'autorité de M. Freycinet et la crainte d'une crise générale de cabinet pour faire cesser l'opposition. Le budget que la chambre vient d'envoyer au sénat, n'est point celui qui avait été présenté par M. Rouvier. Le projet d'équilibrer le budget au moyen d'impôts nouveaux s'est heurté à des contrariétés si vives, qu'il a fallu l'abandonner. Il est vrai qu'une nouvel impôt sur le revenu des valeurs mobilières a été voté, mais par exception, tout à fait. Ainsi, ni M. Géraudel, ni la Bénédictine de l'abbaye de Fécamp n'auront à payer une surcharge d'impôt, mais les milliers de petits rentiers qui possèdent les obligations industrielles de tout genre, émises en France et représentant des entreprises françaises.

Le gouvernement allemand est plus prudent, car tout en augmentant systématiquement les dépenses militaires, il tâche de réorganiser le système tributaire de façon à obtenir une répartition plus équitable des impôts. Les lois annoncées dans les discours par lequel l'empereur Guillaume a inauguré le Reichstag n'ont pas d'autre but. Mais ces tentatives du gouvernement pour satisfaire les besoins et les aspirations des classes les moins favorisées n'arrêtent pas les socialistes. Après le congrès de Halle, ils s'efforcent de s'organiser en parti. Une circulaire vient d'être envoyée par le comité central à tous les centres mineurs; c'est par l'anarchie légale que le parti veut atteindre son but. Ainsi dit cette circulaire, ainsi disait la conférence de Halle. En dehors de ces questions sociales, la réforme des écoles a soulevé mille discussions, soit dans le parlement, soit dans la presse. Le discours de l'empereur a été vivement attaqué et d'autant plus que la question religieuse n'a pas manqué de s'y mêler.

D'autres discussions, d'autres luttes, d'autres haines se sont soulevées en Bohême à propos du fameux compromis tchèque-allemand. Après de longues discussions, à la diète de Prague, ce compromis a complètement échoué et les deux éléments composant la chambre et la population bohême se sont séparés plus ennemis que jamais. Les Allemands ont refusé de participer à l'exposition nationale de 1891, et l'empereur, patron de l'exposition, en a renvoyé l'ouverture en 1892, espérant qu'un moyen d'accord surviendrait d'ici là. C'est un échec pour le comte Taaffe qui base sa politique sur l'accord des différentes nationalités de la monarchie austro-hongroise.

La tranquillité ne règne guère en Orient. Le conflit soulevé par le patriarche grec de Constantinople n'a pas encore pris fin, bien que le patriarche ait dû s'apercevoir que son coup de tête restait sans résultat. Les pourparlers traînent entre le gouvernement ottoman et le patriarche, et les fidèles, surtout en présence des fêtes de Noël, réclament l'ouverture des églises. Quelques villes ont cédé déjà et peut-être toutes céderont-elles demain.

En Serbie, la bombe a éclaté. Après des scènes presque violentes avec le jeune roi Alexandre, l'ex-reine Nathalie a présenté un mémorandum à la skouptchine demandant que la question de ses relations avec son fils soit réglée d'une manière définitive. Mais la skouptchine est passée à l'ordre du jour, et si l'ex-reine ne veut pas se convaincre de l'inutilité de toute tentative, nous verrons longtemps encore ce spectacle assez peu édifiant.

Ailleurs, le différend entre l'Angleterre et le Portugal recommence, tandis que la conclusion du *modus vivendi* laissait espérer que les choses fussent en train de s'arranger. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre ne perdrait rien de sa grandeur coloniale, en montrant un peu plus de générosité envers le Portugal. Il serait très impolitique de faire renaître dans ce pays une agitation qui s'est heureusement calmée, et qui pourrait amener un désastre pour la maison de Bragance et pour la tranquillité de l'Europe elle-même.

Un événement qui en d'autres temps aurait pu avoir les conséquences les plus graves, la mort du roi de Hollande, est passé presque inaperçu. La reine Emma, au nom de la princesse Wil-lmine, a pris la régence; le duc de Nassau a pris possession lui petit duché du Luxembourg sans la moindre difficulté.

X.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

ARMAND COLIN ET CIE, 5 RUE DE MÉZIÈRES, PARIS.

Scènes et épisodes de l'Histoire nationale, par CHARLES SEIGNOBOS. — Un magnifique volume in-4°, de grand luxe, imprimé par Lahure, sur papier du Marais, illustré de soixante grandes compositions inédites, tirées hors texte sur papier teinté. — (Prix, 40 fr.)

L'important ouvrage que nous mettons en vente aujourd'hui dépasse en intérêt et en valeur artistique la grande majorité des publications qu'on fait paraître à l'occasion des étrennes. C'est à la fois une œuvre d'art et une étude historique, qui évoque, pour les yeux comme pour la pensée, les souvenirs tour à tour glorieux ou terribles du passé de la France.

Les *Scènes et épisodes de l'histoire nationale* comprennent un texte d'une magistrale simplicité, qui fait revivre avec intensité les nobles figures et les grandes journées de l'histoire de France.

Le texte, dû à la plume d'un jeune maître, qui s'est déjà fait un nom parmi les historiens de l'école contemporaine, possède toutes les qualités de clarté, de simplicité, que réclamait un tel livre. Dans bien des cas, s'inspirant des travaux les plus récents et les plus sérieux, M. Seignobos rectifie des faits jusqu'ici mal connus et met à néant des légendes trop facilement acceptées.

Quant aux soixante compositions qui illustrent ce magnifique ouvrage, nous les avons demandées aux plus grands artistes de l'école française; elles constituent à elles seules comme un superbe et patriotique panorama de notre histoire. On y trouvera telles pages de MM. Detaille, Luc-Olivier Merson, Delort, Albert Maignan, Luminais, Cormon, J.-P. Laurens, Adrien Moreau, qui sont de véritables tableaux.



Chaque artiste, selon la nature de son esprit, de son talent, a étudié plus particulièrement une époque avec laquelle son crayon est plus familiarisé. Nous avons donc été tout naturellement amenés à suivre cette indication et à prier M. F. Cormon de se charger des scènes préhistoriques; M. Jean-Paul Laurens, de l'époque mérovingienne; MM. Grasset et Rochegrosse, du moyen-âge; M. Adrien Moreau, de l'époque de Louis XIII; MM. Cain et Delort, du XVIII[e] siècle; enfin MM. Detaille, Aimé, Morot, J. Le Blant, des scènes militaires qui ont tant contribué à leur juste renommée.

Pour reproduire tant de belles compositions, il eût été moins dispendieux de recourir aux procédés nouveaux qui tendent à remplacer de nos jours la gravure sur bois, comme celle-ci a remplacé la taille-douce; mais tous les amateurs savent que ces procédés, très suffisants pour la reproduction de croquis, ne peuvent être employés pour l'interprétation de grandes scènes dans lesquelles les effets de lumière et de demi-teintes doivent être scrupuleusement respectés.

C'est à un graveur bien connu par ses remarquables travaux, M. Méaulle, que nous avons confié le soin de mettre en valeur toutes ces admirables compositions. Nous pouvons dire qu'il y a réussi pleinement et que notre livre contribuera encore à augmenter sa réputation.

Nous ne croyons pas que pareille réunion de maîtres ait jamais concouru à l'illustration d'un même ouvrage, aussi un ensemble harmonieux est-il résulté de cette multiple collaboration artistique.

Quant au prix des *Scènes et épisodes de l'histoire nationale*, il bénéficie d'un concours de circonstances qui nous a permis d'établir, dans des conditions uniques, un livre destiné à rester comme un des ouvrages les plus remarquables de la librairie moderne.

Le public se rendra facilement compte des qualités de cet ouvrage, — l'un des plus beaux cadeaux que l'on puisse offrir à l'occasion de Noël et du nouvel an, — en consultant les feuillets spécimens qui sont à sa disposition à notre librairie, 5, rue de Mézières, à Paris, et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Atlas Vidal-Lablache, *historique et géographique.* — Vingt-quatre livraisons in-folio. — (Prix de la livraison, 1 fr. 25.).

Nous mettons en vente par livraisons, — on peut dès aujourd'hui souscrire à l'ouvrage complet, 30 fr. — un *Atlas géographique et*

historique, dont l'auteur, M. VIDAL-LABLACHE, maître de conférences de géographie et sous-directeur à l'École normale supérieure, n'a pas besoin d'être présenté au public.

On peut dire que cet Atlas ne ressemble à aucun autre; l'agencement général, le choix raisonné des cartes, l'emploi de certains procédés matériels, le développement et l'intérêt des notices sont autant d'innovations heureuses et profitables.

La partie historique suit la marche des faits, groupant les cartes principales et les entourant de cartons qui en sont comme les notes explicatives. Cette partie est entièrement neuve et originale, et l'on ne saurait lui opposer aucun travail du même genre.

La partie géographique proprement dite n'est pas moins remarquable: M. Vidal-Lablache, tout en fournissant de véritables documents topographiques, a imaginé des dispositions qui permettent d'envisager les phénomènes et les faits géographiques sous les aspects les plus variés.

Les cartes historiques et géographiques sont au nombre de cent trente-sept, accompagnées de deux cent quarante-huit cartons. Toutes se distinguent par la clarté et l'heureuse disposition des caractères, dont la *gradation raisonnée* met en relief tous les noms importants.

L'*Atlas géographique et historique* de M. Vidal-Lablache sera un précieux instrument d'étude et de travail, aussi utile aux étudiants qu'aux gens du monde.

La Savelli, roman passionnel sous le second empire, par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. *Bibliothèque de romans historiques* (1 vol. in-18 jésus, 3 fr. 50).

Cette œuvre nouvelle de l'auteur du *Capitaine Sans-Façon,* non seulement charmera ceux qui recherchent les qualités littéraires, mais passionnera tous ceux qui la liront: scènes poignantes d'amour et de terreur, souvenirs historiques d'une scrupuleuse exactitude, révélations curieuses sur la cour et l'entourage impérial, tiennent tour à tour en éveil l'attention du lecteur.

Le récit de ce drame, qui n'était jusqu'ici connu que de quelques familiers des Tuileries, évoque les figures bien vivantes et finement tracées de personnages en vue qui se détachent sur le fond si brillant de la vie parisienne aux débuts de l'empire.

L'auteur mérite d'être loué pour le tact avec lequel il sait se tenir à égale distance de l'apologie et du pamphlet. C'est, au point

de vue de l'histoire, une œuvre absolument sincère, et au point de vue littéraire, un de ces livres qu'on relit toujours avec plaisir.

Le capitaine Sans-Façon (1813) par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. *Bibliothèque de romans historiques* (1 vol. in-18 jésus, 3 fr. 50).

Ce récit qui, suivant pas à pas la vérité des faits, raconte un étrange et mystérieux épisode de l'histoire de la contre-révolution, fait revivre aux yeux du lecteur le chouan de 1813 comme le fonctionnaire impérial; c'est toute une révélation historique en même temps que le plus attachant et le plus dramatique des romans.

La Conquête du Paradis (CONQUÊTE DE L'INDE) par Mme JUDITH GAUTIER. *Bibliothèque de Romans historiques,* 1 vol. in-18 jésus. — (Broché, 3 fr. 50.)

Dans ce récit entraînant, Mme Judith Gautier a déployé toute la puissance de son imagination et la richesse de son style. Au milieu de merveilleux tableaux de la vie et de la nature orientale, une trame romanesque met en scène la glorieuse et émouvante histoire de la conquête de l'Inde par les Français.

Si au lieu d'appartenir à la France, le colossal empire de l'Inde appartient aujourd'hui à l'Angleterre, c'est que Louis XV et ses ministres l'ont, pour ainsi dire, refusé, quand, par ignorance et par avarice, ils ont disgracié le grand Français, qui, le premier, avait formé le projet grandiose de donner l'Inde à son pays.

Les Anglais ont, de tout temps, rendu justice à Dupleix et proclamé ses mérites et son héroïsme: ils reconnaissent qu'ils n'ont fait, eux, que reprendre son projet — et ils ont prouvé qu'il était bon — et que si Dupleix n'avait pas été brisé par eux qui devaient le soutenir, au moment où il touchait au succès, c'est la France qui serait aujourd'hui maîtresse de l'Inde.

L'ingrate histoire mentionne à peine les héros, qui, à cette époque, se sont prodigués pour la gloire de leur pays, qui ont versé tant de leur sang, dans des luttes prodigieuses, dans des combats invraisemblables, que Voltaire cependant déclarait supérieurs à celui des Thermopyles.

L'histoire de cette grande aventure française dans ce pays plein de merveilles et de crimes où, Musulmans, Indous et Européens sont aux prises, est tellement mouvementée, dramatique et brillante, que l'écrivain n'a eu qu'à la prendre toute vive pour composer le plus romanesque des romans. L'histoire le gêne plutôt

parfois par trop d'audace et l'oblige à rappeler au lecteur, que tous les faits historiques qu'il rapporte s'appuient sur des documents certains et sont absolument exacts.

Une correspondance inédite de Dupleix, ses lettres officielles, ses mémoires ainsi que ceux du marquis de Bussy et de Mahé de la Bourdonnais ont été consultés pour écrire cette histoire et tracer les portraits de ces hommes de grand cœur et de grand courage.

La figure de Mahé de la Bourdonnais contrariera l'idée qu'on se fait généralement de ce gouverneur de l'île Bourbon qui apparaît un instant doux et rêveur dans *Paul et Virginie*, mais c'est cette figure-ci qui est la vraie et aucun détail, en ce qui touche l'illustre marin, n'est imaginé.

Excursions archéologiques en Grèce. Mycènes, Délos, Athènes, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tyrinthe, Tanagra, par M. CH. DIEHL, ancien membre des écoles françaises de Rome et d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. 1 vol. in-18 jésus, avec 8 plans. — (Broché, 4 fr.).

Ce volume contient un résumé des grandes découvertes archéologiques du XIXe siècle. Rien de plus attachant, on peut dire de plus passionnant, que le récit de ces fouilles habilement conduites et de leurs merveilleux résultats. En lisant ces pages où l'auteur a évité tout étalage d'érudition, on suivra les étapes successives, les admirables progrès de l'art grec; on recueillera bien des faits intéressants sur le caractère, les mœurs, la vie intime, le commerce et l'industrie des anciens peuples de la Grèce.

Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie très complète qui permet de remonter aux sources. Des plans dressés avec soin retracent les divers champs d'exploration et la disposition des monuments exhumés.

La réforme de l'éducation en Allemagne au dix-huitième siècle, Basedow et le philanthropinisme, par A. PINLOCHE agrégé de l'Université, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. — (7 fr. 50).

Sous le nom de Philanthropinisme il se produisit en Allemagne, vers la fin du dix-huitième siècle, un mouvement considérable de réforme auquel la France d'abord, et aujourd'hui tous les États germaniques doivent leur système d'enseignement.

M. Pinloche a recherché les causes de cette révolution pédagogique, en a étudié les différentes phases et nous montre à l'œuvre Basedow, le fondateur du Philanthropinisme, ainsi que ses collaborateurs et ses continuateurs; il examine leurs œuvres théoriques et pratiques et apprécie les résultats de cette réorganisation scolaire dont un des principes essentiels est celui de l'éducation *nationale.* C'est dans cette éducation que la Prusse, après ses désastres, mit toute sa confiance en vue de son relèvement: on sait quels fruits elle en a retirés. C'est pour nous un exemple et une espérance.

J. HETZEL ET CIE, 18, RUE JACOB, PARIS.

César Cascabel, par JULES VERNE. — Un beau volume grand in-8°, illustré par George Roux, douze grandes gravures en chromotypographie, soixante-treize dessins en noir; deux cartes en chromolithographie. — (Broché, 9 fr. - Cartonné, 12 fr. - Relié, 14 fr.).

Ce nouveau voyage extraordinaire du célèbre conteur, restera certainement parmi ceux qui le sont le plus, et les lecteurs s'attacheront passionnément à cette voiture de saltimbanques honnêtes, — la *Belle-Roulotte* — qui, au milieu de catastrophes aussi nombreuses qu'imprévues, accomplit ce que nous appellerions volontiers un *voyage à l'envers,* en traversant les régions polaires, pour passer d'Amérique en Europe, sans avoir à franchir l'Océan.

Jamais Jules Verne ne fut mieux inspiré et ne mit plus de variété et d'épisodes dramatiques dans un récit. C'est un vrai phénomène que cette verve soutenue et cette inspiration inépuisable. Joignez à cela les nombreuses et pittoresques illustrations de George Roux, et vous aurez le livre de l'année, avec une innovation dont les lecteurs seront reconnaissants à l'éditeur, toujours soucieux d'amélioration et de progrès artistique.

Nous voulons parler des grandes planches en plusieurs couleurs, qui donnent, au livre de Jules Verne, un brillant cachet d'art et d'originalité.

Une Élève de seize ans, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. — Un volume in-8°, illustré de cinquante dessins par A. Marie, G. Roux, Gérardin, Jankowski, Dubouchet, etc.—(Broché, 7 fr. - Cartonné, 10 fr. - Relié, 11 fr.).

En fait d'éducation de la jeunesse, l'auteur du présent livre est un maître, et ce n'est pas aux lecteurs fidèles de la Bibliothèque et du *Magasin d'éducation et de récréation* qu'il faut adresser son éloge.

Père et grand-père, M. Ernest Legouvé s'est toujours voué à l'éducation des siens, et, depuis longtemps, à l'instruction de tous. N'a-t-il pas une grande part dans les récentes réformes, en ce qui concerne l'enseignement des jeunes filles?

« S'instruire, c'est se nourrir, dit l'éminent académicien; or, notre corps ne se nourrit pas de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère ».

Impossible de mieux définir la pondération indispensable des matières enseignées. Le beau livre de M. Ernest Legouvé n'est que le brillant et éloquent commentaire de cette définition.

L'illustration, confiée aux plus habiles artistes, est à la hauteur du livre.

Le secret du Mage, par André Laurie. — Un volume in-8°, illustré par L. Benett. — (Broché, 7 fr. - Cartonné, 10 fr. - Relié, 11 fr).

Parmi les jeunes conteurs, il en est peu qui se soient emparés du public aussi rapidement qu'André Laurie. Ses études magistrales sur la *Vie de collège dans tous les pays,* sont dans toutes les mains, et ce n'est que justice. Mais l'auteur de tant de beaux livres n'a pas oublié qu'il devait de légitimes et durables succès à quelqu'une de ses explorations merveilleuses où, comme dans les *Exilés de la terre,* il a su joindre l'intérêt dramatique le plus intense à la science la plus divinatrice.

On sait avec quelle curiosité sont accueillies aujourd'hui ces expéditions lointaines, où des savants se dévouent pour retrouver les traces matérielles de civilisations disparues depuis des siècles, et pour arracher à la terre les secrets du passé. C'est une de ces expéditions dont André Laurie nous raconte les péripéties, les difficultés, les périls et les surprises. C'est merveille de joindre à un si haut degré l'invention et le savoir, de mettre un tel charme dans un récit romanesque, où l'érudition se cache sous des tré-

sors d'imagination. Les belles illustrations de L. Benett en sont l'ingénieux et artistique complément.

Théâtre à la maison et à la pension, par B. VADIER. — Un volume in-8°, illustré de soixante dessins par J. Geoffroy. — (Broché, 7 fr. - Cartonné, 10 fr. - Relié, 11 fr.).

Un théâtre pour adolescents n'est point chose facile à réaliser. Il y faut beaucoup de tact, de précaution, de délicatesse, de sûreté de main. Toutes ces qualités, Mlle Berthe Vadier les possède au suprême degré, et le recueil qu'elle publie, sous ce titre, sera une bonne fortune pour les jeunes amateurs de comédies de salon.

Aujourd'hui que le théâtre est, pour ainsi dire, entré dans les mœurs et a pris rang parmi les habitudes du monde, il n'est que juste de faire, à cet égard, la part des enfants. Le livre de Mlle Berthe Vadier comble donc une sorte de lacune, et, si le plaisir y trouve son profit, la morale s'y joint en petites leçons charmantes à l'usage des acteurs et des spectateurs. Combien de réprimandes, de punitions même, l'auteur va leur éviter! Combien de défauts petits et gros (vanité, jalousie, gourmandise, menterie, etc.) vont se trouver extirpés, sans la moindre douleur, à la plus grande satisfaction des parents.

Les très amusantes illustrations de J. Geoffroy seront d'un grand secours aux futurs metteurs en scène et, en même temps, très agréables aux yeux des lecteurs.

Les jeunes Aventuriers de la Floride, par J.-F. BRUNET d'après GOULDING. — Un volume in-8°, illustré par H. Meyer. — (Broché, 7 fr. - Cartonné, 10 fr. - Relié, 11 fr.)

Voici un livre vraiment fait pour les jeunes lecteurs avides d'émotions, surtout quand il s'agit de héros de leur âge, et c'est ici le cas. Les aventures succèdent aux aventures, les émotions aux émotions; mais comme il est hors de doute que toutes ces péripéties doivent se dénouer pour le mieux, malgré une multiple série de périls et de surprises, il en reste toujours une partie instructive, propre à laisser dans les esprits les notions les plus diverses et les plus exactes. La Floride étant une des régions des États-Unis les moins peuplées, est, par suite, peu connue. Partout des poisons cachés sous une flore éblouissante. La faune y est également abondante et aussi suspecte.

Les illustrations de H. Meyer ajoutent à l'intérêt d'un texte extrêmement mouvementé et qui ne laisse pas un instant de répit à l'attention.

Le Petit Gosse, par WILLIAM BUSNACH. — Un volume in-8° illustré par Del Dosso. — (Broché, 4 fr. 50 - Cartonné, 6 fr.).

Un bon garçon, ce *Petit Gosse* auquel l'Académie française a délivré son passeport, sous ce nom même qui, au premier abord, paraît peu académique, et que voilà, du coup, naturalisé. Il ne fera point de tort à l'enfant trouvé, ou plutôt abandonné, dont William Busnach raconte l'émouvante, et souvent tout à fait charmante odyssée. Pas de récit plus édifiant à mettre entre les mains des adolescents.

Les trop gâtés y verront que tous les enfants n'ont pas autant de bonheur qu'eux; les autres ne pourront que s'amender s'ils sont mauvais, en prenant pour exemple ce brave petit homme qui, à travers tant d'aventures dangereuses, garde la gaieté, l'esprit, la bonne humeur et surtout la notion du bien et de l'honnête. Ceci est, au premier chef, de la morale en action et de la meilleure.

Le livre, spirituel et très nourri, est fort agréablement illustré par Del Dosso.

Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo), par J. LERMONT. — Un volume in-8, illustré par J. Geoffroy. — (Broché, 4 fr. 50 - Cartonné, 6 fr.).

Pour saisir les gestes, les actes même, et surtout les expressions des enfants; pour faire d'intéressants livres, avec leurs petites aventures, une large dose d'observation est indispensable. Leurs joies très vives et leurs très vives contrariétés se traduisent par des manifestations particulières, dont la compréhension exige non moins d'attention que d'expérience.

Jamais tout cela n'aura été mieux vu et mieux saisi que par J. Lermont, dans cet attachant récit où, toutes proportions gardées, les émotions des petits héros touchent au paroxysme, avec cette allure naturelle qui appartient seulement aux conteurs de marque.

Il y a, dans la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, nombre de volumes dans le genre de celui-ci; il n'y en a point de supérieurs, ni de plus achevés. C'est là, sans doute, ce qui a inspiré J. Geoffroy, car les illustrations dont il a orné ce charmant livre sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâce et d'expression.

Les contes de tante Judith, par P.-J. STAHL, d'après Mme Alfred Gatty. — Un joli volume in-16, illustré par L. Frœlich. — (Broché, 1 fr. 50 - Cartonné, genre aquarelle, 2 fr.).

Il serait oiseux de faire l'éloge d'un livre sur la couverture duquel se trouve le nom de P.-J. Stahl, le maître des maîtres en fait d'adaptations.

C'est pour cela que l'éditeur a jugé bon de recueillir ces contes, épars dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, et d'en faire un volume de la *Petite bibliothèque blanche*.

C'est un nouveau bijou littéraire ajouté à cette collection si appréciée, et peut-être un des plus brillants et des plus originaux de l'écrin. Les illustrations de Frœlich lui donnent un charme sans pareil et contribuent à en faire un des livres les plus attrayants pour les enfants.

Yette, *histoire d'une jeune Créole,* par TH. BENTZON. — Un joli volume grand in-16, illustré par H. Meyer. — (Broché, 1 fr. 50 - Cartonné, genre aquarelle, 2 fr.).

Rien de touchant et en même temps d'émouvant comme ce récit où Th. Bentzon a ajouté à ses souvenirs personnels toutes ses qualités de style, d'invention et de tendresse. Aussi les éditeurs ont-ils pensé qu'en le faisant passer dans la *Petite bibliothèque blanche,* plus abordable, ils répondraient au désir d'un grand nombre de leurs lecteurs.

De l'émotion, de la gaieté, des larmes traversent, à toutes les pages, ce roman exotique d'une enfant un peu sauvage et très volontaire qui par l'exemple, surtout grâce à l'affection dont elle est entourée, se dépouille, petit à petit, de ses défauts et finit par devenir une enfant modèle.

Ce livre d'un maître, très bien illustré par H. Meyer, prendra une place de choix, dans cette collection où se rencontrent les noms de tous les écrivains les plus qualifiés de la littérature contemporaine.

Bibliothèque de Mlle Lili et de son cousin Lucien, ALBUMS STAHL. — **Mademoiselle Lili à Paris,** par L. FRŒLICH. — **Proverbes en action,** par J. GEOFFROY. — En noir, bradel, 2 fr. - Cartonné, 4 fr. — **Tambour et trompette,** par E. FROMENT. — **Machin et Chose,** par R. TINANT. — (En couleurs, bradel, 1 fr.).

La *Bibliothèque de Mlle Lili,* déjà si riche, s'augmente cette année de quatre albums nouveaux. *Mlle Lili à Paris,* texte par un



papa, sur les charmants dessins de Frœlich; et les *Proverbes en action,* commentés avec autant d'esprit que d'humour par J. Geoffroy.

Les deux albums en couleurs ont la même bonne humeur et la même gaieté que d'habitude. Ils sont signés, l'un: *Tambour et Trompette,* par Froment; l'autre: *Machin et Chose,* par Tinant. Ces deux noms, si connus, se passent de commentaires et, comme on dit, se recommandent d'eux-mêmes.

Magasin d'éducation et de récréation (Couronné par l'Académie française). — Tomes 51 et 52 - Année 1890. — Deux beaux volumes gr. in-8°, illustrés de 250 dessins. (Chacun: Broché, 7 fr. - Cartonné, 10 fr. - Relié, 12 fr.).

Ce recueil particulièrement intéressant, le modèle de tous les recueils périodiques du même genre qui ont été publiés depuis, le *Magasin d'éducation et de récréation,* couronné par l'Académie française, va entrer dans la vingt-septième année de son existence.

Les tomes 51 et 52, qui paraissent simultanément, ne le cèdent en rien, comme abondance et diversité de textes et comme illustrations, à leur cinquante devanciers. Il suffira de dire, pour en faire ressortir le grand intérêt, qu'ils contiennent le nouveau roman de Jules Verne, *César Cascabel; les Aventuriers de la Floride,* par J. Brunet; *le Secret du Mage,* par André Laurie; *Kitty et Bo,* par J. Lermont; nombre des charmantes comédies de B. Vadier; une bonne partie de l'*Élève de seize ans,* l'œuvre si intéressante de M. Ernest Legouvé, de l'Académie française, ainsi que des variétés signées de noms aussi connus qu'aimés.

Le *Magasin d'éducation et de récréation* est le creuset où s'élaborent la plupart des récits qui forment, à la fin de l'année, tant de beaux et brillants volumes. L'Académie française, en lui décernant une récompense si bien méritée, l'a désigné comme le recueil type, c'est-à-dire le mieux compris et le plus complet. Son succès persistant prouve que l'Académie n'a fait que justice.

L'année 1891 offrira à ses jeunes abonnés et à ceux qui lui sont demeurés fidèles depuis sa création, laquelle remonte à vingt-six ans, un roman inédit de Jules Verne, *Mrs Branican;* un autre d'André Laurie sur la vie de collège en Suède, une intéressante

étude de M. Legouvé sur La Fontaine fabuliste et ses devanciers, de nombreuses variétés par Th. Bentzon, Lermont, Dupin de Saint-André, B. Vadier, P. Perrault, etc.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à s'édifier eux-mêmes sur les mérites du *Magasin d'éducation* en demandant communication d'un numéro aux éditeurs.

BULLETIN DES LIVRES

Renan : *Histoire du peuple d'Israël,* tome III. (Calmann-Lévy, Paris). — M. Renan qui, depuis dix ans, travaillait à sa grande *Histoire du peuple d'Israël*, est enfin sur le point de terminer sa tâche et il nous offre aujourd'hui son troisième volume que les juges les plus compétents s'accordent à placer au-dessus des deux autres. Peut-être était-il mieux servi par son sujet, car le règne d'Ezéchias a été une époque des plus caractéristiques si on l'envisage au point de vue de la formation du dogme religieux. Comme le dit très bien l'auteur, ce roi a été en quelque sorte le saint Louis de la Judée et le prophète Isaïe en a été le saint Thomas d'Aquin. Le pouvoir civil subit malheureusement l'influence de ce rêveur sublime qui rognait sans cesse le budget de la guerre, au rebours de MM. Crispi et de Freycinet, et tandis qu'on oubliait de réparer les murailles de Jérusalem, la Providence dut se charger elle seule de lutter contre Sennachérib et ses hordes dévastatrices. M. Renan qui en nous parlant du passé ne perd jamais de vue le présent, fait à cette occasion une réflexion médiocrement consolante : « Les penseurs d'Israël, nous dit-il, compromirent l'existence de leur nationalité, mais fondèrent l'édifice religieux qui, sous le nom de judaïsme, de christianisme, d'islamisme, a servi d'abri à l'humanité jusqu'à ce jour. Il y a là une leçon que les peuples modernes ne sauraient trop méditer : les nations qui se livreront aux questions sociales périront.... » Cet avis est fort sage et tombera sur un terrain bien préparé, car l'empereur Guillaume, en dépit de son goût pour les socialistes, paraît décidé à tenir sa poudre sèche et tout le monde en dehors de l'Allemagne continue de s'armer jusqu'aux dents. Si bien qu'il fût avec le Très-Haut, le pauvre Ezéchias ne vécut que cinquante-quatre ans et après lui la décadence se précipita. Les *libertins* prirent leur revanche contre les *anavints* ou saints, et l'on vit le roi Manassès consulter les revenants et les nécromanciens ventriloques, toutes choses qu'Isaïe eût trouvées condamnables au premier chef. On ne parle sous ce règne d'aucun prophète ayant pris part aux affaires publiques et ce qui rendit cette crise tout à fait cruelle pour les gens bien pensants, c'est qu'elle dura près de soixante-quinze ans. On n'en sortit momentanément qu'à l'avènement de Josias qui, sous l'influence de Jérémie, procéda à la centralisation complète du judaïsme à Jérusalem, et il y a dans cette partie

du récit quelques chapitres admirables que je recommande tout particulièrement à mes lecteurs. Josias n'eut, hélas, que de misérables successeurs; il fallut bientôt subir le joug de Nabuchodonosor et l'on vit alors surgir une nouvelle génération de prophètes depuis le patriote Habacuc jusqu'à Jérémie qui prêchait la soumission au « roi de Babel »: « Figurons-nous, dit M. Renan, un publiciste parcourant les boulevards de Paris, vers le mois de juillet 1870, et annonçant la prochaine victoire des Prussiens». Ce fanatique eût eu raison pourtant, mais à Jérusalem, comme plus tard à Paris, le peuple donnait sa confiance à des insensés et ceux qui furent transportés à Babylone purent méditer à loisir sur la sagesse des conseils du pauvre Jérémie. Ce troisième volume de l'*Histoire d'Israël* se termine par l'émouvant récit de la grande catastrophe et par une belle étude sur le prophète anonyme qu'on appelle souvent *le second* Isaïe, et dans le tome IV, qui sera le dernier, l'auteur nous fera assister au retour de Babylone et nous saluerons avec lui, « cette petite troupe qui traversait le désert portant avec elle l'avenir, car elle devait fonder définitivement la religion de l'humanité ».

AMÉDÉE ROUX.

A. Debidour: *Histoire diplomatique de l'Europe*, 2 volumes (F. Alcan, éditeur, Paris, 1890). — L'*Histoire diplomatique de l'Europe* comprend la période historique de 1814 à 1878, c'est-à-dire de l'ouverture du congrès de Vienne à la clôture du congrès de Berlin. L'intérêt de cette histoire consiste dans le récit des assauts et des transformations qu'a subis et que semble destiné à subir encore l'édifice politique élevé en 1815, par le congrès de Vienne. A cette époque, les peuples demandaient des institutions libres; les nationalités réclamaient, avec leur indépendance, leurs frontières naturelles. Nulle satisfaction ne fut donnée à ces vœux par les vainqueurs de Napoléon. La démocratie fut mise à l'index. Pour la combattre, les souverains formèrent une sorte d'alliance mutuelle. Ainsi devait, à leur sens, s'établir l'équilibre moral, nécessaire au maintien de la paix générale. Quant à l'équilibre matériel, ils le fondèrent sur un partage tout à fait arbitraire des territoires, ne consultant pour l'effectuer que leurs convenances, leurs intérêts et ne tenant nul compte des vœux des populations. Ils inaugurèrent de la sorte cette politique de la Sainte-Alliance qui, tout d'abord omnipotente, fut, au bout de quelques années, battue en brèche par la Révolution, éprouva d'assez sensibles échecs, surtout à partir de 1830, mais, en somme, contint l'Europe, tant bien que mal, jusqu'à l'ébranlement général de 1848. A cette dernière date s'ouvre la seconde partie de cet ouvrage. Alors commence une ère nouvelle où, par une réaction victorieuse contre le régime imposé à l'Europe en 1815, on voit la liberté se répandre, les nationalités s'affirmer et se reconstituer. La Révolution, parfois aidée par quelques-uns de ses pires ennemis, qui ont intérêt à se servir d'elle, a repris résolument, depuis le 24 février, son œuvre interrompue. Cet ouvrage considérable est très savant, très profond, mais il est aussi très spécial. Nous ne pouvons ici que l'annoncer.

Paul Gaulot: *Fin d'Empire*, 1 vol. (Paul Ollendorff, Paris). — Ce volume termine les études du con-

sciencieux écrivain sur l'expédition du Mexique, commencées par *Rêve d'Empire* et continuées par l'*Empire de Maximilien.* Les documents qui ont servi à M. Gaulot pour son œuvre ont été puisés aux sources les plus sûres et les plus authentiques. C'est de la bouche même et dans les lettres encore inédites des principaux acteurs de cette folle équipée, qu'il a recueilli les détails nombreux et les renseignements pleins d'intérêt dont abonde son volume. Il a joint une foule de lettres, d'instructions et de pièces qui servent à étayer ses affirmations et ses jugements. Dédaigneux des préjugés et des préventions enracinées jusqu'à ce jour dans l'opinion publique, il établit distinctement et d'une façon exacte la responsabilité de chacun. Il démontre avec impartialité l'incertitude et les hésitations du malheureux Maximilien, son dédain presque pour les troupes qui étaient accourues pour le consolider sur le trône, les sacrifices énormes de la France et la contrainte que s'imposa son gouvernement pour rappeler ses troupes. Enfin, les dernières pages, consacrées à la chute de l'empire mexicain et à la mort héroïque de son chef et de ses principaux généraux, éveillent chez le lecteur les émotions les plus justifiées et les plus sincères sur le dénoûment tragique d'une campagne qui illustra, sans doute, l'armée française, mais qui fut sans aucun fruit pour le pays et qui fut le premier coup porté à l'empire de Napoléon III.

Le comte d'Hérisson : *Le Prince impérial* (*Napoléon IV*), 5me édition. (Paul Ollendorff, éditeur, Paris, 1890). — Le comte d'Hérisson a déjà un joli bagage de publications historiques que les anecdotes les plus inédites et souvent les plus intimes rendent intéressantes. Cette même abondance de révélations piquantes se fait remarquer dans ce nouveau livre de l'auteur de *Un drame royal.* On suit, avec autant d'entraînement que d'émotion, l'épopée de ce jeune homme qui, né sur les marches d'un trône, périt obscurément sous l'arme rudimentaire d'un sauvage. Les sources authentiques, verbales ou écrites, où M. le comte d'Hérisson a puisé les documents de cet ouvrage sont un sûr garant de la fidélité et de la véracité du récit.

On a dit et avec quelque apparence de vérité, il faut bien en convenir, que dans les livres du comte d'Hérisson la qualité ne valait pas la quantité. Il faut convenir que rarement il a eu à mettre en œuvre des documents plus variés et même plus curieux. Si bien que l'on a peine à croire que ce livre soit du même écrivain qui ne craignait pas de signer, il y a quelques mois, ce très médiocre *Drame royal.* Le prince Napoléon l'a mieux inspiré que l'archiduc Rodolphe ; il est vrai que cette fois il avait des documents à peu près sûrs, qu'il faisait œuvre d'historien et non de romancier. Le *Prince impérial* me rappelle le *Journal d'un officier d'ordonnance* qui, sauf erreur, a commencé la réputation de M. d'Hérisson; il en a l'intérêt, le piquant et peut-être l'utilité.

M. et Mme Georges Renard : *Autour du Léman*, volume de nouvelles suisses, illustré par Henri Golliez. (Rouge, éditeur, Lausanne, 1891). — Des nouvelles ? Encore des nouvelles ? - Rassurez-vous, et, si vous pensez trouver dans ce vo-

lume des choses déjà mille fois lues, détrompez-vous. M. et Mme Georges Renard ont su rajeunir leur sujet en mêlant à des histoires d'amour, à d'exactes descriptions de paysage et de la vie suisse, des détails curieux sur les coutumes, les plaisirs et les mœurs des étudiants de l'université de Lausanne. Le tout joliment encadré de forts spirituels dessins, voilà de quoi faire un élégant volume de nouvelle année.

D'ailleurs, il n'est point nécessaire de le recommander plus longuement à la *Revue Internationale*, car tous ceux qui ont lu *Ame blessée*, le roman que nous terminons dans ce numéro, savent combien le talent de madame Georges Renard est sympathique et délicat et subtil.

Louis Duchosal: *Le Livre de Thulé.* Poésies avec une préface de M. Edouard Rod, 1 vol. (Payot éditeur, Lausanne, 1891). — Nous recevons trop tard malheureusement, pour qu'il nous soit possible de faire plus que de l'annonçer, ce recueil de poésies mélancoliques et musicales. Nos lecteurs connaissent en M. Louis Duchosal un chroniqueur spirituel, mais ce qu'ils ne savent que par ouï-dire, c'est qu'il est avant tout et surtout un poète. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous admirons comme il convient, la grâce de ces poésies, pour la plupart si tristes et d'une tristesse si pénétrante. M. Duchosal les a écrites avec un soin extrême, dans les rares loisirs d'une vie de journaliste. Aussi, chacun de ces petits poèmes évoque-t-il pour M. Duchosal tout un monde de souvenirs et pour le lecteur ami tout un monde d'émotions. Et ainsi, se trouve réalisée une fois de plus, la parole de Gœthe: « Toutes les poésies doivent être des poésies de circonstance; c'est la vie réelle qui doit les faire naître, c'est en elle qu'elles trouvent leur fond et leur appui ». Qu'elle est peu, qu'elle est mal mise en pratique des poètes français, cette fière, cette grande parole. C'est peut-être pourquoi il est incroyable - comme dit M. France - le degré d'abaissement où est descendue la poésie française contemporaine, à deux où trois exceptions près.

En 1887, nous disions dans une revue suisse, que les vers de M. Duchosal nous rappelaient la poésie anglaise; nous ne voyons pas aujourd'hui de raison pour changer d'opinion, d'autant que M. Edouard Rod fait la même remarque dans une lettre-préface absolument exquise et jusque dans les moindres nuances de la pensée. Il nous semble qu'un sonnet comme celui que nous allons citer, a la grâce inoubliable des vers les plus charmants d'une Miss Mary Robinson ou d'un Morris :

C'est ici la forêt merveilleuse où s'élève
Le château de silence aux tourelles d'azur;
J'y suis entré, cherchant pour ma lèvre un vin pur
Et pour mon âme, un peu d'harmonie, une trêve.

Solitude où l'extase a le goût du blé mûr;
Arbres puissants, troncs noirs, rameaux gonflés de sève;
Nids où l'on peut fermer le vol las de son rêve;
Oiseaux bleus qui chantez à la crête du mur.

O mon cœur désolé, c'est ici la patrie;
Tu vas t'asseoir enfin à la table des Dieux,
Et la coupe d'or luit sur la nappe fleurie.

" Sésame, ouvre-toi donc „ dis-je au ciel radieux,
Et le ciel laisse voir, comme un trésor de fable,
Les doigts purs d'Ophélie et le lys ineffable.

Je souhaite à M. Duchosal beaucoup d'amis, de ceux dont parlait le poète, de ces amis inconnus qui consolent un peu des tristesses de cette vie.

Ernest Tissot.

Mme Jean Bertheroy: *Femmes antiques*, poème. 1 vol. deuxième édition. (Paul Ollendorff, éditeur, Paris). — Je n'aime pas présenter au public un volume de vers. Que voulez-vous qu'on en dise? Qu'ils sont beaux, que la rime est riche et qu'ils chantent comme des musiques, mais c'est toujours la même chose, car les poètes ayant une philosophie ou une observation personnelles sont rares. Au train dont nous allons, c'est être trié un sur deux cents à peine.

Cela n'est point une critique, c'est une constatation. Je vous dirai donc que les vers de Mme Bertheroy sont très beaux, ce qui est vrai, que leurs rimes sont généralement fort riches, ce qui est vrai encore et qu'enfin ils sont mélodieux, que c'est un charme, ce qui est vrai toujours. Après cela, je crois bien que c'est à propos des femmes illustres de l'histoire antique que Mme Bertheroy a chiffré un peu de musique, mais vous savez, je n'en suis pas bien sûr et en tous cas, dans tout cela il n'y a rien de nouveau en fait de psychologie ou de philosophie. Croyez-moi, ne vous préoccupez pas de tant de choses, écoutez plutôt ces vers et convenez qu'ils sont délicieux :

L'Amour s'est endormi. — Près de lui, Psyché veille.
Elle peut à présent réaliser ses vœux;
L'Amour s'est endormi : — de sa tempe vermeille
Psyché, très doucement, écarte les cheveux.

Pour contempler ces traits, qu'elle entrevit à peine
A la blanche clarté du mobile séjour,
Pour contempler ces traits, retenant son haleine,
Psyché, très doucement, s'est penchée à son tour.

Or, voici que deux pleurs, émanés de son âme,
Des longs cils de Psyché sont tombés tour à tour;
Or, voici que deux pleurs, brûlants comme la flamme,
Sont tombés sur le corps frais et nu de l'Amour.

L'Amour s'est envolé; l'Amour, rouvrant ses ailes,
Est monté plus avant dans l'azur réjoui;
L'Amour s'est envolé vers des plages nouvelles,
— Et Psyché pleure encor son rêve évanoui.

André Godard: *Bebé Rose*, roman. (Ollendorff, éditeur, Paris). — Ce livre qui contient des observations neuves sur le monde des joueurs et des boulevardiers, est l'histoire d'un drame passionnant. Il vient à son heure et justifie son succès.

C'est une œuvre fine, délicate, très honnête, ce qui ne veut pas dire inélégante, au contraire. M. André Godard est un écrivain aimable qui a eu des succès comme monologuiste et comme diseur de salon. Je recommande la lecture de ce roman.

Œuvres complètes de Victor Hugo: Edition in-18 à 2 francs le volume. *Paris*. 1 volume. (Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, et ancienne maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît). — Les maisons Hetzel-Quantin, qui poursuivent avec tant de succès l'édition populaire à 2 francs le volume des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, viennent de faire paraître le 40e volume de cette charmante collection, sous ce titre: *Paris*.

Paris avait été écrit en 1867, pour servir d'introduction au livre *Paris-Guide*, publié en vue de l'Exposition universelle; les éditeurs ont eu l'heureuse idée, dont nous les félicitons, de rassembler dans ce volume, à la suite du livre *Paris*, tout ce que le grand poète a écrit, vers ou prose, sur la grande cité.

Pour la première fois, se trouvent donc réunis en un seul volume des passages épars et difficiles à retrouver dans les nombreuses œuvres de Victor Hugo. C'est une bonne fortune dont ne manqueront pas de profiter et les fidèles du maître et les nombreux amateurs ou collectionneurs d'intéressants volumes concernant la ville de Paris.

Car il en existe beaucoup, et ce n'est pas une petite gloire pour la France de constater combien il a été écrit sur Paris et combien ces livres ont leur vérité, leur absolue raison d'être. On ne s'en rend bien compte que lorsqu'on a vécu quelques années dans les grandes capitales européennes. Alors, on comprend qu'ailleurs il y a sans doute des monuments, ou des industries, ou des suprématies politiques, — mais que la vie intellectuelle active et sincère ne se trouve qu'à Paris. Et voici, quelques vers de Victor Hugo qui le diront avec ampleur et magnificence, ils sont datés de 1870, de l'*Année terrible:*

Ils sont là, menaçant Paris. Ils le punissent.
De quoi? D'être la France et d'être l'univers,
De briller au-dessus des gouffres entr'ouverts,
D'être un bras de géant tenant une poignée
De rayons, dont l'Europe est à jamais baignée;
Ils punissent Paris d'être la liberté;
Ils punissent Paris d'être cette cité
Où Danton gronde, où luit Molière, où rit Voltaire;
Ils punissent Paris d'être âme de la terre,
D'être ce qui devient de plus en plus vivant,
Le grand flambeau profond que n'éteint aucun vent,
L'idée en feu perçant ce nuage, le nombre,
Le croissant du progrès clair au fond du ciel sombre;
Ils punissent Paris de dénoncer l'erreur,
D'être l'avertisseur et d'être l'éclaireur....
D'abolir l'échafaud, le trône, la frontière,
La borne, le combat, l'obstacle, le fossé,
Et d'être l'avenir!

Œuvres complètes de Victor Hugo: édition in-18 à 2 francs le volume. *Pendant l'exil*, tome I. (Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob et ancienne maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît).

Le premier volume, qui fait partie de la série *Actes et paroles*, embrasse la période comprise de 1852 à 1861, et nous remet sous yeux les hautes pensées, les ·les sentiments qu'une inactivité :ée avait fait germer dans l'es- t du maître.

I est particulièrement piquant relire à l'heure actuelle cet ouvrage où le régime naissant de 1852 est jugé avec une vue si nette et quasi prophétique de l'avenir; l'esprit du lecteur est involontairement amené à comparer l'attitude hautaine et digne du grand proscrit de l'empire, sympathique à tous les partis, avec la conduite de celui qui, mis aujourd'hui au ban de l'opinion publique, l'a si différemment remplacé sur la même terre d'exil.

Le tome deuxième, qui va de 1862 à 1870, embrasse la période certainement la plus intéressante du second empire, celle du réveil en France de l'esprit libéral d'où est sortie l'ère de nos libertés actuelles. Garibaldi, la guerre du Mexique, les reprises d'*Hernani* et de *Lucrèce Borgia* après plus de trente années d'interdiction, l'insurrection crétoise, la fondation du *Rappel*, le plébiscite, etc., etc., tous ces faits qui font maintenant partie du domaine de l'histoire, se présentent à nous dans ce volume, avec la hauteur de vues et la sûreté de jugement qui caractérisent les œuvres du maître.

J. J. Clamageran: *La Réaction économique et la démocratie*. (Librairie Félix Alcan). — L'auteur définit d'abord ce qu'il entend par la réaction économique: c'est le retour au régime commercial de la Restauration. Le point de départ de cette réaction a eu lieu en Amérique, à l'époque de la guerre de sécession et de l'expédition du Mexique. Après en avoir exposé les phases successives en France, depuis 1881, M. Clamageran rappelle les circonstances qui l'ont favorisée et se demande si elle est justifiée par des faits nouveaux. Puis il signale la persistance de la vieille théorie de la balance du commerce,

recherche quelle est la méthode et quels sont les procédés du protectionnisme, met en relief le désaccord entre ce système et les principes de notre droit public; enfin il dissipe les illusions que l'exemple des Etats-Unis a fait naître dans certains esprits et conseille aux partisans de la liberté de s'allier. contre les protectionnistes à outrance, avec les producteurs qui ont besoin pour leur industrie de matières premières exemptes de droits.

John Lubbock : *Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes,* avec 136 figures. (F. Alcan, Paris). — Tel est le titre du nouveau livre que vient de publier le naturaliste anglais sir John Lubbock, membre du parlement britannique, de la société royale de Londres, et l'un des grands banquiers de la Cité. Ce livre est le complément naturel du bel ouvrage de sir John Lubbock sur *les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes*. L'auteur étudie successivement les cinq sens chez les animaux et les instincts dont le développement se rattache à ces sens. La principale originalité de ce livre ce sont les nombreuses expériences imaginées par sir John Lubbock avec une ingéniosité et une patience sans égale, pour mettre en lumière l'intelligence et les instincts moraux ou sociaux des bêtes de tout ordre.

Th. Cahu : *Pardonnée?* Roman. (P. Ollendorff, édit., Paris). — Nos lecteurs ne nous pardonneraient jamais de leur avoir conseillé la lecture de ce livre, style cahin-cahu.

Scherer disait : « Le malheur c'est que nous ne sommes pas assez sérieux ». Ici, on serait tenté de répliquer : « Le malheur c'est qu'il y a des gens qui se prennent trop au sérieux ».

On a compris, je n'insiste pas, il faut être généreux.

John Lubbock : *Le bonheur de vivre.* 1 vol. (F. Alcan, éditeur. Paris). — Par ce temps de pessimisme, un livre tout optimiste que nous nous plaisons à signaler, et dont la lecture servira de guide de philosophie pratique aux intelligences droites. Sir John Lubbock, homme d'état, savant distingué, placé à la tête de grandes affaires publiques et privées, a consacré ses loisirs à écrire ces pages familières destinées à la plus grande publicité, et il y exprime des idées si justes, si saines, si nobles, si réconfortantes, qu'il n'est guère possible d'employer mieux son temps qu'à le lire et à le méditer.

Ce livre renferme la crème de toutes les bonnes choses, de toutes les idées aimables, de toutes les vérités utiles à savoir et utiles à répéter. Il n'y manque qu'une préface de M. Jules Simon. Inutile d'ajouter que tout cela ne renferme rien de très neuf, ni rien de bien intéressant. C'est un livre à mettre entre toutes les mains. Mais y restera-t-il?

Dr. E. Monin : *Misères nerveuses,* 1 vol. (Paul Ollendorff, éditeur, Paris, 1890). — Le docteur Monin, l'hygiéniste populaire bien connu, raconte sans indiscrétion les innombrables défaillances du système nerveux. Les aperçus sur la folie, la catalepsie, la peur et ses suites sont d'une observation consciencieuse et vraie. La forme littéraire de cet ouvrage lui enlève non seulement l'aridité d'un livre scientifique, mais lui donne l'intérêt d'une histoire at-

tachante. Nous recommandons cette lecture à tous ceux que préoccupent les problèmes de l'hérédité, de la névrose. D'ailleurs, M. le docteur Monin est un savant comme on les aime, citant les poètes et connaissant les philosophes. Son livre a plusieurs sortes d'intérêt et, vraiment, il peut être utile.

La **Bibliothèque littéraire et artistique** (collection d'art éditée sous le patronage de la revue *La Plume*, 36, boulevard Arago, Paris) vient de s'enrichir d'un nouveau livre qui fera quelque bruit dans le monde des lettres: *Albert,* roman, par Louis Dumur (3 fr. franco). Ce livre est une synthèse du jeune homme contemporain; Albert personnifie une époque, comme jadis les Rolla, les Adolphe et les Werther. Des romans comme celui-ci ne s'analysent pas: il faut les lire.

Albert (comme *Dédicaces*, de Paul Verlaine et *A Winter night's dream* de G. et J. Couturat, les deux premiers volumes de la collection) est tiré à fort petit nombre: 20 exemplaires sur japon, à 20 fr. et 330 exemplaires sur similé-japon à 3 fr. Tous les exemplaires sont numérotés. Ils contiennent un portrait de l'auteur. Ces volumes de la *Bibliothèque artistique et littéraire* ne seront jamais réimprimés. Avis donc aux bibliophiles.

Ajoutons pourtant à ces renseignements, qu'*Albert* tout en étant une véritable curiosité littéraire, renferme à notre avis, une conception de la vie, c'est-à-dire une philosophie, extrêmement dangereuse.

M. Dumur, qui se rattache, je crois, au groupe décadent, a une manière de décrire les choses et les faits de la vie auprès de laquelle l'amertume d'Alceste n'était qu'un air de flûte. Il a un peu de l'acrimonie d'un Vallès. Que ce soit nouveau ou non, je n'en veux rien savoir, mais je sais que cela est attristant à lire. M. Lemaître que M. Dumur n'aime peut-être pas, a dit quelque part: « il faut toujours être très bon » - ce en quoi il a eu raison. M. Dumur penserait plutôt qu'il faut toujours être méchant - c'est pourquoi son roman de début, dont je n'ai garde de ne pas reconnaître les vraies qualités littéraires, est une œuvre que ne liront sans danger ou sans effroi, que ceux qui lisent du matin au soir, et tout au monde, de Saint-Paul à René Maizeroy.

E. T.

M. Jesse Shepard: *Essays and Pen Pictures.* (Paris, printed by T. Sigmonds, 90, rue Rochechouart. 1889). — *Pensées et Essais.* (Paris, Librairie Documentaire, 12 rue Saint-Joseph, 1889). — Nous ne pouvons que mentionner en passant ces deux petits recueils de pensées et d'essais parus l'an dernier. Ils sont, en partie, la traduction l'un de l'autre; nous disons ainsi, car M. Shepard n'étant pas précisément très connu dans la presse française, nous avouons ignorer à quelle nationalité il a l'honneur d'appartenir. Toutefois, le français légèrement difficile et légèrement anglicisé de la version française, nous porterait à croire que M. Stepard est Anglais ou Américain. Quoi qu'il en soit, il y a certainement des choses intéressantes, des impressions curieuses dans ces quelques centaines de pages. Si je goûte peu les prosopopées où Euripide et Eschyle discutent des mérites de *Macbeth*, je ne trouve point sans

charme - surtout en anglais - les notes que M. Shepard rapporta de Baden ou de Gatchina. Mais on ne saisit pas très exactement le but de ces deux volumes et il faut avouer qu'entre leurs différentes parties, il n'y a guère de cohésion. Je lis à la page 10: « Les désappointements d'amour affectent plus l'orgueilleux dans la tête que dans le cœur ». Cette pensée est bien d'un Anglais, n'est-ce pas? M. Bourget n'aurait jamais écrit cela. Décidément. il faut croire que M. Shepard est anglais.

L'Annuaire de l'économie politique et de la statistique, fondé en 1844 par MM. Guillaumin et Joseph Garnier. continué depuis 1865 par M. Maurice Block, membre de l'Institut. 47e année, 1890, 1 fort vol. in-18. Prix: 9 fr. (Librairie Guillaumin et Cie, 14, rue Richelieu, Paris). — La France, la ville de Paris, l'Algérie et les autres colonies françaises, les pays étrangers au point de vue de la population, de l'agriculture, de l'industrie, des finances, moyens de transport, etc., forment les grandes divisions de l'ouvrage qui est complété par des variétés bibliographiques, le résumé analytique des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques et celui des réunions de la Société d'économie politique. Une revue financière termine ce recueil si utile à tous les hommes d'affaires.

L'Art: Revue bimensuelle illustrée, Paris, 29, cité d'Antin.

Sommaire du n° 635 (1er novembre 1890):

Texte. — Le Dôme d'Orvieto (suite), par H. Mereu - Exposition Universelle de 1889 (cent ans de gravure, 1789-1889), suite, par Henri de Chennevières - Notre Bibliothèque, par Paul Leroi.

Gravures hors texte. — Frans de Vriendt genannt Frans Floris, der Falkenjœger, héliogravure - Aiguière - Bassin pour aiguière, dessins attribués à Roettiers (Collection de M. Alfred Beurdeley).

Gravures dans le texte. — Le Christ jugé - Chœur des Prophètes, fresques de Fra Angelico (Dôme d'Orvieto), dessins de L. Le Riverend - Barricade de la rue Saint-Antoine (28 juillet 1830), de Raffet - J'te donne de quoi que j'ai, etc., par Charlet - Campagne de France (1814) - Fuite des Arabes de Constantine (18 octobre 1837) - Le drapeau du 17e léger (13 septembre 1841) - La Jok, danse valaque de Raffet - Juliette, par Grevedon - Le Prisonnier - Légende des Frères van Eyck - La Bourse, lithographies d'A. de Lemud - M. d'Argout, litographie d'Honoré Daumier - Les Fous amoureux, litographie de Diaz - Surtout en orfèvrerie, composé par J. A. Meissonnier - Reliquaire en forme de bras (Musée d'Antiquités de la Seine-Inférieure - Pilastre orné, composé par Bérain - L'Exposition des peintures de l'Académie royale, en 1789, d'après une gravure de P. A. Martin. (Gravures extraites du Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration).

Le Semeur: *Sommaire du 25 novembre 1890:*

La mort de Tartarin, par M. Ch. Fuster - Poésies, par MM. Gabriel Marc, Eugène Boyer, Caro Delvaille, etc. - La Mère Allard, par Henry Gréville - Pascalet, par Edouard

d'Aubram-Alphonse Karr, par Mme Blanche de Rivière - Victor Hugo (fin), per M. Jean Appleton - Un presbytère de montagne, par Mario *** - Dans les Karpathes (fin), Frantz Grédel - Boileau-Despréaux et Grenet-Dancourt, par M. L. Claretie - L'Algérie qui s'en va, par M. Jean Erdiè - Pensées inédites par Mme Marie Valyère - Les œuvres de demain: I. Au portrait de ma grand'mère; au portrait de mon grand-père, par M. Emm. de Montcorin - II. La mort d'un roi, par M. et Mme Georges Renard - III. Poèmes, par M. Duchosal, etc.

La Revue Générale de Paris: *Sommaire du 1er décembre:*

Alexandre Hardy par M. Ch.-L. Livet - Légendes d'Aunis, par G. Flozi - A Londres: Le Congrès littéraire et artistique international (deuxième article) par M. A.-M. Ocampo - « Jésus-Christ », du Père Didon, par M. Ch. de Larivière - Notes et Souvenirs, par M. Paul Hugounet - Chronique financière.

Ouvrages reçus:

De la maison Successori Le Monnier, 1890, Florence:

Il mio Poema (Brani d'un Diario), par PIETRO RIDOLFI-BOLOGNESI, 1 vol.

De la maison Galli, 1890, Milan:

L'Albero della Scienza, par F. DE ROBERTO, 1 vol.

— *Processi verbali*, par F. DE ROBERTO, 1 vol.

— *La memoria di Carlo Alberto*, par CARLO CANETTA, 1 vol.

De la maison Giovanni Balestrieri, 1889, Trieste:

Riflessi, poésies, par ELDA GIANELLI, 1 vol.

De l'Unione Tipografico-Editrice, 1890, Rome:

Esame storico-critico di Economisti et dottrine economiche del secolo XVIII *e prima metà del* XIX, volume secondo.

De la maison F. Alcan, 1890, Paris:

La famille primitive, par C. N. STARCKE, 1 vol.

— *Les droits de l'humanité*, par CHARLES SECRETAN, 1 vol.

De la maison Hetzel, 1890, Paris:

Les chansons des rues et des bois, par VICTOR HUGO, 1 vol.

De la maison Sauvaître, 1890, Paris:

Nubila, poèmes, 1 vol.

Les Directeurs:
A. FANTONI.
D. MELEGARI.

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-SEPTIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON (*15 septembre 1890*).

DEUXIÈME LIVRAISON (*15 octobre 1890*).

TROISIÈME LIVRAISON *(15 novembre 1890)*.

QUATRIÈME LIVRAISON *(15 décembre 1890)*.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

